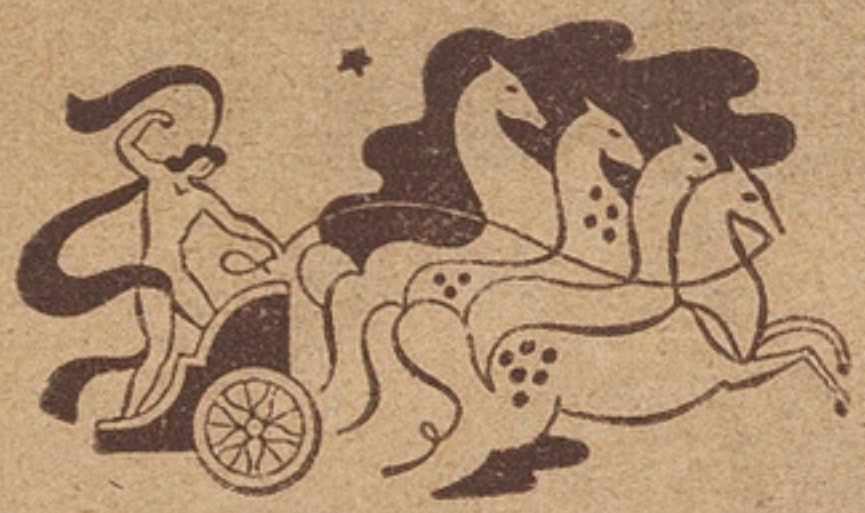
LOGOS
INTRODUCTION AUX ÉTUDES PHILOSOPHIQUES

TRAITÉ DE CARACTÉROLOGIE

par

René LE SENNE

c263



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

TRAITÉ
DE CARACTÉROLOGIE

DU MÊME AUTEUR

Le Devoir, Alcan, Paris.

Le Mensonge et le Caractère, Alcan, Paris.

Obstacle et Valeur, collection « Philosophie de l'Esprit », Aubier, Paris.

Introduction à la Philosophie, collection « Logos », Presses Universitaires de France, Paris.

Traité de Morale générale, collection « Logos », Presses Universitaires de France, Paris.

LOGOS
INTRODUCTION AUX ÉTUDES PHILOSOPHIQUES

TRAITÉ DE CARACTÉROLOGIE

par

René LE SENNE

Professeur à la Sorbonne
et à l'École normale supérieure de Sèvres

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1945

DÉPOT LÉGAL
1re édition .. .. .. 15 octobre 1945

TOUS DROITS
de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

COPYRIGHT
by *Presses Universitaires de France*, 1945

INDEX

	Pages
1. Préface. — Deux sens de caractérologie	1
2. Il existe une caractérologie objective	2
3. Importance de la caractérologie	4
4. Introduction. — Caractère, moi et personnalité	9
5. Réalité et invariabilité du caractère	12
6. Caractérologie et disciplines voisines. — Physiologie et caractérologie	18
7. Psychiatrie et caractérologie	21
8. Criminologie et caractérologie	24
9. Sur la méthode de la caractérologie. — Science de la nature et connaissance de l'esprit	26
10. Psychotechnique et caractérologie	28
11. Trois temps de la méthode de la caractérologie	34
12. Deux caractérologies, signalétique et analytique	41
13. Réponse à l'objection tirée contre la caractérologie de la singularité des individus	42
14. Documentation	45
15. Caractérologie générale. — Niveaux de la caractérologie	57
16. Caractérologie générale	58
17. Règles de méthode	59
18. *Propriétés constitutives.* Confusion à éviter	61
19. *L'émotivité.* Définition	63
20. Modalité de l'émotivité	68
21. Symptôme usuel de l'émotivité	69
22. Corrélations principales de l'émotivité	70
23. Corrélations principales de la non-émotivité ou froideur	74
24. Signification philosophique de l'émotivité	75
25. *L'activité.* Définition	76
26. Symptômes usuels de l'activité	78
27. L'inactivité	78
28. Emotivité, activité et inactivité	79
29. Corrélations principales de l'activité	80
30. Corrélations principales de l'inactivité	85
31. Signification philosophique de l'activité	86
32. *Le retentissement.* Définitions	87
33. La primarité	92

PAGES

34. Corrélations principales de la primarité 93
35. La secondarité. Corrélations principales de la secondarité 95
36. La secondarité en composition avec les autres propriétés 100
37. Persistance des sentiments tristes et secondarité 101
38. *Propriétés supplémentaires* 103
39. *Ampleur du champ de conscience* 104
40. Corrélations principales de l'ampleur du champ de conscience 105
41. Signification philosophique de l'ampleur du champ de conscience 114
42. *Intelligence analytique* 114
43. *Egocentrisme et allocentrisme* 118
44. *Prédominance de certaines tendances* 122
45. *Modes de structure* 124

46. CARACTÉROLOGIE SPÉCIALE. — Tableau des caractères typiques... 130
47. Commentaire du tableau 131
48. Plan de la description de chaque caractère..... 132

49. Les NERVEUX (EnAP). — Exemple de nerveux 134
50. Liste de nerveux historiques 136
51. Signalement statistique du nerveux 136
52. Intuition systématique du nerveux 147
53. Portrait psychographique du nerveux 150
54. A. La mobilité des sentiments 150
55. La vivacité des sentiments 154
56. B. Le besoin d'émotions 158
57. La sublimation 159
58. Spécifications du besoin d'émotions 160
59. C. Le vagabondage affectif 164
60. D. Puissance de séduction 170
61. E. L'impulsivité 171
62. F. Contradictions de la pensée et de la vie 172
63. G. Troubles de la véracité, etc. 173
64. H. Poids de l'inactivité 178
65. Sexualité déréglée 179
66. I. Débilité des sentiments moraux 181
67. K. Modes de la sublimation de l'émotivité 183
68. L. Insurrection et vanité 185
69. Le dyscolisme 188
70. Psychodialectique de la conscience nerveuse 191
71. Psychodialectique de la conscience nerveuse *(suite)* 193
72. Les sentiments négatifs chez les nerveux..... 200
73. Familles de nerveux 202
74. Nerveux étroits et larges 206

75. Les SENTIMENTAUX (EnAS). — Exemple de sentimental 209
76. Liste de sentimentaux historiques 209
77. Signalement statistique du sentimental..... 210
78. Relation de l'intime au manifesté 216
79. Portrait psychographique du sentimental..... 217
80. A. Vulnérabilité 218
81. B. Emotivité spécialisée 221
82. C. Rapport avec la nature 224

PAGES

83. D. Intérêt pour la méditation 226
84. Introversion 227
85. Goût de la solitude 236
86. Schizothymie 237
87. E. La réfection du passé 239
88. La rumination mentale 240
89. Le scrupule 241
90. F. Mélancolie 243
91. G. Le sentiment de soi 245
92. H. Résignation présomptive 246
93. La timidité 248
94. I. Misanthropie 250
95. Amour des animaux 252
96. K. Poésie philosophique 253
97. L. Sentiment et objectivité 254
98. M. Ruptures de taciturnité 258
99. N. Indécision 261
100. Manque d'élan 262
101. Maladresse et absence de sens pratique 264
102. O. Misonéisme 264
103. P. L'ennui 266
104. Q. L'ambition aspiratrice 269
105. R. Simplicité de vie et ascétisme 274
106. Sentiments moraux 275
107. Dignité 276
108. Psychodialectique de la conscience sentimentale 277
109. La protection de la sensibilité 278
110. La lutte contre l'inactivité 279
111. Familles de sentimentaux 283

112. Les COLÉRIQUES (EAP). — Transition 291
113. Les sentiments négatifs dans les divers caractères 292
114. Liste de colériques historiques 300
115. Signalement statistique du colérique 300
116. Portrait psychographique du colérique 307
117. A. Mobilité du sentiment 307
118. L'aptitude oratoire 311
119. B. La vivacité des sentiments 313
120. C. Le besoin d'actions 314
121. Mode tumultueux de la destinée 317
122. D. Importance des besoins vitaux 319
123. Naturalisme 322
124. E. Initiative 324
125. Goût des nouveautés 325
126. Aptitude d'entraîneur 326
127. F. Intumescence affective 328
128. G. Optimisme et confiance dans l'avenir 329
129. H. Intérêts politiques 330
130. I. Extraversivité 332
131. Le sens pratique 334
132. Psychodialectique de la conscience colérique 336

PAGES

133. Familles de colériques 338

134. Les PASSIONNÉS (EAS) 349
135. Passionnés intenses et atténués 351
136. Signalement statistique des passionnés 354
137. Comparaison des passionnés avec les flegmatiques et les colériques... 361
138. A. Ambition réalisatrice 366
139. Autorité 368
140. Impatience 269
141. Vigueur de la réaction sur l'obstacle 370
142. B. Puissance de travail 372
143. Besoin de travail 373
144. C. Intérêts familiaux, nationaux, sociaux 374
145. Goût pour l'histoire 376
146. Attachement au passé 378
147. D. Ascétisme et sévérité 380
148. E. Sentiments religieux 381
149. F. Goût de la grandeur 385
150. Psychodialectique de la conscience passionnée 386
151. Familles de passionnés 388

152. Les SANGUINS (nEAP) 416
153. Signalement statistique du sanguin 418
154. Liste de sanguins historiques 423
155. Portrait psychographique du sanguin 423
156. A. Extraversivité froide 424
157. B. Présentation physique 425
158. Tendances organiques 427
159. C. Sens pratique 429
160. Intérêt pour les déterminations 434
161. Intérêt politique 436
162. D. Défaut de systématicité 437
163. E. Attitude à l'égard de la religion 444
164. F. Effets du défaut de puissance affective. Tolérance 448
165. Sentiment national médiocre 450
166. Sentiments envers les femmes 451
167. G. Le vide intérieur 452
168. H. L'idéal des sanguins 453
169. I. Effets de l'abaissement de la secondarité 454
170. Psychodialectique de la conscience sanguine 456
171. Familles de sanguins 458

172. Les FLEGMATIQUES (nEAS). — Exemple de flegmatique 469
173. Liste de flegmatiques historiques 471
174. Signalement statistique du flegmatique 471
175. Opposition entre les nerveux et les flegmatiques d'après l'enquête biographique 476
176. Les passionnés entre les nerveux et les flegmatiques 477
177. Des sanguins aux flegmatiques 478
178. Caractérologie des intermédiaires 483
179. Portrait psychographique du flegmatique 484
180. A. Réduction de l'activité manifestée 485

PAGES

181. B. Sobriété organique 487
182. C. Impassibilité 487
183. D. Disposition à l'action 488
184. Persévérance et au besoin ténacité 489
185. E. Systématisation de la vie et de la pensée 491
186. Vertus formelles 494
187. Objectivité 501
188. L'intelligence flegmatique 503
189. F. Humour 509
190. G. Vertus publiques 510
191. H. Conséquences de la faiblesse de l'émotivité 510
192. Peu de sympathie pour les personnes 514
193. Psychodialectique de la conscience flegmatique 515
194. Familles de flegmatiques 518

195. Les AMORPHES (nEnAP) 523
196. Signalement statistique de l'amorphe 524
197. Amorphes paranerveux 525
198. Amorphes parasanguins 527
199. Traits communs 528
200. Talent musical et dramatique 529

201. Les APATHIQUES (nEnAS) 529
202. Parenté des apathiques et des sentimentaux 531
203. Persistance des impressions 531
204. Diminution des aptitudes 534
205. Diminution des intérêts intellectuels 535
206. Honorabilité 536
207. Contre-épreuve 537

208. DE LA CARACTÉROLOGIE SPÉCIALE A SES APPLICATIONS ET A L'IDIOLOGIE. — Valeur de la caractérologie 539
209. Applications de la caractérologie 541
210. I. L'explication historique 542
211. II. L'hygiène personnelle de l'âme 548
212. III. La découverte de la vocation 554
213. IV. La direction de conscience et l'orientation personnelle d'autrui. 557
214. V. Éducation 561
215. VI. Criminologie 564
216. VII. Psychiatrie 566
217. VIII. Intercaractérologie 568
218. IX. Politique 571

219. DE LA CARACTÉROLOGIE SPÉCIALE A SES APPLICATIONS ET A L'IDIOLOGIE *(suite)*. — Limites de la caractérologie 580

220. DE LA CARACTÉROLOGIE SPÉCIALE A SES APPLICATIONS ET A L'IDIOLOGIE *(suite)*. — Caractérologie idiologique : psychographie d'Alfred de Vigny 587
221. I. Caractère 588
222. A. Propriétés constitutives du caractère de Vigny et leurs manifestations 589

PAGES

223. B. Propriétés syncrétiques du caractère de Vigny considéré dans ses propriétés constitutives 595
224. C. Opposition du caractère de Vigny aux autres caractères..... 612
225. D. Individualité plénière de Vigny 615
226. II. Réactions psychodialectiques de Vigny 625
227. III. Personnalité de Vigny 630
228. IV. Visée de valeur 634

ANNEXE. — Questionnaire de l'enquête statistique d'Heymans et Wiersma. 637

PRÉFACE

1. *Deux sens de caractérologie.* — Dans le vaste domaine de la psychologie concrète, qui groupe les diverses sections de la psychologie différentielle, de la psychologie appliquée, et d'autres, la caractérologie comprend les études relatives à ce qu'il y a de spécifique dans les différentes variétés d'individus et à ce qu'il y a d'original dans les individus eux-mêmes.

Ces études sont assez diverses pour que la région battue par la caractérologie s'enferme entre deux sens, inégalement amples de ce mot :

1° Au sens *étroit,* la caractérologie est *la connaissance des caractères,* si l'on entend par ce mot le squelette permanent de dispositions qui constitue la structure mentale d'un homme. Il s'en faut de beaucoup qu'en ce sens la caractérologie embrasse la totalité des traits et des mouvements qui s'entrecroisent dans la vie psychologique d'un individu, de manière à en composer, non seulement la structure, mais l'histoire. La caractérologie n'en retient que ce qui la conditionne congénitalement par-dessous, le système invariable de nécessités qui se trouve pour ainsi dire aux confins de l'organique et du mental. Les travaux de Malapert, de Heymans et Wiersma, de Kretschmer même et de beaucoup d'autres relèvent de ce premier sens du mot.

2° Au sens *large,* souvent employé par les Allemands, la caractérologie porte, non seulement sur ce qu'il y a de permanent, d'initialement et perpétuellement donné dans l'esprit d'un homme, mais sur la manière dont cet homme exploite le fonds congénital

de lui-même, le spécifie, le compense, réagit sur lui. Suivant ce deuxième sens l'*Individualpsychologie* d'Alfred Adler est une section de la caractérologie, qui ne se demande plus seulement ce qu'un homme est, de par sa nature, mais ce qu'il fait de lui-même et devient. C'est de cette caractérologie au sens large que relèvent, par exemple, les travaux d'Häberlin, de Klages, la section *Charakterologie*, par Fr. Seifert, du *Handbuch der Philosophie* de A. Baeumler et M. Schroeter. Les considérations propres à ce second groupe de travaux finissent par se perdre dans l'étude de la destinée humaine.

Dans cet ouvrage, en raison même de la définition que nous allons donner du caractère et à laquelle nous resterons strictement fidèle, le mot de *caractérologie* sera toujours pris au sens étroit. Ce n'est qu'au cours de quelques considérations de « psychodialectique » et dans le dernier chapitre du livre que, sans revenir d'ailleurs sur la convention verbale qui vient d'être établie, nous pénétrerons dans le domaine de la caractérologie au sens large ; mais, encore une fois, sans employer ce mot dans des analyses pour lesquelles nous préférerons l'expression d'*anthropologie de la destinée humaine*. Ici nous ne ferons principalement, après les observations convenables sur la méthode et la documentation de la caractérologie, que définir les propriétés constitutives ou supplémentaires des caractères congénitaux et esquisser la description systématique des types de caractères susceptibles de servir de repères dans l'inventaire psychologique de l'humanité.

2. *Il existe une caractérologie objective.* — Ce livre procède de la conviction, éprouvée par la vie, qu'à la suite des nombreux travaux qui ont porté sur les différences de caractère entre les hommes, on peut voir maintenant se dégager avec netteté *un système de types caractérologiques* qui, non seulement se comprennent intellectuellement, mais soutiennent la confrontation avec l'expérience et sont susceptibles de rendre des services dans toutes les questions relatives au commerce entre les hommes. C'est la

description de ces types qui est le principal objet de cette étude.

Les éléments les plus nombreux et les plus précis de cette description ont été rassemblés et systématisés par G. Heymans et E. Wiersma qui ont été l'un et l'autre professeurs de l'Université de Groningue : les caractérologues ultérieurs leur doivent pour cette systématisation beaucoup de gratitude. Mais l'importance de leurs travaux consiste moins dans l'originalité de leurs vues que dans l'objectivité et l'on peut même dire la banalité des résultats obtenus par eux. Car on peut constater, comme nous le montrerons à chaque occasion, que les résultats obtenus par les autres caractérologues, dans la mesure au moins où ils s'imposent à la connaissance, viennent se faire aisément intégrer et comprendre dans la typologie caractérologique de Heymans et de Wiersma.

Cela nous permet de considérer que la caractérologie est dès maintenant sortie de la période préliminaire dans laquelle chaque spécialiste se croyait le droit, quand il abordait l'étude des caractères, de reprendre tout le travail à nouveaux frais, de proposer des principes de répartition originaux, ou censés tels, de dessiner des portraits incomparables aux portraits déjà esquissés. A les regarder de plus près il apparaît bientôt que ces esquisses typologiques et idéologiques ne sont pas aussi nouvelles qu'elles le paraissaient à première vue ; car, au vocabulaire près, elles s'identifient sans difficulté avec certains des éléments de la classification de Groningue dans une caractérologie générale et spéciale qui ne fasse plus acception d'auteur. Ce sont les traits de cette caractérologie dès lors objective que nous nous proposons d'esquisser ici, afin qu'elle serve de base commune de départ pour des recherches ultérieures dont la destination soit, non de la remplacer, mais de la continuer. La caractérologie, non plus qu'aucune autre connaissance, ne doit être une succession stérile de recommencements. Les résultats acquis doivent être consolidés avant que le travail qu'ils conditionneront vienne retentir sur eux pour les préciser ou les retoucher. C'est un état de la recherche que nous nous proposons de

fixer ici ; à l'avenir de le situer, *mutatis mutandis*, dans un savoir à la fois plus ample et plus précis.

3. *Importance de la caractérologie.* — Faut-il, au seuil de ce livre, marquer l'importance de la caractérologie ? Nous ne le ferons qu'en quelques mots au moyen de quelques observations privilégiées.

La première, c'est que l'homme dont il est presque partout traité et parlé, dans la science et la philosophie, n'est qu'une moyenne ou une abstraction. — Le définit-on d'abord par une ou des propriétés moyennes, il est possible en premier lieu que cet homme n'existe pas, qu'aucun homme empirique ne corresponde à cet homme moyen ; de même que, si l'on prend la moyenne des fortunes respectivement possédées par deux hommes, il n'existe entre eux réellement personne qui soit le propriétaire de cette fortune moyenne. — Admettons pourtant que, parmi tous les hommes, il y en ait un ou quelques-uns qui soient exactement dotés des propriétés de l'homme moyen : ces individus ne seraient encore qu'une minorité parmi tous ceux qui ne seraient pas moyens. Dès lors on fausse le tableau de l'humanité en le concevant sur le modèle de cet homme moyen, tandis que justement la grande majorité des hommes est différente de lui.

De plus cet homme moyen est généralement une abstraction car il est réduit à quelques propriétés générales. Or d'une part, en dehors de ces propriétés générales les hommes vivants possèdent bien d'autres traits de caractère. En outre, ces propriétés générales seraient-elles universelles, la manière dont elles sont spécifiées pour constituer la diversité infinie des natures individuelles défend d'identifier avec cet homme général, abstrait, soit nous-même, soit aucun de ceux avec lesquels nous avons rapport au jour le jour. Tel homme qui a vécu en Grèce ou vit à nos côtés, ce n'est ni le ζῷον πολιτικόν, ni l'homme raisonnable, ni l'*homo economicus*, c'est Socrate ou Callias, notre frère ou tel voisin. Pour exprimer ce qu'ils sont, il nous faut d'autres concepts que les notions servant

à la pensée de l'homme en général ; il nous faut des concepts encore généraux sans doute, mais d'une compréhension beaucoup plus riche et taillés sur l'expérience qu'ils doivent représenter, tels pour le zoologiste, ceux de puma et de jaguar, pour le chimiste, ceux d'acide sulfurique ou de nitrate de plomb. Ces concepts plus concrets des hommes sont précisément ceux que la caractérologie seule peut fournir.

Ce qui est vrai des hommes en général l'est d'abord de nous-même, un de ces individus concrets que leur originalité fait réels, celui qui nous touche de plus près. Pouvons-nous rester sans nous connaître, pouvons-nous nous connaître sans les moyens intellectuels de nous penser et de nous confronter avec les autres ? La caractérologie la plus précieuse doit être celle qui nous instruit sur ce que nous sommes congénitalement et par suite nous ouvre la voie à l'action sur nous-même. De même qu'en général connaître une loi de la nature c'est se mettre en état de gouverner les phénomènes dont elle constitue la structure, de même s'objectiver soi-même dans la définition d'un caractère, c'est se mettre en situation d'orienter ce caractère dans le sens que l'idéal montre. Que l'on pense, comme la plupart des gens, que la vie la plus féconde est justement celle qui prolonge les déterminations du caractère ou au contraire, comme Adler, que c'est en réagissant, en revendiquant contre les infériorités de son caractère qu'on atteint au plus haut degré possible de soi-même, il est vrai dans les deux cas que le caractère est la condition fondamentale qui s'impose à notre action et que par suite la connaissance qui est la plus propre à l'éclairer est celle des caractères.

Il ne peut en être autrement quand j'ai à définir mes rapports avec les autres. Jamais je ne pourrai agir que maladroitement si je ne sais rien de plus précis sur eux que les jugements sommaires, vrais ou faux, que l'expérience d'autrui arrache à chacun de ceux qui la partagent. Parents et enfants, mari et femme, frères et sœurs, amis et associés ne peuvent vivre ensemble pendant des

années sans acquérir et former des jugements les uns sur les autres. Ces jugements devront rester vagues et douteux si ceux qui les émettent ne disposent pas d'une langue bien faite, ne peuvent comparer leurs propres expériences avec des constatations plus nombreuses et obtenues avec méthode. Nul n'en sera satisfait s'il lui faut prendre une décision grave pour l'avenir d'un de ceux qui l'entourent et qu'il aime. Les affinités qui conduisent à un mariage, aussi bien que les calculs qui peuvent en troubler la sincérité enveloppent des rapports entre caractères qu'il faut connaître pour savoir ce qu'on doit en penser. Une association, que ce soit la plus durable de toutes comme une union pour la vie, ou une collaboration provisoire à fin limitée tourne bien ou mal suivant la manière dont s'y conduisent ceux qu'elle unit. Cette manière dépend pour une part, inégale et variable, de circonstances contingentes et, dans la mesure où ils engagent leur responsabilité, de leur liberté ; mais, pour une autre part que personne ne saurait sous-estimer, du caractère de chacun des partenaires. Y sont donc intéressées non seulement la caractérologie qui nous propose les moyens de le reconnaître, mais l'intercaractérologie dont la tâche est d'étudier les interactions que la mise en rapport de ces caractères conditionne. Qui proposera une carrière à quelqu'un, un autre ou soi-même, sans s'être préoccupé de savoir si cette carrière lui convient et si les relations qu'elle instituera entre les autres et lui seront telles ou telles ? Impossible d'acquérir ce savoir sans plus ou moins de pénétration caractérologique dans la connaissance de celui qui doit s'engager dans cette carrière.

Une nation, comme tout groupe social, comporte un certain pourcentage défini de caractères. S'il y a des différences caractéristiques entre *colériques, sanguins, passionnés* ou *flegmatiques*, des différences que la caractérologie doit reconnaître et préciser, on ne peut s'attendre à ce qu'un peuple comprenant par exemple une certaine proportion de colériques et de sanguins s'exprime par les mêmes institutions, manifeste les mêmes réactions collectives,

ait la même allure historique qu'un peuple composé de flegmatiques ou de passionnés. Voilà la politique sous la dépendance de la caractérologie ! Demander à un peuple de fournir un genre d'actions que sa nature ne le prédispose pas à donner est aussi superficiel et léger qu'attendre d'un individu ce que ses aptitudes ne lui permettent pas de faire. Ce sera donc à la caractérologie à chercher dans quel sens l'évolution d'un peuple doit être orientée pour l'élever non seulement au plus haut niveau de valeur auquel il puisse accéder, mais surtout à ce mode de valeur auquel sa vocation caractérologique le destine.

Ces considérations caractérologiques pourraient être indéfiniment variées. Elles se ramènent à la conclusion que la caractérologie doit susciter et vérifier un sentiment croissant de la diversité des hommes. Ce sentiment n'est pas assez répandu. Tous les hommes normaux n'ont-ils pas une tête, un cœur, deux bras et deux jambes ? Cette ressemblance d'apparence suffit à établir le préjugé commun qu'à peu de chose près l'un est identique à l'autre, que les identités entre eux sont beaucoup plus importantes que les différences, qu'à la limite on peut traiter de l'homme dans la compréhension, sans le considérer dans l'extension de son concept. Ce préjugé est renforcé par la pauvreté des notions dont nous disposons pour le penser ; il est développé par l'abstraction de notre psychologie qui se forge un homme abstrait et général pour en étudier les fonctions. — Ce n'est qu'un faux préjugé. L'expérience le dément chaque jour, quelquefois cruellement et défend d'extrapoler les notions de l'homme qui se présentent à tort comme universelles. L'homme par exemple n'est ni raisonnable ni affectif, par essence : tel homme est moins émotif que la moyenne et il agit par concepts et raisons ; tel autre vire suivant les ébranlements de sa sensibilité et les principes sont sans influence sur sa conduite. De même l'homme n'est ni bon, ni mauvais ; ce qui est vrai, c'est que tel homme est spontané et généreux par premier mouvement, tel autre serviable par la puissance d'une doctrine, tel autre dur

par indifférence aux sentiments, tel autre enfin cruel par besoin de stimulation intérieure. Que la caractérologie nous ramène vers cette diversité, elle seule pourra nous mettre en état de débrouiller l'écheveau des actions et des passions humaines en nous conduisant à la connaissance des caractères qui sont à leur racine.

Cette évidence dispense de s'engager dans la discussion qui s'ouvre quand on veut décider si la caractérologie est possible ou non. Cette question n'exige de nous aucun débat, susceptible de conduire à un tout ou à un rien. Ce n'est pas le plus souvent la conception d'un idéal qui nous invite à la recherche caractérologique, du moins d'un idéal séparé de la vie, c'est une urgence. Nous allons à la caractérologie comme à la médecine par le besoin que nous en ressentons. La pensée commune roule, traîne déjà une caractérologie qui conditionne l'action mutuelle des hommes. Ainsi on dit d'un homme qu'il « monte comme une soupe au lait » ou qu'il « fait ses coups en dessous ». Des analogies, non sans valeur, avec les animaux font traiter un homme de « renard » ou de « loup ». Cette caractérologie populaire contient déjà de façon implicite les postulats et les méthodes de toute caractérologie possible. Mais les erreurs que nous pouvons commettre par l'effet d'un savoir rudimentaire sont dans ce domaine toujours trop graves pour que nous ne désirions pas réfléchir davantage sur la nature des hommes et leurs rapports de manière à développer une caractérologie de plus en plus précise et de mieux en mieux adaptée aux exigences de notre action. C'est à elle que recourront le père qui veut connaître ses enfants pour les guider avec discernement, l'industriel qui veut connaître ses employés pour les mettre à leur place, l'ami qui veut connaître son ami pour éviter ce qui compromettrait la perpétuité de leur amitié, l'homme d'État qui veut connaître les peuples pour savoir ce qu'il peut en attendre, plus simplement et d'abord l'homme qui veut avancer dans la connaissance de lui-même pour obtenir de soi ce que sa nature lui permet d'espérer de meilleur.

INTRODUCTION

I. — DÉFINITIONS

4. *Caractère, moi et personnalité.* — Il convient dès le début de cet ouvrage de fixer le sens des notions que nous aurons à y employer.

A) Pour commencer par celui du mot même de *caractère,* il est indispensable de l'enlever à l'indécision avec laquelle il est utilisé, non seulement dans le langage commun, mais même dans la littérature psychologique. Tantôt ce qu'on appelle le caractère, c'est la nature d'un individu, souvent sans préciser si l'on signifie sa nature congénitale, non acquise et durable, ou au contraire cette seconde nature qu'il a gagnée et s'est faite en vivant. Tantôt c'est le résultat éventuel du développement d'un individu, quand par exemple l'on dit qu'il faut « former le caractère ». Tantôt enfin on accentue encore le sens moral du mot en appelant caractère, non ce qu'est l'homme ou ce qu'il sera éventuellement, mais ce qu'il *doit* devenir : ainsi on accuse d'être « sans caractère » un homme qui, au sens psychologique, a bien un caractère, mais, au sens moral, manque de l'originalité qu'on lui voudrait, n' « est pas un caractère ».

Pour éviter dorénavant toute confusion nous fixerons rigoureusement le sens du mot caractère : dans tout le cours de cet ouvrage, *caractère* signifiera *l'ensemble des dispositions congénitales qui forme le squelette mental d'un homme.*

Cette définition rassemble trois éléments :

a) Le caractère n'est pas le tout de l'individu, c'est seulement ce que l'individu possède comme la résultante des hérédités qui sont venues se croiser en lui. Avant le caractère, dans le temps et dans l'espèce, il y a eu le jeu mendélien des apports fournis par les ascendants du nouveau-né : le résultat c'est une structure foncière où les hérédités issues des parents lointains ou prochains se sont, non seulement juxtaposées, mais composées de manière à engendrer une individualité à la fois semblable aux autres et différente d'elles. D'après la définition qui en suit, il n'y a rien dans le caractère qui ne soit *congénital*, né avec l'individu, constitutif de sa nature première. En est exclu tout acquis, c'est-à-dire tout ce qui dans l'individu provient de son histoire, soit que l'on considère dans cette histoire les actions subies par lui, comme l'éducation, les enseignements de l'expérience, soit que l'on se réfère aux effets produits par l'action, spontanée ou volontaire, de l'individu sur lui-même.

b) Ce caractère est *solide et permanent :* il assure à travers le temps l'identité structurelle de l'individu. Il crible les influences que celui-ci subit et, au cours des transformations de la vie mentale, il constitue le fond, le tuf dur, qui n'évolue pas, mais conditionne l'évolution psychologique. Quand, revoyant un ami après plusieurs années, nous nous écrions devant une de ses réactions caractéristiques : « Il est bien toujours le même ! » cette réaction est dans son fond une manifestation de son caractère.

c) Cette armature est mentale, mais elle n'est que le *squelette* de la vie psychologique. On exprime la même idée en disant qu'elle se trouve située aux confins de l'organique et du mental. Le caractère achève le corps et conditionne l'esprit. Le corps s'individualise dans le caractère, qui en est l'unité la plus haute ; et le caractère clive l'histoire mentale de l'individu.

B) A ce caractère, ainsi contracté dans son essence d'unité congénitale, s'oppose la *personnalité* (considérée ici indépendam-

ment de toute signification morale et de toute valeur spirituelle), qui comprend le caractère d'abord, mais en plus tous les éléments acquis au cours de la vie et ayant spécifié le caractère d'une manière qui aurait pu être différente, et enfin leur orientation synthétique. A l'inverse du caractère la personnalité ne laisse hors d'elle rien de ce qui appartient à la vie mentale. C'est la totalité concrète du moi, dont le caractère n'est que la forme fondamentale et invariable.

C) Caractère et personnalité sont par suite les deux extrémités d'une relation comparable à celle d'une forme et d'une matière. Au cœur de cette relation unissant le caractère et la personnalité est un centre actif, que l'on dit libre pour marquer qu'il aurait pu et pourrait encore spécifier le caractère par une autre personnalité. C'est à ce centre actif que nous réserverons le nom de *moi*. — Dans le système constitué par ces trois termes, le caractère peut être comparé à un instrument, une machine à écrire, un piano ; la personnalité, à la lettre écrite, au morceau de musique qui en sont tirés et restent comme portés par l'instrument dont l'exercice prévisible les conditionne ; le moi est alors le dactylographe ou le pianiste. C'est en tant qu'il use de sa liberté qu'il est le moi ; mais cette liberté n'est pas capable de n'importe quoi, elle est équipée, serrée et limitée, de façon congénitale et permanente, par le caractère : elle a engendré et ne cesse de susciter une personnalité toujours susceptible de croître ou de déchoir.

De ces trois termes, *caractère, personnalité, moi*, les deux premiers sont objectifs, le troisième leur confère l'existence. Comme ce que la pensée saisit devient objet par cette appréhension même, il est évident que les seuls termes que nous aurons à considérer et analyser seront les deux termes objectifs, à savoir encore le caractère et la personnalité. C'est pourquoi il est si facile à des théoriciens d'oublier la liberté ; mais c'est pourquoi aussi nous avons voulu au début rappeler la présence et l'initiative centrales et en définitive éternelles du moi, quitte à n'en plus parler, pour n'être

pas coupable de réduire l'homme à son caractère, sa destinée aux conditions permanentes qui n'en font que la situation intime et, il est vrai, définitive.

5. *Réalité et invariabilité du caractère.* — Ce n'est pas par le décret d'une définition qu'on décide du réel. Au moins faut-il que l'expérience la confirme puisqu'elle peut être sans objet. Nous devons donc autoriser l'emploi de la notion de caractère telle qu'elle vient d'être définie.

a) *Tout homme a son caractère.* — Quand on affirme la réalité du caractère on soutient qu'un homme n'est pas une réalité plastique, indifféremment déterminable, susceptible de devenir n'importe quoi. S'il était en effet ployable en tout sens, aucune caractérologie ne serait possible, mais contre cette hypothèse plaident les résultats de l'induction courante et méthodique ; dont en outre notre esprit est capable parce qu'il se porte au-devant d'elle par l'effet d'une nécessité *a priori* de son exercice : cela fait donc, comme nous allons le voir, deux raisons d'admettre que tout homme a un caractère.

L'induction qui conduit à affirmer la réalité du caractère est si banale qu'on ne l'aperçoit plus. Elle est partout immanente à notre activité et à notre pensée sur les hommes. De même que le spectateur du *Misanthrope* sifflerait si tout à coup la conduite d'Alceste trahissait le caractère qui lui a été attribué par l'auteur, de même l'historien parlant de l'ambition, de l'imagination, du génie militaire de Napoléon Ier ne doute pas qu'il ne saisisse des traits qui lui appartenaient et n'ont jamais cessé de lui appartenir. Il admet qu'il y a un concept de Napoléon Ier qui compte parmi ses attributs l'amour du pouvoir, comme il y en a un du plomb qui comporte la propriété d'être un métal mou. Pour le spectateur du *Misanthrope* comme pour l'historien de Napoléon Ier on ne peut nier la réalité des caractères. La caractérologie est vieille comme la pensée humaine et à côté de classifications contemporaines comme celles de Klages ou de Delmas-Boll on cite, non sans

la louer encore aujourd'hui, celle de Galien. Comment cela serait-il possible si la réalité d'un homme ne comportait certaines identités distinctives et susceptibles d'être retrouvées dans les conditions convenables ?

Dira-t-on qu'il n'y en a que pour une vision grossière, une myopie remplaçant par des généralités la singularité irréductible de tout individu ? Rien n'empêche de l'accorder, car il n'en résulte pas que la caractérologie ne soit pas possible en fait, à un degré d'approximation donné. A vrai dire tous les événements de la nature, si l'on pousse assez avant dans leur analyse, apparaissent comme plus complexes que toute généralité, si riche soit-elle, et doivent être dits par suite singuliers. Le savant n'en est pas moins capable de sortir de leur historicité et de dégager des lois dont il pense qu'elles ne sont vraies qu'à un certain taux d'approximation, mais, comme telles, demeurent les éléments authentiques d'une science.

Il doit en être ainsi si l'on peut seulement concevoir l'idée d'une caractérologie, la plus rudimentaire soit-elle, celle qu'implique la reconnaissance vulgaire de nos voisins. L'affirmation de la réalité des caractères n'est, d'un point de vue subjectif, que le postulat de leur connaissance. On l'implique donc en la commençant ; mais comme tout le monde la commence, personne n'est fondé à opposer son scepticisme à l'homme qui s'engage dans la détermination des caractères. Jusqu'à quel point ce postulat est-il vérifié ? C'est ce que l'expérience de la recherche nous apprendra. Jusque-là nous pouvons professer de façon indéterminée que tout homme a son caractère.

b) *Tout caractère est invariable.* — La thèse de la réalité du caractère implique déjà l'affirmation d'une certaine persistance de son identité. On ne pourrait en effet la dégager et même cette identité serait évanouissante et ne signifierait rien si elle était instantanée ou à peu près. Mais si en même temps que durable, elle est congénitale, antérieure à l'histoire de l'individu et indépendante du

contenu de cette histoire, cette persistance doit participer de la persistance spécifique du corps et par conséquent se perdre dans l'invariabilité. Il est donc facile d'aboutir à la conclusion que le caractère est invariable, qu'un homme a, du commencement à la fin de sa vie, le même caractère.

On pourrait hésiter à l'admettre si en fait la distinction du caractère et de la personnalité ne s'offrait à nous pour nous permettre de respecter toute la mobilité de l'individualité en la rejetant dans la personnalité. En professant l'invariabilité du caractère, on ne supprime pas le devenir psychologique, on implique seulement son conditionnement par des traits permanents du caractère. Une bille roule sur une pente ; cette pente qui la fait rouler dans telle direction reste constante pendant toute la durée du roulement. De même la personnalité peut évoluer ; si telle suite de ses états enveloppe tel trait permanent de caractère, il est à la fois vrai que la conscience est un courant et que le caractère est invariable. Un *nerveux* dans sa vieillesse sera devenu différent, par certaines de ses manifestations, de ce qu'il était jeune, mais ce sera par l'effet de la loi de vieillissement propre au nerveux, car il sera, au sein de sa propre vieillesse, toujours autre que le *flegmatique* vieilli.

La thèse de l'invariabilité du caractère ne détruit même pas la liberté. Pour apercevoir leur compatibilité théorique, il suffit de distinguer entre *altération* et *spécification*. L'altération fait passer d'une qualité à une autre, d'un état à un autre : il lui est essentiel de détruire ce qu'elle remplace. La spécification au contraire conserve ce à quoi elle ajoute : elle ne fait qu'adjoindre une différence spécifique à un genre existant avant et se prolongeant après l'addition de la différence. Ainsi le vert s'altère quand il devient le bleu ; mais l'homme se spécifie quand il devient un homme instruit. — Conformément à cette distinction nous admettrons que la vie ne peut pas altérer le caractère, mais seulement le spécifier. Le caractère n'est en effet qu'un tissu de dispositions

générales destinées à se spécifier dans la personnalité : de quelle manière, ce sera à la liberté de le décider. Il est donc possible et même nécessaire que le caractère puisse rester invariable et la personnalité changer, ou plutôt s'enrichir de déterminations, d'ailleurs louables ou blâmables. Ainsi le *sentimental* est un scrupuleux, il fera son scrupule absurde ou estimable suivant les fins auxquelles il le rapportera ; le *passionné à activité dominante* est prédestiné à une vie d'action, cette prédestination reste relativement indéterminée et il pourra employer sa puissance d'action dans telle direction ou telle autre. Nécessité et liberté ont ainsi chacune leur domaine ou plutôt leur point de vue. La possibilité de la caractérologie et la réalité invariable des caractères exigent qu'il n'y ait pas de jeu dans l'exercice des lois du caractère ; le jeu s'introduit dans la transition du caractère à la personnalité. Or c'est le tout de la personnalité qui est donné à notre observation et c'est de ce tout que nous avons à dégager les éléments invariables du caractère.

On voit en quoi notre position, dictée par le double souci de respecter l'évidence de la nécessité empirique et le sentiment moral de notre liberté, diffère de celle de Schopenhauer. Celui-ci dans son *Essai sur le libre arbitre* (trad. S. Reinach, Paris, Alcan, 8e édit., 1900) a admis l'immutabilité du caractère (*op. cit.*, p. 102) et il en a conclu au déterminisme des actions humaines (*op. cit.*, p. 114). Il faut avec lui admettre l'invariabilité du caractère individuel ; mais en distinguant caractère et personnalité et en insérant l'activité du moi dans la production de l'une par l'autre qu'elle spécifie, on desserre l'étau de la détermination. C'est exclure la réduction de la morale à la science ; mais ce n'est pas supprimer celle-ci qui, dans son domaine, la nature, ici le caractère, reste inattaquée. On peut même soutenir que la science y gagne car son objet, en s'assouplissant, s'enrichit. Après avoir dans chaque cas précisé la nature du caractère, on pourra poursuivre son influence dans les démarches dialectiques par lesquelles l'individu y réagit et enfin esquisser l'hygiène mentale qui lui permettra d'en tirer

le meilleur parti possible. « Voleur un jour, volera toujours » écrit Schopenhauer (*op. cit.*, p. 103). Nous disons seulement : qui a volé a été porté par son caractère à voler et le sera dans les mêmes conditions toujours ; mais en cherchant une composition originale ou seulement une spécification favorable de ses dispositions congénitales, il pourra détourner ou inhiber cette tentation. La caractérologie ne vaudrait pas une heure de peine si elle ne permettait pas d'améliorer les actions humaines.

On exprime la même conception en disant que le caractère cause et explique les actes qui sortent immédiatement de la spontanéité d'un homme, les actes, si l'on veut, de premier mouvement, de premier jet. Dès qu'ils sont posés ils constituent comme la première couche, la plus basse de l'activité humaine, celle qui en constitue la trame. D'autres s'y surajoutent : qu'en effet un de ces actes apparaisse, à celui qui se sent porté à l'exécuter, comme grave, le moi qui allait le faire lance entre cette possibilité naissante et d'autres données, réelles ou idéales, de nouveaux rapports : par exemple il se représente que l'acte provoquerait une sanction pénale. Aussitôt la velléité antérieure est infléchie et compliquée. Entre les actes de la première couche et ceux qui institueront les autres est intervenue notre liberté, servie par notre réflexion, manifestant l'aptitude du moi à faire de nouvelles liaisons. Au principe de ces actes du deuxième ou du troisième degré, le caractère continue à jouer comme condition inaltérée, peut-être spécifiée ; mais il ne s'exerce plus seul car, par la volonté même du moi, d'autres conditions sont venues de plus loin ou de plus haut que le champ d'activité initial du sujet collaborer avec sa nature.

En raison de la possibilité de cette accumulation de conditions, voici comment nous procéderons pour sauvegarder les résultats acquis en réservant l'avenir du savoir. Quand nous aurons reconnu, avec le soin et la critique convenables, un trait de caractère, nous le tiendrons pour invariable, jusqu'à ce que quelque fait ultérieurement connu vienne le démentir. Quand ce démenti se sera produit,

nous ne renverserons pas le savoir déjà constitué, nous chercherons à dégager la condition nouvelle qui, ajoutée à celles, déjà connues, du trait donné, a pu et pourra toujours en réfracter l'effet. — Ainsi la caractérologie sera protégée contre l'éventualité de révolutions changeant du jour au lendemain l'économie du savoir, comme il est arrivé chaque fois qu'un caractérologue, reprenant de fond en comble la construction de la caractérologie, prétendait remplacer les édifices de ses prédécesseurs par le sien. Par le soin à aménager les changements, on imitera la prudence du physicien qui procède d'approximation en approximation, toujours de telle sorte que les résultats dépassés restent dans le savoir comme un cas plus simple des théories ultérieures.

Les considérations précédentes pourraient être résumées dans un langage exclusivement technique. Si la caractérologie doit admettre l'identité et l'invariabilité des caractères, c'est simplement pour satisfaire à cette condition de toute science qu'elle dispose de concepts solides, bien définis, constituant des points de repère fixes et durables, faciles à retrouver. Il faut en cette matière sortir de l'impressionnisme pur : nul ne le peut qu'en durcissant au début les instruments conceptuels. Par la suite, peu à peu, on pourra, non en reniant les notions déjà consolidées, mais en les multipliant, en cherchant des moyens définis de permettre leur variation, serrer de plus en plus la réalité concrète, à savoir ici l'expérience individuelle de la diversité des hommes. Pour la première fois la caractérologie nous apparaît comme le savoir au travers duquel nous devons viser l'idiologie, c'est-à-dire la connaissance ordonnée, mais précise des individus vivants, dont il n'est pas douteux qu'ils se distinguent les uns des autres. De même que tout savoir, la caractérologie doit être asymptotique au réel.

II. — CARACTÉROLOGIE ET DISCIPLINES VOISINES

6. *Physiologie et caractérologie.* — Avant d'aborder les considérations indispensables à l'esquisse des méthodes de la caractérologie, il convient d'écarter toutes les réductions qui les rendraient superflues en ramenant la caractérologie à une autre science. — La plus facile de ces réductions identifie la théorie du caractère et de ses modes avec un chapitre de la physiologie. Rien de plus aisé à admettre. Il est manifeste que le corps conditionne la vie mentale. Sous toutes les déterminations du caractère s'aperçoit l'action des fonctions organiques et nerveuses. Dès lors ne doit-on pas penser que c'est à la biologie à poser les principes de la caractérologie ? On comprend que, depuis la doctrine des constitutions humorales par Hippocrate jusqu'à l'endocrinologie contemporaine, ce soient des conceptions biologiques et médicales qui aient été à l'origine des principaux progrès de la caractérologie. N'est-ce pas la preuve que celle-ci n'a rien de mieux à faire, comme le professent de nombreux médecins, qu'à se laisser absorber par la physiologie ? Les dispositions de caractère ne seraient rien de plus que les résultantes des modes et des degrés des fonctions biologiques et par suite les caractères devraient être classés d'après elles.

En tant que cette thèse demande de reconnaître la vérité que le corps fournit les structures et les énergies du caractère, nous ne songerons pas à la contester et nous reconnaîtrons sans réserves que toutes les déterminations fondamentales et dérivées du caractère peuvent être énoncées dans un langage strictement physiologique. Ce que la caractérologie appelle l'*émotivité* n'est que la résultante moyenne des conditions physiologiques que révèle la psychologie du sentiment et de l'émotion. Des modifications organiques comme la voix, la rougeur ou la pâleur sont des symptômes caractérologiques. C'est un neurologiste, Otto Gross, qui a dégagé les notions de *fonction primaire* et *secondaire des représentations*, mais il les a dégagées à partir des notions de fonction primaire et

secondaire du système nerveux avant d'en tirer les conséquences relatives au caractère. Quand la conduite d'un homme manifeste l'importance de ses besoins alimentaires ou de sa sexualité, personne ne peut nier que les conditions de sa faim, de sa soif et de ses besoins sexuels ne soient corporelles. — Faut-il donc en conclure que c'est au physiologiste qu'il appartient de constituer la caractérologie parce qu'il serait seul à le pouvoir ? Nous le nions expressément pour les raisons suivantes :

1° Il faut en premier lieu observer que la traduction d'un terme de caractérologie dans un langage physiologique n'avance pas la caractérologie elle-même. Dans tous les domaines de la connaissance où l'homme intervient, il ne le peut sans que des conditions physiologiques n'interviennent aussi en et avec lui. Il a bien fallu à Napoléon qu'il produisît des contractions musculaires pour signer le traité de Tilsitt : à quoi servirait-il à l'historien de le rappeler ? Ce qui l'intéresse, ce sont les ensembles d'actions physiques et biologiques qui s'appellent les faits historiques. De même ce qui intéresse le caractérologue, ce sont les touts mentaux qui résultent de l'intégration d'un plus ou moins grand nombre de conditions organiques et nerveuses. Notre corps ne nous quitte pas au cours de la vie : nous ne le mentionnons et de même ne nous apercevons de son rôle indispensable qu'au moment où il se détraque et par suite nous interdit des actes que nous faisions sans recherche. De même le physiologique est bien dans le caractérologique, mais c'est précisément parce qu'il y est qu'on peut et même qu'on doit le passer sous silence. Dès que nous considérons les conditions physiologiques d'un trait de caractère, c'est que nous ne le considérons plus comme un trait de caractère. Si donc un médecin traduit une détermination de caractère par l'énoncé de ses conditions organiques, quand il conviendrait seulement d'employer le langage de la caractérologie, c'est qu'il lui plaît de recourir à son langage professionnel ; mais il n'ajoute rien à la caractérologie elle-même et même il en détourne.

2° On peut en effet aller plus loin et lui reprocher de la dégrader, de même qu'on dégraderait un événement physiologique en le remplaçant par l'énoncé de ses conditions physiques. Physique, physiologie, caractérologie constituent, de bas en haut, trois étages superposés de la réalité. Aux conditions physiques qui viennent se composer dans un événement physiologique, la physiologie ajoute l'originalité de leur synthèse ; de même, aux conditions physiologiques, la caractérologie l'idiosyncrasie où elles viennent se confondre. Remplacer dans les deux cas le supérieur par l'inférieur, c'est proprement détruire le supérieur. N'y aurait-il dans la constitution de la vie que des actions physico-chimiques, elle y ajoute la vie ; n'y aurait-il dans l'émotivité que des facteurs organiques, ceux-ci s'y condensent de manière à former une disposition durable du caractère. Redescendre du supérieur à l'inférieur serait donc éliminer le supérieur.

3° C'est qu'en effet, en s'élevant de l'étage inférieur au supérieur, on entre dans un milieu tout autre que celui de l'étage inférieur. Dans les conditions physiologiques de l'émotivité, on ne considère qu'elles ; dans l'émotivité même, comme élément d'un complexe caractérologique, non seulement on considère un élément d'un équilibre qui en contient d'autres, les autres propriétés du caractère, mais on a égard à des données que la physiologie ignore : les idées, le milieu social, les autres hommes. L'émotivité n'est plus un événement organique, enfermé dans un corps ; c'est un trait mental, psycho-sociologique, à traiter comme tel.

4° Ce qui vient d'être dit d'une propriété du caractère, vaut du caractère lui-même. Le grand tort des explications médicales est d'impliquer un atomisme du caractère d'après lequel celui-ci ne serait que la juxtaposition de traits indépendants dont la raison serait exclusivement dans l'action de conditions inférieures à eux, les conditions organiques. Or le caractère est plus qu'une collection, c'est une unité originale qui pour une part dépend des faits qui viennent se juxtaposer en lui, mais pour une autre leur impose

une harmonie et une interdépendance. Il faut donc le considérer comme un tout, caractérologiquement. Cette émotivité, dont nous venons de voir qu'elle prolonge ses conditions organiques, tient certaines de ses propriétés des autres traits du caractère, par exemple, comme nous le verrons (p. 65) de l'activité qui la tourne vers le dehors, de l'inactivité qui en fait la conscience intime de l'affectivité. Si donc pour traiter l'émotivité en physiologiste il faut descendre vers ses causes, pour la traiter en caractérologue il faut monter vers ses effets. Ces deux mouvements s'opposent diamétralement.

5° L'assignation de causes physiologiques du caractère n'a d'intérêt que si ces causes sont troublées et par suite le caractère devient pathologique. Nous allons nous occuper ici et d'abord du caractère normal. Comme c'est celui où le corps est docile et insensible, la physiologie doit rester hors de considération.

De ces considérations on doit conclure que, s'il est indiscutable que tout dans le caractère est conditionné par le corps, le caractère lui-même, dont on peut dire qu'il est sis au plus haut point, au sommet du corps, constitue par lui-même une réalité originale à traiter à part de ses conditions, dont il vaut mieux dire qu'elles le suscitent plutôt qu'elles ne le composent. Certes le caractère présuppose le corps ; mais il apparaît où le corps cesse et il forme le squelette idiosyncrasique, permanent, dynamique de l'activité mentale d'un homme, la situation la plus intime sur laquelle le moi ait à réagir, ce qui fait l'individu objectif et pensable à la manière d'une nature. La caractérologie y trouve son domaine et elle y est autonome. De quelque utilité que puisse être éventuellement et même fréquemment le recours de la réflexion sur le caractère à la physiologie, la caractérologie n'en est pas elle-même un chapitre.

7. *Psychiatrie et caractérologie.* — La physiologie et la caractérologie sont deux connaissances superposées, de différents niveaux ; et c'est la physiologie qui conduit à la caractérologie. Au contraire

la psychiatrie et la caractérologie se tiennent à la même hauteur ; ce sont des disciplines voisines, juxtaposées, à égalité. Elles peuvent donc échanger des influences et l'on ne voit pas pourquoi l'une se proposerait comme la maîtresse de la seconde si l'affinité de la psychiatrie et de la physiologie ne semblait ramener celle-là au niveau de celle-ci, et par l'effet du sentiment qui vient d'être critiqué, en faire avec elle la source de la caractérologie.

Le primat, ou au moins la prétention de la psychiatrie sur la caractérologie dispose d'un argument puissant, c'est l'observation suivant laquelle la pathologie doit éclairer et guider la connaissance du normal parce qu'elle saisit des expériences spontanées et favorables qui, soit parce qu'elles grossissent, soit parce qu'elles décomposent certains éléments confondus dans l'expérience normale, permet de les apercevoir et de reconnaître leurs facteurs. Dans le domaine où nous sommes, la pathologie du caractère doit avoir cette utilité inestimable de permettre par les déformations qu'elle en présente d'en faire reconnaître la structure.

Cette thèse peut être appuyée par beaucoup de faits empruntés à l'histoire de la caractérologie. D'abord beaucoup de caractérologues ont été des psychiatres, E. Wiersma, Rogues de Fursac, Alfred Adler, Kretschmer, Minkowski qui, à des titres divers, ont contribué ou contribuent au développement de la caractérologie, y sont venus de la psychiatrie. Fréquemment en outre la caractérologie trouve dans les descriptions des psychiatres une documentation abondante et précieuse. Comment étudier le scrupule chez le *sentimental* sans se référer aux faits nombreux qui sont fournis par les formes morbides du scrupule ? Enfin et surtout il n'y a peut-être pas un caractérologue qui n'ait été frappé de l'affinité entre certains modes de la conscience morbide et les types de caractères, la cyclothymie et l'émotivité primaire, la rumination mentale et le type sentimental, et ainsi de suite, et par conséquent n'ait été tenté de dériver la taxinomie du caractère de la classification des maladies mentales. De là à ramener la

caractérologie dans le domaine du psychiatre la transition est aisée et l'on confiera aux psychiatres le soin de la constituer.

Encore une fois la caractérologie ne doit se priver d'aucune des données ni des suggestions qu'elle peut recevoir de sciences plus simples ou de niveau égal. Le centre de toutes ces disciplines est la connaissance de l'homme ; cet homme vaut comme *tout indivis* et la multiplicité des spécialités n'est qu'un biais pour en faciliter l'étude : mais rien n'autoriserait la prétention d'aucune de ces spécialités à se constituer à part des autres ou à se mettre au-dessus d'elles. La physiognomonie, la graphologie peuvent apporter à l'occasion des indications précieuses pour la critique d'hypothèses caractérologiques, la caractérologie qui n'a certes pas à craindre leur concurrence n'en tire aucun droit de les rejeter. Comment ne profiterait-elle pas aussi de toutes les études de la conscience morbide et de ses modes en en recevant des renseignements, non seulement précieux, mais on peut dire indispensables pour la détermination et la classification des types normaux de caractère.

Cette évidence reconnue, en résulte-t-il que la psychiatrie c'est-à-dire l'étude des modes de la conscience anormale en tire aucun primat sur l'étude des modes de la conscience normale c'est-à-dire sur la caractérologie ? Il ne nous le semble pas pour la raison suivante. Si la conscience normale est jugée telle, c'est qu'elle doit comporter un mode supérieur d'organisation, une unification à la fois plus souple et plus complexe des divers contenus de l'esprit. Par suite les divers modes morbides qui pourront ou pourraient éventuellement dériver de sa dégradation manifesteront chaque fois la domination, temporaire ou durable, mais toujours fâcheuse, de quelque élément ou fonction de la conscience sur son unité totale, dont les modes sont justement les caractères. De là résulte qu'on risquera toujours de méconnaître l'équilibre d'un caractère donné pour n'apercevoir et ne retenir que quelque détermination anarchique, manifestant la passivité du moi, au

lieu de faire prévaloir son organisation. — Objection philosophique, dira-t-on ; comme telle, ajoutera-t-on peut-être, vague et sans autorité. Nous disons plutôt : expression d'un sentiment dont nous aurons à rencontrer ici et là des applications. Voici par exemple la schizophrénie. Se met-on dans la psychiatrie qui l'a dénommée : elle devient l'essence d'un type psychiatrique dont l'intérêt est de fournir immédiatement au médecin le critère nécessaire à un diagnostic. Pour le caractérologue, qui se tient dans le champ de la conscience normale, ce ne peut être qu'une disposition, se composant avec d'autres, modérée par elles, plus fréquente dans la conduite de certains caractères que dans celle des autres, par exemple chez les *sentimentaux*, mais n'y ayant jamais ni la brutalité ni l'exclusivité à laquelle elle peut atteindre dans certains cas morbides. — Nous maintiendrons donc ici l'indépendance de la caractérologie à l'égard de la psychiatrie, en avouant avec empressement que toutes les informations susceptibles d'être données par l'étude de la conscience morbide à celle de la conscience normale seront parmi les plus précieuses que celle-ci puisse agréer.

8. *Criminologie et caractérologie.* — Bien que les prétentions des criminologistes n'aient pas été comparables à celles des psychiatres, il convient de se poser la question des rapports entre la criminologie et la caractérologie et de la résoudre de la même manière que la précédente. On trouve d'assez nombreux exemples de l'influence mutuelle des deux disciplines l'une sur l'autre. G. Heymans a inséré plusieurs criminels célèbres dans la liste des hommes sur lesquels il a fait porter son enquête biographique et à plusieurs reprises il a utilement rapproché des données fournies par l'expérience criminelle et des traits essentiels à certains types caractérologiques. Qu'inversement la connaissance méthodique des caractères puisse, nous pensons même, doive conduire à l'intelligence de certains crimes, la caractérologie peut l'affirmer dès maintenant. Dans ces conditions la collaboration de la caractérologie et de la criminologie peut devenir très fructueuse. — Il n'en

sera pas moins vrai que la conscience criminelle, de même que la conscience morbide, est une spécialisation, quand elle n'est pas une dégradation, de la conscience normale et que l'étude de certaines déformations de l'esprit ne peut progresser que par celle de l'esprit d'abord considéré indépendamment de toutes ses déformations, de l'esprit gardant son élasticité sous les diverses formes d'équilibre dont il est capable, c'est-à-dire dans les divers caractères. La criminologie ne pourra donc attendre de services de la caractérologie que si celle-ci commence par respecter sa propre indépendance et décrit ou classe les caractères sans souci de leur rapport à telle ou telle activité déterminée.

Cette réponse et toutes celles que nous pourrions faire sur le rapport entre la caractérologie et d'autres disciplines procèdent d'une même idée par laquelle nous terminerons ces considérations préparatoires. C'est que la caractérologie a le privilège ou, si l'on veut, plus simplement l'avantage de saisir l'esprit humain dans son unité ou plutôt dans les divers modes d'unité dont il est capable. Par le caractère l'homme se pose tel qu'il est dans sa structure congénitale : au cours de sa vie cet homme jouera de son caractère de telle ou telle manière et il en jouera d'une manière imprévisible puisqu'elle dépendra du moi ; mais, tant qu'il en jouera, le caractère sera là pour fournir la systématisation essentielle à ce jeu. Que maintenant dans certaines circonstances, ce caractère subisse la pression de conditions étrangères, voilà la caractérologie à demi dépossédée : quand les conditions sont organiques et exceptionnelles, c'est par la pathologie ; quand ces conditions sont mentales, mais encore anormales, c'est par la psychiatrie ; que ce soit enfin par telles conditions que l'on voudra, mais que l'individu tombe au crime, c'est par la criminologie. Mais dans un de ces cas comme dans les autres, on ne pourra distinguer la part du caractère de celle des facteurs étrangers que si la caractérologie a préalablement réussi à déterminer le caractère lui-même dans sa pureté et son intégrité.

III. — SUR LA MÉTHODE DE LA CARACTÉROLOGIE

9. *Science de la nature et connaissance de l'esprit.* — Rien ne nous empêche plus maintenant d'aborder la considération de la méthode et des procédés de la caractérologie. Nous ne le ferons qu'autant que cela nous apparaîtra comme indispensable pour en assurer et en préciser l'emploi. Si pourtant notre préoccupation principale est ici un souci positif et même pratique, elle ne peut nous amener à négliger les difficultés propres à la question ; et ces difficultés, entraînant un débat doctrinal, le plus important peut-être des temps modernes, nous font une obligation de l'aborder : ce ne sera naturellement que dans les limites du strict nécessaire.

Ce débat doctrinal est la question de savoir ce que doit être la connaissance de l'homme. A ce problème il est répondu depuis deux siècles de manières opposées. La connaissance de l'homme doit-elle être par ses principes et ses procédés parfaitement identique au modèle que nous donne la physique, à la fois mathématique et expérimentale ? La majorité des savants répond par l'affirmative. Ou bien faut-il pour un objet nouveau, plus précisément pour un objet indissolublement attaché à une conscience et une liberté, un mode nouveau de connaissance ?

Suivons d'abord la première direction de pensée. — Depuis 1750 environ une bonne part de la pensée occidentale nourrit et cherche à réaliser l'espoir que la science de la nature matérielle, telle qu'elle a été élaborée et réalisée par Galilée, Newton et les savants qui ont travaillé autour d'eux, se complète et s'achève par une science de l'homme ayant tous les caractères, précision quantitative, rigueur fonctionnelle, unité d'une matière expérimentale et d'une forme mathématique, efficacité technique, de la science physique, et susceptible par conséquent de posséder la même valeur de connaissance et d'action. Cet espoir s'est exprimé dans la philosophie par le positivisme ; dans la recherche par la constitution de dis-

ciplines biologiques, psychologiques, sociologiques, prétendant en droit et en fait à l'objectivité scientifique.

En enfermant la science dans les phénomènes le relativisme kantien a ouvert, même malgré son auteur, la possibilité d'une philosophie ultérieure qui cherche à côté de la science un mode intuitif de connaissance ; mais pour que cette direction se traçât et prît de l'importance il fallait qu'on eût préalablement tenté celle qui promettait à la science de l'homme des résultats aussi solides et aussi utiles que ceux de la science de la nature. Ce qu'ont été les résultats réellement obtenus par les sciences positives de l'homme, il semble qu'on les résume sans injustice en constatant que *la connaissance de l'homme est d'autant plus scientifique,* dans toute la rigueur du terme, *qu'elle descend plus bas dans les régions de la vie humaine par lesquelles l'humanité tend à se réduire à l'animalité,* et s'engage plus profondément dans la matière, *mais qu'elle l'est d'autant moins qu'elle est amenée à monter plus haut et en même temps à pénétrer plus avant dans la complexité intime et l'originalité d'un esprit humain.*

Cette constatation a réagi sur la pensée philosophique qui a entrepris la critique du positivisme naturaliste. En Allemagne, l'école badoise, de Heidelberg, avec Windelband, a opposé les sciences *nomothétiques* qui dégagent des lois et les sciences *idiographiques,* comme l'histoire, qui s'intéressent à l'individuel, puis, avec Rickert, distingué l'*explication* qui cherche à déterminer les conditions d'un phénomène et la *compréhension* par laquelle l'esprit connaissant réussit à s'identifier aux significations intentionnelles, essentielles à l'activité historique, concrète d'un homme. En France Bergson, dégageant avec profondeur la philosophie impliquée par l'opposition de l'esprit et de la matière, subordonne à la durée qui n'est connaissable que par intuition, les habitudes qui, résultant de sa détente, la matérialisent, mais s'offrent comme des objets à la fixité des concepts scientifiques. Ainsi peu à peu se formule et s'élabore l'opposition entre science de l'objet et connaissance de l'esprit.

La clef du débat est dans l'expérience de nous-même. L'homme, suivant qu'il se saisit du dedans ou est saisi du dehors, se présente de deux manières. Dans son expérience intime il est pour lui-même un moi indivis, massif, d'où émanent pensées, sentiments, actions ; à l'observation perceptive, c'est un système de déterminations et de rapports, un comportement susceptible de mesure et régi par des lois. — L'intersection de l'homme intime, mental, et de l'homme manifesté, sensori-moteur est justement le caractère : du moi intime dont il ne fait que déployer l'unité permanente, il étale la structure dans le temps et l'espace et cette structure sert d'armature au moi manifesté.

Acceptons ce schème imposé par l'expérience humaine. La détermination du caractère se trouve ainsi à la rencontre de deux connaissances. L'une, en tout comparable à une science puisqu'elle porte sur une objectivité, doit chercher à induire de la conduite humaine, observée du dehors, les lois qui en constituent les nécessités internes. — Seule, cette induction se perd dans une nature non centrée, où se mêlent physiologie, psychologie abstraite, caractérologie et d'où ne peut se dégager qu'un mécanisme sans signification humaine. Il faut donc une autre connaissance qui, sympathisant avec l'unité mentale jaillissant à la source de la conduite, atteigne par une intuition qualitative et originale à ce centre, d'où l'unification et l'intention de la conduite devienne aperceptible et intelligible. — Comme enfin les deux connaissances, l'objective et l'intuitive, ne sont en définitive que la connaissance d'un seul moi, vu pour ainsi dire à l'envers et à l'endroit, il devient possible de circuler de l'observation externe, apercevant l'homme comme une chose, mais en saisissant les déterminations, à l'intuition, qui retrouve leur unité et leur sens, puis de l'intuition, appréhendant les intentions du moi comme autant d'hypothèses, aux manifestations intellectuelles et pratiques qui en sont les expressions et par suite les vérifications.

10. *Psychotechnique et caractérologie.* — Après ce détour néces-

saire par la signification philosophique du débat où nous nous engageons, nous pouvons déboucher sur les conclusions de méthode que notre but actuel requiert. A l'intérieur de notre domaine l'opposition que nous venons de rencontrer entre l'observation objective et l'intuition intentionnelle se restreint et se localise dans l'opposition entre psychotechnique et caractérologie : c'est celle que nous allons maintenant considérer.

L'élément de la psychotechnique est le test : sous la forme qui nous intéresse ici le test est, dans une situation définie par le psychologue, une opération également définie, intellectuelle ou pratique, souvent l'un et l'autre, que le sujet étudié par le psychologue doit exécuter. Cette opération peut être déterminée de telle sorte qu'elle donne lieu à une mesure et par cette mesure elle permet de mettre le résultat du test à son rang dans une longue série d'opérations semblables, par exemple une centaine, exécutée par des sujets différents du sujet considéré, et par suite de savoir si ce sujet est, par l'aptitude que cette opération manifeste immédiatement, soit moyen, soit supérieur ou inférieur à la moyenne des autres sujets, hommes ou enfants, avec lesquels il est comparé.

Jusqu'à maintenant le test ne présente pas d'autres difficultés que celles auxquelles est soumis tout travail expérimental : il y faut surtout de la précision et de la patience. L'embarras réel et intellectuel commence quand il s'agit de déceler la signification du test, de l'interpréter en reconnaissant, non pas ce que nous venons d'appeler l'aptitude immédiate du sujet, à savoir l'acte même constitutif du test, mais quelque disposition plus profonde qu'il doit permettre indirectement de saisir. Suivant le principe qui a été reconnu plus haut, l'interprétation du test doit être d'autant plus difficile que la distance entre l'opération constitutive du test et l'élément du moi qu'il doit révéler et, si possible, mesurer est plus grande. Il est en effet évident que l'interprétation du test se meut entre deux limites. A l'une le rapport entre le test comme signe et l'aptitude qu'il signifie est ou serait l'identité. Si dans le

test, comme nous allons le voir sur un cas, on ne cherche que l'acte dont il est la motricité, il devient indiscernable de ce qu'il signifie, il se signifie lui-même. Le sujet à qui l'on demande de barrer des t, montre qu'il barre tel pourcentage de t. La mesure du test ne se distingue plus de la mesure de l'aptitude elle-même. Ainsi un sourire donne sans mystère ni surcroît tout ce qu'il contient, à savoir un événement musculaire, s'il n'est que l'effet d'une contraction des muscles de la figure provoquée électriquement. Mais que ce sourire soit un « sourire d'intelligence » ou une raillerie douce ou le sourire d'un amour naissant, voilà qu'il devient le signe d'un riche contenu de conscience. Nous sommes renvoyés vers l'autre limite de l'intervalle entre l'interprétation supposant une distance nulle et l'interprétation supposant au contraire une distance pratiquement infinie. La signification identitaire est certaine, infaillible ; l'autre est aléatoire, pour mieux dire, impossible à moins que l'on ne possède par ailleurs au moins un schème rudimentaire du caractère du sujet sur les aptitudes duquel il s'agit de prononcer.

N'importe quel exemple peut nous servir à vérifier ces analyses. Aux débuts du taylorisme, Gilbreth eut à choisir des ouvrières dont le travail devait consister à vérifier des billes de bicyclette pour en faire le triage. De ces billes certaines sortaient de la fabrication avec un défaut, d'autres, intactes et parfaites. Le trieuse devait être en état de reconnaître le plus rapidement possible quelles étaient les bonnes, quelles les mauvaises et déposer les unes ici, les autres là. La meilleure, du point de vue du rendement, était évidemment celle qui faisait, toutes choses égales d'ailleurs, l'opération dans le moindre temps ; et par conséquent on devait en juger par la mesure du temps de réaction de toutes les candidates à cet emploi. — La conclusion était indiscutable : en effet, dans ce cas presque privilégié, le test proposé aux jeunes femmes entre lesquelles choisir ne se distinguait que par des différences négligeables, de l'action que les vérificatrices étaient destinées à répéter. Nous sommes bien dans un cas où le test est à peu

près indiscernable de sa signification, le signe de l'objet. Mais ce n'est que l'homme sensori-moteur qu'il intéresse et il est probable que celles qu'il désigne comme les sujets à la réaction la plus rapide posséderont des caractères différents. Cela ne serait-il pas, on ne serait pas fondé à l'affirmer d'après le test seul.

En effet tout autre devient le sort de l'interprétation si l'on prétend passer du test à des traits profonds et centraux du caractère de ceux qui y auront été soumis. Que prouve la rapidité avec laquelle des sujets réagissent à la présentation des billes dans un atelier industriel, si ce doit être plus que l'aptitude sensori-motrice à réagir vite ? Est-ce l'intérêt pour une activité musculaire, le besoin de gagner de l'argent, le désir de quitter la famille pour l'usine, la joie d'agir, la vanité de montrer son habileté, l'impatience d'arriver au terme d'une action banale, le sentiment du devoir, l'obéissance et la docilité, l'ambition de battre un record, la volonté d'oublier un chagrin ? Avant l'exécution du test et au-dessus d'elle il y a le consentement à cette exécution, l'agrément du moi à cette possibilité d'action. On le vérifie si tout à coup quelque considération survient d'où résulte une déviation de la visée de l'esprit : la vitesse et même la nature de la réaction sont troublées. Cette réaction n'est constante qu'à la condition que l'exécution du test soit pour ainsi dire isolée, mise entre crochets au sein de la conscience intéressée, de manière à ce qu'elle échappe à tous les facteurs endogènes d'accélération positive ou négative. Que par exemple l'ouvrière soit entraînée à faire la grève perlée, voilà le temps de réaction changé ; généralement qu'un sujet soit averti des effets des résultats qu'il obtiendra par un test, on court le risque que sa volonté intervienne pour les fausser.

Nous voilà amenés par ces réflexions à distinguer radicalement entre l'interprétation psychotechnique et l'interprétation caractérologique d'un test. Cette distinction entraîne les différences suivantes :

1° L'interprétation psychotechnique procède du test à l'action

qu'il prépare. Elle est si l'on peut dire tangente au moi, se déroule dans la zone de l'homme déterminé, extérieur. Par là elle reste dans les limites d'une science objective, recherchant les connexions entre les événements d'une nature étalée dans l'espace et le temps. — Au contraire l'interprétation caractérologique remonte d'une manifestation périphérique du moi vers l'unité du caractère qui exprime ce moi. Ce que le caractérologue vise à atteindre, au travers des péripéties du comportement, ce sont des dispositions profondes, centrales : l'extérieur ne l'intéresse que comme révélation du permanent. Le test du psychotechnicien est une imitation de l'action dont il constitue comme l'essai, l'ébauche : le conducteur d'autobus dans la salle d'épreuve fait les mouvements qu'il devra faire quand il sera à la tête de sa voiture, il les fait seulement à vide, esthétiquement, en vue de produire non des effets, mais des mesures, en vue de servir non l'utilité, mais le savoir. Au contraire l'événement utilisé par le caractérologue est un symptôme : il doit servir à reconnaître un état plus ou moins profond, plus ou moins général du sujet.

2° L'interprétation du psychotechnicien localise sa curiosité. Ce qu'elle considère comme son objet, c'est une aptitude professionnelle, insérée dans l'individu, isolée en lui-même comme le serait un mécanisme emprunté, mais ne l'exprimant pas dans son originalité. Ce n'est pas à lui qu'elle s'intéresse, c'est à ce qu'il fait. Aussi même quand dans un test le psychologue s'efforce d'imiter la réalité, ce test est-il toujours artificiel. La plupart des tests supposent comme une diminution de l'esprit de l'agent : il y est destitué de son initiative ; ce qui est attendu de lui, ce n'est pas du génie, c'est de la docilité. Il n'est plus que mécanicien, elle n'est plus que vérificatrice de billes de bicyclette. — Au contraire l'acte de l'individu auquel s'attache le caractérologue, c'est l'acte le plus naturel : celui auquel le moi se livre le plus spontanément, ou celui qui fait intervenir dans son accomplissement le plus de pouvoir du moi, ou celui qui le manifeste le plus purement. Tandis

que le test est une production, qui prépare un rendement, le symptôme caractérologique est une expression, traversée par la recherche de quelque valeur.

3° Aussi dans le test il est impossible que l'individu ne se sente pas utilisé, asservi. Le problème résolu par le psychotechnicien est l'adaptation de l'individu à une fonction ; et c'est la fonction qui a été posée la première, l'individu n'est que le moyen de son accomplissement, il est son serviteur. — Au contraire ce que le caractérologue cherche, soit dans un test si l'occasion s'en présente, soit dans un acte naturellement émis par quelqu'un, c'est l'originalité du moi qui s'exprime par lui. Aussi procède-t-il, non de la fonction pour y attacher quelqu'un, mais de l'individu en se demandant quelle est l'activité qui doit émaner de lui. Dans le premier cas l'objet est mis au-dessus du sujet, le moi extérieur et pratique au-dessus du moi intime ; dans le second, le sujet est considéré comme source de l'objet, le moi intime comme premier par rapport au moi manifesté.

4° De cette opposition résultent, quand on passe de la théorie à la technique, deux formes différentes de sélection. Celle que la psychotechnique sert est *la sélection professionnelle :* elle se propose de recruter une certaine catégorie d'hommes en raison d'une certaine aptitude, en vue d'une fonction déterminée. Ce qu'elle fait, c'est de l'ajustage. Au contraire la caractérologie sert *la sélection personnelle,* dont l'objet est de choisir les hommes, non d'après telle ou telle aptitude déterminée, mais en raison des puissances profondes qui les animent. Le symptôme qui permet au caractérologue de prononcer sur un caractère peut être éventuellement un test ; c est bien plus souvent un acte significatif, une parole ayant un sens, une décision engagée dans l'histoire, une réaction adaptée à un plus ou moins riche concours de conditions ; ce n'est pas la répétition anonyme et banale d'un mécanisme intellectuel ou pratique, mais une façon de se comporter dont justement l'intérêt ne consiste pas en ce qu'elle se découpe et s'abstrait dans la vie

mentale, mais au contraire exprime, directement ou indirectement, la totalité des traits généraux constituant l'unité d'un caractère. Si cet acte est convenablement interprété dans son rapport avec le caractère, il peut conduire à une décision personnelle dont la fin n'est pas le recrutement d'un homme pour une fonction, mais l'orientation de sa vie suivant le sens de la vocation pour laquelle il est né. On ne s'y occupe plus d'organisation sociale ni de rationalisation industrielle ; mais seulement de liberté et de valeur.

De cette confrontation entre la psychotechnique et la caractérologie tirons maintenant les conclusions qui se dégagent pour la caractérologie. Il y en a deux. La première et la plus superficielle est celle qui défend au caractérologue de repousser les connaissances que lui apporte la psychologie appliquée. Entre l'homme sensori-moteur et l'homme total il est impossible de trancher puisque le premier ne peut être qu'une section du second. Par suite tous les faits, toutes les lois que la psychologie a pu retenir comme des éléments d'un savoir assuré et utile doivent servir à la caractérologie comme de données précieuses. — Il n'en suit pas qu'elle puisse s'y tenir. Car, c'est la seconde conclusion, si utiles que puissent être éventuellement ces données, elles ne dispensent jamais de l'intuition synthétique d'un caractère dans son unité. Puisque la caractérologie ne s'intéresse pas à des fonctions pratiques ou mentales détachées du moi, il faut toujours qu'elle rapporte les faits dont elle dispose à une représentation, si sommaire et si hypothétique qu'on la voudra, mais déjà constituée, du caractère dont ces faits doivent être compris comme les expressions. Au cœur de la caractérologie doit donc toujours se trouver *l'intuition caractérologique*. Comment elle s'obtient, ce qu'elle est, à quoi elle mène, voilà maintenant ce que nous devons préciser en étudiant la méthode appropriée à la connaissance des caractères.

11. *Trois temps de la méthode de la caractérologie.* — La méthode expérimentale sous sa forme objective, telle qu'elle se pratique dans la science de la nature, comporte trois temps : le premier

consiste à rassembler et comparer des faits ; puis l'esprit induit de ces faits une loi ; enfin de la loi il déduit des conséquences qu'il retrouve dans la nature. Aussi longtemps que la loi est conçue par l'esprit mais ne peut ni s'induire de faits déjà connus ni conduire à d'autres, elle n'est qu'une hypothèse. — Tout se passe de même en caractérologie sauf que le rôle joué dans une science de la nature par la loi y est pris par le moi ou plus précisément par le système qui lui sert d'armature, le caractère. L'esprit qui a rassemblé les faits est amené par leur suggestion à se mettre à la place de l'homme, du moi dont ces faits sont les expressions et à imaginer le caractère qui, non seulement les a produits, mais doit entraîner d'autres paroles et d'autres actions dont il sera à l'occasion possible de vérifier si elles résultent bien de ce caractère. Dans ce mouvement l'intuition caractérologique est le temps central qui consiste à *voir* le caractère que les faits connus suggèrent et dont on dérivera les actes vérifiables.

Nous allons rapidement considérer les temps qui viennent d'être distingués :

1° *L'induction caractérologique.* — Les documents, donnés par une observation méthodique, d'où part la recherche caractérologique, sont des *psychographies*. Une psychographie est l'inventaire des modes d'action par lesquels un homme se manifeste au cours de sa vie. Ainsi on note que sa voix est sourde, qu'il est calme, ordinairement occupé, souvent solitaire, fume, s'irrite facilement, écrit un journal intime, aime les enfants et ainsi de suite. Une psychographie n'est pas une histoire, car elle ne s'intéresse pas aux actes de l'individu dans leur réalité, mais seulement dans leur forme, non plus qu'à sa contribution à ce qui s'est passé d'important autour de lui ; ce n'est pas non plus un récit d'anecdotes car il est indifférent qu'un acte noté par une psychographie soit curieux ou spirituel. Ce qu'on peut dire de plus exact sur une psychographie, c'est qu'elle constitue comme un procès-verbal dans lequel les témoignages fournis sur la conduite d'un homme

sont exactement enregistrés et méthodiquement classés. En effet si les psychographies peuvent être toujours rédigées au hasard des événements constatés, il arrive maintenant plus souvent, puisque la constitution d'une caractérologie objective le permet, que les données qu'elle rassemble soient des réponses à un questionnaire systématique, comme celui que l'on trouve à la fin de *La Psychologie des Femmes* de G. Heymans (trad. fr., Paris, Alcan), et que nous reproduisons en annexe à cet ouvrage.

De ces psychographies, sommaires ou détaillées, plusieurs espèces peuvent être distinguées :

a) peuvent être dites *psychographies statistiques* celles qui, obtenues par une enquête statistique, permettent l'application du calcul des corrélations à un matériel caractérologique. Les nombres utilisés dans le cours de ce volume proviennent de l'enquête qui a été faite par Heymans et Wiersma pour l'étude de l'hérédité psychologique et qui a servi à l'établissement de leur classification (cf. ci-dessous, p. 53). Les résultats que les psychographies statistiques contiennent sont des faits desséchés ; mais leur comparaison quantitative peut être très précieuse. Elle servira à appuyer ou à ruiner des hypothèses suggérées par les enquêtes biographiques ;

b) les psychographies *biographiques* sont faites sur le spectacle de la vie d'un homme, soit directement saisi par un ou des voisins, soit tel qu'on le trouve dans une biographie déjà écrite. L'usage en est plus facile pour le caractérologue que pour l'historien, car l'historien s'intéresse toujours à des événements importants et il doit arriver souvent que le rôle du personnage étudié dans cet événement important soit faussement ou au moins tendancieusement rapporté ; tandis que le caractérologue ne retient que des modes de l'action qui ne soulèvent pas de passions chez les autres hommes. Les résultats d'une enquête biographique peuvent être rassemblés pour servir à un calcul comme l'ont été ceux de l'enquête biographique d'Heymans (cf. p. 53) ; mais ils sont plus précieux par leur précision qualitative. Il serait souhaitable que

la caractérologie pût disposer de beaucoup de psychographies détaillées dans lesquelles on puisse toujours retrouver le détail des actes d'un homme. Parmi ces psychographies biographiques on peut compter un bon nombre d'observations cliniques rédigées par des psychiatres ou des dossiers de procès criminels pourvu qu'ils s'étendent assez largement sur la vie des sujets de manière à relater assez de traits de leur conduite ;

c) des psychographies *autobiographiques* sont des psychographies biographiques dont le sujet et le rédacteur ne font qu'un. A condition de n'être pas acceptées sans critique, elles peuvent rendre de grands services, soit qu'elles s'étalent sur toute la vie d'un individu comme le *Journal* de David Thoreau, soit qu'elles se ramassent dans quelques aveux sincères donnés par un homme sur lui-même.

Les services rendus par ces psychographies doivent être naturellement de plus en plus grands à mesure qu'elles sont rédigées dans un langage de mieux en mieux adapté aux résultats déjà obtenus par la caractérologie. Entre une psychographie profane et une psychographie savante il doit y avoir la même différence qu'entre la relation d'un fait scientifique par le premier venu et sa traduction par un homme compétent dans la langue du savoir auquel appartient le fait. Sans quoi n'importe quel biographe serait caractérologue.

C'est la comparaison quantitative et qualitative des psychographies qui conduit à l'induction caractérologique. Il doit arriver, si le monde des caractères comporte de la constance, que diverses psychographies se laissent grouper en paquets et, quand les diverses fiches d'un paquet se dégradent régulièrement, en *séries homogènes*. En général paraissent constituer des séries homogènes toutes les psychographies qui possèdent en commun un certain nombre de traits importants. Mais on voit quelle est l'ambiguïté de cette expression, car ces traits communs peuvent, soit résulter d'un concours de circonstances étrangères au caractère : ainsi un *nerveux*

et un *flegmatique* parler la même langue ; soit au contraire manifester des identités caractérologiques. Ne méritent donc le nom d'homogènes que les séries qui satisfont à cette seconde condition et cette condition exige pour être avérée un concours de raisons comparable à celui que toute science doit pouvoir alléguer pour affirmer une loi. Le propre de l'induction caractérologique est de dégager l'énoncé d'une semblable loi entre un acte constaté et un caractère donné : c'est à l'établissement de la vérité de cette loi que l'intuition caractérologique est indispensable.

2° *L'intuition caractérologique.* — La nécessité de l'intuition caractérologique résulte de ce que, pour saisir la connexion entre un caractère et une façon de parler et d'agir, il n'y a pas d'autre moyen que d'éprouver cette nécessité même dans la dialectique par laquelle, si l'on se met à la place de ce caractère, on est mené à la production de cette façon de s'exprimer.

Dans ce schème il faut d'abord comprendre qu'on puisse se mettre à la place d'un caractère éventuellement autre que celui dont on est soi-même doté. Ce qui fonde cette possibilité c'est l'universalité de la conscience en nous tous. En droit n'importe quelle conscience peut produire les mouvements de toutes les autres, ainsi la conscience d'un médiocre mathématicien comprendre la démonstration inventée par un mathématicien de génie. Mais parmi ces directions de notre vie, certaines, du fait du conditionnement corporel, se trouvent beaucoup plus faciles pour nous : ce sont justement les lignes de force de notre caractère personnel. Il faut donc que le caractérologue, dont on peut dire que c'est la moralité professionnelle, fasse abstraction de cette facilité et, par une imagination originale, substitue provisoirement à son caractère celui de l'homme qu'il veut comprendre. Y arrive-t-il, il a l'intuition caractérologique de cet autre caractère et à partir de cette intuition il en comprendra les manifestations, sera thésauriseur avec l'avare, ardent et timide avec Chérubin, décidé dix minutes avec Alceste à fuir au désert. Que ce soit possible,

personne ne peut en douter car, sans la communauté de cette élasticité intérieure, il n'y aurait ni de théâtre, ni de roman, ni de sympathie pour autrui, ni enfin de société. Non seulement ces carrefours mentaux entre les hommes sont fréquentés ; mais nous nous y accordons assez fréquemment pour que l'évidence d'une objectivité caractérologique en suive d'une manière qui suffise à nous convaincre de la possibilité d'une caractérologie. Dès lors voilà l'intuition caractérologique autorisée et, toutes précautions prises pour éviter les erreurs comme en tous les savoirs, la connaissance des hommes susceptible de recevoir une objectivité, sinon identique, du moins comparable à l'objectivité scientifique.

3° *L'intelligence du caractère et la vérification de l'intuition.* — De l'intuition obtenue, le caractérologue va tirer l'utilité que le savant tire de l'hypothèse. Voici comment se fait ce passage. L'intuition n'est pas une simple connaissance au sens où elle ne serait qu'une passivité envers une expérience donnée, saisie comme un pur état. C'est aussitôt une coopération avec ce qu'il y a d'actif dans le caractère donné à l'intuition. Par cette association avec du vivant, l'intuition se change en sympathie dialectique. Tout moi est un nœud de possibilités, le caractère ne fait que privilégier certaines de ces possibilités, il en fait, pour le moi doué de tel caractère, des facilités. Il doit en résulter qu'en sympathisant avec un caractère donné, le caractérologue épouse ces facilités qui définissent ce caractère en opposition avec les autres et de ce fait commence à imaginer, à produire les dialectiques qui, dans le caractère que lui présente l'intuition, amorcent les opérations intellectuelles et pratiques propres à ce caractère. Si par exemple, se donnant l'intuition d'un jaloux, il commence à le devenir, le devient jusqu'à un certain point, il doit s'engager dans les pensées et les sentiments que la jalousie inspire à ceux qu'elle s'asservit : il devient curieux de son malheur, habile à s'en forger l'image, à la pousser à bout, impatient de s'en venger. Autant d'hypothèses caractérologiques puisque chacun de ces mouvements enveloppe

l'affirmation que le caractère jaloux doit comporter et manifester ces propriétés ; rien de plus pourtant que des hypothèses puisque l'intuition, comme tout autre mode de connaissance, peut être, dans une certaine mesure, faillible.

Il faut donc la vérifier ; mais, fausse ou vraie, l'intuition caractérologique aura rendu au caractérologue cet irremplaçable service de lui fournir des faits à confirmer, des questions à poser à l'expérience. Le voilà donc ramené vers l'expérience objective, non plus pour en recevoir des données, mais pour y provoquer ou au moins y chercher la vérification des hypothèses formées. Il verra si les jaloux souffrent, sont soupçonneux, vindicatifs ; même il s'offrira à lui éventuellement la possibilité d'une expérimentation au cours de laquelle se produiront des manifestations qui seraient restées virtuelles sans son intervention. Peu à peu l'analyse du caractère se change en dialectique du caractère. A la description de ce qu'il est s'ajoute celle des mouvements par lesquels le moi réagit à ce qu'il est, compense les défauts de son caractère, l'oriente en le spécifiant dans un certain sens. Nous indiquerons à l'occasion ces prolongements par lesquels un *sentimental* réagit à sa vulnérabilité, un *flegmatique* remédie, autant qu'il le peut, au défaut ou au moins à l'insuffisance de son émotivité.

Le diagnostic caractérologique. — Ces considérations se résument dans l'identification entre l'intuition caractérologique et un diagnostic comparable au diagnostic médical. La médecine se sert de la biologie ; il faut qu'elle s'en serve ; mais elle y ajoute ; car elle ne se réduit pas elle-même à la science puisque son objet, ce ne sont pas seulement les lois de la maladie ni même la thérapeutique qui complète toute nosologie, c'est l'unité de la maladie et du malade. Il faut donc que le médecin connaisse la maladie comme le caractérologue doit connaître ce que sa discipline comporte de science. Cela pourtant ne suffit pas à faire le bon médecin et le mauvais peut savoir tout ce que le bon connaît et n'émettre qu'un mauvais diagnostic. Ce qui lui manque c'est l'intuition c'est-à-dire

le tact résultant de la familiarité avec un grand nombre de cas. Ce qu'il faut de même au caractérologue, c'est l'intuition des caractères telle qu'elle peut être acquise par la réflexion répétée et minutieuse sur la diversité des caractères humains.

12. *Deux caractérologies.* — La méthode dont nous venons de donner l'esquisse est susceptible d'une application plus rapide et d'une autre, plus poussée. — La première sert à la constitution d'une caractérologie dont l'objet est la reconnaissance sommaire, mais vraie d'un caractère. En recourant à un système de critères bien choisis on se met en état de discerner les caractères d'un assez grand nombre d'hommes sans une analyse trop longue. On pourrait appeler cette caractérologie la caractérologie *signalétique* parce qu'elle ne vise à rien de plus que d'obtenir un signalement, comme tel rapide, de la nature mentale d'un ou de plusieurs hommes de façon à assurer la conduite par laquelle on entrera en rapports sociaux avec lui. Quelques généralités bien choisies tiendront lieu, dans les limites du possible, d'un inventaire pénétrant et détaillé de la personnalité. La caractérologie signalétique est ainsi intermédiaire entre la psychotechnique et la caractérologie désintéressée. Elle ne peut avoir de valeur qu'en se présentant comme un extrait et une simplification de celle-ci.

La caractérologie principale doit donc rester la caractérologie *analytique* dont la fin est de pousser le plus avant possible la connaissance, non seulement des caractères abstraits de la typologie, mais des caractères individuels des hommes vivants. Celle-ci ne peut être jamais trop minutieuse, trop exigeante sur ses preuves. Elle doit viser l'identification avec la singularité individuelle, même si elle ne peut que l'approcher. Cela demande du temps et du soin ; mais ce sont les conditions mêmes pour que les portraits caractérologiques ne soient pas des caricatures dans lesquelles des identités telles qu'on en trouve sur des pièces administratives remplaceraient l'identité constitutive de la réalité unique d'un individu.

13. *Réponse à l'objection tirée contre la caractérologie de la singularité des individus.* — La distinction des deux degrés de la caractérologie permet de répondre d'une façon décisive à celle des objections alléguées contre elle qui se trouve dans ou derrière toutes les autres.

Cette objection se présente de la manière suivante. On dit : « La caractérologie est condamnée à échouer parce que chaque individu est non seulement différent de tous les autres, mais leur est incomparable. Un savoir intellectuel, quel qu'il soit, est formé de concepts c'est-à-dire d'abstractions et de généralités. Or tout individu réel possède une infinité qui déborde toute abstraction, une originalité insaisissable à toute généralité. Où il y a des vivants, la caractérologie ne verra que des mannequins. » Cette objection à laquelle préparait ce que nous avons eu à dire sur la distinction entre science et connaissance de l'homme est vraie dans la mesure où elle reconnaît l'unicité de tout homme. Faut-il conclure de cette reconnaissance que la caractérologie soit vouée à l'échec, c'est ce que nous allons nier.

1° Nous avons indiqué déjà le principe de la première réplique. Il ne sert à rien de condamner théoriquement la caractérologie si l'on ne peut vivre sans en faire. Nous sommes chacun entouré par les autres hommes ; nous avons à nous définir nos rapports avec eux et nous ne le pouvons qu'en termes, non seulement généraux, mais d'une généralité le plus souvent signalétique. Encore ne pouvons-nous pas nous en abstenir car nous avons rapidement constaté que ces hommes qui nous entourent sont très différents les uns des autres et que nous devons, si nous voulons éviter toutes sortes de dommages graves, nous comporter à leur égard de façons différentes et adaptées. Il serait injuste et sot de nous conduire à l'égard d'un escroc comme envers un homme honnête, de traiter une âme délicate comme un butor. Nous voilà donc obligés de classer les hommes, indépendamment de toute considération que nous puissions faire sur leur singularité respective de fond. Au

cours de ce classement ne serons-nous pas entraînés à une réflexion de plus en plus précise ? Voilà la caractérologie justifiée.

2° Elle doit l'être non seulement en fait, mais en droit. On le peut par une considération commune à toutes les connaissances qui procèdent par concepts. Il est vrai aussi que l'expérience ne nous présente pas d'objets dont la forme ait la pureté d'une forme géométrique ; vrai que le physicien qui traite de pendules ou de gaz parfaits, le chimiste qui ne nous parle que de corps purs, que le biologiste qui pense en admettant la réalité des espèces, usent de généralités que l'historicité de toute expérience dément. Faut-il en conclure aussi que la géométrie, la physique, la chimie, la biologie soient impossibles ? Si malgré l'opposition entre la complexité des choses et la simplicité de nos notions on ne condamne pas les sciences de la nature, de quel droit condamnerait-on la caractérologie ?

3° En réalité la caractérologie générale ou spéciale ne prétend pas elle-même *retrouver* les individus. Il lui suffit de pouvoir construire des êtres de raison, le *sentimental* ou le *passionné*, plus généralement l'émotif ou l'homme à champ de conscience large afin d'en faire comme des repères par rapport auxquels les individus vivants pourront se situer. Si l'on veut, elle fixe, par des points d'encre rouge, des positions toutes théoriques ; et, quand elle retourne de la définition de ces types à la vie, elle voit des hommes qui, à raison de certaines de leurs propriétés mentales, peuvent être reportés sur le plan des points rouges et y être représentés par des points noirs, formant ainsi une nébuleuse autour des points rouges : par leur situation ils s'indiquent à l'œil d'un observateur comme possédant telles propriétés intermédiaires entre les propriétés définies par des concepts purs.

4° Quand donc on fait, de l'opposition entre le conceptuel et le réel, une raison de discréditer une connaissance conceptuelle, c'est qu'on oublie que le conceptuel n'est jamais pour l'esprit qu'une médiation dont le sens consiste dans son rapport avec le

réel intuitivement saisi et allusivement signifié. A travers la caractérologie, l'esprit du caractérologue *vise* ou au moins doit viser l'idiologie, c'est-à-dire la connaissance-limite de l'individu. Quand il emploie des notions, c'est de l'individu qu'il traite ; et comme cet individu sera toujours au delà de ce qu'il en peut penser et dire, il devra toujours chercher à le serrer de plus près, à affiner les instruments de pensée avec lesquels il l'a appréhendé jusque-là. Il obtiendra de la sorte des approximations de plus en plus précises de la réalité ; mais même les plus vagues de ces approximations, si elles ont été obtenues avec méthode et avec tact, constituent déjà des moyens utiles à l'établissement de nos rapports avec autrui et même avec nous-même.

C'est quand on vise ainsi, au travers du caractère, l'individu singulier que la caractérologie fait éprouver sa valeur spirituelle. A l'inverse d'une science pour laquelle les hommes ne seraient rien de plus que des objets, elle avertit de respecter l'originalité de chacun et elle apprend à l'aimer. Il n'est que trop facile à un homme d'universaliser son caractère propre et de juger des autres d'après ce qu'il est lui-même. En révélant avec une netteté croissante la diversité des individus la caractérologie élargit à l'infini le panorama de l'humanité et fait comprendre à tous que la diversité des caractères doit entraîner la diversité des vocations et la diversité des valeurs vers lesquelles ces vocations doivent s'orienter. Ce ne sera pas abaisser l'individu qui le reconnaîtra puisque la caractérologie le convaincra lui aussi qu'il est à sa manière original et qu'il trouve dans cette originalité, avec le droit d'être respecté comme une âme impossible à remplacer, le devoir d'offrir aux autres ce que lui seul peut créer, le meilleur don qu'il puisse leur faire.

DOCUMENTATION

14. Le plan de cet ouvrage ne comporte pas une histoire de la caractérologie. Nous ne ferons donc, après avoir donné les indications bibliographiques indispensables à quiconque veut en aborder l'étude, qu'énumérer les auteurs et les œuvres qui ont fourni une contribution à cette somme de résultats constituant la caractérologie que notre objet est de résumer.

I. — Bibliographie

Si l'on a besoin d'une bibliographie détaillée de la littérature caractérologique des cinquante dernières années, on pourra recourir aux ouvrages suivants, classés par ordre de date :

W. Boven, à la fin (pp. 849-51) de son *Aperçu sur l'état présent de la caractérologie générale*, dans le *Journal de Psychologie normale et pathologique*, 15 nov.-15 déc. 1930 : l'art. lui-même est un résumé assez détaillé d'un grand nombre de doctrines contemporaines.

W. Boven, *La Science du caractère*, Essai de Caractérologie générale (Paris et Neuchâtel, éd. Delachaux & Niestlé, 1931, 351 pages) : l'ouvr. ne contient pas de bibliographie, mais au moyen de la *table des noms d'auteurs* on sera renvoyé aux notes où sont indiqués les ouvrages des caractérologues dont les travaux sont exposés ou allégués dans le texte.

Hans Prinzhorn, *Charakterkunde der Gegenwart*, dans la coll. *Philosophische Forschungsberichte*, cah. 11 (Berlin, Junker & Dünnhaupt, 122 pages) : contient *in fine* une liste assez

abondante de « la plus importante » littérature caractérologique (pp. 108-122).

Encyclopédie française, t. VIII, *La Vie mentale*, de l'enfance à la vieillesse, pages bleues à la fin de l'ouvrage : p. 12, 1re et 2e col. Caractériologie, liste sommaire d'ouvrages en gén. postér. à 1920 et tous antérieurs à 1938 ; p. 6, revues et périodiques de caractériologie (Paris, Soc. Gest. Encyc. franç., chez Larousse, s. d.).

II. — **Ouvrages généraux**

L'article et l'ouvrage cités dans le § précédent de W. Boven, privat-docent à l'Université de Lausanne, riches en informations sur les divers problèmes et les diverses écoles de caractérologie, peuvent servir de bonnes introductions à l'étude de la caractérologie. Il manque au chap. XVI du livre un exposé de la classification de G. Heymans et Wiersma.

On la trouve au contraire (p. 128) dans l'intéressant petit livre de A. Burloud, *Le Caractère* (*Nv. Encycl. Phil.*, Paris, Pr. Univ. Fr., 1942, 165 pages) : *caractère* y est pris au sens large où nous prenons *personnalité*.

III. — **Origines**

La caractérologie n'a pas été ignorée de la pensée hellénique. Démocrite en a énoncé le principe, peut-être même sous une forme trop rigide, en écrivant : Ἦθος ἀνθρώπῳ δαίμων. Le caractère d'un homme fait son destin. — Hippocrate, puis Galien, par la théorie des quatre constitutions humorales, ont posé les principes d'une caractérologie si heureuse pour son début qu'elle a franchi les siècles, exercé la plus large influence et en fin de destinée vient se fondre facilement dans la caractérologie contemporaine. D'après l'essentiel de cette conception, quatre humeurs, le sang, la bile, la bile noire (*atrabile* en français d'origine latine), le flegme déterminent, suivant leur prédominance dans le corps, les quatre carac-

tères humains qui sont le sanguin, le cholérique ou bilieux, le mélancolique ou atrabilaire, le flegmatique. Cette doctrine a persisté avec des modifications jusque dans la médecine du XIXe siècle qui a souvent admis quatre tempéraments, le nerveux, le sanguin, le bilieux et le lymphatique, auxquels s'ajoutent parfois le flegmatique et le musculaire.

On vérifie la valeur de la classification de Galien en montrant que les quatre tempéraments de sa classification correspondent sans violence à quatre groupes de la classification de Groningue :

les sanguins	deviennent	les non-émotifs primaires
les flegmatiques		les non-émotifs secondaires
les cholériques		les émotifs primaires
les mélancoliques		les émotifs secondaires

Il a manqué à Galien le principe qui aurait permis leur dédoublement, la distinction entre actifs et inactifs.

IV. — École française jusqu'en 1914

La longue et belle suite des moralistes français, de Montaigne par La Bruyère à Vauvenargues, montre les dispositions de l'esprit français pour l'analyse des caractères. C'est cette tradition qui, sous une forme plus méthodique, se prolonge au XIXe siècle et jusqu'en 1914. Il faut encore lire, du XIXe, l'important ouvrage de DESCURET, *La Médecine des Passions* (Paris, Béchet, 1841), qui contient quelques remarquables psychographies.

A partir de 1890 les classifications françaises de caractères se multiplient :

Th. RIBOT, *Sur les diverses formes du caractère* (*Revue Phil.*, 34, 1892) ; *La Psychologie des Sentiments* (Paris, Alcan) ;

A. FOUILLÉE, *Tempérament et caractère selon les individus, les sexes et les races*, 1895, 6e éd., 1921 ;

Bern. PEREZ, *Le Caractère de l'enfant à l'homme*, Paris, 1891 ;

QUEYRAT, *Les Caractères et l'éducation morale*, 1896, 4e édit., 1911 ;

RIBERY, *Essai de classification naturelle des caractères*, Paris, 1902 ;

LEVY, *Psychologie du Caractère*, Paris, 1902 ;

PAULHAN, *Les Caractères*, Paris, 1894, 2e édit., 1906.

Nous rencontrerons au passage les vérités dont ces auteurs ont donné, serait-ce sous une forme encore voilée, la première expression. Les plus nombreuses se trouvent chez l'auteur le plus important de cette série :

Paulin MALAPERT, *Les Éléments du caractère et leurs lois de combinaison*, Paris, 1897, 2e édit., 1906.

Cet auteur a eu le mérite d'apercevoir déjà avec netteté certaines séries caractérologiques et il a donné, sous une forme seulement trop concise, des descriptions de caractère dégageant des types cohérents et réels.

V. — **Philosophies biologiques du caractère**

On pourrait faire une liste des doctrines qui cherchent à expliquer le caractère par les éléments fournis par une conception de la vie. Nous nous contenterons de mentionner, comme type de ces doctrines, la théorie de la *hormé* par C. von Monakow : on en trouv. une esquisse dans l'*Aperçu*, etc., cité plus haut de W. Boven, p. 820. En rapprocher, en France, Mourgue.

Ces conceptions restent généralement beaucoup trop en dessous des faits qui doivent permettre la classification des caractères humains.

VI. — **Les psychanalystes**

La psychanalyse telle qu'elle a été constituée par Freud et continuée par des élèves, souvent devenus indépendants, déborde

considérablement le domaine et la portée de la caractérologie ; mais par certaines de ses analyses et par les débats qu'elle a provoqués elle peut être utile au caractérologue, surtout dans la partie dynamique de la caractérologie où l'on considère la réaction de l'individu sur son caractère.

De ce point de vue il faut souligner particulièrement l'œuvre d'

Alfred ADLER, fondateur de l'*Individualpsychologie* (cf. *Aperçu*, etc., de W. Boven, p. 828 sqq.), dont l'ouvr. sur le *Tempérament nerveux* a été traduit en fr. (Paris, Payot). Il a eu notamment le grand mérite de montrer que l'action de l'individu sur lui-même consiste souvent à porter remède aux infériorités qu'à l'expérience il découvre en lui-même au point de finir par trouver dans la lutte contre ses défauts son plus grand succès et sa véritable grandeur.

C. G. JUNG, *Psychologische Typen* (1920, 7e mille, 1937, Rascher, Zurich et Leipzig).

Cet ouvrage est très suggestif ; mais comme tous ceux de l'auteur il est plus soucieux d'affirmer que de prouver. Après la considération de plusieurs des oppositions (par ex. apollinien et dyonisiaque chez Nietzsche, *tender-minded* et *tough-minded* chez W. James, etc.) qui ont été retenues par la poésie, la philosophie ou la caractérologie, Jung étudie celle qui fait l'objet principal du livre, entre *introversion* et *extraversion*, que nous devrons retrouver à sa place dans le plan des caractères (cf. ci-dessous l'introversion sentimentale, p. 227 et l'extraversion sanguine, p. 424).

VII. — **Les analystes**

Sous ce titre commun d'analystes nous rassemblons des auteurs qui ont dégagé de la description des activités humaines certains traits susceptibles de servir à la discrimination des caractères, même si ces traits ne doivent pas être retenus comme propriétés fondamentales, parce qu'ils pourront toujours servir comme moyens de subdiviser des espèces et des familles caractérologiques : ainsi

G. EWALD, dans *Temperament und Charakter*, Berlin, Springer, 1924, compose l'opposition des sthéniques et des asthéniques avec celle des impressionnables et des froids : ces modes de classification ne sont pas très éloignés de celle qui fait intervenir les deux propriétés de l'activité et de l'émotivité.

Otto WEININGER a publié sous le titre *Geschlecht und Charakter* (Vienne et Leipzig, Braumüller, 1925, 1re édit., mai 1903, nbr. éd. ultér.), un ouvrage assez charlatanesque qui fait contraste avec l'ouvrage sérieux de G. HEYMANS, *La Psychologie des Femmes* (trad. franç., Paris, Alcan), le meilleur sur le sujet. Ce qu'il y a sans doute de plus intéressant dans l'ouvr. de Weininger, c'est le passage où il donne une expression quantitative à un sentiment commun sur l'inégalité de virilité chez les hommes ou de féminité chez les femmes. On peut résumer l'analyse de l'auteur par le tableau suivant où Hom signifie homme, Fem = femme, M = masculinité, F = féminité :

Hom = M + F (M > F) { M est susceptible de varier de 100 % à 50 %
F est susceptible de varier de 0 % à 50 %

l'homme moyen compte 75 % M et 25 % F.

Fem = F + M (F > M) { M est susceptible de varier de 0 % à 50 %
F est susceptible de varier de 100 % à 50 %

la femme moyenne compte 75 % F et 25 % M.

Si l'on estime que l'affinité matrimoniale doit toujours être celle qui tend à réaliser 100 % M + 100 % F, un homme assez féminin (F > 25 %), à 60 % M et 40 % F (par ex. Chopin) doit éprouver de l'attrait pour une femme assez masculine (M > 25 %) à 60 % F et 40 % M (par ex. George Sand).

Ce mode d'estimation peut être appliqué en dehors du domaine où Weininger en a fait usage et l'on peut penser que tout caractère est une proportion de propriétés opposées, qu'il n'y a par exemple aucun homme absolument vérace par nature, mais que tous doivent

comporter à la fois la tendance à la véracité et la tendance à la mendacité, de sorte que devront être dits véraces, à des taux variables, les hommes chez qui la tendance à la véracité, plus grande que la tendance à la mendacité, dépasse le taux de 50 %.

APFELBACH dans *Der Aufbau des Charakters*, Elemente einer rationalen Charakterologie des Menschen (Leipzig et Vienne, Braumüller, 1924) a mêlé, dans la liste des propriétés fondamentales, le taux de sexualité défini comme il l'est par Weininger, des propriétés généralement admises comme l'émotivité à d'autres arbitrairement interprétées comme la psychomodalité qui compose l'extraversion, identifiée au sadisme, et l'introversion, identifiée au masochisme.

De E. UTITZ, fondateur du *Jahrbuch der Charakterologie* (depuis 1924), est la distinction intéressante entre unidimensionnels, dont la vie s'exerce dans une direction unique, et pluridimensionnels, partagés entre des intérêts multiples et inorganisés.

De toutes les analyses souvent remarquables du Bâlois P. HAEBERLIN, *Der Charakter*, 1925, nous ne retiendrons ici que l'opposition entre les deux tendances divergentes, l'une la tendance à l'affirmation de soi, l'autre à la fusion du moi dans la réalité universelle.

FURNEAUX JORDAN, dans *Charakter as seen in body and parentage*, Londres, 1896, 3e édit., 1896, 126 pages, oppose les hommes actifs-plus-que-réflexifs et les réflexifs-plus-qu'actifs. En constatant que l'actif est moins passionné et que le réflexif l'est davantage, il fait glisser peu à peu son opposition à celle des actifs-inémotifs et des émotifs-inactifs que nous aurons à étudier. Ces considérations tournent autour des mêmes faits que l'opposition de Jung entre extraverti et introverti.

VIII. — **Les psychiatres**

Aux psychiatres que nous avons déjà rencontrés dans les catégories précédentes s'ajoutent les contributions à la caractérologie de :

BLEULER qui a émis la notion utile de *syntonie*, qui signifie l'aptitude à se mettre à l'unisson de l'entourage dans lequel on vit.

KRETSCHMER, dont *La Structure du corps et du caractère* a été publiée en traduction française par le Dr Jankelevitch (Paris, Payot, 1930, 255 pages) construit une classification assez rudimentaire et assez souvent mal appliquée par lui avec les deux types du *cyclothyme* (oscillant entre la gaieté et la tristesse, largiligne, bien portant, Kretschmer dit aussi pycnique, trapu, sociable, syntone) et du *schizothyme* (asthénique, déprimé, longiligne et leptosome, s'isolant du monde extérieur et de l'entourage, donc asyntone).

Eug. MINKOWSKI qui a publié sur *La Schizophrénie* (Paris, Payot) une étude où il en explique et en systématise les caractères par l' « insuffisance du contact vital ».

Nous trouverons les équivalents de ces notions, avec plus de rigueur dans leur attribution, dans l'examen des divers caractères (sur la cyclothymie, cf. ci-dessous, p. 152, et sur la schizothymie, cf. p. 237).

IX. — **Les typologistes**

Dans cette catégorie qui fait suite à la IVe et pourrait aussi comprendre quelques noms de la VIIe, nous mettons des caractérologues qui se sont de préférence attachés à la systématisation et se sont préoccupés de construire une classification des caractères peut-être rudimentaire, mais couvrant toute l'étendue du domaine à répartir.

La première est celle qui nous semble devoir être mise au centre

de ces travaux parce qu'elle en permet la systématisation : la classification à laquelle nous donnerons ordinairement le nom de classification de Groningue, parce qu'elle a été l'œuvre de deux professeurs de cette Université, l'un, un psychologue, celui qui a eu la plus grande part dans ce travail, Gérard HEYMANS et l'autre, un psychiatre, E. WIERSMA.

Les documents recueillis par les deux chercheurs et qui forment encore la principale source d'information dont nous disposions leur ont été fournis par deux enquêtes, l'une, biographique, l'autre, plus proprement statistique.

Les résultats de l'enquête biographique, publiés par G. Heymans seul, sont contenus dans la *Zeitschrift für angewandte Psychologie und psychologische Sammelforschung* (dir. par Will. Stern et Otto Lipmann), 1er vol., 1908 (Leipzig, Barth) dans l'art. *Ueber einige Korrelationen*, pp. 313-381 ; l'enquête statistique portait sur l'hérédité psychologique : ses résultats ont été publiés par G. Heymans et E. Wiersma dans la *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane* (Leipzig, Barth), 1te Abt. dans la série d'articles intitulée *Beiträge zur speziellen Psychologie auf Grund einer Massenuntersuchung* : deux paragraphes, le 7e et le 8e, contenus dans le vol. 51, 1909, de la revue, rassemblent ce qui concerne les corrélations de l'activité, de l'émotivité et de la fonction secondaire et les types caractérologiques (pp. 1-72). Ces articles n'ont pas été publiés en volume : cette circonstance a défavorisé la diffusion des documents et des conclusions des deux caractérologues.

Des articles en français ont été aussi publiés par G. Heymans :

Des Méthodes dans la psychologie spéciale (*Année Psych.*, t. XVII, 1911) ;

La Classification des caractères (*Revue du Mois*, 10 mars 1911) ;

Le Siècle futur de la psychologie (*Revue du Mois*, 10 nov. 1912) ;

Résultats et avenir de la psychologie spéciale dans les *Archives néerlandaises des sciences exactes et naturelles*, série III, t. II, pp. 475-495 (1915).

La Psychologie des Femmes, de G. HEYMANS, avec une introduction relative à la classification des caractères, a été publiée en trad. fr. chez Alcan.

Les données relatives à la véracité sont reproduites dans l'ouvr. de R. LE SENNE, *Le Mensonge et le caractère* (Paris, Alcan, 1930, 348 pages).

L'enquête biographique a consisté à relever dans des biographies les traits renseignant sur le caractère de cent dix personnes, de diverses nationalités et professions, et des deux sexes, soit des personnages historiques, soit des criminels. Les personnages étudiés ont été distribués dans les diverses catégories de la classification : nous utiliserons par la suite la plupart de ces résultats solidement appuyés.

Pour obtenir les résultats de l'enquête statistique, Heymans et Wiersma ont envoyé à trois mille médecins hollandais et allemands un questionnaire dont on trouvera la traduction française à la fin du présent ouvrage (Annexe, p. 637). Les destinataires de l'enquête étaient priés d'observer une famille, parents et enfants, et de répondre à leur sujet par oui ou par non aux différentes questions du questionnaire. Il s'agissait de reconnaître comment les dispositions des parents se répartissaient entre les enfants ; mais Heymans a utilisé ces réponses pour la psychologie différentielle des hommes et des femmes et la classification des caractères. On trouve tous les chiffres des réponses dans l'art. de la *Z. für Psych.*, pp. 9-23 : nous les utiliserons fréquemment mais sans idolâtrie car s'ils sont précieux comme indications, surtout quand ces indications s'accordent avec d'autres raisons, il n'est pas douteux que leur valeur en tant que corrélations est inégale suivant le nombre des cas recueillis et aussi la netteté des questions posées.

Les enquêteurs reçurent de leurs destinataires 2.523 fiches individuelles (dont 439 de flegmatiques et 597 de passionnés). Après les avoir classées en huit paquets d'après les réponses portées par ces fiches aux questions caractéristiques de l'émotivité, de l'acti-

vité et de la fonction secondaire, ils ont fait le pourcentage des sujets de chaque caractère possédant chacune des propriétés indiquées par le questionnaire. Ils constatent par exemple que parmi les sanguins on en trouve (question 29, 1°) 81,1 % « pratiques et inventifs ». Comme cette fréquence peut servir à mesurer le degré de la corrélation entre cette propriété et ce caractère, on peut dire que le sanguin typique, être de raison, est doué d' « esprit pratique et inventif » au taux de 81,1 % et l'on pourra attribuer ce taux à un sanguin vivant s'il se trouve coïncider avec ce sanguin théorique. Tout se passe comme si les forces qui favorisent ou défavorisent l'esprit pratique s'exerçaient chez le sanguin dans la proportion mesurée par le taux de 81,1 %.

Achille DELMAS et M. BOLL dans *La Personnalité humaine* (Paris, Flammarion, 1922), ont fondé leur classification sur une classification de pathologie mentale de manière à faire correspondre un type normal à un type morbide. D'après eux la personnalité innée comporterait cinq propriétés constitutionnelles, qui seraient l'avidité, la bonté, la sociabilité, l'activité, l'émotivité. De ces cinq propriétés, deux coïncident avec les propriétés congénitales de Heymans et les trois autres, avec des modes de la propriété supplémentaire égocentrisme-allocentrisme.

KLAGES, dans ses *Principes de la caractérologie* (trad. fr., Paris, Alcan, 1930), fait une analyse très fouillée de la personnalité. La partie centrale en est constituée par une description de la structure du caractère comportant trois éléments : 1° la réactivité définie comme le rapport de l'énergie motrice d'une représentation de fin et de l'inhibition opposée à cette représentation par d'autres représentations, 2° l'affectivité et 3° le vouloir. (Cf. un exposé de l'inventaire de Klages par W. BOVEN, *Aperçu*, etc., pp. 838-42.)

A côté de ces classifications de caractères il faut au moins signaler les classifications de tempéraments, telles que celles de DI GIOVANNI, VIOLA, PENDE, de type endocrinologique, opposant sympathicotoniques et vagotoniques ;

SIGAUD (*La Forme humaine*, 1914), THOORIS, MAC AULIFFE (*Les Tempéraments*, 1926) : distinction des respiratoires, musculaires, digestifs et cérébraux, avec l'indication des types de visage appartenant aux quatre tempéraments. Ces indications peuvent rendre des services accessoires : on y recourra à l'occasion.

Enfin on peut rapprocher de ces divers mouvements les travaux dont l'effet est de déterminer les principales directions maîtresses qui puissent être considérées comme essences des divers caractères. Ainsi Édouard SPRANGER dans *Lebensformen*. Geisteswissenschaftliche Psychologie und Ethik der Persönlichkeit (6e édit., Max Niemeyer, Halle (Saale), 1927), dégage assez arbitrairement six *Grundtypen* idéaux de l'individualité : le théoricien, l'homme économique, l'homme esthétique, l'homme social, le Machtmensch c'est-à-dire l'homme qui veut le pouvoir et enfin l'homme religieux. Nous aborderons des considérations comparables quand, au delà de la caractérologie au sens strict, nous trouverons, au terme d'une anthropologie de la destinée personnelle, la visée de valeur comme résultante à la fois aimée et voulue de la personnalité.

CARACTÉROLOGIE GÉNÉRALE

15. *Niveaux de la caractérologie.* — Nous allons nous engager maintenant dans la description des caractères.

Pour donner toute satisfaction à l'esprit en conduisant jusqu'à la description aussi poussée que possible de l'individu, la caractérologie doit se mettre successivement à quatre étages :

a) le premier est celui de la caractérologie *générale :* elle a pour objet de reconnaître *les propriétés fondamentales* dont la composition constitue la diversité des caractères et d'indiquer les critères au moyen desquels on peut déceler leur instance dans le caractère d'un homme donné. C'est donc une connaissance abstraite au sens du mot où l'abstraction indique l'impossibilité d'existence séparée ; et en effet chacune de ces propriétés fondamentales reste indéterminée et ambiguë aussi longtemps qu'elle n'est pas considérée dans les complexes où elle doit être engagée c'est-à-dire en définitive dans les types caractérologiques ;

b) la composition des propriétés fondamentales est l'œuvre de la caractérologie *spéciale* qui étudie *les types-repères* que la caractérologie a pour destination principale de définir. Ces types pourraient être demandés à la composition de deux, trois, quatre propriétés fondamentales et de leurs contraires, ou davantage. Il y aurait 2^n c'est-à-dire, suivant les cas, quatre, huit, seize caractères-repères. Dans l'état actuel du savoir et en considération du fait que nous ne disposons comme documentation centrale que des résultats fournis par les enquêtes de Heymans et Wiersma, nous nous en tiendrons à huit caractères, c'est-à-dire à trois pro-

priétés fondamentales que nous appellerons constitutives pour les distinguer de celles dont nous ferons provisoirement un usage accessoire ;

c) la caractérologie *sérielle* devra être, quand la caractérologie sera plus poussée, la caractérologie la plus usuelle : ce sera celle qui dégagera *les séries homogènes*, variées et nombreuses, entre lesquelles les individus doivent se répartir en fonction des autres propriétés du caractère : nous ne pourrons ici qu'amorcer cette troisième section en connexion avec la seconde à laquelle elle servira d'illustration ;

d) enfin la caractérologie *idiologique* consiste dans l'analyse et l'explication d'un individu au moyen des documents biographiques et des principes des trois étages inférieurs de la caractérologie.

Nous ne pourrons guère dans cet ouvrage nous occuper que de caractérologie générale et spéciale : des considérations de caractérologie sérielle et individuelle seront éventuellement annexées à la seconde de ces sections.

16. *Caractérologie générale.* — Les propriétés fondamentales auxquelles est consacrée la caractérologie générale sont les propriétés indispensables à la détermination et la systématisation des caractères. Nous en distinguerons deux groupes :

seront appelées *constitutives* trois d'entre elles qui sont les trois propriétés le plus généralement reconnues par les caractérologues comme éléments des caractères : ce sont *l'émotivité, l'activité* et *le retentissement des représentations*. Elles serviront et serviront seules à la constitution des formules usuelles et à la fixation des types généralement courants.

Il y a en effet avantage : 1° à disposer ordinairement de formules qui ne soient pas trop compliquées de façon à ne pas alourdir à l'excès la pensée et le langage : elles doivent donc ne retenir que les traits les plus communs des caractères. Avec trois propriétés nous allons obtenir $2^3 = 8$ caractères qui nous serviront de repères

principaux par rapport auxquels nous pourrons distribuer les autres, si nombreux soient-ils ou puissent-ils devenir par approximation progressive ;

2° à garder les types auxquels se rapporte le matériel statistique et biographique d'Heymans et Wiersma, non seulement parce qu'il constitue une des principales sources d'information de la caractérologie actuelle, mais aussi parce qu'il est préférable, pour assurer la continuité de la caractérologie, de prendre la suite des résultats déjà obtenus ;

3° enfin, c'est la raison majeure, à privilégier les propriétés qui ont été le plus généralement reconnues par la caractérologie.

Il restera, pour se mettre à même de serrer l'expérience de plus en plus, à ajouter, à ces trois propriétés constitutives, une liste, *destinée à rester ouverte*, de propriétés *supplémentaires*, comme l'ampleur du champ de conscience, l'intelligence analytique, etc., qui serviront à spécifier les caractères définis par les propriétés constitutives. Elles permettront de multiplier, en droit indéfiniment, les variétés caractérologiques ; et à la limite les caractères deviendraient par leurs secours aussi nombreux que les individus, susceptibles en effet d'être considérés chacun comme une espèce. Par les propriétés constitutives la caractérologie assure sa généralité ; par les propriétés supplémentaires, sa docilité envers l'expérience.

17. *Règles de méthode.* — Dans la détermination et l'utilisation des propriétés fondamentales nous appliquerons *cinq* règles qu'il nous paraît utile d'énoncer :

1° *règle d'objectivité :* l'objectivité des propriétés fondamentales est suggérée par la fréquence avec laquelle, sous les mêmes noms ou des noms différents, elles sont reconnues et proposées par les divers caractérologues ; elle doit être confirmée par les explications et les comparaisons qu'elles fondent ;

2° *règle de complication progressive :* la définition des caractères doit intégrer d'abord une, puis deux, puis trois propriétés fondamentales, et ainsi de suite, et, à mesure que la détermination des

caractères se précise par cette composition progressive, doivent apparaître des séries humaines de plus en plus concrètement définies et s'imposant aux esprits par l'évidence de leur originalité et de leur parenté ;

3° *règle de fidélité :* quand une donnée empirique, par exemple un acte humain, induite du spectacle des caractères vivants, semblera démentir une loi caractérologique déjà autorisée et consolidée, on évitera, autant que possible, de nier la loi mise ainsi en question et l'on essaiera d'abord d'expliquer et par suite de réduire, par l'intervention supplémentaire d'une condition non encore dégagée, le démenti apparent, de même que le chimiste rend raison d'une anomalie empirique en recherchant quelle impureté ou quelle circonstance exceptionnelle est venue troubler la production d'un effet attendu, par exemple la vérification expérimentale d'un nombre théorique. La caractérologie doit se garder du caprice qui remet à chaque instant en question les résultats déjà obtenus, parce qu'il ne pourrait engendrer que la confusion et le découragement. Elle demande qu'on concilie la fidélité à l'acquis et le respect de l'expérience ;

4° *règle de repérage :* il n'est pas du tout nécessaire à la caractérologie qu'elle se propose pour idéal une systématisation telle qu'après avoir reconnu des genres dont la liste épuiserait le champ de l'expérience, elle engendrât tous les caractères. Elle n'a pas besoin de se fermer ; car, en restant ouverte, elle se met en état d'accueillir toute variété imprévue de l'homme. En conséquence les caractères qui seront présentés dans cet ouvrage ne doivent être tenus que pour *des repères* à l'entour et dans l'intervalle desquels les autres caractères viendront peu à peu se loger. Suivant cette perspective les hommes ne sont plus des unités nécessitées que des cadres préformés attendraient, ce sont des individus indépendants qui sont dispersés suivant leur originalité dans une galaxie, où seulement des points reconnus servent à définir les coordonnées indispensables à leur détermination ;

enfin 5° rappelons par la *règle d'intuition* qu'aucune détermination intellectuelle ne dispense le caractérologue, et quiconque veut utiliser ses conclusions, de rassembler et fondre toutes celles qui servent au discernement et à l'intelligence d'un caractère dans une appréhension intuitive qui les comprenne chacune et toutes par leur unité intime. C'est cette intuition qui se déploie dans les dialectiques par lesquelles il nous est loisible de retrouver les mouvements qui, des principes d'un caractère, tirent et déploient la constellation de ses expressions, les traits de ses conduites.

PROPRIÉTÉS CONSTITUTIVES

Les trois propriétés constitutives sont l'émotivité, l'activité et le retentissement des représentations.

De ces trois propriétés, comme des propriétés supplémentaires, il faut marquer d'abord qu'elles ne distinguent les hommes que *par le degré*. Ainsi l'émotivité appartient à tous : il n'est pas possible d'admettre qu'il existe une âme humaine sans quelque émotivité c'est-à-dire sans aucune sensibilité aux événements perçus et compris par elle. Quand donc nous opposerons les *émotifs* aux *non-émotifs* (ou *froids*), ce ne sera qu'une manière plus brève de dire que ceux-là sont plus émotifs que la moyenne des hommes, ceux-ci moins. — De même les actifs sont les hommes plus actifs que la moyenne humaine, les inactifs, ceux qui le sont moins.

18. *Confusion à éviter.* — Il convient à ce propos de ne pas confondre plus (ou moins) émotif, plus (ou moins) actif que *la moyenne des hommes* avec plus (ou moins) émotif (ou actif) que *la moyenne des émotifs* (ou des actifs).

Supposons en effet, pour fixer les idées, que nous représentions le taux d'émotivité (ou d'activité) par un nombre situé entre 0 et 10,

l'individu moyennement émotif parmi les hommes est censé posséder une émotivité égale à 5

l'individu moyennement émotif parmi les émotifs en possède une égale à 7,5
tandis que l'individu moyennement émotif parmi les non-émotifs n'en possède qu'une égale à 2,5

Conformément à ces indications, on peut classer les hommes suivant l'émotivité (ou suivant telle autre propriété susceptible de degré) en quatre groupes :

les émotifs dits *sur-émotifs* (ou très-émotifs) seront les hommes les plus émotifs de tous : ils sont doués d'une émotivité. $> 7,5$

puis viennent les *sous-émotifs* (ou moins-émotifs)..... $< 7,5$ / > 5

puis viennent les *sous-inémotifs* (ou les moins froids) .. < 5 / $> 2,5$

enfin les *sur-inémotifs* (ou les très-froids) ..... $< 2,5$

Dans ces expressions *sous* signifie proche de la moyenne des hommes, au delà ou en deçà ;
— — *sur* — voisin d'une extrémité.

Pour en rester à l'essentiel, un émotif moyen (sous-entendu *parmi les émotifs*) possède une émotivité égale à 7,5 ; et un non-émotif moyen une émotivité égale à 2,5. Le contexte permettra toujours de discerner, dans le cours ultérieur de l'ouvrage, entre l'émotivité moyenne parmi les hommes et l'émotivité moyenne parmi les émotifs. Quand il pourrait y avoir doute, on devra préciser.

Nous passons maintenant à la considération de la première des propriétés constitutives :

I. — L'émotivité

Aucune propriété n'a été plus généralement reconnue par les caractérologues : elle doit donc comporter de l'objectivité.

Pour Th. RIBOT, cf. *La Psychologie des Sentiments*, 3e édit., 1899,

chap. XII, « Les caractères normaux », pp. 381-405, notes p. 388 sqq. ; « Les sensitifs », pp. 394-6.

P. MALAPERT dans *Les Eléments du caractère et les lois de leur combinaison* (Paris, Alcan, 1897) étudie Ire Partie, chap. III, « Les modes de la sensibilité » et IIe Partie, chap. IV, p. 216, « Les affectifs ».

Les psychiatres ont mis en évidence l'importance des traumatismes affectifs dans la vie individuelle et généralement ils ont tous souligné l'importance majeure de l'émotivité dans la vie normale et pathologique.

Dans *Psychologische Typen* (1920, 7e mille, 1937, Rascher, Zurich et Vienne), C. G. JUNG étudie les effets de la confluence de l'affectivité avec l'extraversion et l'introversion.

Ewald compose l'opposition des impressionnables et des froids avec celle des sthéniques et des asthéniques (cf. W. BOVEN, *Etat présent de la Caractérologie générale* dans le *Journal de Psychologie normale et pathologique*, 15 nov.-15 déc. 1930, p. 836).

L'Emotionalität est, suivant Apfelbach, une des cinq conditions qui fondent le caractère individuel (cf. *art. cit.* de W. Boven, p. 836-7).

Le 2e groupe de questions du questionnaire de G. Heymans (cf. G. HEYMANS, *Psychologie des Femmes*, trad. fr. (Paris, Alcan) *in fine*, pp. 286-8), se réfère aux sentiments. Pour lui l'émotivité est une Grundeigenschaft, une propriété fondamentale. Cf. annexe du présent ouvrage.

Dans l'ouvr. d'Ach. DELMAS et M. BOLL, *La Personnalité humaine* (Paris, Flammarion, 1922), l'émotivité est comptée parmi les cinq facteurs constitutifs de la personnalité.

On la retrouve encore chez L. KLAGES, *Les Principes de la Caractérologie* (trad. franç. de W. Réal, Paris, Alcan, 1930), chap. VII, « La structure du caractère », pp. 116 sqq.

— Un plan de sa charpente chez Klages est donné par W. Boven dans l'*art. cit.*, pp. 838-42 : on trouve l'Affizierbarkeit entre la réactivité et le type volitif (suivant le premier schème présenté par Klages), p. 840.

Enfin, à part de la caractérologie, l'importance de l'affectivité dans la vie psychologique a été partout soutenue et exploitée par la psychologie des cinquante dernières années.

19. *Définition de l'émotivité.* — Par cette notion caractérologique d'émotivité est pensé ce trait général de notre vie mentale qu'aucun événement subi par nous comme contenu d'une perception ou d'une pensée ne peut se produire sans nous émouvoir à quelque degré c'est-à-dire *sans provoquer dans notre vie organique et psychologique un ébranlement plus ou moins fort.* L'événement agit comme un agent de déflagration ; une quantité plus ou moins grande d'*énergie*, antérieurement en réserve dans notre organisme,

est libérée, cinétisée de sorte qu'il en suivra, de façon intense ou faible, momentanée ou durable, soit des effets viscéraux, conditionnant un accroissement de la conscience de l'émotion, soit une réaction sur le monde extérieur au corps. L'émotivité est ainsi d'essence psycho-énergétique et généralement les émotifs se distingueront des non-émotifs par l'intensité de leurs manifestations ou de leurs actions.

Cette *intensité* se retrouve aussi bien dans l'action que dans la connaissance. — Dans l'action l'émotivité fait que le même acte, suivant qu'il en est plus ou moins chargé, est, sans changer de direction et de raison, plus ou moins violent. L'homme dont la voix s'élève, dont vous sentez la main vous serrer le bras, dont le corps est transporté ou agité par l'émotion, peut prononcer les mêmes paroles, avoir la même intention que l'homme plus froid, peut-être très froid dont la voix est basse, posée et lente, les gestes courts et pauvres, le corps immobile. La seule différence est dans ce cas une différence d'intensité ; mais naturellement en tout domaine une différence d'intensité ne peut être séparée de toute différence qualitative de sorte que, en certains autres effets, l'émotif doit encore se distinguer du non-émotif.

Dans l'ordre de la connaissance l'émotivité doit entraîner, et l'effet est assez important pour être souligné, *l'attachement* du sujet ému à ce qui l'émeut. L'intensité du sentiment devient une intensité d'application : le sujet colle à ce qu'il perçoit, ce qui veut dire que l'objet de l'appréhension affective entraîne plus ou moins fortement la totalité du moi qui l'appréhende. L'émotif adhère à ce qui l'émeut, cela ne se passe pas à la surface de lui-même, mais pénètre en lui et l'entraîne. Qu'il soit actif ou non, ce qui l'émeut devient important pour lui, cela entre en lui et tant que cela dure en lui, il y adhère si bien que rien ne lui paraîtra sérieux que ce qui produira chez d'autres la même adhésion. Cette adhésion est une moitié du sérieux ; l'autre est la systématicité.

Cette remarque faite, on jugera mieux de l'émotivité si on la

met tout de suite *en rapport avec l'activité*. En effet l'émotivité se manifeste par deux groupes opposés d'effets, *suivant qu'elle se compose dans le caractère avec l'activité ou avec la non-activité.* Puisque le sentiment est une puissance, une énergie en voie de se mobiliser, la signification extérieure de cette puissance doit dépendre des directions suivant lesquelles elle s'emploie. Considérons donc ce qui se passe quand une libération importante d'énergie anime une opération mentale ou pratique en cours d'exécution. La direction changera de sens suivant que l'activité ou l'inactivité y sera ajoutée par le sujet en train d'agir.

Supposons d'abord que ce soit l'activité. Rien ne gêne l'action puisqu'il y a comme complicité entre elle, en tant que disposition du caractère, et l'action en train de se faire. Dans ce cas le sentiment se déploie sans difficulté en effets, pensées, paroles, actions. L'homme qui a soif boit ; et il n'a même pas le temps de sentir sa soif. Sa conscience est tournée vers l'objet, s'intéresse aux moyens et aux fins de l'action, ne se retourne pas sur le sujet agissant. La conscience des choses refoule la conscience de soi. *Le sentiment n'est que tendance et la tendance se satisfait.* — Qu'au contraire un obstacle s'élève tout à coup sur le chemin de cette satisfaction, par exemple qu'il ne puisse boire faute de verre, la direction du sentiment se renverse, la tendance se convertit en émotion, de même que chez le voyageur qui manque son train parce que la porte du quai se ferme devant lui, l'impatience se renverse en expressions de colère, interjections, gestes et trépignement. Au lieu de se satisfaire par des effets pratiques, le sentiment s'éprouve. Maintenant c'est *l'émotion qui l'emporte sur la tendance.* — Ce que fait un empêchement provisoire, épisodique, à l'activité doit être produit par l'inactivité qui est essentiellement un obstacle congénital à l'action, un empêchement d'agir appartenant au caractère même, un frein inhérent à l'inactif et ne cessant d'exercer son action de ralentissement. Substituant des effets viscéraux, que la conscience ressent par l'intermédiaire de la cénesthésie, à des effets

musculaires s'étalant dans l'espace aux yeux de tous, l'inactivité, facteur d'inertie, détourne l'énergie libérée par l'événement émouvant de l'action sur le dehors à l'effet au dedans.

Ainsi l'émotivité, source commune des sentiments, est une énergie susceptible, suivant qu'elle est associée à l'activité ou à l'inactivité, de se déployer en tendance ou en émotion. Mais qu'elle devienne l'une ou l'autre, elle enveloppe toujours la libération d'une certaine quantité d'énergie organique. C'est donc son dynamisme, éventuellement sa tension qui est au cœur de l'émotivité. Mais les hommes se distinguent en ce que, pour provoquer la libération d'une même quantité d'énergie, susceptible de s'employer en mouvements ou en impressions subjectives, il faut une excitation plus ou moins grande. L'émotif est celui chez qui pour le même effet une faible excitation suffit, le non-émotif celui qui ne le fournit qu'à la suite d'une excitation forte. L'émotif est facile, le non-émotif difficile à ébranler.

Il faut expliquer ce que signifient ici *forte* et *faible*. Naturellement puisqu'il s'agit en ces considérations non de causalité matérielle, mais de vie mentale, ce *fort* et ce *faible*, ce *plus* et ce *moins*, doivent être entendus en un sens qui n'est pas tant quantitatif qu'intentionnel. La moindre excitation est *la moins intéressante pour le sujet*, la moins grave pour la représentation que le sujet se fait de ses effets éventuels, bref ce qu'on appelle couramment et justement un événement *insignifiant* : la plus grande est au contraire celle qui enveloppe la plus belle promesse ou la plus redoutable menace pour le sujet, à la condition de plus qu'il s'en aperçoive. D'où il résulte que l'essence de l'émotivité est *l'aptitude à être ébranlé par des événements dont l'importance est minime.* L'on reconnaît au contraire l'homme froid à ce que les événements qui émeuvent la plupart des hommes par leurs menaces ou par leurs séductions le laissent presque insensible. Où un autre fuirait ou chanterait, il ne fait que penser ce qui lui arrive. Les émotifs le savent bien : ainsi Maurice de Guérin écrit dans son *Journal*,

p. 124 « intensité de mes souffrances pour de petits sujets » ; Socrate est loué pour son impassibilité dans le danger et dans le plaisir. L'un était un émotif, l'autre un non-émotif.

Deux observations sont indispensables à la précision de ce qui vient d'être dit.

a) L'émotivité est une propriété générale : elle est comme telle antérieure à ses spécifications. En fait l'émotivité d'un homme devient telle ou telle par ses tendances c'est-à-dire par ses intérêts. L'émotivité d'une mère est relative au bien et au mal de ses enfants. Si un homme est gourmand, il espère un bon repas ou en appréhende un mauvais ; s'il est ambitieux du pouvoir, c'est par les événements qui l'en approchent ou l'en éloignent qu'il est ému. Il faudra donc ne pas s'étonner si un émotif est froid pour ce qui ne l'intéresse pas, de sorte que le diagnostic de l'émotivité suppose toujours qu'on ait reconnu les intérêts du sujet considéré. Même pour les intérêts universels, comme l'attachement à la vie, les degrés et les modes de leur importance pour telle personne sont susceptibles de grandes variations. Il n'en résulte pas que la reconnaissance de l'émotivité doive se perdre dans la confusion. Une fois avérés les intérêts de l'individu considéré, il se vérifiera qu'un homme est émotif ou non c'est-à-dire, encore une fois, est plus ou moins émotif que la moyenne des hommes, suivant qu'il aura été ébranlé plus ou moins fortement qu'eux par un événement intéressant une de ses tendances, mais d'importance minime, objectivement parlant.

Nous sommes donc entièrement d'accord avec ce qu'écrit A. BURLOUD dans *Le Caractère* (*Nv. Ency. Phil.*, Paris, Pr. Univ. Fr., 1942), p. 133 : « La seule émotivité qui constitue une « entité » psychologique, — au sens où l'on parle aussi d'une « entité » clinique —, c'est l'émotivité primaire, constitutionnelle, antérieure à toute expérience affective. Les dispositions affectives sont multiples, dépendent des tendances et même des représentations : on peut être sensibilisé à l'égard de tel objet, indifférent à tel autre. Ce n'est pas du tout au même titre que Robespierre et Mirabeau, abstraction faite de leurs autres caractéristiques, pourront être classés parmi les émotifs. » En conformité avec ce texte on peut même distinguer trois étages de complication affective :

1° l'émotivité nue, pure, que nous considérons dans ce chapitre ;

2° l'émotivité associée aux autres propriétés fondamentales : à cet étage, nous le verrons, Mirabeau est un émotif-actif à fonction primaire ; Robespierre, un émotif-inactif à fonction secondaire ;

3° cette émotivité encore spécifiée par des représentations sensibles et intellectuelles : le fougueux Mirabeau aimant Thérèse de Monnier, Robespierre instituant la fête de l'Etre suprême.

b) Dans l'appréhension de l'émotivité il ne faudra pas manquer de tenir compte des effets *masqués*, non moins que des effets visibles de l'émotivité. Chez des sujets chez qui l'effet de représentations passées, ce qui sera considéré plus bas sous le nom de secondarité, vient se composer avec l'effet actuel d'un événement émouvant, il se peut que cet effet, sans être supprimé, ni même diminué, soit dissimulé de manière à échapper à un observateur étranger. De même par l'effet, allégué ci-dessus, de la secondarité, une émotivité puissante, convertie en crise intérieure, peut être sans mouvements extérieurs, sinon pour un observateur averti et perspicace. *Les émotifs ne sont pas tous des expansifs*. Le caractérologue doit donc prendre soin de dépister l'émotivité, quand elle ne se manifeste pas publiquement, soit en surprenant de petits symptômes tels qu'un plissement du visage ou une modulation de la voix, soit en constatant ultérieurement des effets indirects, comme un jugement ou un souvenir du sujet dont le caractère est en question.

20. *Modalité de l'émotivité.* — Nous venons de considérer l'émotivité dans son intensité. Pour une étude plus précise de l'individu il sera utile de la considérer aussi dans sa modalité. Cette modalité consiste *dans la manière dont l'énergie de l'émotivité se dépense*. En effet la libération de l'énergie se fait de bien des manières dans la vie des hommes, de même que dans les événements physiques. Ce peut être brusquement, explosivement ou lentement, peu à peu ; la courbe d'intensité de la mobilisation peut être ascendante : le sujet « se monte » ; ou descendante : elle est tout de suite ou presque tout de suite à son maximum, puis elle cesse de croître et décroît, elle « tombe ». Elle peut encore comporter

des allures ou des rythmes plus compliqués. De toutes ces données il résulte des modes caractérologiques à déterminer par un examen plus précis en n'oubliant pourtant pas que ce que la caractérologie doit retenir, ce ne sont pas des variations exceptionnelles de l'émotivité et généralement de la vie, mais des résultantes moyennes, ordinaires de ces modes.

21. *Symptôme usuel de l'émotivité.* — Après avoir précisé la nature de chaque propriété fondamentale, nous aurons à indiquer les critères c'est-à-dire les symptômes qui permettent de déceler sa présence parmi les constituants du caractère d'un individu donné. Nous allons le faire d'abord pour l'émotivité.

En conformité avec la définition même de l'émotivité, celle-ci se reconnaît dans le cours de la vie à *la disproportion entre l'importance objective d'un événement*, sa gravité réelle, *et l'ébranlement subjectif* par lequel l'émotif répond, bon gré mal gré, à sa provocation. Pleurer ou souffrir pour une bagatelle, exagérer la menace d'un événement, attacher une importance excessive à un petit fait ne révélant aucun changement profond, réagir violemment à un mot ou à un acte sans portée, user de mots forts pour un détail négligeable, ces manifestations et bien d'autres font reconnaître l'émotivité, et, si elles sont assez répétées, sans possibilité d'erreur.

C'est ce qu'indique la question 9 (*Psy. Femm.*, trad. fr., p. 286) du questionnaire de G. Heymans : « Est-il émotif (prendre des riens à cœur plus qu'autrui ; être ravi ou en larmes pour des causes médiocres) ou non-émotif (moins sensible que d'autres, de caractère froid) ? »

Nous venons pour une raison d'utilité pratique d'isoler l'effet signalétique de l'émotivité ; nous allons le retrouver à sa place dans la liste de ses effets principaux. Rappelons que cette liste ne vaut qu'à titre d'indication générale et préalable puisque l'émotivité doit se manifester assez différemment suivant qu'elle est associée à telles ou telles autres propriétés fondamentales. Les corrélations des propriétés fondamentales considérées isolément doivent

être moins strictes et moins précises que celles des caractères : encore est-il utile de les connaître, mais aussi préférable de s'en tenir aux données les plus saillantes.

Nous allons nous en tenir ou à peu près dans ce tableau aux listes établies par G. HEYMANS dans son article sur l'enquête statistique faite par lui et E. WIERSMA (*Beitr. z. spez. Psychol. u. s. w.*, dans la *Zeitschr. für. Psych.* 1e Abt., vol. 51, 1909, 6e art., § 7) ; mais nous croyons utile de préciser par un commentaire les résultats bruts, précisément pour aider au discernement de l'émotivité dans les diverses alliances où elle doit se trouver engagée.

22. *Corrélations principales de l'émotivité.* — Les numéros qui précèdent les divers paragraphes de cette liste indiquent ceux des articles du questionnaire de G. Heymans qui ont provoqué la documentation utilisée et les nombres suivants, ceux des pourcentages rassemblés par l'enquête statistique :

Questions 1, 2, 3, 15. — Voici d'abord les nombres comparatifs se rapportant aux émotifs et aux non-émotifs :

	Moy. des non-É	Moy. des É
quest. 1, 1°, *mobiles*	23,2	58,1
q. 15, 3° *humeur alternante* ...	22,1	51,3

Ces chiffres signifient, comme nous l'avons annoncé, que 23,2 % des non-émotifs (et 22,1) et que 58,1 % (et 51,3) des émotifs sont mobiles (et d'humeur alternante) ; mais en impliquant que la fréquence de la propriété résulte de la force de la disposition à l'avoir, on peut dire que cette propension est de 23,2 en moyenne chez les non-émotifs et de 58,1 en moyenne chez les émotifs.

Ces nombres expriment l'expérience courante d'après laquelle l'émotivité est le facteur d'*inquiétude*, de mobilité mentale et pratique, de changements d'humeur visibles et intérieurs ; qu'il s'agisse de sentiments passagers ou durables, l'émotivité fait aux émotifs, à proportion de la force avec laquelle elle les trouble, une histoire plus ou moins agitée. En opposition avec les émotifs les gens froids, même actifs, sont calmes, parfois, comme les apa-

thiques, immobiles, et, au voisinage de la limite, inertes. Les émotifs ressentent toujours plus ou moins l'insensibilité des non-émotifs : ils leurs paraissent durs ou inintelligents et ils s'en plaignent ou les raillent.

Sous sa forme la plus accentuée, cette inquiétude entraîne de plus ou moins grandes *dénivellations*, passages de l'exaltation à la dépression, de l'enthousiasme à la haine, d'un sentiment au sentiment opposé. Ce trait est particulièrement net chez les émotifs les plus instables parce qu'ils sont toujours livrés à l'empire de l'instant. Mais, comme pour l'inquiétude, ces dénivellations pourront être masquées derrière un mur d'inhibition.

Q. 7. — L'*impulsivité* qui manifeste la puissance de l'instant sur le sujet résulte immédiatement de l'émotivité. Elle est mi-passive, mi-active, composant la secousse subie par lui avec une réaction peu organisée.

Mais il convient tout de suite d'indiquer deux modes d'impulsivité suivant que l'émotivité est liée à un retentissement faible ou fort des représentations. Chez les sujets qui vivent dans le présent, l'impulsivité est une impulsivité *immédiate, réactive* : sous le choc du présent le sujet réagit sans retard et vivement et cette réaction trouve dans le choc une explication qui suffit à l'observateur : le passé n'intervient que pour fournir des moyens de la réaction.

Dans l'autre cas l'impulsivité est une *explosivité* : le choc paraît plutôt l'occasion que la cause de l'impulsion, car elle manifeste l'influence d'expériences antérieures et accumulées, comme il arrive chez celui qui a plusieurs fois inhibé un mouvement de colère contre quelqu'un et enfin « éclate ».

Q. 9, 10, 11. — L'émotivité entraîne *l'excitabilité* : non seulement on prévoit et quelquefois on redoute la réaction de l'émotif parce qu'elle est violente ; mais on sait qu'il faut peu de chose pour la provoquer. On ne s'approche des plus grands émotifs qu'avec précaution, surtout s'il convient de les mettre au courant d'un

événement grave, même agréable. Ils sont semblables à des explosifs que le moindre heurt peut faire sauter. Des sur-émotifs vivant ensemble se déchargent fréquemment l'un l'autre et font une maison tumultueuse.

Q. 10. — L'*intensité des manifestations* de l'émotivité résulte de l'intensité de l'émotivité. Où l'émotivité en effet se déploie sans inhibition, elle donne des marques d'elle-même qui n'échappent à personne ; une voix forte, peut-être criarde, des gestes bruyants, des mouvements volumineux sont les plus frappantes. Où au contraire la considération d'expériences passées ou d'effets futurs intervient pour conditionner la systématisation de ses expressions, cette intensité se transfère au contenu des actes que l'émotivité inspire.

Parmi les modes les plus apparents de cette intensité d'expression est le *superlativisme* c'est-à-dire l'emploi de mots jugés excessifs par l'homme moyen pour qualifier les événements et les objets, tels que *atroce, détestable* ou *infect* pour *désagréable* ou *délicieux, ravissant* ou *splendide* au lieu d'*agréable.*

Il y aurait évidemment une étude minutieuse à faire de l'expression de l'émotivité par le langage. Le style de Pascal ou de Danton n'a pas été celui de Leibniz ou de Franklin, tous deux non-émotifs ; le discours d'un tribun ne ressemble pas au rapport d'un homme d'affaires. La longueur des phrases, la nature des constructions, la proportion des divers types de propositions, le vocabulaire, etc., sont autant de modalités du langage dont la caractérologie devra entreprendre l'étude à mesure qu'elle pénétrera plus avant dans l'étude des différences humaines.

Q. 14, 61. — Il n'est pas étonnant que l'intensité des sentiments favorise l'*intolérance* et desserve la tolérance. — L'intolérance est le résultat d'une adhésion forte à quelque direction d'action ; elle manifeste un autoritarisme, passager ou permanent, que l'énergie affective doit renforcer. Au contraire la tolérance est facile à l'indifférent par froideur.

C'est ce que vérifient les réponses à la question 14 :

	Moy. des non-É	Moy. des É
tolérant	80,1	75,9
intolérant	9,2	12,5

ces nombres suggèrent la conclusion que l'intolérance est un effet de l'intensité de l'affirmation (et de l'action conforme à ce qu'elle affirme) : l'émotivité doit donc la favoriser.

Parallèles à ces chiffres, comme ils doivent l'être, sont ceux de la *démonstrativité* définie comme le penchant à exprimer volontiers ses sympathies et ses antipathies et à les défendre avec chaleur (question 61, 1°) :

	Moy. des non-É	Moy. des É
démonstrativité	35,6	55,9

Q. 55. — Il n'est pas étonnant que l'émotivité contribue à *infléchir bien des propriétés du moi de l'action vers l'émotion.* C'est ce qui arrive pour la *pitié.*

Les réponses généralement données à la question 55, 1°, qui demande : « est-il compatissant et prêt à aider ? » et associe par suite la pitié de sentiment, la compassion, et la pitié d'action, la serviabilité, favorisent déjà les émotifs :

	Moy. des non-É	Moy. des É
compatissant et serviable	61	77,3

Mais certains rapporteurs ont distingué dans leurs réponses *compatissants* et *serviables* : les résultats malheureusement trop peu nombreux font apparaître (*art. cit.*, p. 32), sur

84 sujets *compatissants*.....	35 nÉ	49 É
101 — *serviables*	53 nÉ	48 É : ce qui vérifie

que *l'émotivité est plus favorable à la pitié expressive qu'à la pitié*

volontaire et active. Les émotifs servent à l'occasion ceux qu'ils prennent en pitié ; mais ils les plaignent davantage.

Un résultat comparable est fourni par les nombres relatifs à l'*attitude envers la religion* (question 65). Si l'on classe les hommes d'après leur ferveur religieuse *(warm religiös)*, la supériorité des émotifs est éclatante :

	Moy. des non-É	Moy. des É
ferveur religieuse	12,1	21,1

Cette différence s'atténue considérablement dès que l'on considère la religion comme une pratique plus sociale que pieuse, relevant de l'habitude plutôt que du cœur :

	Moy. des non-É	Moy. des É
religion conventionnelle	18,7	22,5

La différence est tombée de 42,7 % à 17 %.

On trouverait d'autres exemples comparables de l'effet favorable produit par l'émotivité sur la bonté envers les inférieurs (q. 54), le patriotisme (q. 59), l'amour pour les enfants (q. 66), et les animaux (q. 67).

Q. 63. — Nous terminerons ces généralités en mettant en évidence à propos de la *véracité*

	Moy. des non-É	Moy. des É
complètement dignes de foi	62,6	51,9

l'influence défavorable de l'émotivité sur les diverses formes de l'objectivité.

On trouvera les pourcentages relatifs aux questions 60-63 dans l'ouvr. de R. Le Senne, *Le Mensonge et le caractère* (Paris, Alcan, 1930), pp. 336-7.

23. *Corrélations principales de la non-émotivité ou froideur.* — Il y a souvent des cas, dans l'expérience physique ou mentale, où

la variation quantitative d'une propriété commence par se manifester par la variation quantitative de ses effets et finit par entraîner des changements qualitatifs. C'est ce qui se produit pour l'émotivité. Il suffit d'abord, pour connaître les effets de l'émotivité décroissante, de rapprocher la valeur de ses effets de o. Ainsi la diminution de l'émotivité diminue l'inquiétude, affaiblit l'action, diminue la démonstrativité, la disposition à compatir, favorise l'objectivité et notamment la véracité. Mais à partir d'un certain point l'affaiblissement de l'émotivité entraîne l'établissement de la froideur qui produit des effets propres. Néanmoins ce renversement est beaucoup plus net dans le passage de l'activité à l'inactivité et provisoirement, c'est-à-dire avant la considération des caractères, nous pouvons pour simplifier nous contenter d'admettre que la décroissance de l'émotivité détermine la décroissance de ses manifestations.

24. *Signification philosophique de l'émotivité.* — Si l'analyse caractérologique avait été suffisamment poussée, il devrait être possible de comprendre les divers caractères c'est-à-dire les diverses modalités de la conscience humaine en les dérivant à partir de l'idée de l'esprit et de la conscience finis en général, de manière à montrer dans les caractères les spécifications nécessaires du moi. On ne peut maintenant qu'indiquer cette dérivation pour les propriétés constitutives et une propriété supplémentaire, l'ampleur du champ de conscience.

Voici comment. Le moi peut être considéré comme une unité absolue à la croisée de deux dimensions, de deux diamètres perpendiculaires l'un à l'autre, l'un suivant l'ordre de la simultanéité, suivant la relation de l'objet au sujet, l'autre, suivant la succession. Nous retrouverons cette seconde manière de le considérer. En tant que rapport de simultanéité entre le sujet et l'objet, le moi est susceptible ou capable de deux actions de sens opposés : l'émotivité exprime la passivité du sujet envers l'objet qui l'affecte, l'activité au contraire, à laquelle nous allons accéder, l'efficacité du sujet sur

l'objet. Si cette déduction est acceptable, elle confirme théoriquement, en les faisant comprendre par leur nécessité, le choix des deux premières propriétés constitutives.

II. — L'activité

25. La deuxième propriété constitutive est l'activité : elle n'a pas été moins fréquemment reconnue par les analystes que l'émotivité.

Elle est en effet associée à l'émotivité déjà par Th. RIBOT, *Psychologie des Sentiments* (Paris, Alcan, 3e édit., 1899), chap. XII, p. 396 sqq. ; « Les actifs » ; et pp. 400-1.

P. MALAPERT dans *Les Eléments du caractère et leurs lois de combinaison* (Paris, Alcan, 1897) : Ire Partie, chap. V, Les modes de l'activité : critique chez Perez la substitution de la considération du mouvement à celle de l'activité (pp. 79-81) ; étudie les modes de l'activité chez Fouillée (pp. 88-91). — Cf. l'étude des actifs pp. 235-240; ce chap. contient des portraits intéressants d'actifs.

L'activité est reconnue comme propriété fondamentale par l'école de Groningue (premier groupe de questions du questionnaire de G. Heymans (*Psych. des Femm.* trad. fr., pp. 285-6 ; cf. annexe du présent ouvrage).

par Ach. DELMAS et Marcel BOLL, *La Personnalité humaine* (Paris, Flammarion) : cf. W. BOVEN, *art. cit.*, p. 845 ;

par L. KLAGES : le type volitif (W. BOVEN, *art. cit.*, p. 840) ;

par A. BURLOUD, *Le Caractère* (*Nv. Ency. Phil.*, Pr. Univ. Fr., 1942), pp. 137-8.

Définition de l'activité. — Malgré l'ambivalence de l'émotivité dont nous venons de voir qu'elle est susceptible de se distribuer en tendance et en émotion, la notion qu'elle tient de son essence énergétique ne prête pas à confusion. Il n'en serait pas de même de l'activité si l'on ne précisait en quel sens la caractérologie doit prendre cette notion.

Pour obtenir cette précision nécessaire il est indispensable de distinguer entre l'activité que nous appellerons *manifestée, apparente* et l'activité à laquelle, pour éviter toute influence d'idées étrangères, nous réserverons le nom d'activité *caractérologique.* Un homme peut en effet se dépenser en une succession rapide

d'actions pour deux raisons différentes, l'une l'émotivité, indépendante de l'activité réelle, l'autre provenant directement de l'activité. Dans les deux cas il sera dit à première vue actif. Mais il ne le sera pourtant pas si ses actions résultent uniquement d'une provocation exercée du dehors et s'il est fortement émotif. Ce sera un faux actif. Que l'on imagine par exemple un homme poursuivi par un fer rouge, un bâton enflammé, il recule et s'enfuit, qu'il soit actif ou inactif. Que de même un homme soit très émotif, que particulièrement il réagisse vivement à tous les événements au cours de leur succession, la suite des émotions qu'il éprouve doit le faire réagir, donc agir, de façon répétée. Il paraît actif : tout ce qui est certain, c'est qu'il est émotif. En voici maintenant un autre qui, par suite de la systématisation de ses idées, concentre son activité sur une fin éloignée, il semblera moins actif que méditatif, il peut l'être au plus haut degré.

Le terme caractérologique d'activité ne convient donc qu'où un homme agit par l'effet d'une disposition à l'action qui provient de lui-même. L'inactif agit contre son gré, à son corps défendant, avec peine, souvent en grommelant ou en se plaignant ; il agit parce qu'il a peur ou faim. L'actif est au contraire celui dont est vrai le mot de Ribot repris par Malapert : « Il faut qu'il agisse ! » Encore est-il indispensable d'entendre cet « Il faut » en ce sens qu'un besoin congénital le pousse à l'action. Les événements extérieurs ne sont pour lui que des occasions, des prétextes ; s'il n'y en avait pas, il les chercherait, les susciterait, car il vit *pour* agir.

Comment en juger ? On ne le peut directement qu'en observant comment l'homme qu'il s'agit de juger se comporte devant un obstacle. Ici se dégagent à la fois l'essence de ce que nous appelons l'activité caractérologique et le signe auquel nous devons la reconnaître. Est un actif l'homme *pour lequel l'émergence d'un obstacle renforce l'action dépensée par lui dans la direction que l'obstacle vient couper ;* est un inactif *celui que l'obstacle décourage.* Pour l'homme qui est d'un caractère actif, surtout suractif,

l'obstacle peut être même la raison de s'intéresser à une entreprise qui, sans l'obstacle, ne l'aurait pas tenté. L'alpiniste qui est d'abord alpiniste fait son but de la difficulté à vaincre : c'est un actif. Si un poète renonce à la poésie des hauteurs pour celle qui les rêve, c'est qu'il est inactif.

26. *Signes usuels de l'activité.* — C'est pourquoi la question 6 et après elle la question 4, puis la question 5 du questionnaire de G. Heymans fournissent les meilleurs signes du diagnostic de l'activité. D'après la question 6 on demande d'un homme « s'il renonce facilement devant les obstacles » ; mais il est intéressant aussi de savoir (question 4) s'il se livre à des travaux imposés, au lieu de les négliger, par préférence pour les travaux auxquels son sentiment le porte ; et (question 5) s'il s'acquitte sans délai des obligations qui se proposent à lui ou en ajourne l'exécution.

27. *L'inactivité.* — A propos de la décroissance de l'émotivité il a été annoncé que la diminution d'une propriété fondamentale peut entraîner celle des propriétés qui en sont dérivées ou l'apparition de propriétés nouvelles de sens contraire. De ces deux possibilités c'est la première qui est le mieux vérifiée par la décroissance de l'émotivité : la froideur est une privation plutôt qu'une négation active de l'émotivité, sinon pour autant qu'elle en entraîne l'inintelligence. Au contraire l'inactivité est, en même temps qu'une détente de l'activité, une contre-activité. Elle intervient dans la vie de l'inactif comme un obstacle permanent, impossible à déposer puisqu'il est inhérent à celui qui devrait agir, qui peut-être le désire, mais en est empêché par elle. A la limite l'inactivité absolue rendrait toute action impossible ; mais il en est de l'activité et corrélativement de l'inactivité, son inverse, comme de l'émotivité, elles ne sont jamais que graduelles. L'inactif n'est jamais qu'un moins-actif, il est moins actif que la moyenne des hommes, sur-inactif quand il est moins actif que la moyenne des inactifs. Par suite une inactivité d'un taux déterminé qui intervient de l'intérieur de lui-même pour le freiner, agit comme un

sabot d'enrayage, un coefficient plus ou moins élevé de frottement, d'inertie. Elle lui impose un quantum d'impuissance. Il pourra la soulever par son effort. Au moment où il la soulèvera, elle le forcera à avouer son action et il ne pourra pas ne pas en subir les conséquences. Que son effort vienne à cesser, il ne disposera d'aucune force acquise, l'inactivité deviendra maîtresse de lui, arrêtera son mouvement.

La caractérologie concrète pourra éclairer le rôle joué dans la vie de certains hommes par leur impuissance. Ici comme partout la conscience artistique est une illustration précieuse de la conscience plénière. Une des oppositions les plus importantes de la vie de l'artiste est celle de l'« impuissance », de la stérilité à l' « inspiration », à la facilité, ou encore du métier au génie. En face de Victor Hugo, de Th. de Banville, Mallarmé a souvent fait état de son « impuissance », il l'a avouée, s'en est plaint, mais l'a renversée en instrument de son art difficile et savant et en a fait le moyen de ses plus belles œuvres (Cf. THIBAUDET, *La vie de Stéphane Mallarmé*. Etude littéraire (Paris, Gallimard, 5e édit., 1926, 468 pages) ; H. MONDOR, *Vie de Mallarmé*, Paris, Gallimard, 1941, 2 vol. ; dans le 1er vol. p. 49). Mais ce renversement ne supprime pas cette impuissance c'est-à-dire l'inactivité car l'activité réduite dont l'inactif dispose et qu'il réussit à compenser n'obtient ni le nombre ni la nature des résultats qu'aurait obtenus une activité supérieure. Ils sont moindres et autres, ce qui ne veut pas dire d'ailleurs de moindre valeur.

28. — Il faut ici relier ce qui a été dit plus haut de l'émotivité et de son ambivalence à ce qui concerne l'activité et l'inactivité. A traiter d'abord l'individu comme une machine, l'émotivité est l'énergie dont cette machine reçoit son mouvement d'après la puissance des accumulateurs organiques. L'activité est la « souplesse » avec laquelle elle répond aux sollicitations, utilise l'énergie mise à sa disposition : si l'activité l'emporte sur l'inactivité, elle n'use par ses résistances qu'une partie de l'énergie libérée inférieure à la moyenne ; dans le cas contraire, elle en gaspille beaucoup : l'inactivité joue le rôle d'un mauvais graissage. — Pour achever la comparaison, la volonté, expression du moi, est le conducteur de la machine, situé comme tel au-dessus du rapport entre le moteur et les résistances.

Nous avons vu plus haut que, si l'émotivité rebrousse souvent, et même en quelque mesure toujours, de son efficacité objective comme tendance à la subjectivité de l'émotion et de la conscience affective, c'est que quelque obstacle extérieur ou intérieur y contribue, que cet obstacle soit une barrière matérielle, une idée, un autre sentiment ; mais que chez l'inactif il s'y ajoute toujours l'inactivité comme obstacle congénital et caractérologique. On peut prévoir d'après cela que *les émotifs-actifs* seront plutôt tournés vers l'action, bientôt emportés par elle, *feront les hommes d'action et les ambitieux ;* qu'au contraire les émotifs-inactifs seront plutôt *ramenés vers la vie intérieure,* la conscience intime d'eux-mêmes. Chez ceux-là les sentiments seront précieux comme sources de mouvements et d'efficience ; chez ceux-ci comme matière d'épreuve intime.

29. *Corrélations principales de l'activité.* — Pour servir le discernement de l'activité, nous allons, comme nous l'avons fait pour l'émotivité, reconnaître rapidement les effets principaux de l'activité pure, générale, non encore associée à d'autres propriétés, en indiquant les numéros des questions de l'enquête de G. Heymans où se trouvent les pourcentages appuyant ces affirmations.

Q. 2, 3. — Il est naturel que nous commencions par l'activité manifestée qui, sous réserve des cas, nécessairement moins nombreux où elle n'exprime que la puissance de l'émotivité, doit aussi exprimer l'activité caractérologique. On peut l'apprécier d'après les réponses données à la question 2 :

	Moy. des non-A	Moy. des A
toujours en action	17,9	94,9
ou 3 : *ordinairement occupé* (même pendant les heures de loisir, modeler, réparer qq. objet, travail manuel des femmes).....	14,6	80,9

Q. 4, 5, 6. — Ces chiffres nous ramènent aux questions qui nous

ont fourni tout à l'heure les critères de l'activité. Rassemblons ici les données auxquelles elles ont conduit :

	Moy. des non-A	Moy. des A
q. 4, *négliger* les travaux imposés (par la fonction, la spécialité intellectuelle, le ménage) par préférence pour des travaux non imposés (propagande, études à côté, caprices d'amateurs)	30,1	8,4
q. 5, porté à *ajourner* certaines actions (comme écrire une lettre, régler une affaire)	80,5	12,7
q. 6, 1°, *renoncer* facilement devant les obstacles.....	40,4	21,2

L'homogénéité de ces nombres d'après lesquels les actifs négligent moins les travaux imposés, ajournent moins les travaux à faire et renoncent moins facilement devant les obstacles que les inactifs vérifie la réalité des notions d'actif et d'inactif.

Q. 6. — Parmi les questions groupées sous le n° 6 il convient de détacher celles qui concernent *la persévérance* et *l'entêtement*. — La persévérance et l'entêtement ont en commun la propriété d'assurer la perpétuité de la représentation d'une fin dans la conduite d'un homme ; mais il y a entre les deux cette différence que par persévérance on entend une perpétuité *active* par laquelle la fin poursuivie est recherchée par des moyens et sous des formes que l'activité adapte de façon indéfiniment renouvelée à des circonstances changeantes ; tandis que l'entêtement ne manifeste que l'empire d'une idée passionnellement subie. C'est ce que vérifient les nombres suivants :

	Moy. des non-A	Moy. des A
q. 6, 2°, *persévérant*	25,3	56,5
3°, *entêté*.....	24,2	14,7

La difficulté restera dans la vie de discerner entre la persévérance et l'entêtement. On y arrive d'ordinaire en constatant que l'entêté persiste sans s'adapter au milieu tandis que le persévérant maintient son intention, son dessein en tenant compte des circonstances dans lesquelles il en poursuit la réalisation.

Q. 31. — L'émotivité attache aux objets qui la provoquent, soit pour les faire craindre, soit pour les faire aimer : l'activité est liée à l'indépendance :

	Moy. des non-A	Moy. des A
indépendance	51,3	66

Q. 15. — Supériorité sur les obstacles, indépendance, voilà des circonstances favorables à la gaieté, à la bonne humeur, généralement à l'optimisme. Les actifs sont en effet privilégiés de ce point de vue par rapport aux inactifs :

	Moy. des non-A	Moy. des A
gai et vif	29,7	41

Pour voir déjà, par anticipation sur la caractérologie spéciale, comment l'émotivité affecte l'activité dans la détermination de cette propriété, descendons des émotifs-actifs (ÉA), ici la formule maximale, aux actifs de moindre émotivité, puis aux non-émotifs non-actifs (nÉnA), pour finir enfin aux émotifs que l'activité n'aide plus : nous obtenons le tableau suivant :

Moy. des ÉA	43,1
— nÉA	39
— nÉnA	32,1
— ÉnA	27,3

la chute régulière des nombres montre que, pour la propriété 15, *gai et vif, optimiste,* l'émotivité accentue l'opposition de l'activité et de l'inactivité.

Cet effet est aisé à comprendre. Quand l'émotivité fournit son énergie à l'activité, celle-ci en est renforcée et par suite l'optimisme s'accroît. Quand au contraire l'inactivité la barre, elle ne peut que rebrousser dans la conscience de l'impuissance, entretenir un complexe d'infériorité et la désaffection pour la vie. L'émotivité manifeste ici son pouvoir de dénivellation : elle produit par elle-même l'enthousiasme ou le désenchantement plutôt que le contentement froid imparti à l'activité.

C'est ce qui explique que la mélancolie, même chez les actifs-émotifs, mais surtout chez les émotifs-inactifs teigne si souvent l'émotivité. Celle-ci manifeste en somme la passivité de l'individu plus que son autonomie : elle doit donc être assez souvent douloureuse ; et elle le reste si l'activité, ou à son défaut, l'intelligence n'interviennent pas pour la relever. Encore faut-il que l'intelligence produise ici les dialectiques convenables ; et d'abord évite les dialectiques de dépréciation.

Q. 40-42. — On peut grouper un certain nombre des effets de l'activité en disant qu'elle favorise *la présence aux choses en tant que choses*. Tandis que l'émotivité est intéressée aux événements par les émotions qui s'en dégagent, ce qui en un sens détourne de l'analyse des événements eux-mêmes et les soustrait à un examen spéculatif et froid, l'activité porte vers ce qu'il y a de déterminé en eux, ce qui les fait, non des causes d'émotions, mais des objets de savoir.

Aussi trouve-t-on pour la q. 40 les nombres suivants :

	Moy. des non-A	Moy. des A
bons observateurs	43,9	60,5

Moy. des EA	Moy. des non-EA
56,3	64,7

et pour la question 42 :

	Moy. des non-A	Moy. des A
habile, adroit (geschickt) .	48,3	70,8

Aussi n'est-il pas étonnant que pour l'*esprit pratique* (question 29), les A, avec la moyenne de 71,8 l'emportent de beaucoup sur les nA, avec la moyenne de 47,2.

Ces chiffres sont à rapprocher de ceux qui sont déterminés par la question 83 :

	Moy. des non-A	Moy. des A
distrait	43	17
toujours présent	34	63,5

Ces convergences numériques entre nombres fournis en réponse à des questions indépendantes prouvent l'objectivité des résultats obtenus par la caractérologie.

Q. 46-50. — En connexion avec ce qui précède, on peut reconnaître encore comme un effet important de l'activité *la prévalence* chez l'actif *des intérêts pratiques* qui visent à l'abondance des moyens d'action comme l'argent, sur *les intérêts sensibles*, ceux dont la fin est une jouissance immédiate.

C'est ce que vérifie le groupement des nombres suivants :

	Moy. des non-A	Moy. des A
q. 46, 2°, *continence sexuelle*	53,9	64,5
44, 1°, *jouissances de la table*	49,9	40,3
mais		
q. 50, 1°, *désir de l'argent, cupidité* ...	19,8	21,3

Q. 63, 85 et 86. — En beaucoup de ses effets l'activité se présente comme le contraire de l'émotivité. C'est le cas pour les qua-

lités en relation avec l'objectivité : l'émotivité leur nuit; l'activité au contraire les favorise :

	Moy. des non-A	Moy. des A
q. 63, 1°, *véracité*	51,4	63,1
85, 1°, *ponctualité*	39,25	75,8
86, 2°, parle de manière *objective* (sachlich)	15,9	34,8

30. *Corrélations principales de l'inactivité.* — Puisque l'inactivité comporte, un peu comme la matière d'Aristote, une positivité dans sa négativité, il peut être utile de souligner trois effets de celle-ci parce qu'ils en montrent des aspects importants et peuvent servir aussi de critères pour le tri des actifs et des inactifs.

Le premier est *la facilité à se décourager*. Chez l'émotif la force des désirs anime les réactions qui ont été provoquées par une détermination émouvante ; mais que le désir tombe, l'entreprise fléchit ; et s'il persiste, à moins qu'il ne soit très fort comme l'est un désir vital, les obstacles qui s'opposeront à sa satisfaction l'useront ou le conduiront à se satisfaire sous une forme qui ne sera qu'un succédané, une réduction de la fin précédemment visée. — Chez l'actif au contraire la disposition permanente à l'activité s'ajoutera à l'émotivité pour accroître la puissance des énergies et des moyens mis à son service et, dans l'intervalle de deux accès de désir, elle fera souvent le pont entre eux. C'est ce que vérifient les nombres correspondant à la question 6, 1° :

	Moy. des non-A	Moy. des A
facile à décourager	40,4	21,2

La vie des inactifs-émotifs manifeste des chutes brusques d'entreprises interrompues, soit par le caprice, soit par une abdication souvent masquée par la complicité de l'intelligence, qui fournit

des prétextes à l'assujettissement de l'homme à son caractère. Chez les inactifs non-émotifs, la difficulté à entreprendre se substitue souvent à la facilité à se décourager.

Le deuxième effet de l'inactivité à mettre en évidence est *la mélancolie*. Nous avons déjà vu qu'elle est favorisée par l'émotivité ; elle l'est plus encore par l'inactivité, comme on le voit par les nombres de la question 15, 2° :

	Moy. des non-A	Moy. des A
mélancolique (schwermütig) ...	6,7	3,6

Il n'est pas douteux que Kierkegaard n'ait été un inactif.

Enfin, comme troisième trait caractéristique, nous retiendrons que le *manque de naturel*, qu'il se manifeste soit par une attitude forcée *(gezwungen)*, soit par de l'affectation *(geziert)* est le plus souvent une conséquence de l'inactivité, plus fréquemment chez les émotifs que chez les non-émotifs. Le manque de naturel des inactifs est confirmé par les chiffres de la question 60 :

	Moy. des non-A	Moy. des A
1° *parfaitement naturel* ...	55,3	72,4
mais 2° *forcé*	25,5	16,7
3° *affecté*	12,8	7,7

31. *Signification philosophique de l'activité.* — En indiquant à propos de l'émotivité (p. 75), que celle-ci exprime la dépendance du sujet à l'égard de l'objet nous annoncions que l'activité manifeste l'influence du sujet sur l'objet. La conscience caractérologique, considérée dans les deux premières propriétés fondamentales, apparaît ainsi comme la relation du moi à l'objet, avec son double sens.

III. — Le retentissement

32. La troisième propriété constitutive est le retentissement des représentations ou, plus brièvement, le retentissement. Si cette troisième propriété n'a été reconnue que récemment, elle avait été pressentie plusieurs fois avant sa reconnaissance expresse : et la clarté que sa découverte a introduite dans le classement des données caractérologiques force à professer son objectivité.

Les caractérologues de l'école française de la fin du dernier siècle avaient déjà assez généralement reconnu la nécessité de distinguer entre deux variétés d'actifs. Ainsi Fouillée qui voit dans le tempérament actif « celui qui est en prédominance de désintégration » remarque que cette désintégration peut être « rapide ou intense » ou au contraire « lente et modérée », comme le rappelle Malapert (*op. cit.*, p. 89), qui à sa suite distingue (p. 90), parmi les actifs, les vifs et les lents. Ces considérations pouvaient être mises aisément en connexion avec l'opposition, familière à la psychologie, des hommes à temps de réaction court et des hommes à temps de réaction long.

Cependant non seulement cette opposition n'était pas exploitée comme elle aurait dû l'être, mais elle était présentée comme n'intéressant que l'activité, bien que dans le domaine de la vie affective on eût pu également distinguer entre les émotifs dont l'émotivité éclate par bouffées vives et courtes et ceux chez qui les sentiments sont tenaces et profonds. En cherchant la raison de l'opposition entre les deux catégories d'individus dans la nature du système nerveux, Otto Gross préparait l'universalisation de la portée de la notion.

C'est dans un écrit intitulé *Die cerebrale Sekundärfunktion* (Leipzig, 1902) ; puis dans *Ueber psychopathologische Minderwertigkeiten* (Braumüller, Vienne et Leipzig, 1907) que Gross expose sa distinction de la fonction primaire et de la fonction secondaire du cerveau et son importance pour la distinction de deux types d'hommes (sur les deux types, cf. *Ueb. Psych. Minderw.*, p. 27 sqq.)

On trouve un exposé assez détaillé des idées d'O. Gross dans l'ouvrage de C. G. Jung, *Psychologische Typen* (1920, 7e mille, 1937, Rascher, Zurich et Leipzig) : VI, « Le problème des types dans la psychiatrie », pp. 383 sqq.

Ce que Gross appelle la fonction primaire du cerveau est l'exercice propre et initial d'une cellule nerveuse, à savoir la production de son effet psychique positif c'est-à-dire d'une représentation. Cet exercice s'accompagne d'une transformation énergétique qui est la résolution d'une tension chimique, donc d'une chute énergétique de caractère chimique.

La fonction secondaire est la reconstitution, la réfection de l'état antérieur de la cellule. Suivant l'intensité énergétique de la première fonction, cette seconde fonction sera plus ou moins rapidement reconstituée. Mais dans

l'intervalle la cellule nerveuse n'est plus dans le même état qu'avant l'exercice de la fonction primaire. Elle a été sensibilisée, d'autant plus profondément que la première action a été plus forte.

De là Gross tira la distinction de deux types humains, suivant que la fonction secondaire est de courte ou de longue durée, conditionnant dans le premier cas la disponibilité ininterrompue du tissu nerveux, dans le second, une réactivité retardée. A la prépondérance de la fonction primaire sont d'après Gross attachées la rapidité de réaction, mais l'absence de critique, la superficialité ; à la prépondérance inverse le Tiefsinn, la profondeur aux divers sens du mot, la personnalité.

Cette opposition a été adoptée par les psychologues de l'école de Groningue. G. Heymans entend par fonction secondaire « l'action que les éléments du contenu psychologique continuent d'exercer après avoir disparu de la conscience claire » (G. HEYMANS, *Psych. des Femm.* (trad. fr.), p. 53). La section III du questionnaire qui a servi à l'enquête statistique concerne la fonction secondaire (*Psych. des Femm.*, tr. fr., pp. 288-90).

La notion est discutée par A. BURLOUD, *Le Caractère* (Paris, Pres. Univ. Fr., 1942), pp. 132-135 (cf. ci-dessous p. 100) mais utilisée par lui p. 135 en bas et p. 137.

Voici ce que, d'accord avec les caractérologues hollandais et en faisant abstraction de son substrat physiologique qui en tant que tel n'intéresse pas la caractérologie, les significations dans lesquelles seront pris dans ce qui suit les mots de *retentissement*, de *fonction primaire* ou *secondaire* des représentations, de *primarité* et de *secondarité*.

Tout d'un coup une représentation, par exemple perceptive, s'impose à l'attention d'un homme. Ainsi un professeur, parlant devant un auditoire, aperçoit une pendule, marquant telle heure, sur le mur de la salle où il parle. Cette perception produit dans son corps et son esprit un premier groupe d'effets pendant tout le temps qu'elle occupe sa conscience : le professeur énonce mentalement l'heure qu'il lit sur la pendule, réfléchit plus ou moins clairement au temps qui lui reste. Tous les effets produits par la représentation de la pendule *pendant* qu'elle occupe la conscience claire constituent le premier retentissement, la *fonction primaire* de la représentation. — Mais ces effets ne sont pas les seuls que la perception initiale doive engendrer. Une fois la perception sortie

de la conscience claire, tombée dans la subconscience, elle continue, et peut-être pendant des années, à produire d'autres effets. Par exemple le professeur qui a lu l'heure sur la pendule parlera éventuellement plus vite qu'il n'aurait fait si l'heure avait été moins avancée, mais sans le faire intentionnellement ; et à l'avenir il se fera des programmes de leçons moins chargés par l'effet prolongé d'une expérience de plus en plus reculée dans son passé. Tous les effets produits par une représentation *après* qu'elle a cessé de se trouver dans le champ de la conscience claire constituent le second retentissement, la *fonction secondaire* de la représentation.

De ces définitions passons à la caractérologie. — En tout homme chaque représentation possède son double retentissement, actuel et posthume. Il n'y a personne à qui le présent n'importe, personne sur qui le passé ne prolonge son influence : mais on voit bien que l'importance relative des deux fonctions peut changer de sens, et chez tel ou tel la fonction primaire des représentations l'emporte sur la fonction secondaire ou inversement. Quand les effets d'une donnée mentale actuellement présente à la conscience refoulent ceux des données passées, la fonction primaire ou *primarité* prévaut sur la fonction secondaire ou *secondarité* et l'homme chez qui cette alternative est ordinairement vérifiée doit être dit *primaire*. Si au contraire l'influence persistante des expériences passées prévaut sur celle du présent, la masque, la refoule, se la subordonne, l'homme doit être dit *secondaire*. Le primaire est plus primaire que secondaire ; le secondaire est plus secondaire que primaire. — De ces considérations il apparaît tout de suite que l'homme primaire vit dans le présent, se renouvelle avec lui : la primarité est une fontaine de Jouvence. Au contraire le secondaire amortit le présent comme par la force d'un volant, par une structure qui le leste, en opposant à l'événement actuel la répercussion d'une multitude d'impressions passées, d'ailleurs inégalement opérantes.

On peut résumer ces indications en comparant la notion de retentissement avec celle d'élasticité. De même qu'un ruban de caoutchouc, quand il a été étiré, peut, soit revenir à sa longueur initiale ou à peu près, comme s'il ne gardait rien de la modification subie par lui, soit en conserver un allongement persistant, de même un homme peut être de caractère tel que les événements qui l'affectent épuisent presque immédiatement leur répercussion sur lui et ne laissent par la suite que peu de traces dans sa conduite, et dans ce cas il est primaire ; ou au contraire cet homme peut être marqué par chaque événement au point d'en porter longtemps la trace, et dans ce cas il est secondaire. — Chez le primaire le présent est pour le présent ; chez le secondaire, pour l'avenir, ce qui fait que l'avenir sera sous la dépendance du passé. Un homme peut être injurié, être ému par cette injure, réagir immédiatement et vivement, puis tout oublier presque aussitôt. La mule de Tistet Védène dont parle Alphonse Daudet gardait sept ans en réserve un coup de sabot pour qui l'avait molestée. Celui-là est un primaire, celle-ci une secondaire.

Pour conclure disons que nous devons avoir devant l'esprit que les hommes se laissent, du point de vue du retentissement et à la limite, répartir en deux classes : ceux chez qui les impressions produisent leur maximum d'effet immédiatement, mais en même temps épuisent leur efficacité de sorte qu'ils vont se retrouver tels qu'ils étaient auparavant et ceux chez qui elles inscrivent lentement leur action dans le système nerveux, mais sont ultérieurement plus ou moins longtemps, et plus plutôt que moins, capables de faire sentir leur influence sur leur conduite. Pour les premiers, les primaires, *expérience* veut dire présence vive du donné : ils ont telle, puis telle expérience ; pour les autres, les secondaires, *expérience* signifie accumulation d'impressions reçues : ils ont de l'expérience. On écrit facilement sur le sable ; mais cela s'efface aussi facilement ; on grave péniblement sur le marbre, mais ce qu'on a gravé demeure.

A l'appui de l'objectivité de la notion de retentissement doivent être alléguées des mesures faites par E. Wiersma pour mettre en évidence le rapport de la fonction primaire et de la fonction secondaire des représentations.

Wiersma est parti de cette idée que l'opposition des deux facteurs devait se retrouver dans toutes les opérations psychophysiologiques, à commencer par la sensation. Or les mélancoliques, à qui sont familières les ruminations et les idées fixes doivent se caractériser par la prédominance de la fonction secondaire ; et les maniaques, désignés par leur agitation, souvent dépendante des actions extérieures, manifester le primat de la fonction primaire. Ne doit-il pas résulter de ces prémisses que les sensations des mélancoliques doivent prolonger plus longuement leurs effets sur eux et au contraire celles des maniaques révéler la plus grande élasticité de ces sujets ?

C'est ce qu'ont vérifié les nombres obtenus au cours de deux séries d'expériences.

Dans l'une Wiersma a étudié la durée de l'action secondaire des sensations cutanées et des sensations de lumière et d'électricité. Chez les mélancoliques et les paranoïaques cette durée a été deux fois plus longue et chez les maniaques, plus de trois fois plus courte que chez les normaux.

L'autre série d'expériences consistait à faire tourner un disque, comportant un secteur rouge et un secteur bleu vert d'ouverture égale, à une vitesse croissante, jusqu'à ce que les deux secteurs se fondent l'un avec l'autre dans une sensation grisâtre devant la vue d'un sujet. Il est évident que, moins les sensations persistent, ce qui arrive aux sujets dont le système nerveux est le plus élastique, plus la vitesse devra croître pour que la fusion des deux secteurs colorés s'opère. Inversement il faudra moins de présentations des deux secteurs par seconde quand on opérera avec des mélancoliques à sensibilité moins élastique.

Wiersma a trouvé que la distinction des couleurs disparaissait, en moyenne,

pour les mélancoliques et les paranoïaques,	à la vitesse de	12	tours par sec.
— normaux	—	16	—
— maniaques	—	27	—

d'où il résulte que la durée de la persistance juste suffisante pour la fusion des impressions était

pour les mélancoliques et les paranoïaques,	de	83	millièmes de sec.
— normaux		62	—
— maniaques		37	—

(Cf. G. HEYMANS, *Résultats et avenir de la psychologie spéciale* dans les *Archives néerlandaises des sciences exactes et naturelles*, série III, B, t. II, pp. 479-495, 1915.)

Il importe de souligner que ces résultats ont été retrouvés, naturellement dans des limites plus étroites de variation, à partir des chiffres donnés ci-dessus, pour des individus normaux classés en primaires et secondaires

d'après d'autres critères. — G. Heymans est fondé à conclure (*art. cit.* p. 6) : « ... La fonction secondaire est un phénomène fondamental, embrassant toute la vie psychique. »

A. — La primarité

33. A la fois pour nous mettre en état de discerner les hommes chez qui le retentissement est court de ceux chez qui il est long et pour favoriser l'élaboration de la notion délicate de secondarité, nous allons successivement, séparément déterminer les critères, les symptômes de la prédominance de la fonction primaire des représentations, puis ceux auxquels se reconnaît au contraire le primat de la fonction secondaire.

Dès avant le travail d'Otto Gross les caractérologues ont reconnu l'existence d'une classe d'hommes qu'on dit suivant les cas vifs, mobiles, instables mais s'opposant avec une autre classe de gens qu'on juge méthodiques, réfléchis ou lourds et difficiles à mettre en mouvement.

Déjà Kant a décrit le tempérament « sanguin » comme léger *(leichtblütig)* : « Il est sans souci et d'espérance facile ; il donne à chaque chose au premier moment une grande importance et ne peut plus ensuite y penser. Il promet magnifiquement, mais ne tient point sa parole parce qu'il n'a pas assez réfléchi d'abord s'il pourrait tenir sa promesse... Le travail le fatigue et toujours il est occupé, mais à ce qui n'est qu'un jeu parce que c'est là un changement et que la constance n'est pas son affaire. » (*Anthropologie*, partie II, section A.)

Malapert qui cite ce texte de Kant tout au long (*op. cit.*, pp. 218-9) reconnaît des sensitifs-vifs (p. 218 sqq.), des émotifs instables ou impulsifs (p. 226 sqq.), des agités (p. 238 sqq.).

Enfin une preuve frappante de l'objectivité de la notion caractérologique de fonction primaire et par suite de celle de fonction secondaire est donnée par les articles où, par une voie absolument indépendante de Gross et toute d'observation psychologique, Paulhan nous découvre ce qu'il appelle le *présentisme* (Fr. Paulhan, *Le Présentisme* dans la *Revue Phil.* de sept-oct. 1924, p. 190 ; Id., *L'Influence psychologique et les associations du présentisme*, I. *Les traits de caractère subordonnés du présentisme* dans le *Journal de Psychologie normale et pathologique*, XXIIe année, 1925, Paris, Alcan, p. 193 ; II. *Quelques groupes de présentistes, id.*, p. 297). La notion du présentisme dont use Paulhan a même ce caractère d'évoluer entre ce que nous appelons *primarité* et l'essence de cette espèce de primaires, qui sont de beaucoup de points de vue les plus primaires, que nous étudierons sous le nom de *nerveux* : il y a donc là une double confirmation de l'exactitude de cette

famille d'analyses de la caractérologie. Nous aurons donc à revenir sur les résultats de Paulhan (cf. p. 202).

34. *Corrélations principales de la primarité.* — Doivent se rencontrer d'abord dans le profil psychologique du primaire les nombres se référant aux éléments de sa définition. Appartenir autant que possible au présent en oubliant le passé et l'avenir, c'est refléter la mobilité des impressions par celle des réactions.

C'est ce dont témoignent les réponses aux questions suivantes :

	Moy. des P	Moy. des S
question 1, 1°, *mobilité*	52,8	28,4
q. 7, 1°, *impulsivité*	59,9	27,3

On voit la connexion entre ces propriétés générales et celles des questions 17-25 qui en considèrent les applications :

	Moy. des P	Moy. des S
q. 17, 1°, *vite consolé*	66,1	30,3
q. 18, 1°, *immédiatement réconcilié*.....	59,9	32,2
q. 19, *changeant dans ses sympathies*	44,2	7,1
q. 20, 2°, *intéressé par de nouvelles impressions et de nouveaux amis*	64,1	7,1 *(sic)*
q. 21, 3°, *facile à convaincre*	30,3	5
q. 22, 1°, *désireux de changement*	69,3	16,9
q. 23, 1°, *a changé plusieurs fois de profession ou de spécialité intellectuelle*.....	16,8	2,6
q. 25, 2°, *agit en vue de résultats immédiats*..	61,0	17,9

De même Paulhan attribue aux « présentistes » (*J. Psy. norm. et path.*, 1925, p. 196 sqq.) : 1° l'expansion (p. 197) notamment verbale,... ; 8° la gaieté superficielle (p. 212) ; 9° l'étourderie (p. 214-24) ; 10° l'absence de rancune (p. 217) ; 11° le défaut de reconnaissance (p. 219).

L'accord impressionnant de ces chiffres permet de comprendre que les primaires se contredisent souvent dans la conduite et dans la pensée :

	Moy. des P	Moy. des S
q. 26, 2°, *contradictions dans la conduite*	32,2	6,3
q. 27, 3°, *superficiel, se contredisant souvent*	36,3	17,1

On ne cesse sans doute pas d'être exposé à se contredire quand on est porté aux *mots d'esprit* dans lesquels se manifeste une sensible supériorité des primaires sur les secondaires :

	Moy. des P	Moy. des S
q. 34, 1°, *spirituel* (fait des remarques spirituelles, « met les autres dedans » d'une manière réjouissante, a la réponse cinglante)	43	37,2

Il n'est pas étonnant que la primarité, en livrant l'individu à l'instant, favorise l'*indiscipline* des mœurs comme de la parole. C'est ce que prouvent les réponses aux questions suivantes :

	Moy. des P	Moy. des S
q. 44, 1°, *jouissances de la table*	51,2	39

la différence est beaucoup plus forte pour l'indiscipline sexuelle :

	Moy. des P	Moy. des S
q. 46, 1°, *sexualité déréglée*	11,8	4,5
mais 2°, *continent*	49,9	68,5

Enfin puisque la primarité diminue la protection contre les tentations, elle doit être également défavorable à toutes les formes

de la régularité de la conduite et de l'objectivité. C'est ce dont témoignent les nombres relatifs aux questions suivantes :

	Moy. des P	Moy. des S
q. 51, 3°, *dépensier*	54,4	36
63, 1°, *complètement digne de foi* ..	44	70,6
85, 1°, *ponctuel*.....	47,6	67,4

Toutes ces corrélations sont plus fortes encore, ou au moins plus apparentes, chez les primaires-émotifs, chez lesquels l'émotivité fait fonction de grossissement ; et, de nouveau, plus fortes chez les émotifs-inactifs-primaires, que l'inactivité livre à la pure passivité à l'égard de l'instant présent : nous les verrons corroborées par les observations qui ont servi à définir la cyclothymie, en dernier lieu par Kretschmer.

Ces faits se laissent aisément systématiser au moyen des trois données suivantes. — La primarité, d'après les réponses aux questions ci-dessus, 1, 6, 7, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 26, 27, 34 est d'abord, conformément à sa définition, par elle-même toute hypothétique et conjecturale, *la brièveté du retentissement.* — En deuxième lieu, d'après les réponses aux questions 26 et 27, elle *défavorise la cohérence mentale*, la systématisation à travers le temps. — Enfin, d'après les chiffres des questions 25, 46, 51, 63, 85, elle *gêne la soumission* de la vie *à l'objectivité*, parce qu'elle y diminue l'importance de l'inhibition par les représentations abstraites de l'expérience qui forment le corps concret de la raison.

B. — La secondarité

35. Puisque la secondarité est l'inverse de la primarité, il faut d'abord renverser les propriétés caractéristiques de la fonction primaire des représentations pour obtenir les corrélations de la secondarité. — Nous les répartirons en trois groupes en utilisant la systématisation faite à la fin du chapitre précédent.

Il est inutile que nous établissions ici spécialement l'objectivité de la fonction secondaire puisqu'elle est solidaire des notions de retentissement et de fonction primaire pour lesquelles cette objectivité a déjà été avérée.

Corrélations principales de la secondarité. — Les trois aspects principaux de la secondarité sont :

le prolongement des impressions,
la systématisation de la vie mentale,
et la puissance d'inhibition.

I

La longueur du retentissement apparaît dans tous les sentiments qui manifestent notre dépendance à l'égard du passé. Ainsi

	Moy. des P	Moy. des S
q. 17, 2°, *longtemps sous une impression, ne peut se consoler*	6,6	32,8
q. 18, 2°, *rancunes persistantes*	24,8	38,9
q. 19, 2°, *constant dans ses affections*.	41,9	84,9
q. 20, 1°, *attaché aux vieux souvenirs*.	20	73,5
q. 21, 1°, *attaché de façon opiniâtre à des opinions prises*	16,4	38,9
q. 22, 2°, *hommes d'habitudes*	13,7	62,4

De ces nombres il faut tout de suite rapprocher celui qui manifeste *la solidarité entre la dépendance à l'égard du passé par l'effet du prolongement des impressions et l'action en vue d'un avenir lointain* :

	Moy. des P	Moy. des S
q. 25, 1°, *agit en vue d'un avenir lointain*	12,7	48,1

Cette solidarité ne doit pas étonner. L'action en vue d'un avenir lointain comme la dépendance à l'égard du passé supposent une

relative indépendance à l'égard de ce qui est actuellement présenté et précisément cette indépendance est diminuée par la primarité. Relier une situation donnée à un résultat possible ne peut se faire qu'en utilisant les expériences passées qui ont permis de reconnaître par induction la possibilité de passer de cette situation initiale à ce résultat : c'est donc aussi la secondarité qui conditionne la conception d'une fin lointaine à atteindre, celle des moyens qui permettront d'y atteindre, sans parler, comme nous le verrons, de la persévérance indispensable pour y réussir.

II

La substitution ordinaire de la considération du passé et de l'avenir à l'absorption dans le présent est évidemment favorable à la systématisation de la vie mentale.

Celle-ci doit s'orienter vers l'une ou l'autre de deux limites suivant que le sujet accorde, au cours de sa vie mentale, plus ou moins d'importance aux différences. En effet sacrifie-t-il les différences à l'identité, la neutralisation des différences engendre l'uniformité. La généralité devient le mode d'expression ordinaire de l'esprit. Au contraire celui-ci, par l'effet d'une finesse qui l'emporte sur la force, respecte-t-il les différences, la systématisation s'éloigne, de l'identité qui les confond, vers l'harmonie qui les intègre.

Ce sont ces deux aspects de la systématicité que manifestent les nombres fournis par l'enquête statistique.

L'homme vérace et ponctuel est soucieux de respecter l'identité entre la réalité et l'instant de son action ou le contenu de sa parole : véracité et ponctualité sont servies par la secondarité.

Pour la véracité, *suivant l'activité* c'est-à-dire des émotifs-inactifs primaires aux émotifs-actifs primaires l'augmentation est de 23,5 % ; *suivant l'émotivité* (ici considérée dans sa décroissance), des mêmes émotifs-inactifs primaires aux non-émotifs-inactifs-primaires, l'augmentation est de 49,4 % ; enfin, *suivant la seconda-*

rité, toujours des émotifs-inactifs primaires aux émotifs-inactifs secondaires, l'augmentation est de 86,3 %. — D'après ces résultats la croissance de l'activité est moins favorable à la véracité que la *décroissance* de l'émotivité, qui l'est moins elle-même que la croissance de la secondarité (R. LE SENNE, *Le Mensonge et le Caract.*, p. 32).

Pour la *ponctualité* nous retrouvons les chiffres de la question 85 :

	Moy. des P	Moy. des S
1°, *ponctuel*	47,6	67,4
2°, *non ponctuel*	35,9	18,2

Rien d'étonnant par conséquent à ce que la secondarité favorise de façon générale l'objectivité :

	Moy. des P	Moy. des S
q. 86, 2°, *parle d'une manière objective*..	20,2	30,5
q. 72, 1°, *s'intéresse aux choses* (plus qu'aux personnes)	36,9	48,7

Elle doit enfin dans la vie assurer l'accord des actions et des paroles comme celui des pensées entre elles :

	Moy. des P	Moy. des S
q. 26, 1°, *agit en général conformément aux principes exprimés par lui* ...	36,3	77,6

et pour passer aux cas extrêmes, par suite plus rares :

	Moy. des P	Moy. des S
q. 7, 3°, *agit d'après des principes*....	2,8	12,2

Il est ainsi permis de conclure que la secondarité agit comme un facteur de cohérence mentale : tandis que la primarité est

atomisante, qu'elle laisse la vie mentale s'égrener parce qu'elle introduit la séparation entre les présents successifs, entre les instants, la secondarité manifeste la puissance organisatrice du moi par le moyen du cerveau au travers du temps. Cette puissance d'organisation n'ira naturellement que jusqu'à un certain point et ce serait confondre la secondarité avec sa limite, la secondarité absolue, que de concevoir ce pouvoir d'unification comme tout puissant. Encore une fois il n'y a de propriétés caractérologiques qu'avec des degrés ; mais ce degré peut être élevé et nous verrons que l'influence de la secondarité sur un caractère peut en s'accentuant à l'excès aboutir à le dessécher en le mécanisant.

III

Il n'en est pas moins vrai que la systématicité du moi telle que la secondarité, qu'elle soit au reste implicite ou explicite, immanente à la vie mentale ou cristallisée en principes et en systèmes par la réflexion, la favorise, doit faire sentir son influence sur les représentations actuellement efficaces dans la conscience et sur les réactions qu'elles exigent de lui. Qu'elle intervienne pour les modifier, elle les inhibe plus ou moins car elle les empêche de se manifester telles qu'elles l'eussent fait sans son intervention. Cette inhibition est complète quand elle en suspend la manifestation, intérieure ou jouée.

On le constate dans tous les cas où la fonction secondaire des représentations intervient pour affaiblir la puissance des désirs vitaux ou des tentations faciles sur nous.

Nous rappelons par exemple que, bien qu'il n'y ait aucune raison de penser que les conditions physiologiques du désir sexuel soient en moyenne inférieures en force et en efficience dans l'organisme d'un secondaire que dans celui d'un primaire, la manifestation en est réduite chez le secondaire par rapport au primaire : ce

qui suppose que la secondarité intervient pour le discipliner et même pour en limiter la satisfaction :

	Moy. des P	Moy. des S
q. 46, 1°, *sexualité déréglée*	11,8	4,5
2°, *continent*	49,9	68,5

Il n'y a guère de tentation, dans la vie civilisée, qui n'exige de dépense d'argent. La résistance aux tentations, du moins à celles qui brutalisent la prévoyance, plus fréquente chez les secondaires (cf. ci-dessus, p. 96, q. 25, 1°) doit se manifester par la résistance à la tentation de dépenser :

	Moy. des P	Moy. des S
q. 51, 2°, *économe*	27,3	57,7

La disposition à l'inhibition se manifeste presque à l'état nu dans les nombres provoqués par la question 61, 2° :

	Moy. des P	Moy. des S
q. 61, 2°, *fermé*	28,8	42,2

36. *La secondarité en composition avec les autres propriétés.* — Les deux pages consacrées par A. BURLOUD (*Le Caractère*, pp. 134-5) à l'examen critique de la notion de secondarité ou, comme il dit, de retentivité, comportent des indications, non seulement acceptables, mais profondément justes en ce qu'elles consistent à reconnaître que, dans la réalité complexe d'un caractère donné, la secondarité, en se composant avec l'émotivité, l'activité et d'autres propriétés, susceptibles de plus et de moins, produit suivant leur degré des effets différents et souvent opposés. Ainsi chez le sentimental qui est un inactif, elle favorise l'introversion ; chez des actifs elle sert leur action sur le monde extérieur en y mettant plus de systématisation, quelquefois trop.

Il n'en résulte nullement que la secondarité soit une notion sans objectivité ni qu'elle ne soit constitutive, au même titre que l'émotivité ou l'activité. Sur ce point la position de A. Burloud est ambiguë : d'une part il ne veut la considérer que comme « un facteur auxiliaire » (p. 135, en bas) ; d'autre part elle lui sert comme à Heymans à introduire des « divisions particulières » parmi les émotifs et les actifs, comme en témoigne la classification de la p. 137.

37. *Persistance des sentiments tristes et secondarité.* — En rapport avec ce qui précède nous devons ici dire quelques mots, en vue d'éviter des confusions, sur la ressemblance entre la secondarité et certaines persistances affectives telles que l'inconsolabilité : leur comparaison aidera à préciser la notion de fonction secondaire.

On trouve en effet des sujets qui ne possèdent pas la plupart des caractéristiques d'une secondarité plus grande que la moyenne et donnent des exemples indiscutables d'une grande fidélité à des sentiments tristes comme ceux que laisse derrière lui le deuil d'une personne très aimée. Ce sont d'ordinaire des sujets très émotifs qui ont par conséquent été profondément ébranlés par le traumatisme passé, plus ou moins inactifs et comme tels livrés par leur inactivité à la passivité envers leur sentiment. Le fait se constate particulièrement chez des femmes chez qui en moyenne l'analyse, instrument éventuel de dissolution d'un sentiment, est moindre que chez les hommes. Il est appuyé par une donnée de l'enquête statistique puisque l'inconsolabilité des EnAP (q. 17, 2° : 12,1) est plus élevée que celle des EAP (9,3). — Ces données ne démentent-elles pas la connexion entre le prolongement des impressions et la secondarité ?

A cette objection nous répondrons que tout se passe dans ce cas comme si la secondarité affective devait être distinguée de la secondarité intellectuelle et pratique. En fait un sentiment, de cela seul qu'il sort de conditions organiques mais s'achève par une expression ou une action plus ou moins intellectualisée est

mixte : il dépend de deux systèmes nerveux. Par ses racines viscérales il dépend du sympathique et de ses annexes ; par sa détermination pensée et jouée, il dépend du cerveau. Or, comme l'a vu Gross, la fonction secondaire des représentations est une propriété du cerveau. Elle n'intéresse donc pas le sentiment en ce qu'il tient de ses origines viscérales, mais par l'interprétation que le cerveau en conditionne. Ce que nous venons d'appeler la secondarité affective est donc la composition d'une persistance passive, extérieure ou plutôt antérieure à la secondarité proprement dite et de celle-ci sans laquelle l'affectivité resterait affective et sans nom. C'est cette persistance passive qui, chez des secondaires et même chez des primaires joue jusqu'à un certain point le rôle de la secondarité en tant que celle-ci prolonge les impressions.

Entêtement et persévérance. — On peut rapprocher cette opposition entre la persistance passive de certains sentiments et la secondarité de l'opposition entre l'entêtement et la persévérance (question 6, 2° et 3°) :

pour la *persévérance*, la moy. des S, 43,5 l'emporte sur la moy. des P, 38,3 ; tandis que pour l'*entêtement*, la moy. des P, qui égale 20,5, l'emporte sur celle des S, 18,3 ; mais on voit tout de suite que la différence essentielle entre la persévérance et l'entêtement résulte de l'inactivité ou passivité,

car, si pour la *persévérance* la moy. des inactifs qui est de 25,3 est nettement inférieure à celle des actifs qui est de 56,5 ;

pour l'*entêtement*, la moy. des inactifs qui est de 24,2 est supérieure à celle des actifs qui est de 14,7.

Rapprochons l'opposition de l'entêtement et de la persévérance et celle de la persistance de sentiments passifs et de la secondarité : elles s'éclairent l'une par l'autre. On comprend que dans les deux cas une pure passivité imite l'intervention des conditions nerveuses de l'activité cérébrale et mentale, et on conçoit par suite que cette persistance par inertie chez des émotifs-inactifs très peu secondaires puisse faire croire, à première vue, qu'on ait affaire à des secondaires.

Il n'y a donc plus lieu que nous distinguions une secondarité affective d'une secondarité cérébrale, intellectuelle et pratique. La seule secondarité des deux est la seconde, à savoir l'influence de représentations sur la vie ultérieure de l'esprit par l'effet de l'influence d'ébranlements cérébraux sur l'état ultérieur du cerveau. L'affectivité en subit indirectement le contre-coup parce qu'elle doit, pour s'exprimer et engendrer des actions, passer par le cerveau ; mais elle a par elle-même des modes de développement qui sont indépendants de la secondarité. Quant à celle-ci elle se reconnaît aux trois groupes d'effets que nous venons d'induire, à savoir le prolongement des éléments représentatifs, la systématicité à travers le temps et l'inhibitivité.

PROPRIÉTÉS SUPPLÉMENTAIRES

38. Nous venons d'épuiser la liste des corrélations caractéristiques des propriétés constitutives ; il convient maintenant que nous reconnaissions celles des propriétés que nous avons annoncées sous le nom de propriétés supplémentaires.

De celles-ci deux traits doivent être marqués tout de suite.

En premier lieu nous ne serons plus servis pour la description de ces propriétés et de leurs corrélations par les enquêtes de G. Heymans et de Wiersma et particulièrement par l'enquête statistique. Il nous faudra nous contenter des données de l'expérience courante, en en attendant d'autres.

Il est en second lieu nécessaire que la liste des propriétés supplémentaires non seulement reste ouverte, mais même qu'elle ne soit pas considérée dans l'état actuel de nos connaissances comme comportant une rigidité et une fixité comparable à celle des propriétés constitutives. La caractérologie doit compenser partout la consistance et la souplesse, la consistance pour être un savoir digne de ce nom, la souplesse pour ne pas trahir celle de l'expérience humaine : les propriétés constitutives apportent la consis-

tance, les autres l'élasticité. Celles-ci n'en sont pas moins précieuses comme étapes dans le mouvement de la caractérologie vers l'idiologie, de la généralité vers l'individualité.

Voici la liste des propriétés supplémentaires que nous utiliserons et dans l'ordre où nous les considérerons :

1. Ampleur du champ de conscience ;
2. Intelligence analytique ;
3. Égocentrisme ou allocentrisme ;
4. Tendances prédominantes ;
5. Modes de structure mentale.

Nous pourrons faire intervenir de façon épisodique d'autres propriétés quand nous arriverons au niveau de la caractérologie sérielle si cela est utile ; mais ce sera naturellement sous réserve d'un progrès ultérieur de la connaissance qui permettrait plus de généralité.

I

39. *Ampleur du champ de conscience.* — Tous, au cours de notre vie, nous faisons l'expérience des variations d'ampleur dont notre conscience est capable. Tantôt elle est comme distendue, elle contient, roule une grande richesse d'impressions entre lesquelles notre attention se diffuse, dans lesquelles elle est comme noyée : ainsi quand nous contemplons un paysage panoramique, quand nous rêvons sans intention de rien observer de particulier. Tantôt au contraire elle se concentre et se rétrécit autour d'une détermination pour en faire le foyer presque sans halo d'une attention cette fois sélective, qui exclut de son appréhension tous les détails sauf un ou peu. — Dans le premier cas le champ de conscience sera dit par nous *large* (L) ; dans le second, *étroit* (non-L, nL). L'émotion, l'attention rétrécissent le champ de conscience ; la froideur, le détachement l'élargissent.

Ces variations sont familières à tous les hommes. Chez tous

l'urgence rétrécit l'attention autour de l'événement redouté ; chez tous la fin du péril distend l'attention qui rétrécissait l'âme. Jusque-là nous sommes dans le domaine de la psychologie, non dans le domaine plus spécial de la caractérologie. — On y entre en considérant que le degré suivant lequel ces variations se produisent, ou plus précisément la moyenne normale en deçà et au delà de laquelle elles oscillent est inégale suivant les individus. Toutes choses égales d'ailleurs, le champ si l'on peut dire *ordinaire* de telle conscience est plus, aussi ou moins large que le champ de telle autre. De ce fait la distinction entre l'étroitesse et la largeur de la conscience devient caractérologique. Certains esprits peuvent être dits plus larges que la moyenne des esprits ; d'autres, d'une largeur égale à la moyenne, d'autres enfin moins larges (ou plus étroits) que celle-ci ; et l'on est amené à se demander à quels signes, par quelles corrélations on discernera les larges des étroits.

Il y a déjà longtemps qu'à partir de l'attention, les psychologues ont été amenés à reconnaître les variations d'ampleur du champ de conscience. Pour ne citer qu'un exemple, Pierre Janet a fait jouer un grand rôle au rétrécissement de la conscience dans l'explication de l'automatisme psychologique et dans sa théorie de l'hystérie.

C'est pour une part à sa suite que G. Heymans l'a introduite dans la psychologie spéciale, différentielle. Il y a eu recours dans l'étude psychologique des femmes (G. HEYMANS, *Psych. des Femmes*, trad. fr.) : il y défend la thèse (pp. 44-53) que « chez les femmes en moyenne l'intensité de la conscience [est] plus élevée et le champ de la conscience plus étroit que chez les hommes » (p. 52), sous la dépendance ou non, la question est à débattre, de l'émotivité (cf. aussi p. 168).

Il est naturel, à partir de ces précédents, de transférer la considération de l'ampleur du champ de conscience à la caractérologie. Il devient seulement dans ce cas indispensable de ne pas confondre l'ampleur *occasionnelle* dont les variations dépendent des événements et surtout de l'émotion et de l'attention avec l'ampleur *constitutionnelle* qui caractérise une conscience considérée à part des perturbations exceptionnelles dans ce qu'on peut appeler son régime moyen d'existence.

40. *Corrélations principales de l'ampleur du champ de conscience.* — Il faut s'attendre à ce que les corrélations qui permettent de prononcer sur l'ampleur du champ de conscience soient plus

délicates que les corrélations des propriétés fondamentales. A mesure que l'on progresse vers l'originalité individuelle, on monte aussi vers l'intimité mentale. On procède de l'objet vers le sujet. Dès lors on s'écarte des déterminations objectives, éléments du comportement et objets de mesure, vers des tonalités intérieures, dont la précision n'est pas moindre que les faits localisables dans l'espace et le temps, mais est plus qualitative que quantitative.

1° La première corrélation de l'ampleur du champ de conscience est *l'opposition de la raideur et de la souplesse.* — Les consciences, soit larges, soit étroites, mais extrêmes dans leur sens propre, se distinguent d'abord à l'allure de leur comportement. Voici un homme traversant une chaussée sillonnée de voitures : la peur d'être renversé rétrécit sa conscience, il est comme *braqué* vers son but, le trottoir d'en face. Il avance par lignes brisées suivant les hasards changeants du milieu. Sa conscience se ferme à toute autre préoccupation que le souci d'atteindre le refuge du trottoir vers lequel il se porte. Son activité est raide : sa conscience n'a presque plus de frange. — En voici un autre « tendu » vers la solution d'un calcul délicat ou compliqué. Il ne perçoit plus rien de ce qui se passe autour de lui. Toute son activité mentale et par suite son activité pratique est tirée suivant une direction qui lui impose sa rigidité. Il est quelque temps l'homme d'une seule fin, inattentif et insensible à toute autre, à tout ce qui, si sa conscience n'était pas comme fascinée, l'intéresserait et l'émouvrait.

Philosophiquement le rétrécissement du champ de conscience livre l'esprit à la détermination, à quelque objet exactement défini et nettement distinct des autres. Dans l'ordre théorique la description et surtout l'analyse de cette détermination est facilitée, comme dans l'ordre pratique son emploi ; mais aussi longtemps qu'elle est au foyer de la conscience, elle refoule dans sa pénombre tout ce qui n'est pas elle. La détermination privilégiée révèle sa puissance ; et éventuellement le rétrécissement de la conscience entraîne

l'orientation, la polarisation du courant mental dans le sens indiqué par cette détermination dominante. L'individu tend à se stéréotyper. L'automatisme se substitue bientôt à la recherche.

Avec l'homme à conscience large au contraire nous sommes à l'opposite. Ici l'esprit n'est plus du tout braqué, il flâne. Il n'y a plus de représentation dominante ; l'attention se détend et s'étale dans la multiplicité fondue des représentations qui s'offrent ensemble à son éclairage. A la forte dénivellation entre ce qui occupe le foyer de la conscience et le reste, qui est refoulé dans la subconscience, succède une fluctuation qui maintient dans une lumière moins forte et à peu près égale un jeu doucement mobile d'impressions. Là-bas l'analyse, ou plutôt les résultats séparés et consolidés d'une analyse antérieure occupaient l'esprit ; ici c'est la continuité. Il n'est pas besoin de chercher loin une description de la solidarité dansante des impressions dans une conscience large : un philosophe à conscience large l'a faite en donnant au contenu de sa propre conscience telle qu'il lui apparaissait le nom de durée et une valeur métaphysique.

Du dehors la largeur du champ de conscience se révèle par une démarche assez lente, ondoyante, habile à éviter les obstacles sans qu'ils semblent avoir été aperçus, d'un mot gracieuse. Le charme est un privilège des consciences larges. Elles sont plus existentielles que rationnelles ; en elles l'unité du tout mental prévaut sur l'unité d'une direction logique et c'est sans doute cette prévalence de l'esprit sur son contenu qui, par le charme, s'empare de notre sympathie. L'action s'y dissout dans la spiritualité au lieu de se soumettre à la volonté, toujours raide et disgracieuse par l'unilatéralité de ses normes. Un homme distrait et braqué, distrait parce qu'il est braqué, se heurte en avançant à un coin de table, à un tabouret, renverse un vase de fleurs : aveuglement de la conscience étroite ; un autre à champ de conscience large voit tout et sans abstraire il évolue plus lentement, mais avec plus d'adresse entre les obstacles.

2° Nous venons de marquer que si l'homme à la conscience large se meut avec plus de souplesse, c'est au détriment de la vitesse et de la force avec lesquelles un homme à conscience étroite se porte vers son but. Ce trait est une application de la loi générale d'après laquelle, peut-on dire, *l'intensité des actions spéciales de l'esprit est en raison inverse de l'ampleur de la conscience.* Tout se passe comme si la totalité de l'énergie mentale en voie de libération qui, lorsque le champ de la conscience est distendu, élargi, s'étale sur toute l'étendue de son contenu, était amenée par le rétrécissement de la conscience à se concentrer sur un élément privilégié de ce contenu. Jusque-là l'esprit ne faisait que viser, par le rétrécissement il se met à tirer. Une puissance dispersée entre vingt objets se ramasse sur un seul. Inversement, que la conscience se détende, revienne à son ampleur normale, l'étendue de l'illumination mentale, s'agrandit mais, comme en pareil cas celle de l'illumination physique, l'intensité de l'illumination en chaque point diminue.

C'est ce que manifeste au dehors l'opposition de la flânerie et de l'empressement. Une flâneuse sur une route est partagée entre mille impressions qui se succèdent sans heurt dans sa conscience. Chacune ne reçoit d'elle qu'une faible attention et celle-ci ne lui confère que l'énergie d'une action velléitaire, courte, celle qu'il faut pour cueillir une fleur ou un épi au bord de la route. En réalité la flâneuse ne fait rien, tandis que l'empressé fait quelque chose et met dans ce qu'il fait toute l'énergie qu'il peut. Pour l'éprouver il suffit de ressentir la force avec laquelle un homme passionné ou seulement préoccupé prend le bras de son interlocuteur pour forcer et retenir son attention et la concentrer à l'imitation de la sienne propre. C'est cette concentration passant brusquement d'un centre d'intérêt à l'autre, qui fait la discontinuité du temps mental. Chez les primaires l'étroitesse extrême du champ de conscience conditionne souvent la vibratilité de l'allure, sautillant d'une impression à l'autre. Elle contribue à juxtaposer, sans les lier visiblement,

des unités successives dont chacune est fortement et nettement représentée.

Cette loi se retrouve dans les manifestations qui expriment le caractère de leurs auteurs. Ainsi on pourrait distinguer deux confusions, l'une d'interpénétration par laquelle les idées se chevauchent les unes les autres sans qu'on puisse isoler de l'ensemble des éléments nets et distincts, ainsi que dans une chevelure emmêlée, un écheveau brouillé ; l'autre de morcellement, qui prend la forme d'un désordre où des éléments cette fois cristallisés se juxtaposent sans s'organiser. La première peut servir à révéler des consciences trop larges ; la seconde, des consciences trop étroites, dans le cas commun où l'esprit n'est pas assez heureux ni puissant pour découvrir un principe d'unification.

En considérant le privilège attribué par la conscience rétrécie à un petit groupe de représentations dont elle accroît en se concentrant la force propre sur elle, il convient de ne pas confondre cette action avec celle de la primarité. Assurément chez le primaire les deux actions se confondront et se renforceront. Mais chez le secondaire l'influence du rétrécissement pourra s'exercer sur une autre représentation que la perception présente. Le rétrécissement peut se faire en effet autour d'une représentation remémorée, imaginée ou pensée. Dans le cas où c'est un souvenir, c'est le passé qui bouscule, refoule le présent ; de même que, dans celui de l'impatience, c'est le futur ou le possible. Dans les deux cas ces représentations en reçoivent une force singulière qui n'appartient d'ordinaire qu'aux perceptions. Un quasi-monoïdéisme peut résulter de la persistance d'une idée fixe d'événement passé ou de projet qui ne laisse plus à la conscience la latitude de s'intéresser à autre chose ; de même à l'autre limite, l'extrême largeur de conscience peut entraîner l'impossibilité de fixer aucune représentation déterminée dans le cours fluide des images fondues les unes dans les autres.

3° Une grande variété d'effets résulte de ce caractère essentiel, le troisième à considérer, du rétrécissement de la conscience qu'*il*

élimine de l'aperception claire un grand nombre de représentations, qui autrement y eussent possédé leur part d'influence.

a) L'exemple le plus familier de cette élimination est *la distraction ;* la représentation dominante accapare si complètement l'esprit que l'attention à cette représentation refoule l'attention à la vie, la docilité envers l'imprévu, le soin de maintenir ou de renouveler notre nécessaire adaptation à un milieu changeant. La distraction prend cent formes suivant les caractères ; mais le *sentimental* distrait qui cherche les lunettes posées sur son nez, le *passionné* Gladstone qu'il fallait secouer, quand il était engagé dans un travail, pour lui faire apercevoir le présence d'un visiteur, l'autre *passionné* Ampère qui perdait de vue le monde extérieur quand il réfléchissait à un problème scientifique, manifestent la même influence d'un rétrécissement, momentané ou constitutionnel, de la conscience.

b) La distraction, quand du moins elle ne produit pas d'effet grave, comporte quelque élément de comique ; il s'évanouit dans le deuxième effet du refoulement par rétrécissement de conscience qui est *la transition du rêve au plan.* — Cette transition comporte deux aspects. C'est d'abord un changement de l'intentionnalité mentale. Le rêveur se porte bien vers un avenir ; mais cet avenir n'est pas déterminé. Il vise, il ne tire pas. Il ne précise ni la date, ni le lieu, ni le concept de ce qu'il cherche. L'intentionnalité est ouverte, prête à accueillir des possibles très différents, plus soucieuse de trouver et de recevoir que de réaliser. L'avenir est devant le rêveur avec son indétermination. — Par la transition du rêve au plan, l'intentionnalité, de mentale, devient volontaire. Le sujet a déjà répondu à qui lui demanderait ce qu'il fait ; et la conceptualisation, la détermination du visé dans un projeté est si nette qu'en un sens, et souvent de plus en plus, le voulu s'empare du voulant. Ce n'est plus l'on ne sait quoi d'une visée, c'est le but défini d'une intention qui est le plan, système des moyens convenant à cette fin.

Mais cet aspect en conditionne un autre, c'est que ce plan est abstrait. En un sens la volonté est déjà une passion ; et dès que son influence s'accroît dans la vie d'un homme, elle le ferme à toutes les entreprises et éventuellement à toutes les intelligences que l'unilatéralité d'un plan abstrait exclut. Favorable à l'analyse, le rétrécissement de la conscience en fait le danger qui commence dès que l'analyse s'arrête, comme elle ne peut pas ne pas le faire, sur un élément ou un principe. Ici se retrouvent les sens péjoratifs donnés par le sens commun aux expressions d'esprit étroit, et, corrélativement, de conscience large. L' « esprit étroit » est l'homme d'une seule idée qui l'empêche de rien entreprendre et même de rien concevoir d'autre ; si « l'esprit large » lui est supérieur par l'intelligence et la sympathie, il risque à son tour de devenir une « conscience large » à qui tous les moyens sont bons.

c) Quand la force et la consolidation du rétrécissement s'accentuent au point d'approcher du pathologique, il prédispose et même conduit à la manie ou à l'idée fixe. La manie du maniaque qui renouvelle ses objets échoit au primaire ; la manie du rabâcheur, la marotte, l'idée fixe, désigne le secondaire. On peut ici se référer à un nombre de l'enquête statistique :

	Moy. des P	Moy. des S
q. 21, 1°, *attachement à des marottes*..	16,4	38,9

mais on voit par une autre donnée que ce privilège indésirable des secondaires n'intervient plus guère quand il ne s'agit plus de partis plus profonds, mais de rabâchages superficiels :

	Moy. des P	Moy. des S
q. 38, *répéter les mêmes histoires*	14,9	15,9

On peut penser que dans ce cas le rétrécissement, indépendam-

ment du retentissement, contribue avec l'inactivité à favoriser ces redites :

	Moy. des non-A	Moy. des A
q. 38, *répéter les mêmes histoires.*	17,3	13,5

Ces indications suffisent à la description d'une propriété supplémentaire dont nous ne ferons intervenir la considération qu'exceptionnellement et dans des cas extrêmes. Elles se préciseront ici et là par les applications qui en seront tentées. Nous ne ferons donc plus que ramasser dans deux portraits sommaires, celui d'un homme étroit à l'extrême et que nous supposerons flegmatique pour écarter l'influence perturbatrice de l'émotivité sans trop affaiblir son caractère et d'un large que nous supposerons nerveux parce que l'inactivité et la suppression du contrôle secondaire rend la largeur du champ de conscience plus sensible aux observateurs.

Appelons *Stenos* ce flegmatique étroit que nous ne présentons pas comme une personne réelle, mais comme un personnage symbolique où sont rassemblés quelques-uns des traits principaux de la conscience étroite. — Stenos vu dans la rue s'avance sans caprice ni flottement. Il paraît à demi absorbé dans une méditation qui doit être celle d'une idée abstraite, car il n'a guère d'intérêt pour la vie intérieure. Il ne voit que ce qui est indispensable et même essentiel pour son action actuelle car il ne s'aperçoit d'ordinaire qu'avec quelques mois de retard des changements survenus dans son quartier. Même s'il a à lire quelque avis, par exemple un tableau des heures de départ des trains, il n'aperçoit pas les renvois qui pourtant précisent les conditions d'application des indications données. Il est mentalement myope. Aussi pour lui parler faut-il prendre soin d'attirer son attention et de se mettre dans l'axe du tube par lequel il semble communiquer avec le monde extérieur. Ce qu'il retient le mieux ce sont des données objectives.

Comme il faut pour sympathiser saisir beaucoup de détails de l'attitude et du visage, il sympathise rarement avec l'interlocuteur. Stenos a établi sa vie sur quelques principes simples qu'il ne met jamais en question. Dans la conversation il ramène doucement mais obstinément ce qu'on lui dit à ce qu'il pensait auparavant. Le rétrécissement de la conscience protège et ici renforce la secondarité. Elle rend l'activité régulière, méthodique, mais pauvre de contenu et de renouvellement.

Euryse au contraire que nous supposons émotive, sans secondarité accentuée, plus ou moins inactive et à champ de conscience très large, est dans une condition générale de réceptivité à l'univers qu'elle agrée d'emblée et sans analyse. Elle l'éprouve ; mais elle ne le pense pas. Pour elle l'existence s'oppose de prime abord et définitivement à la réflexion ; ce n'est pas un étalage étiqueté, c'est un bouquet et plus exactement le parfum de ce bouquet. Aussi s'avance-t-elle généralement en flânant, d'un air à demi absent, préférant une route ondulante de campagne à une rue rectiligne de ville, cueillant ici ou là une fleur, un détail du paysage, une impression, exprimant des goûts, non des idées. Elle fait de même au cours de la vie, ne recourant au jugement que pour exprimer un amour ou une antipathie, prête à chaque instant à se laisser saisir par l'émotion d'un autre si elle s'accorde avec ses tendances profondes. Euryse agit peu, aide peu sinon ceux qu'elle aime du fond d'elle-même ; mais elle est sans âpreté, sans attachement à ce qu'elle possède et sa sincérité est transparente. Elle est faite pour la poésie, mais n'en écrira pas ; car elle est plus apte à l'éprouver qu'à entreprendre tout le travail d'ajustement intellectuel qu'exigent même des plus inspirés la rédaction d'un poème et le bon usage des mots. Elle n'est guère propre à la vie pratique, s'en acquittant adroitement quand il le faut, mais ne s'y plaisant pas et par suite ne la recherchant pas. L'attention à la vie ne retient ni le flegmatique étroit de tout à l'heure, ni la nerveuse large de maintenant ; elle est sans doute le privilège de l'homme dont le

caractère évite tous les excès, à commencer par celui de l'étroitesse ou de l'ampleur de la conscience.

41. *Signification philosophique de l'ampleur du champ de conscience.* — Avec l'émotivité et l'activité d'une part et d'autre part le retentissement sont intervenues les aptitudes du moi relatives aux deux dimensions de l'espace (rapport de l'objet au sujet) et du temps (rapport du présent au passé, et consécutivement à l'avenir). On peut dire de l'ampleur du champ de conscience qu'elle mesure le rapport du moi en tant que sujet conscient et volontaire au moi en tant qu'il contient toutes les représentations actuelles ou possibles, ou, pour parler plus brièvement, le rapport de la conscience à l'esprit.

II

42. *Intelligence analytique.* — Il n'y a pas de mot susceptible de plus de sens que celui d'intelligence ; il n'y a rien de plus important pour un homme que d'être doué ou dénué d'intelligence, ou plutôt d'être plus ou moins intelligent. Il faut donc insérer cette notion parmi les propriétés caractérologiques en déterminant avec quelle acception.

G. Heymans a tenté dans la *Psy. des Femmes* (trad. fr.), pp. 99-107, l'inventaire des éléments constitutifs de l'intelligence en vue de faire entrer la notion dans la psychologie différentielle. D'après cette analyse l'homme intelligent serait « celui qui parvient plus vite ou mieux que d'autres à des vues justes » (p. 99). Pour que ce résultat soit atteint, trois conditions seraient requises : il faut que l'on possède assez de données, ce qui suppose 1° un *intérêt* assez fort et 2° une *imagination* en exercice ; enfin 3° il faut qu'une *secondarité* étendue mette ces données à notre disposition. L'intérêt suffisant manque aux *gens intelligents* dont on regrette qu'ils n'aient pas appliqué leur intelligence à des questions importantes avec la force convenable ; l'imagination fait défaut à l'*érudit appliqué* qui ne s'est pas élevé au-dessus de l'érudition pure ; enfin une secondarité ordonnée et riche, aux *incohérents* ou au contraire aux *systématiques* qui restent les esclaves de systèmes *pauvres*.

Ce schème a le tort de restreindre l'extension de la notion d'intelligence à une forme d'intelligence plus au moins localisée dans la méditation d'un

problème théorique et pratique, mais bien défini. Nous jugeons préférable, dans ce qui suit, de préciser la notion d'intelligence en retenant le caractère général et médiateur de toute intelligence, son caractère analytique. Ce trait nous paraît indépendant des autres propriétés fondamentales, qui doivent fournir ce qui s'ajoute à l'analyse pour constituer les modes indéfiniment variés de l'intelligence.

L'emploi de la notion d'intelligence dans ses multiples acceptions nous paraît envelopper deux composantes : 1° L'une est une pure appréciation de valeur : non seulement l'homme le plus intelligent réussit ce que n'a pu faire ou penser l'homme le moins intelligent mais ce qu'il réussit est un bien, une fin souhaitable, quelque chose que nous jugeons valoir. Or de la valeur nous devons ici nous désintéresser, au moins jusqu'à la fin de cet ouvrage. — 2° Passons donc à l'autre composante. D'après celle-ci l'intelligence est autre que l'instinct, le sentiment, la spontanéité. Elle suppose la réflexion, l'abstraction et par conséquent l'analyse et ses produits. L'homme intelligent est d'abord celui qui a su dégager quelque idée qui manquait et qui même dans une certaine mesure a su en poursuivre l'élaboration. Tantôt cette idée est une idée profonde, un principe, qui permet la systématisation de beaucoup de faits ; tantôt une idée particulière qui assure la domination de l'esprit sur une certaine région de l'expérience ; tantôt des idées en grand nombre qui, indépendamment de toute application, donnent à l'esprit le sentiment de sa liberté créatrice. Dans tous les cas l'intelligence suppose quelque analyse, furtive ou laborieuse.

C'est donc par ce second caractère que pour un usage caractérologique nous allons définir l'intelligence. Intelligence signifiera dans ce qui suit *capacité de réflexion analytique :* c'est l'intelligence théorique, à l'état naissant ou développé, quelque emploi qui lui soit donné ultérieurement ; c'est l'intelligence au premier degré et susceptible de servir de moyen à la grande intelligence qui, mettant la réflexion analytique au service des ambitions les plus hautes et les plus nobles de la vie, suppose autre chose que l'intelligence : la puissance du sentiment ou une activité infatigable

ou la persévérance dans la systématisation. L'intelligence comme nous l'entendons ici est l'intelligence qui fait l'intellectuel, quand il est intelligent c'est-à-dire plus qu'un conservateur de connaissances acquises et répétées, mais qui le fait même dans d'autres situations que celles auxquelles prédispose la pensée purement théorique. Notre notion de l'intelligence ne considère celle-ci que techniquement : c'est l'aptitude à se comporter à un plus ou moins haut degré comme un théoricien. Il va de soi que de cette aptitude tel sujet pourra user peu, tel autre mésuser, tel autre enfin faire un usage magnifique. Mais la présence du symbole I dans la formule caractérologique d'un homme ne promet rien de si haut, elle signifie seulement qu'il y avait en lui la tendance à ce dédoublement par lequel l'objet et lui-même devenant un autre objet se réitèrent plus ou moins fidèlement dans une connaissance abstraite de l'objet et de soi.

L'aptitude à analyser entraîne la possibilité d'établir des rapprochements entre événements lointains, difficiles, originaux. En tant qu'analytique l'intelligence est aussi, mais de manière dérivée et parfois sommaire, synthétique. Par là notre notion minimale rejoint la notion maximale de l'intelligence pratique. Encore faudra-t-il que les autres dispositions du caractère interviennent pour animer l'intelligence, faire rendre au penchant à la réflexion analytique tout ce qu'il est susceptible de rendre. L'activité est indispensable pour que l'esprit soit apte à chercher, à entreprendre, ait une initiative intellectuelle en rapport avec son initiative pratique. L'émotivité favorise, grossit les intérêts sans lesquels aucune recherche ne peut être poursuivie et sera d'autant plus féconde qu'elle sera menée plus loin. La primarité tourne l'intelligence vers le présent ; mais la secondarité l'arme d'une multitude de souvenirs plus ou moins éloignés. Enfin si l'étroitesse du champ de conscience sert la concentration de l'intelligence, sa largeur ouvre devant elle de nombreuses possibilités. Il se trouve ainsi que l'intelligence, une fois qu'elle est emplie

de sa matière, exprime le caractère entier du moi ; mais, formellement, en tant qu'intelligence pure, elle n'est que le pouvoir d'abstraire, de dégager, à part des autres aspects de l'expérience, les éléments intellectuels, concepts, principes, méthodes, rapports dont l'esprit pourra ultérieurement faire un usage explicite. L'intelligence doit agir comme un multiplicateur du caractère. Par les idées qu'elle donne elle médiatise l'apparition de pouvoirs nouveaux. Au lieu d'avoir un objet l'esprit en aura d'abord deux, l'objet et son idée, puis indéfiniment d'autres. Cette circonstance entraîne la conséquence que l'intelligence en servant l'essor et l'importance de l'individu doit puissamment contribuer à le rendre historique. La méthode biographique porte et portera donc souvent, les criminels à part, et encore ! sur des hommes intelligents. Elle rendra donc le service de fournir des expériences grossies et développées à l'observation du caractérologue ; mais cela entraînera la conséquence que, pour en appliquer les conclusions à la connaissance des hommes sans aucune notoriété et sans raisons d'en avoir une, par lesquels nous sommes entourés, il faudra leur imposer un certain coefficient d'atténuation.

— Nous nous en tiendrons ici à ces indications, mais elles restent très sommaires et il est évident que la décomposition de l'intelligence en diverses fonctions qui doivent être inégalement réparties entre les hommes sera une tâche essentielle de la caractérologie ultérieure. Par anticipation sur ces recherches on peut esquisser une première subdivision suivant laquelle l'intelligence analytique devrait se départager en deux dispositions : *la tendance à chercher l'identique* qui peut se satisfaire par une décomposition de termes en éléments, ou par la réduction d'un ou de plusieurs termes à un autre, ou par la découverte, au delà des termes donnés, d'un troisième terme qui en soit l'essence ou l'origine commune ; et *la tendance à avérer des différences* qui aboutit à la multiplication des concepts et même déjà des expériences. La prédominance de la première sur la seconde fait des esprits logiques, spéculatifs, expli-

catifs, systématisant par des principes, des esprits aptes à dégager des essences, à voir l'important, à saisir les grandes lignes des choses et de l'action, par conséquent des esprits intellectuellement plus forts que fins ; la prédominance opposée doit faire au contraire des esprits affinés, pluralistes, choqués par l'assimilation d'objets que des différences plus ou moins délicates distinguent. Mais des esprits peuvent disposer des deux tendances : ils restent alors systématiques par la découverte des principes et des lois qui constituent la structure identique des choses, mais, à cause de l'aptitude à la différenciation, ils évitent l'inconvénient grave des systèmes pauvres, dont l'effet est de désadapter, par rapport au réel, l'action de ceux qui s'y fient sans les assouplir c'est-à-dire sans souci des différences.

III

43. *Égocentrisme et allocentrisme.* — Par ces mots souvent voisins de ceux d'égoïsme et d'altruisme, nous entendons un couple de dispositions opposées qui non seulement sont familières, serait-ce de manière confuse, à la pensée commune, mais ont été pressenties, éventuellement dégagées par la réflexion caractérologique. Voici en quoi elles consistent. La conscience d'un homme a deux pôles. Elle est à la fois le moi et autrui. Tantôt elle met le moi au centre de sa vision et de sa sensibilité : elle est alors égocentrique et on la dira égoïste si l'on traduit cette propriété dans un langage moral ; pour la conscience égocentrique, autrui n'est qu'un objet, vu du moi comme les choses. Tantôt au contraire la conscience d'un homme l'identifie avec un autre et, autant que possible, il se renonce en lui, ne se voyant plus soi-même que du point de vue de l'autre, dont les idées, les sentiments, les intentions sont alors adoptés par le moi de manière à lui devenir miens. En fait, durant toute la vie, nous oscillons d'un pôle à l'autre : il n'y a pas d'homme si dépourvu de sympathie, si égoïste qu'il ne doive à quelque moment « se mettre à la place d'autrui » : même le cruel le fait ; mais d'autre

part il n'y a pas de saint qui ne revienne en soi, ne serait-ce que pour sentir qu'il doit en sortir et qu'il en sort. Coriolan a été tour à tour le chef et l'ennemi des Romains ; nous sommes chacun nous-même contre les autres et un autre contre nous-même.

Mais ici encore il faut reconnaître des différences de degré et entrer par là dans la psychologie différentielle. La caractérologie ne fait qu'accentuer et fixer, considérer en ordre les termes d'oppositions immanentes à la dialectique intérieure de l'esprit afin de déployer la connaissance de l'homme dans la connaissance des hommes. Puisque l'homme en général circule du sentiment de soi au sentiment d'autrui, il doit y avoir des hommes chez qui le premier prévaut sur le second et d'autres chez qui se rencontre le primat inverse. On peut dire les premiers *égocentriques* (Eg), en signifiant par là qu'ils deviennent incapables d'abandonner la place, le centre de vision et d'action que leur situation leur impose ; ils sont enfermés en eux-mêmes, ne peuvent s'abstraire des besoins enracinés dans leur nature propre. Les seconds sont au contraire *allocentriques* (nEg) en ce que la sympathie les aliène à eux-mêmes, les transporte dans la situation d'autrui, les fait s'oublier eux-mêmes dans les autres, soit en général comme dans le cas du patriotisme, soit en particulier, comme dans un enfant, un amant, un ami, une personne misérable.

Ce qu'il faut préciser, ce par quoi les deux notions caractérologiques d'égocentrisme et d'allocentrisme se distinguent des deux notions courantes d'égoïsme et d'altruisme, c'est la circonstance que, dans l'emploi caractérologique du mot, l'homme dit égocentrique peut être désintéressé. Si par exemple il consacre sa vie à l'ambition, cette ambition peut entraîner le sacrifice de lui-même ; il reste pourtant égocentrique si cette ambition par laquelle il s'impose aux autres en raison d'une cause commune, entraîne l'omission de toute considération, issue d'une imagination allocentrique, de la manière dont les autres ressentent son action ou la jugent. Inversement l'allocentrique peut devenir égoïste

sans cesser d'être allocentrique, si par exemple il s'aperçoit que son allocentrisme lui concilie la connaissance ou même la sympathie des autres et en profite pour les subordonner à ses desseins les plus utilitaires. Même dans ce cas il reste allocentrique en tant que la sympathie qui le transplante en autrui est par elle-même antérieure à tout calcul et à toute réaction volontaire et persiste en lui au sein de l'usage égoïste qu'il en fait, qu'éventuellement elle peut l'entraîner à des actes désintéressés. Bref nous sommes ici dans le domaine de la spontanéité, du premier jet, plus bas que la volonté expresse, dans la nature, avant la moralité.

C'est peut-être avec Häberlin qu'il faudrait réfléchir sur l'opposition entre la tendance à s'imposer aux autres en se prenant pour le centre du monde et la tendance à se syntoniser avec eux. L'homme est pour lui le mixte de deux tendances primordiales, la *Selbstbehauptungstendenz*, la tendance à l'affirmation de soi, qui finit par s'accomplir dans la volonté d'être soi et la *Selbstveränderungstendenz*, la tendance à la modification de soi-même qui aboutit dans la volonté de fusion, de communion, d'identification avec l'autre que soi.

L'ouvrage d'HÄBERLIN est *Der Charakter* (Kober, Bâle, 1925). On trouvera un exposé des idées de l'auteur dans l'*Aperçu...*, de W. BOWEN, *Journal de Psychologie norm. et pathol.*, 5 nov.-15 déc. 1930, pp. 842-44.

Chez les actifs, l'égocentrisme, en s'unissant à l'activité, devient comparable à ce qui est appelé *avidité* dans la classification de Delmas-Boll.

Il faut répéter que pour cette propriété fondamentale, comme pour les autres oppositions, nous n'avons affaire qu'à une opposition relative par le degré. Tout homme est inégalement égocentrique et allocentrique : le saint cherche en même temps le renoncement et son salut, le héros poursuit la défaite de l'ennemi et se réjouit de sa propre victoire, le savant cherche la vérité et il en escompte la satisfaction de son intelligence. Inversement le vaniteux, l'orgueilleux se soumettent au jugement des autres pour en recevoir éventuellement louanges, pouvoir, admiration, obéissance, si bien qu'on se demande souvent si l'orgueil est de l'humilité ou l'humilité de l'orgueil, la vanité un esclavage, ou le désir de la popularité le commencement d'une escroquerie.

Si pourtant tout homme est à la fois égocentrique et allocentrique, les différents hommes le sont également ou inégalement et des effets divers et souvent opposés résultent de ces différences. — Chez l'homme moyen, de ce point de vue égocentrisme et allocentrisme se juxtaposent à égalité et il manifeste tantôt l'un, tantôt l'autre. Il n'en est plus de même chez l'homme en qui une propriété prévaut sur l'autre. Quand l'égocentrisme l'emporte, l'allocentrisme, dans la mesure où il persiste, devient un moyen de l'égocentrisme. Ce qu'un homme ressent de sympathie immédiate pour un autre lui sert à le connaître pour se le subordonner. L'exemple frappant de ce cas est celui du cruel qui a assez de sympathie pour suivre et épouser les sentiments de celui qu'il fait souffrir, mais ne sympathise avec lui que pour en faire le moyen d'un jeu odieux. Inversement il faut bien que l'allocentrique, s'il veut servir ceux qu'il aime, dont les émotions le mènent, mange, boive, gagne de l'argent, conquière plus ou moins de pouvoir puisque sans ces moyens il ne pourrait rien faire pour sa patrie, pour les siens, aider les misérables, améliorer la société comme il le croit convenable. On voit encore ici comment la modification d'un rapport quantitatif peut renverser du tout au tout la valeur d'une qualité. Ces deux considérations de quantité et de qualité permettent néanmoins de marquer la prévalence d'une propriété sur l'autre et l'on pourra exprimer leur rapport relativement ou absolument en disant d'un homme tantôt qu'il est plus allocentrique qu'égocentrique (ou l'inverse), tantôt simplement qu'il est allocentrique, ou, en limitant ce mot à son sens caractérologique, altruiste, tantôt qu'il est égocentrique, ou, avec la même réserve, égoïste.

La distinction de l'égocentrisme et de l'allocentrisme est importante en caractérologie ; mais elle le devient plus encore dans l'intercaractérologie. Il est vraisemblable que l'affinité sociale, indispensable à la perpétuité de certains groupes sociaux, mortelle pour d'autres par la concurrence qu'elle institue entre sous-groupes

trop solides, dont le conflit finit par dissoudre les groupes supérieurs, se résout, comme il arrive dans le groupe le plus primitif, la famille, dans des rapports d'identité et de complémentarité parmi lesquels le plus grand rôle doit appartenir à l'opposition entre le besoin mâle de conquérir et le besoin femelle de se faire conquérir, et par suite entre l'égoïsme et l'altruisme. A tout groupe il faut des chefs ; à tout chef des hommes qui le suivent. La direction de leur association est fondée sans doute sur une visée commune, une peur ou une ambition, d'ordinaire les deux ; mais cette direction n'engendrerait qu'une association homogène si une différenciation, issue de l'opposition entre commander et obéir, donner et recevoir, etc., ne venait en permettre l'organisation, comme elle permet la coopération permanente des sexes dans l'histoire biologique et sociale de l'humanité. C'est dans ce sens que va l'hypothèse, rappelée ci-dessus, de Weininger sur la masculinité et la féminité relatives de tout homme et de toute femme : elle permet d'étendre l'opposition sexuelle au delà du domaine de la différenciation proprement fonctionnelle des sexes. Tout se passe alors comme si M et F n'étaient que des déterminations d'Eg et de nEg.

IV

44. *Prédominance de certaines tendances.* — Les deux notions de tendance et d'émotivité ne doivent pas être confondues. L'émotivité peut s'adjoindre à une tendance ; mais une tendance peut être déjà, préalablement, forte ou faible par elle-même. Il n'est pas nécessaire qu'un homme soit émotif pour avoir soif après une longue marche au soleil, qu'une femme soit émotive pour aimer son enfant. Tout ce qu'on peut dire, c'est que la soif du premier, l'amour de la seconde se manifesteront sous d'autres modes que s'ils étaient, celui-là émotif, celle-ci froide.

Ce qui vient d'être dit sur le rapport des tendances à l'émotivité vaut pour le rapport des tendances aux autres propriétés fonda-

mentales. Celles-ci peuvent favoriser ou défavoriser, ce qui ne veut pas dire seulement accroître ou diminuer, une tendance. Celle-ci a pour ainsi dire sa force propre. Supposons qu'elle soit égale à 2, chez Pierre, un actif, et à 1, chez Paul, un inactif et que l'activité favorise cette tendance proportionnellement à un coefficient égal à 2, la tendance ainsi favorisée devient quatre fois plus forte chez Pierre que chez Paul. Mais si c'était l'inactivité qui possèdât cette influence, il se trouverait qu'alors la tendance, en elle-même deux fois plus forte chez Pierre que chez Paul, produirait en définitive des effets équivalents chez les deux par le concours de l'inactivité qui compenserait l'infériorité première de Paul sous ce rapport.

Nous trouvons ici une première application de la notion de *compensation*, dont l'importance est si grande en caractérologie spéciale. De même que le paralytique compense son incapacité à se déplacer en utilisant une petite voiture mue par le mouvement du bras ou un moteur, chaque caractère, souffrant du défaut (ou de l'excès) de certaines dispositions congénitales, cherche à compenser ces dispositions par l'usage de certaines autres. Ainsi l'inactif, par l'émotivité, s'il en est doué, quand il cherche en se faisant émouvoir à se faire lancer à l'action.

Ces remarques générales une fois faites, il est évident que la détermination des tendances, et surtout des tendances prédominantes chez un homme ou une femme constitue une section importante de la détermination de leur caractère. Dans cette prédominance peut être incluse l'action spéciale de conditions organiques, agissant de façon permanente chez lui pour la susciter. C'est dans le domaine des tendances que l'atomisme des fonctions corporelles trouve son champ d'application ; mais, comme il s'ajoute à une unification structurelle venue d'en haut, de l'équilibre entre toutes les fonctions, bref du caractère, il en résulte que la vérité complète est *un mixte d'atomisme fonctionnel et d'individualité*. D'un certain point de vue, celui du physiologiste, l'étude de la tendance dépend du corps ; d'un autre, celui du caractérologue, c'est le caractère

qui définit son importance pour l'individu. Ainsi la sexualité d'un homme dépend des sécrétions sexuelles et de toute l'organisation destinée à assurer la fonction génitale ; mais forte ou faible elle peut prendre dans la vie de l'individu des importances inégales car tombant dans un caractère comme celui de Casanova, elle a fait son libertinage de mœurs, au contraire masquée par une forte secondarité, elle doit donner lieu à une passion secrète, ou se déguiser.

On pourrait être ici tenté d'esquisser une classification des tendances. Beaucoup ont été faites. Ce travail ne nous paraît pas indispensable : il nous suffira, provisoirement au moins, d'alléguer une de ces tendances quand un fait nous l'imposera. En outre ces classifications sont souvent faites avec l'arrière-pensée d'épuiser l'expérience psychologique. Puisque nous n'avons ici affaire qu'à une propriété supplémentaire, nous n'avons pas à considérer la liste des tendances comme fermée ; nous devons au contraire réserver leur place éventuelle à des tendances qui n'eussent pas encore été reconnues et nommées.

V

45. *Modes de structure.* — A ces propriétés nous ajouterons comme la dernière de cette liste provisoire, la détermination de certains modes de structure que l'on peut considérer comme des spécifications de la secondarité, de laquelle tous les hommes participent peu ou prou, puisque être primaire, ce n'est qu'être moins secondaire.

En gros, quand on traite de la fonction secondaire des représentations, on la considère en elle-même, abstraitement et par suite on est enclin à considérer cette secondarité à l'état de vide et en conséquence comme homogène ; et, par une nouvelle conséquence, à y rendre raison de toute hétérogénéité par une action l'affectant : par exemple si une représentation passée manifeste une force singulière parmi les autres dans le cours de la vie ultérieure du sujet,

on l'explique soit par la nature propre de la représentation, soit par sa connexion avec l'émotivité, à cause de laquelle son intervention dans la vie mentale a eu le caractère d'un traumatisme, soit par le concours d'une tendance profonde. Toutes les réponses de ce genre peuvent avoir leur raison ; mais elles présupposent toujours l'homogénéité de la fonction secondaire : ce serait uniquement pour des causes extérieures à elle qu'elle serait déformée.

Or on peut douter de l'exactitude de ce postulat. L'expérience de certains esprits, plus que celle des autres et, pour une analyse plus poussée, l'expérience de tous les esprits montre que l'esprit d'un homme n'est jamais équivalent suivant toutes les directions, qu'il est *anisotropique*. C'est un fait très courant que, suivant certaines directions, un homme peut être très facile à convaincre : le dehors y entre « comme dans du beurre »; et suivant d'autres il est imperméable à toute argumentation. Comme un terrain est ici rocheux, là friable. Sans doute se donne-t-on des raisons de cette anisotropie. Mais ces raisons paraissent souvent proposées et acceptées pour les besoins de la cause, choisies exprès pour liquider l'anomalie à expliquer. En outre seraient-elles fondées, et elles le sont le plus souvent aussi, constituent-elles une explication suffisante ? Si un cristal paraît plus facile à briser suivant certaine de ses dimensions, ce peut être parce qu'une force supérieure agit sur lui dans cette direction, mais c'est aussi et d'abord parce qu'il y a des lignes de clivage. De même si l'esprit de certains hommes nous paraît fortement et arbitrairement rebelle à certaines actions, notamment intellectuelles, dont ils pourraient évidemment tirer avantage, il doit y avoir quelque raison de cette étrangeté dans la nature des actions mêmes, mais aussi dans celle de leur esprit, plus précisément dans la manière dont leur secondarité réfracte les impressions reçues : il faut dire « la secondarité », puisque souvent cette réfraction se consolide et s'aggrave avec le temps.

Dans certains cas cette anisotropie mentale est réductible à d'autres propriétés du caractère. Une des causes les plus graves de

ces anfractuosités mentales, qui ont toujours la forme de partis pris, est l'étroitesse du champ de conscience qui doit, en même temps qu'elle privilégie certaines représentations, éliminer les autres. Il ne peut pas ne pas en résulter un désordre ultérieur de la structure acquise. — En outre il est toujours vrai qu'un caractère, comme nous le verrons, prédispose à certaines prédilections mentales, un flegmatique est préparé à préférer les raisons logiques, un émotif à assurer la prédominance aux raisons du cœur, à moins que, en raison d'éléments plus particuliers de sa formule qui lui fassent aimer le scandale, il n'y surajoute le cynisme. On pourra donc tenter les réductions possibles de toute unilatéralité de la sensibilité et de la pensée, on devra même les pousser autant qu'il sera possible. S'il arrive cependant que les faits résistent à ces efforts de réduction, on n'hésitera plus alors à admettre une certaine hétérogénéité du champ mental en rapport avec la fonction secondaire des représentations.

Nous allons ainsi esquisser, pour les avoir à notre disposition quand l'expérience semblera nous en imposer l'emploi, *cinq modes de la structure secondaire* dont il est aisé de voir qu'ils indiquent les divers degrés auxquels peut aboutir un effort de systématisation qui, à l'intérieur d'un esprit fini et livré au temps, ne peut devenir total :

1° Le premier doit être le zéro de systématisation, *l'absence de structure*. On peut s'en approcher sans l'atteindre. A cette limite serait la liquéfaction mentale, un esprit fondu dans lequel aucun concept ne pourrait servir à en unifier d'autres. S'en approchent des intelligences confuses, de peu de stabilité, prêtes à abdiquer toute représentation rencontrée, le scepticisme comme le reste.

2° Au-dessus est la condition au moins la plus apparente de l'esprit humain, sinon la plus commune, ce que nous appellerons *la sporadicité* de l'esprit. Celui-ci est capable de systématiser; mais il dispose d'un grand nombre de centres de systématisation. Il a un appareil abondant de concepts premiers et les autres sont

les éléments de leur compréhension ou de leur import. Ils sont dans son esprit comme des outils dans un atelier. C'est un pluralisme.

3° L'esprit scientifique ou philosophique commence à l'étage au-dessus, que nous appellerons celui de la *séjonctivité :* c'est à cet étage que l'anisotropie mentale est apparente. L'esprit fait effort pour réduire l'immense mobilité des concepts disjoints et pour s'élever à des systématisations supérieures aux données empiriques. Mais de cet effort encore résultent, non un, mais des systèmes qui restent dans l'esprit comme des mondes capables d'interférer, mais incapables de se réduire l'un à l'autre ou de se construire dans un système supérieur qui conférerait à tous les autres leur intelligibilité. Il y a séjonction entre eux dans un ensemble polysystématique qui est l'esprit lui-même, ainsi condamné à la séjonctivité. Si une action respecte les lignes dont cette séjonctivité permet le parcours, elle est admise par l'esprit ; si elle essaie au contraire de prendre à la traverse, elle est arrêtée par une résistance infranchissable. L'esprit est clivé.

4° Au-dessus il ne devrait y avoir que ce degré de systématisation auquel atteint l'effort philosophique le plus vaste et le plus poussé dont un esprit humain est capable, s'il ne se trouvait des consciences, notamment des consciences larges à l'intérieur desquelles peuvent se distinguer deux niveaux. — L'un, le plus profond d'un esprit, est subconscient ; il contient un système centré de directions qui forme le squelette de cet esprit, mais ce système reste comme sous-jacent à son activité et, au niveau supérieur, celui de la conscience claire, la contingence ou au moins la souplesse de la vie mentale est conservée. Cela fait des intelligences dures, difficiles à dévier de leur voie propre, mais en même temps ouvertes et accueillantes, à la façon de celle de Bergson qui ne lâchait rien de ce qu'il avait de bonnes raisons d'admettre, mais cherchait toujours à le concilier avec tout ce qu'on lui présentait ou qui se présentait à lui. Dans ce cas la systématisation est faite ou plutôt toujours en train de se faire ou de se parfaire ; mais elle

reste comme immergée. Au lieu de se révéler par une structure sèche et rigoureuse, proprement analytique, elle demeure assez floue, plus indiquée que dessinée, mais peut-être non moins impérieuse qu'une systématisation plus conceptualisée.

5° Au terme supérieur doit se trouver l'esprit le plus rationalisé possible, si l'on veut Spinoza ou Hegel. Les systèmes séjonctifs de tout à l'heure perdent leur indépendance et par suite leur individualité séparée. Des directions les relient et les confondent en un seul réseau. Les termes, les concepts isolés deviennent des carrefours de relations. Ce qui ne peut entrer dans leur construction est éliminé comme contingent.

Ici s'arrête notre inventaire des propriétés fondamentales, constitutives et supplémentaires, du caractère. Nous avons à voir maintenant si par le concours de ces éléments notionnels il est possible de systématiser, sinon tous les faits de l'expérience caractérologique de l'homme, du moins un nombre important et croissant d'entre eux de manière à construire des portraits ressemblants, suggérant le sentiment de leur réalité à ceux qui ont rencontré les originaux dans la vie et la littérature.

Mais avant de quitter la caractérologie générale il convient de marquer, comme transition entre celle-ci et l'étude des caractères, que l'interprétation concrète des propriétés fondamentales, constitutives ou supplémentaires, exige qu'on les considère non seulement chacune en elle-même, mais aussi toutes dans leur connexion avec les autres. Pour le montrer sur un exemple, voici l'inactivité : elle doit avoir toujours les effets propres qui permettent de la définir et de la déceler; mais il n'en sera pas de même pour l'individu suivant que ces effets se manifesteront seuls ou qu'ils se rencontreront avec ceux de telle ou telle autre propriété. Avec le même taux intrinsèque d'inactivité caractérologique deux hommes pourront manifester une inactivité de fait, visible, très inégale car il pourra se faire que l'inactivité de l'un, par exemple un apa-

thique, ne soit pas compensée par l'émotivité, même qu'elle soit aggravée par la largeur du champ de conscience ; tandis que chez l'autre, sentimental étroit, l'émotivité intervienne pour le rendre très sensible aux excitations éventuelles, et l'étroitesse de la conscience, pour accroître l'influence de cette émotivité en la concentrant sur un but unique. De façon générale il y aura toujours une grande différence entre les effets d'une propriété considérée ou s'exerçant isolément et ceux de la même propriété aggravée ou compensée par certains effets des autres propriétés associées à elle dans le même caractère. C'est précisément cette différence que nous ouvrirons quand nous passerons de la considération du caractère à celle de la personnalité, et enfin de la destinée concrète d'un homme.

CARACTÉROLOGIE SPÉCIALE

46. Quand la caractérologie générale a déterminé les propriétés fondamentales qui doivent servir à la définition des caractères, c'est à la caractérologie spéciale qu'il appartient de les composer et d'étudier les types qui résultent de cette composition. Nous rappelons que ces types ne sont que des *repères* en fonction desquels nous nous approcherons ultérieurement de la description des individus.

D'après la distinction des propriétés constitutives et des propriétés supplémentaires, cette composition doit se faire en deux temps. Le premier consiste dans l'édification, faite au moyen des premières, du noyau constitutionnel auquel se réfère la formule courante d'un caractère. Ultérieurement s'y adjoindra, c'est le deuxième temps, suivant des apports de l'expérience et quand il le faudra, l'une ou l'autre des propriétés supplémentaires.

Les trois propriétés constitutives sont l'émotivité, l'activité et le retentissement (fonction primaire ou secondaire des représentations) ; elles forment en se composant $2^3 = 8$ types, qui doivent recevoir chacun une formule et un nom, auxquels nous ajouterons une illustration. Les voici :

Emotifs-inactifs-primaires.	**EnAP**	**nerveux**	**ex. Byron**
— — secondaires . . .	**EnAS**	**sentimentaux**	**Amiel**
— actifs-primaires	**EAP**	**colériques**	**Danton**
— — secondaires	**EAS**	**passionnés**	**Napoléon**
Non-émotifs-actifs-primaires . . .	**nEAP**	**sanguins**	**Bacon**
— — secondaires . .	**nEAS**	**flegmatiques**	**Kant**
— inactifs-primaires . .	**nEnAP**	**amorphes**	**Louis XV**
— — secondaires .	**nEnAS**	**apathiques**	**Louis XVI**

47. Ce tableau requiert plusieurs avertissements. — Le premier concerne l'usage des noms. Il faut prendre soin d'oublier les associations que la pensée courante peut leur attribuer et n'y voir absolument rien de plus que les formules qu'ils ont pour fonction de dénommer, ainsi que les mots *acide chlorhydrique* dénomment le corps qui a pour formule HCl. Autrement l'on pourrait être surpris d'apprendre qu'il y a des sentimentaux doctrinaires ou durs, comme Robespierre et, parmi les passionnés, des hommes aussi soucieux de rationalité que l'a été Hegel.

Cette première observation conduit immédiatement à la seconde ; car, s'il faut se garder d'attacher aux mots à employer telle ou telle nuance, c'est que cette nuance enveloppe souvent un jugement de valeur qui incite à leur emploi. Or ce n'est pas seulement ces jugements de valeur implicite, c'est toute préoccupation de valeur qui doit être écartée de la caractérologie. Il ne s'agit pas de savoir ici si tel caractère vaut mieux que tel autre, car cette appréciation relève de la morale, et non pas de tel ou tel savoir. La caractérologie n'a qu'un objet, c'est de déterminer ce que les caractères *sont*. — A vrai dire tout caractère, en tant que toute valeur enveloppe une objectivité, a sa valeur, il ne s'agira que de s'en bien servir ; de sorte qu'en définitive, comme la moralité l'exige, c'est à l'art avec lequel le sujet que ce caractère conditionne en tirera d'heureux effets, que se mesurera la valeur, non à proprement parler du caractère, mais de l'homme doué de ce caractère. Qu'un nerveux fasse de son caractère comme d'un violon l'instrument de la beauté, il satisfait à la vocation définie de son caractère et il est louable ; mais le flegmatique qui ferait du sien la raison de nier la valeur de l'art ne montrerait que sa partialité. Chacun des caractères est un des aspects, une des possibilités de l'Esprit. Il a besoin de toutes pour constituer l'humanité. Aux hommes à tirer le meilleur usage des caractères qui leur sont départis par le concours des hérédités dont ils procèdent. Comme nous l'avons précédemment marqué (p. 11), la responsabilité n'appartient pas

au caractère, elle appartient au moi, à qui il incombe d'user du caractère pour créer la meilleure des personnalités que ce caractère permette.

48. *Plan de la description de chaque caractère.* — Voici en gros le plan que nous allons suivre dans la description de chacun des huit caractères qui viennent d'être annoncés et qui seront étudiés successivement dans l'ordre où ils viennent d'être énumérés :

Nous commencerons l'étude de chacun d'eux en donnant son *signalement schématique* d'après les données fournies par l'enquête statistique. Dans ce signalement interviendront les *maxima* et les *minima* les plus caractéristiques qui nous renseigneront déjà sur certaines des propriétés les plus apparentes du caractère considéré. Ces faits nous en fourniront comme l'armature.

Puis, nous portant vers des données biographiques, nous esquisserons, en quelques dizaines de pages, le portrait, cette fois qualitatif et relativement vivant, du caractère dont l'enquête statistique nous aura donné le squelette. La correspondance entre ces deux ordres de recherche sera une preuve d'objectivité.

Dans cette description qualitative il faut distinguer tout de suite différents degrés :

1° Les ressources biographiques, soit celles qui ont servi à Heymans, ou à d'autres, soit celles auxquelles nous aurons nous-même recours, ont pour essence de se rapporter à des personnages historiques. Il en résulte un trait presque général de tous les documents utilisés, c'est que, à la réserve de quelques catégories, personnages devenus historiques comme les princes par l'effet de conditions indépendantes de leur caractère, criminels que leurs méfaits ont rendus célèbres et ont fait étudier, les hommes sur lesquels portent ces documents doivent être supérieurs, notamment en intelligence, aux autres hommes de même caractère. Nous nous trouverons donc en présence de nerveux, de passionnés ou de sanguins, et de même pour tous les autres, qui seront plus *accentués* que ceux auxquels nous pourrions nous référer dans l'expérience

courante telle qu'elle est autour de nous. Ce seront des témoins grossis, comme tels plus intéressants à considérer et exposer, mais restant tout de même dans une certaine mesure exceptionnels.

2° Il serait donc souhaitable que nous disposions aussi de beaucoup de psychographies se référant à des hommes sans notoriété, dont ces psychographies décriraient la conduite et généralement la manière de se comporter. Elles nous fourniraient les éléments nécessaires au portrait du type *atténué* de chaque caractère. — Tant que ces documents seront insuffisamment nombreux, il nous faudra procéder à partir des documents relatifs aux personnages historiques en opérant, d'après ce que nous présentent les individus d'un caractère donné qui vivent autour de nous, une certaine réduction de ce caractère tel qu'il est chez les individus supérieurs du type.

3° A ces documents historiques ou courants pourront s'ajouter des documents se référant aux exemplaires de ce type que nous appellerons *anormaux*, sans pourtant aller encore jusqu'à des cas franchement morbides. Tout caractère a ses variétés étranges, il compte des hommes qui, sans l'être assez pour obliger la société à les interner et à les soigner, le sont pourtant autant qu'il faut pour créer autour d'eux comme un cercle d'étonnement. Le « clochard » invétéré, le mendiant thésauriseur, l'homme réglé dans ses habitudes comme un « jaquemart » ne sont pas « des hommes comme les autres » : ils restent pourtant dans la société qui s'accommode d'eux, comme ils s'accommodent d'elle tant bien que mal. Ce ne sont pas des malades, ce ne sont que des « originaux » au sens le plus pauvre du mot. Pourtant ils relèvent d'un caractère ; et même ils peuvent constituer des cas privilégiés pour le caractérologue qui par conséquent doit ajouter leurs psychographies à celles des individus, grands ou moyens, de leur type.

4° D'eux on passe facilement aux malades proprement dits, aux cas indiscutablement *morbides* d'un caractère donné. Puisqu'il y a, comme l'ont admis tant d'auteurs, une parenté entre les

modes sains et les modes pathologiques de la conscience, que le caractère persiste dans le trouble mental qui l'affecte, les psychographies pathologiques constitueront un matériel de faits toujours précieux. Nous y recourrons donc éventuellement ; mais sans jamais oublier que notre objet principal est ici une caractérologie normale, seule capable de nous donner la connaissance des hommes dont l'activité fait la société.

Enfin, ainsi qu'il a été annoncé, nous tâcherons, sur quelques échantillons, de monter de la caractérologie spéciale à la caractérologie sérielle et idiologique, comme nous y inviteront justement les documents historiques qui nous fourniront notre principale documentation. Intermédiaire entre la caractérologie et l'idiologie sera la considération de certains hommes qui pour des raisons différentes nous apparaîtront comme représentatifs d'une famille ou d'une série, comme Byron, Voltaire ou Kant. Pour l'indiquer nous emploierons éventuellement leurs noms comme si c'étaient des noms communs et nous dirons parfois un byron, pour signifier certaine variété de nerveux hautains, un voltaire pour rappeler les sanguins fébriles et un kant pour faire penser à une famille de flegmatiques rigides, remarquables par le sens de la loi éthique.

I. — LES NERVEUX (EnAP)

49. Pour orienter l'esprit du lecteur vers l'expérience convenable, nous allons d'abord reproduire un texte de P. Malapert dans lequel celui-ci décrit, sous le nom d' « émotif-instable ou impulsif », une variété fréquente de nerveux ; puis nous donnerons une liste de nerveux historiques : il est évident que le recours à des personnages historiques a, dans un exposé comme le nôtre, l'avantage majeur de renvoyer à une documentation ordinairement connue de tous les lecteurs cultivés.

Voici le portrait emprunté à l'ouvrage de Malapert :

Mme X... (Portrait IX). Impressionnable et ardente, mais de sensibilité instable, passant du rire aux larmes, de l'emballement le plus déraisonnable

au désespoir le moins justifié. Tempérament amoureux : a des caprices très vifs et qui seraient des passions s'ils étaient plus durables. Coquette, cherche à plaire, aime attirer l'attention, se donne tout entière à l'affection actuelle ; pas de naïveté, mais beaucoup de spontanéité et d'irréflexion dans l'élan passionné.

La mémoire, l'imagination, le jugement sont sous la dépendance presque exclusive des émotions du moment. Voit les choses et les gens suivant l'état actuel de son cœur ; ne songe pas à ce qui ne la séduit pas ; le passé est pour elle presque aboli, du moment qu'il ne la touche plus : j'ai relevé chez elle des exemples d'oubli qui vont presque jusqu'à l'inconscience. Une intelligence intuitive assez vive et assez souple du reste ; mais manque de bon sens, d'ordre dans les idées, de mesure et de tact, de fermeté et de stabilité.

Peu d'activité spontanée, de l'indolence même ; mais capable de danser toute une nuit, de patiner tout un jour ; ne faisant que ce qui lui plaît et allant vite à l'excès. Des impulsions violentes, parfois tenaces, au service desquelles elle peut mettre beaucoup de souplesse et de rouerie câline. Mais pas de volonté réfléchie, froide et persévérante ; pas de suite dans la conduite, pas d'esprit d'ordre, ni pour l'ensemble, ni pour le détail. Abandonnant tout d'un coup : des volte-face subites, des coups de tête ; pas précisément fausse ou fourbe et pourtant un caractère sur lequel il n'y a pas de fonds à faire, parce que la direction, la maîtrise de soi lui font complètement défaut, parce qu'elle se laissera toujours emporter par son cœur ou son tempérament et ne soumettra jamais sa vie à des principes arrêtés et immuables (*Elém. du caract.*, etc., Paris, Alcan, 1897, pp. 227-8).

Il est remarquable que Malapert, qui ignorait la notion de *fonction primaire* et ne disposait encore que d'une classification insuffisamment précise, ait si naturellement retrouvé les traits de caractères appartenant à la formule de l'EnAP. La primarité, c'est-à-dire la servitude à l'égard du présent, est le trait qui éclate à toutes les phrases de ce portrait ; mais on y voit que la primarité y est grossie par l'émotivité, qui rend raison de la violence des mouvements successifs de la sensibilité et conséquemment de l'intelligence et de la volonté ; et il s'y ajoute que l'inactivité, qui se manifeste éventuellement par « de l'indolence », livre le sujet à la contradiction de ses emballements successifs. La précision de ce portrait, si sommaire soit-il, prouve à la fois la netteté de l'observation de Malapert et la réalité du caractère nerveux, dont il se dégage immédiatement la vérité caractérologique que le *vagabon-*

dage affectif doit être la résultante frappante des propriétés constitutives de ce caractère.

50. *Liste de nerveux historiques.* — Voici, non classée, c'est-à-dire non répartie en séries, partiellement ou totalement, une liste de nerveux ou d'hommes de type byronien, d'où par neutralisation des différences peut se dégager à l'esprit du lecteur une sorte d'image moyenne du nerveux. Nous laissons cette liste assez courte parce que nous ne voulons y insérer que des hommes dont le diagnostic caractérologique est assuré :

G. d'Annunzio, Baudelaire, Henri Beyle (Stendhal), Branwell Brontë (frère d'Emily et de Charlotte), Byron, Chateaubriand, Chopin, Douwes Dekker, Dostoïewski, Gauguin, Goldsmith, Grillparzer, H. Heine, Hoffmann (l'auteur des *Contes Fantastiques*), Francis Jammes, La Fontaine, Jules Laforgue, Julie de Lespinasse, Lenau, P. Loti, Mozart, Multatuli, Alfred de Musset, Edg. Poe, Rimbaud, Sterne, Synge, W. Thomson (l'auteur de la *City of dreadful night*), Verlaine, Villiers de l'Isle-Adam, Oscar Wilde.

Signalement statistique du nerveux

51. Voici d'abord l'indication des *maxima* et des *minima* relatifs aux nerveux d'après l'enquête statistique. La comparaison de ces nombres avec la moyenne des caractères pour la propriété considérée permet éventuellement de constater la grandeur des différences entre les déterminations de ce caractère et les déterminations correspondantes des autres. Particulièrement intéressante est la comparaison des chiffres se référant aux nerveux avec ceux qui se rapportent aux flegmatiques, dont la formule nEAS s'oppose en tous les éléments à celle des nerveux. Encore ici il faut souligner que chaque fois que les *maxima* des uns doivent théoriquement s'opposer et s'opposent en fait dans les documents aux *minima* des autres, cette opposition constitue une vérification particulièrement précieuse de l'objectivité de ces affirmations caractérolo-

giques, puisque les médecins qui ont répondu à l'enquête, non seulement ignoraient la classification, mais faisaient chaque fiche sans penser aux autres. Pourtant nous allons voir ordinairement les nerveux s'opposer exactement aux flegmatiques, abstraction faite naturellement des cas où une propriété exprime une identité humaine ou même peut résulter de la convergence de deux contradictoires sur un même effet. Faut-il illustrer l'opposition du nerveux et du flegmatique : qu'on pense à celle de Byron ou de Dostoïewski et de Kant ou Franklin !

Pour la facilité des rapprochements entre les propriétés considérées, nous les groupons en huit rubriques qui déjà nous donnent des corrélations importantes du caractère nerveux :

1. *Empire de l'instant*

	Nerv.	Col.	Moy.
Q. 1, 1°, *mobile et affairé*	70,7	77,4 (max.)	40,6

On voudra bien *lire* ces nombres pour prendre conscience de chacun des traits dont ils amorcent l'étude : ainsi, suivant le contenu de cette première ligne, les nerveux sont en moyenne beaucoup plus « mobiles et affairés » que la moyenne et ils ne sont dépassés que par les colériques, les EAP, chez qui l'activité ajoute à l'effet de l'émotivité primaire qui appartient en commun aux nerveux et aux colériques.

	Nerv.	AS	Moy.
q. 2, 2°, *au travail par à-coups.*	71,3 (max.)	0,4 (min.)	29,1

L'opposition maximale des nerveux et des actifs-secondaires (passionnés et flegmatiques) est aussi forte qu'elle peut être. Elle

oppose la pulsatilité de la sensibilité des nerveux et la continuité de l'activité des AS.

	Nerv.	Fleg.	Moy.
q. 7, 1°, *impulsif*	78,2 (max.)	12,8 (min.)	43,6

Ces nombres vérifient encore exactement ce qui vient d'être dit sur l'opposition du nerveux et du flegmatique : il est impossible que le flegmatique ne juge pas le nerveux une girouette et que le nerveux ne juge pas le flegmatique une borne, si du moins ils ont l'un de l'autre une expérience assez longue.

	Nerv.	Fleg.	Moy.
q. 15, 4°, *humeur égale*	4 (min.)	46,2 (max.)	22,8

La variabilité de l'humeur est presque égale chez les nerveux et les colériques c'est-à-dire chez les émotifs-primaires ; mais à l'expérience on ne peut pas ne pas être frappé d'une différence qualitative entre les deux cas : chez les nerveux elle subit les événements et pour cette raison paraît plus purement émotive ; chez les colériques elle se condense vite en actions.

	Nerv.	Fleg.	Moy.
q. 19, 1°, *sympathies mobiles*	57,5 (max.)	3	25,7

Peut-on trouver une meilleure illustration de ce nombre que la *Confession d'un enfant du siècle* où Musset appelle mal du siècle son incapacité à la constance en amour et son détestable penchant à persécuter ceux qui l'aimaient et même qu'il aimait, quand il n'avait aucun reproche à leur faire ?

	Nerv.	Sang.	Moy.
q. 17, *vivement consolé*	60,9	77,9 (max.)	48,2

On voit ici par le maximum des sanguins que l'émotivité atténue la facilité à être consolé.

	Nerv.	Moy.
q. 74, 4° *souvenirs désordonnés de lectures*..	41,4 (max.)	20,2

Ce chiffre manifeste l'influence de l'émotivité primaire sur l'intelligence.

	Nerv.	Moy.
q. 23, *changement répété de profession, de carrière*	18,4 (pr. max.)	9,8

D'après les chiffres de l'enquête le max. appartiendrait avec le taux de 29,6 aux amorphes, mais ce chiffre est insuffisamment autorisé car le nombre des amorphes examinés est petit ; en outre, serait-il au niveau de celui des nerveux, cela ne diminuerait en rien la signification du nombre relatif aux nerveux et prouve seulement que la raison de cette inconstance pratique est le groupement nAP.

2. *Intensité affective*

	Nerv.	Fleg.	Moy.
q. 10, 1°, *violent*	75,9 (max.)	16,9 (min.)	45,7

Alfr. de Musset, *Conf. d'un enfant du siècle :* « Quand je lus ces mots, je jetai le livre et je fondis en larmes » (V, chap. V). — « Je sentis si vivement mes torts que je me fis honte à moi-même » (IV, chap. IV). — « Mon cœur me criait de partir » (V, chap. IV).

	Nerv.	Fleg.	Moy.
q. 11, 1°, *susceptible*	68,4 (max.)	21,4 (min.)	52,1

Cette susceptibilité *(reizbar)* signifie à la fois l'excitabilité et la susceptibilité aux critiques et généralement aux jugements

d'autrui. — Stendhal, Maurice de Guérin, Benjamin Constant se plaignent d'être émus « par des riens » c'est la définition même de l'émotivité ; mais cette émotivité se manifeste le plus visiblement et le plus fortement chez les nerveux, car elle se convertit en actions chez les actifs et est dissimulée chez les sentimentaux.

	Nerv.	Fleg.	Moy.
q. 87, 2°, *parole forte, criarde* .	20,1 (max.)	1,6 (min.)	8,2

L'allure de la voix est un des éléments les plus importants de l'analyse caractérologique ; elle a notamment pour avantage d'être toujours à la disposition de l'observateur, qui doit au reste tenir compte des circonstances de l'observation.

	Nerv.	Fleg.	Moy.
q. 88, 1°, *beaucoup rire*	62,1 (max.)	23,5 (min.)	40,6

Met encore en évidence l'opposition des nerveux et des flegmatiques.

3. *Besoin d'émotions*

	Nerv.	Moy. des P	Moy.
q. 20, 2°, *recherche d'impressions nouvelles*	63,2	64,1	35,6

Ce n'est pas immédiatement la même chose d'être émotif et de rechercher l'émotion : les primaires d'après ces nombres sont épris de nouveautés, émotifs ou non.

	Nerv.	Col.	Moy.
q. 22, 1°, *désireux de changements* ..	71,8	72 (max.)	43,1

Le taux des nerveux est ici le taux de tous les primaires, sauf des sanguins pour lesquels il s'abaisse assez (62,1).

	Nerv.	Fleg.	Moy.
q. 25, 2°, *se soucie de résultats immédiats*	66,7 (max.)	15,3 (min.)	39,5

les nombres de cette question vérifient la connexion entre le raccourcissement du passé, lié à la primarité, et le raccourcissement de l'avenir, limité au prochain.

	Nerv.	Fleg.	Moy.
q. 71, 1°, *besoin de divertissements*..	68,4 (max.)	14,1	39,1
2°, *casanier*	31,6 (min.)	79,7	55,2
3°, *épris de solitude, ermite*...	4,0 (min.)	9,8	10,4

Il est remarquable que le flegmatique qui détient ici le minimum pour 1° et le maximum ou à peu près pour 2° ne détient pas le maximum pour 3° car il est nettement dépassé par les sentimentaux et les apathiques qui ont en commun le groupement nAS : d'où l'on peut conclure que le *besoin de divertissements* pour lequel les nerveux détiennent le maximum est à deux composantes : le besoin de nouveauté, de tout ce qui réveille la sensibilité, par lequel ils s'opposent aux flegmatiques et le goût de la société que le flegmatique éprouve dans une certaine mesure, à cause de A qui joue ici un rôle comparable ; on peut aller vers les autres pour agir avec eux ou pour partager leurs émotions.

4. *Défaut d'objectivité*

	Nerv.	Fleg.	Moy.
q. 26, 2°, *contradictions de la pensée et de la vie*	43,7 (max.)	4,6 (min.)	19,2

Qui pourrait s'étonner qu'un homme dont la vie n'est qu'une succession d'émotions passivement reçues du cours contingent des événements extérieurs donne le spectacle d'une conduite et d'une parole contradictoires ? B. Constant s'est plaint et a souffert de son « extraordinaire incertitude de conduite » : il y avait en lui un nerveux jugé par un sentimental à cause d'un taux un peu plus accentué de secondarité.

	Nerv.	Fleg.	Moy.
q. 63, 1°, *complètement digne de foi*	32,8 (min.)	85,0 (max.)	57,3
4°, *menteur*	11,5 (max.)	1,8 (min.)	5,4

La véracité est l'objectivité dans les paroles : elle doit manquer au plus haut degré possible aux nerveux.

	Nerv.	Fleg.	Moy.
q. 64, 1°, *parfaitement honnête* ..	59,8 (pr. min.)	90,9	77,3
3°, *malhonnête*	4,6 (max.)	0,5	1,1

Ces deux groupes de nombres devaient être parallèles puisque l'honnêteté est dans les actes ce que la véracité est dans les paroles.

	Nerv.	Fleg.	Moy.
q. 72, 1°, *parlant sur les choses*.	27,6 (min.)	67 (max. net)	42,8

Cette question 72 qui contient trois parties, 1°, *parlant sur les choses*, 2° *parlant sur les personnes*, 3° *parlant de soi*, est particulièrement intéressante parce qu'elle indique l'orientation de genres importants d'intérêts dans les divers caractères. Par la première de ces sections elle révèle que l'intérêt pour l'objectivité est bien moindre chez les nerveux que pour les sujets, autrui ou soi, en opposition maximale avec les flegmatiques, que l'intérêt domi-

nant pour les choses rend malhabiles à saisir les personnes et eux-mêmes.

	Nerv.	Fleg.	Moy.
q. 85, 1°, *ponctualité*	31,0 (min.)	86,6 (max.)	57,5

Ces chiffres sont remarquablement comparables à ceux de la véracité, indiqués un peu plus haut. Les rapporteurs ont rarement hésité à attribuer la ponctualité à qui ils attribuaient la véracité et les divergences peu nombreuses se sont compensées ou peu s'en faut.

	Nerv.	Fleg.	Moy.
q. 86, 2°, *objectif* (sachlich).	7,5 (min. net)	51,9 (max. net)	25,4

Toute la question 86 porte sur la manière dont un homme parle, s'exprime, expose ce qu'il a à faire : elle indique donc ici que, pour avoir un bon rapport d'affaires d'où soit éliminée toute appréciation subjective et affective et qui s'en tienne aux matières de fait et de droit, à tout ce qui est réel et formel, il ne faudra pas s'adresser à un nerveux, mais de préférence à un flegmatique.

5. *Manque d'esprit de suite*

	Nerv.	AS	Moy.
q. 2, 1°, *toujours au travail* ...	7,5 (min.)	99,15 (max.)	56,4

Marque la discontinuité dans la vie et surtout dans l'activité laborieuse :

	Nerv.	Fleg.	Moy.
q. 4, *négliger les travaux imposés*	41,4 (max.)	2,1 (min.)	19,3
q. 5, 1°, *ajourner*	81,1 (pr. max.)	les A entre 9,7 et 14,7	46,6

Ces deux propriétés manifestent d'après ce qui a été dit (p. 85) des corrélations de l'inactivité, l'influence de celle-ci sur la conduite des nerveux : l'obstacle empêche au lieu de stimuler. Aussi comprend-on le résultat de la q. 6, 1° :

	Nerv.	Fleg.	Moy.
q. 6, 1°, *facilement découragé*..	52,9 (max.)	9,1 (min.)	30,8

Les questions suivantes montrent l'aptitude à commencer sans poursuivre :

	Nerv.	Moy.
q. 16, 2°, *léger* (leichtmütig)	60,9 (max.)	44,0
q. 24, *grands plans (non poursuivis)* ...	41,4 (max. net)	18,5

La propriété révélée par cette question équivaut au remplacement de la vie pratique par une vie imaginative, si l'on veut, par une sublimation, relativement à l'action sur les objets de la perception.

	Nerv.	Fleg.	Moy.
q. 21, 3°, *facile à convaincre*	40,8	2,5	17,7

Enfin, sur la persévérance même, les réponses à la question 6, 2°, marque l'infériorité des nerveux :

	Nerv.	Fleg.	Moy.
q. 6, 2°, *persévérant*	23,6	67,7	40,9

6. *Manque de discipline de soi*

	Nerv.	Am.	Fleg.	Moy.
q. 46, 1°, *sexualité déréglée* . .	16,1	21,4 (max.)	2,1 (min.)	8,2
q. 51, 3°, *dépensier*	59,2 (max.)		30,1 (min.)	45,2
q. 89, 4°, *impatience pendant les maladies*	40,2 (max.)		13,4 (min.)	24,4

C'est évidemment ici le défaut de secondarité qui manifeste son influence, car elle manque au caractère nerveux que son émotivité et sa passivité rendent plus sensible aux tentations et plus faible devant elles.

7. *Sentiment de soi*

Abstraction faite de l'opposition entre égocentrisme et allocentrisme, un caractère donné peut favoriser dans une conscience le sentiment de l'importance du moi ou au contraire amener le moi à se perdre dans les choses ou les autres. Voici ce que donnent les nombres relatifs aux nerveux :

	Nerv.	Fleg.	Moy.
q. 47, 1°, *content de soi*	52,9 (max.)	26,9 (min.)	39,7

Ce chiffre est à rapprocher de la question 72, 1°, considérée un peu plus haut : *parlant sur les choses*, etc.

	Nerv.	Fleg.	Moy.
q. 48, 1°, *vaniteux*	54 (max.)	9,3 (min.)	27,4
q. 49, 1°, *désireux d'honneurs*.	47,7 (pr. max.)		36,8

Ces deux questions sont voisines en tant que les honneurs flattent la vanité.

	Nerv.	Moy.
q. 60, 3°, *affecté* (geziert)	21,3 (max.)	10,2

L'affectation manifeste le désir d'un effet à produire, sans doute en connexion avec la vanité, en vue de donner une opinion flatteuse de soi.

	Nerv.	Moy.
q. 72, 3°, *parlant sur soi*	29,9 (max.)	15,2

Les nerveux détiennent les maxima de l'intérêt pour les autres et de l'intérêt pour soi avec le minimum de l'intérêt pour les choses.

	Nerv.	Moy.
q. 88, 4°, *rire à ses propres plaisanteries* ...	12,6 (max.)	7,2

Confirme les nombres précédents par un détail qui prouve une complaisance insuffisamment contrôlée envers soi.

8. *Imagination artistique*

	Nerv.	Moy.
q. 63, 3°, *embellissant ce qu'il dit*	27,0 (max.)	15,4

Il y a bien des manières de mentir : il est caractéristique que les nerveux sont au maximum aptes à orner, à rendre significatif et émouvant ce qu'ils rapportent. Est-ce autre chose que l'art ?

	Nerv.	Moy.
q. 82, 1°, *complimenteur*	19,0 (max.)	10,2

La disposition à complimenter se place d'elle-même à la rencontre de l'intérêt pour les personnes et de la disposition à embellir. C'est aussi une vanité préméditée dans la mesure où celui qui complimente peut attendre d'être payé en même monnaie.

52. Un caractère est une unité : rassemblons ces données dans une intuition systématique. Si la caractérologie est une connaissance légitime, elle doit permettre, d'une part, au moyen de faits constatés et, autant que possible, mesurés, de dégager par induction les traits constitutifs d'un caractère ; mais, d'autre part, de déduire, à partir de ces traits, c'est-à-dire des éléments de la formule de ce caractère, des propriétés qui se trouveront coïncider avec les propriétés constatées. On établit la réalité empirique d'un caractère par la description statistique ou biographique ; mais on doit le comprendre par construction, comme on comprend la formation d'une sphère par la rotation d'une demi-circonférence autour de son diamètre. Voyons s'il en est ainsi pour les nerveux.

Le nerveux est un primaire, il est émotif, il est inactif. Isolément et en concourant ces propriétés doivent produire et expliquer les modes de sa conduite et plus intimement de sa sensibilité. — En tant que primaire, à cause de l'émotivité qui accroît la puissance des excitations successives qu'il subit et par un effet de l'inactivité qui contribue à le rendre passif par rapport à ces excitations, il doit être le plus primaire des primaires et par suite c'est chez lui que les corrélations de la primarité doivent atteindre à leurs *maxima*, positifs ou négatifs. Il tend donc vers une condition-limite dans laquelle il naîtrait et mourrait avec l'instant. Comme les instants changent, il change. Quand le désir le pousse au travail, il se met à travailler ; mais qu'un autre sentiment, éveillé par une autre excitation, intervienne, il cesse ce travail. Très émotif il doit réagir à l'événement ; mais cette réaction qui commence et finit avec l'émotion et que contrarie l'inactivité est impulsive. Aussi, à cause de ces variations, son humeur ne peut être égale; ni ses sympathies constantes. Il peut souffrir vivement ; il doit se consoler assez vite.

Ses souvenirs que la secondarité n'a pas reliés dans des systèmes se renouvellent par les usages qu'il en fait et il change d'occupations. Cette inconstance peut-elle être douce ? L'émotivité doit la rendre violente et cette intensité, se manifester par la force de la voix et la fréquence du rire.

C'est une loi importante de tout caractère que nous commençons par *faire de ce que notre nature nous destine à faire, l'idéal de notre vie.* Si nous appelons *soi* l'idéal que le moi se fait de lui-même le soi est d'abord conçu et cherché dans le prolongement du moi. Surémotif, vivant *par* l'émotivité successive le nerveux doit vivre *pour* l'émotivité et son renouvellement : doit lui être essentiel le besoin d'émotions. Il doit vouloir le changement, chercher les divertissements, sortir de chez lui, fuir la solitude.

En tout caractère les puissances majeures doivent se payer par des impuissances majeures. Il suffit de renverser ses aptitudes pour dégager ses inaptitudes que la statistique confirme. Ce que la variabilité affective rend le plus difficile, c'est l'objectivité dans la pensée et l'action. Il doit être presque impossible au nerveux de se livrer aux travaux imposés, qui ne peuvent correspondre qu'exceptionnellement à ses désirs propres et actuels. Il doit les ajourner ou, s'il s'y engage, les quitter bientôt, découragé. Les grands plans encouragent son imagination, mais comme leur exécution comporte toujours des péripéties pénibles, il doit s'en désintéresser vite. Aussi la persévérance lui manque pour continuer, de même que la discipline de la secondarité pour écarter les tentations, la dépense, supporter les maladies avec patience.

Le voilà donc rejeté, de la considération des choses auxquelles il n'est pas attaché par le besoin d'objectivité, vers les autres et vers soi. La vanité manifeste à la fois sa faiblesse et sa complaisance pour lui-même. Il cherche l'admiration, les honneurs qui le mettent en évidence, affecte souvent d'être ce qu'il voudrait être, se plaît à entretenir les autres de lui-même. Enfin quelques documents de l'enquête statistique annoncent ce que les documents

biographiques montreront de manière éclatante, les dispositions du nerveux pour l'art et la littérature. Il ment pour embellir, il embellit les autres en les complimentant.

— Tels sont les traits principaux qui constituent d'après les données statistiques, dans les limites de leur valeur, un premier crayon du caractère nerveux. Ces données ne sont pas incohérentes : toutes indépendantes qu'elles soient les unes des autres par leurs origines, puisqu'elles ont été fournies par des milliers d'observateurs répondant à des questions distinctes ou éloignées, elles convergent dans l'unité d'un caractère auquel il nous est tout de suite facile, en regardant autour de nous, de rapporter des noms. Nous pouvons donc dire ce premier résultat objectif. Mais il nous faut constater aussitôt que l'objectivité est singulièrement défavorable au nerveux. N'étant pas fait pour elle, elle doit en effet le desservir ; favorable à la systématisation et l'action extérieure, elle doit déprécier le moins systématique des caractères et le moins intéressé par les choses en tant que telles.

Aussi pouvons-nous tout de suite mettre en évidence une opposition qui doit servir de principe à l'opposition déjà répétée entre le nerveux et le flegmatique. Dans toute vie humaine doit se rencontrer un mode original du *rapport entre un homme et son œuvre*. Nous ne pouvons exister sans rien faire ; mais nous ne pouvons rien faire sans exister. L'existence et l'œuvre chacune à sa manière déborde l'autre : aucune œuvre n'épuise son auteur ; aucun auteur n'est égal à son œuvre qui est aussi dans la nature. Mais, quel que soit le contenu de ce rapport qui spécifie celui du sujet et de l'objet, il doit arriver, soit que l'homme tende à se perdre dans l'œuvre, à se faire objet, soit au contraire que l'œuvre n'ait de valeur pour lui qu'en tant qu'elle est l'expression de lui-même, une partie de ce qu'il est parce que c'est lui-même qui compte à ses propres yeux et non ce qu'il fait. — Les deux termes de cette alternative sont précisément le flegmatique et le nerveux. Que savons-nous de plus de beaucoup de flegmatiques sinon qu'ils ont fait tel livre ou

tel acte ? Tout ce que fait le nerveux n'a pour fin que de l'exprimer lui-même dans sa singularité. Dès lors c'est la méthode biographique qui doit nous approcher le plus intimement de lui et nous renseigner le plus fidèlement sur lui : ce sera donc pour lui sans doute que nous recourrons le plus longuement à son emploi. Naturellement, comme nous en avons averti, l'usage de cette source de documents, en nous tournant vers les nerveux célèbres, nous amènera à considérer de préférence des nerveux accentués, de sorte que ce caractère plus ou moins tumultueux par nature devra nous le paraître encore davantage. Il sera donc indispensable d'abaisser pour ainsi dire de plusieurs degrés le résultat de ces analyses quand nous voudrons revenir vers les nerveux atténués, il est vrai pas toujours ! de l'expérience quotidienne.

Portrait psychographique du nerveux

53. Nous venons, dans le résumé des résultats statistiques, d'indiquer l'influence dans la manifestation du caractère nerveux des conditions fondamentales, élémentaires de ce caractère. Nous allons classer maintenant les faits en fonction, non plus des éléments, mais des groupements d'éléments dont la considération fait ainsi la transition de la caractérologie générale à la caractérologie spéciale, en procédant des effets du groupement EP (émotivité-primarité) à ceux du groupement nAP (inactivité-primarité), puis à ceux du groupement nAE (inactivité-émotivité).

Groupement EP

54. A) *La mobilité des sentiments.* — Ch. Fourier, parmi les tendances humaines dont il a esquissé l'inventaire, a discerné un besoin de renouvellement qu'il a appelé *la papillonne.* Toute conscience le connaît à quelque degré d'après son expérience propre ; et on peut le comprendre en son fond comme le besoin de

l'esprit, lorsqu'il se sent s'objectiver, se naturaliser, s'anéantir dans l'habitude et la nature, de faire retour à la conscience et à sa plus vive actualité. Dès que l'ennui, tonalité de l'indifférence, l'envahit, il éprouve le besoin de se réveiller et cherche ce réveil dans le renouvellement de ses impressions, qui ont d'autant plus de charme qu'elles sont plus fraîches, qu'elles n'ont pas encore été flétries par la répétition et l'accoutumance. — Ce qui est vrai en moyenne de toute conscience l'est, par l'effet de la spécialisation caractérologique, éminemment de telle famille de consciences. La mobilité des sentiments au plus haut degré distingue des émotifs-inactifs à fonction primaire. L'émotivité accentue les éléments de la scansion affective de la vie ; ni l'activité, qui tend à substituer, à l'action de l'objet sur le sujet, celle du sujet sur l'objet, ni surtout la secondarité, qui joue dans notre vie énergétique le rôle d'un volant et tend par suite, dès que le régime moyen de la vie mentale est troublé, à le rétablir, ne peuvent intervenir. La mobilité affective doit être chez les nerveux à son maximum.

Aussi n'est-il pas étonnant que la mobilité des sentiments soit le trait le plus manifeste que leurs œuvres et leur biographie nous permettent de reconnaître dans le caractère des nerveux dont les noms se trouvent sur la liste donnée au début de leur étude. « De sensibilité instable, passant du rire aux larmes, de l'emballement le plus déraisonnable au désespoir le moins justifié », voilà ce que dit Malapert de la jeune femme qu'il décrit. Rimbaud exprime le rythme de sa propre sensibilité et déjà le change en programme quand il écrit : « Le poète doit rechercher toutes les formules d'amour, de souffrance, de folie » (cité par R. CLAUZEL, *Une Saison en enfer et Arthur Rimbaud*, Soc. fr. Édit. Litt. et Techn., 1931). Stendhal en donne une image fidèle quand il peint cette mobilité s'exaspérant par l'effet des circonstances chez la duchesse de la *Chartreuse de Parme* (cf. R. LE SENNE, *Mens. et Car.*, p. 338). Toute leur vie Byron, Musset, Dostoïewski, Heine ont éprouvé et aimé la succession plus ou moins rapide des senti-

ments parce qu'elle les sauvait de l'ennui toujours menaçant et renouvelait l'intérêt de leur existence.

C'est cette instabilité affective qui est désignée depuis longtemps par les expressions de *cyclothymie* ou de *cycloïde*. E. KRETSCHMER dans *La Structure du corps et le caractère* (trad. Jankélévitch, Paris, Payot, 1930) les reprend en liaison avec celles de *schizothymie* et de *schizoïde*. L'usage fait par lui des deux groupes de notions est extrêmement flottant : si l'on se réfère aux applications qu'il en indique, elles vont de la désignation de catégories très larges à celles de spécifications très étroites. Au plus haut degré d'extension la distinction coïncide avec celle de primaire et de secondaire ; au plus étroit le schizoïde est un sentimental très introversif et enfermé en lui-même tandis que le cycloïde est un émotif primaire, actif et pycnique ou inactif et instable. Dans ce dernier cas nous retrouvons la mobilité affective des nerveux. Kretschmer écrit (p. 136, trad. fr., haut) : « Le tempérament des cycloïdes oscille entre la gaieté et la tristesse. Oscillations profondes, douces et arrondies : plus rapides et plus superficielles chez les uns, plus pleines et plus lentes chez les autres. »

Les données biographiques et pathologiques concordent en ce qu'elles montrent les deux aspects de la mobilité affective qui est, en même temps et plus ou moins, qualitative et énergétique. En tant que *qualitative*, elle fait passer d'une qualité de l'émotion à une autre, de la joie à la peine, de la confiance à la méfiance, de l'horrible au délicieux et ainsi de suite. La couleur de la sensibilité change, mais on reste au même niveau de tension. La mobilité *énergétique* au contraire est une dénivellation, elle procède de la dépression à la tension ou de la tension à la dépression : le sujet échange une condition où il est à peu près dénué de moyens, d'efficacité, de dynamisme intérieur contre une autre où il surabonde momentanément de forces, à moins que ce soit l'inverse. En fait les deux oscillations mêlent d'ordinaire leurs ondes et le sujet change en même temps de tonalité et de ton. — Cette double

oscillation, d'ailleurs apériodique, et qui ne fait qu'étendre à la totalité du moi ce qui est partout vrai de l'émotivité dont elle exprime l'essence bipolaire, entraîne souvent chez l'émotif et particulièrement chez le nerveux la tendance à *penser par contrastes* et généralement par oppositions.

A mesure que cette mobilité affective se précipite, soit par l'effet d'une primarité extrême, soit par la rapidité éventuelle des circonstances extérieures, elle tend vers la bigarrure, la juxtaposition de couleurs vives, le manteau d'arlequin. Par elle-même la sensibilité nerveuse se rapproche de la naïveté populaire, de la vivacité enfantine. Elle doit se reconnaître dans le carnaval, qui est un tournoiement d'actions contrastées, dans le bal costumé qui juxtapose les époques à travers le temps, dans le travesti qui met à un homme d'aujourd'hui un vêtement d'autrefois, à un sexe le costume de l'autre et renouvelle les sensations par leur mélange inaccoutumé. Toute culture est l'imprégnation d'un peuple et d'une époque par un caractère : le XVIIIe siècle vénitien a exprimé la fièvre, l'aventure et le caprice du caractère nerveux, tel que le fait la mobilité affective.

54. *La destination poétique.* — Que de là doive résulter la délicatesse la plus exquise du sentiment poétique, il n'est que trop facile, *a priori* de le comprendre, *a posteriori* de le vérifier en constatant qu'aucun caractère ne compte un aussi grand nombre de poètes, comme on le voit déjà par la courte liste que nous avons constituée. Il y aura des poètes sentimentaux, mais ils tireront la poésie vers la philosophie, comme Vigny ; d'autres seront colériques, mais ils la tireront vers l'art oratoire comme Victor Hugo ; et ainsi de suite. Le nerveux est le caractère de la poésie pure parce que l'imagination qualitative est l'expression spontanée de l'émotivité souveraine. Certes tous les nerveux ne peuvent pas être des poètes, car, pour écrire un poème, il faut plus que la vocation de l'être par la puissance de sa nature, il faut aussi certains dons techniques, dont les conditions sont organiques et spéciales,

comme la sensibilité aux rythmes, l'art d'associer les mots par leurs rimes, l'originalité et la finesse dans la perception des ressemblances. Aussi les nerveux se distribuent entre ceux qui sont capables d'écrire des poèmes et ceux qui les lisent ; mais tous ont normalement le sentiment de la poésie et le proclament. Les jugements spontanés de valeur qu'un homme énonce expriment ses valeurs caractérologiques. Il ne les justifie pas et il n'a pas à les justifier parce que d'une part toute valeur s'autorise par elle-même, et que d'autre part les raisons qu'un homme peut se donner pour y adhérer ne sont que les prétextes de son goût inné pour elle. Mais ils constituent un témoignage direct sur son caractère.

55. *La vivacité des sentiments.* — Cette mobilité apparaît d'autant plus aux autres qu'elle est alimentée par une plus forte émotivité. Non seulement la voix devient forte, non seulement l'action devient plus volumineuse en intéressant des mécanismes de plus en plus profonds et de plus en plus nombreux, non seulement l'intensité des réactions musculaires, serait-ce une poignée de mains, devient plus énergique, mais le langage subit une modification qui en est l'expression la plus précieuse à analyser. L'étude caractérologique du style n'est pas encore commencée. A mesure que les caractères se préciseront, il n'y aura pas d'élément du style, construction, vocabulaire, importance relative des formes grammaticales, continuité ou discontinuité des phrases et ainsi de suite, qui ne pourra servir à la vérification et à la spécification d'hypothèses caractérologiques. Cette étude devra notamment permettre de faire exactement le départ entre l'influence des conditions sociales et historiques de la formation d'un auteur et celle, beaucoup plus intéressante en définitive, des conditions individuelles, originales, qui, du fond du caractère de l'auteur, déterminent son art et son expression.

Considérons seulement ici à titre d'exemple le signe déjà indiqué de l'émotivité non inhibée ou contrôlée : l'emploi général ou

localisé de mots trop forts, *le superlativisme*. Cet emploi applique la définition de l'émotivité, car celui ou plus fréquemment celle qui emploie des mots trop forts prouve ainsi qu'il réagit trop pour de faibles excitations. Il y a évidemment excès, au jugement de l'homme moyen, à traduire une sensation agréable, mais modérée, par les termes de *ravissant* ou de *délicieux*, à qualifier de *formidable* une action courante, à recourir à *terrible* ou *horrible* pour un accident bénin : celui qui le fait montre par ce superlativisme qu'il « s'émeut pour des riens », sauf évidemment dans le cas où le terme employé a été si complètement usé par son emploi traditionnel qu'il a perdu toute couleur et toute force.

Marquons en passant que *la localisation du superlativisme* peut servir de critère intéressant pour favoriser le discernement des modes spéciaux de l'émotivité. Dans la *Vie de Henri Brulard* (Paris, éd. Émile-Paul, publ. par C. Stryienski, 1890, nv. éd., 1912), où Stendhal fait l'autobiographie de ses premières années, le style qui se réfère à des événements éloignés et manifeste la prédominance, souvent caractéristique chez Stendhal, de l'analyse sur l'émotion est haché, et par là il révèle l'étroitesse du champ de conscience de son auteur ; mais il est de dehors assez froid. Tout à coup il explose dans un mot, par ex. quand Stendhal écrit, en se rappelant sa joie à un spectacle public de Grenoble : « ... Les chameaux me firent absolument perdre la tête » et « L'infante de Zamora me charma jusqu'au délire » (p. 47) ou, quand il songe aux conditions familiales contre lesquelles il s'est toujours intérieurement rebellé : « J'exécrais tout ce que m'enseignait mon père ou l'abbé Raillane » (p. 83). C'est qu'à ce moment Stendhal se retrouve touché dans ses dispositions les plus profondes et l'on pourrait montrer en détail comment dans ces explosions strictement localisées viennent se concentrer d'abord les propriétés de caractère dont l'ensemble fait l'originalité idiologique du nerveux Beyle parmi les autres, ensuite les tendances les plus intimes qui à la fois s'y ajoutent et en résultent.

Sans vouloir ici entreprendre l'analyse idiologique de la personnalité de Stendhal et esquisser, comme nous verrons, l'anthropologie de sa destinée personnelle, nous pouvons indiquer, ne serait-ce qu'à titre d'hypothèse, le diagnostic de son caractère individuel, tel qu'il nous paraît pouvoir conduire à l'intelligence exacte et précise de sa conduite et de son œuvre.

Stendhal est un nerveux, de la famille que nous appellerons hautaine (cf. ci-dessous, p. 204) : il a été essentiel à Stendhal d'unir une extrême timidité d'abord, une timidité par contraction, à une revanche intérieure de mépris des autres.

Plus complètement, Stendhal s'est révélé comme un sur-émotif, nettement primaire, remarquable par l'étroitesse de la conscience et l'aptitude à l'analyse intellectuelle ; il était inactif, à un taux assez élevé ; d'une forte sexualité, mais plus mentale que physique.

Son *émotivité primaire* s'exprime par son goût pour les mouvements vifs et intenses de sentiments. La mobilité de ses émotions l'apparente aux Italiens dont l'affectivité est la plus mobile et il se sent leur compatriote. Mais la présence des autres le contracte, le bloque et cela fait croire à son insensibilité. En réalité il l'est au sens où, égocentrique, il manque de sympathie intime pour autrui. Sa connaissance de l'homme ne lui vient pas de l'immédiateté du cœur, mais de l'acuité de sa réflexion intellectuelle. Mais comme il ressent l'insuffisance de cette connaissance toute objective, il naît en lui des besoins de tendresse qui s'exprimeront par sa visée de valeur.

A ces dispositions que l'on pourrait appuyer par beaucoup de documents s'ajoutent les deux propriétés qui font l'originalité de son caractère :

c'est d'abord l'*étroitesse du champ de la conscience* qui est chez lui une sur-étroitesse : elle a favorisé son analyse et a contribué à donner à son expression cette précision ramassée et ardente qui fait l'essentiel de la puissance qu'il exerce sur ses lecteurs. Quand son style n'est pas revu, elle entraîne des raccourcis d'expression, la discontinuité de la pensée, les brusques interventions de souvenirs et aussi de la gêne dans beaucoup d'actes de la vie ;

elle n'aurait pas produit tous ces effets sans l'*esprit d'analyse* qui lui permet à tout moment de joindre une réflexion très aiguë sur ce qui lui arrive aux mouvements intenses de son émotivité primaire. Non seulement il explique l'intérêt psychologique de ses écrits, de ses romans ou d'ouvrages comme l'*Amour*, mais il rend compte de l'intérêt avec lequel il a lu les analyses des idéologues et les a comprises et discutées. Comme il dit, il a toujours détesté « le vague » et l'« hypocrisie », ce qui, traduit caractérologiquement, signifie son opposition à la largeur du champ de conscience et à la secondarité : cela l'écartait de la religion et de la philosophie systématique de sorte que son analyse est restée attachée à ses intérêts principaux et à ses expériences personnelles, particulièrement à ses expériences amoureuses.

Enfin il est *inactif* : il l'avoue lui-même en disant : « ma paresse énorme l'emporte » et sa vie en fournit de nombreuses confirmations.

On pourrait montrer en détail comment ces traits se composaient et s'exprimaient dans son apparence même. Ils produisaient d'abord le trait

commun aux nerveux hautains, l'extrême susceptibilité en tout ce qui concernait sa toilette : il n'a pas cessé de se raser à la Bérézina. Sa revanche sur les autres se manifestait discrètement comme elle devait dans l'ironie de son sourire du coin de la bouche, indirectement dans son talent à imiter les mines des autres et même à leur faire des grimaces. Ce mépris d'autrui était la contre-partie des impuissances de diverse nature dont la raison principale était son inactivité.

Au delà de son caractère Stendhal a eu la conscience nette de la visée de valeur qui orientait sa conduite. La valeur qu'il a recherchée a été appelée par lui *l'intimité* : ce n'est pas la possession amoureuse mais celle-ci peut la préparer, c'est cette jouissance mutuelle des âmes entre les amants qui institue entre eux un commerce intellectuel et délicat, dont le fond est une sexualité atténuée, par exemple par la lassitude, et qui enveloppe une confiance mutuelle et parfaite (cf. textes dans l'ouvrage de H. DELACROIX, *Psychologie de Stendhal* (Paris, Alcan, 1918, p. 103). Sans doute ce surémotif contracté y trouvait une détente où se satisfaisaient sa sexualité cérébrale et son besoin de finesse analytique.

Pour revenir au texte dans lequel est insérée cette note, on observera que l'indépendance, le refus d'autorité, l'indiscipline ont été forts chez Stendhal, particulièrement quand on voulait empiéter sur sa sensibilité. Aussi comprend-on aisément les traits de son caractère enfantin comme ils sont manifestés dans la *Vie de Henri Brulard*. Dès qu'un acte d'autrui lui paraissait tyrannique, il se rebellait et en outre il en subissait un traumatisme léger qui fixait l'événement dans son souvenir ; il en était de même quand un autre événement le délivrait d'une contrainte. Son égocentrisme, son inactivité, aussi la différence caractérologique entre lui et ceux qui l'élevèrent, son père, sentimental sans doute assez fortement secondaire, sa tante Séraphie, passionnée, expliquent ses révoltes souvent secrètes.

Pour illustrer et préciser ces observations, des analyses, non seulement stylistiques, mais stylométriques, seraient précieuses. Le superlativisme, dont une des composantes est l'émotivité, et en général l'expressivité affective du langage doivent changer lorsqu'on passe des primaires aux secondaires. Chez les premiers la qualité de la perception émouvante est rendue presque aussitôt qu'éprouvée : il n'y a entre la sensation et l'expression que ce qu'il faut de médiation du passé pour permettre un langage. Il doit en résulter que les images sont plus concrètes, plus fraîches ; elles brillent comme un métal qu'on vient de polir. Qu'au contraire la secondarité s'intercale entre l'émotion et la traduction, beaucoup de souvenirs fondus par elle doivent venir décolorer l'expression : elle

perd sa nouveauté pour se banaliser par la généralité. L'émotion persiste, mais pour ainsi dire condensée dans un abstrait. On pourra de ce point de vue comparer les images des poètes nerveux avec celles d'un Vigny ou d'un Sully-Prudhomme. Un poète secondaire ne retrouve comme Mallarmé la nouveauté des images que par un long travail qui fait prédominer le métier sur l'inspiration, immédiate chez le primaire, provoquée du dehors par les sensations chez l'inactif plutôt qu'endogène et jaillissant d'une ardeur.

56. B) *Le besoin d'émotions.* — Quand l'émotivité cesse d'être une épreuve subie pour devenir la matière d'une recherche mentale, une visée, elle se change en besoin d'émotion. Ce besoin d'émotion doit devenir chez le nerveux un besoin d'émotions, c'est-à-dire le besoin de renouveler ses émotions. La vérification biographique de ce besoin de renouvellement affectif pourrait être constatée et étudiée chez tous les nerveux : elle appartient à l'essence de leur caractère. Nous nous contenterons de l'expression particulièrement forte qu'en a donnée Julie de Lespinasse dont on peut dire qu'elle a exprimé la visée maîtresse. Celle-ci écrit en 1775, c'est-à-dire après la mort de l'homme qui a été l'objet de sa première passion, le marquis de Mora :

> Tout entière au bonheur d'aimer et d'être aimée..., j'ai tant joui, j'ai si bien senti le prix de la vie que s'il fallait recommencer, je voudrais que ce fût aux mêmes conditions. Aimer et souffrir, le ciel, l'enfer, voilà à quoi je me dévouerais, voilà ce que je voudrais sentir, voilà le climat que je voudrais habiter et non cet état tempéré dans lequel vivent tous les sots et tous les automates dont nous sommes environnés : j'aime pour vivre et je vis pour aimer » (cité par PRAT, *Mademoiselle de Lespinasse*, Paris, Lethielleux, pp. 79-80).

Il convient de ne pas confondre le besoin d'émotions et le besoin d'action. L'actif-émotif exige aussi une vie variée, mais c'est pour y trouver des raisons d'entreprendre et il s'engage dans l'activité nécessaire pour réussir. Il veut la chasse et le lièvre ; car la chasse doit lui donner le lièvre. Au contraire l'action est pour le nerveux

l'équivalent d'un sujet pour un artiste ou un écrivain. Peu lui chaut sa matière, de sorte qu'il finit tôt par abandonner l'action, dont son inactivité le détourne, pour l'émotion que pourra lui donner la simple représentation imaginative, si possible artistique, de l'action. En d'autres termes le besoin d'action est à finalité objective, c'est le résultat matériel ou social qu'il se propose et le nerveux lui-même, quand il est poussé à satisfaire ses besoins vitaux, le cherche : par exemple il veut la réalité perçue et possédée de l'aliment. Mais dès que la nécessité ne le presse plus, il s'évade de l'action réelle ; et ce qu'il poursuit alors, ce ne sont pas des moyens de vivre, ce sont des occasions de sentir. Partout dans la société se répète le conflit entre le père actif, qui veut former son fils à son métier, et le fils, imaginatif ou intellectuel, qui ne désire que lire ou rêver.

Il importe de marquer tout de suite un trait dont nous aurons à poursuivre les conséquences, c'est *le rapport entre l'inactivité et le besoin d'émotions*. L'inactivité constitue la faiblesse du nerveux et du sentimental comme des inactifs froids. Ils souffrent de cette inertie qui les affaiblit dans la concurrence entre les vivants et même leur rend plus difficile la satisfaction de leurs besoins et de leurs désirs. Même les nerveux ne sont pas soutenus au même degré que les sentimentaux par certains effets de la secondarité, comme le système de leurs habitudes. Il en résulte qu'il n'y a plus pour eux qu'un moyen de se pousser à l'action, c'est d'éveiller en eux des émotions dont ils éprouvent d'autant plus fortement l'influence motrice, libératrice de leur inertie, que ces émotions sont chez eux plus faciles et plus intenses. Bref *elles réussissent à les stimuler*. C'est précisément au moment où ils s'en aperçoivent, c'est-à-dire très tôt dans leur vie, qu'ils commencent à doubler leur émotivité par le besoin d'émotivité. Nous verrons jusqu'à quel point ils peuvent pousser la violence de ce renversement.

57. *La sublimation.* — La substitution du besoin d'émotions au besoin d'action, en entraînant le remplacement de fins percep-

tives par des fins imaginatives, et, conséquemment, de fins pesantes (par exemple une chose à faire), par des fins légères (par exemple la simple image de cette chose), est précisément ce que le freudisme, qui convient aux nerveux mieux qu'à tout autre caractère, a étudié sous le nom de sublimation. Mais il convient de distinguer deux degrés de sublimation, la *sublimation fugitive,* comme la substitution d'une image, d'une intention, d'un projet faciles à former et vite passés et la *sublimation consolidée,* celle qui réalise une œuvre, une création d'art qui, pour rester fictive, n'en demande pas moins la réunion de très nombreux éléments, un travail qui peut être long, la victoire sur des difficultés. Il importe d'avertir immédiatement qu'il ne faudra pas confondre la persévérance, vertu de la volonté, avec la *continuité caractérologique de direction* par laquelle l'artiste le plus instable poursuivra toute sa vie la satisfaction de son originalité artistique. Par la sublimation fugitive une conscience se dissipe, se perd minute par minute, elle avorte, s'anéantit pour elle-même et pour les autres ; par les *Fleurs du Mal* Baudelaire a laissé une expression définitive de lui-même, il a accumulé sa durée, médiatisé l'accès des autres à son propre esprit, mais par le simple effet de sa nature.

58. *Spécifications du besoin nerveux d'émotions.* — La réalité sociale est un monde où convergent des actions mécaniques qui manifestent le déterminisme de l'objet avec des œuvres qui révèlent l'initiative des sujets, soit isolés, soit massés. Il faut donc s'attendre, en raison de ces œuvres, à ce que des dispositions caractérologiques s'inscrivent dans la structure et dans l'histoire de la société sous la forme d'institutions ou de manifestations plus ou moins durables. Cela doit être vrai du besoin d'émotions dont naturellement les œuvres devront intéresser davantage les nerveux, qui feront ici figure de meneurs ou plutôt de modèles :

1. La *mode* n'est essentiellement qu'une satisfaction donnée au besoin de changement, même si d'autres désirs, comme celui de manifester sa supériorité sociale, s'y ajoutent pour l'utiliser à

d'autres fins. Par la mode est produite au jour le jour une dénivellation qualitative qui, comme les jeux de la lumière et de l'ombre dans les nuages ou dans les bois, réveille notre attention, ranime notre intérêt et notre goût pour la vie. Comme ce besoin est à quelque degré essentiel à la conscience en général, la mode doit intervenir dans la vie de tous les hommes et l'histoire montre son action même dans la science et la philosophie : elle ne reçoit ordinairement son nom que dans les domaines où l'importance de la qualité se fait plus grande et surtout en ceux que le changement peut affecter plus facilement, le port de la chevelure et de la barbe, le vêtement, les éléments variables du langage, l'ameublement, les goûts artistiques. — Que les nerveux soient très sensibles à la mode, cela résulte de leur besoin d'émotions et généralement de renouvellement. Le type Brummell est fréquent parmi eux, si du moins la largeur du champ de conscience n'intervient pas pour défaire leur activité (cf. p. 206) : parmi les nerveux étroits, hautains, nombreux sont les dandys, d'Annunzio, Byron, Musset. Tous se portent volontiers vers les nouveautés artistiques et politiques, éventuellement satisfont par des attitudes révolutionnaires leur besoin d'insurrection et d'insolence contre leur milieu social ; mais cela reste un jeu et par suite une mode.

2. Le *goût des divertissements*, indiqué par l'enquête statistique, se retrouve à des degrés différents et sous des modes variés dans la conduite de la plupart des nerveux. Le théâtre est le principal des divertissements : tout le monde peut y satisfaire sans péril le besoin d'assister à des événements exceptionnels par leur nature et leur capacité à émouvoir. Quand le spectacle est un spectacle cruel comme la course de taureaux, il satisfait le besoin d'émotions jusqu'au point où ce besoin est un besoin d'émotions violemment négatives... Il pourra arriver qu'en ce point se rencontrent des nerveux cherchant une stimulation et des flegmatiques en attendant des émotions difficiles à atteindre pour eux. La même convergence se retrouve dans le pari.

3. Le *jeu* est en effet, à part des espoirs de gain qu'il provoque plus qu'il ne les satisfait, au moins pour des joueurs plus impulsifs que calculateurs, encore un des moyens accessibles de se donner des émotions. La vie sans le jeu est pour celui qui en a pris l'habitude incolore et insipide. Aussi ces nerveux, à qui leurs désirs inspirent de grands besoins d'argent sans que leur caractère leur concède l'activité et la persévérance ordinairement nécessaires pour le gagner, sont fâcheusement encouragés à jouer et parier par le besoin de dénivellation qui devient le complice de leurs besoins d'argent : ils en sont fréquemment les victimes.

4. Le jeu est souvent l'allié des *boissons alcooliques* et des *stupéfiants*. Ceux-ci se présentent d'abord comme une satisfaction donnée à la recherche de sensations nouvelles ; en outre au début au moins ils donnent une secousse à l'organisme, qui permet un relèvement provisoire du ton mental. Que le danger de leur emploi croisse avec lui, cela ne protège guère ceux qui en usent, puisqu'en même temps qu'ils deviennent plus nocifs ils affaiblissent toujours davantage les hommes qui se livrent à eux. On sait comment par les dépenses irréfléchies, le vin, l'alcool, certains stupéfiants, Baudelaire a dissipé la moyenne fortune qu'il avait héritée de son père à sa majorité, forcé son beau-père à lui imposer une tutelle, finalement ruiné sa santé. Rimbaud a aussi trop aimé « le bitter sauvage et l'absinthe aux verts piliers » : rue Racine, à l'hôtel des Étrangers, à Paris, il prenait du haschich.

5. Le besoin de produire des remous autour d'eux suscite chez les nerveux le *besoin d'étonner* qui est le premier pas vers le besoin de scandaliser dont nous verrons la puissance dans la conduite réfléchie des hommes de ce caractère. Byron, d'Annunzio, Baudelaire nous fourniraient ici autant d'illustrations que nous pourrions en désirer. Byron collégien allait s'asseoir sur une tombe pour rêver au cimetière de Harrow ; à Cambridge il élevait un ours ; plus tard il buvait dans une coupe faite du crâne d'un moine. Tous les biographes de Baudelaire ont signalé « le désir qu'il eut toujours

d'étonner » (Alph. SÉCHÉ, *La Vie des Fleurs du Mal*, Amiens, Malfère, 3e édit., 1928, p. 13). Un de ses amis dit un jour : « Je parierais que Baudelaire va se coucher ce soir sous son lit... pour l'étonner » (*id.*, p. 26-7 sqq.). Le dramaturge irlandais SYNGE fait dans le *Baladin du monde occidental* du besoin d'étonner et de scandaliser l'un des principaux ressorts de sa pièce et un trait capital du nerveux dont il développe le portrait.

6. Que toutes ces dispositions trouvent dans l'*art* à la fois leur satisfaction, leur sublimation et leur glorification, il en résulte que l'art peut apparaître comme le salut du caractère nerveux, qui trouve dans la transfiguration de la réalité la transmutation de lui-même. Il y a eu de grands artistes dans d'autres familles psychologiques et on pourra même les préférer ; mais, si l'on y regarde de près, on s'aperçoit que s'ils peuvent être des artistes, c'est à proportion du degré suivant lequel ils peuvent coïncider avec les nerveux, les sanguins par la primarité, les colériques par l'émotivité primaire, les émotifs secondaires par l'émotivité. C'est ce que vérifie un travail de H. et W. Pannenborg sur le talent musical, dont les conclusions sont rapportées dans l'art. *Résultats et avenir de la psychol. spéciale* de G. HEYMANS, p. 13 :

> Pour certaines propriétés ils ont pu reconnaître que leur fréquence [chez les personnes ayant un talent musical] augmentait régulièrement avec le degré de développement du talent : c'est ainsi que d'après cette euquête 53 % de l'ensemble des individus étaient marqués comme émotionnels, alors que pour les individus aimant la musique la proportion était de 59 % et pour ceux ayant un fort talent musical de 60 % ; enfin, d'après l'examen biographique, cette proportion est de 95 % pour les compositeurs. Par contre les chiffres correspondants pour un faible développement de la fonction secondaire sont respectivement 29, 36, 48 et 57 %. Des résultats tout aussi réguliers ont été obtenus pour d'autres propriétés, même pour des propriétés dont le rapport avec celles dont il vient d'être question ne saute pas immédiatement aux yeux, comme la vivacité d'esprit, la vanité et l'ambition, le désintéressement, la franchise, le manque d'exactitude et la prédisposition aux troubles psychiques.

Si par *désintéressement* on entend *négligence des intérêts du sujet par lui-même*, les propriétés dont la liste vient d'être donnée décè-

lent la prédominance du désintéressement par la mobilité affective, de l'empire de l'instant qui est à son maximum chez le nerveux et l'on comprend que Mozart, Schubert, Chopin trouvent dans leur mobilité affective, sinon les moyens, du moins une condition favorable de leur génie. — Généralement nous aurons à vérifier cette idée qu'*un art est d'autant plus accessible et plus familier aux nerveux que les obstacles qui leur sont opposés par la matière ou l'exigence de systématisation sont plus réduits* : par exemple la poésie leur est plus facile que le théâtre, la musique mélodique, plus que la symphonie, la peinture impressionniste, plus que le dessin et la peinture composée, la description littéraire, plus que la sculpture ou l'architecture.

59. C) *Le vagabondage affectif.* — L'accumulation de ces divers traits converge dans la disposition qui est l'expression la plus frappante du caractère nerveux. La plus précieuse contribution de la caractérologie à la connaissance de l'homme consiste dans la détermination, non d'une essence qui serait au-dessous de la vie concrète de l'esprit, mais d'une résultante où un grand nombre de dispositions du caractère viennent se composer et se fondre : nous l'appellerons *la résultante caractéristique* du caractère donné.

On pourrait penser que la classification à laquelle arrive Spranger dans ses *Lebensformen* quand il distingue six types humains définis par leur intentionalité maîtresse (cf. ci-dessus p. 56) équivaut à une détermination systématique des résultantes caractéristiques. En réalité ce que nous appelons ici de ce nom sont des orientations concrètes et singulières des caractères qui ne peuvent être dégagées par une rapide considération des directions possibles de l'activité individuelle mais doivent être obtenues par une analyse serrée et minutieuse des documents relatifs, soit à des vies originales, soit à des types généraux ou spéciaux. Il y a autant de résultantes caractéristiques à la rigueur que d'individus et si l'on admet des résultantes typiques, c'est par une abstraction à partir des résultantes individuelles.

Par la suite nous ne confondrons pas *résultante caractéristique* avec *visée de valeur* : la résultante caractéristique est au caractère ce que la visée de valeur est à la personnalité.

C'est à l'une de ces résultantes caractéristiques que nous amène l'étude des nerveux : on peut l'appeler *le vagabondage affectif.*

Par le vagabondage affectif, le nerveux réalise le complexe du Juif errant. Verlaine, nerveux large, appelait Rimbaud, nerveux étroit, « l'homme aux semelles de vent » : il voulait signifier par là la disposition invariable de Rimbaud à la fugue, son impuissance à se fixer en aucun lieu. Peut-on limiter le vagabondage à cette manifestation visible ? Ce serait refuser de pénétrer dans l'esprit d'où elle est issue. Le vagabondage du corps ne peut être que la manifestation du vagabondage de l'âme et c'est *l'ensemble des sentiments, des goûts, des affections d'un homme qui est emporté par le besoin de changement* quand celui-ci est, de par la constitution nerveuse, la disposition maîtresse de son esprit. Le nerveux vagabonde d'un lieu à l'autre parce qu'il vagabonde d'une sensation, d'un sentiment, d'un goût, d'une amitié, d'un amour aux autres. Avec ces nouveautés successives le nerveux ne tend pas à rien construire car c'est la secondarité qui permet l'accumulation des instants, par exemple chez les avares ; mais comme cette même secondarité, par son défaut, ne le fait pas sortir de la jouissance du présent, il n'en éprouve pas non plus le désir. Son bonheur s'exprime par la devise « Carpe diem ». Ce qu'il veut c'est un présent intense et au mieux ravissant ; quand il l'obtient il n'a pas besoin d'autre chose. C'est ce qu'a montré Ibsen quand il a peint le nerveux dans le personnage de Peer Gynt ; et lorsque Kierkegaard fait le portrait philosophique du nerveux dans le type du séducteur, dans la peinture du stade esthétique, on peut juger que, s'inspirant lui-même de la vertu du sentimental, il a mieux montré la faiblesse qui résulte de la mobilité des impressions de ce caractère que la valeur qu'il peut trouver dans la vivacité de leur actualité. Aucun caractère ne doit être destitué de ce qu'il donne à cause de ce qu'il refuse parce qu'il n'y a pas d'homme dont la grandeur ne doive en quelque mesure résulter à la fois de ses puissances et de ses impuissances.

De ce vagabondage de toute l'âme il est naturel de considérer d'abord son aspect le plus extérieur, le *vagabondage local*. Le

voyage, le déménagement, la fugue, la fuite vers les pays lointains et exotiques sont les traits fréquents de la vie des nerveux. Byron, Rimbaud, Van Gogh, Gauguin, Baudelaire, Douwes Dekker, Dostoïewski, autant de vagabonds. Plus caractéristique peut-être est chez eux le changement de résidence que le voyage. Baudelaire n'a pas cherché à voyager. Envoyé dans sa jeunesse vers les Indes, arrivé à l'île Maurice, il n'a eu qu'un souci, en revenir et il n'est pas reparti ; mais sédentaire à Paris par paresse, c'est-à-dire par inactivité, il passait de domicile en domicile. Ce trait se retrouve chez beaucoup d'autres nerveux. Fatigués d'avoir à déménager des meubles, ils vont d'hôtel en hôtel, de meublé en meublé. C'est ce besoin de vagabondage local et plus profondément de vagabondage affectif qui fait à d'autres nerveux, moins primaires et plus disciplinables, opter pour des carrières, comme la marine, qui donnent satisfaction au besoin de changer de milieu ; et il leur devient facile, comme à Loti, de concilier, dans le cadre de leur profession, leur humeur errante, et leur goût pour la littérature. On conçoit que, dans les civilisations organisées de notre temps, cette disposition puisse donner lieu à des mouvements de masse, comme il arrive pour ces *hoboes* qui, dans les États-Unis du Nord vont faire la moisson d'État en État. Parmi eux se comptent beaucoup de poètes et de musiciens populaires, qui doivent être des nerveux incapables de s'adapter à la régularité de la civilisation industrielle.

Ces considérations sont appuyées encore par une étude de Pannenborg sur les vagabonds : il a décelé chez eux « une forte faculté d'émotion, un manque d'activité, un très faible développement de la fonction secondaire » : à cela se rattachent, outre l'amour du vagabondage, une série d'autres propriétés encore, comme l'impressionnabilité, le dyscolisme, la vive imagination, la facilité de conception, le mauvais jugement, la vanité, le penchant au mensonge, le manque de naturel, la tendance à la dissipation, etc. (G. HEYMANS, *Rés. et avenir de la psychologie spéciale,*

p. 13.) On retrouve dans ces conclusions aussi nettement qu'on peut le désirer la connexion entre les propriétés caractéristiques du nerveux et le vagabondage. Veut-on de cette connexion une vérification psychographique ? Pour montrer la convergence des travaux de caractérologie, nous l'emprunterons cette fois à KRETSCHMER (*La Structure du corps et le caractère*, trad. fr., p. 198) : on trouve dans le cas cité par lui l'union d'une vive intelligence avec une désorganisation de la vie dans laquelle l'extrême inactivité primaire entraîne l'incapacité d'aucune activité continue :

Charles Hanner..., était dès sa jeunesse très doué et très méchant. Déjà étudiant il n'avait plus la réputation d'un homme sain d'esprit. Il acheva ses études de théologie et, après avoir exercé pendant quelque temps se mit à étudier la philosophie, dépensant les dernières économies de sa famille. Mais sur le point de passer ses examens il s'enfuit en Amérique. De déchéance en déchéance il s'y trouva bientôt dans une situation des plus précaires. Il était si maladroit qu'un travail de manœuvre dans une usine à côté de machines aurait été pour lui un danger de mort. Une tentative de le recommander comme précepteur échoua à cause de sa nonchalance complète, de ses mains sales et de ses mauvaises manières. Longtemps sans travail il errait seul et l'on ne sait trop de quoi il vivait à ce moment. Dans la journée il lisait des livres dans une bibliothèque publique ; la nuit il couchait à la belle étoile sur des bancs de squares. Ses besoins étaient nuls, il vivait en ascète, ne fumant pas, ne buvant pas, ne faisant rien de mal. Un jeune neveu émigré le découvrit un jour dans ce pitoyable état, maigre comme un squelette, dégoûtant, les vêtements en loques. Comme si de rien n'était il demanda au neveu comment il allait, témoignant d'une gaieté provocante, faisant le moulinet avec sa canne, chantant des couplets d'étudiant et citant à tout propos du grec et du latin. Tous les systèmes philosophiques lui étaient familiers, il ne se trouvait pas malheureux. Le neveu l'embarqua à New-York avec son passage payé, un peu d'argent pour le voyage et un complet neuf. Le complet fut vendu à Brême et l'on ne sait où passa l'argent. Et voilà comment un jour on le vit apparaître en tenue d'artisan ambulant, sac au dos, au seuil de la maison de ses vieux parents. » (Cf. la suite qui est moins intéressante p. 199) ; nous n'en retenons qu'une phrase : « Sa liberté lui était très précieuse, il ne lui fallait presque rien pour vivre... »

Le commentaire donné par Kretschmer à ce portrait est beaucoup moins propre à en révéler les constituants que l'analyse caractérologique telle qu'elle peut être faite à partir de la caractérologie inspirée des travaux de Groningue, puisque celle-ci peut, au moyen

de l'inactivité et de l'émotivité primaire et en conformité avec beaucoup d'exemples voisins, expliquer tous les traits de ce vagabond. — En tant que le vagabondage relève de la criminologie, on voit de quelle utilité la caractérologie peut être pour elle : le changement fréquent de résidence doit avoir pour la police une signification très différente suivant qu'il procède de l'*ethos* d'un nerveux dont il manifeste la résultante caractéristique, ou est la manifestation de l'activité essentiellement volontaire et réfléchie d'un autre caractère.

Sous des formes parfois moins accentuées nous voyons tous autour de nous des hommes d'une nature comparable. Branwell Brontë, le frère d'Emily et de Charlotte, avait été un jeune homme brillant, doué pour la littérature et la peinture, sur lequel les siens formaient les plus hautes espérances. Il ne fit que les décevoir comme le montrent les détails biographiques contenus dans l'ouvrage de Virginia MOORE, *Emily Brontë* (trad. fr. par Mireille Hollard, Gallimard, 10e édit., 1939).

C'était un « caractère impétueux et rebelle » (p. 33) ; passionné pour les arts, maladroit dans ses démarches pour se faire connaître (p. 98) ; bientôt il commet diverses frasques, ouvre un atelier mais se met à boire ce qu'il gagne (p. 122) : « Une intelligence splendide ; quel riche talent il lui restait encore à gaspiller ! » (p. 167). Obligé de prendre un emploi, il devient chef de gare d'une petite station, passe son temps au cabaret d'en face et vole pour boire (p. 166, etc.). Menteur et vantard, il s'attribue le roman d'Emily, *Wuthering Heights*. Placé comme précepteur chez un pasteur, il noue une intrigue avec sa femme, jusqu'à ce qu'il se fasse renvoyer. Il est mort, après être tombé dans une paresse complète, des conséquences de l'alcool et de l'opium.

Déjà en dépeignant le vagabondage local, nous avons par la force des choses empiété sur la considération des autres formes de vagabondage. Celui-ci entraîne en effet le plus souvent, si l'on ne choisit pas telle ou telle carrière exceptionnelle comme la représentation de commerce ou la navigation, le *vagabondage des professions*. Après avoir cessé d'écrire des vers, Rimbaud fait tous les métiers : il est débardeur à Marseille, carliste, racoleur en Alle-

magne, soldat hollandais à Java, puis déserteur, employé de cirque en Suède, surveillant de carrière à Chypre. Sa vie est le grossissement de la succession des occupations chez beaucoup d'hommes de cette cagétorie, illustrant ainsi les nombres de l'enquête statistique. Le nerveux goûte à chaque profession la jeunesse de l'expérience qu'il en fait, mais il la déserte, dès que l'habitude en a amorti la nouveauté et que la persévérance y exige l'effort.

Comment ne serait-il pas aussi *vagabond en amitié et en amour ?* Il se lie rapidement et ardemment et, soit par une susceptibilité excessive et souvent injuste aux actions des autres, soit par son instabilité propre, le plus souvent par les deux, il commet une déloyauté en criant à la trahison ! De là deux cas, qui se rencontrent souvent, l'un après l'autre, dans la vie d'un nerveux. Il rencontre un ami sincère, une femme généreuse. On l'aime d'autant plus vivement qu'il est plus séduisant et que sa sincérité, pour être momentanée, n'en est pas moins désintéressée ; d'autant plus longuement souvent qu'il arrive vite à faire pitié parce qu'on le sent moins coupable par sa volonté que victime de son caractère. Mais il lui manque pour être fidèle à cet amour ce que la secondarité met de constance dans une âme et comme il a besoin des autres, qu'il est sensuel, il tombe peu à peu au niveau de compagnons ou de femmes, dont le cœur vaut parfois mieux que les mœurs, mais dont il doit partager la déchéance : ainsi Baudelaire ou Verlaine. Encore n'est-il pas sûr que ces nerveux soient les plus grandes victimes de ces associations mal faites, car, comme tous les émotifs inactifs, faibles envers ceux qui leur résistent, ils se font souvent les bourreaux de ceux qui les aiment. De ces péripéties doit résulter le vagabondage amoureux. Synge encore a symbolisé dans *L'Ombre de la Ravine* l'essentiel de la sensibilité nerveuse dans le personnage d'un chemineau qui change d'amour parce qu'il doit changer de résidence. Ardents et infidèles comme Musset ou voluptueux et libertins comme La Fontaine, ils ne donnent leur cœur, violent ou léger, que pour le reprendre bientôt.

60. D) *Puissance de séduction.* — Nous venons de contrôler et de confirmer les résultats de l'enquête statistique, en ce qui concerne les effets du groupement EP chez les nerveux, d'après les documents biographiques fournis par la vie des plus grands ou généralement des plus accentués parmi eux. Ils nous donnent déjà d'eux une image assez pathétique. Il ne faudrait pourtant pas qu'elle fît méconnaître un trait essentiel à ce caractère, c'est sa *puissance de séduction.* Leur gloire littéraire ne serait pas si large, si la mobilité de leurs sentiments, telle que la conditionne l'émotivité-primaire ne rayonnait à l'entour d'eux en cause d'admiration et de sympathie. D'abord ce ne sont que leurs proches qui peuvent souffrir de leurs défauts personnels, leurs lecteurs ne connaissent que leur gloire et leur génie littéraire ou artistique. Ils les voient dans l'éclat de l'art. Mais ceux mêmes qui ont passé près d'eux, surtout les femmes, ont subi l'influence de leur séduction. C'est leur émotivité primaire qui fait la vivacité de leur regard, leur esprit, la contagion de leurs sentiments. Étroits, ils apportent souvent une force singulière dans les expressions de leur sensibilité et de leur imagination ; larges, ils participent au plus haut degré du charme propre aux consciences que la conceptualisation ne dessèche pas. Dans les deux cas ils sont imprégnés de mélancolie et en suggérant les sentiments tristes ils attendrissent leurs lecteurs. Tout cela leur fait une grande puissance sur les sensibilités et il devient beaucoup plus aisé de leur pardonner leurs fautes parce qu'ils en sont les premières victimes, et même qu'elles paraissent la condition et le prix dont leur caractère les force à payer leur génie.

Groupement nAP

61. E) *L'impulsivité.* — Aux confins des traits résultant de l'émotivité primaire et de ceux qui vont particulièrement manifester le concours de l'inactivité et de la primarité, il faut mettre l'impulsivité. On doit rappeler en effet (q. 7, 1°) que les nerveux

sont avec le maximum de 78,2 % pour cette propriété à la tête de tous les caractères. On comprend qu'ils dépassent même l'EAP, le colérique, qui n'atteint qu'à 73,2 %, bien au-dessus, il est vrai, de la moyenne de 43,6, si l'on sait que l'activité renforce généralement l'autorité du moi sur ses mouvements spontanés.

Pour préciser la nature de l'impulsivité en tant que propriété caractérologique, nous avons vu qu'il importe d'en distinguer avec soin deux modes. — Nous appellerons le premier impulsivité *réactive :* elle possède ce caractère d'être une réponse immédiate, aussi peu réfléchie que possible, n'utilisant du passé que ce qu'il faut pour prendre une forme pratique, à une excitation extrinsèque. Un homme en bouscule un autre ; celui-ci réagit par un coup de poing. Du fait de la rapidité de la réaction et aussi de la primarité du sujet, l'élaboration de la réaction a été la plus courte possible, la réaction a la simplicité sommaire d'un réflexe ou la généralité banale d'un acte passe-partout. Née du présent cette impulsivité meurt généralement avec le présent : elle ne laissera que peu de traces, si elle en laisse, dans l'esprit de son auteur.

A cette forme d'impulsivité s'oppose l'autre que nous appellerons *éruptive, explosive* parce que l'excitation qui la détermine en paraît moins une cause qui en fasse la nature qu'une occasion qui en provoque la manifestation. L'extrinsèque s'y estompe derrière la spontanéité, d'ailleurs une spontanéité acquise. L'impulsivité éruptive enveloppe comme le résultat d'une sommation de sorte qu'elle apparaît souvent comme inattendue, sans rapport avec l'événement qui en provoque l'éruption. Elle vient du fond du moi qui paraît après coup l'avoir gardée en réserve. Elle manifeste par conséquent l'influence de la secondarité ; mais elle présuppose aussi l'émotivité, indispensable pour lui donner la puissance dont elle apparaît comme dotée. Comme les inactifs sont plus impulsifs que les actifs, l'impulsivité éruptive ou explosive est caractéristique des émotifs secondaires inactifs (q. 7, 1° : impulsivité, 45,1) : elle prend souvent la forme de l'indignation ; mais à cause

de leur violence latente, les EAS la manifestent aussi souvent (q. 7, 1° : 37,4).

On voit que ces deux formes d'impulsivité se distinguent en raison de l'importance relative de la causalité passée et présente qui les détermine : quand la nature de la réaction révèle l'importance prédominante du passé de sorte que le présent n'intervient plus guère que comme occasion, l'impulsivité est éruptive ; quand au contraire le mode de la réaction intéresse moins sa nature que son actualité même, l'impulsivité est réactive.

Cette distinction faite, c'est l'impulsivité réactive qui relève du caractère nerveux. C'est bien l'émotivité qui la grossit, mais en tant que d'une part l'inactivité intervient pour livrer le sujet à son impulsion et que d'autre part la secondarité lui manque pour l'inhiber, il faut y voir la transition entre les effets de l'émotivité primaire et ceux de l'inactivité primaire. — Dans la vie du nerveux elle systématise deux sortes d'événements : c'est d'abord la succession quotidienne d'actes et de paroles brusqués qui surviennent fâcheusement pour troubler une atmosphère familiale, compromettre la bonne tenue d'une réunion, interrompre la continuité d'une amitié. Quand elle est intentionnelle, que le sujet s'y plaît, elle devient la taquinerie. Au niveau où l'impulsivité est plus grave, c'est un acte irréfléchi, fait sans considération des conséquences et que son auteur peut par entêtement s'obstiner à maintenir. A cause de son défaut de coordination avec les autres actes du sujet, la considération de l'impulsivité réactive introduit directement dans celle des contradictions de la conduite.

62. F) *Contradictions de la pensée et de la vie.* — Une vie tiraillée par des impulsions successives manifestant l'empire presque exclusif du présent ne peut être un modèle de cohérence : elle sacrifie l'éternité à l'actualité, la valeur de la systématisation à celle de la spontanéité. Il faut prendre les caractères tels qu'ils sont et ne leur demander que ce qu'ils peuvent donner. Si l'on attend d'un esprit qu'il soit du monde, comme l'a dit un poète à fonction

primaire, « un écho sonore », qu'il résonne à tous les bruits de l'univers, il ne faut pas s'attendre à ce qu'il essaie de construire sa pensée d'une manière systématique, indépendamment du temps ou soumette sa conduite à une règle inflexible. Or si ce défaut est vrai, de tout primaire, et davantage de tout émotif primaire, ce doit l'être au maximum, comme le prouvent les chiffres de l'enquête statistique, du nerveux. Ici se présente, une fois de plus, une des vérifications qui prouvent l'objectivité de ces considérations, c'est que les hommes dont la formule est totalement opposée à celle des nerveux, à savoir les nEAS, les flegmatiques, sont justement ceux que les observateurs s'accordent à désigner comme les hommes dont la pensée et la conduite sont le plus cohérentes. Après l'avoir indiqué en gros, nous allons le constater dans le détail.

63. G) *La véracité.* — De ces constatations particulières la première à faire est celle qui concerne la véracité. L'homme en effet qui est soucieux, par la simple vertu de son caractère, d'accorder ce qu'il voit, ce qu'il dit et ce qu'il fait l'est d'abord d'éviter le mensonge. C'est ce qui arrive au flegmatique puisque 85 % des flegmatiques sont recensés comme véraces. Il est conforme à la logique de la caractérologie que les nerveux dont la formule est complètement opposée à la leur, comme il vient d'être rappelé en général, constituent la classe dans laquelle se trouve la plus grande proportion de gens ou peu véraces ou ordinairement menteurs ; le nombre des nerveux recensés comme « complètement dignes de foi » tombe en effet à 32 % ce qui est le minimum. Que l'on pense parmi les flegmatiques à Kant ou à Franklin, parmi les nerveux à Baudelaire ou au plagiaire Stendhal ! On ne doutera pas qu'on ne doive accorder plus de créance aux premiers qu'aux seconds. Chez les flegmatiques, comme nous le verrons, par le double effet de l'activité et de la secondarité comme par la baisse de l'émotivité, l'objectivité tend à régner en maîtresse. Par le jeu des propriétés opposées elle doit avoir la puissance minimale chez les nerveux.

L'étude précise des données (cf. R. LE SENNE, *Le Mensonge et le caractère*, Paris, 1930), montre en effet (*op. cit.*, p. 32) que *la croissance de la secondarité est plus favorable à la véracité que la décroissance de l'émotivité, qui l'est plus que la croissance de l'activité.* Les trois facteurs jouent dans le même ordre contre le nerveux.

De là résultent plusieurs conséquences : 1° parmi tous les primaires le mensonge des nerveux doit manifester au plus haut degré l'influence de l'émotivité pure puisque l'activité intervient moins pour l'infléchir vers l'action délibérée. Il en résulte que les nerveux doivent mentir de la même façon qu'ils font de l'art et l'on peut appeler *mensonge par embellissement* (positif ou négatif) le mensonge caractéristique de leur manière. Ils sont amenés à rendre le réel plus significatif, ou, si l'on préfère, plus expressif qu'il ne l'est pour l'intelligence objective ;

2° des nerveux aux sanguins, par l'effet de la baisse de l'émotivité le taux de la mendacité doit diminuer ; mais comme l'influence de l'émotivité décroît, le mensonge devient plus purement intellectuel et par suite c'est un mensonge de calcul, comme tel plus répréhensible ;

3° enfin si un homme ment malgré sa froideur, son activité et sa secondarité c'est-à-dire malgré toutes les conditions qui devraient le détourner du mensonge, son mensonge est plus coupable puisqu'il manifeste une intention décidée de manquer à la véracité spontanée telle que le caractère la détermine.

Ibsen a donné dans *Peer Gynt* de beaux échantillons de mensonge par embellissement de nerveux, comme Alphonse Daudet, dans les aventures de *Tartarin*, d'amusants exemples de mensonge par exagération de colériques.

La ponctualité. — Mêmes rapports objectifs, mêmes vérifications empiriques pour la ponctualité que pour n'importe quelle autre vertu intellectuelle. L'exactitude dans la fidélité au temps quantitatif suppose que nous placions les événements et nos actes sur son échelle métrique, comme on met des notes sur une portée, en

respectant soigneusement la durée des sons et la mesure des intervalles. Cela enveloppe un art de traduire du qualitatif en quantitatif qui, en tant qu'il fait intervenir des communes mesures, implique une pondération délicate de l'esprit qui apprécie. On ne peut l'espérer de la part de sensibilités emportées à tout instant par les émotions qui colorent la succession temporelle. Il est douteux qu'un homme qui est arrêté à tous les étalages d'un chemin arrive exactement à un rendez-vous, qu'une émotive pour laquelle chacun des détails de sa toilette est passionnant, ne soit pas en retard au théâtre, qu'un flâneur en train de rêver se désintéresse des péripéties de sa rêverie pour l'unique fin d'être à l'heure pour l'arrivée. La ponctualité ne dépend pas de la quantité des occupations. Ce sont souvent, et pour des raisons importantes et visibles, les gens les plus occupés qui sont le plus ponctuels car ce qui rend ponctuel un homme, c'est l'ordre maintenu par l'esprit entre ses occupations ; de sorte que si cet ordre manque le plus gravement au nerveux, celui-ci doit être le moins ponctuel des hommes, comme les nombres de l'enquête statistique le montrent (cf. p. 143).

L'objectivité. — Après avoir considéré deux vertus morales, considérons une vertu intellectuelle, celle qui fait un homme objectif. Il faut prendre ici ce mot au sens qui le fait correspondre à l'allemand *sachlich* employé par le questionnaire de l'enquête statistique pour la question 86, 2°. Un homme s'exprime de façon objective quand son discours contient plus de choses, de faits, de données que d'impressions, d'hypothèses ou de sentiments. Il ressemble moins à une allocution lyrique, telle que peut l'être un appel à un auditoire populaire, qu'à un rapport de société industrielle ou financière.

Que par suite 7,5 % seulement des nerveux, ce qui est le minimum, soient « objectifs », tandis que 51,9 % des flegmatiques, ce qui est le maximum, méritent d'être reconnus comme tels, on ne s'en étonnera guère. Le caractère et la vocation des nerveux qui

sont toujours peu ou prou, au moins par l'âme, sinon par l'art, des poètes ne les prédisposent évidemment pas à chercher une expression intellectuelle et desséchée de la réalité, mais à la réfracter de façon à lui conférer la vie qu'elle doit tenir de sa connexion avec les vivants. Quand Stendhal, nerveux étroit, recommande d'écrire comme est écrit le Code civil, quand dans ses vers Jules Laforgue, nerveux large, insère :

> La somme des angles d'un triangle, chère âme,
> Est égale à deux droits

ce n'est pas avec un souci de juriste ou de mathématicien qu'ils parlent, mais encore avec une arrière-pensée d'expression artistique.

Cette affirmation est confirmée par un résultat de l'importante question 72, que nous utiliserons assez souvent. Elle porte sur la nature des intérêts intellectuels manifestés par un homme au cours de ses entretiens : parle-t-il sur les choses (72, 1°) sur les personnes (2°) ou de lui-même (3°) ? Or tandis que les flegmatiques possèdent au maximum la propriété de parler sur les choses, avec le taux de 67 % (moy. 42,8), ce sont les nerveux qui la manifestent au minimum avec le taux bas de 27,6 % ; ils s'intéressent davantage aux personnes (et nous aurons à y revenir) comme le montre leur maximum de 47,1 % et à eux-mêmes, comme l'établit leur maximum de 29,9 %. Il suffit pour obtenir la confirmation qualitative de ces chiffres de comparer le *Rouge et le Noir* ou la *Confession d'un Enfant du siècle* à un traité de logique ou à l'*Essai sur les éléments principaux de la représentation* du flegmatique Hamelin.

Dans l'accord de ces différentes données se révèle un défaut d'objectivité qui désigne les nerveux pour la supériorité dans les propriétés inverses. Celles-ci se laissent grouper par le terme de subjectivité. Le centre de gravité des préoccupations surtout intellectuelles du flegmatique que nous abordons ici par son opposé est le concept, en tant qu'il est abstrait et général et qu'il se présente comme la loi des choses. Le centre des intérêts du nerveux

est la vie subjective. Il la manifeste telle qu'elle s'exerce en lui-même par les émotions qu'elle lui inspire ; il la cherche dans les autres par cette aptitude à comprendre et à reproduire les sentiments qu'il tient de son aisance à les engendrer.

A partir de ces données nous pouvons risquer par parenthèses une conclusion plus générale en jetant un regard dans l'intimité intellectuelle propre aux émotifs-inactifs qui coïncident par l'importance qu'ils attribuent au moi et dans celle des actifs-non émotifs, surtout secondaires, qui privilégient les choses. Encore à ses débuts la caractérologie doit pour assurer l'objectivité de ses résultats se contenter d'une objectivité extérieure, celle qui se réalise dans les paroles et dans les actes, facilement observables à tous ; mais sa destination est plus indiscrète car ce sont les expressions les plus hautes et les plus intimes des hommes qu'elle vise à expliquer et comprendre. Parmi ces expressions est la philosophie, qui ne peut faire d'ailleurs que prolonger les modes usuels de la pensée humaine. Dès lors la caractérologie doit retrouver les directions des intérêts philosophiques et en rendre compte par celles des caractères. Or un couple de ces directions se présente ici à nous, c'est l'opposition des deux attitudes que l'on peut prendre à l'égard de l'homme. L'une, tout objective, consiste à réduire l'homme aux choses c'est-à-dire à la nature, aux principes et aux lois par lesquels on tente de l'expliquer ; l'autre au contraire consiste à en respecter, même à en exagérer la subjectivité et à opposer violemment l'homme, serait-ce en le livrant à la souffrance, à l'objectivité des lois et des choses. Cette opposition dans son rapport avec la caractérologie exigerait une longue étude, qui rentrera naturellement dans l'étude des conditions caractérologiques de l'œuvre d'un philosophe. Ici nous pouvons au moins indiquer le contraste entre des flegmatiques comme Leibniz qui, par application du principe logique que tout prédicat est inhérent au sujet, réduit la vie d'une monade au déroulement d'une courbe définie par une équation, comme Kant qui substitue à l'intérêt pour le moi psychologique

l'inventaire des formes du moi transcendental, même comme Bergson qui noie le moi profond dans la durée et ne l'individualise que par le corps, et un sentimental comme Maine de Biran dont toute la philosophie est la méditation de la subjectivité empirique jusqu'à ce qu'il s'interroge sur la valeur absolue de ce moi. La première attitude est conditionnée par la prédominance de la secondarité et de l'activité sur l'émotivité ; la seconde par celle de l'émotivité sur les deux autres : c'est du moins ce que suggère le fait que les passionnés, comme sont Spinoza et Hegel, après avoir reconnu le moi subjectif, le premier dans la connaissance du premier genre, le second dans la *Moralität*, aboutissent à le disqualifier en l'anéantissant, celui-là dans la nature rationnelle, celui-ci, dans les institutions de la *Sittlichkeit*. Si l'on objectait que Kant retrouve le moi dans la *Critique de la Raison pratique* comme agent moral, il ne serait que trop facile de répondre que c'est afin de le soumettre aussitôt à un impératif formel qui, pour instituer une objectivité éthique en opposition avec l'objectivité naturelle, n'en est pas moins la condamnation de la subjectivité.

64. H) *Poids de l'inactivité.* — Le nerveux qui, faute de la secondarité ou, si l'on préfère, d'une secondarité suffisante, manque d'impartialité et de justice dans la pensée et la vie, qui est souvent livré aux conceptions unilatérales et aux sympathies ou aux antipathies partiales, doit plus encore, à cause de l'inactivité, être privé de régularité dans sa conduite. C'est ici que nous devons considérer particulièrement la gravité de l'inactivité pour les nerveux ; car c'est plus à l'effet du groupement nAP qu'à celui du groupement EnA où E intervient comme un facteur d'élan, que le nerveux, comme le sentimental qui possède en commun avec lui un bon nombre de corrélations, doit d'être collé au sol par une inertie de fond, alourdi d'autant plus gravement que son inactivité est plus grande.

C'est l'inactivité qui explique les achoppements dont la vie du nerveux fait l'épreuve. Elle est d'abord responsable de l'irrégu-

larité de son travail. Détenant le maximum des gens qui « sont occupés de temps en temps », la catégorie des nerveux manifeste à la fois l'empire des sentiments successifs et l'impuissance à les relier par une activité volontaire. Ils s'engagent avec ardeur dans une entreprise qui sollicite en eux un intérêt affectif (q. 24, *grands plans* : max. net des nerv., 41,4 ; moy. 18,5) ; mais des obstacles se présentent, l'intérêt affectif a tourné, le nerveux léger (q. 16, 2° : *léger*, 60,9 max.) se décourage (q. 6, 1° : 52,9 max.) et l'entreprise avorte. Car il faut bien avouer que la plupart des travaux professionnels donnent peu de satisfaction à la sensibilité ou ne lui en donnent qu'exceptionnellement. Le nerveux est au maximum rebelle au travail imposé (q. 4 : max. de 41,4 ; moy. 19,3) ; il ajourne facilement ce qu'il a à faire (q. 5, 1° : 81,1 max. ; moy. 46,6). Cela en fait un mauvais employé, un plus mauvais chef. Bientôt il est congédié ou fait faillite et le vagabondage auquel son caractère le prédispose devient la nécessité de sa vie si quelque secours étranger ne lui permet pas d'y échapper. Au cours de ces vicissitudes l'inactivité continue d'exercer son action ordinaire sur l'émotivité chez les inactifs : celle-ci la sublime en donnant au vagabond, comme pour le consoler, une conscience alternativement gaie ou triste, mais toujours colorée de l'existence.

65. *Sexualité déréglée.* — Dans la mesure où l'exigence sexuelle d'un homme dépend de conditions organiques juxtaposées aux propriétés constitutives du caractère, il n'y a aucune raison de penser qu'elle soit en moyenne plus forte dans un caractère que dans un autre. Ce qui doit se produire, c'est qu'il se trouve dans tous les caractères des hommes plus, aussi ou moins sexuels que la moyenne. Mais, en tombant dans un caractère donné le besoin sexuel doit subir l'influence de ses propriétés et, dans le passage de la sexualité virtuelle à la sexualité manifestée, ces propriétés agissent pour en spécifier la satisfaction, soit en la favorisant, soit en la masquant, soit en la différant, soit de toute autre façon. — Il suffit de réfléchir à la constitution nerveuse pour comprendre

que les nerveux soient avec les amorphes, comme le montrent les réponses à la question 46, les plus indisciplinés en matière sexuelle et les moins continents. Toutes les excitations sont pour eux des tentations, car elles provoquent leur impulsivité. Ils sont très sensibles à la beauté, souvent vaniteux, prêts à la nouveauté ; enfin leur inactivité les livre aux événements quotidiens sans les entraîner dans beaucoup d'autres entreprises que la satisfaction de leurs désirs renouvelés. Il y a donc toutes les chances pour qu'ils préfèrent la succession d'aventures, souvent inférieures, à la fidélité d'un amour profond. Trop souvent ces passions finissent par des scènes vulgaires et tristes. — Il faudrait suivre d'une famille de nerveux à l'autre la variété des spécifications de ce caractère pour reconnaître les nuances de ces infidélités amoureuses, depuis le libertinage vécu et littéraire de La Fontaine, les conquêtes plus ou moins faciles des hautains comme d'Annunzio ou Musset, jusqu'à l'acoquinement d'un Baudelaire avec une Jeanne Duval.

Dépensiers. — Qu'est-ce qu'un jeton métallique ou un morceau de papier, c'est-à-dire une pièce de monnaie ou un billet de banque en comparaison avec la qualité désirée d'un objet ou d'un plaisir que cet argent permet d'acheter, quand l'imagination intervient pour les parer de toutes les couleurs que l'émotivité suggère? Aucune secondarité n'y fait obstacle en rappelant l'utilité certaine de cet argent pour la satisfaction de besoins vitaux. Aussi à moins qu'ils ne soient très riches, ce qui peut ne pas durer, ou que leurs affaires, comme celles de Mozart, ne soient surveillées par un autre, les nerveux sont dépensiers et exposés à se ruiner par leurs dépenses. — Il convient de souligner ici la différence entre les inactifs et les actifs primaires. Les colériques, ainsi Victor Hugo, surtout les sanguins, par exemple Voltaire, Bacon, Talleyrand gèrent très bien, parfois trop bien, leurs affaires d'argent : cela rentre dans l'extension de leur esprit pratique dont les nerveux sont gravement privés (q. 29, 1° : *esprit pratique*, nerv., 41,9 (min.) ; sang., 81,1 (max.).

66. I) *Débilité des sentiments moraux.* — Ce n'est guère ajouter à ce qui vient d'être dit que d'accuser, comme on entend souvent le faire, les nerveux d'immoralité. Le général Aupick devait tenir son beau-fils Baudelaire pour un propre à rien. Devons-nous ratifier ce jugement ?

Cette accusation soulève une remarque préalable. La moralité est-elle donc une détermination congénitale ? Naît-on vertueux ou criminel ? — Nous ne nous engagerons pas dans le débat sur la manière dont il faut entendre la liberté ; il suffit à notre objet, pour concilier la nécessité que le savoir suppose avec l'initiative que la morale requiert, de distinguer deux niveaux de l'action auxquels nous pouvons attacher le nom de moralité, mais en avertissant nettement qu'au premier ce mot ne désigne qu'un état objectif et que ce n'est qu'au second que la signification proprement éthique de ce terme est respectée. Pour empêcher la confusion des deux sens, nous dirons que la moralité au sens objectif est un mode de la spontanéité vitale et comme tel une conséquence du caractère, tandis que la moralité telle que la morale la commande est la réaction du moi sur la spontanéité vitale : seule elle engage à la rigueur la responsabilité du moi. Un homme reçoit de son caractère telles dispositions : on peut les juger bonnes ou mauvaises comme l'agriculteur juge bon un terrain qui convient à la culture qu'il projette, mauvais un autre qui l'exclut. Ce jugement n'enveloppe pas un jugement de valeur morale. Méritera d'être estimé le sujet qui, ayant reçu tel caractère, sait par son mérite lui faire rendre les bons effets que l'on peut en attendre et supprimer ou au moins atténuer les mauvais.

C'est évidemment au premier sens du mot que la conduite de beaucoup de nerveux est à juste titre qualifiée d'immorale. Le commerçant laborieux et économe ne doit-il pas être profondément déçu par le gendre gaspilleur qui, après avoir séduit sa fille nerveuse comme lui, jette en peu de temps sa fortune aux quatre vents ? Le juge intègre et sévère, dont le fils commet une incartade

que sa fonction l'amène à punir chez les autres, peut-il la ratifier ? En réalité cette immoralité ne manifeste que la grandeur du rapport dont le numérateur est la force de la tentation subie par le sujet, le dénominateur la faiblesse de la secondarité. Il n'en est pas moins vrai qu'il a de fâcheuses conséquences pour tous et que même la conduite blâmée et blâmable a pour complice un consentement de la volonté, parce que la spontanéité humaine dépasse toujours la pure spontanéité instinctive.

Deux observations sont pourtant à faire. — La première c'est que tout jugement, non en droit, mais en tant que fait d'un homme, manifeste l'influence du caractère de celui qui le prononce et il y aurait une étude à faire des rapports de la morale avec la caractérologie. Il doit donc arriver souvent qu'un jugement moral manifeste une préférence, le privilège, dû ou indu, d'une détermination du caractère de celui qui l'exprime sur une autre et que par suite il puisse être l'objet d'un appel. C'est ce qui peut se produire ici. Les jugements qui condamnent les nerveux sont souvent les expressions d'hommes à forte secondarité qui sont sensibles aux effets du désordre auquel le caractère nerveux peut induire ses détenteurs ; mais qui le sont beaucoup moins aux brutalités ou aux indélicatesses dont la secondarité peut être éventuellement la cause agréée par le sujet qu'elle conditionne ; c'est alors le juge qu'il faut juger, et dans ce nouveau jugement on peut trouver des raisons d'atténuer le premier. L'Évangile où il est pardonné à Marie-Madeleine et à la femme adultère manifeste moins de sévérité pour les nerveux qui tournent mal que pour les pharisiens qui mènent trop bien leurs affaires.

En second lieu il faut reconnaître que les mêmes actes qui comportent un aspect de faute ou seulement de maladresse en prennent un de sacrifice quand ils dérivent d'un mouvement, même maladroit, suivant une visée de valeur. L'histoire des lettres et des arts est le martyrologe des artistes nerveux qui paient des vicissitudes amères de leur vie la satisfaction de leur vocation.

Kant conçoit et définit la moralité comme elle se présente au caractère de Kant. C'est la rendre étrangère aux hommes dont le caractère est exactement l'opposé du sien. Ne faut-il pas en élargir la notion de manière à voir comment elle s'offre aux diverses formes de la nature humaine ? On serait ainsi injuste en méconnaissant que, chez les nerveux les plus accentués, qui sont souvent aussi les nerveux les « moins moraux », leur inaptitude aux vertus par lesquelles l'homme moyen définit, non sans de fortes raisons, la moralité est la rançon d'une sensibilité plus ardente, plus mobile et moins disciplinable, mais plus fine et plus forte ; et aussi d'un idéal d'art plus haut que celui de la moyenne des hommes, qui, par rapport à eux, restent en ce domaine vulgaires. En outre leur inactivité leur fait plus ou moins inconsciemment un complexe d'infériorité. Ils le subissent, ils le connaissent à quelque degré. Par lui ils sont moins à blâmer qu'à plaindre.

Groupement EnA

Nous venons de voir comment la primarité morcelle l'émotivité en l'appliquant de manière discontinue aux instants successifs et à leurs contenus qualitatifs ; puis nous avons considéré les effets de l'inactivité quand la primarité lui enlève plus ou moins le concours de la fonction secondaire des représentations. Il nous reste à examiner comment l'inactivité affecte l'émotivité.

67. K) *Modes de la sublimation de l'émotivité.* — En marquant que l'inactivité détourne l'émotivité de l'action sur les choses, de la perception visuelle et tactile, pour la ramener vers la conscience de soi, on se prépare à chercher comment cette conscience de soi doit en faire chez les primaires une jouissance. Pour mener à bien cette recherche il faudrait le long travail d'une analyse littéraire ou artistique éclairée par la caractérologie, ce qui viendra. Ici nous ne pouvons qu'amorcer des directions. — La première observation doit consister ici à distinguer entre les nerveux et les sentimentaux.

Chez les uns et les autres l'inactivité fait rebrousser l'émotivité ; mais l'opposition de la primarité et de la secondarité qui est grande les sépare. En général on peut exprimer, résumer l'effet de cette opposition, en ce qui nous occupe actuellement, en disant que, *chez le primaire, la sublimation de l'émotivité se fait au profit de la qualité, tandis que, chez le sentimental, ce sera au profit de l'unité du moi présent éternellement à la succession de toutes les qualités.* Pour le primaire c'est le détail de la représentation réfractée et modifiée par l'influence de l'inactivité qui va importer ; pour le secondaire, sa totalité en tant que perpétuité d'un moi que son histoire suppose en le nuançant de manières successivement diverses, moins diverses d'ailleurs que chez le mobile nerveux.

Ce sera à la caractérologie différenciée à poursuivre d'un nerveux à l'autre la diversification de cette donnée principale. Pour un nerveux qualité et affectivité sont pratiquement inséparables. Pourtant il pourra se faire, tantôt que c'est la qualité qui est majeure, tantôt que c'est le sentiment ; et l'écrivain deviendra plus soucieux ou de faire éclater la qualité de ce qu'il veut représenter ou de faire éprouver l'émotion qu'elle lui a infligée. Il oscillera ainsi de l'idéal du peintre à celui du musicien, toujours nerveux par sa docilité au présent. — C'est l'intervention des autres propriétés qui en décide. Quand on dit d'un écrivain comme Aug. Dupouy le dit de Mérimée (*Carmen, de Mérimée,* Soc. fr. édit. litt. et tech., 1930), p. 25, qu'il est « brusqué », « sec » et « dur », qu'il cherche « la netteté du contour humain », exclut « la nébulosité », on décrit cette condensation de la représentation qui résulte de son rétrécissement ; qu'on lise Verlaine ou Laforgue, le dessin se défait, comme chez Watteau, au profit de la suggestion affective et d'une musique moins architectonique que rêveuse. Ici c'est évidemment l'influence du champ de conscience large qui fond les contours, dissout les déterminations et ouvre l'imagination sur l'infini.

Dans les deux cas le nerveux reste attaché à ses images. Il a

un sentiment vif de lui-même et nous allons en voir les modes ; mais il ne le détache pas de ses contenus comme le sentimental, qui acquiert toujours, si l'on peut dire, un moi philosophique, distinct de la considération de ses états successifs. Le moi du nerveux est un moi qualifié ; non *le* moi, mais *ce* moi dont l'universalité disparaît derrière sa singularité individuelle, son unicité stirnérienne. Parmi les artistes, les bohèmes, les vagabonds qui, avec ou sans génie, ont rempli de leurs fantaisies et aussi de leurs facéties l'histoire de certains quartiers de Paris au XIXe siècle, il y a eu beaucoup d'anarchistes qui défendaient dans l'anarchisme, non une philosophie revendiquant la vérité contre les autres, mais la suppression des gênes sociales dont ils voulaient émanciper leur originalité, comme si la plus haute de ces émancipations, celle même qui constitue leur vocation, n'était pas l'expression d'un génie par l'art.

68. L) *Insurrection et vanité.* — Ce sentiment fort du moi qualifié et singulier, qui est au principe de l'anarchisme de beaucoup de nerveux, se manifeste par deux traits de caractère opposés, mais corrélatifs, suivant que ce sentiment est opprimé ou triomphant. Très sensibles à tout ce qui lèse leur individualité, les nerveux doivent l'être particulièrement à ce qui la lèse comme originalité. L'insurrection est la réaction ordinaire par laquelle, jeunes ou plus âgés, ils répondent aux actions de leur entourage par lesquelles ils se sentent blessés. Primaire le nerveux s'insurge souvent contre des secondaires. Stendhal (cf. note, p. 156) qui a aimé sa mère, sans doute primaire, qui s'est bien entendu avec son grand-père, sans doute sanguin, s'accordait médiocrement avec son père, sentimental, semble-t-il, très secondaire, et il a détesté sa tante, autoritaire sans doute pour le bon motif, comme tous les EAS ; les conflits entre Baudelaire et son beau-père ont opposé l'indignation de l'un et l'insurrection de l'autre. Ainsi les nerveux étroits commencent souvent dans leur famille une révolte le plus souvent sans raison fondée, contre ceux qui les entourent. Pourquoi

Rimbaud, souvent si favorablement accueilli dans des cercles parisiens, se les est-il aliénés par des boutades ou des rebuffades injustifiées ? Il y a ainsi fréquemment chez ces nerveux comme une tentation gratuite de faire injure aux autres, comme pour se nuire à eux-mêmes.

Puisqu'elle implique la susceptibilité d'un moi trop sensible, la révolte n'est pas incompatible avec la vanité qui est pourtant l'humilité à quêter dans les regards, les attitudes, les paroles des autres des témoignages de leur estime. Le moi, que nous considérons comme seul tant que nous ne passons pas de la caractérologie à l'intercaractérologie, est en réalité et ne cesse d'être le corrélatif du toi, puisqu'il ne peut se sentir isolé des autres et capable d'exister sans eux qu'à la condition de se sentir aussi solidaire d'eux et par suite dans une certaine mesure identique à tous. Ajoutons que chaque homme a besoin de se prouver sa réalité, qu'il cherche sa propre importance, qu'il a à vaincre la solitude et la mort en se trouvant dans autrui et en y découvrant une valeur de lui-même extérieure à lui-même. En voilà assez pour qu'il devienne orgueilleux ou vaniteux, orgueilleux dans la mesure où il obtient la réalité du pouvoir sur autrui, vaniteux quand il en obtient la reconnaissance à demi fictive de sa valeur.

Quand donc les autres paraissent au nerveux lui être favorables, l'insurrection change de signe et la vanité la remplace. Aussi sont-ils vaniteux au maximum d'après l'enquête statistique (q. 48, 1° : *vaniteux*, 54 (max. net) ; moy. 27,4). Derrière le jeu alterné de la révolte sans raison objective à la vanité se sent un complexe d'infériorité, effet de l'inactivité, quelquefois aggravé comme chez Byron, débile et pied-bot, par une difformité physique, capable de se former sans elle par une simple nécessité psychologique. Ainsi d'Annunzio poussait la vanité jusqu'à l'insolence, où la vanité et l'insurrection viennent se confondre ; Oscar Wilde l'aggravait jusqu'au scandale. Peu importe ici que l'occasion de la vanité soit authentique ou non, cela ne change rien à sa

signification caractérologique. Il semble bien que le pur nerveux Villiers de l'Isle-Adam ait eu les ancêtres dont il se vantait, l'important c'est qu'il ait eu besoin de s'en vanter.

Faut-il l'en blâmer ? Faut-il condamner la vanité des nerveux ? On ne pourra guère le faire si par la vertu de la vanité ils s'élèvent eux-mêmes à un niveau et d'abord à une tension supérieurs à ceux auxquels ils seraient rejetés sans elle. Considérons le cas de Loti. Ce fut un nerveux large, particulièrement exposé à la dépression, porté à ne voir des choses que leur aspect funéraire, que ce grignotement d'usure qui, dans l'apogée de leur éclat, fait pressentir leur désastre futur et fatal. Il aimait la poésie funèbre des ruines, des civilisations disparues ou défaillantes, sur leur déclin, des cimetières, des lieux abandonnés. Mais avec ces goûts on risque de se délabrer l'âme. La vanité lui servait à se redresser. Désireux d'honneurs, de relations illustres et royales, il y trouvait le moyen de son relèvement intérieur, le meilleur biais pour échapper au doute sur lui-même, peut-être au mépris de soi. Comme une belle femme se regarde dans une glace pour y retrouver la confirmation de sa beauté, le vaniteux se regarde dans l'esprit des autres pour y retrouver la preuve de sa valeur. Et si l'autre y met un peu de complaisance, il en tire au moins un plaisir d'imagination, la joie d'un acteur à jouer le roi.

Il est aisé de dire que le fort se suffit à lui-même ; mais ni les nerveux ne sont des forts, ni à la rigueur il n'y a d'homme assez fort pour se contenter de la conscience qu'il a de soi et du sentiment secret de sa valeur, quelle que soit cette valeur ; ni enfin il n'est souhaitable qu'un esprit s'établisse dans le sentiment de sa force au point de n'en chercher jamais le contrôle et la vérification dans le jugement d'autrui. Dès lors la vanité doit s'introduire dans toutes les consciences et si le nerveux en fournit la principale expérience, c'est parce qu'en général l'émotivité primaire exprime avec le plus d'intensité qualitative la conscience commune. La vanité n'est pas en tout cas la pire solution du problème que chaque

homme se pose, pendant tout le cours de sa vie implicitement, de façon réfléchie tel jour ou tel autre, à savoir *comment il peut se donner, ou retrouver, et surtout accroître son sentiment d'exister.* Être, c'est être important. Où trouver cette existence, cette importance ? Dans le passage connu de la *Phénoménologie de l'Esprit,* Hegel affirme qu'une conscience ne peut être consciente de soi qu'à la condition d'avoir risqué son existence contre autrui, ce qui doit faire du combat la source même du sentiment d'existence, même du combat mortel, la guerre. Naître à soi par l'orgueil de la violence victorieuse constitue-t-il une meilleure manière d'atteindre à la conscience de soi que l'humble vanité, si du moins on ne peut y arriver par l'amour partagé ?

69. *Le dyscolisme.* — Nous venons de voir quelques-uns des effets indirects par lesquels l'inactivité se manifeste au sujet dont le caractère en est affecté. Il nous reste pour en finir avec les nerveux à considérer l'expression affective et directe de l'inactivité, l'humeur triste, morose, le pessimisme senti, la disposition à la mélancolie, nous dirons par un mot technique, afin d'éviter la réduction de cette propriété caractérologique à l'un de ses modes, *le dyscolisme.*

Le penchant à la mélancolie est caractéristique des inactifs-émotifs. Les inactifs sans émotivité subissent leur inactivité ; mais faute d'émotivité elle ne peut se réfléchir dans leur conscience par des impressions ou des expressions affectives. Pour les émotifs-actifs l'émotivité n'est que l'énergie indispensable à l'action qu'elle grossit d'autant plus qu'elle est plus puissante. Entre les uns et les autres les nerveux et les sentimentaux doivent ressentir au travers de leur sensibilité l'influence de leur inactivité. Des deux caractères c'est le second, celui du sentimental, qui a dans l'histoire de la caractérologie mérité le nom de mélancolique. Il l'est en effet avec une profondeur et une persistance que nous aurons à reconnaître dans la prochaine section de cet inventaire. Mais pour l'être de façon plus extérieure et plus sporadique, le nerveux l'est aussi visiblement.

En effet l'inactivité ne peut le caractériser sans affecter les impressions qu'il subit. De chacune il est possible au sujet qui en est affecté de tirer deux émotions opposées, de même que deux traductions intellectuelles, suivant que la conscience l'appréhende par le bon ou par le mauvais côté. Le premier parti doit être celui de l'actif qui utilise immédiatement l'énergie mobilisée par l'excitation pour une entreprise naissante : nous aurons à reconnaître l'optimisme des colériques. Au contraire l'inactif que son inactivité retient doit être incité à ressentir l'excitation comme un trouble fâcheux, bientôt, s'il ne réagit pas, comme une menace. Il en résulte que c'est dès le début de la vie affective que l'inactivité doit tourner l'émotivité vers une émotivité triste, amère ou douloureuse, suivant la nature de l'événement qui sert d'excitation et des circonstances où elle survient, mais toujours dyscoliste et négative.

Chez le sentimental ce traumatisme initial pourra se prolonger et éventuellement se modifier dans la conscience : nous aurons en temps convenable à le préciser. Chez le nerveux il en sera diversement suivant l'ampleur du champ de conscience. — Dans une conscience *étroite* la primarité des effets de la cause externe de l'ébranlement doit entraîner le raccourcissement de l'impression dont l'impulsivité doit sortir. Le chauffeur brusquement ému parce qu'il a failli écraser un passant réagit et pour ainsi dire se libère de la tension subitement montée dans sa conscience par une injure ou un juron. Il manifeste ainsi immédiatement son dyscolisme, mais s'en décharge. De même, chez le nerveux étroit qui est toujours dans la situation du chauffeur surpris par l'événement et au reste soumis au rétrécissement de la conscience par la continuité de l'attention, le dyscolisme auquel convient alors assez mal le mot de mélancolie doit être un dyscolisme brusque et court, celui du sarcasme ou de la boutade. La tristesse subite fuse dans un mot qui pour une part purge la conscience de son amertume.

— Dans une conscience *large* il n'y a pas la même facilité pour

l'impulsivité. Ce sont les nerveux larges qui doivent paraître inconsolables parce que la cause y remplace un effet défini par une influence diffuse. A la place d'une amertume localisée, conceptualisée, ce que le moi ressent, c'est une tristesse fondue au cours de laquelle le moi tout entier paraît se creuser par le milieu, se déprimer. Indépendante de son expression elle n'en semble que plus profonde, on la dit essentielle à la vie et elle en reçoit une puissance de suggestion à laquelle il n'y a pas de lecteur ou d'auditeur qui ne soit sensible. Ainsi certaines pages d'Alphonse Daudet nous émeuvent à l'égal des plus tristes qui aient été écrites ; ainsi Verlaine ou Chopin nous attachent à leur peine comme à la révélation de la douleur inséparable de la condition intérieure de l'homme. Dans ce cas plus de protestation dans la souffrance, plus de réaction s'indiquant pour la repousser ou la combattre, plus d'exclamation ni de malédiction. La sincérité d'une souffrance et rien d'autre. Chez le nerveux étroit la conversion rapide de la douleur en impulsion exclamative et souvent imprécative est une expurgation, une évacuation : la conscience y remplit l'un de ses offices qui est de débarrasser l'esprit d'une brûlure ou plutôt d'une tension brusquement importune, comme on pleure pour moins souffrir. Chez le nerveux large elle se mue immédiatement en mélancolie et s'irradie autour de lui en contagion de tristesse.

Ce n'est pourtant pas la mélancolie du sentimental ; car pour masquer la primarité la largeur du champ de conscience ne la supprime pas. Cette mélancolie pourra persister comme une inconsolabilité (cf. p. 101), comme une rancune, moins longtemps comme une bouderie, elle restera une mélancolie purement affective, sentie et non pensée. Aussi ce sont le plus souvent les sentimentaux et généralement les émotifs-secondaires qui la feront passer du plan du sentiment sur celui de la philosophie et de la doctrine, qui d'un dyscolisme senti feront un pessimisme pensé. Car il y faudra l'appui de la secondarité. Et même il sera curieux de voir qu'à proportion de la croissance de l'activité, ce pessimisme

pourra devenir chez les actifs l'énergie d'une vie entreprenante, puissante, dont la persévérance paraîtra démentir dans les faits les conclusions d'une condamnation théorique de la vie et de sa valeur.

La jalousie. — Les mêmes rapports doivent se retrouver dans les modes particuliers du dyscolisme, comme c'est le cas de la jalousie. Il y a deux jalousies, l'une qui éclate en soupçons et en reproches momentanés, brusques et violents, mais vite dissipés : c'est la jalousie primaire ; l'autre se prolonge dans la rumination intérieure, elle empoisonne peu à peu la vie, c'est la jalousie secondaire. Entre les deux on peut enfermer la jalousie du nerveux large qui est un mélange de méfiance sincère et de reproches quasi esthétiques comme ceux qu'énonce un homme mal assuré de leur vérité. Chez les nerveux en général on trouve fréquemment une jalousie insincère, affectée, dont le sujet qui ne croit pas, serait-ce par vanité, au mal dont il accuse un ou une autre, est tout de même heureux d'en disposer pour faire le procès de celui ou de celle qu'il accuse. Le cas rentre dans l'extension de ce trait fréquent de la conduite des émotifs-inactifs que, s'ils se rétractent et cèdent, à cause de leur inactivité, devant ceux qui leur font peur, ils prennent, pour faire sentir leur responsabilité, une injuste et cruelle revanche sur leurs parents ou leurs amis, que leur amour pour eux détourne de se défendre, en les accusant et parfois en les persécutant.

Nous aurons à revenir sur les sentiments négatifs dans leur rapport avec les divers caractères.

Psychodialectique de la conscience nerveuse

70. Avec ces observations s'achève cette esquisse de la morphologie caractérologique du nerveux typique, du nerveux-repère. Le caractère y est considéré, conformément aux définitions préalablement posées, comme une nature constituant la situation intime et permanente du moi. — L'analyse de l'activité individuelle ne

peut s'arrêter à cette morphologie. La connexion entre le caractère et le moi est trop étroite pour qu'on puisse séparer comme au couteau la nature dont le moi dispose pour vivre, de la manière dont il vit en s'en servant. Tout caractère, serait-ce par la contradiction éventuelle des propriétés dont il est composé, ou par les conflits occasionnels qui éclatent entre ses dérivations et le milieu physique ou social, invite le moi qu'il conditionne à réagir sur lui, à l'orienter, à le spécifier. Par cette invitation il propose d'abord au moi des problèmes à résoudre, puis il le lance sur certaines voies, en le poussant non seulement à résoudre les inconsistances de sa nature congénitale, mais à poursuivre son épanouissement spirituel. A la suite de ces propulsions la réflexion sur l'individu est amenée à prolonger la morphologie du caractère par l'étude des dialectiques intentionnelles, par la constitution d'une *psychodialectique* par laquelle le moi réagit à la situation que le caractère lui impose.

Elle s'engage ainsi dans une recherche dont on peut dire qu'elle est apparentée à l'*Individualpsychologie* d'Alfred ADLER ; mais elle s'en distingue essentiellement de deux manières : d'une part elle ne privilégie pas une certaine famille de mouvements, telle que la « revendication », elle est prête à les reconnaître et à les étudier tous et se présente par suite plus comme une analyse que comme une doctrine ; d'autre part elle cherche l'intelligibilité de ces mouvements, positifs ou négatifs, dans la structure des caractères qu'ils prolongent ou qui les provoquent. Toute l'*Individualpsychologie* offre le même danger que la philosophie existentielle, c'est qu'elle exprime purement et simplement le caractère singulier de son auteur. On ne peut conférer à ces descriptions une valeur objective qu'en les reliant aux divers types de caractères, objectivement reconnus, quitte à les juger ensuite, indépendamment de la caractérologie, du point de vue de la Valeur ou d'une valeur entendues comme transcendantes à n'importe quel moi, mais participables, inégalement, par tous les hommes.

La psychodialectique est ainsi le trait d'union entre la caractérologie au sens étroit (cf. p. 1), celle qui ne considère que le caractère, et la caractérologie au sens large, que nous retrouverons dans l'anthropologie de la destinée concrète. Elle a *pour axe le rapport entre l'homme congénital et le moi singulier*, plus objective vers le bas, par où nous allons la prendre, en connexion avec les divers caractères, échappant à la conceptualisation vers le haut à cause de la complexité et de la liberté du moi qui conquiert le monde en tissant des rapports toujours nouveaux entre son caractère et un alentour en voie d'élargissement, si du moins il ne se sert pas de sa liberté pour dégénérer. Ce domaine de la psychodialectique est par conséquent extrêmement vaste. Ici où nous ne prétendons que ramasser des résultats pour amorcer des recherches, nous ne pourrons qu'inaugurer des analyses qui demanderont pour parvenir à leur plein épanouissement une documentation et plus d'études que celles dont nous pouvons encore disposer.

Les dialectiques de l'esprit individuel, si l'on s'en tient aux propriétés qu'elles tiennent de leur origine mentale, doivent consister, soit à remédier aux impuissances que le moi, comme l'a fortement marqué Adler, au contact du milieu et d'autrui, découvre en lui-même, soit à modérer ou infléchir les puissances dont il a expérimenté la force, mais quelquefois le danger. De façon générale on peut penser que les non-émotifs et les inactifs sont plus exposés à souffrir et pécher par défaut, les actifs-émotifs, à devoir se garder de l'excès. N'ayant ici à considérer que les nerveux, nous prendrons comme échantillon de leur vie dialectique, l'un des mouvements par lesquels ils doivent chercher à porter remède à leur inactivité.

71. En effet la cause principale des difficultés de la vie du nerveux n'est pas l'émotivité comme telle, car après tout celle-ci est une force ; et qu'elle serve d'énergie à l'action ou devienne la matière d'une contemplation, le moi y trouve de quoi animer ou enchanter sa vie. Ce n'est pas non plus la primarité : celle-ci diminue la cohérence de l'activité d'un homme, mais cette cohé-

rence n'est pas toujours un avantage, du moins du point de vue de l'intérêt de l'individu, et la souplesse manifeste souvent dans la vie sa supériorité sur la raideur. Enfin la cause des accidents de la vie du nerveux et du malheur propre de sa conscience n'est pas non plus l'émotivité primaire qui contribue à faire des colériques les hommes les plus heureux de vivre. Il ne reste donc plus qu'une possibilité, c'est que ce soit contre l'inactivité que le nerveux soit principalement amené à lutter.

Tout de suite l'inactivité apparaît au nerveux, sans peut-être qu'il puisse se l'exprimer, comme une cause double de maux. D'une part elle est mauvaise en ce qu'elle livre le moi du nerveux aux conséquences de son impulsivité. Trop fréquemment il ne peut empêcher, ni souvent même intellectualiser et adapter les embardées de son émotivité. D'autre part ce défaut est comme multiplié par la difficulté où l'inactivité met un nerveux d'y remédier. La secondarité fournit au sentimental à la fois l'inhibition indispensable au freinage d'une émotivité imprudente, et, quand il veut se forcer à l'action, comme un pivot de systématisation qui lui permet d'organiser sa vie pour se fournir des moyens ordinaires d'activité, comme le sont les excitants ordinaires d'un jeu d'habitudes. La secondarité manque en majeure partie au nerveux. Le voilà donc livré à son inactivité. Il constate vite son impuissance à « vouloir », son incapacité à faire effort, sa faiblesse devant les tentations. La dualité, l'hiatus entre ce qu'il est et ce qu'il voudrait être est pour lui infranchissable : quelques nerveux s'en sont plaints tragiquement.

De cette situation caractérologique il doit résulter chez le nerveux une préoccupation continue, ordinairement sourde, mais quelquefois vive, de bousculer cette inactivité qui ne cesse de faire barrage, au cours de sa vie, à toutes ses velléités d'action. Comment peut-il s'amener à faire les travaux qui lui sont proposés du dehors ? Comment s'obliger soi-même à ne pas ajourner les tâches pressantes ? Comment persévérer et ne pas déserter les grands projets

à la première difficulté ? Et ainsi de suite. — Mais, dans l'effort contre cette inertie, sur quoi s'appuyer ? Contre une résistance il faut une force. Sera-ce une force étrangère, influence sur lui de l'amour d'un autre, de la religion ? Les nerveux ne refusent pas d'y recourir ; mais c'est un des postulats de la caractérologie, confirmé par l'expérience, qu'*aucune force extrinsèque ne peut agir durablement ou fortement sur une âme sans la complicité d'une force s'exerçant de l'intérieur*. De l'intimité il n'y a qu'une puissance à s'offrir à la conscience du nerveux, c'est l'affectivité. C'est donc à elle qu'il doit demander l'énergie indispensable pour, sinon supprimer, du moins soulever, forcer ici ou là son inactivité. A défaut de volonté, il agira par sentiment.

A ce point de cette recherche vitale, une difficulté se présente. Nul ne peut espérer, désirer, se mettre en colère, éprouver du chagrin, aimer, haïr par un simple décret, directement. La cœnesthésie dépend d'autres conditions que du système nerveux central : comme les sécrétions internes du sympathique et du parasympathique. Ce n'est donc qu'indirectement, en utilisant l'influence, indépendante de nous, mais puissante sur nous, de représentations qualitatives qu'un émotif-primaire, particulièrement prédisposé à en ressentir l'effet, pourra provoquer en lui un élan susceptible de compenser provisoirement son inactivité, capable au moins de le lancer et de le relancer.

Quelles seront ces représentations ? Celles d'un bien ? D'abord un bien présumé est idéal et par suite n'a guère que la force d'une idée. Or l'efficacité mentale d'une idée, si elle ne vient au-devant d'un désir, ce qui par hypothèse n'est pas réalisé dans le cas que nous considérons, suppose le concours de l'activité et de la secondarité, toutes deux réduites chez le nerveux. Aussi du mal et du bien, c'est le plus souvent le premier, par la peur qu'il provoque, qui est le plus fortement moteur, *surtout chez les inactifs*. Il faut donc que ce soit la représentation de certains maux, soit imaginative, soit même sensible, si ces maux sont actuellement présents et ressentis,

qui, par la répulsion qu'ils provoquent chez un nerveux comme en tous les hommes, lui donnent le mouvement qu'il ne peut recevoir d'ailleurs. *L'horreur, la peur, le dégoût, tous les sentiments négatifs, tous les modes de la souffrance deviennent ainsi, par une sorte de renversement monstrueux, les ressorts d'une propulsion qui est le substitut de l'activité presque absente.* Cette petite volonté qui reste à l'homme inactif, cette puissance recélée par les cellules nerveuses du cerveau est employée à utiliser « la puissance du négatif », dont le sadisme et le masochisme ne sont que deux cas parmi une multitude d'autres.

Que cette démarche non seulement se produise, mais se répète, qu'une fois découverte par bonne fortune, elle soit renouvelée avec une connaissance de plus en plus claire de son efficacité, qu'elle soit au cours de ces essais sanctionnée et par suite encouragée par les satisfactions que son application procure à celui qui en fait l'épreuve, elle va devenir une coutume, constituer l'élément d'une structure acquise, d'un *métacaractère* dont les propriétés que nous pourrions appeler *consécutives* s'ajouteront aux propriétés fondamentales du caractère congénital.

Nous n'aurons pas à forger un nom pour la propriété consécutive dont nous venons de scruter l'origine chez les nerveux désireux de remédier par un effet de l'émotivité à l'inertie due à leur inactivité. L'un des plus illustres nerveux, Edgar Poe, l'a dénoncée lui-même sous le nom de « démon de la perversité ». Par *le démon de la perversité* tout ce qui choque, lèse, brutalise la conscience, répugne à son exigence profonde de positivité, de bien, de beauté, de cohérence, devient la cause d'une puissance motrice tournée primitivement vers le mal, mais recevant une finalité nouvelle de la victoire qu'elle permet à l'inactif de remporter sur son inactivité. Le problème qui était à résoudre est résolu. Par un détour le nerveux peut se stimuler. Il en avait d'autant plus besoin qu'il était plus inactif, il y réussit d'autant mieux qu'il est plus émotif.

Avant de considérer les vêtements que peut endosser le démon

de la perversité, il faut observer que la même démarche est à la disposition de tous les émotifs, aussi bien les actifs que les inactifs ; et les actifs ne s'en font pas faute, car il leur arrive souvent de demander au mal un surcroît d'élan, de tenter la peur et l'horreur pour en accroître la puissance de leur activité. Quand ainsi on veut mouvoir le plus violemment les hommes, on s'avise de les enfermer dans une situation où la menace d'un mal s'ajoute à la promesse d'un bien, celle-là plus efficace que celle-ci : on montre le sucre, mais on y ajoute le fouet, et comme l'activité est provoquée par les difficultés, la méthode a chez les actifs la double efficacité de grossir l'émotivité et de renforcer l'activité. — Mais chez les actifs ce renversement qui fait du mal une fin a une gravité morale qui lui manque tant qu'il n'affecte que les inactifs. Car, dans la vie objective sur laquelle s'exerce l'action c'est-à-dire dans la perception, le mal stimulant est une destruction, l'amour du mal stimulant la volonté de détruire ; tandis que, pour la vie artistique c'est-à-dire pour l'imagination, ce n'est qu'une image de la destruction. Kierkegaard a prétendu caractériser l'homme au stade esthétique comme néronien ; mais c'était oublier que l'artiste qui peint l'incendie de Rome n'en a pas fait brûler un fétu. Le démon de la perversité n'est pour un nerveux qu'un personnage de théâtre et les graves secondaires qui le condamnent au tribunal de la morale seraient ridicules s'il ne se faisait éventuellement une contagion des inactifs aux actifs qui, cherchant à l'imitation des artistes inactifs un surcroît de stimulation dans le négatif, mais sans renoncer à l'action, changent un Diable comique en Prince du mal et font descendre, comme Néron lui-même, l'esprit néronien de la scène dans le monde.

Voilà définie l'essence dialectique du mouvement par lequel l'impuissance propre à l'inactif se convertit indirectement en puissance imaginairement perverse, existentiellement stimulante. — On trouve dans l'expérience ressentie ou fournie par les nerveux autant de modes qu'on en voudra. Ce sont notamment :

1° le *goût de l'horrible* dont l'œuvre de Poë fournit le modèle le plus varié. Au théâtre parisien du Grand Guignol, une clientèle de spectateurs qui aiment comme les enfants qu'on leur fasse peur achètent une satisfaction systématique du besoin d'émotions fortes sans danger. Dante n'est pas exempt de leur goût ; mais il satisfaisait aussi dans les peintures de l'*Enfer* des besoins de vengeance par lesquels il mettait l'art au service de passions qui n'étaient pas artistiques ;

2° le *goût du cruel* enchérit sur le goût de l'horrible en ce qu'il ajoute au spectacle de la souffrance une pénétration aiguë par la sympathie dans l'intimité de la conscience souffrante ; et, ce qui en achèverait l'odieux, si c'était plus qu'un jeu vilain et impudique, c'est le sentiment de supériorité que la conscience cruelle en tire. Villiers de l'Isle-Adam n'est pas le seul à avoir écrit des *Contes cruels* : mais cette cruauté reste théâtrale comme cette allusion à l'angoisse dont l'idée tient chez certains philosophes existentiels la place de l'insupportable épreuve de l'angoisse réelle ;

3° le *goût du macabre*, dont la *Charogne* de BAUDELAIRE donne une belle illustration, vérifie le besoin de repoussoir que les grands nerveux transportent dans toutes leurs émotions. Il montre que ce qui les intéresse en général, c'est moins la beauté que les péripéties affectives, l'harmonie que le drame. L'académisme n'est pas leur fait et ils sont toujours prêts à préférer le laid au beau parce que le laid les anime. Ils cherchent la vie, non pas dans l'exercice de la santé, dans l'harmonie d'une structure aux justes proportions, dans la joie d'une pensée maîtresse d'elle-même ; mais dans le sursaut de protestation que l'horreur du macabre provoque en tout vivant ;

4° le *goût du défendu* joint, au plaisir de scandaliser, la revanche sur les principes, la vanité d'être supérieur à la morale même et la victoire sur la loi. On trouve parmi les anarchistes des hommes de tous les caractères, car il suffit pour l'être que le sentiment du moi soit prépondérant chez un homme. Flegmatique comme Godwin,

il fait sortir l'anarchisme du rationalisme ; émotif-actif comme Kropotkine, il en tire la doctrine d'un révolutionnaire ; sentimental comme Rousseau, il en fait le refuge du solitaire dans la nature. L'anarchisme du nerveux est esthétique. Il est la défense de l'impulsivité affective contre les règles ; et au stimulant que le nerveux y trouve s'ajoute la revendication pour ses expériences propres ; mais cette revendication est plus verbale que politique et personne ne s'y trompe ;

5° le *goût du grossier, du vil,* voire *de l'obscène* résulte vraisemblablement d'une accentuation extrême de l'inactivité et est sans doute favorisé par l'élargissement du champ de conscience qui livre le moi au laisser-aller. L'antinomie de l'inactivité et de la réaction du sentiment négatif contre elle devient dans certaines œuvres celle d'une extrême dépressivité et de la truculence qui sert à la convertir en condition de supériorité. Dès le langage courant l'argot manifeste souvent cet accouplement de la tendance à déprécier les choses et du désir de les traiter familièrement à la manière d'un objet domestique. Abaisser autrui et les choses, c'est une manière de s'élever ;

6° Au terme intellectuel de ce penchant est l'*intérêt pour le faux, l'absurde, le néant.* Dans le domaine philosophique aussi l'esprit habile à se procurer des stimulants peut en demander à tout ce qui dément l'exigence d'unité, le besoin d'ordre, de vérité et d'être. Ce qui rompt la continuité logique, ce qui nie la positivité, ce qui discrédite la candeur de l'esprit devient l'objet privilégié de l'attention. Le paradoxal, l'absurde sont recherchés, non comme des problèmes à résoudre, mais comme des vides à privilégier par un esprit en porte-à-faux, dont l'intentionalité secrète et parfois avouée est l'identification de l'absolu et du négatif, parce qu'elle porte à sa limite supérieure la stimulation d'une conscience qui, si analytique que l'intelligence puisse la faire, reste une conscience nerveuse.

Nous ne prolongerons pas cette liste qu'on pourrait facilement

multiplier en considérant tous les objets, les fantômes, les supplices, les anomalies sexuelles, et, au sommet, la mort que le démon de la perversité peut se proposer comme valeurs négatives. Comme dernière illustration de ce satanisme esthétique et un peu plus qu'esthétique, dont Musset, Poe, Baudelaire, Wilde, même Byron et Heine fourniraient autant d'exemples qu'on en voudrait, nous alléguerons le poème de THOMSON, la *City of dreadful night* qui est la description d'un cauchemar. Par le démon de la perversité la conscience nerveuse se fait, par impuissance à conquérir l'objectivité, servante de la négativité. Nous retrouverons chez le sentimental un problème comparable puisque le sentimental a comme le nerveux à vaincre l'inactivité ; mais chez lui la secondarité servira de médiatrice à une solution différente, quoique parallèle, qui est l'indignation.

Est-ce à dire que le démon de la perversité soit le monopole des nerveux ? Nous nous contenterons de dire qu'à raison de l'accentuation des constituants dont le concours crée à la fois le problème intérieur que la finalité négative doit résoudre et cette finalité même, c'est à eux qu'il convient d'attribuer l'originalité de son invention. Ce sont eux qui, la ressentant le plus vivement et le plus facilement, doivent être les entraîneurs des esprits vers le primat de la négativité. Nous exprimerons ce résultat en disant que le caractère nerveux est *le centre de diffusion caractérologique* de cette disposition. A leur suite d'autres pourront la ressentir, puis la propager. Ce sera chez eux une imitation plus ou moins facile, mais un trait emprunté. Dans un peuple, pour des raisons qui manifesteraient le concours de la caractérologie et de la sociologie, une culture est à chaque époque l'imprégnation des hommes de tous les caractères par l'un d'entre eux. Si un pays était à un certain moment conquis par le règne *esthétique* du démon de la perversité, ce serait la manifestation de l'influence prédominante de grands nerveux.

72. *Les sentiments négatifs chez les nerveux.* — En considérant le

« démon de la perversité », nous avons accédé à la considération des sentiments négatifs tels qu'ils peuvent être issus du caractère. La négativité est dans toute région de l'activité corrélative de la positivité : le vrai appelle le faux, le beau requiert le laid, le bien renvoie au mal, l'amour se renverse en haine. Si la négativité est de tous les domaines de l'esprit, elle doit se retrouver, mais sous des espèces originales, dans tous les caractères. Il y aura donc lieu de rechercher, ce que nous ferons sommairement plus loin (cf. pp. 293-300), comment dans tous les caractères se fait un renversement du pour au contre ou par des échecs extérieurs, ou par des embarras et des conflits intérieurs, ou même par une sorte d'excès des dispositions mentales qui les condamne à se tourner contre elles-mêmes.

En ce qui concerne les nerveux, nous nous contenterons ici, en anticipant sur ce qui suivra, de marquer que la *dépréciation* doit être la manière caractéristique des nerveux de ressentir et de manifester la négativité. La dépréciation n'est pas un acte de combat, c'est une expression d'opinion, qui suivant les circonstances et les autres éléments fondamentaux du caractère peut prendre la forme de la médisance, de la calomnie, de la plainte, du désespoir et ainsi de suite. C'est donc une sublimation, tentante pour un inactif ; et, dans la mesure où cet acte qui diminue l'autre relève celui qui déprécie, elle peut éventuellement servir le redressement du dépréciateur. Elle est donc dans la direction du démon de la perversité en servant cette recherche indirecte de tension que l'émotivité invite à attendre des dénivellations relatives à l'opposition du positif et du négatif. La dépréciation telle que les nerveux la connaissent se distingue du *ressentiment* au sens de Nietzsche et de Scheler comme le momentané du durable, comme la primarité de la secondarité.

Familles de nerveux

73. C'est ici que se fait le passage de la caractérologie spéciale qui traite des rameaux principaux de l'humanité caractérologique à la caractérologie sérielle dont l'objet est le discernement de séries homogènes entre lesquelles se distribue la population d'un caractère donné. Il faudra une importante accumulation de psychographies, non seulement de nerveux célèbres et ayant mérité de l'être par la supériorité de certains aspects de leur nature, mais de la foule des nerveux atténués qui forment autour de nous le contenu vivant de notre expérience de ce caractère parmi les autres, pour que la caractérologie puisse passer de l'esquisse générale des propriétés du caractère nerveux à la détermination des types définis entre lesquels doivent se répartir les nerveux vivants. Dans les limites du caractère nerveux tel qu'il est dégagé par la caractérologie spéciale il y a place pour des degrés très nombreux de chaque propriété fondamentale et par suite pour des combinaisons relativement très diverses de complexes de ces propriétés : l'inactivité peut par exemple être plus ou moins forte et se trouver unie à la surémotivité ou à la sous-émotivité. Il doit par conséquent en résulter des individus qui s'opposeront très nettement par certaines propriétés dérivées. Il faudra donc que la caractérologie sérielle dissipe cette confusion, non seulement en définissant les séries homogènes, mais en les sériant elles-mêmes de façon à montrer comment la lente croissance ou décroissance d'une propriété donnée amène, en rapport avec les autres, une transformation, non plus seulement quantitative, mais qualitative, du type dans la constitution duquel elle entre.

Un commencement de classification des nerveux est donné par Paulhan dans ses études sur « le présentisme » (Fr. PAULHAN, *L'Influence psychologique et les associations du présentisme*. II. « Quelques groupes de présentistes », dans le *Journal de Psychologie normale et pathologique*, XXIIe année, 1925, p. 297). En effet, en vertu de ce fait que les nerveux réalisent le cas extrême et par suite le plus net de la primarité, ce sont surtout des nerveux qui sont

considérés dans ces études de Paulhan. Ce sont donc des nerveux qu'il répartit en trois groupes :

1° les « impulsifs » (p. 299) ;
2° les « influençables » (p. 310) ;
3° les « frivoles ou légers » (p. 318).

En se reportant aux descriptions de Paulhan on retrouvera toujours quelques-unes des propriétés que, d'une manière absolument indépendante de lui, les autres caractérologues ont reconnues de ce caractère : cela confirme au passage l'objectivité de ces déterminations. Il est facile de même de reconnaître dans les trois catégories distinguées par lui des sous-types de nerveux définissables par la prépondérance de certaines des propriétés fondamentales qui ont été ci-dessus utilisées.

Ainsi l'opposition des impulsifs et des influençables se laisse aisément ramener à celle des étroits et des larges. L'impulsivité des nerveux en général est accentuée chez les étroits en ce que l'étroitesse assure la domination d'une représentation ou plutôt d'un groupe unifié de représentations sur l'esprit : ce qui doit favoriser la rapidité et l'intensité de la réaction. Au contraire les « influençables » sont bien les nerveux à champ de conscience large qui sont sensibles beaucoup moins à une réaction localisée et définie qu'à la suggestion d'une sympathie infléchissant l'orientation de la conscience dans sa plénitude. L'étroit réagit par exemple par une réplique bien lancée ; le large, à la manière de Verlaine, par une conversion, au reste de surface.

Pour les « frivoles » qui constituent en effet une famille aisément reconnaissable de nerveux, leur caractère manifeste la prédominance de la primarité, avec sans doute une atténuation de l'émotivité, dont l'action dans la vie se manifeste par un certain poids des actes, et une certaine modalité à préciser de l'ampleur de la conscience. Pour en décider avec sûreté et précision, il faudrait disposer d'une assez grande collection de psychographies de frivoles. Mais Paulhan n'a pas préparé ce discernement, car le principal défaut de ses travaux est le manque de descriptions assez détaillées et assez nombreuses de conduites individuelles.

Pour inaugurer ce discernement des variétés de nerveux, nous nous contenterons d'indiquer, à titre d'échantillons, quatre séries de nerveux dont l'unité se dégage. Leur distinction procède de la distinction entre des degrés d'inactivité et d'ampleur de la conscience :

nL

A) *Nerveux indisciplinés :* très étroits et très inactifs : Edgar Poe, Baudelaire, sans doute Rimbaud.

Leur extrême inactivité est révélée par leur recours ordinaire aux moyens de stimulation les plus violents ; alcool, vin, stupéfiants, démon de la perversité. Ils sont inaptes à l'organisation méthodique et utilitaire de leur vie. Leur vision artistique est cristallisée, a des contours rigoureux ; ils découpent leurs images et peuvent frapper des vers et des poèmes parfaits dont les éléments ne sont pas fondus mais juxtaposés. Ils sont fréquemment en état d'insurrection contre leur milieu : cela ne leur rend pas l'existence plus facile. Leur œuvre unit toujours l'amertume à l'aspiration vers quelque mysticité mal définie. Leur sensualité est forte, mais en imagination plus qu'en fait. Ils vagabondent, soit à travers le monde, soit à travers la ville. En tout cas les aventures de Rimbaud dans la dernière partie de sa vie ne permettent pas de le classer parmi les actifs, car elles manifestent toutes et chacune l'inadaptation de sa conduite ; or cette inadaptation est un critère permettant souvent le discernement des inactifs et des actifs.

B) *Nerveux hautains :* sous-inactifs et étroits : Byron, Alfred de Musset, d'Annunzio, Stendhal, Mérimée.

Leur expression est précise et sans *sfumato*. Ils concilient bien mieux que les précédents les vicissitudes de leur sensibilité et les intérêts pratiques de la vie. Mais cette conciliation a des limites et particulièrement leur désir de jouissances les rend dépensiers et ils sont fréquemment endettés. Ils cherchent l'intensité des instants successifs de la vie avec le soin spécial d'y trouver une satisfaction de leur vanité. Ils sont soucieux de leur tenue, de leur vêtement, jouent volontiers leur Brummell, font les dandys : tout cela est teinté de hauteur et ils affichent volontiers du mépris à l'égard de la majorité des hommes. Ils sont préoccupés de beauté. L'union de leur hauteur et de ce souci artistique les amène souvent à des expressions morales de la vie, par exemple sous la forme héroïque ; ils sont capables de courage militaire, mais par ailleurs leur désintéressement est sujet à caution.

L

C) *Nerveux dissolus :* très inactifs et larges : La Fontaine, Verlaine.

Dans la dénomination de cette famille nous employons le mot *dissolu* avec les deux sens qu'il peut prendre, d'une part en tant qu'il signifie défait, dissous, sans ordre ni composition, d'autre part vie sexuelle capricieuse. L'union d'une grande inactivité et de la largeur extrême de conscience est très défavorable à la conduite rationnelle de la vie. Ces nerveux vivent anarchiquement, souvent au hasard des bienveillances d'autrui. Ils sont profondément riches en sentiment poétique et par ce sentiment ils se classent à la tête des infinitistes, qui ne cherchent pas le dessin des lignes, mais la suggestivité des inachèvements. Ils sont, comme La Fontaine, capables de retrouver la poésie dans les époques les plus abstraites et les plus analytiques. Leur sensualité est forte, mais ils ne sont pas sévères dans le choix des femmes qui leur donnent satisfaction. Ce sont en somme de grands poètes, mais toujours enfants, parce qu'ils ont toujours besoin que les autres les aiment et les protègent.

D) *Nerveux dyscolistes :* sous-inactifs et de conscience large, tels P. Loti, J. M. Synge, Alphonse Daudet, Chopin, Andersen.

Le nom de cette famille provient de ce que ses membres sont remarquables en ce que leur émotivité ne prend pas la forme d'une dépréciation hostile ou même amère, mais triste et compatissante. Loti se lamente sur les civilisations en train de se défaire, Synge ressent la tristesse propre à ces nerveux larges, à ces vagabonds imaginatifs et rêveurs dont il comprend le caractère et peint la sensibilité, Chopin a été le pianiste de la mélancolie, Daudet a émis sur les hommes et les choses quelques-unes des pages les plus tristes qui aient été écrites, Andersen imprègne ses contes de pitié. Au fond caractérologique de cette attitude est sans doute cette

modalité de l'émotivité qui, au lieu d'en faire un accroissement progressif de tension, lui confère la nature d'une défaillance, d'une chute, en fait une émotivité tombante. Il est remarquable que ces hommes quand ils écrivent sont des poètes en prose.

Il est probable que Daudet qui, par certains de ses caractères, se rapproche des sentimentaux, avait une secondarité un peu plus forte, ou pour ne pas prêter à malentendu, une primarité moins forte que les autres.

74. *Nerveux étroits et larges.* — Mêle-t-on les deux premières familles et les oppose-t-on aux deux autres, on obtient certaines généralités sur l'opposition des étroits et des larges qui permettent de vérifier, mais de préciser ce qui a été dit en caractérologie générale (cf. ci-dessus, p. 104) :

Le nerveux étroit est intense et veut l'intensité, une sorte d'intensité ponctuelle, en raccourci. Il aime le net et le cherche déjà dans son apparence corporelle. Il est d'ordinaire soigné et même élégant, sa toilette est recherchée. Généralement pour tous les caractères l'étroitesse du champ de conscience favorise la méticulosité dans le soin du costume. A première vue et sous réserve de vérification, car en caractérologie des dispositions opposées peuvent converger sur l'identité de certains effets, les nerveux étroit et large se distinguent en ce que l'un est boutonné, tandis que l'autre est déboutonné. Même opposition dans les coiffures. Le nerveux étroit tend vers la discipline militaire de la chevelure, tandis que le large aime les cheveux longs et libres. Ce n'est pas que le premier soit plus docile que le second : ils sont aussi indisciplinés l'un que l'autre et tiennent tous deux également à leur indépendance. Mais tandis que l'indiscipline de l'étroit est de l'ordre de la revendication, qu'il cherche même souvent la supériorité en tout ce qui est de l'ordre de la mode, celle du large trahit le goût du laisser-aller ; il déteste la gêne.

Le nerveux étroit est facilement hautain, méprisant. Il fait sonner ses éperons. Il cherche la société, mais pour y parader. Ses

rapports avec les autres relèvent presque toujours de la compétition psychologique. Homme, il a grand besoin des femmes, mais affecte souvent de les mépriser et même peut les traiter grossièrement ; femme, elle cherche la victoire sur les autres femmes. Le rétrécissement du champ de conscience rapproche souvent les nerveux des sanguins également étroits. La poésie du nerveux, ses écrits sont volontiers ironiques ; mais derrière cette ironie on sent le sentiment vif qui manque au sanguin, et de la douleur. Ses paroles et ses actions manifestent qu'il n'est pas le premier venu, et il veut être le premier dans l'instant présent. Au contraire le nerveux large n'a pas cette insolence. Il est aussi susceptible, mais peut se faire ou se dire humble. Suivant que son inactivité devient plus forte, il s'approche de l'anarchie de la conduite de Verlaine, du parasitisme de La Fontaine, ou, quand au contraire son inactivité diminue, de la cordialité des colériques.

Par l'effet du rétrécissement du champ de la conscience qui en supprime presque complètement la marge, le passage d'un instant à l'autre est chez le nerveux étroit discontinu. Cela donne à son apparence un aspect saccadé. Il passe d'un tir braqué à un autre. Les casse-cou grossissent ce caractère. — Au contraire, par l'effet de l'élargissement du champ de la conscience, le cours de celle-ci devient continu, fluide. Les expériences et les idées se changent sans brutalité les unes dans les autres. Pas de construction systématisée de la pensée qui suppose la secondarité, mais une métamorphose ininterrompue de l'esprit sur le fil de certains thèmes qui semblent toujours, même intellectualisés, les moments d'une rêverie dans laquelle l'association et une certaine tonalité affective font tout. La volonté semble dissoute : la conscience est un courant que sa force propre conduit. Tout ce qu'on aperçoit est à bords estompés. L'atmosphère de l'esprit n'est pas la lumière crue qui découpe des formes à l'emporte-pièce, c'est le flou, le nébuleux, le fondu d'une lumière diffuse et ouatée. Plus de contours gravés, découpés, guère d'arêtes, peu de coupures. Nous sommes près de

Rousseau que nous retrouverons aux confins de la nervosité et de la sentimentalité.

Il en résulte une opposition dans la conduite de la vie. Quand les uns et les autres vérifient les caractéristiques du nerveux, c'est dans des sens divergents. Les uns et les autres dépensent facilement ; mais le nerveux étroit le fait par besoin de luxe, pour affirmer sa supériorité de façon visible, pour un effet sur les autres ; le nerveux large, par goût des plaisirs faciles, par négligence, assez souvent par bonté. La largeur du champ de conscience favorise la sympathie avec autrui et quand, chez les nerveux larges, l'allocentrisme l'emporte sur l'égocentrisme, ce qui dépend d'abord d'une propriété supplémentaire distincte, qu'en outre la finesse du sentiment et de l'intelligence s'ajoute à ces heureuses dispositions, ils deviennent capables d'une tendresse intelligente, délicate, toute dévouée, presque angélique, mozartienne, dont la perfection ne peut être dépassée par aucun caractère.

Les nerveux étroits sont mondains ; les nerveux larges répugnent aux disciplines de la société, mais aiment la camaraderie qui se place entre leur amour des animaux et de la nature. Comme les plantes et les animaux les nerveux larges tendent à vivre au jour le jour, fatigués d'avoir à vouloir. Le travail leur déplaît : il faut que son objet les entraîne. Ils se plaisent à la rêverie, à un oiseau aperçu ou à une fleur cueillie.

Ces quelques traits suffisent à esquisser les différences des deux sous-types de nerveux. Nous n'avons pas de scrupules à les dérouler comme ils se sont présentés à nous chez des nerveux célèbres ou dans la vie, c'est-à-dire en désordre. Car c'est encore être fidèle à l'originalité de ces hommes et de ces femmes, tour à tour décourageants et charmants, puisque l'ordre est leur moindre souci. Aux criminologistes de reconnaître des échantillons extrêmes de ces types dans la population abondante des vagabonds.

II. — LES SENTIMENTAUX (EnAS)

75. Les nerveux coïncident avec les colériques et avec les sentimentaux chaque fois par deux propriétés fondamentales : avec les colériques, par l'émotivité primaire, avec les sentimentaux, par l'inactivité et l'émotivité. Mais, comme l'absence ou l'intervention de l'activité change considérablement la signification de l'émotivité primaire, c'est avec les sentimentaux que la ressemblance des nerveux est le plus frappante. Nous allons donc en finir d'abord avec les émotifs-inactifs en passant des nerveux aux sentimentaux et aborder ceux-ci.

76. Le type du sentimental est peut-être celui qui s'est dégagé le premier des analyses des caractérologues, soit sous la dénomination de mélancoliques, soit en raison de la série remarquable des sentimentaux à journaux intimes. — On trouve un bon portrait d'émotif-mélancolique dans l'ouvrage cité de P. Malapert, p. 225, Portrait VIII :

C'est un mélancolique : le fond de son caractère est un état de tristesse insurmontable et permanente. Sensibilité morale très délicate, avec un sentiment particulièrement vif de ses misères, de ses déceptions qu'avive et que multiplie son imagination romanesque et chimérique. En toute chose voit des raisons de se chagriner, de se tourmenter, de s'inquiéter, non seulement pour lui, mais pour ceux qu'il aime. Souffre pour les autres et par les autres ; une légère disposition à se croire, non pas persécuté, mais oublié, trop peu aimé : d'où une susceptibilité par moments presque maladive ; d'où aussi une tendance notable à se replier douloureusement sur soi-même, à remâcher ses tristesses, à s'isoler en soi-même.

Imaginatif et rêveur, méditatif et contemplatif ; intelligence subjective, je veux dire inaptitude à sortir de soi pour s'élever à la connaissance scientifique qui se suffirait en quelque sorte à elle-même ; la spéculation abstraite n'est pas son fait ; et il subtilise volontiers sur ses sentiments, ses « états d'âme ».

Activité extérieure quasi nulle ; craint le mouvement, l'agitation ; a conscience de son impuissance qui lui devient pénible et qu'il ne peut vaincre ; des élans de désir et d'imagination, mais qui n'ont d'autre effet que de le plonger dans un état de prostration profonde. Résignation passive ; la volonté a peine à se former, et se défait plus vite encore ; parfois des empor-

tements irréfléchis ; ordinairement timide, hésitant, irrésolu, faible ; trouve mille raisons de ne pas vouloir et ne sait ni décider ni résister.

On rencontre dans les ouvrages de Kretschmer, de Pierre Janet, dans les monographies sur les timides de Hartenberg, de Dugas et de Jean Lacroix, sur les avares de Rogues de Fursac ou dans la littérature, par exemple dans les *Célibataires* de H. DE MONTHERLANT, bien d'autres portraits de sentimentaux : nous aurons à revenir sur certains d'entre eux.

Liste de sentimentaux historiques. — Voici, encore sans classement, une liste de sentimentaux connus : Mme Ackermann, Amiel, von Baader, Eugénie et Maurice de Guérin, Kierkegaard, J. Lagneau, Leconte de Lisle, Robespierre, Rousseau, Senancour, Sully-Prudhomme, Thackeray, Thoreau, Vauvenargues, Alfred de Vigny.

Signalement statistique du sentimental

77. Comme nous l'avons fait pour les nerveux nous allons d'abord rassembler les *maxima* et les *minima* dont le rapprochement fournit les premières données, une sorte de squelette quantitatif du type que la description qualitative enveloppera de sa chair colorée et vivante. — Nous comparerons éventuellement les nombres relatifs aux sentimentaux à ceux des sanguins qui sont les antithétiques des sentimentaux.

Nous les grouperons sous sept chefs :

1. *Sensibilité aux événements extérieurs*

Q. 7, 1°, *impulsivité*	Sent. 45,1	Nerv. 78,2 Fleg. 12,8	Moy. 43,6

Ce premier chiffre est une sorte de symbole puisqu'il met exactement, aux alentours de la moyenne, les sentimentaux à égale distance des nerveux, le plus impulsif des caractères, et des flegmatiques, qui doivent l'être le moins par opposition aux ner-

veux. Tout se passe comme si, à l'intérieur du sentimental, un flegmatique corrigeait à moitié un nerveux ou, si l'on préfère, comme si un nerveux « présentisait » à moitié un flegmatique.

Q. 10, 1°. *violence*	Sent. 61,9	Nerv. 75,9 Fleg. 16,9	Moy. 45,7

Ici le taux des sentimentaux se rapproche d'assez près de celui des nerveux. Il en est de même pour les propriétés suivantes :

q. 11, 1°, *excitable*..	Sent. 65,5 (pr. max).	Nerv. 68,4 (max.)	Moy. 52,1
q. 15, 3°, *humeur variable*	— 64,6 (max.)		— 36,7

2. *Sauvagerie*

Q. 71, 3°, *goût de la solitude* (einsiedlerich).....	Sent. 15,9 (pr. max.) Apath. 19,1 (max.)		Moy. 10,4

La parenté sur ce chiffre avec les apathiques suggère immédiatement que le goût de la solitude est essentiellement conditionné par le groupement nAS qui est commun aux deux caractères : mais on peut prévoir que la solitude, qui doit être chez l'apathique pour ainsi dire un parti pris de l'habitude, aura davantage, à cause de l'affectivité, chez le sentimental une signification émotionnelle et devra éventuellement donner lieu à des crises (cf. p. 236).

q. 16, 1°, *méditatif, réfléchi, soucieux* (bedenklich)	Sent. 54,9 (max.)		Moy. 30,7

Le goût de la solitude ne pourrait se maintenir si le solitaire ne pouvait meubler, remplir cette solitude par une activité qui lui convienne.

q. 61, 2°, *fermé*	Sent. 38,9	Sang. 38,9 *(sic)* Apath. 53,2	Moy. 35,5

On peut d'avance remarquer que si les sentimentaux sont fermés, ce ne peut être comme les sanguins par le défaut d'émotivité, c'est parce que la secondarité remplit chez eux la fonction d'un mur derrière lequel l'émotivité fermente. Il y a ici un cas très net d'identité apparente entre des caractères opposés.

q. 60, 2°, *forcé* ..... Sent. 31,9 (max.) Moy. 21,1

Il faut entendre ici *forcé* en opposition avec *naturel* et comme parent d'*affecté*. Il est remarquable que le chiffre le plus voisin pour *forcé* appartient aux nerveux avec le taux de 25,3 : ici c'est le groupement EnA qui domine.

q. 18, 2°, *boudeur, grognon* (verstimmt)..... Sent. 47,8 (max.) Moy. 31,8

Manifeste sans doute l'influence de l'inactivité et indirectement de la secondarité sur l'émotivité.

q. 75, *ruminer* (Grübler) ..... Sent. 24,8 (max.) Moy. 16,2

Il y a homogénéité entre ces deux nombres.

3. *Maladresse à l'action*

Q. 8, 2°, *indécis, hésitant* ..... Sent. 53,1 (max.) Moy. 36,5

Nous soulignons au passage ce chiffre, important comme nous le verrons. C'est un effet de l'inactivité, car tous les inactifs ont des chiffres voisins.

q. 29, 1°, *esprit pratique, inventif* Sent. 47,8 (pr. min.) Moy. 59,5
Sang. 81,1 (max.)

Ces nombres sont très importants pour l'opposition caractéristique entre les sentimentaux et les sanguins qui détiennent de loin le maximum de l'esprit pratique.

q. 70, 1°, *courage* ..... Sent. 28,3 (min.) Moy. 43,9
2°, *pusillanimité, timidité*.. — 46,9 (max.) — 34,5

Ces deux nombres ont la même signification.

q. 6, 1°, *facilement découragé* .. Sent. 52,2 (pr. max.) Moy. 30,8

Cette question est particulièrement importante pour l'estimation de l'inactivité puisqu'elle se réfère à la réaction du sujet aux obstacles, qui est le critère issu de la définition de l'activité et corrélativement de l'inactivité.

4. *Influence du passé*

L'ensemble des réponses rassemblées sous ce chef doit nous renseigner sur les modes de la secondarité sentimentale.

Q. 17, 2°, *longuement sous l'impression* ..... Sent. 32,7 Pass. 47,4 Moy. 19,7

Ici se trouve un critère de l'émotivité secondaire, abstraction faite, comme il a été dit, de la persistance toute passive des émotions. En effet la moy. des émotifs secondaires est de 40, celle des secondaires non émotifs n'est que de 25,6, celle des émotifs primaires, de 10,7.

La même parenté entre les sentimentaux et les passionnés se retrouve dans les réponses à la question suivante :

	(Presq. max.)		Moy.
q. 20, 1°, *vieux souvenirs*	Sent. 77,0	Pass. 83,8	46,8
q. 22, 2°, *homme d'habitudes* ..	— 66,4	Fleg. 63,1	38,1

Au contraire, pour la fidélité aux habitudes, l'assimilation des sentimentaux et des flegmatiques est facilitée par le relatif abaissement qui résulte, à partir du caractère passionné, de la réduction d'un des deux constituants du groupement EA. Les passionnés sont trop intensément actifs pour pouvoir se cristalliser au maximum dans des habitudes : leur taux tombe à 59,6, comme tel inférieur au taux de chacun des autres caractères secondaires. Aussi les

flegmatiques sont-ils plus « habituels » que les passionnés. Mais il est probable que pour les sentimentaux l'émotivité, jouant ici avec l'inactivité secondaire, se trouve la renforcer en cet effet, probablement en contribuant à cimenter les habitudes formées ; car même les apathiques n'atteignent pour la fidélité aux habitudes qu'au taux de 60,6.

Ce maximum des sentimentaux est confirmé par le nombre suivant :

q. 22, 1°, *désireux de changement*. Sent. 15,1 (pr. min.) Moy. 43,1

Les flegmatiques sont ici au niveau des sentimentaux avec 14,4.

Tous ces nombres se spécifient dans l'ordre politique de la manière suivante :

q. 57, 3°, *conservateur en politique* ...	Apath.	17	
	Sent.	16,8	
	Fleg.	13,2	
	Pass.	12,1	Moy. 10,3

5. *Dyscolisme*

Voici deux *maxima* extrêmement importants pour l'éthologie du sentimental :

Q. 15, 2°, *mélancolique et sombre* ..... Sent. 9,7 (max.) Apath. 9,6 Moy. 5,2 :

chute sensible du chiffre pour les passionnés, 6,0 et les flegm., 5,2, qui sont exactement à la moyenne ; parmi les primaires le nombre le plus élevé est celui des nerv. qui pourtant n'atteignent qu'au taux de 4,6 ; le min. revient comme il convient aux opposés des sentim., les sanguins, avec 1,1.

La mélancolie des sentimentaux se tourne souvent contre eux-mêmes :

q. 47, 2°, *mécontent de soi* .. Sent. 51,3 (max. net) Moy. 32,4 ;

le nombre le plus voisin est celui des passionnés : 44,7.

6. *Sérieux*

Si l'on ne restreint pas le sérieux au sérieux dans l'instant, on peut le définir comme l'union de l'émotivité, qui attache à ses objets, et de la secondarité, qui assure la construction des actes au travers du temps. Dans la mesure où l'inactivité entraîne le défaut de persévérance (cf. ci-dessus, p. 102), elle constitue une atténuation de l'émotivité secondaire. La baisse de l'émotivité doit amener chez les secondaires la substitution d'un sérieux calme au sérieux ardent.

Q. 48, 2°, *accordant peu d'importance à son extérieur*	Sent. 54,9 (pr. max.) Fleg. 64,7	Moy. 47,6
q. 26, 1°, *accord des actions et des paroles*	Sent. 68,1	— 57,0

Ici l'inactivité est le principe d'incohérences, car le maximum appartient aux AS : fleg. 86,3 et pass. 83,8. Elle ramène les sentimentaux vers la moyenne.

q. 86, 1°, *expression digne et mesurée* ...	Sent. 14,2	Moy. 10,4

Ce chiffre peut servir d'indication sur ce qu'on peut appeler le sérieux apparent, ce qu'au sens superficiel et avec une intention ironique on appelle souvent la dignité.

7. *Sentiments moraux*

Quand on invoque la morale du cœur, c'est qu'on pense à l'émotivité ; quand c'est la morale des principes, on pense à la secondarité. La moralité ajoute l'activité à la morale.

Q. 62, 1°, *se comportant honorablement*	Sent. 73,5 (pr. max.) Pass. 81,4	Moy. 66,9

Cette question est connexe des deux autres : *diplomate* et *intrigant*.

La moralité du discours est la véracité :

q. 63, 1°, *vérace* ..... Sent. 61,1 Moy. 57,3

en somme véracité moyenne, bien inférieure à celle des flegmatiques qui est de 85, car l'inactivité et l'émotivité font ici sentir leur influence fâcheuse.

Cette faiblesse relative dans l'honorabilité verbale se corrige quand la malhonnêteté devient pratique, par exemple dans les affaires d'argent :

q. 64, 1°, *complètement digne de confiance en matière d'argent*	Sent. 87,6	Fleg. 90,9 Pass. 91,8	Moy. 77,3
q. 59, *patriotisme ardent*	— 31,9		— 27,7

Le caractère qui s'intègre le mieux dans un enthousiasme national est le passionné qui détient ici le maximum de 40,7.

q. 54, 1°, *bon pour les inférieurs* ..... Sent. 83,2 Moy. 77,7

nombre équivalent à celui des fleg., 83,8 et un peu plus faible que celui des passionnés, 88,8. Les résultats de cette question appelleraient une discussion critique, car il faudrait sans doute distinguer entre les variétés de passionnés, et aussi préciser ce que signifie *bon pour les inférieurs*.

78. Ces nombres dont on peut dire qu'ils indiquent la trame du caractère sentimental devront être présents à l'esprit du lecteur, comme en général les données de l'enquête statistique pour les divers caractères, pendant la description qualitative du sentimental. Il serait même souhaitable qu'ils fussent plus nombreux ; mais il faut noter que la méthode statistique doit être moins favorable à la détermination du caractère sentimental qu'à celle de tout autre pour cette raison, qui nous sera bientôt de plus en plus patente, qu'aucune espèce d'homme n'accorde plus d'impor-

tance à sa vie intérieure. C'est un sentimental qui a amené l'attention de la pensée philosophique sur « le fait primitif du sens intime ». Aucun événement n'intéresse le sentimental qu'à la condition de lui être ainsi immanent et immédiat. Il en résulte qu'il sera plus secret qu'aucun autre caractère. De façon générale *la relation de l'intime au manifesté* est extrêmement variable d'un caractère à l'autre. Tantôt l'intimité se déverse dans l'expression quotidienne que l'individu en donne aux autres par ses actes et ses paroles ; tantôt au contraire la façade de l'individu, son dehors, semble cacher l'esprit, soit parce que les intermédiaires entre l'un et l'autre sont nombreux et difficiles à dérouler, soit parce que l'expression condense et confond beaucoup des conditions intérieures qui s'intègrent en elle. Suivant que l'émotivité ou la secondarité l'emporte, le sentimental relève de l'un ou de l'autre de ces deux cas ; mais, même quand il se révèle, il reste vrai que les événements principaux de sa vie lui sont intérieurs, de sorte que les observateurs qui décrivent le sentimental sont toujours plus ou moins extérieurs à ce dont ils parlent, tandis qu'ils voient les actes de l'actif-émotif où celui-ci met sa vie même et lisent les livres du flegmatique qui sont sa pensée même. Cela entraîne la conséquence que l'interprétation biographique des données du caractère sentimental doit être en fait plus importante pour l'intelligence de ce caractère que la constatation des résultats statistiques dans sa conduite visible, proprement pratique. Aussi allons-nous les développer un peu plus que celles d'autres caractères.

Portrait psychographique du sentimental

79. A première approximation le jugement le plus général que l'on puisse énoncer sur les sentimentaux consiste à les présenter chacun comme *un mixte de nerveux et de flegmatique*. Tout se passe dans leur expérience comme si un flegmatique imposait tant bien que mal, avec un succès variable, mais croissant, sous réserve

d'incartades, au cours de la vie, une discipline à un nerveux identique à tout autre par ses sautes d'affectivité. Le nerveux est d'ordinaire masqué, refoulé par le flegmatique ; mais il reste là, secret, cantonné dans la vie intime du sentimental, qui éprouve à la fois de l'irritation et de la sympathie à son égard.

A seconde approximation le sentimental se détriple suivant les groupements dont la conjonction le constitue : penchant vers le nerveux par le groupement EnA par lequel il coïncide avec lui, il se rapproche de l'apathique par le groupement nAS qu'ils ont en commun, et il rappelle le passionné avec lequel il constitue par le groupement ES la classe des émotifs-secondaires. Ainsi Rousseau est un sentimental tirant vers les nerveux, Malebranche fait hésiter s'il est un sentimental ou un passionné ; enfin tel sentimental sans gloire, routinier comme une horloge, un « jaquemart », est presque un apathique.

C'est en procédant suivant ces trois groupements constitutifs que nous allons passer en revue les principaux traits du caractère sentimental.

Groupement EnA

80. A) *Vulnérabilité.* — Ainsi que les nerveux, les sentimentaux sont violemment ébranlés par tous les événements, même minimes, se rapportant à leurs intérêts ; comme eux aussi, ils sont livrés à cet ébranlement par leur passivité. Mais, tandis que toute excitation arrache immédiatement à un nerveux une réaction impulsive, proportionnelle en intensité à l'intensité de la cause émouvante, la secondarité du sentimental intervient pour inhiber la tentation d'une réaction prématurée, à demi adaptée et toujours irréfléchie. Il en résulte en premier lieu que la cause de l'émotion, au lieu d'être interrompue dans son action pour ainsi dire à la surface de l'âme et déroutée vers le dehors, va pénétrer, approfondir et étendre son influence dans l'intimité. En fin de compte, où il n'y aurait eu qu'une piqûre, sans doute vive, pour un nerveux, elle

fera, dans le cœur d'un sentimental, un petit ou un grand traumatisme, une lésion dont le retentissement sera dans l'avenir plus ou moins prolongé.

Le mot de *blessure* n'est pas trop fort. En effet le caractère du sentimental doit faire que les excitations d'origine extérieure soient ressenties plus souvent par lui que par les autres comme négatives, douloureuses, bref blessantes. — D'abord en elle-même la cause d'une émotion est toujours à la fois perturbatrice et étonnante. On sait avec quel soin des parents ou des amis protègent une sensibilité trop délicate contre la surprise d'une bonne nouvelle aussi bien que d'une mauvaise. En outre le sentimental est un inactif, nous le verrons maladroit, il ne s'adapte pas facilement au nouveau et même il le fuit. Par l'influence secrète mais constante de son inactivité, ici accrue par celle de la secondarité qui empêche la spontanéité rapide, son émotivité est tournée vers son échec et la conscience de son échec, bref vers les sentiments tristes, plutôt que vers son essor, vers l'allégresse joyeuse de l'action. Enfin la secondarité, en prolongeant ces expériences, en les offrant à l'intuition intérieure du sujet lui-même, approfondit cette tristesse par son doublement dans la réflexion. — Ces raisons s'ajoutant les unes aux autres doivent déterminer le sentimental plus que quiconque à ressentir les émotions comme des souffrances, les événements comme des agressions, le nouveau comme hostile. C'est pourquoi, au lieu de dire le sentimental seulement excitable, comme le nerveux, nous le disons *vulnérable*.

Cette première description qui nous conduit tout de suite à l'un des traits profonds du caractère sentimental est autorisée d'abord par les nombres de l'enquête statistique que nous avons indiqués un peu plus haut. Ils montrent le sentimental avec un taux de 65,5 (q. 11, 1°) presque aussi *excitable* que le nerveux (68,4) ; mais après l'avoir prouvé moins *impulsif* (q. 7, 1° : nerv., 78,2 ; sent., 45,1), ils le révèlent *mélancolique ou sombre* au maximum (q. 15, 2° : 9,7 max.).

Elle est confirmée par les confessions des sentimentaux mêmes car il suffit de parcourir les analyses faites d'eux-mêmes par les sentimentaux qui en sont prodigues pour retrouver en aussi grand nombre qu'on voudra les aveux de leur vulnérabilité. Maurice de Guérin d'abord, un sentimental rêveur, retrouve la définition de l'émotivité quand il avoue, *Journal*, p. 124, l' « intensité de [s]es souffrances pour de petits sujets ». Autour de lui nous les rencontrerons tous, poètes comme Vigny ou Leconte de Lisle, philosophes comme Maine de Biran ou Amiel, écrivains comme Rousseau ou Sénancour, projetant dans quelque forme du pessimisme dont nous aurons à reconnaître les facteurs une aptitude invétérée à déprécier la réalité, dont le premier doit être la brutalité avec laquelle ils se sentent affectés par elle.

Un exemple de cette vulnérabilité est dans certaines familles de sentimentaux l'extrême sensibilité aux variations météorologiques de l'atmosphère. Une bonne partie du *Journal intime* de Maine de Biran est remplie par la constatation des effets que produit sur lui le changement de temps. On peut constater autour de soi chez beaucoup de sentimentaux que le rythme de leur vie finit, à mesure qu'ils vieillissent, par se conformer au rythme du milieu climatérique, avec cette aggravation qu'ils ressentent plus vivement l'empirement de leur condition intérieure quand le temps devient mauvais que son amélioration quand le temps se fait beau. A cause de cette passivité le sentimental est peut-être le caractère pour lequel le corps pèse de son poids le plus lourd sur la sensibilité. Cela redevient objectif pour ceux qui sont mal portants ; mais pour beaucoup qui affirment l'être, leur fragilité est d'apparence et psychologique, elle n'est pas réelle et ils vivent sans maladie grave et vieux.

De là provient un trait de leur caractère dont nous saisissons ici l'amorce et dont nous aurons à voir le développement. Précisément parce qu'ils sont et se reconnaissent bientôt comme vulnérables, souvent de manière extrême, leur souci principal devient

vite la préoccupation de se protéger contre les blessures qu'ils reçoivent du dehors. Certains commencent très tôt à se défendre contre une indiscrétion éventuelle et douloureuse pour eux en fermant, voire en verrouillant leur porte quand ils sont dans une pièce, en fermant leurs persiennes pour que les voisins d'en face ne les aperçoivent pas, en cachant tout ce qui les touche, même si c'est sans aucune importance, afin que personne ne les trouble en s'en enquérant, enfin en taisant leurs actes pour s'épargner les critiques ou seulement les observations qu'ils pourraient provoquer de ceux qui vivent à leurs côtés. La solitude, la méfiance, la reprise volontaire sont autant de caractères de la vie de sentimentaux qui coïncident par l'identité d'une fin de protection, non tant objective que subjective.

81. B) *Émotivité spécialisée.* — Nous venons de voir que par l'effet de la secondarité qui distingue le sentimental du nerveux, la mobilité affective, qui leur est commune, reste chez le sentimental ordinairement intérieure et par suite masquée. En fait l'intervention de la secondarité ne se limite pas à cette suspension des réactions possibles, elle comporte une élaboration et, soit pour, soit par cette élaboration, un triage. L'arrêt de toute réaction se sublime, se subjective en jugement. Le sujet apprécie les causes et les effets de l'événement qui a causé l'excitation. — Deux cas sont ici possibles. Où l'événement est sans gravité pour un examen objectif, est visiblement, indiscutablement un événement sans importance, la secondarité commence le refoulement, la dissipation de l'émotion provoquée par lui. Le sujet au besoin fait appel à sa volonté comme il arrive chez ceux où, dans tous les cas, la volonté réfléchie est faible par rapport au vouloir massif inclus dans la spontanéité. Ainsi chez les sentimentaux cultivés comme Maine de Biran, Sénancour, Vigny, on constate la juxtaposition fréquente d'une grande estime pour le stoïcisme, qui promet l'ataraxie, avec le sentiment immédiat qu'il y faut une volonté forte, d'autant plus absente chez les sentimentaux qu'ils sont plus émotifs, plus

larges et moins secondaires. — Quand au contraire une famille d'émotions est, à tort ou à raison, légitimée par la réflexion secondaire, que la remémoration de traumatismes antérieurs de la même nature aggrave l'insertion, l'incrustation d'un groupe d'excitations dans la nature secondaire du sujet et par là conditionne unilatéralement son avenir, le résultat de ces actions est une partition, un sectionnement partiel de la sensibilité consolidée par la secondarité. De tous les caractères le sentimental est celui qui présente les exemples les plus fréquents et les plus nets d'*émotivité spécialisée.*

Par l'émotivité spécialisée, tout se passe comme si *le sujet devenait extrêmement sensible à certaines classes d'événements, insensible à d'autres qui peuvent être objectivement plus graves.* Considérez le sujet sous le coup d'un événement qui se rapporte aux intérêts ainsi invétérés, il devient faible comme un enfant, excitable comme un nerveux ; considérez-le au contraire en présence d'un événement très grave, mais qui n'est pas du ressort de son émotivité spécialisée, il apparaît comme étonnamment insensible et tout le monde le dit dur, à juste titre. Certes, en nous tous, l'émotivité comporte quelque spécification : mais l'opposition entre les régions de sensibilité et les régions d'insensibilité n'a pas cette crudité, les frontières en sont mobiles, l'importance relative des objets est toujours en mouvement. Ici au contraire tout est tranché et les régions s'opposent comme ces zones de clarté et d'ombre noire dans certains tableaux espagnols comme ceux de Zurbaran, qui pouvait être après tout un sentimental dur, c'est-à-dire à forte secondarité, comme certaines régions de l'Espagne en comptent beaucoup. Tout se passe comme si le nerveux et le flegmatique, ou l'apathique, d'ordinaire mêlés dans un sentimental avaient divorcé et s'étaient partagé le champ total de la conscience. En fait les régions durcies de la sensibilité ne sont pas pour cela dénuées d'émotivité ; mais celle-ci, qui après tout n'est rien de plus que de l'énergie, comme nous en avons averti dès le début de cet ouvrage, s'est, comme

une énergie devenue énergie de cohésion, immobilisée dans un édifice organico-mental dont elle fait la cimentation.

La spécialisation de l'émotivité est considérablement facilitée et aggravée quand le sentimental est à champ de conscience très étroit. Le rétrécissement de la conscience a en effet pour conséquence immédiate d'éliminer ou réduire certaines excitations, d'accroître l'efficacité d'autres en concentrant sur elles l'attention du sujet qu'elles atteignent. L'action de la secondarité est donc faussée dès le début. Très fréquemment dans cette variété on trouvera des esprits qui privilégient arbitrairement certains aspects du donné suivant les hasards des rapports affectifs qu'ils ont eus avec eux, soit de façon positive en leur conférant une importance qu'ils n'ont pas, soit de façon négative en n'en tenant pas suffisamment compte. Ce seront aussi des hommes à marottes et à manies.

Dans cette direction nous arrivons à ce que nous avons présenté (p. 127) sous le nom de *séjonctivité de la conscience*. Celle-ci a comme perdu son isotropie ; elle n'est plus perméable également suivant toutes les directions. Dans certaines d'entre elles la pensée poursuit son mouvement de façon normale : le sujet ne paraît pas aux autres, aux hommes moyens, différent d'eux ; mais plus rien de pareil dans certaines autres : le sujet devient rebelle à toute action que l'on peut faire pour l'amener à s'y engager, bien que l'on ne voie aucune raison d'intérêt actuel qui doive intervenir pour l'en empêcher. Pourtant il résiste invinciblement par l'effet de conditions inexpugnables dont il faudrait chercher la constitution dans son histoire.

Au terme de cette évolution est le type du sentimental que nous appellerons *dur*, quand du moins cette dureté est spécialisée. *Quand on passe des sentimentaux larges et sous-secondaires à des sentimentaux étroits et très-secondaires, le rapport de l'émotivité et de la secondarité se renverse.* Chez Rousseau et tous les sentimentaux rêveurs, tendres, inquiets, l'émotivité emporte à tout instant la

secondarité. Ils y gagnent une vie riche mais flottante. Au contraire, chez Robespierre, qui révèle sa sentimentalité à son admiration, presque de disciple, à l'égard de Rousseau, la secondarité est forte et la conscience étroite : il y a là tout ce qu'il faut pour faire la raideur d'un doctrinaire. Encore, dans un cas de ce genre, l'intelligence, quoique clivée, maintient-elle la vie d'une pensée non mécanisée. Mais poussons maintenant plus avant dans le même sens ; nous arrivons aux avares dont le type extrême est fourni par les mendiants thésauriseurs que nous aurons à retrouver. L'émotivité est ici souvent très vive, mais elle est durcie sous la forme d'une méfiance concentrée sur un seul objet, par exemple la peur d'être volé ; et l'extrême sensibilité dans la direction intéressée est la contre-partie d'une extrême insensibilité de l'avare pour lui-même et pour les autres en tout ce qui ne concerne pas sa passion unique. L'avarice est la vieillesse d'un sentimental dur c'est-à-dire très-étroit, très-secondaire, à émotivité très-spécialisée. — Il est remarquable que, par l'effet de l'extrême degré de ces propriétés, la sensibilité cœnesthésique, ordinairement caractéristique d'un sentimental moins secondaire, comme Maine de Biran, se renverse par cette secondarité très poussée dans l'indifférence ascétique au corps.

82. C) *Rapport avec la nature.* — Revenons de ces expériences extrêmes vers le sentimental moyen que nous pouvons aussi appeler le sentimental *pur*, le sentimental qui n'est ni trop faiblement ni trop fortement secondaire, mais qui est à forte émotivité, inactif, sans que cette inactivité équivaille à une impuissance radicale d'agir, enfin modérément large ou étroit, par exemple (avec en moins l'intelligence très-analytique), Maine de Biran.

De la considération de sa cœnesthésie on passe facilement à celle de son rapport avec la nature. Ce sont, généralement, les hommes qui font la nature ; l'idéalisme concret est caractérologique : chaque homme la fera donc suivant son caractère. Pour le nerveux ce doit être un spectacle bigarré et émouvant qui lui donne

des qualités et contient la vie dans ses germes et la mort dans ses indifférences ou ses menaces. Pour l'actif, c'est éventuellement un terrain à exploiter ou un champ de bataille ; pour Berkeley, pour l'homme candidement religieux, le discours de Dieu ; pour l'extraversif froid, des lois à dégager et utiliser, enfin pour le flegmatique objectif, un système. Que peut-elle être pour un sentimental ?

L'union entre la nature et le nerveux se fait surtout par des qualités visuelles ou auditives que l'émotion vient mobiliser. Ce qu'il reçoit de la nature, ce sont des couleurs et des sons, joyeux ou tristes. Mais ses impressions doivent la morceler et pour ainsi dire la disperser aux quatre vents de son histoire affective. *De même* au contraire *que le sentimental va être ramené vers le sentiment de lui-même comme unité permanente, c'est d'ordinaire à la nature comme un tout qu'il va être intéressé.* Ce fait s'explique par un concours de raisons dont la première et la plus importante est la condensation méditative des impressions par la secondarité ; mais entre lesquelles il faut rappeler que c'est surtout par l'intermédiaire de sa cœnesthésie que le sentimental éprouve les variations de la nature.

De cette nature comme tout, il peut faire, suivant les autres propriétés fondamentales de sa constitution caractérologique, bien des usages. On peut indiquer trois directions suivant lesquelles se fait l'exploitation de la nature par la sensibilité du sentimental. Chez les sentimentaux moins secondaires, plus larges et émotifs, c'est-à-dire chez des rêveurs comme Rousseau, Maurice de Guérin, Sénancour, la nature s'offre comme le refuge d'un promeneur solitaire qui ressent d'autant plus vivement sa syntonie avec elle qu'il éprouve plus fortement sa schizoïdie envers les hommes. Dans cette direction le moi cherche et obtient dans une mesure inégale la communion avec la nature. — Mais plus la secondarité croît, et plus la conscience se rétrécit, plus il doit en résulter que le pessimisme l'emporte sur la ferveur, indispensable à toute vie

religieuse ardente et requérant un taux suffisant d'activité. Aussi, à partir de ce point, la nature doit devenir, soit au travers de la cœnesthésie, comme chez Biran, un non-moi résistant, soit même, pour des esprits comme Vigny ou Leconte de Lisle, dénués de pénétration analytique et incapables par suite de retrouver dans la nature un concept que l'esprit se donne à lui-même, une chose insensible et hostile à la sensibilité humaine. Ainsi une primarité trop accentuée dissipe la nature dans le spectacle d'impressions changeantes n'ayant plus le soutien d'une structure invariable, en fait une nature désubstantifiée ; une secondarité excessive entraîne au contraire le desséchement de la sensibilité au contact de la nature. — Dans l'intervalle se trouvent les écrivains qui sont plus poètes que les philosophes, plus philosophes que les poètes, sur qui nous aurons à revenir.

83. D) *Intérêt pour la méditation.* — Nous accédons à d'autres traits du caractère sentimental par la considération de son goût pour la méditation. Cette considération nous a été suggérée par deux nombres de l'enquête statistique : d'après la question 16, 1°, le sentimental est *bedenklich* au maximum, avec le taux de 54,9, nettement au-dessus de la moyenne de 30,7. Il est aussi *Grübler*, encore au maximum (q. 75 : 24,8 ; moy. 16,2). Être méditatif, cela veut dire ici tantôt rêver sur une route où l'on se promène seul ; tantôt réfléchir, mais au hasard des occasions de penser, sans méthode préméditée ni systématisation, et sans en dégager plus que les linéaments d'une philosophie morale de l'homme, sur sa situation dans le monde, la manière dont il s'y comporte et surtout devrait s'y comporter ; tantôt aussi méditer, cela veut dire être jaloux, soupçonneux, se forger des dangers fictifs, prêter à d'autres des projets sans fondement et s'orienter ainsi vers la méchanceté du persécuteur persécuté. Qu'on lise *Oberman*, les réflexions morales des romans de Vigny, certaines pages de *Vanity Fair*, les considérations intriquées, dans le *Journal* d'Amiel, à ses retours sur lui-même, on retrouvera la même qualité d'une méditation où ne

cessent de dominer l'affectivité, le sentiment du moi et les préoccupations morales dont nous allons voir l'importance pour le sentimental.

84. *Introversion.* — Le sens même de la conscience du sentimental ne la tourne pas vers l'objet, le dehors, l'extérieur, mais au contraire il la retourne vers le sujet, le dedans, l'intime. C'est à cette orientation qu'il convient d'appliquer le nom d'introversion.

C'est ici que nous devons mettre à sa place dans une caractérologie devenue indépendante des caractérologues, mais soucieuse d'intégrer tous les fruits de leurs recherches, l'opposition particulièrement développée par Jung entre *extraversion* et *introversion*.

L'importance de cette opposition a été pressentie avant notre temps, par exemple par Gœthe : elle procède directement de la distinction entre le monde extérieur et l'âme.

FURNEAUX JORDAN, dans son ouvrage *Charakter as seen in body and parentage*, Londres, 1896, 3e édit., fait le départ entre un type défini par la forte tendance à l'activité et une faible tendance à la réflexion et un autre type défini par le rapport inverse. De là il constate que l'actif est moins passionné, le réflexif, très passionné (more impassioned).

Ainsi la classification glisse et devient l'opposition entre l'AnE et l'EnA. Jung va identifier l'actif moins passionné de Jordan avec l'extraverti et le plus passionné moins actif avec l'introverti. Il remarquera justement qu'il y a des passionnés actifs.

L'opposition de l'introversion et de l'extraversion est développée par C. G. JUNG dans son livre *Psychologische Typen*, 1920, 7e mille, 1937. Rascher, Zurich et Leipzig.

L'introversion (*Einleitung*, p. 7) est définie comme la condition dans laquelle le sujet a un plus haut niveau de valeur que l'objet ; l'extraversion au contraire comme la condition opposée dans laquelle c'est l'objet qui a une plus haute valeur que le sujet. Il est souvent difficile de les distinguer à cause des préjugés issus de la tendance à la compensation.

Les deux types sont des moyens d'adaptation de l'humanité à la nature. L'un, l'extraversion, est une attaque : elle vise l'accroissement de la fécondité de l'objet avec moindre défense de l'individu ; l'autre, l'introversion est une défense : il y a diminution de la fécondité de l'objet avec plus grande défense du sujet.

De là Jung passe à la description de l'extraverti dont d'après lui Cuvier est le type intellectuel ; puis de l'introverti dont on peut prendre Nietzsche comme exemple.

L'extraverti est tourné vers les choses, vers le dehors. Il donne à l'objet

tout le poids possible sur lui-même. A la limite l'extraverti est menacé de se perdre dans l'objet (p. 478).

L'extraversion est compensée chez l'extraverti par une tendance *inconsciente* à l'*égocentrisme*, mais sous une forme que domineront des préoccupations restées infantiles : ainsi le libraire gâchant son succès par un goût, ancien, enfantin, du dessin et de la peinture (cf. ci-dessous p. 425).

L'introverti jette un voile subjectif entre la perception des objets et lui-même. Par compensation toujours inconsciente l'objet prend *un poids exagéré* (p. 542-3). La vie de l'introverti est un anarchisme compensé par l'esclavage. « L'objet prend des dimensions angoissantes » (dépendance financière, le souci moral est associé à des relations douteuses, l'orgueil de l'autoritaire au désir non satisfait d'être aimé).

L'étude de l'extraversion et de l'introversion est poursuivie par Jung en rapport avec quatre types fonctionnels : le type intellectuel, affectif, perceptif, intuitif. Les deux premiers sont rationnels, les deux autres, irrationnels.

Ces descriptions de Jung sont souvent suggestives et méritent par suite la plus grande attention. Elles soulèvent les critiques suivantes :

1° L'auteur n'est pas suffisamment soucieux de fournir des vérifications des distinctions alléguées : l'importance de la reconstruction dialectique est trop exclusive. La caractérologie au contraire exige l'équilibre entre l'analyse objective et l'intuition dialectique.

2° L'opposition de l'extraversion et de l'introversion perd dans l'usage qu'en fait Jung de sa netteté parce que son utilisation est élargie à l'excès. Il confond ou mêle l'opposition entre la profondeur de l'analyse et le souci du concret, celle de l'activité et de l'inactivité, enfin l'opposition entre primarité et secondarité avec celle même du mouvement vers les choses et du retour vers soi.

3° Enfin cette opposition est dérivée et il convient de la situer dans le système des caractères.

Évitant toute extension facile des termes d'introversion et d'extraversion, nous n'entendrons par ces mots que les deux sens de l'orientation dont les intérêts humains sont susceptibles suivant qu'ils se portent vers les choses ou vers l'intimité du sujet. L'introversif tourne le dos à la nature, à la perception, à l'extérieur, il est replié vers lui-même, ne s'intéresse qu'à ce qui se passe dans son intimité. Au contraire l'extraversif se « répand au dehors », il oublie sa propre sensibilité dans le spectacle des choses dans lequel il s'aliène.

Une fois délimitée de cette manière, l'opposition de l'introver-

sion et de l'extraversion se laisse situer facilement et exactement dans le système des caractères. L'introversion s'explique parfaitement par le caractère EnAS puisque l'inactivité provoque le rebroussement de l'émotivité en conscience de soi et que de son côté la secondarité favorise la réflexion sur les émotions passées. A qui attribuera-t-on l'extraversion ? Puisqu'elle est l'opposée de l'introversion, ce doit être au caractère opposé à celui du sentimental, à l'nEAP, au sanguin. Il nous suffira en effet de jeter un regard sur ce caractère pour reconnaître son esprit pratique, son intérêt pour la science expérimentale, son attention à tout ce qui se passe autour de lui. Il en résulte l'impossibilité de ne pas lui attribuer le privilège de l'extraversion ; ou au moins de ne pas faire de lui le centre de diffusion caractérologique de cette propriété dérivée.

Nous allons vérifier ces thèses avec quelque détail. — Que le sentimental soit le centre de diffusion caractérologique de l'introversion, on ne le contestera pas, d'abord si l'on considère sa formule, ensuite si l'on examine ce qu'il écrit, enfin si l'on constate que le *Journal intime*, strictement défini, provient, sous ses formes les plus pures, de la conscience sentimentale.

1° D'après sa formule le sentimental est émotif ; mais son inactivité fait qu'il ne convertit pas immédiatement les excitations affectives dont l'affectent les choses en réactions pratiques. Même le dérivatif que son impulsivité fournit au nerveux est contrarié chez le sentimental par la secondarité qui ajoute ses inhibitions au frein de l'inactivité. Cependant l'inactivité (cf. ci-dessus, p. 101) et la fonction secondaire concourent en lui pour prolonger les émotions, que leur caractère fréquemment douloureux, négatif, impose à son attention. Elles traînent en lui, le taraudent. Comment échapperait-il à la nécessité de l'introspection ?

Comparons-lui les autres caractères. — Un nerveux coïncide avec un sentimental par l'émotivité et l'inactivité. Tout peut donc commencer pour lui comme pour le sentimental. Mais il est pri-

maire. Il y a bien des chances qu'il réagisse immédiatement. De plus tout de suite un nouvel événement va lui imposer une nouvelle émotion et ainsi de suite. Il ne détachera guère ses impressions de leurs causes objectives pour en faire les objets d'une méditation intérieure ou il ne sera jamais introversif que peu de temps. Au contraire la secondarité prolongeant une émotion et son retentissement bien au delà de sa cause, même si une autre cause lutte contre elle, le sentimental oppose, à l'objectivité de ces causes successives, la subjectivité de l'affection persistante. On peut dire qu'à proprement parler sans ce prolongement il n'y aurait pas de subjectivité : *à la limite il n'y a de subjectivité que pour le sentimental, car les autres hommes n'en connaissent que dans la mesure où ils se rapprochent de lui.*

S'il est déjà vrai du nerveux qu'il en est détourné, combien cela devient plus manifeste du colérique, l'EAP, que son action, grossie de l'énergie de son émotivité, tourne vers le dehors sur lequel il agit. — Les sanguins, invités avec moins de force à cette même action, ne peuvent d'autre part trouver dans leur affectivité pauvre la matière et la raison d'un retour à eux-mêmes. — Au contraire les passionnés qui coïncident avec les sentimentaux par l'identité du groupement ES comprennent mieux les richesses de la vie intérieure. Mais leur activité les travaille, elle nourrit leur ambition, les ramène souvent vers la vie sociale, de sorte que le plus souvent ils feront de la matière de leur vie intime la condition d'une action se tournant encore une fois vers le dehors, serait-ce vers la vie spirituelle, entendue comme une vie dépassant la vie intérieure, plus souvent vers la grandeur sociale. — Pour les flegmatiques enfin, qui sont aux passionnés ce que les sanguins sont aux colériques, il faut s'attendre que, à l'exemple de leur Kant, ils n'intellectualisent trop facilement le sujet affectif dans une nature objective, un système impersonnel, un sujet moral et formel ou un sujet transcendental.

De cette comparaison il est impossible de ne pas recevoir la

conviction que la qualité de *sujet*, en entendant par là le sujet humain, mental, individuel, capable de jouir et de souffrir et s'absorbant dans les traînes de ses jouissances et surtout de ses souffrances, est à la fois le privilège, et éventuellement le fardeau du sentimental. C'est lui qui renforce parmi les autres hommes le sentiment de l'intériorité affective. Supprimez Rousseau, Maine de Biran, Amiel, aurions-nous une conscience si vive et si aiguë du moi ? Quand Biran écrit : « Il n'y a que les gens malsains qui se sentent exister », il exprime le malheur et la revendication de la conscience sentimentale qui achète d'émotions plus douloureuses et plus profondes le droit de défendre dans l'humanité la réalité du moi comme sujet.

2° A cette description conviennent les écrits des grands sentimentaux, leur vie et leur influence. Les *Confessions* et les *Rêveries du Promeneur solitaire* expriment le cœur de la vie de Rousseau, qui n'est jamais plus heureux que lorsqu'il se dédouble en Rousseau et Jean-Jacques. Sénancour écrit les *Lettres* fictives d'*Oberman* comme on rédige un *Journal intime*, afin de confesser la méditation et l'ennui de leur auteur. Biran se délivre de l'idéologie pour retrouver dans la conscience de lui-même la source de l'existence, et ce n'est que péniblement, à la veille de sa mort, qu'il peut s'élever au-dessus du moi empirique jusqu'à une existence qui le déborde. Amiel atteint à sa puissance en scrutant son impuissance. Kierkegaard tire de sa mélancolie le sentiment de sa misère et de son aspiration vers la foi. Thoreau renonce à tous les biens objectifs pour trouver dans la seule méditation du détail quotidien de la nature la matière du Journal, où il inscrit ses sentiments sur les choses. Tous, ils laissent la science à d'autres ; même la beauté de la nature les intéresse moins que son pouvoir de les émouvoir. Elle est l'instrument de leurs émotions, car ce qui les intéresse, la matière de leur curiosité passionnée et infatigable, c'est l'homme, non l'homme tel qu'on le voit, l'homme comme animal ou citoyen, l'homme en les autres, mais l'homme fait moi, tel qu'il se saisit par l'analyse intérieure

3° Faut-il donc s'étonner qu'ils écrivent des *Journaux intimes ?* Pour éviter toute confusion il convient de préciser ce qu'il faut entendre par « Journal intime. » Il ne suffit pas qu'un écrit, même quotidien, soit rédigé par un homme pour lui-même pour qu'il doive être considéré comme tel. Certains de ces écrits ne sont que des Carnets de notes, d'idées, de textes rassemblés, bref des mémentos ; d'autres, qui ne se distinguent guère des ouvrages d'histoire, sont des Chroniques ou des Mémoires : un bourgeois garde pour la postérité ce qu'il voit se passer autour de lui, un actif, emprisonné ou retraité, sublime et renouvelle ses années d'action en rédigeant le récit de ce qu'il a fait dans un Mémorial. Tel autre continue de poursuivre une fin objective de défense ou de vengeance en rapportant et éventuellement en adaptant ce qui l'affecte à sa passion dominante. — Plus strictement subjective est l'intentionalité du Journal intime. Non seulement le rédacteur du Journal écrit pour lui-même, mais ce qui l'intéresse, ce n'est pas la matière objective des événements qui provoque sa méditation, c'est la manière dont ces événements l'affectent lui-même. Ce qu'il analyse ce n'est pas eux, c'est lui en eux.

Ainsi défini, le Journal intime apparaît comme l'expression nécessaire du concours des propriétés fondamentales du sentimental pur. S'il était inerte, sans émotion, il lui manquerait la matière du Journal intime : il pourrait tout au plus comme l'apathique Louis XVI noter de temps en temps un événement, une chasse ou un accident, dans son carnet, pour en conserver la date. Mais bien loin d'être inerte, le sentimental est sur-émotif. Le présent en devenant passé laisse derrière lui une longue traîne par l'effet de laquelle les événements se décantent de la brusquerie avec laquelle ils l'ont affecté et se subjectivent de manière à permettre la résurrection transfigurée de l'épreuve passée. Par l'effet de l'inactivité qui ne permet pas la libération au dehors de la tension intérieure, de la secondarité qui en poursuit l'accumulation, le sujet est comme chargé d'un potentiel dont la tension devient pénible. Il faut lui

trouver un exutoire. La conscience remplit une fois de plus sa fonction d'évacuatrice et voici que tombent sur un papier les articles quotidiens du Journal intime, comme la conscience abstraite et en même temps la sublimation des émotions subjectives, secrètes, du moi. Le sujet s'y complaît en lui-même, il y résout ses contradictions cachées, se prouve, loin de la surveillance des autres, sa force et sa finesse intérieures. Il y trouve le moyen d'être deux en restant seul. Il parle en pensant sans que personne puisse l'entendre. — L'activité d'un homme se poursuit quand cet homme y trouve la satisfaction convergente de la plupart des dispositions les plus puissantes de sa nature. Par la composition d'un Journal intime le sentimental satisfait son goût de la solitude, son besoin de méditation morale, la curiosité pour lui-même, son attachement à son passé, sa prudence, son souci de l'idéal. Ce sont toutes ces tendances qui se composent dans son introversion.

Faut-il enfin, pour vérifier la disposition des sentimentaux à rédiger des Journaux intimes, aligner la longue suite des plus célèbres d'entre eux, que leurs rédactions portent d'ailleurs ou non ce titre. Rousseau révèle les mouvements de sa sensibilité dans les *Confessions*, mais plus intimement les « transports de son cœur » dans les *Rêveries du Promeneur solitaire*. Sénancour publie sous le nom d'*Oberman* des Lettres, mais ce ne sont pas des lettres à la manière de Mme de Sévigné et de Voltaire, deux sanguins, des lettres écrites pour être lues par leur destinataire et souvent par d'autres que lui, ce sont des Lettres qui constituent autant de méditations plus pour lui que pour ses lecteurs. — Mais voici les Journaux intimes dans leur pureté solitaire : Amiel dans le sien produit son chef-d'œuvre, le seul dont il ait été capable, Maine de Biran de la même façon satisfait son insatiable curiosité des mouvements de sa cœnesthésie. H. D. Thoreau poursuit de 1837 à 1860 dans la solitude la rédaction quasi amoureuse de ses « fiançailles » ininterrompues avec les pierres, les plantes, les oiseaux qui sont ses voisins dans le Massachusetts : cela fait trente-neuf

volumes manuscrits où son âme semble se déposer feuille par feuille. Vigny doit à sa qualité de sentimental de commencer le *Journal du Poète*, Kierkegaard ajoute les pages du sien à ses œuvres de philosophe religieux, von Baader en écrit un dont nous n'avons que des fragments, Maurice et Eugénie de Guérin s'unissent dans l'habitude d'y décrire pour eux-mêmes les variations de leurs sentiments intimes comme dans la conscience de leur affection fraternelle.

Il serait intéressant de dégager par une étude précise les caractères communs ou différentiels de ces Journaux dans lesquels doivent se refléter à la fois les éléments caractérologiques par lesquels les sentimentaux s'identifient au moins abstraitement et les éléments distinctifs, qui résultent des différences de degré par lesquelles chacun d'entre eux s'individualise en opposition avec les autres : le Journal de Kierkegaard, étroit et très secondaire, ne doit pas être celui de Maine de Biran, moins émotif, plus large et moins secondaire. — Il le serait aussi de voir comment l'essence pure du Journal intime, tel que le réalise un parfait sentimental, doit se dégrader et s'altérer quand on passe à des *Journaux* de nerveux comme Stendhal, ou de parapassionnés, comme l'est déjà Eugénie de Guérin. Jamais aucune manifestation n'appartient à un seul caractère pour ainsi dire coupé à l'emporte-pièce dans la totalité de l'humanité, puisque les propriétés fondamentales de tout caractère sont toutes susceptibles de degré. On doit donc en voir se dégrader les effets en passant d'un caractère aux caractères voisins. C'est ce que nous exprimons en disant que le Journal intime a le sentimental pur comme centre de diffusion caractérologique.

Par le Journal intime l'introversion prend son caractère principal : elle devient la *jouissance de la subjectivité par le sujet.* Cette jouissance, mélange d'analyse et d'intuition, concilie le penchant à l'abstraction que la secondarité favorise et le désir d'émotions protégées. Les vicissitudes de la sensibilité sont suivies

par le sentimental avec une fièvre auprès de laquelle tous les autres intérêts pâlissent. Le sentimental cesse de vivre, pour se sentir vivre. Son étude est d'ordinaire peu objective : les savants extraversifs la méprisent. L'introspection leur est étrangère et hostile ; mais le sentimental ne se soucie guère de leur jugement, car ce qu'il trouve dans l'introspection, c'est, avec la conscience même, *l'existence*, dont il est pour lui indiscutable qu'elle *se trouve le plus où elle est le plus vivement et le plus diversement, non seulement ressentie, mais si l'on peut dire savourée.*

Opposition du sanguin à l'introversion. — C'est dans cette opposition annoncée du sanguin à l'introversion que se manifeste par contre-épreuve l'exactitude de son attribution au sentimental. Rappelons la formule caractérologique des sentimentaux : ce sont des EnAS ; renversons-la en tous ses éléments : nous obtenons la formule nEAP, celle des sanguins. S'il y a un rapport nécessaire entre un caractère défini par ses propriétés constitutives et les propriétés que le caractérologue prétend en dériver, le renversement d'une formule constitutive doit entraîner celui des propriétés consécutives. Vérifions-le ici. Si le sentimental est au maximum introversif, le sanguin doit l'être au minimum, c'est-à-dire être au maximum extraversif. — C'est ce que l'expérience confirme. A la famille des introversifs Amiel, Biran, Kierkegaard s'oppose immédiatement celle des extraversifs, Bacon, Voltaire, Talleyrand. Ceux-ci sont admirablement adaptés à la vie sociale et habiles à y réussir. Les sentimentaux sont maladroits à s'enrichir : Leconte de Lisle issu d'une famille aisée a passé des années près de la misère ; Senancour a mal géré sa fortune ; en face d'eux Bacon, Talleyrand, Voltaire, Mazarin ont été habiles, trop habiles parfois, comme le prévaricateur Bacon, à gagner de l'argent, beaucoup d'argent. Les sentimentaux sont sauvages, solitaires comme Rousseau ou Thoreau ; ils préfèrent comme Eugénie de Guérin une solitude comme celle du Cayla à l'éclat de la vie parisienne ; les sanguins sont mondains, se plaisent aux échanges capricieux d'idées

de la conversation et des lettres, dépérissent loin des foyers de la vie sociale. L'antipathie de Rousseau et de Voltaire n'est-elle pas l'illustration suffisante de la mésintelligence entre l'introversion des sentimentaux et l'extraversivité des sanguins ? Peut-elle se comprendre mieux que par la caractérologie ?

85. *Goût de la solitude.* — Le cadre le plus favorable, nécessaire de l'introversion est la solitude. Descartes, passionné paraflegmatique, la recherchait pour penser, soit à Paris, quand il se dérobait à ses amis, comme nous l'apprend Baillet, soit au milieu de la foule d'une grande ville étrangère ; Rousseau, Senancour, Vigny pour s'y retrouver : quand ils avaient été blessés par les choses ou les autres ils s'enfuyaient vers la campagne, les montagnes, la forêt de Fontainebleau, pour s'y retremper à la spontanéité toujours vive de leur expérience intime. En vieillissant ils éprouvent davantage, comme l'auteur des *Destinées*, le besoin de ce refuge qui les délivre du souci de se défendre contre les autres ; mais il les livre à la satisfaction amère du pessimisme dans lequel au moins ils se sentent eux-mêmes.

Rousseau, Amiel, Maine de Biran, presque tous les autres ont donné l'exemple d'une contradiction, quelquefois plaisante, de cette circulation, semblable à un aller et retour, par laquelle les sentimentaux vont et viennent entre la solitude et la société. D'abord ils fuient comme Alceste blessé par la légèreté de Célimène « dans un désert ». Ils y éprouvent d'abord des « transports délicieux ». Mais l'ennui les menace, toutes les ambitions que leur inspire l'émotivité secondaire fermentent en eux. Ils retournent vers le monde pour faire le bonheur des hommes. Dès qu'ils y sont revenus ils y retrouvent les institutions dont la raideur impersonnelle ne s'infléchit pas à leur sensibilité, l'indifférence ou la froideur des individus, ils y souffrent de ne pas obtenir la reconnaissance de la valeur qu'ils se sentent en eux-mêmes. Des paroles les blessent, auxquelles ils attribuent souvent une hostilité qu'elles n'ont pas, et une fois de plus ils sont rejetés à la solitude, d'où ils sortiront

demain, comme Alceste reviendra demain vers Célimène de l'éloignement où il s'enfuit maintenant.

Il n'est pas nécessaire d'insister beaucoup pour dégager le support philosophique de cette circulation alternante. Rousseau en révèle le principe profond dans les passages où il oppose les formes anguleuses ou au moins géométriques des constructions et des rues urbaines et les lignes onduleuses et estompées des masses feuillues qui forment les cadres et le fond d'un paysage campagnard. *Ce qui le blesse dans les premières, c'est la détermination.* La ville conceptualise la nature. Un concept est ce qu'il est, mais rien que ce qu'il est ; il exclut, nie. Au contraire la continuité fondue de la campagne s'identifie à la continuité existentielle de la conscience. Plus de heurt ni d'arêtes : toute unité objective se fond dans l'unité mentale que le sentiment peut épouser sans violence, comme en s'y noyant. Plus la conscience du sentimental est large, plus facilement elle s'identifie au cours qualifié de la durée. Le flegmatique large Bergson n'a eu qu'à transporter dans la description philosophique et abstraite ce qu'avait ressenti et exprimé en langage affectif le sentimental Rousseau.

86. *Schizothymie.* — L'envers de l'introversion, l'autre côté de la solitude, est l'incapacité de se syntoniser avec le milieu, ce qui est de notre temps exprimé par les termes de schizothymie, de schizoïdie.

Bleuler, Kretschmer, Eug. Minkowski ont appliqué en psychiatrie à ces malades que leur reclusion en eux-mêmes exclut de la société avec les autres la dénomination de schizophrènes.

On lira sur la question l'ouvrage d'Eugène MINKOWSKI, *La Schizophrénie.* Psychopathologie des schizoïdes et des schizophrènes, Paris, Payot.

Dans *La Structure du Corps et le Caractère*, Paris, Payot, 1930, Ernest Kretschmer consacre deux chapitres (IIe partie, 10° et 11°) aux tempéraments schizoïdes et un troisième (id., 12°) aux schizothymes.

Voici d'abord sur le schizoïde comment il se présente aux autres : « Brutalité tranchante, insensibilité maussade, ironie, timidité de mollusque se dérobant imperceptiblement — voilà la surface. Ou bien nous avons devant nous un individu qui se présente comme un point d'interrogation, nous sentons quelque chose de fade, d'ennuyeux, et cependant de probléma-

tique » (p. 150). Derrière ce mur se développe une vie en profondeur à laquelle Bleuler a appliqué le mot d'*autisme*.

Si l'on passe en revue les exemples donnés par Kretschmer, on s'aperçoit bientôt que le terme de schizoïde confond des caractères voisins et différents qui vont d'amorphes très inertes à des flegmatiques très secondaires. C'est le plus souvent une forte secondarité, avec ce qu'elle comporte d'inhibition à l'égard des réactions aux excitations extrinsèques, qui constitue le mur derrière lequel il se passe quelque chose. Mais naturellement ce quelque chose est d'autant plus fort que l'émotivité est plus puissante, d'autant plus enfermé dans la conscience qu'elle est plus inactive, de sorte qu'on retrouve vite parmi les schizoïdes les plus caractérisés des sentimentaux.

Quand Kretschmer définit la schizoïdie comme « un abri pour [une] sensibilité trop vulnérable » il ne fait que retrouver l'essence caractérologique du sentimental (p. 159 de la trad. franc.).

En voici un portrait net : « Ces schizoïdes véritables ressentent toutes les couleurs criardes, tous les sons aigus de la vie réelle, qui sont pour le cycloïde et l'homme moyen un excitant indispensable de la vie comme une dissonance laide et brutale, et même psychiquement douloureuse. Leur autisme est un repliement spasmodique sur soi-même. Ils cherchent à éviter toutes les excitations externes, à les étouffer. Ils ferment les volets de leur maison, afin de pouvoir y rêver à la douce lumière atténuée, propice à leur imagination. Ils cherchent, comme Strindberg l'a si joliment dit, « la solitude pour s'entourer du cocon de soie tissé par leur propre âme... » (p. 159).

Mais en général Kretschmer confond parmi les schizothymes des secondaires extrêmement différents parce que ce sont des sentimentaux purs ou des passionnés, les uns et les autres très émotifs, mais les uns inactifs et les autres extrêmement actifs, ou au contraire des flegmatiques très froids.

Telles qu'elles sont ces considérations de Kretschmer ont l'avantage de montrer l'objectivité de la caractérologie à condition qu'elle soit menée avec soin. Mais il nous paraît préférable de remplacer la notion, en somme confuse, de schizothymie par les deux notions de secondarité, qui en représente d'ordinaire l'extension la plus large et de sentimentalité, qui en désigne au contraire, la compréhension la plus riche.

On relie les deux acceptions si l'on admet que la sentimentalité est le centre de diffusion caractérologique de la schizothymie.

L'aspect schizothymique du sentimental est l'envers de l'introversion. L'attention à soi empêche l'attention à la vie. On ne peut en même temps accorder son attention à ce qui se passe autour de soi, aux changements qui se font dans la nature et le voisinage, aux expressions de la pensée et des sentiments des autres et vivre absorbé dans ses pensées propres et dans ses sentiments intimes.

L'esprit comme le corps a une face et un dos. Si l'on fait face aux autres, on se tourne le dos à soi-même ; si l'on fait face à soi-même, les autres ne connaissent que notre dos et nous ignorons ce qui les manifeste. Il est fréquent qu'un sentimental vous annonce un beau jour que le boulanger du coin n'y est plus, mais que ce soit deux ans après la fermeture de sa boutique. C'est qu'il passait tous les jours devant la boutique en état d'introversion, mais qu'une fois par hasard il a voulu acheter un petit pain.

87. E) *La réfection du passé.* — Entrons dans la solitude que l'introversion éclaire et meuble. La condition préalable pour que la rumination mentale ait une matière est l'élaboration des excitations antérieures : c'est cette adaptation aux exigences de la conscience sentimentale que nous appelons la réfection du passé. — La mémoire est une démarche du présent en vue de l'avenir. Elle donne ce que les caractères désirent : à l'extraversif intellectuel des éléments de pensée abstraite, à l'homme d'action des données propres à s'insérer dans un élan pratique ; au sentimental ce qu'il lui faut pour alimenter sa vie intérieure. Si l'on voulait faire une étude plus poussée de la manière dont le passé est intégré dans le présent par un sentimental, on pourrait se référer à un ensemble de textes qui fournit sur la matière une documentation riche et intéressante : *Le Tourment du Passé,* publié par A. Lebreton (*Les Cahiers verts* de Daniel HALÉVY, n° 20, Paris, Grasset, 1923), publié comme *Le Journal intime d'un inconnu.*

De cette rétroversion destinée à servir l'introversion sentimentale, le premier trait c'est que la conscience sentimentale préfère le rappel, d'ailleurs aménagé, d'un événement à l'événement même. Celui-ci, ne serait-ce que par sa brusquerie et par le fait qu'il exige du sujet une décision et un acte, heurte toujours le sentimental ; de plus il n'est pas immédiatement apte à lui servir d'aliment ; enfin il est alourdi d'inutilités, de détails qui ne sont qu'encombrants. Le recul qui le « mentalise » en lui enlevant son extrinsécité de perception l'accommode aux préoccupations du méditatif.

Il en résulte que la méditation, le Journal intime lui servent de moyens pour vivre en retard, pour se détourner de tout ce qui pourrait être maintenant, afin de « reconsidérer » ce qui a été hier. L'événement comportait comme un pouvoir d'éblouissement : l' « esprit de l'escalier » résulte de ce que le sentimental n'avait pas tout son esprit pour réfléchir et que trop d'affectivité inquiète l'emplissait. Un peu de temps passe : il retrouve le calme de l'esprit et voit ce qu'il aurait dû répondre, se refait l'événement tel qu'il aurait dû être.

A bien regarder ce qui se passe, *c'est à proprement parler son âme que se fait ainsi le sentimental.* Mémoire spiritualisée et adaptée aux besoins d'un esprit ne fait plus qu'un avec lui, elle devient sa subjectivité même. Cette réfection des souvenirs est la naissance à soi-même et tous les sentimentaux en ont vivement senti l'ivresse et la joie. C'est par cette opération et par elle seulement qu'ils commencent à respirer : le reste est une vie esclave et opprimée.

Cette réfection ne va pas toujours sans surprises. La plus forte est celle des *sentiments rétrospectifs,* qui doivent être caractéristiques de l'émotivité secondaire, mais surtout de l'inactive. Le mot de sentiment rétrospectif convient à tous les cas où s'intercale un retard, souvent assez long, entre la perception d'un événement et celle de la signification qui le rend émouvant. Tout se passe comme si le passé éclatait dans l'âme de celui qui le médite comme une bombe à retardement. Le sujet entend une parole, mais il ne s'avise qu'après un assez long laps de temps qu'elle est injurieuse et c'est souvent loin de la présence de son auteur que la colère saisit celui qui s'en aperçoit. Ou le sujet reçoit la nouvelle d'un événement qui le laisse indifférent jusqu'à ce que, par l'établissement brusque d'une relation entre cet événement et quelque chose qui lui tienne à cœur, il découvre dans l'événement une cause imprévue de tristesse ou de joie. Il en résulte une explosion intérieure qui est un mode original d'impulsivité retardée et secrète.

88. *La rumination mentale.* — En introduisant dans la rumina-

tion mentale, la réfection, et quelquefois, comme il vient d'être montré, la découverte du passé et de sa signification amènent à une famille de déterminations non moins caractéristiques de la conscience du sentimental. — Elles se laissent classer assez bien suivant que c'est l'inactivité ou l'émotivité qui s'impose à la secondarité. Dans le premier cas elle produit l'ingrate formation du rabâchage, forme intellectuelle de l'entêtement que nous aurons à retrouver. Le rabâchage n'est que le durcissement d'une représentation que l'inactivité laisse se consolider sans l'adapter à de nouvelles conditions extérieures, comme la primarité le permettrait. Sous sa forme naissante, le rabâchage est la fréquence avec laquelle chez les sentimentaux sans doute plus que chez d'autres, un mot qui vient d'être écrit se représente presque immédiatement à la pensée de sorte qu'on le répète deux lignes plus bas et qu'il faut le corriger quand on s'en aperçoit. Le rabâchage peut procéder d'un traumatisme affectif ; le sujet répète ce qui l'a ému ; mais il arrive que l'émotivité mobilisée s'est insérée dans les connexions mêmes des idées évoquées par elle de manière à en cimenter l'édifice d'une façon qui sera peut-être indestructible durant toute la vie du sujet. Comme c'est l'analyse qui peut seule détruire les agrégats solides du rabâchage, les sentimentaux les plus inactifs et les plus secondaires n'échappent au rabâchage qu'à proportion de leur intelligence.

89. *Le scrupule.* — Passons maintenant au second cas : aux modes de la rumination mentale que l'émotivité continue de brasser. Le plus facilement localisable est le scrupule : il a son objet, il a commencé à un certain moment, il se distingue des autres scrupules, même s'il baigne dans l'atmosphère d'une conscience universellement scrupuleuse. Mais cet objet solide est un point névralgique : il en rayonne longtemps des feux brûlants. — Toutes les vertus et tous les défauts du sentimental concourent à l'y disposer. D'abord, comme nous le reverrons, les sentimentaux ont de forts sentiments moraux, formels à cause de la secondarité, affec-

tifs à cause de l'émotivité. Mais en vertu de l'attachement au passé ces sentiments doivent se référer souvent plus à ce qu'ils ont suscité qu'à ce qu'ils doivent inspirer. Il peut se produire ainsi du remords rétrospectif qui se condense, par la localité de l'événement qui s'est réalisé, en un scrupule plus ou moins persistant. Ainsi Maine de Biran rumine vingt-quatre heures en se reprochant de n'avoir pas assez donné à une quête, puis décide d'y ajouter, mais c'est pour se demander, vingt-quatre heures encore, comment il fera pour atteindre ce résultat. Ici se fait l'identification entre le moi et l'obligation morale. L'un ne se distingue plus de l'autre, de sorte que le moi ne peut plus se dégager de son scrupule et glisse facilement au scrupule morbide. Aussi reconnaît-on immédiatement une clientèle de sentimentaux dans les descriptions de scrupules maladifs de psychiatres, comme celles de Pierre JANET, dans *Obsessions et Psychasthénie*. On saisit ici sur le fait le passage de la caractérologie normale à la caractérologie pathologique ; et l'on devine l'intérêt qu'il y aurait à dépister par l'analyse caractérologique dans le caractère d'un homme les dispositions, dont l'aggravation fera de lui un malade, avant qu'elle ne devienne trop grave pour pouvoir être guérie.

Dans le prolongement du scrupule est *l'accusation de soi*. La forme la plus atténuée et la plus courante, mais non peut-être la moins grave est le complexe d'infériorité ; il peut s'approfondir dans la condamnation de soi-même et dès que ce sentiment général s'accroche à un certain événement, prolongeant un traumatisme, plus ou moins moral, dans la conscience du sujet, cette condamnation diffuse devient une accusation expresse de soi, qui finit par sortir de l'intimité religieuse pour se manifester dans la publicité juridique. — Il serait très intéressant de rechercher comment les divers caractères réagissent à l'échec. L'actif primaire l'oubliera vite et n'en sera pas marqué ; le flegmatique tendra à le réduire à la théorie de ses conditions objectives et modifiera l'objet qui l'a conditionné. Le sentimental est non seulement prédisposé à le

personnaliser c'est-à-dire à l'attribuer à un sujet, mais, pour autant que c'est un échec, il est amené, par le fort sentiment de soi-même qui le distingue, à y chercher sa propre culpabilité. Bacon et Voltaire sanguins ne se sont jamais embarrassés de scrupules ; ceux d'Amiel ont paralysé toute sa vie. — Chez des sentimentaux plus accentués encore ce scrupule devient l'accusation sincère de soi. On en trouvera de bons exemples dans l'ouvrage du juge F. GORPHE, *La Critique du témoignage*, Paris, Dalloz, 1924. Le cas de ces accusateurs de soi est d'autant plus net qu'ils sont plus innocents de ce dont ils s'accusent. Au premier degré ils grossissent jusqu'au remords un événement insignifiant ; au deuxième degré ils se condamnent à raison de conséquences possibles ou accidentelles d'actes qu'ils ont faits ; au dernier ils se persuadent eux-mêmes de crimes qu'ils n'ont pas commis. Ces degrés objectivent les étapes du travail mental qui conduit à l'accusation arbitraire de soi. Le sujet est ému négativement par un événement dont il est l'auteur et le jugeant mauvais il s'en blâme ; puis à cause de son inactivité qui le laisse infirme devant ses représentations, de sa secondarité qui les prolonge, de son émotivité négative qui les enfièvre douloureusement, il est envahi par l'idée de cet acte et de sa responsabilité et devient le martyr de sa conscience morale.

90 F) *Mélancolie.* — L'atmosphère où se déploient ces vicissitudes est la mélancolie. En traitant du dyscolisme nous avons marqué qu'il est commun aux émotifs-inactifs ; mais tandis que chez les nerveux il reste sporadique, s'attache aux événements plutôt qu'au sujet, pour ainsi dire se disperse en gouttelettes d'encre, la mélancolie imprègne chez le sentimental le tissu même du moi. L'effet de systématisation, qui est l'un des plus importants de la secondarité, amène la subjectivité du sentimental à se concentrer. Le moi du nerveux serait, à la limite de la primarité, un moi instantané ; à la limite de la secondarité, celui du sentimental est un moi éternel. Mais ce moi est déprimé, sa vulnérabilité s'est

comme massée en une souffrance de vivre, plus ou moins accusée, et la mélancolie s'est installée.

La mélancolie sentimentale porte les marques du caractère dont les autres constituants s'ajoutent à elle, que ce soient les constituants généraux du caractère ou les propriétés supplémentaires qui distinguent un individu d'un autre. Ce n'est pas une colère, elle ne récrimine pas, sinon abstraitement : le sentimental ne se plaint pas de son sort, il plaint la condition humaine. Sa mélancolie n'est pas vile ; elle évite la dégradation de beaucoup de nerveux. C'est un deuil métaphysique qui fait à l'émotivité un fond de grandeur, également manifeste par exemple chez Sénancour ou chez Vigny. — Le cas le plus intéressant à étudier ici serait celui du penseur qui s'est le plus accusé de sa mélancolie, de sa *Schwermut*, Kierkegaard. Faut-il recommencer à chercher ce qu'il signifiait en parlant de « son écharde dans la chair » ? On a voulu tour à tour y voir le souvenir d'un événement tel qu'était pour son père son blasphème d'enfant, un vice, une tare physique. Cette recherche est assez vaine, car dans ce caractère, la justification objective qu'un homme se donne de son malheur n'est qu'une interprétation intellectuelle d'un dyscolisme, dont la raison gît profondément au cœur de lui-même. Ce n'est pas la cause alléguée de la mélancolie qui l'explique, c'est la mélancolie qui rend raison de tous les prétextes qu'elle se donne à elle-même. Il ne reste plus alors qu'une explication au problème de la vie de Kierkegaard, c'est l'explication caractérologique. Kierkegaard a été un cas évident de sentimental très inactif, très secondaire et très analytique. *Son mal inaliénable est son inactivité :* elle le gêne à chaque instant, a l'inconvénient fatal de lui interdire toute ferveur, elle arrête sa foi à mi-hauteur, où elle est le besoin d'une foi plus haute, sans pouvoir jamais déboucher dans une confiance assurée et tranquille, celle du « chevalier de la foi » dépeint par lui-même dans *Crainte et Tremblement*. Mais son intelligence, au reste animée par sa forte émotivité, ne cesse de le travailler. Ne pouvant atteindre

à la conviction rayonnante, il fait la philosophie de la foi qu'il faudrait avoir, vérifiant le trait de l'originalité sentimentale par lequel nous terminerons son analyse : le hiatus que le sentimental ne cesse de ressentir entre ce qu'il est et ce qu'il voudrait être. Il reste en définitive enlisé dans la mélancolie ; ce sont les grands passionnés, sainte Thérèse, saint Bernard, qui fournissent les plus célèbres exemplaires de la foi capable de s'accomplir dans la certitude.

91. G) *Le sentiment de soi.* — Nous venons, en considérant la propension des sentimentaux à la mélancolie, de marquer la nécessité qui les ramène vers le centre permanent d'eux-mêmes. Il faut ajouter, à raison de leur secondarité, que ce moi doit aussi s'opposer à celui des nerveux, comme l'abstrait au concret, comme un moi dont l'universalité masque la singularité, à celui dont au contraire l'unicité est plus chérie que l'humanité. C'est que le nerveux est par sa nature même intéressé à la qualité. Par elle il est plus préoccupé de ce qu'il est que simplement d'être. Au contraire l'introversivité semble détacher le sentimental de la sensation : nous le verrons ascète, sévère pour lui-même, mal fait pour la jouissance. Sa réflexion le fait descendre plus bas que toutes les qualités qui déterminent le moi, mais dont il est vrai après tout qu'elles ne sont pas lui en tant que sujet, sinon substance, de ses affections. Pour des raisons analytiques, ce qu'un sentimental recherche, ce n'est pas l'originalité du moi, c'est sa pureté.

C'est que la conscience sentimentale est plus qu'aucune autre une conscience déchirée, problématique. Le nerveux se quitte et se retrouve, l'extraversif s'aliène dans l'objectivité, l'actif s'unifie provisoirement ou définitivement par l'entreprise à laquelle il se dévoue. Seul le sentimental joint, à un sentiment ininterrompu et violent de lui-même, l'impuissance à aboutir à soi-même. Son lot est l'inquiétude et il ne peut se sentir ailleurs qu'en son sein. Il n'est pour lui-même comme un sujet qu'à la condition de ne jamais être pour lui-même comme un objet. Il en tire parfois le sentiment

aigu de sa misère intime ; plus souvent peut-être il en est orgueilleux ; mais même dans ce cas l'idéal d'une harmonie supérieure, proprement divine, où il réussirait à s'unifier sans s'objectiver reste pour lui infiniment éloigné de la réalité vécue des conflits qui font sa vie et stimulent sa recherche.

92. H) *Résignation présomptive.* — A la famille de ce groupe de faits appartient une péripétie dont la découverte est due à G. Heymans et par suite à la caractérologie, mais dont la portée va loin. On peut traduire le nom allemand de cette péripétie, *voreilige Resignation*, par résignation présomptive, en employant cet adjectif au sens qu'il reçoit dans l'expression courante d'héritier présomptif. Un héritier présomptif est un homme qui n'hérite pas encore parce que celui dont il doit hériter est toujours vivant et malgré cela lui-même et tout le monde le considèrent comme s'il était héritier. — Ce qu'on entend couramment par résignation, c'est le mouvement par lequel un esprit accepte un événement dont il a éprouvé ou dont il prévoit une conséquence mauvaise. Par cette acceptation il cesse de protester, de lutter contre lui ou son effet, même il cesse de se plaindre. Il opère un changement de front : d'un univers où il ne voulait pas admettre que cet événement fût inscrit, il passe à un autre univers où cet événement a pris sa place. La résignation est *naturelle* quand elle s'exprime par la constatation que « c'est nécessaire ! » ; *philosophique* quand on va jusqu'à juger que : « L'ordre l'exige ! », en impliquant par là que cet événement, fâcheux si on le considère isolément, fait partie d'un ensemble à apprécier à son tour dans sa totalité ; enfin *religieuse* quand nous prononçons : « Que la volonté de Dieu soit faite ! », en alléguant notre ignorance pour suggérer que cet événement qui nous semble mauvais doit manifester, sans que nous puissions savoir comment, la bonté divine.

Dans toutes ces occurrences celui qui se résigne se soumet à un événement *effectué*, ou du moins, s'il s'agit d'un événement futur, comme la mort certaine d'un malade, à un événement fatal, en

tant qu'il est fatal. Mais il y a des sujets, à première vue étranges, qui, bien loin d'attendre pour se résigner à l'événement funeste qu'il se soit produit, qu'au moins on ait tout tenté pour l'empêcher, non seulement se comportent, comme s'il s'était réalisé, mais même contribuent autant qu'il dépend d'eux à sa réalisation. Il s'y résignent d'avance de façon prématurée, présomptivement. Ainsi Thackeray, qui était extrêmement sensible à la critique, ne manquait pas, lorsqu'un de ses romans devait paraître, de répéter à ses amis que son ouvrage ne trouverait pas de lecteurs, que le public en avait assez de lui, etc. ; ainsi Maine de Biran, pendant les Cent Jours, recherché par les gendarmes de Napoléon et suffisamment caché, se livra lui-même à la gendarmerie ; ainsi Rousseau, dans les *Confessions*, écrites pour sa défense, y avoua des fautes ignorées ou fausses (cf. HEYMANS, *Zeitschr. für angew. Psy.*, 1908, 1er vol., p. 339). La résignation présomptive est à l'origine d'un type classé de suicide, celui des hommes qui, non seulement se tuent, mais entraînent leur femme et leurs enfants dans la mort pour éviter et leur éviter la misère ou un péril ; elle se retrouve dans l'acte de candidats à un examen ou à un concours qui, sans solide raison objective, abandonnent une épreuve avant de l'affronter, par peur d'une mauvaise note qui serait certainement supérieure, s'ils faisaient de leur mieux, au zéro que leur vaudra leur abandon.

Thackeray, Rousseau, Maine de Biran, Holzwart, Rusan, Greiner, les trois meurtriers par résignation présomptive, étudiés par Heymans (*art. cit.*, p. 339) étaient des sentimentaux. Pourquoi des sentimentaux sont-ils plus aptes que d'autres à la résignation présomptive ? La réponse est aisée. Les hommes de ce caractère tel que nous le connaissons déjà comportent ce trait commun que l'on peut appeler *l'émotivité au second degré*. En eux l'émotivité primaire est à peu près inhibée ; mais il se développe ultérieurement et à l'intérieur d'eux-mêmes une émotivité prolongée et profonde. Elle se condense dans le secret de l'âme et s'y enkyste intérieure-

ment et, comme il a déjà été noté, elle se détache, en un sens, de l'événement qui l'a provoquée, devient un autre événement, à considérer en lui-même comme un centre de fermentation intime. Au bout de quelque temps de cette fièvre cachée, la souffrance accumulée autour de ce centre devient plus pénible que celle que pourrait produire l'événement redouté et le sujet s'en délivre en réalisant l'événement lui-même de manière à mettre fin à son tourment intérieur. Ainsi s'il craint la misère pour lui et les siens, il tue tout le monde, comme si toutes ces vies formaient un tout indivisible.

93. *La timidité.* — Sous une forme contractée ou déployée, la résignation présomptive se retrouve dans beaucoup de propriétés caractéristiques des sentimentaux. La première est la timidité. — Pour en préciser la notion il convient d'abord d'écarter *la timidité* que nous appellerons *de surprise*, dans laquelle un homme de n'importe quel caractère est plus ou moins déconcerté par la nouveauté de la situation dans laquelle il se trouve brusquement jeté. Nous ne considérons ici que la timidité fréquente, forte, supérieure à la moyenne des hommes, *la timidité de caractère*, dont sont particulièrement affectés les sentimentaux. — Que ceux-ci y soient en effet plus que d'autres prédisposés, c'est ce que vérifient à première vue les ouvrages sur la timidité. HARTENBERG (*Les Timides et la timidité*, Paris, Alcan, 1901), se sert pour peindre les timides (chap. III, p. 47 sqq.) de traits qui sont des traits de sentimentaux : hyperesthésie affective, perspicacité psychologique provenant de l'analyse de soi (p. 72), tendance au scrupule, tristesse, même pessimisme, association fréquente avec l'orgueil. Les citations les plus nombreuses sont empruntées à Rousseau, Amiel, Marie Bashkirtseff. Le cas de M. D... (p. 191) fait penser à l'anecdote de la quête de la duchesse de Rohan dans le Journal de Maine de Biran (*J. I.*, 30 juillet 1816, cf. P. TISSERAND, *L'Anthropologie de Maine de Biran*, Paris, 1909, p. 211 sqq.). De même on retrouverait les traits du sentimental dans les descriptions et

les analyses de l'intéressant petit livre de Jean LACROIX (*Timidité et adolescence*, Aubier) ; nous n'en citerons qu'un passage : « Les analyses précédentes convergent en ceci qu'elles nous montrent le timide se retirant de la société pour vivre en lui-même, pour ruminer en lui-même... Aussi devient-il facilement un égotiste, un analyste, un dilettante de la vie intérieure... D'où l'orgueil du timide — orgueil encore très spécial, orgueil du solitaire » (pp. 81-82).

Sur ce fond du caractère sentimental la parenté entre la timidité et la résignation présomptive devient patente. Le résigné par présomption renonce à un avantage objectif, il consent même à un sacrifice, pour protéger sa sensibilité ; le timide en fait autant, il exclut par exemple par son silence toute familiarité avec lui-même. Le résigné se sacrifie à une valeur, celle dont il redoute d'éprouver la lésion par l'événement menaçant ; le timide se dérobe par sa timidité parce qu'il ne veut pas exposer une valeur à une blessure, serait-ce sa propre dignité. Tous deux en somme par leur conduite surprenante écartent un événement qui supprimerait l'identification d'une valeur avec leur sensibilité. Craignant la misère pour les siens le résigné par présomption préfère leur en refuser, comme à lui, l'expérience ; craignant de mal répondre et de parler inexactement de manière à se faire mépriser, le timide se tait. Dans les deux cas vulnérabilité et protection du moi manifestent la toute-puissance du caractère sentimental sur le sujet qui l'incarne.

La crispation sportive. — On peut rapprocher encore de la résignation présomptive une propriété qui, pour se ramasser dans un mouvement nerveux, procède de la même démarche, c'est ce que nous appellerons la crispation sportive. — Il arrive que des gens qui veulent apprendre à nager, à patiner, s'initier à un sport qui demande un risque initial soient empêchés de se lancer dans les mouvements par lesquels ils se maintiendraient sur l'eau ou en équilibre par une inhibition qui provient de leur appréhension.

Que la crispation sportive doive être surtout le fait de sentimentaux, c'est ce qu'à défaut de cas assez nombreux à alléguer pour le vérifier, on peut présumer d'après la seule considération de la formule sentimentale. Le contraste entre l'inactivité et l'excès de l'émotivité intérieure indique à la fois une médiocre disposition pour le sport qui doit surtout provenir de l'activité et une plus grande disposition à s'émouvoir d'un risque qui la plupart du temps n'apparaît que par l'indécision, caractéristique, comme nous aurons à le voir, du type sentimental.

94. I) *Misanthropie.* — La timidité pourrait être définie une misanthropie momentanée, par suite la misanthropie une timidité permanente. Il doit donc résulter de l'affinité entre la timidité profonde et le caractère sentimental que la misanthropie doit se trouver aussi parmi les traits qui le distinguent des autres. — On le comprend facilement à partir de sa formule. Elle recèle en effet une opposition dont nous aurons à voir d'autres effets, c'est celle du groupement ES et de la propriété essentielle nA. Du premier groupement il résulte d'abord que le sentimental doit se faire, par la puissance de l'émotivité secondaire, un idéal élevé de l'homme. Mais à cet idéal, soit de lui-même, soit des autres, doivent survenir de nombreux démentis. S'agit-il en effet de lui-même ? Sa propre inactivité lui fait ressentir fréquemment son impuissance à faire tout ce qu'il voudrait. Elle lui rend l'effort pénible et le découragement facile. Il doit en arriver à se blâmer lui-même de son impuissance à s'égaler à l'idéal, qu'il met d'autant plus haut que son imagination est grossie par l'émotivité secondaire. S'agit-il des autres ? Sans parler de la tendance à les concevoir d'après soi et à faire de son inactivité une impuissance humaine en général, en vertu de cette disposition déjà reconnue à universaliser le moi en lui-même (cf. p. 245), il ne faut pas oublier que sa vulnérabilité l'amène souvent à souffrir des actions des autres. De là à les blâmer, le pas est aisé à franchir. La morale à laquelle il est porté sert dans la vie plutôt à condamner qu'à louer. Voilà donc les

hommes déconsidérés ! Le mouvement vers la solitude, caractéristique des sentimentaux, doit finir par se confondre avec une apologie de cette solitude qui, une fois autorisée par la critique de la nature humaine, ne se distingue plus de la misanthropie.

A l'appui de cette déduction on pourrait rassembler beaucoup de textes. Tantôt c'est la méchanceté des hommes, tantôt leur sottise, tantôt, ce qui manifeste plus directement l'influence de la conscience de l'inactivité chez le sentimental, leur infortune qui lui sert à fonder son anthropophobie : ces nuances dépendent évidemment des propriétés supplémentaires qui chez un individu s'ajoutent aux propriétés constitutives. Les diverses nuances se mêlent au reste chez la plupart d'entre eux. Vigny condamne « la multitude aveugle et méchante » ; il souhaite : « Oh ! fuir, fuir les hommes et se retirer parmi quelques élus choisis entre mille milliers de mille ! » (cf. d'autres textes dans LAUVRIÈRE, *Alfred de Vigny*, Paris, Arm. Colin, 1909, p. 276). Sénancour se plaint des « faiblesses des hommes » et les excuse par leurs « misères ». Leconte de Lisle dénonce l'avarice des modernes :

L'idole au ventre d'or, le Moloch enflammé
S'assied, la pourpre au dos, sur la terre avilie

(*Poèmes et Poésies*, « L'Anathème ».)

De Rousseau, MARMONTEL (*Mém. d'un Père*, éd. Stock, 1943, p. 284) écrit : « Dans l'éloignement il aime assez les hommes. »

La caractérologie, à la mesure de la précision avec laquelle elle réussira à déterminer les caractères, permettra de juger l'exactitude des artistes et des dramaturges qui se sont proposé de peindre la nature humaine. A cette épreuve redoutable Molière résiste admirablement. Il est difficile, à cause de la pauvreté des documents biographiques que nous possédons sur lui, de faire sa psychographie indépendamment de ses œuvres, dont l'objectivité même doit le dissimuler. Le centre de diffusion caractérolo-

gique du théâtre semble le passionné (EAS). Ce qu'il y a de mélancolie éparse dans tout le théâtre de Molière suggère l'hypothèse qu'il fut un EAS penchant vers les EnAS c'est-à-dire à activité subordonnée. Cette hypothèse a pour elle que les caractères qu'il a peints le plus fréquemment et avec une sorte de complaisance et un soin privilégié sont des sentimentaux. Argan est un dyscoliste sentimental de l'instinct de conservation, Harpagon un sentimental très secondaire durci par l'avarice, Chrysale et Orgon des sentimentaux grognons, Arnolphe et Alceste deux sentimentaux attirés vers des nerveuses comme Vigny par Marie Dorval. A eux six ils couvrent presque tout le champ de la sentimentalité. Or, dans la plus admirable de ces six peintures, celle d'Alceste, on peut retrouver tous les traits caractérologiques de la conscience sentimentale, l'honnêteté, les brusques explosions, l'aller et retour, ici comique, entre la société et la solitude, la maladresse et par-dessus tout le désir touchant et ridicule de faire coïncider son idéal moral et l'image de Célimène. On dirait que Molière, conscient des faiblesses du sentimental mais exprimant l'estime qu'il en a lui-même parce qu'il en est un ou peu s'en faut, au moins qu'il en devient presque un quand il souffre, ait voulu dans le portrait dramatique d'Alceste concilier ce qu'il devait à la vérité avec ce que lui suggérait son propre sentiment de la vertu sentimentale ; et il a déversé tout ce contenu dans le *Misanthrope*.

95. *Amour des animaux.* — On peut comprendre en fonction des considérations précédentes que, dans la mesure où les chiffres de l'enquête statistique sont ici suffisants pour autoriser cette affirmation, les sentimentaux manifestent plus fréquemment de l'amour pour les animaux (55,8 > moy.) que pour les enfants (59,3 < moy.). Les animaux ne sont pas encore humains ; ils sont dans la nature ; leurs mouvements ne blessent qu'exceptionnellement la sensibilité et toujours innocemment. Les enfants ont déjà quelques-unes des passions de l'homme et en un sens ils les aggravent par l'ignorance où ils sont souvent du mal qu'ils font.

Ils sont quelquefois méchants, souvent turbulents. Celui qui se sent déçu par les parents doit appréhender de l'être par les descendants. Entre les uns et les autres les sentimentaux doivent préférer les animaux, quitte à se comporter avec les enfants à la manière de ceux d'entre eux qui sont des bourrus bienfaisants.

96. K) *Poésie philosophique.* — Le sentiment de la nature se dégradant dans la pensée de la nature et de ses rapports avec les hommes, voilà l'axe de la poésie philosophique. Unissant l'émotivité indispensable à toute poésie et une réflexion supposant la secondarité, elle doit être le privilège des émotifs-secondaires. Mais parmi les divers modes dont elle est susceptible et dont il sera sans doute bientôt possible de tenter la systématisation caractérologique il en est un, auquel le nom de poésie philosophique, en tant qu'il exclut la morale et la religion, convient mieux qu'à tout autre, c'est celui qui, au sentiment intellectualisé de la nature, associe l'amour de la solitude et surtout le pessimisme (Mme Ackermann, J.-M. Guyau, Sully-Prudhomme). — Elle est extrêmement intéressante à considérer, car elle nous met justement au point où la poésie vient mourir, d'une part par le barrage de l'inactivité qui contrarie l'élan de l'inspiration, d'autre part par l'action croissante de la secondarité qui favorise la conversion des émotions en idées. Il s'en faut de peu que la poésie philosophique cesse d'être de la poésie ; mais elle n'est pas encore de la philosophie ; ou elle en serait si le poète disposait d'un pouvoir suffisant d'analyse sans lequel il n'y a pas de pensée spéculative. Vigny n'analyse pas assez pour être un philosophe, Leconte de Lisle n'est jamais entré dans une doctrine philosophique et se fait une philosophie de lieux communs affectifs, Lucrèce enfin, qu'on peut mettre sans grand risque et avec de bonnes raisons dans leur voisinage éthologique, a reçu sa doctrine toute faite et il ne l'estime qu'à raison de ses conséquences affectives, telle que l'éminent avantage de guérir les hommes de la peur des dieux, du Tartare et de la mort.

97. L) *Sentiment et objectivité.* — En général, pour tous les nombres caractéristiques, l'activité agit comme un tempérament de l'émotivité. Aussi n'est-il pas étonnant que chez le sentimental l'émotivité se subordonne la secondarité, tant que celle-ci n'atteint pas à un taux assez élevé, comme il arrive chez les sentimentaux que nous appellerons *durs*. Plus nous en sommes éloignés, par exemple avec les sentimentaux rêveurs, tels que Rousseau, assez voisins des nerveux, plus il apparaît que le sujet s'oppose à l'objectivité par préférence pour la vie affective sous ses différentes formes. Notamment dans la religion, où les deux facteurs doivent concourir, c'est la religion du cœur qui est délibérément élevée au-dessus de la systématisation philosophique ou de l'organisation confessionnelle. Rousseau lui-même a exprimé combien il était peu sensible aux argumentations abstraites ou aux considérations historiques en matière de religion : les médiations doivent être inefficaces sur lui, parce que la seule évidence qui le meuve est celle des mouvements de son cœur.

De là résulte l'individualisme profond des sentimentaux. Ce n'est pas un anarchisme comme celui du nerveux au sens où anarchisme signifie insurrection contre une intrusion des autres dans notre vie, et surtout rébellion en faveur des sentiments de l'instant présent. Pas de déclarations scandaleuses ; pas de sublimation esthétique. Le sentimental ressent son individualisme plus qu'il ne le professe parce que cet individualisme est essentiellement affectif : c'est encore une manière de protéger une sensibilité facile à blesser. Mais pour être une exigence intime, il n'en est pas moins puissant sur lui, il ne s'oppose pas moins décidément, par exemple, à l'intérêt dominant du passionné pour l'ordre et surtout l'autorité en matière sociale. — On peut dire qu'en général le sentimental ne vise pas le pouvoir. Il ne le refuse pas, même il peut souhaiter l'exercer, à la fois par devoir et parce qu'il n'est pas satisfait de la manière dont les autres l'exercent ; mais ce souhait ne dépasse guère la velléité. S'il désire quelque situa-

tion, c'est parce qu'il faut bien vivre, c'est-à-dire pour des raisons annexes, compétition momentanée, désir d'influence, utilité pécuniaire, ce n'est jamais pour le pouvoir même qui le ramène vers des nécessités objectives, le force à substituer l'intérêt aux choses et aux autres à son intérêt de fond pour lui-même. Il n'aime ni être commandé, ni commander. Vigny résume le résultat d'expériences vite faites par tous quand il écrit : « Le véritable citoyen libre est celui qui ne tient pas au gouvernement et qui n'en tient rien ; voilà ma pensée et voilà ma vie » (*Journal*, p. 69). Et : « L'ordre social est toujours mauvais » (*Journal*, cf. Lauvrière, p. 242). Commander aussi bien qu'être commandé exige une disponibilité envers l'extrinsèque qui n'est pas son fait. Le découragement guette les efforts qu'il peut faire d'abord pour mettre en dehors de lui-même les origines de ses actions.

En faisant que, chez le sentimental comme chez le nerveux, les départs affectifs, les ardeurs naissantes aboutissent vite à des retombées, à une attitude critique à l'égard des élans dans lesquels l'âme s'engageait, l'inactivité condamne le sentimental à manquer de ferveur, sinon par bouffées vite abattues. Cela doit affecter son attitude à l'égard de la religion. Quand un prédicateur cherche à l'entraîner, le sentimental doit être d'abord sensible à ce mouvement vers une valeur qui doit donner satisfaction à son émotivité secondaire, mais l'inactivité est là, qui ne le quitte pas, et, au moment où il devrait consentir à l'entraînement, juste ou non, elle arrête le mouvement et suggère sur un propos du prédicateur : « Qu'en sait-il ? » Pourtant cet auditeur sentimental n'aurait pas subi la contagion de l'entraînement quelque temps, il ne regretterait pas, quand il le critique, de ne pouvoir y céder, bref il ne désirerait pas la foi au moment où il la discrédite et se comporterait purement et simplement comme beaucoup de sanguins qui restent étrangers à la religion du cœur, si l'émotivité n'avait pas établi et ne maintenait pas une connivence intime entre lui et la religion.

De là résulte un des traits les plus caractéristiques et les plus

généraux de la conscience sentimentale qui est *la dissociation fréquente de l'affectivité et de l'objectivité dans la vie religieuse.* Toute religion chrétienne est à la fois affective, pure, et déterminée, institutionnelle, confessionnelle. Par son intimité elle exige la sincérité du cœur, demande l'amour, et, à la limite, la charité lui suffit ; mais en même temps par sa structure sociale, comme médiation entre les âmes d'une ou des diverses époques, elle se détermine, impose une dogmatique, une canonique, une liturgie. Le propre de beaucoup de sentimentaux, c'est, sous l'inspiration de la sincérité intérieure, d'attaquer le conformisme social. Des deux composantes de la religion, le sentimental retient l'affective, il rejette la confessionnelle. Tandis que le passionné s'intègre facilement dans le corps social de la confession à laquelle il adhère et par l'identification du moi avec sa visée, tend à en prendre la direction pour la mieux servir, le sentimental substitue à la religion organisée un anarchisme religieux, une religiosité sincère, mais indéterminée, où, comme chez Berdiaeff, le refus de l'objectivation apparaît comme la condition principale de la pureté religieuse. Très souvent cette dissociation prend la forme de l'anticléricalisme : la religion est opposée aux hommes qui lui vouent leur vie, aux prêtres, pour cette raison que, n'étant que des hommes, ils doivent y mêler les faiblesses humaines que le sentimental ne cesse de dénoncer.

On pourrait dévider une longue liste de cas pour montrer la grande généralité de ce trait caractéristique de tant de sentimentaux. En tête de liste on trouve Rousseau exposant dans la *Profession de Foi du vicaire savoyard* sa conception de la religion sans structure, ni doctrine. A sa suite Sénancour écrit :

« ... Il fallait un culte majestueux et digne de l'homme qui cherche à agrandir son âme par l'idée d'un Dieu du monde... » Au lieu de cela fut institué « je ne sais quel amas incohérent de cérémonies triviales et de dogmes un peu propres à scandaliser les faibles... Jamais on ne fit une maladresse plus surprenante que de confier le sacerdoce aux premiers-venus et d'avoir une populace d'hommes-de-Dieu... » (*Oberman*, lettre XLIV, édit. Bosse, 1913, p. 193.)

Maine de Biran finit par se rapprocher du christianisme dans sa philosophie des trois vies, mais ce ne fut que tard et difficilement, et par le sentiment, naturel à un inactif émotif, mi-secondaire, de l'insuffisance du stoïcisme ; et les textes de son *Journal* le montrent encore oscillant entre des directions bien différentes, diverses orientations du christianisme, même la métapsychique. H. D. Thoreau résume sa conception de la religion dans cette pensée :

« Je ne préfère pas une religion ou une philosophie aux autres. Je n'ai aucune sympathie pour la bigoterie et l'ignorance qui établissent des distinctions arbitraires, partiales et puériles, entre la croyance d'un homme ou d'un autre, et les formes de ces croyances comme chrétiens et païens. Puissé-je être délivré de l'étroitesse de la partialité, de l'exagération et de la bigoterie ! Pour le philosophe toutes les sectes, toutes les nations sont semblables. J'aime Brahma, Hari, Bouddha et le Grand Esprit autant que Dieu » (1850, dans le Journal de THOREAU, *Un Philosophe dans les Bois* (trad. Michaud et David, Paris, Boivin), p. 56-7.

Le caractère éthique de cette attitude s'accentue à mesure que la secondarité s'accroît. Amiel, Vigny fourniraient beaucoup d'exemples de cette moralisation de l'âme. La « hantise du mal » crée dans le cœur de Vigny une déhiscence entre la piété de sa mère et de son enfance et ce qu'il peut croire. La religion n'est plus pour lui une foi, mais un problème. La solution terrestre de ce problème est morale : il lui reste le pouvoir d'aimer les hommes et de les aider. — Enfin à ce point où la secondarité encore accrue et sans doute accentuée par l'étroitesse du champ de conscience change des sentimentaux parapassionnés en doctrinaires, l'association du sentiment religieux et de l'individualisme fait des réformateurs religieux. Il faut sans doute comme Kretschmer associer dans la même famille caractérologique Savonarole, Calvin et Robespierre : tous trois cherchent plus ou moins violemment à amener la religion dans le sens de leur idéal propre.

Parmi les philosophes même indépendance, même exigence religieuse. Von Baader serait à rapprocher sur beaucoup de points

de Berdiaeff. Kierkegaard unit une exigence profonde de plus de foi à l'impuissance de s'intégrer dans une confession : deux fois il a tenté de devenir pasteur, il a deux fois reculé et il a fini sa carrière par des attaques contre le pasteur Mynster et l'Église constituée (cf. Torsten BOHLIN, *Sören Kierkegaard. L'homme et l'œuvre*, trad. P.-H. Tisseau, chap. XV). A sa suite Heidegger continue de juxtaposer sa préoccupation ontologique, sans laquelle il n'y aurait pas de malheur de l'existence ni une condition authentique de la réalité humaine, à la lucidité de notre être-pour-la-mort. La déhiscence entre l'aspiration incluse dans l'émotivité secondaire et l'impuissance consécutive à l'inactivité ne cesse pas de faire sentir son action. « Je suis l'incrédule religieux », écrit Mme ACKERMANN (*Journal*, 25 janv. 1863).

Cela ne peut faire naturellement qu'il n'y ait beaucoup de sentimentaux dans les masses de croyants des diverses confessions ; mais il faut se rappeler que l'insubordination du caractère doit croître avec la force de ses puissances ou de ses impuissances constitutives et aussi avec l'originalité intellectuelle et que nous considérons ici surtout des sentimentaux purs et célèbres, donc de quelque point de vue extrêmes. Mais il n'est pas douteux que si nous analysions, avec assez de documents pour le faire soigneusement, la manière dont un sentimental et un passionné, pour ne parler que d'eux, adhèrent à une confession, on retrouverait sous quelque forme la tendance à privilégier le sentiment par rapport à l'organisation plus forte chez les sentimentaux ou les passionnés à émotivité dominante et au contraire la tendance à assurer le primat de l'ordre sur le cœur chez les passionnés dominés par le groupement AS.

98. M) *Ruptures de taciturnité, impulsivité éruptive et incartades.* — A tous ces traits qui constituent autant de conséquences du groupement EnA, d'où sort la vie secrètement pathétique du sentimental, d'ailleurs aimée de lui, il faut enfin ajouter ceux qui en manifestent les interruptions. — Nous retrouvons ici d'abord

l'impulsivité éruptive. En l'opposant plus haut (cf. p. 171) à l'impulsivité réactive des nerveux nous avons annoncé qu'elle doit caractériser la sentimentalité. L'explosion qui la manifeste résulte en effet d'une accumulation de petits traumatismes dont la condition est l'émotivité ; et le sujet aurait déjà réagi à l'un d'eux impulsivement si la secondarité n'était intervenue pour inhiber la réaction. Mais en même temps que la secondarité empêchait la réaction, elle conservait la trace de l'excitation qui l'avait virtuellement provoquée. Une deuxième fois, puis une troisième, et ainsi de suite le même phénomène en rapport avec de nouveaux traumatismes comparables au premier se reproduit. Arrive enfin une fois où la sommation des excitations produisant son effet traditionnel l'individu explose, le sentiment accumulé fait éruption et, l'activité n'intervenant pas pour l'adapter, cette éruption surprend tous les assistants à la fois par la disproportion entre la force de la dernière excitation, de l'excitation déflagrante, et la violence de la réaction et par la brutalité avec laquelle celle-ci se déploie sans que le souci de l'aménager aux conditions actuelles la tempère et par exemple la rende plus polie.

Quand cette éruption impulsive revêt particulièrement le caractère, plus apparent que réel, d'une rupture entre la conduite ordinaire du sujet et une nouvelle manière de se comporter, cette explosion prend la forme d'*une incartade*. Un sentimental a trouvé son équilibre, il s'est façonné un système d'habitudes qui satisfait son besoin de sédentarité. Ainsi Vigny a été le mari le plus aimant et le plus dévoué. Tout d'un coup tout saute ou du moins paraît sauter. Vigny se jette dans les bras de Marie Dorval, comme le sentimental Alceste aux pieds de la nerveuse Célimène. Le sujet dément pour cette fois, et non sans remords, ses principes et ses habitudes : sous le coup d'une poussée irrésistible, l'émotivité a crevé le mur construit par la secondarité. Les émotifs-secondaires doivent *a priori* constituer le matériel privilégié pour l'étude de ces *lames de fond ;* mais en outre ces sautes de conduite frappent davan-

tage dans la vie d'un sentimental que dans celle d'un passionné parce qu'elles tranchent sur l'impression généralement donnée par son inactivité. On retrouve le fait correspondant chez les passionnés sous la forme de la conversion.

La variété la plus bénigne de ces interruptions est *la rupture de taciturnité*. Dans un milieu qui lui en impose, ou, plus simplement, dans un milieu où il ne sent pas de sympathie diffuse à son égard, le sentimental est capable de se taire longtemps. Mais ce silence ne fait que masquer la force de la tension intérieure et il suffira d'une circonstance favorable, encourageante, pour que cette puissance qui s'est accumulée peu à peu en lui fasse irruption au dehors, par exemple sous la forme d'un discours passionné, si tout à coup le sujet se trouve écouté avec intérêt. C'est de la timidité à rebours : l'énergie qui bloquait la conscience se déverse dans ses manifestations vocales.

Il n'en résulte pas que la secondarité momentanément suspendue soit supprimée. Le phénomène renvoie à la séjonctivité, c'est un cas de séjonctivité temporelle. La rupture de taciturnité, l'incartade, si violente puisse-t-elle être, reste chez le sentimental isolée, découpée : c'est pourquoi elle ne prend pas le caractère d'une conversion. La passion de Vigny pour Marie Dorval, même la liaison de Mallarmé avec Méry Laurent n'ont en rien atteint leurs sentiments conjugaux et familiaux. Au contraire la conversion du passionné se présente comme un changement de front total du moi et ce changement de front inaugure une nouvelle vie, celle de Rancé à la Trappe. Dans le cas du sentimental le moi reste segmenté et passif ; dans celui du passionné, il demeure indivis et actif.

Groupement nAS

Le groupement nAS est moins intéressant à considérer en détail que le précédent et le suivant car, si important soit-il pour celui dans le caractère duquel il est inscrit, il ne déploie en lui qu'une

influence négative. La gravité de celle-ci provient de ce que, à l'intérieur de ce groupement, la secondarité qui autrement constitue une force du moi, puisqu'elle lui permet de s'appuyer sur son passé, contribue ici à aggraver l'inactivité à laquelle elle s'ajoute. D'abord la secondarité exerce sur les réactions que provoqueraient les impressions nouvelles une action d'inhibition qui consolide l'immobilité d'un homme dont il faudrait au contraire vaincre l'inactivité, faire sauter le frein. En outre en permettant l'intervention accrue du passé et par suite de la réflexion dans la vie du sujet, elle contribue à faire jaillir de nouveaux possibles devant son esprit, ce qui augmente la difficulté d'agir en y ajoutant l'hésitation de l'indécision.

99. N) *Indécision.* — Si quelqu'un en effet est destiné à réaliser la condition mentale dans laquelle on ne peut agir parce qu'on est sollicité par des motifs mutuellement exclusifs, c'est bien le sentimental. Car le même groupement EnA qui, uni à la primarité, produit chez le nerveux le caprice, uni à S, produit chez le sentimental l'indécision. On le comprend aisément. Tous deux, en raison de E, sont ébranlés par les événements, tous deux, réserve faite de la secondarité, sont impulsifs. Mais chez le nerveux, pour parler simplement, la secondarité ne joue pas. Il en résulte non l'indécision, mais le caprice. Le sujet accomplit un acte, puis un autre suivant la causalité extrinsèque des excitations. Il ne s'établit pas entre ces actes successifs de rapport pensé de sorte qu'à supposer ces actes successifs contradictoires, cette contradiction n'apparaît pas à l'esprit de leur auteur. Le sentimental ferait de même, mais la secondarité intervient. L'exécution des actes est coupée immédiatement après leur début : ils restent velléitaires, inchoatifs, virtuels et l'esprit, ramassant leur souvenir idéologique, reconnaît leur opposition. Il passe de l'impulsion du dernier suggéré, sitôt interrompu, à l'abstention : c'est l'indécision même. — Il reste que la différence entre le caprice et l'indécision doit rester flottante parce que la distinction entre un acte virtuel, amorcé, et un acte

accompli est souvent délicate à faire et dépend objectivement de l'intensité des impressions auxquelles ils répondent :

	Nerv.	Sent.	Sang.	Moy.
q. 8, 2°, *indécis*	49,4	53,1	15,8	36,5

En tout cela, comme le montre la parenté des chiffres pour les non-actifs,

	Moy. des nA	Moy. des A
q. 8, 2°, *indécis*	50,6	22,3

c'est l'inactivité qui constitue la condition majeure des faits. C'est elle qui a causé la chute du sentimental Robespierre à Thermidor en conditionnant son indécision fatale. C'est elle qui a dispersé la majeure partie du séjour de Vigny au Maine-Giraud en essais incapables d'aboutir parce qu'ils se chassaient l'un l'autre.

100. *Manque d'élan.* — Dans ces conditions on comprend que l'indécision soit liée dans la psychographie du sentimental à toutes les propriétés qui manifestent à quelque degré et en quelque façon ce qu'on appelle couramment le manque d'initiative. Pour laisser le mot d'initiative à la liberté morale du moi, nous dirons *défaut d'élan*. Les résultats que les sentimentaux obtiennent résultent plutôt d'une maturation en profondeur que d'une décision spontanément inaugurée et expressément prise, comme il arrive aux actifs, avec ou sans délibération. A tort ou à raison un actif, primaire ou secondaire, lance une action, un mouvement, une idée ; le nerveux peut partir avec lui ; le sentimental suit ou ne suit pas, il suit par conscience ou ne suit pas par méfiance ou paresse ; mais dans l'histoire il sert au succès des autres plutôt qu'il n'y prétend lui-même. Ses qualités morales mêmes l'en empêchent. La propension au scrupule se retrouve ici dans sa parenté avec un sentiment trop fort de la responsabilité, voire de la respectabilité. Le pouvoir se prend, légalement ou non, il ne faut pas attendre de

le recevoir car l'on ne viendra pas vous chercher pour vous le donner. Il arrive d'ordinaire qu'un sentimental, avant de prendre un pouvoir, passe son temps à se demander comment il l'exercerait ; et s'il le reçoit il est à craindre que son indécision décourage ceux qui le suivraient. Bref le pouvoir ne l'intéresse qu'imaginativement comme la reconnaissance de son mérite, mais il n'en aime pas l'exercice qui fatigue son inactivité.

Le *manque de confiance en soi* fait souvent la faiblesse profonde du sentimental. Les nombres de l'enquête statistique le montrent pusillanime au max. :

	Nerv.	Sent.	Sang.	Fleg.	Col.	Pass.	Moy.
q. 70, 2°, *pusillanime*	44,3	46,9	25,3	25,1	32,3	35,5	34,5

Il est au max. aussi mécontent de soi-même et porté à se déprécier :

	Nerv.	Sent.	Sang.	Moy.
q. 47, 2°, *mécontent de soi*	24,1	51,3	18,9	32,4

En effet le principe de tout élan doit être la confiance dans l'avenir ; et nous devons avoir confiance dans l'avenir lorsque nous attendons des choses qu'elles se portent elles-mêmes au-devant de nos désirs ou lorsque nous comptons sur nous-mêmes pour les y forcer, plus simplement par une sorte de tranquillité candide dans l'attente ou par un sentiment immédiat de notre puissance d'action. Le premier cas ne peut être celui du sentimental : en général les événements le blessent, il en privilégie les aspects négatifs par la critique que conditionne son inactivité, il est mélancolique, dyscoliste, sa pensée s'attache plus à la négativité qu'à la positivité si du moins, comme nous le verrons, il ne corrige pas sous l'inspiration de son sentiment moral ce penchant au découragement ou à la dépréciation par une *reprise volontaire*. A moins que comme ceux d'entre eux dont la conscience est

ample et qui ne sont pas trop inactifs, les sentimentaux ne réussissent à atteindre en Dieu le garant qui puisse faire en fin de compte leur bonheur, ils ne peuvent présumer l'accord de l'univers et de leurs besoins parce qu'ils en ressentent trop fréquemment et trop douloureusement les désaccords. Rentrent-ils donc dans le second cas et peuvent-ils compter sur eux-mêmes ? Leur inactivité qui ne les abandonne pas doit quotidiennement les en dissuader. Elle doit donc faire, indirectement et directement, que les sentimentaux manquent de confiance dans l'avenir et, par suite, d'élan.

101. *Maladresse et absence de sens pratique.* — Ces considérations nous ramènent au carrefour où le quasi-minimum de sens pratique du sentimental s'oppose au maximum du sanguin. Rappelons les chiffres : où les sanguins (q. 29, 1°) obtiennent le taux de 81,1 %, battent même les passionnés qui n'atteignent qu'à 75,5, les sentimentaux tombent au chiffre presque minimum de 47,8, car ce nombre est inférieur à celui des amorphes, 49, et à celui des apathiques, 50, mais surpasse celui des nerveux, 41,9. Médiocre aptitude à trouver des solutions rapides, lenteur de la réaction, embarras dans le maniement des choses, peu d'intérêt pour les machines, voilà quelques-uns des aspects de ce manque de sens pratique considéré en général. L'opposition des émotifs-inactifs et des actifs non-émotifs correspond en gros à celle de l'intérêt qualitatif pour l'homme et de l'intérêt scientifique pour la nature. Ce qu'on appelle le sens pratique est une action par concepts : il doit donc se trouver ordinairement du côté des actifs extraversifs.

102. O) *Misonéisme.* — Toutes ces propriétés viennent se composer dans le *misonéisme.* Ici l'opposition est nette entre les actifs-primaires, colériques et sanguins, et les sentimentaux. Les colériques se lancent vers l'avenir comme vers une Terre promise : ils ne doutent jamais de la valeur de ce qu'ils entreprennent et s'y précipitent ; les sanguins professent une doctrine du progrès d'autant plus caractéristique que leur circonspection envers les hommes est grande. On comprend que des actifs n'appréhendent

pas des obstacles : ils en escomptent les joies de la victoire. — Il est naturel que la nécessité d'opposition entre les formules fasse hésiter les sentimentaux. Ce qui par contre-épreuve le vérifie, c'est le soin avec lequel, ne comptant guère ni sur la faveur des choses ni sur leur propre initiative, ils cherchent à s'installer sur des conditions objectives telles qu'une structure administrative, une vie prudente, une rente petite, mais aussi sûre que possible. L'avare, sentimental très secondaire, est un de ces méfiants de l'avenir qui, au lieu d'engager son argent dans des entreprises dont son intelligence et son activité feraient le succès, attend la sécurité de la réduction de ses dépenses et de l'accumulation de ses recettes. Le fonctionnaire qui a choisi sa carrière à cause de la régularité de son traitement et la perspective de la retraite manifeste qu'il préfère un avenir assuré, s'il en est, mais inférieur à celui que pourrait lui valoir son initiative. Il y a des chances qu'il y ait un assez grand nombre de sentimentaux dans les fonctions d'État et dans les administrations privées. Mallarmé n'aimait pas beaucoup plus l'enseignement que l'enregistrement : il y a passé la majeure partie de sa vie. La routine éventuelle de leur vie ne les rebute pas : ils sont *gens d'habitude* au maximum (q. 22, 2°, 66,4 ; moy. 38,1).

L'appréhension de l'avenir doit se monnayer dans celle des futurs. Le sanguin est fréquemment avancé, libéral, progressiste, le colérique, révolutionnaire. En opposition avec eux le sentimental est prudent, misonéiste. Presque aussi attaché que le passionné aux vieux souvenirs, il est au minimum désireux d'impressions nouvelles :

	Ap.	Sent.	Fleg.	Pass.	Moy.	Moy. des P
q. 20, 2°, *impressions nouvelles*	10,6	3,5	8	6,5	35,6	64,1

En présence de changements politiques apparaissant comme imminents, il sera plutôt inspiré par la crainte des troubles par

lesquels il faudra passer que par l'impatience des biens qui peuvent éventuellement en résulter. *Quieta non movere* est une devise de sentimental, comme *Wait and see* de flegmatique. Dans le misonéisme du sentimental viennent converger sa timidité, son attachement, triste ou heureux, au passé, le désir de ne pas être troublé dans ses habitudes, surtout l'appréhension des émotions que l'incertitude ou la nouveauté lui apporteront, aussi le sentiment, objectivant la secondarité, qu'il faut à toutes choses pour devenir solides, le concours et l'épreuve du temps.

103. P) *L'ennui.* — Le trait important où les propriétés plus spécialement conditionnées par le groupement nAS viennent concourir est la *disposition à l'ennui.* C'est chez les plus inactifs des sentimentaux que l'on trouve les aveux les plus pathétiques d'ennui, si le mot de pathétique convient encore pour une disposition dont précisément l'essence est d'exclure toute passion, au profit de la pure passivité. Nous en alléguerons seulement ici deux exemples, mais l'un et l'autre remarquablement nets, ceux de Sénancour et de Vigny. — On trouvera dans la lettre XLI d'*Oberman* une profonde méditation dont le centre est l'ennui. Car, souligne Sénancour, ce n'est pas le malheur qui le pousse « à rejeter la vie ». En effet « la résistance éveille l'âme et lui donne une attitude plus fière... On a du moins quelque chose à faire ». Ce qui fait le néant de sa vie, ce sont des riens ou le rien : il écrit « ... Ce sont les embarras, les ennuis, les contraintes, l'insipidité de la vie qui me fatiguent et me rebutent » (*éd. cit.*, p. 151). Et il ajoute cette phrase qui avoue l'instance de l'inactivité à l'ennui : « Je me demande quelquefois où me conduira cette contrainte qui m'enchaîne à l'ennui, cette apathie d'où je ne puis jamais sortir » (p. 152). Toute la lettre est à lire. — Elle ne contient pourtant pas d'expressions plus fortes que celles qui nous sont offertes par le *Journal* ou les œuvres de Vigny : « L'éternel ennemi des vivants, c'est l'ennui... L'ennui est la grande maladie de la vie... » « Notre grand ennemi, c'est le temps qu'il faut tuer à tout prix. » Qu'est-ce

que l'homme ? C'est « un être créé pour vivre d'ennui et mourir d'ennui un beau jour » (Em. LAUVRIÈRE, *Alfred de Vigny*, éd. Colin, p. 266 ; cf. p. 285). Il est remarquable que la conversation et les salons, que le sanguin goûte et recherche au point que la civilisation du XVIIIe siècle français a été une civilisation de salons, ne provoque en Vigny que le plus grand ennui (*op. cit.*, pp. 264-65).

Sur l'ennui l'enquête statistique ne fournit pas de données ; mais de témoignages biographiques il ressort avec une probabilité assez grande et une vraisemblance plus grande encore que ce sont surtout les émotifs-inactifs, soit nerveux comme Byron et Chateaubriand, soit sentimentaux, comme les deux dont nous venons de recevoir les aveux, qui sont les familiers privilégiés de l'ennui. Si l'on pense que le renouvellement affectif ne cesse d'animer la conscience nerveuse, on pensera que l'ennui ne peut atteindre dans la vie des nerveux à la densité qu'il reçoit dans celle des sentimentaux, surtout quand ceux-ci sont assez maladroits pour lui donner dans la solitude et le désœuvrement, comme Vigny au Maine-Giraud ou Sénancour dans les forêts et les montagnes, précisément le vide extérieur qui lui permet de s'épanouir le plus facilement.

Reste à comprendre pourquoi l'inactivité doit être la condition principale de l'ennui. Pour l'expliquer, ce qui n'est pas si commode que cela paraît, nous admettrons que l'ennui est l'incapacité d'accoucher le désir c'est-à-dire de le faire passer de la velléité à l'activité, de le faire, de virtuel, actuel. L'ennui n'est pas en effet et ne peut être la pure absence de désir. Qui ne désire rien ne s'ennuie pas, il se contente d'être ce qu'il est. D'autre part celui qui a un désir assez fort et peut le servir par son activité trouve dans celle-ci la fin même de l'ennui s'il y a pénétré ; il vit occupé et intéressé par ce qu'il fait. L'ennui doit donc se trouver dans l'intervalle de ces conditions. L'homme doit s'ennuyer quand un désir s'éveille en lui, par exemple d'amour, de pays inconnus, de gloire et que ces désirs sont condamnés à périr d'inanition

parce qu'ils restent mort-nés, trop débiles pour vaincre l'inactivité. L'essence de l'ennui est : « A quoi bon ! »

Pour le vérifier considérons les documents qui nous sont fournis par le *Journal* de VIGNY. Pourquoi est-il venu s'enfermer au Maine-Giraud ? C'est par le dégoût de la vie urbaine et l'espoir dans des « géorgiques perpétuelles ». Les années ont passé : il n'a plus un désir assez fort de rien. Il doit bien désirer, car on n'écarte pas entièrement le désir d'aucune vie. Mais l'inactivité domine et il ne peut rien faire pour nourrir ce désir en commençant à le satisfaire :

« Voyager, dites-vous ? Que signifie le voyage ? Quand même je serais transporté tout à coup à l'île Hong-Kong ou à Grenade, que ferais-je ? Un coup d'œil me révélerait tout le pays, un coup de crayon m'en conserverait l'aspect. Puis, ce moment passé, je reprendrais mes rêves de philosophie, mes extases de poésie, mes songes de métaphysique... » (LAUVRIÈRE, *op. cit.*, p. 287.)

Ce texte est suffisant : il révèle la suite des démarches qui engendre l'ennui. Le sentimental souffrant du manque d'excitations rêve un moment à l'action qui lui ouvrirait quelque nouveauté ; mais son inactivité intervient : il appréhende l'effort, le risque, le mouvement même et rejette cette issue à tenter. Les désirs provoqués sont lâchés par l'effet de l'inactivité. Il aurait fallu les nourrir, les cultiver, les grossir. Trop débiles pour entraîner le moi, ils se débilitent encore, puis s'évanouissent. La voie du renouvellement est fermée. L'inactivité est devenue la seule fin du moi. Ne demeure que l'ennui.

Au fond de cette chute qui devient de plus en plus grave à mesure que l'âge émousse les émotions et finit par dissoudre tous les intérêts est la complaisance pour le moi lui-même. Vigny a fini par l'avouer : « Je suis fatigué de moi à en mourir ! » L'ennui a comme nettoyé le moi de toutes les déterminations que le désir y attachait et il reste nu et vide.

Groupement ES

Nous avons commencé le portrait du sentimental par les couleurs sombres : elles révèlent la présence du facteur nA dans les deux groupements considérés. Pour ne pas le fausser il convient sans plus attendre de le compléter par la considération des propriétés résultant des deux puissances de ce caractère : l'émotivité qui fait ambitionner et la secondarité qui fait systématiser. Par elles le sentimental s'apparente au passionné c'est-à-dire à celui des caractères qui est le plus puissant, mais il le corrige dans le sens de la modération et de la réserve.

104. Q) *Ambition aspiratrice.* — L'émotivité agit comme un multiplicateur des intérêts ; la secondarité les grossit par la systématisation des moyens qui peuvent les servir et des intérêts eux-mêmes. Leur concours doit par conséquent nourrir ceux des désirs auxquels l'on pense quand on parle d'une ambition, quel qu'en puisse être l'objet. Passionnés et sentimentaux doivent donc s'identifier d'abord par la conception de grands desseins à l'état naissant. Mais ici intervient l'opposition de leur rapport à l'activité. Chez les passionnés l'activité s'empare de ces projets et s'embarque sur eux, prête à affronter les résistances et à s'en grossir. Chez les sentimentaux au contraire l'influence de l'inactivité doit tout de suite se faire sentir et ici comme ailleurs (cf. p. 65). exercer son effet de sublimation qui aboutit à faire passer l'ambition du plan de l'action sur les choses du monde perceptif à celui de la visée purement mentale, les actifs diront du rêve, en attendant que, par l'effet de l'usure des émotions et du triomphe de l'inactivité régnant désormais sans contrepoids, l'ennui s'établisse, à la faveur de l'âge, dans la conscience.

Ainsi se définit, en face de *l'ambition réalisatrice*, dont on peut dire qu'elle est la résultante dernière des puissances inhérentes au caractère des passionnés, *l'ambition aspiratrice* comme expression suprême de celui des sentimentaux. Celle-là est réaliste, à l'occasion

brutale. Elle veut ses fins, est prête à souffrir et à lutter pour les obtenir et, dans les limites de la possibilité, les obtient. Ceux qu'elle inspire méprisent ceux qui ne font qu'aspirer : ils font de *rêveur* une injure. Mais la détermination impose sa limitation à celui qui, si riche soit-il de moyens, consacre sa vie à la réaliser : elle n'est jamais que ce qu'elle est, elle est finie ; et de ce fait l'ambition aspiratrice qui ne cesse de marquer la distance impossible à combler entre l'idéal et la réalisation amène à déprécier les œuvres de l'ambition réalisatrice.

Il y aurait une longue étude de dialectique caractérologique à faire sur les effets intérieurs de ce hiatus entre un idéal très élevé, trop élevé, et l'impuissance, au moins la difficulté, à réaliser. Tantôt dans « les bons moments » l'idéal joue son rôle normal d'idéal, entraîne, se monnaie en quelques œuvres ; tantôt au contraire il décourage, détourne de l'effort qu'il devrait inspirer : « Un infortuné près de moi sera peut-être soulagé [par l'acte d'un homme de bien] ; cent mille gémiront » écrit SÉNANCOUR (*Oberman, éd. cit.*, p. 161). Il se pourra même que l'idéal devienne la raison de condamner le réel. Cet idéal indéterminé, dépassant virtuellement toute détermination, est infini : à l'égard de l'infini, ce qui n'est que fini s'annule. Plus sans doute la secondarité s'abaisse, plus l'inactivité prévaut ; plus l'inactivité est grande, moins la secondarité peut servir la volonté du sujet. A la limite négative c'est toute action qui est dépréciée : Vigny ne voit plus dans Napoléon qu'une « marionnette ».

Fréquemment la littérature, qui est la peinture concrète de l'esprit et pour cette raison est plus près de la réalité humaine que la science condamnée à la dissiper en objets, fait avec un caractère dédoublé un couple de personnages entre lesquels elle déploie un dialogue. Ainsi l'ambition aspiratrice, par l'affirmation que tout idéal implique et la négation qu'il provoque quand il sert à discréditer le réel, se laisse décomposer facilement en deux parts, celle de l'idéal que le rêveur conçoit mais ne peut réaliser, celle de la

réalité qui reste étrangère à l'idéal. L'Espagne est riche en sentimentaux chez qui cette opposition peut tourner au tragique : Cervantès les a dédoublés en don Quichotte et Sancho. A leur exemple chaque sentimental pur comporte un homme douillet, sensible aux variations du climat, de son corps et de sa cœnesthésie, se satisfaisant du monde tel qu'il est par sagesse et un idéaliste se maintenant dans le royaume de la valeur comme dans un monde céleste, dont à la limite il est préférable qu'il reste séparé du nôtre pour garder sa pureté. N'est-ce pas tout ce qu'il faut pour transformer la vertu et l'héroïsme en morale ?

La meilleure illustration de ces analyses est l'exemple d'un homme dont on peut dire que justement l'ambition aspiratrice a été l'essence de sa nature, Vauvenargues, que pour cette raison nous allons considérer avec un peu de soin.

Que Vauvenargues soit un émotif inactif à fonction secondaire mi-large, c'est ce que l'excellente biographie analytique de G. LANSON, *Le Marquis de Vauvenargues*, Paris, Hachette, 1930, 222 pages, permet de reconnaître avec certitude.

Cela ressort en premier lieu de la totalité de son œuvre qui est toute de psychologie morale. Lanson la résume dès l'avertissement par ces mots caractéristiques, et presque caractérologiques, en la rapprochant des Journaux intimes : « On aperçoit sans trop de peine que l'œuvre de Vauvenargues est toute personnelle, qu'elle est comme le Journal de ses goûts, de ses désirs, de ses émotions, de ses rêves, de ses expériences, de ses déceptions ». Et il ajoute ce trait que nous avons précédemment reconnu et qui manifeste un caractère plus que l'esprit classique : « Mais le plus souvent les impressions qu'il reçoit du dehors et les mouvements de la vie intérieure se traduisent, selon l'esprit classique, en réflexions générales. L'occasion particulière, le fait concret, le détail vécu d'où telle ou telle pensée est sortie, nous échappe la plupart du temps » (p. v). En conclusion l'auteur rapproche les noms de Vauvenargues et d'Amiel (p. 210).

Vauvenargues au cours de sa vie a manifesté un bon nombre des corrélations les plus caractéristiques du sentimental pur. Il ne réussit pas plus que Vigny dans la carrière militaire et il emploie ses loisirs de garnison à écrire. Il se sent très différent des jeunes nobles qui l'entourent : il n'a pas « l'amour des détails », trait important des EnaS par lequel ils s'opposent aux EAS, qui ont le sentiment de l'importance des détails pour le succès. Il ne sait pas intriguer, ne peut pas flatter, oppose à l'officier réel le type moral de l'officier idéal ; « toujours, écrit Lanson, des scrupules et des préjugés

le détournent de l'action possible » (p. 200). Il n'aime pas le jeu ni le commerce des femmes faciles. De même après s'être ennuyé en province, il détestera à Paris la vie mondaine et ressentira l'insuffisance intérieure des hommes de salons du XVIIIe siècle et généralement de tous les salons.

Par là il s'oppose aux sanguins dont il n'a ni le sens pratique ni le goût pour les lumières. Il ne croit pas à la doctrine du progrès : « Nous ne passons les peuples qu'on nomme barbares ni en courage, ni en humanité, ni en santé, ni en plaisirs » (p. 180). Il ne peut comme lui se détacher des déterminations pour les considérer de manière extraversive comme des objets indépendants du moi « Je parle des choses et j'en écris selon qu'elles m'affectent ou m'intéressent » (p. 129). De façon générale il met l'âme au-dessus de l'esprit : « Tout ce qui ne dépend que de l'âme ne reçoit nul accroissement par les lumières de l'esprit » (p. 185).

De même il s'oppose aux EAS dont, comme le sentimental en général, il ressent l'exigence autoritaire en se rebellant. De ces passionnés il semble bien qu'il ait fait l'expérience très tôt en la personne de son père, Joseph de Clapiers, qui montra les qualités d'un administrateur actif et même courageux pendant la peste de 1720 comme maire d'Aix (pp. 3-4) et sans doute comme chef de famille, car il semble avoir retardé l'aliénation du domaine familial. Ce père était impérieux et économe ; son fils lui reproche sans le nommer de traiter ses enfants comme sa propriété. De lui il a pris conscience de son opposition de sentimental que sa vulnérabilité rend « humain » à l'« homme dur et rigide ; l'homme tout d'une pièce, plein de maximes sévères, enivré de sa vertu, esclave des vieilles idées qu'il n'a point approfondies, ennemi de la liberté »... (p. 60 ; cf. p. 164). Il oppose à l'EAS son « aversion de toute sujétion ».

Sur un fond assez mélancolique pour que Lanson ait pu voir en lui un précurseur des romantiques (cf. texte, p. 202), se détache la disposition essentielle de Vauvenargues qui est l'amour de la grandeur. L'expression typique de son langage, c'est : « les grandes âmes ». On trouve son idéal d'homme dans sa lettre à Mirabeau, l'Ami des Hommes, du 13 mars 1740 (cf. *Œuvres choisies de Vauvenargues*, par H. GAILLARD DE CHAMPRIS, Paris, Aubier, 1942, p. 305). Cet idéal est au-dessus de la gloire littéraire dont il dénonce « la stérilité » (LANSON, p. 91). C'est un idéal politique qui s'est nourri de la lecture de Plutarque. Après avoir cherché la gloire militaire, il a sollicité un emploi dans la diplomatie. Ce qu'il déteste au plus haut degré, c'est la médiocrité dont il fait le portrait dans *Ménalque* et qu'il condamne dans beaucoup de textes, notamment de maximes (cf. GAILLARD DE CHAMPRIS, Index : médiocrité). Être un grand cœur, un grand génie, voilà la seule ambition de Vauvenargues. — Aussi l'on comprend que Lanson, supposant d'abord que l'insuccès de V. a résulté des circonstances, cherche à imaginer ce qu'il aurait pu faire s'il était né vers 1760 (p. 191) ; mais il doit reconnaître bientôt que ce sont moins les circonstances extérieures que son caractère qui a maintenu Vauvenargues dans sa solitude, conformément au sentiment profond de Vauvenargues lui-même que c'est du dedans que sa grandeur

vient au génie et il conclut que Vauvenargues n'a jamais fait et sans doute ne pouvait que « rêver d'action » (p. 198).

En liaison avec cette brève esquisse, nous noterons un trait nettement manifesté par le caractère de Vauvenargues, mais qui devrait être étudié indépendamment de lui en connexion avec celui du sentimental, plus généralement des émotifs-inactifs, et même, avec les transpositions nécessaires, de tous les caractères. A ce trait nous donnerons le nom de *polypsychisme* en désignant par là la disposition du moi à émettre imaginativement des personnages de soi ayant la supériorité de fournir au moi d'où émane chaque sous-moi le moyen secret d'éprouver esthétiquement une manière de vivre dont il éprouve le désir.

Vauvenargues dans sa lettre du 22 mars 1740 (cf. GAILLARD DE CHAMPRIS, p. 306) écrit : « Il faut pourtant bien que je vous dise quelque chose de plaisant, c'est que, dans mes distractions qui ne sont que trop fréquentes, il m'arrive parfois de me représenter à moi-même avec un air de finesse, ou de grandeur, ou de majesté, selon la pensée qui m'occupe ; je monte là-dessus l'idée de ma figure, et si par hasard je rencontre un miroir, je suis presque aussi surpris que si je voyais un cyclope ou un habitant du Tartare ; il me semble que ce n'est pas moi, que je suis dans le corps d'un chien, comme le roi de Babylone, je crois à la transmigration ; enfin cela me fait comprendre comment la plupart des sots qui s'estiment sans pudeur, se croient aussi une belle figure, car rien n'est si naturel que de former son image sur le sentiment bizarre dont on se trouve rempli » (cf. *Maximes*, p. 232).

Lanson rapproche ce texte intéressant des « travestissements » du nerveux Byron dans les personnages successifs du *Giaour*, du *Corsaire*, de *Lara*, *Manfred*, *Childe Harold*, *Don Juan* (p. 210). Chez les actifs cette disposition conduit aisément au théâtre et au roman et il y aurait intérêt à étudier comment le polypsychisme se réfracte suivant que l'activité ou l'inactivité influe sur cette réfraction. On retrouverait certaines des observations faites par Jules de Gaultier sur le « bovarysme » aussi bien que les problèmes posés par le « pirandellisme ».

Pour revenir à Vauvenargues, il convient de ratifier le sentiment de LANSON (pp. 207, 10) d'après lequel ce besoin de se réaliser est à l'origine de ses portraits de caractères. La caractérologie peut être plus ou moins objective : elle peut chercher à définir les hommes du dehors ou du dedans et quand elle est biographique

elle peut procéder d'un effort pour vaincre la subjectivité du caractérologue ou la satisfaire. De ce point de vue il faudrait comparer Vauvenargues, La Bruyère (sans doute EnASnL) et même Théophraste. Ici on peut noter de Vauvenargues que ses portraits sont en rapport étroit avec sa subjectivité morale. Ou il peint des caractères pour les blâmer, comme Thersite l'officier intrigant ou Masis le maître sévère, ou il les loue parce qu'ils lui ressemblent comme Clazomène (ou la vertu malheureuse) ou qu'il voudrait leur ressembler, comme Lycas à l'âme fière et profonde. — La caractérologie devra faire une caractérologie de la caractérologie.

105 R) *Simplicité de vie et ascétisme.* — L'étude de la moralité du sentimental, définie dans les limites qui ont été marquées précédemment (p. 181) doit commencer par la reconnaissance de ce fait que, s'il n'est pas ascète par principes, il est prédisposé à l'être par de médiocres aptitudes aux jouissances sensuelles et par le goût de la vie simple. Assurément, des sentimentaux comme des autres, il est vrai qu'ils peuvent subir, plus ou moins fortement, la détermination des conditions organiques qui les incitent à la gourmandise ou renforcent leurs besoins sexuels ; mais ce qui nous intéresse ici, c'est le degré suivant lequel ces dispositions sont favorisées ou défavorisées par les propriétés constitutives du caractère à l'intérieur duquel elles trouvent à s'exercer. Une sexualité de même force propre doit être dans certains caractères favorisée, servie, cultivée ; dans d'autres elle est défavorisée, contrariée, refoulée. Or s'il y a quelqu'un qui doive s'opposer au colérique, spontanément jouisseur et bon vivant, au sanguin fréquemment épris de plaisirs, c'est le sentimental, trop souvent maussade et morose, souvent sombre, toujours sérieux, prêt à se contenter de peu si seulement la satisfaction de ses besoins principaux est assurée sans qu'il ait trop d'efforts à faire et si par ailleurs la souffrance lui est évitée. A mesure de la croissance de la secondarité on voit le caractère s'éloigner des besoins de plaisir et de luxe des nerveux, affirmer sincèrement à la manière de Rousseau la valeur d'une vie

simple, atteindre à l'austérité d'une vie toute de méditation comme celle des derniers lustres de la vie de Vigny, enfin aboutir à la dureté envers soi des avares et même à l'insensibilité des mendiants thésauriseurs capables de rester des heures sous le vent et la pluie au coin d'un pont à mendier et rentrant le soir dans une mansarde aussi pauvre qu'une cellule de moine.

106. *Sentiments moraux.* — A cette condition préalable qui prépare le sentimental à une conduite morale s'ajoute l'effet des conditions constitutives de son caractère. On pourrait dire en gros que la moralité est la morale à laquelle l'activité confère l'actualité. De ce fait la moralité appartient en propre au héros et le héros a des qualités actives qui manquent au sentimental. Mais il s'en faut que l'activité suffise à faire la moralité et même on peut penser que l'activité pure, en privilégiant l'action pour l'action, risque toujours d'entraîner l'actif, comme le montre l'exemple des conquérants, au delà de ce que la morale ordonne. Dès lors il doit arriver que l'on revienne à la définition de la moralité suivant laquelle elle est la conformité à la morale. Dans les limites de cette définition l'influence du groupement ES devient prépondérante. Pour le vérifier il suffit de se demander ce que signifie être moral. Pour la pensée commune cela veut dire tantôt être bon, éprouver des sentiments d'humanité, ne pas rester insensible et dur ou bien obéir à ce qui est prescrit, appliquer les principes et les règles, payer ce qu'on doit. Or d'une part le sentimental est très sensible, vulnérable, par suite apte à ressentir la pitié, si du moins il n'est pas trop égoïste ni trop secondaire ; d'autre part il a tout de même par essence une secondarité supérieure à la moyenne, elle doit lui faire reconnaître la validité des règles formelles. Certes il ne peut être kantien, car le kantisme pur est la morale d'un flegmatique qui n'agit que par règle ; et contre le formalisme pur ou même, tant que le sentimental n'est pas très secondaire, le stoïcisme d'une volonté sans âme, il doit ressentir l'indispensabilité du sentiment pour l'action. Mais même dans le cas d'une secondarité subordon-

née, celle-ci reste en lui assez forte pour qu'il reconnaisse que ce que la règle ordonne doit être fait et, sous réserve des défaillances dues à son inactivité, lui obéisse.

Car évidemment l'inactivité est là : Sénancour, Vigny, Leconte de Lisle emploient pour l'avouer et la condamner en eux-mêmes le même mot d' « apathie ». Ils mesurent combien elle gêne l'accomplissement de leur volonté morale. Zèle et efforts leur sont par elle difficiles. Ici se transpose ce que nous venons de voir sur l'ambition aspiratrice. Elle fait que *la morale se glisse insensiblement dans leur vie à la place de l'action morale*. Mais cette circonstance, en un sens, renforce le sentiment même qu'ils donnent de leur moralité car, comme ils connaissent leur faiblesse, cela ajoute la modestie à la noblesse des intentions. Si l'amiral Collingwood et le capitaine Renaud qui expriment dans *Servitude et grandeur militaires* l'idéal moral de Vigny donnent au lecteur une impression si profonde et si pure de vertu, c'est qu'en accomplissant le devoir le plus sévère, le plus réfléchi et le moins théâtral ils y ajoutent un désintéressement radical à l'égard de toute prétention à la moralité. Vis-à-vis de l'EAS Napoléon, ils manifestent la pureté du sentimental qui a dessiné ces figures pour les proposer au respect de tous.

Ces considérations rendent compte des nombres donnés par l'enquête statistique, relatifs au sérieux et aux sentiments moraux des sentimentaux (pp. 180-1). En général on peut les résumer en disant qu'en ce qui concerne la moralité objective (véracité, ponctualité, accord des actes et des paroles) ils sont et doivent être en moyenne inférieurs aux flegmatiques que l'émotivité ne trouble guère et que l'inactivité n'embarrasse pas ; mais ils ne le sont qu'assez peu et de manière à rester, pour ces propriétés, au-dessus de la moyenne ; et qu'en ce qui concerne la moralité affective (la bonté pour les inférieurs, la fidélité aux souvenirs (q. 17, 1° ; 20, 1°) ils peuvent les dépasser.

107. *Dignité.* — Le mot de dignité est sans doute celui qui

exprime le mieux la nuance propre à la moralité des sentimentaux les plus secondaires, surtout quand le rétrécissement de la conscience s'y ajoute. La dignité enveloppe d'abord le sentiment de l'importance du moi. Elle est, dans le sens de la secondarité, le prolongement de la susceptibilité assez vaniteuse de beaucoup de nerveux. Mais ce qui fait l'originalité de la dignité, c'est que le moi ne prétend pas la tirer de lui-même, il prétend la recevoir de la qualité de sa conduite. — Il n'est pas non plus difficile de reconnaître dans la dignité le poids d'une certaine inactivité. L'héroïsme n'a pas de dignité apparente, car l'héroïsme dérange les lignes : il y a trop de vie dans un passionné comme Napoléon pour que la dignité soit jetée en avant. S'il cherche quelque chose, c'est à frapper les esprits, non à leur jouer l'impassibilité. La dignité n'est pas non plus la façade de la sainteté, qui n'a pas de façade, parce qu'elle ne suppose que la naïveté d'un don ingénu de soi, d'une générosité ardente, où l'activité caractérologique est encore présente. En opposition avec ces figures actives de la moralité, la dignité est passive, plus ou moins conventionnelle ; elle a l'immobilité d'une force latente à laquelle suffit la conscience de soi pour s'imposer aux autres. C'est presque une moralité honoraire, comme Vigny n'a été qu'un soldat de garnison, Amiel un philosophe en expectative, Biran un homme d'État de troisième rang.

Psychodialectique de la conscience sentimentale

108. S'il fallait comparer minutieusement la dialectique en exercice dans la vie d'un nerveux et celle par laquelle un sentimental cherche à surmonter les difficultés de son existence, on trouverait le principe de cette comparaison dans l'observation que le nerveux est engagé dans les vicissitudes que lui fait son caractère, tandis que le sentimental, par le support que lui fournit sa secondarité, les surplombe comme un drame que la contemplation domine. Le propre du nerveux en effet, c'est qu'il est emporté par les

mouvements successifs de sa sensibilité. En lui le moi est solidaire de l'histoire de son émotivité ; s'il en est conscient, c'est comme d'une aventure dont il ne peut se dégager. Ces mêmes vicissitudes agitent la conscience du sentimental, mais il est comme ancré dans une sédentarité de séjour et d'habitudes qui résulte de la convergence de son inactivité et de sa secondarité. Le *Suave mari magno* de Lucrèce, sans doute un sentimental, exprime ce dédoublement entre le moi objectivé que l'émotivité entraîne dans ses péripéties et le moi subjectivé qui assiste à leur succession en en restant indépendant. Dans sa vie aventureuse le nerveux se débat ; dans sa vie méditative, le sentimental use d'une stratégie.

Une stratégie a toujours simultanément deux fins corrélatives : se protéger contre l'adversaire, l'attaquer lui-même. Dans la stratégie caractérologique du sentimental les deux desseins se retrouvent. D'une part le sentimental, extrêmement, trop vulnérable, doit chercher à se protéger. Une partie de son action est expressément, et son action entière intentionnellement tournée vers la défense de sa sensibilité. Mais on ne vit pas avec le seul souci de se protéger : on se protège pour ne pas être empêché de vivre, c'est-à-dire, à prendre ce mot dans un sens très général, d'attaquer et, comme l'ennemi constant du sentimental est son inactivité, de conquérir sur elle de quoi satisfaire ses aspirations.

109. *La protection de la sensibilité.* — C'est très tôt que le sentimental reconnaît sa susceptibilité à l'égard des événements. La première déception, la première douleur, le premier deuil font traumatismes. Comme le chat échaudé craint l'eau même froide, le sentimental blessé tâche de se préserver des blessures futures. Il commence à fuir les lieux où des scènes trop émouvantes pour lui le bouleverseraient ; il évite le tragique dans la vie et éventuellement dans l'art ; même, dans son langage, il atténue les termes trop brutaux. Il y a plus ; bien vite, sous la pression de sa sauvagerie et comme pour consolider sa solitude, il commence par fermer les avenues de sa sensibilité. Il se défend contre l'indiscrétion des

voisins, choisit des amis qui ne le choquent pas, se réfugie dans une région moyenne qui n'est ni le plein soleil trop brutal, ni la nuit toujours menaçante, mais un crépuscule toujours favorable à une vie atténuée et secrètement complice d'un pessimisme toujours latent. Par le soin d'une vie discrètement surveillée il se crée des habitudes toutes prêtes, par l'effet de la secondarité, à se consolider dans une structure. Le sentimental qui réagit impulsivement en apparence par un *non* à toute offre, à toute nouveauté, sans avoir réfléchi, n'est le plus souvent qu'un timide qui manifeste son misonéisme spontané en se garant contre la perfidie de l'inconnu ; il se ménage le temps d'en juger ; et, si l'on veut bien le rassurer, en lui permettant de prévoir les effets de ce qui lui est offert, il l'acceptera de bon cœur. En tout cela il recourt déjà au bénéfice de sa secondarité en vue de ménager sa sensibilité.

110. *La lutte contre l'inactivité.* — Ces précautions prises il reste au sentimental à obtenir de lui-même l'art, sinon de supprimer, ce qui ne se peut, au moins de tourner et, dans une certaine mesure, même d'exploiter l'obstacle intérieur de son inactivité. Cet art se trouve dans une démarche qui correspond au démon de la perversité que nous avons reconnu dans les dialectiques du nerveux, mais doit s'en distinguer comme la secondarité de la primarité. De même que, chez le nerveux, le goût du macabre et de l'horrible utilise la répulsion de l'esprit pour le mal de manière à la renverser dans une propulsion, chez le sentimental, l'appréhension de l'avenir, la peur de l'ennui, même la répugnance à l'indignité peuvent être exploitées en vue d'en faire les forces motrices d'une action dont il arrive qu'elle vise plus haut que la simple conservation d'une honnêteté médiocre.

Sous sa forme la plus courante cette action s'exprime par *l'indignation.* Sans doute l'indignation n'est pas spéciale aux sentimentaux ; mais si l'on y regarde bien on verra que l'indignation qui implique l'émotivité, se dégrade très vite chez les nerveux dans l'injure, tandis que, chez les actifs, elle cesse bientôt de se

réclamer de motifs moraux pour devenir le commencement verbal d'un acte de guerre physique, où ce seront moins des droits qui s'affronteront que des forces. Il est caractéristique au contraire du sentimental que l'indignation y conserve sa pureté d'essence qui est *de fonder la protestation individuelle sur un principe qui la légitime*. Très souvent cette protestation ne se prolonge pas dans une action ; souvent même, par l'effet subtil, mais indiscutable, de l'inactivité, elle cache un refus de passer à l'action, elle masque une retraite, on peut même dire une dérobade. Mais peu importe, car cela, c'est l'effet objectif, et ce que le sentimental y cherche, en aime, c'est autre chose, c'est essentiellement le renforcement de son ton vital, de sa tension intime de laquelle il tirera d'autres effets qu'un effet immédiatement visible. En l'échauffant l'indignation mobilise son émotivité, l'accroît de manière à renforcer son activité trop faible, déjà l'oriente dans un sens dans lequel sa secondarité lui prêtera le secours d'habitudes déjà montées. Il utilise comme dialectique le rythme d'un moteur à explosion.

Plus violemment chez un sentimental extrême, kierkegaardien, c'est-à-dire à forte inactivité, à forte émotivité et à longue secondarité, le même rôle de stimulation par le mal échoit à l'appréhension du plus grand mal pressenti, à l'angoisse provoquée par la prérepréésentation de la mort individuelle, généralement par la représentation du néant que serait l'existence sans la valeur. Ce qui pour le nerveux peut devenir un moyen de scandaliser, est pour le sentimental le besoin d'utiliser un moteur assez puissant pour le projeter vers la valeur ; mais le plus souvent, tandis que le nerveux escompte et exploite la force d'une *qualité* négative, c'est chez le sentimental, à raison de la secondarité, une *idée* négative, qui médiatise le mouvement vers une valeur à laquelle il aspire. Mais ce détour ne réussit d'ordinaire que jusqu'à un certain point et il lui reste difficile d'atteindre à la ferveur dont la racine et l'axe sont dans l'activité. C'est le passionné qui, par la condamnation du monde, peut se faire projeter vers Dieu.

Incapable d'atteindre, à cause de son inactivité quand elle est trop grande, à la tranquillité d'une foi consolidée en conviction, même en certitude, le sentimental, du moins certains sentimentaux, se reconnaissant par ailleurs à l'expérience certains pouvoirs intellectuels, entreprennent de faire de leur impuissance la condition d'un métier leur permettant d'en obtenir la sublimation esthétique. Leconte de Lisle et Mallarmé y ont réussi et l'on pourrait alléguer bien des textes prouvant qu'ils ont eu la conscience nette de la conversion qu'ils tentaient en eux-mêmes. Tous deux ont été profondément inactifs. Leconte de Lisle aidé par les siens a été incapable de mener à bien ses études juridiques quoiqu'elles lui auraient donné le moyen d'atteindre à une situation qui ne lui aurait pas interdit d'écrire ; Mallarmé a mené dans l'enseignement une carrière conditionnée par des titres médiocres et lui plaisant très peu. Cela suffit à vérifier ce que le premier appelle son « apathie », ce dont l'autre parle comme d'une ornière. Mais au cours d'années de gêne l'un et l'autre ont poursuivi leur tâche obstinée, le premier par une érudition laborieuse, l'autre par une recherche infatigable et ils arrivent à trouver dans leur art, non seulement le but de leur vie, mais le moyen de leur gloire. Dans tous ces cas c'est la secondarité qui devient comme le point d'appui sur lequel l'inactif se fonde pour soulever son affectivité : elle lui permet d'exploiter au mieux les faibles ressources d'action que son émotivité et ses tendances mettent à sa disposition. Il n'arrivera jamais à une puissance suppléant pleinement à l'activité. Notamment les exemples de Mallarmé, de Leconte de Lisle, de Vigny, qui n'a produit pendant les nombreuses années de sa retraite au Maine-Giraud ou ailleurs que les quelques poèmes des *Destinées*, montrent qu'ils étaient ou sont vite devenus incapables d'œuvres volumineuses. Mais ils sont arrivés à compenser par le raffinement, l'érudition ou la sincérité, leur faiblesse qui leur refusait l'abondance.

Chez les sentimentaux le meilleur secours contre l'inactivité

est peut-être un secours objectif. S'il y a une vérité qui domine l'hygiène de l'inactivité c'est *le danger d'y céder*. Jung a montré ingénieusement et profondément que par compensation l'objet dont l'introversif se détourne finit par peser d'un poids très lourd sur sa vie et l'opprimer. Si l'on veut éviter cet esclavage, on prendra soin d'équilibrer l'attention due aux choses et le sentiment de soi. Au lieu de se précipiter, par besoin conscient ou inconscient de paresse, vers la solitude pour y fuir les obligations de la vie active et sociale, le sentimental prudent s'intégrera dans une organisation susceptible de le soutenir sans l'étouffer. La conscience professionnelle est ce recours naturel de sentimentaux assez secondaires à leur secondarité pour être mis en état de contrôler leur émotivité ; ils trouvent dans l'accomplissement d'une activité utile aux autres à la fois la satisfaction requise par leurs sentiments moraux et un sentiment de leur importance suffisant pour que leur fort sentiment d'eux-mêmes ne s'y sente pas opprimé. Elle reçoit un appui capital de l'attachement aux habitudes qui est un des traits caractéristiques du sentimental.

Ces dernières lignes indiquent très sommairement l'esquisse d'une hygiène du sentimental. L'une des plus utiles applications de la caractérologie sera la composition de guides capables d'avertir les hommes de chaque caractère des dangers qu'il peut recéler et des procédés auxquels ils doivent recourir non seulement pour y échapper, mais pour obtenir de leur conduite la meilleure vie, pour eux-mêmes et pour les autres, qu'il leur est possible d'en tirer. De tous les caractères c'est peut-être le sentimental, plus précisément le sentimental à secondarité dominante, qui en recevra le principal bénéfice, non seulement parce que sa secondarité lui permet d'agir d'après des idées, mais parce qu'il tient de l'habitude de l'analyse de soi l'intérêt pour la connaissance des hommes. Dans un travail non encore publié Edgar Forti a étudié un moment de conscience par lequel un caractère réagit sur soi, ce qu'il appelle *la reprise volontaire* : une règle de technique caractérologique,

l'idée d'un défaut à éviter ou d'une vertu à acquérir peuvent être chez un sentimental, averti par l'expérience de soi-même ou la connaissance savante, la médiation précieuse d'une reprise volontaire contre les défaillances de l'activité, le scrupule ou l'indécision.

Mais il n'y a pas de volonté qui puisse rien sans rien. L'efficacité de la reprise volontaire sera toujours proportionnelle à l'intensité des effets tonifiants que le moi aura l'art de concentrer sur lui. La dépréciation est la faiblesse des émotifs-inactifs. Par l'effet de l'inactivité, si du moins cet effet mécanique du caractère n'est pas compensé, l'émotivité est condamnée à se dégrader, se détendre, s'user. Il ne peut en résulter qu'un défaitisme envahissant de la conscience. Ce qu'il faut donc faire, c'est déshabituer l'esprit, au centre duquel vit et agit le moi, de se laisser aller à cette pente. S'il prend soin de contrôler les mouvements spontanés de l'intelligence esclave de l'émotivité, s'il tire parti de la force incluse dans toutes les expériences heureuses et toniques, s'il surveille les démarches dialectiques par lesquelles son intelligence spontanément orientée vers la critique privilégie les aspects négatifs des choses et particulièrement rompt de plus en plus entre le moi et les autres, il accédera à la joie et au bonheur dont la source est une conception positive du monde. Toute philosophie est l'expression d'un caractère, mais elle doit en être, non une traduction négative, mais au contraire l'action de grâces intellectuelle, si du moins il appartient à la morale de privilégier la santé sur la maladie, la valeur positive sur la valeur négative.

Familles de sentimentaux

111. De même que nous l'avons fait à la suite de l'étude du nerveux, nous devons aboutir à la détermination des variétés du caractère sentimental, passer une deuxième fois de la caractérologie spéciale à la caractérologie sérielle, dans la mesure du moins où celle-ci, qui demanderait un nouvel ouvrage pour être développée, peut être esquissée.

Le classement dont nous allons indiquer les linéaments dessine, avec les lacunes que le progrès de la recherche devra combler, les subdivisions maîtresses de la population des sentimentaux. On y mêle la considération des sentimentaux atténués de la vie courante, dont ces familles sont induites et que le lecteur est invité à reconnaître autour de lui, et celle des sentimentaux littéraires, célèbres, historiques, plus frappants, plus intenses, plus intéressants, mais aussi plus proches des extrémités de ce caractère.

Le principe de ce classement est la répartition des sentimentaux suivant qu'ils sont plus ou moins rapprochés des types voisins. — Nous distinguerons ainsi :

a) des sentimentaux *paraprimaires*, proches des nerveux par leur sous-secondarité. Comme la jeunesse favorise l'activité musculaire, la sexualité, le jeu, ces *paranerveux* semblent avoir évolué au cours de leur vie du nerveux vers le sentimental ; mais cette apparence d'évolution, comme celle de n'importe quel caractère au cours de l'âge, n'est qu'une différence de manifestation ;

b) des sentimentaux *parapathiques* que l'affaiblissement ou la spécialisation de l'émotivité par rapport à la secondarité rapproche des apathiques avec lesquels, comme nous l'avons souligné plusieurs fois au moyen des nombres de l'enquête statistique, les sentimentaux ont en commun le groupement nAS ;

c) des sentimentaux *parapassionnés*, moins inactifs que les autres et comme tels plus proches de leurs voisins, les émotifs-actifs ;

enfin *d)* au centre de ces sous-espèces, les sentimentaux que nous appellerons *purs, typiques*, parce qu'on peut les considérer comme réalisant le type du sentimental sous sa forme la plus originale.

a) Sentimentaux paraprimaires

De toutes les propriétés supplémentaires c'est l'ampleur du champ de conscience qui se présente en premier lieu pour départager les familles caractérologiques. Nous allons donc subdiviser les

sent. paraprimaires en fonction de l'opposition entre étroitesse et largeur du champ de conscience. D'où la distinction entre :

sentimentaux *pincés* (nL) : se trouvent dans le prolongement des nerveux hautains, dans le sens d'un peu plus de secondarité. Ils les rappellent par leur raideur quasi militaire, le soin de leur vêtement, leur correction minutieuse ; mais ils sont très fermés. Très susceptibles, ont un fort sentiment d'eux-mêmes, mais moins vaniteux. Participent déjà des sentimentaux par leur vulnérabilité qui les rend timides, effarouchables. Leur timidité les détourne de se mettre en avant, mais ils ont le vif sentiment de leur mérite. Leur intérêt pour l'art est vif, mais ils ne sont pas artistes. Il en résulte que l'esthétique les attire.

sentimentaux *rêveurs* (L) : sont aux nerveux larges ce que les précédents sont aux nerveux étroits, mais ils s'en distinguent par le secours qu'ils trouvent dans leur secondarité plus forte. Leur vie n'est pas sans aléas et sans caprices ; elle dépend fortement des influences qu'ils rencontrent sur leur chemin ; mais elle ne tombe pas au désordre de la vie des nerveux larges. Ils sont plus moraux et ils sont capables d'aimer en profondeur. Ils ont le goût de la flânerie, des fleurs, de la campagne. Ils éprouvent des sentiments moraux, mais leur vie n'a rien de spécifiquement moral. Ils ont un vif et sincère sentiment de la nature. Elle donne satisfaction à une puissante affectivité intime. Piété sincère mais indépendante, sans règles. Goût de la solitude et peu de mondanité. Maurice de Guérin, plus près des primaires, Rousseau, Sénancour, plus secondaire appartiennent à cette famille.

b) Sentimentaux purs

Nous procéderons des moins secondaires aux plus secondaires.

Sentimentaux sous-secondaires

Dans la zone où la secondarité est supérieure à celle de la moyenne des hommes mais inférieure à celle de la moyenne des

secondaires, on peut identifier au moins trois familles se distinguant par le degré de l'inactivité ou, ce qui revient au même, de l'activité. Les plus inactifs sont les sentimentaux *abouliques* ; les sentimentaux les moins inactifs et comme tels se rapprochant, autant que faire se peut, des colériques, sont les sentimentaux *cordiaux* ; entre eux forment une famille originale, les sentimentaux *bourrus* :

sentimentaux *abouliques* : ce sont des sentimentaux, non seulement plus inactifs que la moyenne des sentimentaux, mais chez qui l'inactivité est *aggravée par d'autres propriétés*, notamment la largeur du champ de conscience. L'action voulue et persévérante leur est aussi difficile qu'aux nerveux larges les plus inactifs ; mais cette grave inactivité est comme recouverte par une secondarité assez peu supérieure à celle de la moyenne des hommes, qui ajoute à l'aboulie résultant de leur inactivité et de la largeur de leur conscience les propriétés ordinaires du sentimental. Du groupement nAnL résultent la dépression ordinaire, la sensibilité maladive à leur corps, la tendance à la maladie imaginaire, la foi dans la psychanalyse, l'abus de la réflexion intérieure, un défaut grave de confiance en soi, qui les fait renoncer à des tâches dont ils s'acquitteraient très facilement, une extrême indécision ; du groupement ES la délicatesse morale, l'intérêt pour la religion avec la difficulté de s'y établir et d'y trouver le repos, le désintéressement. Leur pensée est au service de leur émotivité, au lieu de la dominer. Ils sentent parfois le besoin de s'appuyer sur l'objectivité pour y trouver la fixité qu'ils ne dégagent pas de leur introversion ;

sentimentaux *bourrus* : encore inactifs, plus que la moyenne des inactifs et très émotifs, mais émotivité mal cachée par la secondarité. On peut grouper sous ce chef tous les sentimentaux caractérisés par les traits essentiels du type, sensibilité, médiocre disposition à l'action, peu mondains, honnêtes, qui masquent ces traits par un dehors rébarbatif, grognon, apparemment agressif. Ils ne sont pas tous bienfaisants et certains peuvent être très égoïstes, à la manière du sentimental (défense de soi, méfiance de l'avenir, etc.).

Il faudra voir en effet le taux de Eg ou non-Eg (allocentrisme). Mais quand nEg domine, on retrouve le type classique du bourru au cœur d'or. Leur conscience est assez souvent séjonctive : ce doit être le cas des nL ;

sentimentaux *cordiaux* (paracolériques) : moins inactifs mais toujours très émotifs. Ils manifestent une vitalité qui les apparente aux colériques ; mais ils sont curieux par le contraste entre cette apparence, teinte de cordialité, et soutenue par une sensualité assez forte, et une intimité en tout comparable à celle des sentimentaux, pessimisme, sentiment du néant, honnêteté.

Plus avant vers la secondarité vient la famille de sentimentaux que l'on pourrait mettre au cœur de toute la région caractérologique sentimentale :

sentimentaux *introversifs* : le principal intérêt de leur vie est l'analyse d'eux-mêmes. S'ils ne sont pas très intellectuels au sens que nous donnons à ce mot (cf. p. 115), ils en dégagent des considérations morales et générales sur la condition humaine (Vigny, Amiel) ; s'ils sont doués pour la réflexion théorique, ils en tirent une philosophie du moi (Biran). Ils constituent le centre de diffusion caractérologique de la rédaction de *Journaux intimes*. Beaucoup de ces journaux sont tour à tour lâchés et repris ; ils cessent fréquemment avec la première jeunesse ; mais peuvent tenir toute la vie (Thoreau). Certains de ces introversifs sont en fait aussi épris de la nature que les rêveurs (Thoreau), d'autres le sont plus en droit qu'en fait et en font plutôt un thème de réflexion (Vigny, Mme Ackermann). Ils aiment la solitude ou au moins se retrouvent volontiers avec eux-mêmes. Peu d'intérêt pour la science, trop abstraite et tournée vers les choses. Souci de Dieu, mais foi débile. Tendance à la misanthropie. Peu jouisseurs, peu cupides.

Ils sont entourés par de nombreuses *sous-familles* suivant la prépondérance de telle aptitude spéciale :

sentimentaux *analystes* : la réflexion sur eux-mêmes est leur objet principal comme chez Amiel ou Biran ;

sentimentaux *poètes-philosophes* : (Lucrèce sans doute, Vigny, Leconte de Lisle, Sully-Prudhomme, Mme Ackermann). La pensée sur la nature, le sentiment de l'hostilité du réel, de la vanité des affections humaines sont les objets majeurs de leur vie. Ils sont aux confins de la poésie et de la philosophie : avec eux la poésie est près de se perdre dans l'abstraction, mais ils ne seraient que philosophes s'ils analysaient davantage. Vigny ne dépasse pas la pensée courante, Lucrèce même ne fait que répéter Épicure dont les idées ne l'intéressent qu'à cause de leurs conséquences morales et affectives ; mais il y ajoute son sentiment de la nature ;

sentimentaux *tragiques* : ceux chez qui vraisemblablement le déchirement entre nA et ES est maximum. La forte secondarité les amène à la philosophie (Kierkegaard, Heidegger) mais l'émotivité tire cette philosophie vers la méditation de l'existence, et l'inactivité vers le sentiment du tragique.

Sentimentaux sur-secondaires

La secondarité finit par se subordonner l'émotivité au point de la masquer complètement :

sentimentaux *avares* : avec la secondarité la méfiance s'accroît. Les plus purs des avares sont profondément inactifs, très secondaires, remplis d'appréhension envers l'avenir. Ils portent à l'extrême les traits essentiels des sentimentaux : ils sont ascètes, prévoyants, repliés sur eux-mêmes ; mais tous ces caractères se durcissent. La vulnérabilité s'est changée en méfiance, l'entêtement en esprit d'accumulation. Quand la secondarité devient extrême, le type des avares aboutit à celui des mendiants thésauriseurs (cf. R. Le Senné, *Mensonge et Caractère*, pp. 279-86).

c) Sentimentaux parapathiques

Il va de soi que la seule manière de distinguer un sentimental parapathique d'un apathique consiste à déceler l'instance de

l'émotivité dans ou derrière les actes. Elle se révèle aussi brusquement dans certaines explosions, sinon dans de la tension.

En procédant des moins aux plus secondaires on peut distinguer :

sentimentaux *placides* : un train de vie calme, à allure régulière. L'émotivité se manifeste surtout par des sentiments durables qui animent une exécution exacte et durable des obligations familiales et professionnelles. L'inactivité contribue à maintenir le règne des habitudes en évitant toute initiative qui pourrait les troubler. Ils montrent plus de souci de se faire respecter que de faire reconnaître leurs mérites par des avantages propres. Méticuleux, ponctuels, réservés quand ils sont à conscience plus étroite ; le laisser-aller croît avec l'élargissement de la conscience.

sentimentaux *mécanisés* : leur vie se passe dans l'accomplissement régulier de mécanismes montés. On peut sentir encore dans leur activité la présence de l'émotivité, soit à la force avec laquelle ils adhèrent à leur régime, soit aux troubles qui en accompagnent l'interruption (cf. les « jaquemarts » dans R. LE SENNE, *Mens. et Caract.*, pp. 299-305 ; pour le sentimental, p. 303, d'après Descuret).

d) SENTIMENTAUX PARAPASSIONNÉS

Ce qui distingue les sentimentaux intermédiaires entre les sentimentaux typiques et les passionnés est la diminution de l'inactivité. Celle-ci cesse de se présenter comme une barrière, elle n'est plus qu'un facteur de modération. A une contre-activité se substitue un défaut d'activité. Une détermination négative est presque remplacée par une détermination positive, seulement plus petite. — Cette diminution, en éliminant ce que la vie du sentimental comporte de pénible, de forcé, quelquefois d'intrinsèquement tragique doit rendre le sentimental plus aimant et plus aimable. A défaut de l'esprit d'audace et d'entreprise, il acquiert plus de confiance. Il reste attaché à ses tendances de fond, mais avec plus de douceur et sans ces inhibitions intérieures qui l'entraînent

au dyscolisme, font son humeur quelquefois sombre, plus souvent grognonne, maussade, ou plaintive. Particulièrement l'aptitude à la vie religieuse favorisée par le groupement ES, au lieu d'être intérieurement contrariée par nA, se déploie plus librement.

Des moins aux plus secondaires nous distinguerons seulement les familles suivantes :

sentimentaux *affectueux* : le caractère de ceux-ci correspond exactement à l'emploi couramment fait du terme de sentimental. Ces sentim. sont fidèles, aiment la nature ; la piété leur devient facile. Ils sont aptes à aimer, mais peut-être leur amour est-il plus profond que passionné. Ils sont dévoués et aiment l'être. L'exemple d'Eugénie de Guérin est une bonne illustration des âmes affectueuses ;

sentimentaux *pieux* : de cette chaleur et de cette confiance que la trop grande inactivité contrarie résulte d'ordinaire une aptitude plus profonde à la religion ; mais il reste du caractère sentimental une grande indépendance du sentiment religieux. La largeur du champ de conscience favorise considérablement ces dispositions. Si la secondarité est suffisante, elle en permet une élaboration philosophique. Les deux noms de von Baader et Berdiaeff illustrent ce caractère ;

sentimentaux *éthiques* : à mesure que la secondarité croît, le mode éthique de la pensée prévaut sur le mode religieux de l'âme ; mais sous les normes persistent des sentiments forts, ainsi chez Lagneau ;

sentimentaux *doctrinaires* : enfin avec une très forte secondarité sans doute associée à l'étroitesse du champ de conscience, on atteint à des doctrinaires dont la véritable vocation fait des réformateurs religieux ou politiques à tendances religieuses. On ne s'étonnera pas de trouver ici Robespierre qu'Heymans déjà avait classé comme sentimental : l'honnêteté de l'*Incorruptible*, l'ascétisme de sa vie, son attachement à la vertu, son admiration pour Rousseau, son indécision, son effort pour instituer la religion de l'Être suprême, autant de symptômes de sa sentimentalité.

Calvin a concilié son sentiment religieux particulièrement sévère avec son invincible indépendance en promouvant une réforme religieuse.

Il convient de marquer tout de suite qu'à ces limites extrêmes où la secondarité semble absorber toutes les autres propriétés il devient difficile de distinguer entre un apathique, un flegmatique ou un sentimental. Les différences ne sont plus que des nuances.

III. — LES COLÉRIQUES (EAP)

112. Il y a deux lignes principales de démarcation dans le domaine caractérologique de l'humanité. Nous sommes arrivés à la première, c'est celle qui sépare les inactifs des actifs ; la seconde coupe entre les émotifs et les non-émotifs : nous y accéderons à la suite de l'étude des passionnés. Entre ces deux marges, les émotifs-inactifs et les actifs non-émotifs, la masse des actifs-émotifs constitue le gros de l'humanité historique. Si l'on entend par histoire le cours des événements sociaux, des changements politiques, ce sont en grande majorité les actifs-émotifs qui en ont la responsabilité ; et les artistes ou les méditatifs qui composent les deux groupes d'inactifs-émotifs, aussi bien que les actifs abstraits et intellectuels qui travaillent de l'autre côté à la science ou à la philosophie systématique sont à peu près les spectateurs du défilé historique des actifs-émotifs, à demi entraînés par eux, à demi indépendants d'eux, et n'intervenant dans l'histoire que, les uns, les émotifs-inactifs pour réfléchir les événements par la littérature et l'art, les autres pour y contribuer de façon médiate et indirecte par les découvertes scientifiques et les idées. Ces distinctions au reste ne valent qu'en moyenne, car non seulement la réalité individuelle des caractères, mais aussi les conditions des destinées personnelles doivent en fait troubler et nuancer ces vues sommaires, uniquement valables sur le plan d'une extrême généralité.

Le passage des émotifs-inactifs aux actifs-émotifs transporte,

de caractères intérieurement divisés, surtout retournés sur eux-mêmes par la conversion, produite par l'inactivité, de l'émotivité en conscience de soi, à des caractères unifiés, cherchant des tâches au dehors, prêts à s'en acquitter et à en chercher d'autres. Chez les EnA, les obstacles, ou plutôt puisque tous les obstacles déterminés ne font que manifester et monnayer le même, l'inactivité, le seul obstacle est intérieur ; au contraire, chez les actifs-émotifs, c'est du milieu que les difficultés proviennent, mais puisque l'activité consiste justement à les affronter, ils trouvent, soit dans les obstacles qui s'imposent à eux, soit dans ceux qu'ils suscitent devant eux par leur action même, à proportion de leur ambition, des raisons de nouvelles entreprises, successives ou additives. En un sens les EnA sont, *du point de vue de l'action*, des faibles, car leurs problèmes intérieurs les affaiblissent : ils sont toujours dans la condition d'un pays divisé par les guerres civiles ; mais en un autre ce sont des raffinés qui reçoivent précisément leur supériorité de la cause intérieure de leur faiblesse. Les autres hommes, les actifs, par la naïveté de leur spontanéité, leur paraîtront souvent des enfants ; mais précisément des enfants, des ambitieux, des conquérants, des révolutionnaires, expriment immédiatement la vie en ce qu'elle a de premier et d'original.

Un autre effet du passage des inactifs aux actifs-émotifs et généralement aux actifs est un renversement dans l'importance relative de l'homme et de ses œuvres au cours de sa vie. En rejetant la plus grande partie de l'émotivité de l'action objective vers l'émotion sentie et réfléchie, *l'inactivité diminue le volume des œuvres et accroît la densité de la conscience personnelle*, c'est-à-dire *de l'homme en lui-même*. Il y a plus : les œuvres mêmes d'un nerveux ou d'un sentimental, que ce soit un poème ou un *Journal intime*, ne valent que comme des signes, presque un miroir de ce qui se passe dans l'intimité du cœur humain d'où elles découlent. Ce sont bien aussi des productions ; mais le terme de production a deux sens : il signifie tantôt fabrication, création, émission, tantôt

au contraire manifestation, expression ; suivant le premier sens le produit ajoute au producteur, il est tout autre chose que lui, en est détaché comme un enfant de sa mère après la naissance ; au second, il ne vaut comme un portrait que dans la mesure où il ne se distingue pas de celui qui l'a produit, qu'il révèle par une parfaite transparence. C'est au deuxième sens que l'inactif produit : en produisant il se produit, son œuvre le découvre, vaut par lui ; elle est une production expressive. C'est au contraire au premier sens que l'actif est producteur. Son œuvre est sa fin et cette fin doit être, sinon par l'origine, indépendante de lui : c'est une production émissive. Par suite nous aurons pour les actifs beaucoup plus à nous occuper de leur profession, de leurs produits que pour les inactifs et c'est souvent d'après eux que nous aurons à les classer.

113. *Les sentiments négatifs dans les divers caractères.* — C'est sans doute ici, en rapport avec le renversement qui substitue l'obstacle extérieur à l'obstacle intérieur, qu'il convient de marquer sommairement comme il a été annoncé (cf. p. 201) la différence des aspects pris par la négativité dans les divers groupes de caractères. On trouve en effet chez tous les hommes, à des degrés différents, à côté des sentiments qui entraînent ceux qui les éprouvent vers des affirmations, des biens, des réalités positives, d'autres sentiments dont la fin est négative, comme la destruction, la dégradation, le discrédit, la haine, des sentiments qui se proposent l'anéantissement, partiel ou total, de quelque chose ou de quelqu'un. Ils peuvent, soit dépendre de certaines pentes du caractère, et de ce fait ils rentrent dans l'analyse des tendances caractéristiques d'un homme, soit résulter de traumatismes, d'échecs, d'oppression, d'expériences négatives dont le sujet de ces sentiments a été antérieurement victime. En général ils doivent provenir des deux causes, car un échec objectif n'a de sens qu'en rapport avec une orientation subjective et inversement une disposition subjective trouve toujours des événements objectifs pour la favoriser et la justifier. Un optimiste ne fait pas de la mort une raison de désespé-

rer, mais l'optimisme vient toujours achopper sur la mort. Tout ce problème exigerait une documentation distincte et une longue étude, de laquelle nous ne pouvons que dégager quelques indications générales sur le point annoncé, à savoir l'allure de la négativité suivant les principaux groupes de caractères.

Chez les émotifs-inactifs. — Les analyses précédemment faites de la conduite des nerveux et des sentimentaux autorisent la première thèse d'après laquelle la négativité prend chez les émotifs-inactifs la forme de *la dépréciation*. La dépréciation consiste dans la transformation en mal de toute donnée positive. Toute détermination de l'expérience comporte nécessairement deux aspects : par l'un qui révèle son contenu elle est quelque chose, elle a sa réalité, sa positivité, par l'autre qui se rapporte aux relations de cette donnée avec les autres choses en tant que celles-ci lui sont extérieures, elle est exclusive, négative. Ainsi 1.000 francs font positivement 999 francs plus 1 ; mais, par rapport à 1.001 francs, 1.000 francs sont une privation, un manque, une pauvreté, de sorte que, suivant le caractère de l'homme qui reçoit 1.000 francs, il est également possible qu'il s'en réjouisse ou qu'il le déplore selon qu'il estime cette réception un succès ou un échec. Un bien est un bien par rapport à un bien inférieur, un mal par rapport à un bien supérieur ; de même qu'il est un bien par rapport aux tendances qu'il satisfait, un mal par rapport à celles qu'il déçoit.

Dès lors il est possible que suivant son caractère un homme se félicite de ce qui lui arrive ou au contraire s'en fâche. La première manière de réagir, c'est de juger et d'exprimer son jugement. Déprécie celui qui juge en ne retenant que la négativité, l'insuffisance, l'aspect fâcheux des événements. La dépréciation n'est pas un acte au sens de ce mot qui suppose une certaine quantité d'efforts contre un certain taux d'obstacles ; c'est une sublimation d'acte possible, un acte symbolique, comme tel convenant à des inactifs qui ont d'autant plus de raison de renâcler et de se dérober devant un obstacle qu'ils l'abordent avec le sentiment que l'objet

leur est hostile. Quand le démon de la perversité devient chez les nerveux le goût du scandale, il ne fait qu'une exploitation systématique de la dépréciation, qui d'ailleurs peut être très diversement teintée suivant la nature particulière des tendances positives dont elle manifeste la déception.

C'est encore rester dans les limites des faits qui ont été antérieurement rassemblés que de distinguer la dépréciation des nerveux et des sentimentaux en disant de la première qu'elle est *un moyen fréquent de redressement pour le moi* qui trouve ou du moins cherche sa propre supériorité dans l'abaissement du réel, tandis que la seconde, enveloppant la sincérité du sentimental, entraîne le moi lui-même dans le procès de disqualification du monde. On pourrait dire que le moi du nerveux est organiquement engagé dans la succession de ses émotions (cf. p. 245) mais qu'il ne s'y engage pas à titre de sujet profond parce que la fuite des émotions l'en détache successivement ; qu'au contraire le moi du sentimental est protégé par sa secondarité de fond contre l'identification de lui-même avec ce qui passe ; mais son honnêteté fait qu'il ne se désolidarise pas d'avec ce qui lui arrive et il doit conclure de toutes ses raisons de pessimisme au pessimisme de lui-même : l'homme est pour lui emporté dans le malheur de l'être.

L'événement dans lequel se concentre par renversement la pensée d'un homme sur la vie est la mort. La dépréciation doit élever la mort à la place suprême que l'esprit doit assigner à la vie, soit dans ce monde, soit, quand il y a extrapolation surnaturelle par la religion, dans la vie éternelle. Pour le nerveux comme pour le sentimental la condition humaine sera tirée plus ou moins rigoureusement vers l'être-pour-la-mort. Mais entre eux persistera la différence qui vient d'être rappelée. Le nerveux dont la sensibilité est forte au sens où elle est instantanément intense se trouvera dissiper la gravité de son attitude envers la mort en ce qu'elle deviendra esthétique. Il joue avec la mort comme pour faire peur aux autres et triompher de cette peur : il étalera des crânes et des

tibias, fera spectacle du néant. Au contraire tout est sérieux pour le sentimental de sorte que l'on peut penser que, lorsqu'il fait de la mort le trait essentiel de notre existence authentique, il ne pense pas atténuer sa réalité tragique. En fait la pensée de la mort n'est jamais la mort, de sorte qu'entre l'une et l'autre il est toujours possible d'intercaler des dialectiques susceptibles de changer la signification métaphysique qu'un homme peut être porté à lui attribuer par passivité envers son caractère brut.

Chez les émotifs-actifs. — Tout change quand on passe la ligne de démarcation, au sein même de l'émotivité, entre les inactifs et les actifs. L'obstacle n'est plus une raison de découragement, c'est une raison de persévérance. Il ne se présente plus comme une donnée à sublimer négativement, il est une barrière à supprimer. Le mal devient ce que l'action, énergétiquement alimentée par une forte émotivité, doit vaincre. Dès lors c'est sous la forme d'un acte objectif que la négativité d'une conscience, condamnée à la lutte ou l'aimant, va se manifester. *L'agression* en vue de la destruction doit être l'expression propre par laquelle les sentiments négatifs de l'actif-émotif doivent se déployer dans l'expérience, d'autant plus que l'activité se subordonne plus puissamment l'émotivité. En effet à mesure que la puissance qui est le produit de l'émotivité par l'activité croît, le nombre des obstacles que cette puissance, par l'augmentation de son ambition, doit rencontrer croît aussi et par suite l'effort qu'elle doit faire va se tendre de plus en plus et cette mobilisation croissante entraîner une agressivité de plus en plus puissante.

De cette considération il résulte que la guerre engage particulièrement la responsabilité des actifs-émotifs primaires ou secondaires. Il importe en effet de marquer, sans encore aborder les problèmes de l'intercaractérologie, que l'agrégation sociale des individus doit être particulièrement puissante entre les hommes quand d'une part l'activité fait des entraîneurs et des suivants faciles à entraîner et que d'autre part l'émotivité apporte avec

elle l'aptitude plus ou moins développée à sympathiser avec les autres, à se confondre avec eux. Il doit en résulter la communion plus ou moins poussée des individus dans un *nous* pour lequel ce qui est caractérologiquement vrai d'un individu le deviendra, à la manière d'une résultante mentale ; et par suite doit s'opérer le transfert de l'agressivité du moi au *nous*, c'est-à-dire la première condition, la source native de la guerre.

Comme en toute circonstance l'objet prend en quelque mesure le caractère d'obstacle, qu'en même temps l'activité du moi n'a jamais qu'une valeur limitée, il faut s'attendre à ce que même une action objective d'intention et de fait comporte aussi une marge, un halo de sublimation. L'agression devient dans une certaine mesure esthétique quand elle se change en *Schadenfreude*, en joie de nuire et de détruire. Par là les actifs-émotifs tendent à se confondre avec les émotifs-inactifs : la différence entre eux se mesurera toujours à la quantité des actions que le sujet est décidé à dépenser pour obtenir la satisfaction de son agressivité. — L'objet se prolonge jusqu'au plus intime de nous-même par les lois de l'esprit et par le corps. Il doit toujours arriver un moment où la destruction aggravée par l'agression, non seulement se retourne en fait contre son auteur, mais le vise. Quand un conquérant échoue, il n'est que trop facile qu'il préfère périr en entraînant le monde dans sa perte que se sauver, s'il est possible, en cédant. Ainsi la sévérité envers les autres et la sévérité envers soi-même alternent facilement dans une conscience et se renforcent l'une l'autre. A ce moment l'agression a pour fin l'agresseur ; mais nous ne sortons pas de la définition de l'activité puisque les résistances offertes dans le cas de l'individu isolé par le sentiment de la conservation, dans le cas d'une communauté par l'inertie ou l'opposition éventuelles des membres autres que le meneur, constituent un obstacle massif qui sollicite encore l'activité dans son originalité de puissance provoquée par les difficultés. En tout cela on voit que l'activité, grossie par l'émotivité et éventuellement fortifiée par la secondarité, qui met à sa

disposition de plus en plus de moyens, constitue le contenu de ce que l'on appelle couramment volonté, au sens de ce mot dans l'expression *avoir de la volonté.*

Chez les non-émotifs actifs. — Pour achever cette rapide révision des modes caractérologiques de la négativité, nous anticiperons sur l'étude des actifs non-émotifs en indiquant ce que la négativité doit devenir par l'effet des éléments de leur caractère. Ici, dans la mesure où ils ne sont pas émotifs, disparaît ou au moins s'atténue cette tendance à l'opposition notionnelle qui manifeste la polarité de l'émotivité entre le désir et la peur : le bien et le mal tendent à se neutraliser l'un l'autre dans l'indifférent. A la limite la pure objectivité remplacerait la double qualification des éléments réels. Rien ne serait plus alors mieux ou pire qu'autre chose, ce ne serait que lui-même. Que devient alors le mal sinon une privation pure en soi et pour l'esprit, bref un néant oublié ? C'est ce que manifeste au plus haut degré le cas des flegmatiques extrêmement secondaires que cette extrême secondarité enlève pour ainsi dire aux vicissitudes du temps et maintient dans une éternité abstraite où ne se trouve que l'être. Ils doivent arriver par la nécessité de leur nature à l'*élimination* comme à la manière dont ils doivent se comporter envers le mal. « Je ne méprise presque rien » a dit le flegmatique Leibniz. Ne rien mépriser du tout à la limite est tout accepter, trouver en tout du positif et par suite ne tenir pour négatif que ce qu'on ignore ou ce qu'on veut ignorer.

On voit l'application de cette manière de faire dans l'événement dont nous venons de voir qu'il est la pierre de touche de la manifestation des sentiments négatifs, la mort. Ramsay raconte la manière dont Cavendish est mort. Dans la journée, sentant ses forces diminuer, il a annoncé à son domestique qu'il allait mourir ; il a pris certaines dispositions, a envoyé son domestique en courses en lui indiquant ce qu'il devrait faire si à son retour il le trouvait mort. Sur quoi Cavendish s'est couché et il est mort peu de temps après. Ce simple récit suffit sans doute à établir la flegmaticité de

Cavendish et à prouver que pour lui la mort, même sa mort, n'était qu'un événement objectif. Tout ce qu'il y a d'émouvant dans cet événement est dissipé ; et par suite ce qu'il y a de mal et aussi, de bien par corrélation avec le mal, volatilisé. — On pourrait résumer ces considérations en disant que le bien et le mal en tant qu'opposés intéressent l'émotivité et l'être au-dessus du bien et du mal la secondarité. De ce point de vue comme de beaucoup d'autres, le salut suivant le spinozisme manifeste la subordination de l'émotivité à la secondarité. Spinoza a fui la *fluctuatio animi* et cherché la paix.

Les sanguins ressemblent aux flegmatiques par la froideur, mais s'opposent à eux par le défaut de systématicité. Ils ne peuvent atteindre à leur insensibilité et par beaucoup de traits ils se rapprochent des émotifs-primaires. C'est à partir de cette situation caractérologique que nous tâcherons de comprendre l'originalité de leur position, telle que les faits l'imposent, vis-à-vis du mal et du faux, forme intellectuelle du mal. Leur négativité prend le plus fréquemment la forme de la raillerie, qui devient l'humour chez les flegmatiques les moins secondaires. Toutes deux, comme l'ironie dont elles sont des modes, sont des défenses contre l'émotivité quand on craint la puissance qu'elle confère à l'agression. Voltaire, Shaftesbury, Anatole France, Henri de Régnier, et bien d'autres sanguins ont eu recours à la raillerie : Shaftesbury contre l'enthousiasme fanatique, Anatole France contre le nerveux Verlaine-Choulette et Voltaire contre le sentimental Rousseau, l'un et l'autre contre les passionnés religieux comme Pascal. La raillerie manifeste en effet la suprématie de la tête froide sur le cœur ardent et si elle obtient son effet cherché, son succès psychologique, elle doit dégonfler l'enthousiasme naissant, l'enthousiasme irrationnel et faire exploser en rire la tension accumulée. Intermédiaire entre la dépréciation et la réflexion purement intellectuelle, elle doit exprimer un caractère qu'on peut considérer comme moyen entre le nerveux et le flegmatique. Elle doit donc être la négativité

propre au sanguin. On trouverait des exemples nombreux de sanguins dont la disposition à ressentir le comique de la mort est le meilleur recours contre elle.

Une fois achevée cette revue des diverses modalités possibles de la négativité, qui était à sa place aux confins des émotifs-inactifs et des actifs, nous allons aborder l'étude des colériques.

114. *Liste de colériques historiques.* — Balzac, Beaumarchais, Casanova, Benvenuto Cellini, Danton, Déroulède, Dickens, Diderot, Dumas père, Fielding, François Ier, Gambetta, Victor Hugo, T. H. Huxley, Jaurès, Mirabeau, Murat, Péguy, abbé Prévost, Proud'hon, Rabelais, Frédéric Rauh, George Sand, Walter Scott, le comte de Saint-Simon.

Signalement statistique du colérique

115. De même que pour les précédents caractères, nous commencerons par indiquer, à partir des données de l'enquête statistique, des maxima et des minima caractéristiques des propriétés des colériques :

1. *Modes de l'activité*

	Nerv.	Col.	Pass.	Fleg.	Moy.
Q. 1, 1°, *mobile et affairé* ..	70,7	77,4 (max.)			40,6
2°, *calme et posé*	24,1	20,6 (min.)			55,8
q. 2, 1°, *toujours au travail.*	7,5	90,7			56,4
2°, *de temps en temps au travail*	71,3	8,6			29,1
q. 3, 1°, *occupé*	17,8	83,3 (max.)			47,8
q. 4, *négliger les travaux imposés*	41,4 (max.)	15,2		2,1	19,3

	Nerv.	Col.	Pass.	Fleg.	Moy.
q. 5, 1°, *différer, ajourner* .	81,1 (max.)	13,6	9,7		46,6
2°, *attaquer, expédier* .	7,5	73,3			43,7
q. 6, 1°, *facil. découragé* ...	52,9	31,5			30,8
q. 7, 1°, *impulsif*	78,2	73,2			43,6

Ce relevé de nombres est intéressant en ce qu'il permet la confrontation des nerveux et des colériques et par suite permet de préciser l'opposition entre l'activité apparente, l'agitation émotive qui ressemble du dehors à l'activité et l'activité caractérologique (cf. ci-dessus, p. 76-7). Les nombres se laissent répartir en trois groupes :

a) pour la q. 1, 1°, *mobile et affairé*, et la q. 7, 1°, *impulsif*, il y a sensiblement égalité entre les nerveux et les colériques : cette identité exprime l'identité du groupement EP. En effet pour le groupement inverse les chiffres sont opposés :

q. 1, 1°	Apathiques	12,8	Flegm.	16,6
7, 1°	—	13,8	—	12,8

L'observateur note ce qu'il voit sans distinguer ce que l'activité visible contient d'activité endogène ;

b) dès que l'activité est en jeu, l'opposition entre les nerveux et les colériques éclate : q. 2, 1°, *toujours au travail ; 2°, de temps en temps au travail ;* q. 3, 1°, *occupé ;* q. 4, *négliger les travaux imposés ;* q. 5, 1°, *différer, ajourner ;* q. 5, 2°, *attaquer et expédier* ;

c) enfin, pour la question 6, 2°, *persévérant*, on distingue trois niveaux :

EnA (nerveux et sentimentaux) ...	Vers 22-23
EA (colér. et pass.)	Entre 43 (col.) et 51 (pass.)
nEA (sanguins et flegm.)	64-67

Ces trois groupes de chiffres montrent nettement que la persévé-

rance croît avec l'activité et en raison inverse de l'émotivité (il y a une prime légère pour la secondarité) : les colériques doivent donc tenir la position moyenne.

2. *Émotivité primaire*

Les trois premiers nombres montrent l'identité des nerveux et des colériques par l'émotivité :

q. 10, 1°, *violent*	Nerv. 75,9	Col. 75,9 (max.)
2°, *froid et objectif*	— 12,1	— 10,9 (min.)
q. 11, 1°, *excitable, susceptible*...	— 68,4	— 61,9

Les cinq derniers nombres montrent l'identité des nerveux et des colériques pour la primarité, avec une certaine atténuation chez les colériques :

q. 19, 1°, *sympathies changeantes*	Nerv. 57,5	Col. 51	Moy. 25,7
q. 17, 2°, *longtemps sous l'impression*	— 12,1	— 9,3	— 19,7
	Sang. 2,1		
q. 20, 2°, *nouvelles impressions* .	Comme tous les primaires 63		
q. 22, 1°, *goût du changement* ..	Col. 72 (max.)		Moy. 43,1
q. 25, 2°, *résultats immédiats* ...	Col. 52,1 (moy. 39,5) ; mais leur chiffre est inférieur à celui des nerveux (66,7) et des sanguins (61,1).		

Conclusion générale : les colériques corrigent dans le sens de la secondarité les effets de l'émotivité primaire : on sent ici l'influence de l'activité sur les propriétés voisines.

3. *Cordialité*

L'optimisme spontané du colérique s'exprime immédiatement dans la question 15 :

q. 15, 1°, *gai et de bonne humeur*.....	*Max. net* 50,2	Sang. 47,4	Moy. 35,4
		le nerv. ne fait que 35,1	

Cette cordialité est assez forte pour approfondir les sentiments affectueux des colériques :

q. 17, 1°, *vite consolé* Nerv. 60,9 Sang. 77,9 Col. 57,2 Moy. 48,2

il est notable que le colérique est de tous les primaires le moins vite consolé.

Pour le rapport entre la cordialité et la primarité on doit tenir compte aussi des trois nombres suivants :

q. 18, 1°, *aussitôt réconcilié*	Max. net 71,6		Moy. 46,1
2°, *boudeur*	Min. net 17,5		— 31,8
3°, *rancunier*	Sang. 7,4	Col. 9	— 16,6

Cette cordialité s'attend à être payée de retour :

q. 13, 2° *confiant* ..... Max. net 53,7 Moy. 44

et elle tourne le colérique vers le dehors, les autres en le détournant de l'introversion :

q. 35, 3°, *enfermé en soi-même* ..... Min. net 6,2 Moy. 22,9

4. *Tendance aux manifestations excessives*

Que cette cordialité non coupée par la secondarité entraîne de l'excès, on ne saurait s'en étonner. Chez le nerveux, comme en témoigne sa manière de mentir, les bavures de l'émotivité prennent la forme de l'embellissement positif ou négatif ; chez le colérique le mensonge est un mensonge d'exagération. Cette tendance à l'exagération, qui apparaît alors comme une activité un peu trop poussée, doit se reconnaître dans les autres expressions du caractère.

Elle se retrouve d'abord dans l'apparence du colérique :

q. 61, 1°, *démonstratif*	Max. net 73,9	Nerv. 56,9	Moy. 45,8
		Sang. 43,2	
q. 35, 1°, *bavard*		Col. 71,6	— 64,7

les deux dispositions confluent dans

q. 63, 2°, *ment par exagération* ..... Max. 43,2 Moy. 25,8

On peut évidemment mettre dans le prolongement de ces propriétés une autre qui est au reste soutenue par toutes les dispositions profondes de ce caractère :

q. 52, 1°, *désireux de commandement*. Col. max. 37,0 Moy. 24,8

5. *Sens pratique*

Voici maintenant trois propriétés intéressantes pour la comparaison entre les colériques et leurs autres voisins les sanguins :

q. 42, 1°, *adroit*..	Max. net 76,7	Fleg. 71,1	Moy. 59,6
q. 83, 2°, *présence d'esprit*	63,8 comme en général les actifs		— 48,7
q. 29, 1°, *pratique et inventif* ...	71,6 (dépassé par les pass. et les sang.)		— 59,5

rappelons, ce que nous avons déjà signalé à propos des sentimentaux, que le maximum net du sens pratique appartient aux sanguins.

6. *Intérêts politiques*

Nous allons voir maintenant le développement de l'extraversivité qui a été indiquée tout à l'heure : le dehors vers lequel le colérique est tourné est plus humain, social que naturel. EA favorise la tendance à l'action au sens de ce mot quand il signifie l'action sur et parmi les hommes :

q. 58, 1°, *personnellement actif en politique* ..... Max. 7,8 Sang. 7,4 Moy. 6,2

Sur l'orientation même de leur activité politique on peut signaler la convenance des nombres suivants dont le premier indique la cause du second :

q. 22, 1°, *goût du changement*.....	Max. 72	Moy. 43,1
q. 57, 1°, *radical en politique*	— 16	—

7. *Hédonisme*

La cordialité enveloppe souvent la vitalité et celle-ci entraîne la force des satisfactions données aux besoins vitaux :

q. 44, 1°, *plaisirs de la table*	Col. 47,1	Sang. 48,4	Nerv. 55,2	Moy. 45,1
q. 71, 1°, *besoin de divertissements*.	— 44,4	— 41,1	— 68,4	— 39,1

8. *Sociabilité*

La pitié active est favorisée par le groupement EA :

q. 55, 1°, *compatissant et serviable* Col. 78,2 Pass. 89,3 Moy. 69,2

La question suivante manifeste une double sociabilité :

q. 49, 1°, *ambitieux d'honneurs* ..... Max. 52,9 Moy. 36,8

Le colérique est ambitieux d'abord parce que son activité fortifiée par l'émotivité le pousse à prendre la tête des autres ; mais à titre d'émotif-primaire il aime la jouissance du pouvoir tel qu'il se manifeste et par suite doit rechercher les honneurs qui donnent satisfaction à sa sociabilité esthétique, après qu'il a manifesté sa sociabilité objective.

	Nerv.	Col.	Sang.	Moy.
q. 72, 1°, *parlant sur les choses*	27,6	31,9	50,5	42,8
2°, — *les personnes* ..	47,1	44,7	32,6	36,4
3°, — *soi*	29,9	25,7	8,4	15,2

Cette collection de maxima et de minima auxquels sont joints quelques nombres comparatifs, permet d'apercevoir les traits caractéristiques du colérique et par suite fournit l'esquisse de son portrait. — Tous ces traits conspirent dans *la cordialité* qui peut ainsi être considérée *comme la résultante caractéristique de l'émotif-*

actif primaire. La réduction du retentissement le laisse dans le présent, mais l'émotivité n'est plus chez lui comme chez le nerveux la raison d'un ébranlement qui secoue une inertie, c'est une occasion attendue et sitôt saisie d'une mobilisation de forces intérieures prêtes à se précipiter dans l'action. L'événement qui provoque la déflagration de l'émotivité du colérique ne soulève donc pas la protestation tacite de celui qui ressent la résistance de son inertie ; mais elle doit être au contraire accueillie comme une invitation espérée et bien venue. Il n'y a donc aucune raison pour que le sujet en soit blessé, assombri. Il est né pour agir et il agit. Il va à la vie de tout cœur. G. Heymans, flegmatique, présente le colérique comme l'homme le mieux fait pour le bonheur et l'on se demande s'il ne l'envie pas à cause de son allégresse à vivre.

Cela marque le caractère du colérique. Il oublie vite les deuils sans pourtant oublier ceux qu'il a aimés, il oublie plus vite les offenses, à l'inverse du sanguin, pourtant moins émotif. Cela permet la pitié active : l'émotivité s'adjoignant à l'activité la tourne vers la générosité. La secondarité n'intervient pas pour empêcher le premier mouvement, qui est cette fois le bon, et le changer en une action plus systématisée, mais qui peut être aussi une réaction plus égoïste. Le goût du changement, la recherche des impressions nouvelles, le besoin de divertissements, bref la primarité pourront le faire changer d'attachements et d'entreprises ; mais si pour ainsi dire cela raccourcit sa bonté, cela ne la supprime pas et même tend à en faire une large bienveillance. Tout au plus la primarité aura-t-elle cet inconvénient léger de livrer le colérique au présent au point de laisser passer des manifestations trop démonstratives.

Tout de suite marquons ce qui achève la cordialité du colérique, à savoir *la rapidité des échanges affectifs entre lui et son entourage*. Les émotifs-actifs sont sociaux, mais naturellement en fonction de leur retentissement et d'après la manière dont il affecte leurs sentiments. L'intégration des secondaires est plus lente, elle utilise la médiation des principes et des règles de sorte

qu'elle les attache plus aux institutions qu'aux personnes ; il devra se faire que cette intégration et cet attachement seront plus solides, il reste qu'ils ne seront pas immédiats. A l'égard d'une victime d'un accident de rue, le secours du colérique s'offre tout de suite. Tandis que les passionnés montrent leur sens social en s'intégrant dans des groupes constitués, armée, confessions, professions, les colériques sont immédiatement syntones à des groupes vécus, la foule, l'émeute. Ils entrent de plain-pied dans les émotions de leur voisinage et les grossissent en les renvoyant à ceux de qui ils les ont reçues sous la forme d'élans. Leur ardeur devient alors le ressort affectif d'un mouvement commun d'eux et des autres. L'axe d'un moi devient celui d'un *nous*. Il n'est pas étonnant qu'ils aient des intérêts politiques : leur capacité de s'unir à d'autres par une sympathie pratique doit les associer pour une action commune. En accédant aux émotifs-actifs, c'est sur le terrain même de l'histoire, en tant qu'elle est le domaine de l'action, que nous parvenons.

116. Nous allons maintenant passer à l'étude des propriétés principales des différents groupements : nous expédierons rapidement la considération du groupement EP qui apparente les colériques aux nerveux ; puis nous insisterons sur le groupement EA qui, considéré à l'état pur, sans l'intervention de la secondarité, fait le noyau de leur caractère ; pour finir par celle du groupement AP dans l'extension duquel ils voisinent avec les sanguins.

Groupement EP

117. A) *Mobilité du sentiment.* — C'est d'abord le lieu de marquer, comme il a été annoncé, la divergence des significations qui résulte, pour les colériques et les nerveux, de ce que le groupement par lequel ils sont les uns et les autres des émotifs-primaires est associé ou non à l'activité. La succession des événements, de ceux au moins qui conviennent aux tendances du sujet, est chez un inactif, comme tel plus passif, une suite de coups. Rien d'étonnant

à ce qu'ils ne provoquent chez les nerveux qu'une réaction que l'impulsivité fait encore plus passive qu'active, chez les sentimentaux qu'une plaie, puis une réflexion introversive. Cela n'arrive plus chez le colérique. Certes il est aussi excitable que le nerveux ou le sentimental ou peu s'en faut :

	Nerv.	Sent.	Col.	Moy.
q. 7, 1°, *impulsivité*	78,2	45,1	73,2	43,6
q. 11, 1°, *excitabilité*.....	68,4	65,5	61,9	52,1

mais, à l'encontre de l'un et de l'autre il est actif. C'est assez pour que le choc ne soit plus une perturbation qui commence un désarroi ; mais une énergie de propulsion qui va multiplier les énergies intérieures qu'elle mobilise. L'impression n'est plus un accident, c'est une explosion motrice. Cette différence apparaît nettement si l'on compare les conséquences d'une excitation dans les deux cas :

a) pour le colérique l'événement émouvant est un départ pour une conquête du milieu. Tandis que le nerveux dans une certaine mesure se débarrasse par la réaction impulsive de la chiquenaude qu'il a subie, qu'elle lui sert à évacuer tant bien que mal et plutôt mal que bien, la tension que l'événement a suscitée en lui, le colérique en fait le point d'application d'une action dirigée, dont l'intention est l'adaptation de l'événement provocateur à lui-même et à ses tendances. Cette action marque le début d'une entreprise qui, pour être plus courte de temps et de portée parce qu'elle ne descend pas, purement et simplement, d'un plan systématique procédant de la secondarité et transcendant aux perceptions, n'en est pas moins l'inauguration d'une transformation de la réalité extérieure, susceptible d'ailleurs d'être reprise et poursuivie si une même direction est imposée par l'agent aux excitations successives du dehors. L'action sera fractionnée, si l'on veut, plus tactique que stratégique, mais indiscutablement une action. —

C'est ce que vérifie nettement l'activité d'émotifs très actifs et très primaires comme Beaumarchais. Un des traits les plus caractéristiques de sa vie a été l'habileté immédiate avec laquelle il a saisi le moindre événement survenant dans sa vie pour lui faire rendre une utilité. Le fait est chez lui d'autant plus frappant que Beaumarchais a moins de scrupules à cause de son extrême primarité ; aussi cette saisie utilitaire peut prendre aisément le caractère d'une indélicatesse. Un duc l'interroge-t-il sur son Figaro, le fait-il jouer chez lui, Beaumarchais le claironne partout pour peser sur les censeurs officiels et sur la cour qui empêchent la représentation publique du *Mariage de Figaro ;* lui parle-t-on d'une jeune fille pauvre, il lui fait un don et le fait savoir. Partout ses événements privés deviennent les occasions d'une réclame publique. Il a écrit lui-même : « Voir [ma pièce] au théâtre a été le fruit de quatre ans de combats, voilà ce qui m'y attache » : aveu caractérologique de son activité, de sa suractivité. Nous appellerons cette propriété caractéristique du colérique le plus colérique l'*utilisation impromptue :* elle révèle l'originalité de ce caractère par rapport aux inactifs. Naturellement cette action ainsi improvisée doit avoir des effets non prévus. Beaumarchais s'est ainsi attiré des rebuffades, des procès, toute sorte de difficultés. Mais que lui importait ! Son activité n'y trouvait que des occasions nouvelles d'entreprises ;

b) le contenu de la mobilité affective n'est plus le même chez le colérique que chez le nerveux. Il n'y a plus si fréquemment de ces vacances d'activité qui sont familières au nerveux. Celui-ci, si l'on peut dire, vibre dans l'inaction, il est ému sur place, son affectivité est une sorte de trépignement diversement qualifié. L'émotion du colérique au contraire, loin de gêner son activité, la renouvelle. Il ne se contente pas de compter les coups, en protestant ou en gémissant, il en porte un autre à son tour, avise à réagir, bref à agir. On pourrait dire que du nerveux au passionné l'action monte en richesse d'intégration : c'est d'abord une action sublimée en expression affective, spontanée ou poétique, plus ou

moins élaborée, mais seulement dans sa forme ; chez le passionné, c'est l'occasion d'une déclaration d'entreprise préparée et organisée avec une fin ambitieuse, difficile à atteindre et lointaine, parfois si difficilement accessible que la consommation c'est-à-dire la destruction des moyens qu'elle requerra l'emportera sur la positivité du résultat obtenu, comme il arrive dans une guerre d'agression. A mi-distance du nerveux et du passionné est le colérique : ce par quoi il réagit est une action improvisée, soumise à une intention, mais d'assez courte portée. Elle est dans le temps, mais elle est objectivement efficiente. — D'où il suit que, tandis que l'émotion de l'inactif, à moins que le péril ne devienne trop grand, tend à le faire plus inactif encore, celle de l'actif est l'aliment de son activité. Aussi reste-t-il au travail ; il ne néglige plus au même degré les travaux qui lui sont imposés du dehors ; il ne diffère pas l'exécution de ce qu'il doit faire. Ce n'est plus un vagabond, bohème mais paresseux, c'est un commis-voyageur, un explorateur, agissant toujours, mais par une succession de fins rapidement accessibles ;

c) enfin il est important de marquer la différence entre nerveux et colériques en ce qui concerne la persévérance. Les trois niveaux numériques fournis par les résultats de l'enquête statistique (cf. p. 301) établissent nettement que les émotifs-actifs, et parmi eux les colériques sont intermédiaires entre les EnA et les nEA. La mobilité affective du colérique n'est donc pas l'instabilité pratique du nerveux. Elle est susceptible de se laisser canaliser par un plan, sans doute à échéance assez prochaine, mais que l'activité remettra éventuellement dans la direction convenable. Même la différence entre colériques et passionnés, à en juger d'après les résultats statistiques (cf. p. 355), n'est pas si grande qu'on pourrait le présupposer, avec cette réserve pourtant que les statistiques qui nous ramènent vers les types moyens, atténués, laissent tout leur avantage, touchant la persévérance, aux passionnés les plus secondaires ; mais aussi à la condition d'observer que ceux-ci,

tels que Napoléon, pèchent souvent par excès de persévérance, puisqu'il arrive qu'ils persévèrent au delà de ce qui est raisonnable, parce qu'ils se sont engagés dans des entreprises trop ambitieuses.

118. *L'aptitude oratoire.* — En plus de ces effets immédiats, à peine séparables de la transformation de l'émotivité dont ils résultent, l'adjonction de l'activité au groupement EP entraîne, par la modification, la transposition des propriétés résultant de ce groupement dans le sens indiqué par la prépondérance de l'activité pratique, l'apparition de propriétés nouvelles. Le premier exemple que nous allons considérer est la transformation du talent littéraire, d'abord au sein de la poésie, puis en dehors d'elle.

En ce qui concerne la poésie, plus, dans le champ de l'émotivité primaire et en général de l'émotivité, on avance de l'inactivité vers l'activité, plus la poésie, de mélancolique, de tragique, bref de dyscoliste se fait lyrique, entraînante, inspirée. La poésie des nerveux du type de Poe, de Baudelaire est lente, sans mouvement, elle procède d'image en image, d'émotion en émotion, qu'aucune action ne relie, elle accumule les recherches de style, d'expression. Mallarmé qui était vraisemblablement un secondaire, sédentaire et homme d'habitudes comme tous les sentimentaux, était très inactif et cette inactivité lui faisait une « impuissance » dont il s'est plaint et que ses critiques ont reconnue : il l'a compensée et on peut même dire exploitée par l'exigence de son travail littéraire et la recherche technique tient dans son art la place de la spontanéité quasi divine, de l'enthousiasme du poète inspiré. — De ces poètes, que l'on passe aux colériques, Th. Gautier, Th. de Banville, Victor Hugo, Edmond Rostand, en allant vers Déroulède, la tonalité poétique change du tout au tout. Sous tous ses aspects l'activité révèle son influence. Le métier se subordonne à la facilité et à l'enthousiasme, l'abondance se substitue au labeur, l'éloquence et la verve apparaissent ; la poésie se fait oratoire et impérative. Elle plaide, exhorte, combat. Ainsi il n'est pas surprenant que Hugo ait oscillé entre la poésie et la politique, qu'il y ait dans le

théâtre de Corneille des plaidoiries d'avocats, des débats politiques, des tirades imprécatoires. Quand le groupement EA prédomine dans le génie de Hugo sur le groupement EP, il devient plus lyrique qu'élégiaque, puis plus épique que lyrique, enfin plus oratoire qu'épique. Il a manqué à Hugo de parler, pour les entraîner, devant des auditoires populaires comme l'a pu Jaurès qui lui ressemble tellement quand il devient lyrique ; les défauts mêmes du poète, son éloquence souvent verbale, ses banalités morales, ses antithèses violentes y fussent devenues des qualités, car elles eussent été des conditions de sa puissance sur la foule. Chez Rostand la verve, comme le montre l'échec de *Chantecler*, a fini par tuer le sentiment artistique de la mesure.

Le talent oratoire ne se sépare pas complètement du génie poétique chez les plus grands des nombreux orateurs colériques ; mais il se le subordonne délibérément. Un colérique est fait pour être orateur, avec plus ou moins d'art. L'orateur est en effet l'homme qui se propose de précipiter la tension affective de ses auditeurs, qu'il a lui-même contribué à grossir, dans une action ou au moins dans une décision, par exemple un vote. C'est précisément à quoi conviennent les propriétés constitutives du caractère colérique. En effet le colérique est un émotif : il en tient d'une part l'aisance à sympathiser avec son auditoire, de l'autre un pouvoir d'irradiation affective qui rend ses sentiments contagieux et déjà lui inspire les mots qu'il faut pour les faire ressentir aux autres. En outre il est primaire : sa sympathie est souple et il peut suivre toutes les variations de la sensibilité de son auditoire de manière à s'y adapter. Enfin il est actif : son éloquence est entraînante ; de plus il domine son affectivité et, s'il est habile, s'empare de l'affectivité des autres. Quel caractère est aussi bien doué pour la domination oratoire sur un auditoire, plus précisément sur un auditoire populaire ou seulement passionné ? Si l'on ajoute que la cordialité du colérique le rend rapidement aimable, on lui trouve une puissance de plus dans son aptitude à conquérir. Reconnais-

sons enfin que le colérique est le plus décidé (q. 32, col., 60,7, max. ; moy. 50,8), le moins indécis des hommes : il ne lui manque plus rien pour prendre la direction d'une masse populaire.

Il doit donc se rencontrer et il se rencontre en effet beaucoup de colériques parmi les orateurs politiques, comme Danton, Mirabeau, Gambetta, Jaurès ; il y en a parmi les avocats d'assises, les propagandistes, comme il devait s'en trouver parmi les moines ligueurs. Parmi les orateurs de la chaire s'accroît le nombre des passionnés, parmi les avocats d'affaires et les rapporteurs financiers doit croître le nombre des sanguins et des flegmatiques.

119. B) *La vivacité des sentiments.* — Adaptation parallèle de la vivacité des sentiments à la croissance de l'activité. Le chiffre caractéristique est ici celui de la démonstrativité pour laquelle le colérique détient le maximum, 73,9, nettement supérieur au taux du nerveux, 56,9. Cette démonstrativité peut être très utile à l'orateur pour lui concilier l'intelligence de ses auditeurs par la vue en même temps que par l'ouïe ; mais dans le courant même de la vie elle oriente les expressions que le sentiment lui suggère vers l'action, car c'est une démonstrativité motrice. Elle montre les actions à faire et chacun des mouvements qui la constituent est lui-même moteur, car l'activité se fait par leur intermédiaire contagieuse. Il faudrait faire une étude stylistique et même stylométrique du style oratoire pour montrer la place qu'y tiennent les impératifs, les exclamations, les verbes les plus moteurs et aussi, ce qui nous ramènerait près de la poésie, les images et les métaphores. Ce n'est que de la démonstrativité stylisée, différente des autres modes d'expressivité par la prédominance de l'activité. Sentiment est un terme ambigu : il veut dire tantôt émotion, tantôt tendance motrice ; vivacité des émotions signifie chez le nerveux, émotions vives, chez le colérique, vives impulsions à l'action.

Si l'on veut une expression profane de la convenance entre les effets de l'émotivité primaire dans la manifestation d'un colérique

et le défaut de secondarité, on la trouve aussi nettement qu'on peut le désirer dans une appréciation de MARMONTEL (*Mém. d'un Père*, éd. Stock, 1943, p. 275) :

> Lorsqu'en parlant il (Diderot) s'animait et que, laissant couler de source l'abondance de ses pensées, il oubliait ses théories et se laissait aller à l'impulsion du moment, c'était alors qu'il était ravissant. Dans ses écrits il ne sut jamais former un tout ensemble : cette première opération qui ordonne et met tout à sa place, était pour lui trop lente et trop pénible. Il écrivait de verve avant d'avoir rien médité : aussi a-t-il écrit de belles pages, comme il disait lui-même ; mais il n'a jamais fait un livre. Or ce défaut d'ensemble disparaissait dans le cours libre et varié de la conversation.

120. G) *Le besoin d'actions.* — La transformation de l'émotivité nerveuse en besoin d'émotions nous a paru l'application d'une loi caractérologique que l'on peut formuler en disant que *tout homme tend à transformer les dispositions de son caractère en fins de son activité.* Il est d'abord naturel que s'il réussit dans une direction par l'effet des dispositions qui lui rendent ce succès possible il cherche à donner plus de satisfactions à ces dispositions ; par suite il favorise leur conservation et leur exercice. Cette loi doit s'appliquer aux actifs comme aux inactifs. Fait pour l'activité le colérique doit avoir besoin de l'activité.

On pourrait d'abord reconnaître élémentairement, on pourrait dire différentiellement, l'addition du besoin d'action à l'action dans l'impatience, partout sensible chez les plus grands des actifs. Chez les colériques et les passionnés on constate souvent une sorte de précipitation à passer d'une action à la suivante, comme si la première était impuissante à satisfaire leur besoin d'action. Il en résulte qu'une entreprise succède à l'autre avant que le développement de la première ait été achevé ; la seconde semble monter sur le dos de la première comme si, au delà de la succession, l'homme cherchait une accumulation trans-temporelle de ses actes. Rien ne donne plus vivement aux témoins l'impression de la tension inhérente à l'action ; et la force de cette tension paraît mesurer

l'inadéquation des actions faites à l'exigence d'action de l'homme qui donne le spectacle de cette impatience intensive.

L'importance majeure de la tension intérieure à l'action doit faire que cette tension intéresse l'agent plus que la fin même pour laquelle il agit. Peu à peu l'action n'est plus pour la fin, elle est pour l'action même. Le sujet agit pour agir et si la secondarité n'intervient pas pour faire considérer les inconvénients de cette sublimation, il se fait une esthétisation de l'action de la manière dont elle peut se faire chez l'actif, c'est-à-dire sous la forme d'une action de jeu. On agit par goût d'agir sans plus se préoccuper de savoir en vue de quoi l'on agit et si cela vaut la peine qu'on agisse, si même cette action ne combat pas ou au moins ne retarde pas la satisfaction des exigences profondes de l'âme.

Ces analyses peuvent se vérifier dès la considération du passé historique. Quand on se retourne sur certains des événements les plus volumineux de l'histoire, ils prennent un caractère de rêves. L'histoire semble souvent un divertissement théâtral : ce qui paraissait essentiel à un peuple certaines années est quelques années après démenti par des actes d'inspiration opposée ; des révolutions et des guerres résultent de doctrines qui se proposaient de les empêcher ; un peuple part à la conquête du monde au détriment de ses intérêts les plus proches et les plus impérieux. Et ainsi de suite. Au regard du spectateur l'histoire n'est plus qu'un théâtre où l'on satisfait un goût de l'action qui se contente de l'imaginer, c'est-à-dire de la jouer comme le font des acteurs. Il y a donc une transition continue entre l'action et le théâtre qui doit être le principal des intérêts littéraires des émotifs-actifs ; ou qui le serait, s'il n'y avait un théâtre plus économique, exigeant moins de peine pour donner autant de satisfaction à l'imagination, le roman.

Si l'on associe ces termes d'histoire, de théâtre et de roman aux caractères des émotifs-actifs, ils doivent leur convenir assez différemment suivant que ces émotifs-actifs sont primaires ou secondaires. Nous retrouverons plus loin les secondaires ; considé-

rons ici les primaires. La primarité diminue le pouvoir de systématisation et accroît le désir de renouvellement. Les événements historiques qui sont les plus spontanés et les plus mobiles sont les manifestations publiques, les émeutes, les assemblées populaires. Le besoin de communion sociale que comporte le groupement EA doit prendre chez les secondaires une forme plus organisée et et par suite y être militaire ; chez les colériques, au contraire, une forme inorganique qui doit être tumultueuse. Tandis que les passionnés se sentent vivre avec plus de force dans les guerres où la discipline en les intégrant leur donne le sentiment d'appartenir à une unité massive, les colériques doivent trouver plus librement ce même sentiment d'union collective dans les périodes révolutionnaires.

Si le théâtre est l'image de l'histoire, il doit comme elle non seulement intéresser les émotifs-actifs plus que des connaissances plus abstraites, mais il doit encore le faire diversement suivant qu'ils sont plus primaires ou plus secondaires. L'opposition entre le théâtre de Hugo et celui des classiques est la meilleure expression de l'opposition entre les deux caractères. Plus le théâtre assure le renouvellement rapide des événements, les coups de théâtre, éventuellement le pathétique des renversements de situations, mieux il doit exprimer une sensibilité primaire. De ce point de vue le mélodrame, le *Mariage de Figaro*, *Cyrano de Bergerac*, *Hernani* fournissent autant d'exemples du théâtre colérique destiné à satisfaire, par des actions intenses et rapides, des spectateurs désireux de trouver sur la scène des événements adaptés à la mobilité de leur caractère.

Ce qui ressemble le plus au mélodrame dans l'ordre du roman, est le roman d'aventures, le roman d'action. Comment ne pas penser que ce roman est le type même du roman ? L'épopée, le roman-feuilleton, le roman de cape et d'épée ont toujours été les formes du roman chères au peuple et aux enfants. On est donc fondé à soutenir que *le caractère colérique est le centre de diffusion*

caractérologique du roman. Aussi doit-on trouver parmi les colériques de nombreux romanciers. C'est ce que vérifient les analyses biographiques ; George Sand, Balzac, Alexandre Dumas père, Dickens, l'abbé Prévost, Walter Scott sont tous des colériques : tous ils ont dû chercher dans le roman la satisfaction d'un besoin d'action que la vie ne leur donnait pas et ne peut donner à personne avec la richesse que l'imagination permet, si du moins la secondarité n'intervient pas pour la cantonner. Dans quelle mesure au reste un roman est-il pour son auteur la réalisation imaginaire d'une vie idéale, une négation de la vie réelle, une évasion dans une utopie indépendante de notre monde ou tout autre chose, c'est ce que devrait dégager une étude caractérologique du rapport entre un roman et son auteur, nous n'avons pas à le chercher ici ; il suffit à notre objet que les caractères du roman d'action conviennent au caractère du romancier colérique. — Par contre-épreuve on devra vérifier que le roman, pour ainsi dire irradiant de la famille des colériques, doit s'altérer en passant aux mains des romanciers d'autres caractères. On pourrait vérifier qu'avec les émotifs-inactifs il doit devenir le roman d'analyse comme *Adolphe* ou *Dominique,* avec les sanguins un essai philosophique et une satire comme *Candide* ou *L'Orme du Mail,* avec les passionnés une construction sociale comme le roman de Bourget ou même de Zola. — Naturellement ces moyennes caractérologiques devraient se parfaire dans une étude, chaque fois individualisée, qui trouverait l'intelligence d'un roman, comme de n'importe quelle œuvre littéraire ou artistique, dans le triple rapport entre lui et le caractère de son auteur, la visée de valeur qui l'a inspiré et la situation historique de laquelle le romancier a reçu les conditions dont il a fait les moyens de son expression.

121. *Modes tumultueux de la destinée.* — Au cœur du groupement EP demeure, il ne faut pas cesser de s'en souvenir, un rapport du moi au temps, celui qui est défini par la primarité et grossi par l'émotivité. Le primaire est *dans* le temps, ou plus précisément il

y rentre à chaque instant ; le secondaire est *en deçà du* temps, ou plus précisément il s'en retire à chaque instant. Être dans le temps, c'est se livrer à ses vicissitudes et même, quand on est un actif, se précipiter au-devant d'elles. Il doit en résulter pour les colériques les plus émotifs et les plus primaires les aléas d'une destinée plus ou moins aventureuse, romanesque avant de devenir romancière. Veut-on des noms ? On pourrait en allonger une liste interminable : ceux de Benvenuto Cellini, de Casanova, de Beaumarchais, de Rochefort, de l'abbé Prévost, d'Alexandre Dumas père suffisent pour en représenter les divers aspects. Les exagérations des deux premiers, qui tous deux ont voulu prolonger par leurs *Mémoires* la notoriété et même la célébrité que leurs aventures leur ont attirées de leur vivant, ne suffisent pas à supprimer la variété inépuisable de leurs exploits, de leurs débauches ou de leurs crimes, l'indiscipline de leurs actions et de leurs mœurs. Malgré ce que leur vie compte souvent de vil, ils s'attirent plus d'une fois un intérêt admiratif dont il n'est pas sûr que la raison profonde ne soit pas l'impétuosité et la franchise primaire de leur spontanéité. Beaumarchais et Prévost sont enfermés dans la structure d'une civilisation plus consolidée ; mais tous deux, qui aiment aussi romancer leurs aventures, mêlent, de la façon la plus imprévue et la plus pittoresque, les voyages, les amours, les écrits, les métiers et les activités, tour à tour indélicats et généreux, cupides et artistes. Rochefort mène contre l'Empire une vie de journaliste sarcastique et désintéressé : il se bat en duel comme le Cyrano de Bergerac de Rostand, il se fait emprisonner comme un personnage d'un roman de Dumas et comme lui sort indemne de toutes les aventures. Fils d'un héros, Alexandre Dumas père n'est sans doute pas un héros lui-même ; mais cela n'est peut-être que l'effet des circonstances et faute de l'être il s'incarne par l'imagination dans d'Artagnan ou dans Bussy, lui-même enfant et inconstant, habile à gagner de l'argent et glorieux de le dépenser, au point d'être toujours endetté, épris des femmes et incapable de s'attacher à

aucune, toujours prêt à un mouvement généreux et signant seul des œuvres écrites avec ou par d'autres, mettant dans chacune de ses paroles « une étincelle de sincérité » et toujours vantard, prompt à exagérer comme un colérique le doit à son imagination active et primaire. Comment cette impétuosité toujours renaissante ne deviendrait-elle pas la source d'une contagion rayonnant autour d'eux ?

Groupement EA

Nous venons de comparer les modalités du groupement EP suivant qu'il est, chez les nerveux, associé à l'inactivité ou au contraire, chez les colériques, à l'activité. Il nous faut maintenant considérer le groupement EA dans son influence propre et dans les propriétés entre lesquelles il se déploie.

122. D) *Importance des besoins vitaux.* — Le premier trait, d'après leur apparence même, des colériques les plus typiques est la vitalité. Kretschmer a attribué aux cyclothymes en général un tempérament pycnique c'est-à-dire un corps robuste, une poitrine ample, un ventre puissant et bientôt bedonnant, et sur des épaules larges un visage trapézoïde. Si l'on identifie les deux notions de cyclothyme et de primaire, il n'y a qu'une partie des cyclothymes à fournir des pycniques, ce sont les colériques et même les colériques centraux, typiques. Ce privilège est si net que, si des hommes d'autres caractères participent de cette vitalité, comme le passionné Luther, ils prennent en devenant des paracolériques certaines propriétés caractéristiques des colériques.

Aussi le caractère colérique paraît-il, plus que les autres, en ses exemplaires typiques, le produit d'un tempérament, un simple effet de la vitalité. Il semble y avoir solidarité entre la puissance de l'organisme et l'épanouissement du caractère. L'homme physique et l'homme mental ne font chez eux qu'un seul et même individu. D'autres caractères peuvent paraître intellectuels, volon-

taires ou mystiques : le colérique est essentiellement vital ; et il paraîtrait aussi matériel si l'activité primaire n'intervenait pour animer sa masse et la soulever dans un mouvement auquel le corps donne alors toute sa puissance. De cette puissance veut-on juger encore sur un échantillon ? Qu'on regarde le corps nu de Balzac tel que Rodin en a fait la sculpture en pied comme étude préliminaire de sa statue du romancier.

Le colérique a le visage sanguin, coloré, vif ; ses yeux sont souvent gros, quelquefois saillants ; sa voix est forte, souvent joyeuse, en général d'intensité montante, d'autant plus qu'il est plus ému. Son corps déplace beaucoup d'air ; non seulement il est volumineux mais ses mouvements qui peuvent être doux, sont toujours amples. Ces hommes s'imposent à leur milieu par leur poids et par la force de leur présence. Chacun des plus purs colériques tient la place de trois hommes. Cette force n'est pas tyrannique, elle est souvent serviable, toujours bienveillante. Les colériques se font aimer et ils sont vite populaires, au point d'entraîner souvent les caractères sans affinités avec eux.

Avec cette richesse de nature ils ne peuvent pas ne pas ressentir les exigences de leur corps et désirer la satisfaction de ses besoins. Ils ont grand appétit et aiment bien bien manger. C'est certainement parmi eux que se recrute la majorité de ces gastronomes du poids de 100 kilos qui unissent à leur puissance physique le goût raffiné des plaisirs de la table. Ils aiment et savent boire ; et les plus purs de ces colériques typiques n'ont pas besoin de se forcer pour devenir rabelaisiens, car la truculence n'est que le mode verbal d'expression de leur expansivité naturelle.

Ils portent la même ardeur et au moins la même vigueur dans la vie sexuelle. Ils se jettent toujours avec ardeur dans l'amour, mais ne s'attachent à celle ou celui qu'ils rencontrent qu'à proportion de leur secondarité, qui est, par la définition même de leur caractère, inférieure à celle de la moyenne des hommes. Mirabeau, Danton, Diderot ont manifesté des passions puissantes. L'abbé

Prévost a eu des aventures en France et en Hollande et a pu puiser dans sa propre expérience les connaissances qu'il lui fallait pour écrire l'histoire de Manon. Beaumarchais s'est marié trois fois et il y a ajouté d'autres amours : aucune de ces femmes ne lui en a voulu de son inconstance car il se rendait aimable à toutes et les choisissait sans doute, par pure affinité caractérologique, semblables à lui-même. George Sand n'a pas été un modèle de sévérité féminine. La liberté sexuelle est souvent pour les colériques les plus primaires un corollaire implicitement admis de la liberté politique. Le *Supplément au voyage de Bougainville* a été écrit par un colérique. La vie amoureuse de ces colériques purs garde toujours le caractère de la vitalité d'où elle procède ; mais, comme cette vitalité même entraîne la sociabilité et la générosité, il est rare, à l'encontre de ce qui advient pour les nerveux les plus inactifs, qu'elle ne soit pas affectueuse et libérale. Prévost s'est souvent endetté pour les héroïnes de ses aventures (cf. Eugène LASSERRE, *Manon Lescaut de l'abbé Prévost*, Grands Évén. litt., Paris, Soc. Fr. d'édit. litt. et techn., 1930, pp. 33, 37-8). Les femmes et les maîtresses de Beaumarchais ont loué sa bonté, à l'égal de son père et ses sœurs (Félix GAIFFE, *Le Mariage de Figaro*, même coll., 1928, pp. 15-20).

Il est caractéristique que cet intérêt pour le corps et ses besoins persiste au cours d'une vie par ailleurs active et très laborieuse, notamment d'une vie politique ou littéraire. L'œuvre d'un poète nerveux et sentimental est toujours assez courte ; les romanciers colériques, Walter Scott, Dumas père, Balzac, Dickens, Prévost deviennent facilement des bourreaux de travail, de même que les politiques de ce caractère, de sorte qu'il leur arrive souvent de mener du même pas plaisirs et labeur, aussi bien, comme Dumas et Balzac, la nuit que le jour. Ce goût du plaisir, considéré en moyenne, décroît à mesure que l'on passe des colériques les plus primaires aux passionnés les plus secondaires. La secondarité est essentiellement un facteur d'ascétisme et de sévérité. Mais sur le chemin des uns aux autres s'égrènent une suite de degrés intermédiaires où la

vitalité, ainsi chez Hugo ou Jaurès, persiste en se subordonnant apparemment à des qualités plus spirituelles. On s'éloigne, en même temps que de Falstaff, du chœur des bons vivants.

123. *Naturalisme.* — La force des exigences organiques conduit fréquemment à une sorte de naturalisme dont le principe est l'apologie des instincts. Par là le colérique s'oppose au sentimental, Diderot à Rousseau, comme s'oppose la revendication d'une vitalité qui demande satisfaction, sans que la secondarité vienne la surveiller et l'inhiber, à un lyrisme secret qui se satisfait lui-même par un sentiment religieux de la nature. La doctrine du péché originel exprime une méfiance envers l'homme qui traduit le retour de la secondarité, avec ce qu'elle comporte d'inhibition à l'égard de la spontanéité. Celle-ci seule ne peut que susciter la confiance en elle-même, dans les instincts, dans une activité sortant de la nature. On finit par s'attendrir, comme on l'a souvent fait au XVIIIe siècle, devant un animal livré à ses instincts comme devant une révélation de l'essence de la nature, même de Dieu confondu avec elle.

Le naturalisme vital des colériques peut se juxtaposer sans heurts et même se marier au naturalisme scientifique des sanguins. Ceux-ci intellectualisent la nature en cherchant des concepts et des lois où les colériques ne voient que des expansions vitales; mais dans les deux cas on se maintient dans la nature en condamnant le recours à toute transcendance. Le XVIIIe siècle français s'est fait une philosophie adaptée aux caractères des colériques et des sanguins ; nous le retrouverons avec ceux-ci.

Sociabilité. — L'un des effets les plus importants du groupement EA est la sociabilité. Mais si l'on entend par ce mot des rapports aimables et bienveillants avec les autres il convient aux colériques plus qu'à aucun autre caractère. Pour le mettre en évidence il n'y a qu'à comparer rapidement les divers types d'actifs Les AP sont tous portés vers autrui. On le comprend aisément : l'activité amène à des rapports avec les autres et la primarité agit pour la multiplication de ces rapports. Contre-épreuve : les nAS,

les apathiques et les sentimentaux sont les hommes les moins sociaux, les plus solitaires, voire sauvages. — Comparons donc les deux espèces d'AP. Nous verrons des sanguins qu'ils sont mondains : le XVIIIe siècle parisien a été une époque de salons. Ils sont donc sociaux, mais ils doivent l'être avec plus de froideur et une intellectualité plus dégagée. Le mondain aime la conversation et la correspondance ; mais on sait que la conversation n'est pas toujours bienveillante et la lettre peut véhiculer beaucoup de commérages. En s'ajoutant à l'activité primaire chez le colérique, l'émotivité ajoute à la sociabilité de la chaleur, une capacité mutuelle de sympathie, dont la bienveillance est chez les nerveux contrariée par l'inactivité ; elle favorise aussi l'élargissement de cette sociabilité qui prend un caractère démocratique. Ni la chaleur, ni l'amour senti du peuple ne sont le partage des sanguins Montesquieu et Talleyrand : les colériques sont facilement ardents et démocrates. Leur vitalité les marque tous d'un caractère populaire, d'où, quelquefois, trop souvent découle la vulgarité.

A sa manière l'autre EA, le passionné, est aussi un homme de la société : par rapport au sentimental l'influence de A se fait sentir sur lui en le ramenant vers autrui. Grossie par l'émotivité, servie par la secondarité, elle le rend autoritaire. Mais la secondarité ne favorise pas seulement l'organisation interne des actes, elle accroît l'importance des principes dans la vie. Il en résulte que la sociabilité du passionné prend souvent la forme de l'autorité militaire et politique. Ainsi un nombre croissant de médiations se substitue à l'échange immédiat de sympathies par lequel les colériques entrent en rapports entre eux et avec les autres. Il en résulte que le colérique doit être plus humain et plus affectueux, même plus tendre si la largeur de la conscience vient atténuer l'impétuosité de l'action, en tout cas beaucoup plus rapidement sensible. Autour d'eux les nerveux sont plus occupés d'eux-mêmes, les sentimentaux cultivent leur sauvagerie, les flegmatiques s'absorbent dans la régularité de leur vie et l'objectivité abstraite de leur pensée.

Il est donc permis de considérer le colérique comme le plus sociable des hommes. Il aime et recherche la compagnie des autres, il se mêle aux réunions et aux assemblées, participe aux émotions communes : c'est un « écho sonore ». Pour les autres la société est une nécessité ; pour lui c'est un besoin et par suite un plaisir. C'est lui par excellence l'animal politique.

124. E) *Initiative.* — C'est avec les forces fournies par cette vitalité plus ou moins puissante et dans le milieu conditionné par la sociabilité que se manifeste la qualité dans laquelle doivent venir se condenser l'émotivité et l'activité, qui engendrent l'énergie de l'action, et la primarité, qui entretient le besoin de renouvellement : cette qualité, c'est l'initiative. Le colérique est le modèle des improvisateurs : il est l'homme de premier mouvement, non seulement au sens où il agit de prime saut, mais aussi en celui où par ce mouvement il veut inaugurer quelque chose de nouveau. Animé par l'impatience du meilleur, il risque de nier le passé qui, par une sorte de choc en retour, devient souvent pour lui l'époque de l'ignorance et de la misère. Son affirmation possède ainsi un envers de négation qui dispose le colérique au rôle de révolutionnaire. Il n'est que trop facile de comprendre que cette impatience du changement aboutisse à un besoin de « révolution permanente ».

Dans cette initiative il met toujours l'élan des forces dont il dispose et dont la mobilisation est toujours rapide. Son action en reçoit fréquemment le caractère d'un assaut ou d'une charge. On pourrait dire d'un homme qu'il est, par sa disposition principale, l'expression incarnée d'un aspect du caractère moyen dans l'extension duquel il se classe : de ce point de vue l'impétuosité du colérique s'est incarnée dans le vaniteux, brave et généreux Murat. Il a illustré les chiffres de l'enquête statistique :

	Sang.	Col.	Pass.	Fleg.	Moy.	Nerv.
q. 27, 1°, *rapidité de conception*	63,2	59,9	58	49,7	52,4	43,1

la supériorité des actifs-primaires est ici remarquable. Le colérique vient encore presque immédiatement après le sanguin pour l'esprit pratique :

	Sang.	Col.	Pass.	Fleg.	Moy.	Nerv.
q. 29, 1°, *pratique et débrouillard*	81,1	71,6	75,5	59	59,5	41,9

Ici le passionné rejoint les actifs-primaires.

On peut penser que dans la vie le colérique, presque égal au sanguin par les dispositions précédentes, l'emporte sur lui par la force avec laquelle il se jette dans une entreprise : il doit donc faire à la guerre un soldat hardi et plein de ressources, au travail un ouvrier énergique, gai et ingénieux. Ce pouvoir d'initiative est compatible avec le sérieux, puisque le colérique est, comme nous l'avons vu, assez persévérant ; mais il compense cette demi-inconstance par la souplesse avec laquelle il s'adapte aux circonstances.

125. *Goût des nouveautés.* — Ce goût du départ et du commencement qui caractérise les colériques en fait aussi des amateurs de nouveautés :

q. 77, *goût des nouveautés* ..... Col. 7,0 (max.) Moy. 4,4

Tout le monde a rencontré de ces hommes qui ne s'intéressent à aucune recherche ou à aucune activité qu'à la condition que ce soit encore une terre inconnue ou mal défrichée. Dès que la nouveauté devient le domaine d'une étude ou d'une exploitation systématique et technique, mais assurée, l'amateur de nouveautés la déserte et laisse à d'autres l'intérêt qu'il portait à ce domaine. C'est une mouche du coche qui précède toujours le coche.

Derrière eux on peut considérer comme devant compter un bon nombre de colériques qui se comportent en initiateurs dans beaucoup de recherches, les hommes « à idées », les petits inventeurs

qui se plaisent à éprouver des idées originales, mais n'en mènent guère à maturité, faute d'assez de persistance et de méthode et laissent aux autres les plus importantes des découvertes qu'ils auraient pu faire.

Plus sérieux enfin les véritables initiateurs ; mais, quand ce sont des colériques, ce sont plutôt des initiateurs sociaux à cause de leur sociabilité. Le colérique aime à grouper d'autres hommes autour de lui pour leur montrer le chemin. Cela nous amène à considérer sa puissance d'entraînement à laquelle nous avons déjà été conduits.

126. *Le colérique comme entraîneur.* — Les nerveux flattent par l'intensité de leurs émotions, par leur éclat ou leur charme, suivant qu'ils sont plus étroits ou plus larges ; les colériques entraînent à l'action. Le groupement EA leur fait perdre, en comparaison avec les nerveux, une part de la finesse artistique de ceux-ci ; mais il leur fait gagner par compensation plus d'efficacité sociale comme puissance d'entraînement. La seule présence parmi des hommes d'un colérique typique est une invitation à entreprendre. Il cherche la popularité, mais la popularité s'obtient en se faisant suivre par les autres. Le danger c'est qu'il finisse par la chercher pour elle-même, à part de la valeur de ce qui doit en faire le contenu, et perde sa dignité de chef pour l'indignité de flatteur public. Rochefort n'a pas redouté de perdre sa popularité quand il a cru de son devoir de ne pas céder à l'entraînement populaire.

Il est naturel que le colérique satisfasse à sa vocation d'entraîneur dans la vie politique. Mirabeau et Danton, Gambetta et Jaurès ont confondu leur ardeur politique avec leur penchant pour l'art oratoire. Comme chef de parti le colérique célèbre l'audace et conseille l'attaque ; mais souvent, au sein même des hardiesses, il reste modéré et laisse souvent, à cause de son humanité, à des passionnés le privilège de les dépasser en violence. Il s'emporte ou se calme suivant les circonstances, passe rapidement de la fièvre des luttes politiques à la détente des relations privées,

se repose des combats publics dans la vie littéraire ou amoureuse.

En dehors de la politique, toutes les situations d'où il est possible d'entraîner les hommes doivent tenter les colériques. Comme Murat ils mènent des escadrons ou comme Déroulède ils font de la poésie un clairon. Avec des colériques on fait aisément des moniteurs, des chefs de groupe, des propagandistes. Dès que quelque part, s'indique une doctrine, pourvu qu'elle intéresse la vie et l'action, certains d'entre eux s'en font les défenseurs et les apôtres. Les colériques sont fréquemment des journalistes et des vulgarisateurs. Il est rare qu'ils soient spéculativement désintéressés, car les idées les intéressent moins en elles-mêmes que par leur relation avec des actions possibles. Aussi ne songent-ils guère à approfondir leur spécialité, mais à la relier avec les autres activités humaines. Par là ils sont démocrates par nature. Un aristocrate, c'est un homme qui ne veut pas fréquenter tout le monde : cela suppose des principes d'inhibition qui impliquent la force de la secondarité. Les colériques, qu'ils appartiennent à un parti proprement démocratique ou servent la dictature d'un parti autoritaire, ont le cœur près du peuple et prise sur lui.

De là le caractère souvent moral de leur pensée. Elle n'est pas morale en ce qu'elle serait sévère, elle ne l'est pas en ce qu'elle se fonderait sur des principes, elle l'est en ce qu'elle invite les hommes à l'action ; car comment les y inviter sans leur représenter comme un impératif de devoir ce qu'on leur demande de faire ? De cette morale la métaphysique est exclue : il n'est pas nécessaire de démontrer qu'il faut agir à celui qui se sent impérieusement porté par sa nature à le faire, il suffit d'indiquer, de montrer comment il faut qu'il agisse. Rauh exprimait son activité en défendant une morale de l'action pour l'action, il manifestait son émotivité par sa générosité, il donnait enfin satisfaction à sa primarité en datant sa pensée pratique du jour où elle s'inquiétait d'affecter l'histoire et le monde. Ce qui l'intéressait, ce n'était pas la pureté de l'intention, ce n'était pas la conformité à une règle, ce n'était pas non

plus la cohérence, qui s'imposeront à d'autres caractères, c'était l'efficacité prochaine.

Plus la secondarité croît, plus naturellement le colérique doit mettre dans son action de souvenirs, de moyens, d'expériences. Où le colérique est successif, avec la représentation d'un progrès présumé, le passionné est constructif. Il doit donc avoir plus de puissance. Derrière les orateurs comme Danton, il doit y avoir les organisateurs comme Carnot. Le passionné méprise les politiciens, les « idéologues » parce que tout ce qui retarde son action lui est importun ; mais il s'engage souvent dans des entreprises téméraires. Le colérique, qui est plus modéré, qui a plus de souplesse que lui, qui n'est pas au-dessus du temps mais est dans le temps, évolue assez vite pour se rétablir, malgré les événements, dans une situation nouvelle. Cette instabilité peut le rendre moins sûr. Quelquefois il peut utiliser sa propre primarité au profit d'un calcul égoïste ; le plus souvent il ne fait que manifester sa sensibilité aux émotions qui l'entourent, sa syntonie avec le milieu dont l'évolution entraîne la sienne. Son indépendance est le droit de changer.

127. F) *Intumescence affective.* — L'adaptation du colérique au présent par l'action se manifeste par un phénomène assez caractéristique pour être l'objet d'une désignation spéciale. C'est une espèce d'emballement ; mais, tandis que généralement l'emballement, par exemple d'un homme qui parle, ne fait que révéler l'accord privilégié de ce qu'il est en train de dire avec une de ses tendances principales, dans le cas que nous appelons une intumescence affective, l'accroissement momentané de tension affective est indépendant des amours ou des haines du sujet. C'est un accroissement de masse, affectant le contenu total de la conscience. — Il se produit dans des cas opposés, mais avec une même force, soit que le sujet, enserré par quelque urgence, par exemple à une tribune ou à l'oral d'un examen, ait à faire face à une situation à laquelle il doive répondre avec toutes ses forces, soit au contraire, par exemple dans une position en vue, qu'il ait

tout d'un coup le sentiment que les circonstances lui permettent un triomphe : alors sa voix s'élève, des forces affectives qu'il a peine à réfréner et conduire animent sa pensée, son expression, il risque à chaque instant de perdre la mesure et de manquer son effet en provoquant l'ironie. Ce que la timidité est par défaut chez le sentimental, un dérèglement de l'action, une obnubilation plus ou moins poussée, l'intumescence affective l'est par excès chez le colérique. Elle est à rapprocher de l'inondation affective qui s'empare de certains passionnés très émotifs dans les circonstances qui les émeuvent le plus.

128. G) *Optimisme et confiance dans l'avenir.* — Toutes ces conditions qui déterminent l'optimisme du colérique doivent alimenter sa confiance dans l'avenir. Il y a dans l'élan vers l'action, quand l'émotivité lui fournit son énergie et que la secondarité ne survient pas pour l'interrompre par quelque réminiscence inhibitive, une allégresse dont toutes les expressions de confiance ne sont que des reflets. De tous les hommes le colérique est celui qui a le moins le sentiment des obstacles qu'il faut repousser pour vivre et réussir et de ceux qui peuvent venir se jeter à la traverse de nos entreprises. Le passionné les cherchera pour les vaincre ; il apportera même dans l'action un pessimisme qui contribuera à la renforcer : le colérique ne les présuppose pas et s'il les rencontre il les emporte ou les tourne. Il ne faut pourtant pas qu'ils s'accumulent devant lui ; il renonce et cède.

Cette confiance dans l'avenir doit s'exprimer dans une doctrine. Puisque le colérique doit se représenter le temps comme une succession pulsatile d'initiatives, mais que de ces initiatives il escompte le succès, il ne peut en admettre l'efficacité sans admettre l'accumulation de leurs résultats. Par là il paraît moins « présentiste » que le nerveux qui fait des instants autant d'absolus qualitatifs ; mais il maintient au présent sa valeur créatrice Il devient par suite fréquemment le doctrinaire d'une *philosophie du progrès* qui donne imaginairement, mais actuellement satisfaction à son optimisme.

Sa confiance dans l'avenir est associée à la *confiance dans les hommes*. D'après les réponses à la question 12, 1° et 2°, il est *moins critique* (42,4) que la moyenne des hommes et *plus idéalisant* (38,1) que presque tous les autres caractères. Il est au minimum accessible à la rancune. La primarité même qu'il apporte dans ses relations avec autrui en favorise la cordialité. Quand on n'attend rien des autres en dehors de la faveur d'un instant, on ne risque pas d'être déçu par eux. Le colérique est *secourable* (q. 55, 1° : pr. max., 78,2) ; mais comme il est dans le présent il ne fait pas de sa serviabilité un droit à la reconnaissance d'autrui : il sera seulement surpris, si on lui manque, qu'on ne soit pas comme lui-même. Les calculs de prudence, faute d'une suffisante secondarité, ne lui semblent pas devoir l'emporter sur les exigences du présent.

En réalité l'activité primaire, quand elle est soutenue par l'émotivité, fait fonction d'un amortisseur élastique contre les maux. L'image conventionnelle de l'Américain qui, ruiné une première, une deuxième fois, repart chaque fois à la poursuite de la fortune est le portrait du colérique : nous sommes ici aux antipodes du sentimental qui grossit les coups qu'il reçoit, en prolonge le retentissement, s'attend à en recevoir d'autres. Chez le sentimental et chez le colérique l'émotivité, respectivement associée aux groupements nAS et AP, ajoute sa puissance aux groupements opposés, de sorte que l'opposition relative du sentimental et du colérique devient une opposition absolue comme s'ils se niaient mutuellement par les trois propriétés constitutives. Ainsi si le sentimental est au maximum misonéiste, on peut dire le colérique philonéiste. Même quand le sanguin l'imitera, ce ne sera jamais avec le même enthousiasme et l'on peut dire la même ingénuité.

129. H) *Intérêts politiques.* — Dans ces conditions il n'y a pas lieu de s'étonner que le colérique soit très sensible aux intérêts politiques et que ces intérêts politiques le rendent tantôt radical, tantôt libéral, le mettant d'ordinaire en opposition avec les conservateurs.

La force de ses intérêts politiques se manifeste déjà dans l'enquête statistique. D'après la question 58, 1° sont *personnellement actifs en politique* les colériques au taux maximum de 7,8 et les sanguins à celui de 7,4. Ces chiffres manifestent la prépondérance du groupement AP, mais l'intensité affective des EA les rend plus marquants. — Quels sont les intérêts politiques des colériques ? Les chiffres confirment ce qui a été dit. Ils sont généralement *désireux de changement*, d'après la question 22, 1°, pour laquelle ils détiennent le maximum de 72, sur la moyenne de 43,1. Il faut donc s'attendre à ce que leur goût les oriente vers le réformisme politique, comme le prouvent les nombres relatifs à la question 57, 1°, *radical en politique*, où ils détiennent encore un maximum, avec le chiffre 16 sur la moyenne 12,4.

Cela entraîne la conséquence que l'on doit trouver un grand nombre de colériques historiques dans les partis d'évolution et de transformation sociale, dont les fins sont populaires et libérales ; et cette autre que si, pour des raisons de formation et de circonstances ou simplement par désir de parvenir, ils combattent, comme Chénier pro-révolutionnaire en 1789 et devenu anti-révolutionnaire en 1793, dans les rangs de partis conservateurs ou d'institutions traditionnelles, ils contribuent à introduire dans ceux-ci un élément populaire et libéral. D'où la longue suite de colériques libéraux : Danton a entraîné la Révolution vers la République, Gambetta institué la République en France, Jaurès est passé du Centre gauche au socialisme, Péguy a glissé du socialisme au catholicisme sans quitter l'amour du peuple, le marquis de Rochefort-Luçay s'est changé en Henri Rochefort. Ici les déterminations politiques importent moins que la manière d'être ; et la manière d'être conservateur ou révolutionnaire importe plus que les mots empruntés aux partis existants. On agit comme l'on est plutôt que comme on croit agir. Une démocratie peut être autoritaire ou libérale ; une monarchie recouvrir la Fronde ou l'absolutisme. Les mots sont ici le masque des caractères et ce sont eux qui font

à tel moment ou à tel autre l'allure politique d'une nation.

Comme il vient d'être marqué, le groupement EA se rencontre ici avec le groupement AP : nous sommes donc au seuil des effets de celui-ci dont nous allons maintenant considérer l'influence propre.

Groupement AP

En partant du groupement EP nous glissions des traits par lesquels les nerveux s'apparentent aux colériques vers l'originalité de ceux-ci ; en accédant au groupement AP, nous parvenons à ce qui unit le colérique au sanguin. Puisque chez celui-ci l'efficacité du groupement AP est, dans les limites inévitables, pure de ce que l'émotivité y ajoute, c'est chez le sanguin que le déploiement de ce groupement devra être étudié. Ici il n'y a donc lieu que d'en amorcer l'examen.

130. I) *Extraversivité.* — Ce qui vient d'être observé s'applique au premier trait de caractère que nous rencontrons. L'introversivité est au maximum l'originalité et le vice, la grandeur et la faiblesse des sentimentaux : leur royaume est intérieur. Par la nécessité d'opposition entre les trois couples de constituants propres aux sentimentaux et aux sanguins, l'intérêt pour l'intimité du moi et même cette intimité doivent s'affaiblir au maximum chez les sanguins : comme cela ne peut se faire sans les renvoyer vers le dehors, ce sont les sanguins que nous aurons à considérer particulièrement comme extraversifs. Mais, pour autant que par le groupement AP les colériques s'apparentent avec eux, les colériques doivent déjà comporter la préférence pour « le monde extérieur » sur l'infini intérieur.

C'est ce qu'ils vérifient déjà par celle de leurs œuvres littéraires (cf. ci-dessus, p. 315) à laquelle leur activité les porte le plus, le roman tel qu'ils l'aiment, comme nous l'avons vu, qui n'est ni le roman d'analyse intérieure, ni l'essai philosophique. Le roman d'action, fils prosaïque de l'épopée, est d'abord une peinture des

actions humaines, mais ces actions sont vues du dehors. Ivanhoe, Vautrin, Porthos font voir leurs actes, entendre leurs paroles dans l'espace de l'imagination et ces actes sont les médiations par lesquelles le romancier suggère des émotions actives à son lecteur. La couleur locale, imitée de l'histoire comme les actions des héros, les encadre d'images. Rien ne sera plus facile que d'en faire au théâtre des acteurs, des costumes et des décors.

Que l'on considère de même la poésie des colériques, même celle des plus grands et des plus divers. La *Légende des siècles* diffère bien peu du roman historique, Chénier passe de la peinture de scènes et de bergers antiques dans les *Bucoliques* à la vigueur oratoire et polémique des *Iambes*, Théophile Gautier fait des travaux d'orfèvrerie. En tout cas aucune référence à l'expérience intime, à la cœnesthésie des hommes : ils ont plus de corps que de conscience. L'introversion a complètement disparu devant l'extraversion.

Ce qui est vrai de la peinture de l'action par le colérique doit l'être de son action même. Se replier sur soi au moment où l'on devrait agir serait empêcher l'action de naître ou, si déjà elle naissait, l'interrompre. Il y a antinomie entre l'analyse de soi et l'effort, l'entreprise, l'entraînement exercé ou subi. L'homme d'action est dans les choses mêmes sur lesquelles il agit, il va droit de la perception à la réaction. Il se confond avec la nature où sa force se dépense avec et contre celle des choses : s'enlever à cette parenté avec le monde serait se mettre à rêver en pleine bataille. Le colérique ne le peut pas : chaque excitation extrinsèque mobilise en lui des énergies que son activité commence à employer, à rendre motrices et musculaires, puisque l'inactivité n'intervient pas pour les faire rebrousser en conscience de soi, et aussi longtemps qu'un obstacle extérieur ne vient pas le détourner de l'action. Tant qu'il agit il faut qu'il fasse attention à ce qui se passe autour de lui. Aussi, comme le montrent les réponses à la question 83, 2°, les actifs doivent avoir toujours l' « esprit présent » :

Moy. des nA : 33,9 Moy. des A : 63,5

et parmi les actifs, les actifs primaires tiennent la tête, de peu il est vrai ;

Sang. 65,3 Col. 63,8 Fleg. 63,6 Pass. 61,3

Une fois reconnue la parenté des sanguins et des colériques par l'extraversivité, on peut indiquer d'un mot une différence de caractère entre l'extraversivité des uns et celle des autres. L'affaiblissement de l'émotivité doit favoriser le développement de l'intellectualité pure. L'émotivité rend plus concrète, mais plus qualitative l'appréhension des choses ; son atténuation la fait plus abstraite. Il en résulte que, du colérique au sanguin, une chose doit devenir d'objet perceptif, objet pensé. L'analyse scientifique, l'induction pratique, l'empirisme doctrinal expriment le sanguin ; le colérique reste en général plus près des contenus de la perception en tant que tels. Il voit la nature et réagit sur elle plus qu'il ne la pense.

131. *Le sens pratique.* — La même distinction doit être marquée à propos du sens pratique. Déjà nous avons eu recours au nombre capital de la question 29, 1°, suivant lequel le sanguin détient, par le taux de 81,1, le maximum du sens pratique, et nous aurons l'occasion d'y revenir définitivement quand nous arriverons aux actifs non-émotifs. Aussitôt après le sanguin, mais à quelque distance, viennent le passionné avec 75,5 et le colérique avec 71,6, bien au-dessus du chiffre moyen qui est de 59,5 et du chiffre des flegmatiques qui est de 59,0, suivi de celui des apathiques. Il nous faut donc reconnaître que si le colérique reste, suivant cette propriété, inférieur au sanguin, et l'on voit bien pourquoi puisque sa forte émotivité peut l'entraîner, il s'approche assez de lui pour lui être, dans les limites convenables, assimilé.

Nous dirons donc que le colérique est habile, ingénieux, débrouillard. Il sait obvier à des difficultés de l'expérience, se tirer d'affaire où le flegmatique tarderait, où les inactifs demeureraient impuissants. Son optimisme ne sera pas démenti par sa maladresse ;

et s'il ajoute des accidents causés par lui aux malheurs qui lui viennent du dehors, ce ne sera pas qu'il manque de dextérité, mais qu'il est impatient d'agir, s'engage parfois dans des entreprises risquées, subit d'une manière ou de l'autre l'ivresse de la vitesse, abuse de succès momentanés.

En effet si, au sein de la supériorité commune des actifs-primaires, le colérique demeure inférieur au sanguin, c'est qu'il réfléchit moins. Pour la q. 7, 2°, *bedächtig, circonspect*, le sanguin atteint 55,8 (moy. 44,7 ; fleg., 75,4) ; le colérique tombe à 19,1, presque le minimum. Nulle raison de penser qu'il soit moins intelligent, moins capable de réflexion en ce qu'est la réflexion par elle-même : en effet, d'après la question 27, 1°, *rapidité de conception*, celle-ci est chez le sanguin de 63,2, chez le colérique, de 59,9, supérieure à celle du flegmatique, 49,7, et même, mais légèrement, à celle du passionné, 58,0. La différence de ces chiffres entre les deux variétés d'actifs-primaires est par conséquent négligeable. Si donc le colérique pense moins, c'est pour une raison extérieure à la pensée même et l'on trouve aisément cette raison dans l'impatience d'agir qui provient de ce que l'émotivité la grossit, tandis que la secondarité n'intervient pas assez pour en provoquer la surveillance et, dans la mesure ou sous les modes convenables, l'inhibition. Le colérique ressent l'impulsion à agir, il agit.

De ce vertige de l'action à faire, le colérique est objectivement victime en ce que son impulsivité pratique le *banalise*. Ni les complications de la vie personnelle que l'inactivité impose aux nerveux et aux sentimentaux, ni l'approfondissement et la systématisation de l'action que les passionnés doivent à leur secondarité, ni la pénétration intellectuelle à laquelle sont prédisposés les actifs-inémotifs ne lui sont concédés qu'au degré suffisant pour que l'universalité de l'esprit humain soit maintenue. Les principales causes de raffinement lui sont ainsi refusées. — Mais il en reçoit deux avantages extrêmement précieux. Le premier est la *disposition à l'improvisation*. Dans les situations les plus graves et les plus

nouvelles, il se retrouve vite et voit comment se comporter. Son ingéniosité et sa bonne humeur lui permettent de traverser tous les imprévus. Le second avantage est d'y gagner ce qu'on peut appeler *la santé de la spontanéité*. Le colérique est porté par la vie, il fait corps avec elle. Il la manifeste et en jouit ingénument. Il y trouve d'abord son bonheur ; mais, ce qui l'achève en bienfaisance, le pouvoir de l'irradier autour de lui. Un bon nombre de Français et d'Américains du Nord étalent ainsi une joie de vivre auprès de laquelle le repli sur soi, le tourment de l'infini ou la sécheresse analytique peuvent apparaître comme des perversions. Le colérique n'envie guère les autres caractères, les autres caractères l'envient souvent.

Psychodialectique du colérique

132. Ces dernières considérations suffisent à indiquer que le colérique est le caractère pour lequel la dialectique intérieure est le moins utile et déjà celui chez qui elle doit être le moins développée. En réalité les obstacles auxquels il se heurte ne sont pas intimes, mais extérieurs, ceux de l'action quand elle se bute aux choses. Son extraversivité doit donc, quand il échoue, l'amener à réfléchir sur les choses, non sur son propre caractère. L'inactif sent son impuissance, il doit chercher à la vaincre. Ce n'est pas par défaut, c'est par excès que le colérique pèche ; mais si cet excès est fâcheux, c'est parce que les choses le brutalisent quand il n'en tient pas compte. Que fera-t-il alors ? Évidemment ce à quoi il est porté par son caractère, les examiner et les retoucher : cela le détourne de penser sur lui-même.

C'est donc du dehors que la caractérologie peut servir le colérique et devenir intellectuellement pour lui la médiation d'un changement, non de caractère, mais de personnalité, plus précisément le moyen d'une conversion de la subjectivité en personnalité. Dans la mesure où il peut être averti des dangers de la primarité

quand elle livre à une émotivité rendue impétueuse par l'activité, il peut renforcer une surveillance de soi qui permettra à un plus grand nombre de facteurs du passé d'exercer leur fonction secondaire sur son esprit. Tandis qu'il faut avertir les secondaires qui le sont trop fortement des inconvénients, d'ailleurs variables suivant les caractères, qu'elle peut avoir pour ceux qui en sont dotés, il faut avertir les primaires, et particulièrement ceux qui déploient leur caractère dans les actions les plus puissantes, de la gravité qu'il y a à compromettre l'avenir en ne tenant pas un compte suffisant des expériences passées. Le colérique y est d'autant plus exposé que l'intention qui le dirige et le pousse est fréquemment bonne et confiante ; et sa passion est d'autant plus dangereuse qu'elle s'accompagne et s'autorise de meilleurs motifs. Ni les révolutions précipitées et condamnées à avorter, ni la confiance donnée à la légère, ni l'excès de vitesse dans la conduite automobile, ni généralement la disposition à s'en remettre à la seule improvisation ne sont à approuver. Si ces avertissements intellectuels peuvent chez un colérique servir de médiations à une culture de la connaissance de soi, son esprit s'intégrera un savoir utile, et au sein de la personnalité du colérique, une dialectique d'abord intellectuelle s'incorporera dans une dialectique existentielle. La caractérologie doit amener la personne à faire ce que le caractère ne lui aurait pas fait faire spontanément.

Ces considérations rentrent dans le problème général du rapport de l'homme au temps. Nous sommes tous et chacun dans l'intervalle *entre*, d'une part *l'éternité* dont on peut dire qu'elle est le pivot intérieur du moi puisque c'est sur l'unité transcendentale, centrale devant laquelle et pour laquelle et, dans une certaine mesure, par laquelle se déroule la succession temporelle, que repose la conscience du temps, par exemple l'intelligence d'une phrase, la poursuite d'une même entreprise ; *et* d'autre part ce point piqué par nous que nous appelons dans le présent *l'instant* actuel, *maintenant*. La secondarité nous tire vers cette éternité et à la limite ce devrait

être la durée infinie du temps que nous saisirions sous notre regard ; la primarité au contraire nous tire vers l'instant présent et à la limite nous y serions absorbés avec l'impuissance de le relier à aucun autre. Plus nous allons dans le premier sens, plus notre vision devient panoramique, plus nous sommes *au centre du temps*, comme, au reste, de l'espace ; plus au contraire la primarité nous emporte vers l'instant actuel et nous y localise en excluant la considération du passé et par suite de l'avenir déterminé, plus il est vrai de dire que nous sommes *dans le temps*. — Cette opposition marquée, il apparaît que le propre du caractère, c'est de favoriser, diversement suivant sa formule, un mouvement par rapport à l'autre. La secondarité sert la prudence, la modération, la réflexion ; la primarité l'opportunité, la souplesse, la rapidité de réaction. Il n'y a donc pas lieu de privilégier l'une par rapport à l'autre. L'idéal serait d'être primaire où il faudrait, secondaire ailleurs : idéal difficile mais dont on peut servir l'intervention médiatrice dans la conduite humaine en avertissant les primaires des inconvénients de la primarité exclusive et les secondaires de ceux de la secondarité passionnelle.

Familles de colériques

133. Passons maintenant de la caractérologie spéciale à la caractérologie sérielle. Naturellement pas plus pour les colériques que pour les autres caractères nous ne pouvons prétendre à couvrir tout le champ de ses familles. La détermination de plus en plus précise de celles-ci ne pourra se faire que par l'accumulation progressive d'une documentation de psychographies, établies au moyen de biographies ou sur les vivants, et généralement de toutes les données immédiates ou expérimentales susceptibles de guider et d'éclairer le diagnostic. Ici où nous ne nous proposons guère que de rassembler assez de faits et de résultats pour susciter ou confirmer la confiance en la valeur de la caractérologie, il nous suffit de fournir un certain nombre d'échantillons.

Entre les colériques que nous appellerons purs, au sens préalablement donné à ce mot à propos des sentimentaux purs (cf. p. 284), et les variétés voisines de primaires, doivent se trouver des intermédiaires, puisque toutes les propriétés sont continues : nous aurons donc à considérer d'abord les colériques paranerveux, puis à la fin les colériques parasanguins. Entre ceux-ci et ceux-là nous rangerons un certain nombre de familles de colériques, en procédant des plus primaires aux plus secondaires. Leur suite sera d'ailleurs, faute d'une analyse plus poussée qui demanderait une étude spéciale, faite surtout d'après les expressions publiques de l'activité de ces colériques.

a) Colériques paranerveux

Il est et doit être difficile de marquer une ligne de séparation nette entre les colériques et les nerveux ; de plus les formes de transition doivent être nombreuses, puisque les propriétés, soit supplémentaires, soit individuelles, qui collaborent avec les propriétés constitutives pour déterminer la diversité des originalités personnelles, peuvent être indéfiniment nombreuses.

Nous prendrons comme exemple de ces formes de transition une famille de colériques larges que nous appellerons *colériques lyriques* et dont l'illustration peut nous être donnée par l'exemple de Lamartine.

a. Col. *lyriques* (Lamartine). — Dans l'intervalle entre les types-repères nerveux et colérique doivent se mêler les critères différentiels entre les deux espèces caractérologiques. Nous nous contenterons ici de rappeler que le principe de ces critères ne peut être que l'opposition entre l'inactivité et l'activité : l'inactivité favorise le défaut d'élan, les sentiments dyscolistes, l'activité au contraire, comme nous l'a montré l'examen des colériques, l'euphorie, l'inspiration, la générosité. Quand donc des émotifs-primaires manifestent la prévalence du malheur de la conscience sur sa confiance, il est

probable que ce sont des nerveux ; dans le cas contraire ce doivent être des colériques. Ainsi Lamartine est indiscutablement un émotif-primaire : la manière dont il a gaspillé sa fortune, les aspects de son génie poétique suffisent à le prouver. De plus il ne frappe pas ses vers mais les laisse aller, est assez peu sévère sur leur facture : c'est une conscience large. On serait donc tenté à première vue d'en faire un nerveux large ; mais c'est un poète d'inspiration, à l'encontre par exemple de Mallarmé, qui est un poète de travail. Sa poésie évite le dyscolisme et finit d'ordinaire sur la confiance en Dieu, il s'est, comme un colérique, activement intéressé à la politique et à l'histoire. On est donc autorisé, sous réserve d'une enquête plus poussée, à le prendre comme le symbole d'une famille de colériques lyriques, intermédiaires entre les nerveux et les colériques, qui, à cause sans doute de leur conscience large, et d'une activité moyenne, unissent à la sensibilité plus fine du nerveux la libéralité d'âme du colérique.

b) Colériques surprimaires

Nous commencerons l'étude des colériques proprement dits par ceux des colériques dont la primarité domine la nature :

b. Colériques *aventuriers* (Casanova, Beaumarchais, Restif de La Bretonne) : les *Mémoires* de Casanova fourniraient la matière d'une amusante psychographie, mais posant peu de problèmes. Il n'est pas douteux que Casanova ne soit un primaire et même un surprimaire : son goût du vagabondage en toutes sortes de domaines, la succession de ses aventures, la mobilité de ses sentiments manifestent le goût de la vie au jour le jour ; c'est de plus un émotif, aux sentiments vifs et courts ; enfin c'est un actif, car il a de l'esprit d'entreprise et, s'il recourt à des expédients, ce n'est pas seulement parce qu'il se met en situation d'avoir à y recourir par légèreté, c'est parce qu'il en fait un métier, étant escroc et

tricheur. Ses *Mémoires* manifestent au plus haut degré la disposition des colériques à mentir par exagération. Il a au reste l'esprit rapide, clair, est intelligent et cultivé ; mais l'extrême primarité en fait un romancier en actions dont la plupart du temps sa forte sexualité fait des séductions vulgaires. Très faibles sentiments moraux : ils se limitent à prendre du plaisir et à en donner ; religieux au minimum. Donne facilement une part de l'argent gagné au jeu, ou moins honnêtement encore.

Beaumarchais est un autre échantillon, certainement plus sympathique, de cette famille. Non moins primaire, il court d'entreprise en entreprise, greffe une affaire sur une autre en un tour de main, profite immédiatement de toutes les occasions qui s'offrent à lui. Transporte sur la scène en Figaro sa verve et sa fantaisie. Polémiste, processif, railleur des autres et de lui-même. Il écrit des *Mémoires* pour un procès : cela passionne tous les lecteurs comme un roman et un critique, Lintilhac, a pu en tirer cinq actes. Il gagne beaucoup d'argent et tout le monde, son père, ses sœurs, les femmes qu'il a épousées et aimées l'une après l'autre ou ensemble fait son éloge. Qui doutera qu'il ne rentre dans une famille de colériques ?

Nous retrouverons l'abbé Prévost parmi les romanciers de ce caractère ; mais il a ou aurait aussi sa place ici. Il circule à travers l'Europe, change de professions, jésuite deux fois et deux fois soldat, bénédictin, historien, romancier abondant, il a des affaires de femmes encombrantes, commet peut-être une indélicatesse en Angleterre. Instruit et intelligent comme les deux autres, il est comme eux à l'occasion bienfaisant par attendrissement et auteur facile et infatigable d'interminables romans, dont *Manon Lescaut*, qui n'est qu'un épisode de basse galanterie traversé par un éclair de passion.

Trois cas auxquels il serait possible d'en ajouter assez facilement d'autres (p. ex. Restif de La Bretonne et Benvenuto Cellini qui ont aussi écrit leurs *Mémoires*) suffisent pour soutenir l'induction

qui dégagerait les traits essentiels de ce caractère dont la formule doit être à peu près :

sur-E, se distribuant entre l'esprit d'entreprise et la littérature ;
sur-A, surtout chez Casanova et Beaumarchais ;
sur-P, — — —
nL, favorise l'esprit immédiat de réaction ;
I, tous trois sont capables de travaux théoriques et de réflexion sociale ;
plus nEg qu'Eg sauf peut-être Casanova, dont on peut dire qu'il concevait le bonheur de ses maîtresses sur le modèle du sien ;
tendance dominante : chez Cas. la sexualité ; chez Beaum., peut-être le désir de la publicité, forme de la vanité ; chez Prévost, l'intérêt littéraire.

On pourrait tenter à partir de ces données la déduction de particularités de vie : nous avons considéré plus haut à propos de Beaumarchais l'utilisation impromptue. On pourrait en déduire aussi des particularités des styles et des œuvres littéraires des auteurs, contenu et forme.

c) Colériques purs : 1. $EP > A$

c. Colér. *débridés* (Diderot, Mirabeau) : forts besoins vitaux, sexualité exigeante, et s'accompagnant de la revendication de ses droits ; confiance dans la nature, combattent ce qui leur paraît l'opprimer. — Productions abondantes, tournées vers les questions morales et politiques. Polémistes et agressifs. Ne ménagent pas leurs forces. Capables de désintéressement, mais peu sûrs, car leurs sentiments peuvent tourner. — Style entraînant : mélange de familiarité et de puissance.

c. Colér. *bons vivants :* forme atténuée des précédents : corps de pycniques, assimilant bien, trapus, capables de dépasser 100 kilos : ils aiment la bonne chère plus que les autres plaisirs qu'ils ne

dédaignent pourtant pas ; volontiers gastronomes. Grossissent les aspects de vitalité qui se retrouvent dans toutes les familles voisines.

2. $A > EP$

On pourrait appeler colériques *entraîneurs* les colériques en lesquels, en opposition avec les précédents dont la formule fait prévaloir le groupement EP sur l'activité, c'est A qui se subordonne EP. Par ce renversement le besoin d'action refoule les intérêts proprement littéraires ou sensuels. Suivant le taux du retentissement l'action donne satisfaction davantage au besoin d'action ou davantage à la cause qui en constitue le contenu : cela facilite ou défavorise l'aisance avec laquelle ils peuvent ou non changer de cause.

c. Colér. *orateurs politiques :* cette famille qu'annonçait Mirabeau est une des plus caractéristiques de l'espèce colérique. On vérifie ici que l'union de l'émotivité, qui rend sensible aux dispositions affectives d'un auditoire et inspire la vivacité de l'imagination et la chaleur de la parole, avec l'activité, qui jette à la tête des mouvements sociaux, et enfin la primarité, qui assure la souplesse avec laquelle il devient facile de s'adapter aux changements, favorise la puissance oratoire sur les auditoires populaires ou parlementaires. C'est ce qu'illustrent, avec des degrés différents de secondarité, Danton, Gambetta, Jaurès, Édouard Herriot : tous ont le corps large et fort, comme il arrive à beaucoup de ténors, une santé vigoureuse, la capacité d'enflammer de larges auditoires.

c. Colér. *meneurs :* on peut grouper sous ce nom les colériques qui manifestent de l'intérêt et des aptitudes pour la fonction de chefs, de moniteurs, bref de meneurs. On trouve ainsi, dans l'histoire, des hommes dont l'action se réduit à un entraînement. Ils ne sont remarquables ni par l'originalité de leur poésie ou de leur doctrine, ni par la singularité de leur politique ; mais il se dégage d'eux une puissance de contagion qui communique leur élan aux

autres : ainsi Déroulède sonnait le ralliement du patriotisme, Murat était né pour la charge. Moins célèbres qu'eux, beaucoup de colériques sont amenés par la tension de leur activité émotive, que ne détourne pas vers des objets plus lointains une intelligence exigeante, à prendre sinon la direction, du moins la conduite de groupements confessionnels, politiques, sportifs. Chacun en voit autour de soi : ils ont la voix haute et impérative, sont altruistes, se mettent tout entiers dans la tâche à remplir ; ils sont cordiaux et aimés.

c. Colér. *polémistes*. — Nous avons au début de l'étude des colériques essayé de reconnaître les modalités distinctes de la négativité dans les divers caractères ; il faudrait une autre recherche, sans doute délicate, pour discerner pourquoi certains hommes ont été plus négatifs, par exemple plus critiques, plus combattifs, que positifs. Ce peut être par l'effet momentané de conditions hostiles qui contraindraient qui que ce soit à les nier ; ce peut être par l'effet acquis de traumatismes contingents ; mais ce peut être aussi par l'effet d'une propriété congénitale qui serait une propriété supplémentaire. Faute de pouvoir déterminer ici si la négativité n'est pas réductible à un rapport entre d'autres propriétés, comme le suggère le fait que le champ de conscience étroit, quand il est uni à une forte émotivité ou à une forte activité, aboutit souvent à la négativité des réactions, nous nous contenterons provisoirement de tenir la négativité pour une propriété indépendante. Il devient alors loisible de dénommer une famille de colériques polémistes chez qui l'intérêt pour le combat politique aboutit au goût pour la polémique : ainsi Rochefort (indiscutablement EAP : s'est intéressé au théâtre, et bientôt au journalisme ; malgré son milieu de naissance, est devenu tout de suite libéral ; se jette dans le combat contre l'Empire ; courageux : nombreux duels ; sarcastique, ce qui appuie l'hypothèse que le goût de la polémique était chez lui congénital et par conséquent ferait de la virulence polémique une tendance principale ; très généreux de son argent ;

capable de renoncer à sa popularité par patriotisme) et Léon Daudet (forts besoins vitaux, sexualité exigeante, truculence, richesse de la création verbale).

c. Colér. *vulgarisateurs*. — Le terme de vulgarisateur doit être pris ici en un sens large. Il convient à tous les écrivains qui se sont plus préoccupés de répandre une connaissance nouvelle, une doctrine, une technique, que de l'analyser ou de la fonder. L'intérêt des colériques pour la nouveauté, en soi ou pour nous, explique qu'il y ait beaucoup de vulgarisateurs parmi eux. Ils doivent être journalistes parce qu'ils ont le goût de la vie changeante, de la nouveauté sensationnelle, du reportage et de l'imprévu. Mais beaucoup de doctrines ont besoin de propagandistes : elles doivent en trouver d'excellents parmi les colériques voués à entraîner par un discours intellectuel. Même les doctrines philosophiques et scientifiques ont besoin de propagateurs, ; et ceux-ci les simplifient et les durcissent, comme l'a fait le colérique Huxley pour la théorie darwinienne de la sélection naturelle.

c. Colér. *apôtres*. — De ces propagandistes on passe aisément à d'autres auxquels nous donnerons le nom d'apôtres parce qu'ils donnent non seulement leur activité à leur cause, mais leur cœur à leur action. Péguy peut être pris comme illustration de cette famille. On peut dire aussi bien de lui qu'il était fait par primarité pour changer indéfiniment de convictions et que par émotivité il n'en changeait pas parce qu'il tenait moins à la lettre des conceptions qu'il se trouvait successivement défendre qu'à un certain contenu affectif qu'il y cherchait ou y mettait ; parmi les éléments de ce contenu était indiscutablement ce que nous avons appelé l'altruisme. On trouverait de ces apôtres parmi des ordres actifs, comme les Dominicains, dans des associations charitables, dans des partis avancés.

c. Colér. *réformateurs*. — Il suffit que les qualités de l'entraîneur se joignent à des réflexions théoriques, conditionnées par des exigences intellectuelles mêlées à des exigences morales, pour que

nous arrivions, avec des colériques comme le comte de Saint-Simon et Proudhon, à des réformateurs. Le propre du réformateur colérique, c'est qu'il s'intéresse moins à la conception morale qu'il préconise qu'à l'action à laquelle elle doit servir de médiation. Il y a même dans le lointain la visée d'une communion dont la doctrine doit faire la trame.

c. Colér. *moralistes*. — De ceux qui proposent des réformes à ceux qui remontent à la morale d'où elles procèdent la transition est aisée. Proudhon était très admiré par Frédéric Rauh qui peut être pris comme le modèle de ces colériques moralistes en qui se composent la bienveillance et la générosité, la prédilection pour les problèmes politiques et sociaux, le besoin de grouper et de mobiliser des jeunes gens, mais auxquels manque ce que donne l'émotivité secondaire : la profondeur métaphysique et religieuse comme à Malebranche, et le sentiment de la nécessité des principes, comme à Kant. De ce point de vue Rauh a été le philosophe des colériques : il défend le sentiment de l'importance de l'instant, leur goût pour l'action, leur confiance dans la science et le progrès, leur impatience de l'avenir.

3.

Pouvant appartenir aux deux catégories précédentes, mais s'en distinguant en tant qu'ils subordonnent la vie à la littérature sont les colériques *littéraires* dont la préférence pour les lettres peut s'expliquer par un besoin de sublimation de la vie, le penchant à utiliser les aptitudes spéciales conditionnant la poésie ou le roman, ou simplement l'amour des lettres.

c. Colér. *poètes*. — Nombreux sont les poètes colériques, Shelley (d'après Heymans), Victor Hugo, André Chénier, Th. de Banville, Th. Gautier, Edm. Rostand. Le cas de Victor Hugo est trop typique pour qu'il ne soit pas choisi comme représentant de cette famille. La facilité propre à l'activité des émotifs-primaires

s'appelle dans la poésie inspiration : les vers ne sont pas raboteux, les images sont naturelles, les rimes aisées et riches. Le caractère oratoire domine l'art de Hugo ; son lyrisme est épique plus qu'intérieur ou élégiaque. La suite de ses convictions a exactement suivi l'évolution de l'opinion française au XIXe siècle. Les modes de son art ont la simplicité et le grossissement populaires : tout ce qui pourrait paraître subtil ou raffiné en est exclu, ou plutôt le poète n'y était pas porté. Il compense ces défauts par la largeur panoramique de sa vision. Son lyrisme est très proche de celui de Jaurès.

c. Colér. *romanciers.* — La thèse introduite plus haut suivant laquelle le caractère colérique est le centre de diffusion caractérologique du roman est vérifiée par le grand nombre des romanciers de cette famille : parmi eux nous choisirons l'abbé Prévost, Dickens, Balzac, Alexandre Dumas père, Fielding, W. Scott et George Sand. Chez tous la richesse de l'imagination, la puissance de travail, le goût de l'action s'expriment par l'abondance des œuvres et la préférence pour une intrigue mêlée de péripéties. Le roman comme ils l'entendent est la sublimation de l'histoire dont on garde les couleurs et la variété en l'accommodant aux caprices d'une liberté que la secondarité ne vient pas soumettre à l'objectivité.

d) Colériques parasanguins

Puisque le groupement AP est commun aux colériques et aux sanguins il doit souvent les rapprocher. Il reste que le colérique est ardent, le sanguin froid. De là ce fait que, de l'un à l'autre, l'on doit passer de la prédominance de l'affectivité sur la réflexion à la prédominance inverse : aussi nous admettrons que nous restons parmi les colériques tant que la cordialité l'emporte sur le sens pratique, pour passer parmi les sanguins quand le renversement se fait.

Cette condition générale est compatible avec des modes dif-

férents de caractère, suivant, notamment, le degré de retentissement et la largeur de la conscience : de ces modes nous ne retiendrons ici qu'un seul :

d. Colér. *truculents* (Rabelais). — Ce qui rapproche ces colériques des sanguins, c'est que l'émotivité se verbalise. Ils ressemblent aux colériques par leurs forts besoins vitaux. La gauloiserie n'est pas encore remplacée par la grivoiserie. Ils ont de la facilité, de l'abondance et se rapprochent des sanguins par le positivisme, le respect et l'attachement pour la science. Leur caractère le plus apparent est la fréquence avec laquelle ils se livrent à l'ivresse verbale, aimant les mots pour les mots ; jonglant avec eux, en en faisant les instruments du rire et du plaisir.

e) Colériques parapassionnés

Ce n'est pas aux sanguins que nous allons immédiatement passer, mais aux passionnés : il convient donc que nous achevions l'étude des colériques par le groupe des familles de ce caractère qui se rapprochent le plus des passionnés par une secondarité voisine de la secondarité supérieure à celle de la moyenne des hommes. Parmi les familles de ce groupe nous ne retiendrons que les

e. Colér. *fidèles*, c'est-à-dire ceux des colériques chez qui la croissance de la secondarité entraîne la croissance des qualités qui, chez les actifs, la suit le plus fidèlement, la persévérance, l'esprit de suite. Grâce aux qualités des colériques, mieux servies par l'esprit de suite, ces colériques représentent un des modes les plus estimables de l'humanité. Ils sont travailleurs, s'adaptent raisonnablement aux changements que le temps produit, sont très attachés aux leurs et plus empressés à les servir qu'à se servir d'eux.

Si en effet il est délicat de chercher à distinguer les colériques parapassionnés des passionnés paracolériques qui ne se distinguent d'eux que par un peu plus de secondarité, on peut tout de même dire

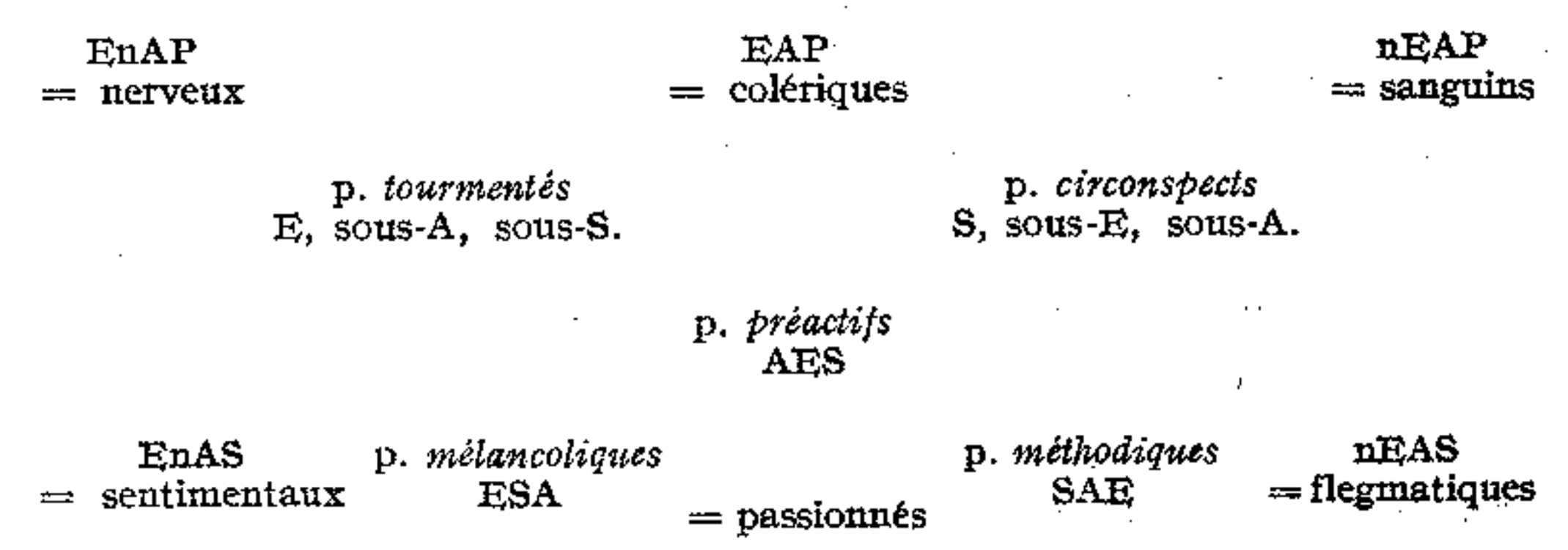
que les colériques parapassionnés manifestent peut-être plus de complaisance à travailler pour les autres, tandis que les passionnés tempérés doivent déjà manifester cette tendance à l'exercice de l'autorité qui les fait souvent s'imposer aux autres, souvent d'ailleurs pour leur bien.

IV. — LES PASSIONNÉS (EAS)

134. En accédant aux passionnés nous devons, comme leur nom l'indique, arriver au caractère le plus intense. Si nous appelons en effet *puissances* l'activité et l'émotivité par rapport à leurs défauts et même si nous appliquons ce mot à la secondarité en considérant la primarité comme une moindre secondarité, le caractère passionné est à trois puissances et il est évidemment le seul qui ait cette détermination. Il faut donc s'attendre, dès le premier regard jeté sur la formule E + A + S, à ce que les hommes qu'elle schématise soient importants par leur autorité, à ce que l'histoire trouve en eux, heureusement ou malheureusement, ses héros les plus actifs. Tout se passe comme si le train de l'humanité était mené par les EA, comprenant en leur centre les passionnés et comme si cette troupe tumultueuse laissait sur ses flancs, dans ses marges, les EnA pour refléter les émotions suggérées ou utilisées par l'histoire et les nEA pour l'analyser et la penser.

Il en résulte une conséquence capitale pour la caractérologie, c'est que les passionnés à eux seuls doivent former à l'intérieur de l'humanité cosmique une plus petite, mais éminente humanité microcosmique où les divisions caractérologiques de l'humanité totale viennent se reproduire en s'exaltant. — On peut le mettre facilement en évidence en décidant de ranger, dans la formule d'un passionné, les trois puissances suivant leur ordre d'importance relative. L'espèce se subdivise de la sorte en six sous-espèces : les deux sous-espèces de passionnés principalement *émotifs*, les EAS dans lesquels l'activité est plus importante que la secondarité et

les ESA dans lesquels c'est au contraire la secondarité ; puis les passionnés à *activité* dominante, subdivisibles eux-mêmes en AES, plus émotifs que secondaires et ASE chez lesquels la secondarité se subordonne l'émotivité ; enfin les deux sous-espèces, surtout *secondaires*, de passionnés, SEA et SAE, où l'émotivité domine l'activité ou est dominée par elle. — Si l'on considère cette famille de subdivisions, on s'aperçoit tout de suite qu'elles se ramènent, ou à peu près, à orienter le caractère passionné vers les caractères voisins. On est amené ainsi à distinguer les cinq sous-espèces suivantes de passionnés qui peuvent, en rapport avec les caractères voisins, se grouper de la manière qu'indique ce tableau :



En conséquence voici comment nous procéderons dans l'étude des passionnés. — Dans une première partie nous reconnaîtrons les caractères communs aux diverses sous-espèces, c'est-à-dire les caractères généraux qui, inégalement accentués, composeront pour ainsi parler le tronc dont les diverses sous-espèces sont les rameaux ; notamment nous rassemblerons les données statistiques qui ont été fournies à l'enquête de Heymans et Wiersma et nous chercherons, en les rapprochant des suggestions inductives que des analyses psychographiques permettent d'y rapporter, à dégager le portrait du passionné-type. — Dans la seconde partie au contraire nous abandonnerons la considération du passionné en général pour esquisser ce qui fait l'originalité des sous-espèces

orientant ce caractère vers les caractères voisins. Dans leur examen nous procéderons des passionnés paranerveux, les pass. *tourmentés* (saint Augustin, Nietzsche, Tolstoï), aux passionnés parasentimentaux, les pass. *mélancoliques* (Michel-Ange, Malebranche), pour passer aux passionnés qui prolongent les *colériques* vers la secondarité et par suite manifestent la primauté de l'activité, les pass. *préactifs* (Napoléon, Richelieu, Hegel), et de là aux pass. *circonspects* (Gœthe), intermédiaires entre les passionnés et le ssanguins, et enfin aux passionnés *méthodiques* (Descartes), plus ou moins voisins des flegmatiques.

135. Avant d'exécuter ce double programme, nous profiterons d'un matériel statistique qui nous permet occasionnellement de marquer la distinction entre les passionnés intenses, les surpassionnés, et les passionnés atténués, les sous-passionnés, car c'est précisément pour ce caractère, le plus puissant de tous, que cette discrimination est le plus requise.

Passionnés intenses et atténués

La distinction des passionnés accentués et des passionnés courants ressort avec une netteté particulière de la comparaison faite par G. Heymans et E. Wiersma entre les résultats fournis sur ce caractère par l'enquête biographique qui porte sur des passionnés célèbres par leurs exploits ou leurs forfaits et l'enquête statistique dont les données ont été recueillies par les observateurs autour d'eux.

On trouve les conclusions de cette comparaison dans l'art. de la *Zeitschrift für Psychol. und Physiol. der Sinnesorgane*, 1909, t. 51, p. 64 sqq. Les deux enquêtes sont trente et une fois d'accord et quatorze fois en désaccord.

Voici les points de concordance :

toujours au travail,
persévérance,

violence,
action décidée,
conception rapide,
sens pratique,
vues larges,
indépendance,
don d'observation,
bonne mémoire,
indifférence aux plaisirs de la table et aux plaisirs sexuels,
ainsi qu'aux sports,
aux arts plastiques,
et à la musique,
défaut de vanité,
et d'ostentation,
compassion et serviabilité,
bonté envers les inférieurs,
sentiment patriotique,
peu de sympathie pour les tendances progressistes en politique,
économie,
tendance à collectionner,
naturel,
honorabilité,
méritant créance,
dignes de confiance,
ponctualité,
sentiment religieux,
amour des animaux,
manque de courage en présence du péril.

Si l'on passe maintenant aux propriétés pour lesquelles il y a divergence, on constate qu'en comparaison avec les passionnés de l'enquête biographique, les passionnés de l'enquête statistique

paraissent, écrit G. Heymans, « plus ou moins domestiqués » : ils ne sont *ni si sévères ni si sombres* qu'eux ; ils *ne se tiennent pas* comme eux *sur une hauteur solitaire*, mais marchent au niveau des hommes ; ils semblent *moins absorbés* par leurs intérêts et leurs spéculations propres. — Cela se montre dans des faits comme ceux-ci : les passionnés de l'enquête statistique ne sont plus présentés comme impulsifs à l'extrême, mais plutôt comme extrêmement *réfléchis*, ni comme impatients, susceptibles, critiques, méfiants et intolérants, mais au contraire comme *patients, de bon caractère, idéalisants, confiants* et *tolérants ;* ils sont devenus des *amis des enfants ;* ils se montrent *plus accessibles à des idées nouvelles* et *ne sont plus remarquables par leur distraction ;* enfin leur esprit de domination a dû céder le pas à la *tendance à laisser à chacun sa liberté.*

Quest.		Flegmat.	Passionnés	
			Moins émotifs	Plus émotifs
7	impulsif	12,8	36 1	66,7
	circonspect	75,4	52,4	25,0
	homme à principes	13,0	9,2	8,3
89	patient	57,2	48,9	29,2
	impatient	13,4	21,8	45,8
11	susceptible	21,4	47,1	75,0
	de bon caractère	72,0	52,7	33,3
	impossible à mettre en colère	4,3	2,1	0,0
14	tolérant	87,7	84,1	75,0
	intolérant	7,5	8,6	12,5
15	mélancolique et sombre	5,2	5,8	12,5
83	distrait	16,2	18,5	25,0
	à l'esprit présent	63,6	61,3	62,5
52	désireux de commander	18,7	20,6	37,5
	laissant la liberté aux autres	62,9	57,6	50,0
	facile à conduire	8,9	15,0	8,3

En résumé tout se passe comme si *les passionnés courants se rapprochaient des flegmatiques par rapport aux passionnés accentués.*

En effet toutes les propriétés par lesquelles ceux-ci se détachent sur le fond commun des passionnés sont en général sous la dépendance de l'émotivité. Ces deux affirmations sont mises en lumière par le tableau ci-dessus, qui est un bel argument pour la régularité des chiffres fournis par l'enquête statistique et l'objectivité de la caractérologie. Les passionnés y sont classés suivant le degré de l'émotivité, apprécié d'après le nombre des propriétés dépendant de l'émotivité pour les sujets considérés (*art. cité*, p. 67).

Il est donc permis de conclure que les grands passionnés se distinguent des passionnés modérés par une plus grande puissance due à une émotivité exceptionnellement forte.

Signalement statistique des passionnés

136. Puisque les passionnés sont pour ainsi dire au sommet de la pyramide caractérologique, il sera commode, pour dégager leur signalement par le moyen de l'enquête statistique, de les comparer avec les autres caractères. Nous résumerons ainsi ce que nous avons vu des émotifs-inactifs ou des colériques et préparerons l'examen des sanguins et des flegmatiques ; mais cela donnera au tableau un aspect différent des tableaux relatifs aux autres caractères.

Cette revision est facilitée par l'analyse des résultats de l'enquête statistique faite par G. HEYMANS dans l'article de la *Zeitschr. für Psych. u. Phys. d. S.*, 1909, pp. 23 sqq.

Question I. — *Mobiles et affairés*, en opposition avec *calmes*. L'activité et la secondarité favorisent le calme ; l'émotivité agit en sens contraire. Aussi le maximum de la mobilité se trouve chez les colériques, le minimum chez les apathiques. Sollicités dans les deux sens, les passionnés doivent donc avoir une mobilité moyenne :

	Col.	Pass.	Moy.	Apath.
q. I, 1°, *mobiles et affairés*	77,4	46,1	40,6	12,8
2°, *calmes et posés*	20,6	49,4	55,8	85,1

Si les passionnés oscillent entre les nerveux, dont ils se rapprochent, comme il arrive aux p. *tourmentés*, quand leur émotivité les emporte, et les flegmatiques, quand le groupement AS l'emporte chez eux sur E, ce qui doit être le cas des pass. *méthodiques*, ils doivent osciller pour la question 1, 1°, entre le chiffre des nerveux qui est 70,7 et celui des flegmatiques qui est 16,6 : cela fournit un critère pour le discernement des pass. tourmentés, voisins des nerveux, et les p. méthodiques, intermédiaires entre les passionnés et les flegmatiques.

Questions 2, 3 et 5. — Les questions 2 *(touj. occupé)*, 3 *(affairé)* et 5 *(différer ou être expéditif)* servent à séparer les actifs des inactifs. Elles permettent de fixer trois niveaux :

sont continûment au travail	les flegmatiques et les passionnés, suivis d'assez près par les colériques,
de temps en temps au travail	les nerveux
paresseux	les amorphes et les apathiques

Les colériques sont le plus occupés et les apathiques prennent leurs aises ; les amorphes sont portés à différer.

Question 4. — La tendance à se *débarrasser des travaux imposés par d'autres*, supérieure à la moyenne chez les inactifs, tombe à 2,1 chez les flegmatiques et presque aussi bas, à 4,9 chez les passionnés.

Question 6. — La *persévérance*, d'après les deux enquêtes, croît sans exception avec l'activité et la secondarité ; tandis que l'émotivité la compromet : aussi les colériques sont moins persévérants que les sanguins.

En conséquence les passionnés ont une persévérance, 50,9, supérieure à la moyenne, 40,9, et à celle des colériques, 43,2 ; mais inférieure à celle des actifs non-émotifs, puisque les sanguins arrivent à 64,2 et les flegmatiques à 67,7.

Question 7. — La situation est comparable pour l'*impulsivité* et les propriétés opposées. Les passionnés, favorisés par l'activité

et la secondarité, sont défavorisés par l'émotivité : ils arrivent donc pour l'impulsivité, 37,4, assez loin au-dessus des apathiques, 13,8 et des flegmatiques, 12,8 ; mais ils restent au-dessous de la moyenne, 43,6 et bien en deçà des nerveux, 78,2 et des colériques, 73,2.

Ils comptent, comme les sentimentaux, un peu plus d'*hommes à principes* que la moyenne.

Question 8. — L'opposition entre la *décision* et l'*indécision* est un des caractères différentiels les plus nets entre sentimentaux et passionnés, comme en témoignent les chiffres suivants :

	Sent.	Moy.	Pass.
q. 8, 1°, *décidés*	26,5	47,4	56,4
2°, *indécis*	53,1	36,5	26,8

La question 9 *(émotif)* ne sert qu'à départager les émotifs des non-émotifs.

Question 10. — Par la *violence*, c'est-à-dire l'intensité affective, les passionnés dépassent sensiblement avec le taux de 50,1 la moyenne de 45,7 ; mais ils se mettent à peu près à égale distance des émotifs-primaires (75,9) et des flegmatiques (16,9). Il est vraisemblable qu'ici la distinction faite plus haut entre les variétés extrêmes et opposées des passionnés, les paranerveux et les paraflegmatiques, doit s'appliquer et la moyenne se subdiviser en deux paquets, celui des plus-émotifs et celui des moins-émotifs, le premier comprenant les passionnés vraiment violents et le second des passionnés à émotivité masquée et contenue.

Il en est de même pour la *susceptibilité* (q. 11) : les pass. avec 48,2 (moy. 52,1) sont intermédiaires entre les nerveux (68,4) et les flegmatiques (21,4).

Q. 12. — L'interprétation des résultats aux questions 12, *critique ou idéalisant*, est difficile, sans doute parce que les questions posées étaient susceptibles d'interprétations différentes.

Q. 13-14. — Sur la *méfiance* (ou la confiance) et sur la *tolérance* aucun résultat net ne se dégage des chiffres. Les taux relatifs aux passionnés sont voisins de la moyenne.

Les deux enquêtes indiquent seulement que la tolérance est favorisée par la non-émotivité : on pouvait le prévoir.

Q. 15. — Les passionnés sont à peu près au niveau de la moyenne pour la question 1°, *gai et de bonne humeur ;* mais pour la question 2°, *mélancoliques*, ils se rapprochent des sentimentaux et des apathiques. A la moyenne pour la *variabilité d'humeur* (3°), ils sont au-dessous d'elle pour la question 4°, *calme et égal.*

Q. 16. — Pour la propriété *bedenklich, pensif*, les passionnés viennent avec 47,7 immédiatement après les sentimentaux qui atteignent, sensiblement plus haut, le maximum de 54,9. — Ils viennent après les sentimentaux et par suite au dernier rang pour la *légèreté d'humeur*.

Q. 17-26. — Ces questions ont servi à départager les primaires et les secondaires ; elles sont utiles pour permettre la comparaison entre les passionnés et les autres caractères.

Les passionnés sont les derniers à se laisser *facilement consoler* et par suite ceux qui *restent* le plus longuement *sous l'impression*. Seuls les sentimentaux et les apathiques sont plus *durs à la réconciliation*. Ils sont presque aussi peu *changeants dans leurs sympathies* que les flegmatiques et les apathiques. Ils sont au maximum attachés aux *vieux souvenirs ;* mais plus accessibles à des *idées nouvelles* que les flegmatiques, sinon autant que les sanguins. Ils sont moins *hommes d'habitudes* que les flegmatiques et les sentimentaux. Pour l'action en vue d'un *avenir lointain* ils suivent d'assez peu les flegmatiques et précèdent d'assez loin les sentimentaux. Enfin, touchant la *concordance entre actions et paroles*, les flegmatiques atteignent au maximum de 86,3 ; mais les passionnés les suivent de près avec 83,8.

Q. 27. — Les divers éléments de la question 27 se réfèrent, sinon à l'intelligence telle que nous la considérons quand nous la

traitons en propriété indépendante, du moins à la relation de l'intelligence avec le caractère.

Ainsi pour la *rapidité de conception* et le *jugement* les passionnés profitent de l'association de l'émotivité avec le groupement AS. Car, pour la rapidité de conception, par l'effet de l'émotivité, ils avoisinent, avec 58, les colériques qui font 59,9 et les sanguins, qui font 63,2 ; tandis que, par l'effet des autres puissances, ils se mettent, pour la sûreté du jugement, avec 57,1, immédiatement après les flegmatiques qui atteignent à 68,8, bien au-dessus de la moyenne de 42,2.

Pour la *connaissance des hommes*, q. 28, les passionnés viennent, avec 54,3, immédiatement après les flegmatiques qui détiennent le maximum de 61,1 : ces nombres sont parallèles aux nombres relatifs au jugement.

Q. 29. — Pour l'*esprit pratique*, ils viennent dans le groupe de tête, avec 75,5, entre les sanguins avec 81,1 et les colériques avec 71,6, tous supérieurs aux flegmatiques qui tombent à la moyenne de 59.

Q. 30. — Pour la *largeur de vues*, les passionnés arrivent au taux de 61,6, après les actifs froids qui se réunissent au sommet de 67,6 et peu avant les colériques qui se tiennent à la moyenne de 56,4

Q. 31. — Pour l'*indépendance*, définie en opposition avec la répétition des *bavardages d'autrui*, les passionnés avec 68,3 sont intermédiaires entre les flegmatiques, 83,4 et les sanguins, 62,1, au voisinage des apathiques, 68,1 : le groupement AS favorise l'indépendance suivant les deux enquêtes.

Q. 32. — Pour la *décision dans l'expression des opinions*, c'est le groupement AE qui domine : les passionnés viennent, avec 56,3, immédiatement après les colériques à 60,7.

Q. 33. — Pour les divers *talents*, la secondarité favorise le don mathématique, l'activité le talent oratoire, la fonction primaire la disposition musicale, l'activité encore l'aptitude au dessin, ainsi que l'art d'écrire, EP le talent d'imitation ; enfin l'aptitude au

théâtre est fréquente chez les amorphes. — On voit à ces indications ce qu'il peut en résulter pour les passionnés. Mais il ne convient pas de peser sur elles, car la cause principale d'un talent, ce sont plutôt les conditions spéciales de son exercice ; et les propriétés constitutives du caractère n'interviennent que pour en favoriser ou en défavoriser l'usage en conciliant au talent possédé l'intérêt du moi ou non.

Q. 34. — Pour l'*esprit*, ce sont surtout les nerveux et les sanguins qui sont favorisés c'est-à-dire des primaires : ce qui écarte les passionnés les plus secondaires.

Q. 35-37. — Les passionnés sont assez curieusement en tête de tous les caractères comme *causeurs*. Ce résultat qui n'est pas sans surprendre invite à distinguer encore une fois entre les passionnés pré-émotifs et les p. paraflegmatiques, soumis principalement au groupement AS. Ils viennent après les nerveux comme conteurs d'*anecdotes*, à peu près au niveau des colériques et des sanguins.

Ils viennent enfin aussitôt après les flegmatiques et les sanguins pour *l'objectivité* et *la concision* dans le discours.

Il n'y a rien d'important à tirer pour les passionnés des questions 38-43.

Q. 44-46. — Les AS détiennent les minima pour les *jouissances de la table* et l'*indiscipline sexuelle*.

Q. 48-51. — Ces questions *(vanité, désir d'honneurs, cupidité, dépense)* manifestent l'influence de la secondarité : les passionnés ne sont pas vaniteux, ils ne se soucient pas de leur extérieur, ne se mettent pas en avant et sont économes.

D'après la q. 54, ils sont *bons pour les inférieurs* et d'après la q. 55 *compatissants*. Ils détiennent (q. 56) le maximum pour *l'activité philanthropique personnelle*. Avec le taux de 40,7 (moy. 27,7), ils ont aussi celui du *patriotisme* (q. 59, 1°).

D'après les réponses à la q. 60, ils partagent presque à égalité avec les flegmatiques le maximum pour le *naturel*.

D'après les questions 61, 1° et 2°, *démonstratif* et *fermé*, ils sont plus démonstratifs et moins fermés que les flegmatiques, mais naturellement bien moins l'un et bien plus l'autre que les EP ; ils sont par suite assez comparables aux sanguins par leur voisinage avec la moyenne dans les deux cas.

Pour l'*honorabilité* dans la manière de se comporter (q. 62), ils tiennent la tête avec 81,4 devant les sentimentaux qui atteignent à 73,5 et les flegmatiques à 72,7.

Leur *véracité* (q. 63) est bonne (73,4 ; moy. 57,3 ; nerv., 32,8), mais inférieure à celle des flegmatiques, 85,0, si elle est supérieure à celle des sentimentaux, 61,1.

Ils sont d'après la question 64, avec le taux de 91,8, en tête des caractères comme entièrement *dignes de confiance*.

D'après la question 65 ils sont les hommes les plus ardemment *religieux* avec le taux de 34,8 par rapport à la moyenne de 16,6. On pourrait trouver une parenté entre ce maximum et les deux maxima suivants sur l'*amour des enfants* (q. 66) et l'*amour des animaux* (q. 67).

Il est remarquable que, d'après les résultats de la question 70, le passionné est, pour le *courage*, inférieur aux flegmatiques (55,1), aux sanguins (52,6), et aux colériques (47,5) car son propre taux de 43,1 le met à peine au niveau de la moyenne (43,9).

D'après la question 71 passionnés et flegmatiques sont au minimum *désireux de divertissements*. Ils *restent à la maison* plus que quiconque (max. 80,7 ; moy. 55,2) et manifestent (6,9) le goût de la *solitude* bien moins que les apathiques (19,1) et les sentimentaux (15,9) et même que la moyenne (10,4).

Suivant la q. 72 les passionnés parlent sur les choses (50,8) plus que la moyenne (42,8) ; sur les personnes (35,3) à peu près à la moyenne (36,4) ; enfin sur soi (7,0) bien moins que la moyenne des hommes (15,2). Mais il faudrait sans doute ici encore répartir les chiffres entre les trois subdivisions principales de passionnés, définies par la prédominance du groupement AS qui favorise les

intérêts objectifs, du groupement EA qui intéresse aux autres hommes, enfin du groupementES qui ramène vers l'introversion, et par conséquent vers soi.

Il n'y a guère de documentation nette à tirer des réponses aux questions 73-81 qui portent sur des propriétés très particulières. On peut dire qu'en général les passionnés partagent ici le sort des AS, avec dérogation dans le sens opposé à l'objectivité quand la propriété excite plus vivement l'émotivité.

D'après la q. 82, le passionné est moyennement *complimenteur*, mais *poli* au maximum.

D'après la question 83, il partage la condition commune des actifs qui sont *toujours présents* au taux de 65/61 %.

Un maximum très net est apporté par la question 84 : c'est le passionné qui tient le plus et sensiblement à l'*ordre* et à la *propreté*.

Il est ponctuel (80,6), apprennent les données de la q. 85, mais un peu moins que le flegmatique (86,6).

Les indications quantitatives sur la manière de s'exprimer et de parler (qq. 86-7) sont moins intéressantes que les observations qualitatives.

Pour le *rire* (q. 88), il est moyen, dépassé ici largement par le colérique : l'action de l'inhibition par la secondarité est ici toute puissante.

Enfin, qq. 89 et 90, il subit naturellement l'influence de son émotivité dans son attitude pendant la maladie et relativement aux troubles mentaux que l'émotivité favorise principalement.

137. *Comparaison des passionnés avec les flegmatiques et les colériques.* — On peut résumer ces résultats en montrant, au moyen des propriétés pour lesquelles le rapprochement des passionnés avec leurs voisins est le plus caractéristique, comment le conflit dans le caractère des passionnés entre S et E les fait osciller entre deux limites définies par le colérique et le flegmatique purs. C'est ce que met en évidence le tableau suivant à trois colonnes,

pour lequel nous utilisons les résumés des pp. 48-55 dans l'art. cité de Heymans et Wiersma.

L'emploi des parenthèses indique une atténuation de la propriété considérée qui au contraire est accentuée où elle est soulignée par l'emploi d'italiques.

Questions	Colérique	Passionné	Flegmatique
1. calme et posé	mobile	(mobile)	calme
2. au travail	*tjs au travail*	*tjs au travail*	*tjs au travail*
3. occupé	occupé	occupé	occupé
5. attaquer son travail	attaquer	attaquer	attaquer
6. persévérant	assez persév.	persévérant	persévérant
7. impulsif	très impulsif	assez impulsif	réfléchi
homme de principes		h. de princip.	h. de princip.
8. indécis	décidé	décidé	décidé
9. émotif	émotif	émotif	froid
10. objectif	violent	(reizbar) viol.	*objectif*
12. critique	(idéalisant)	(idéalisant)	
14. tolérant	intolérant	(tolérant)	tolérant
15. gai	gai		
16. d'humeur légère	d'hum. légère	pensif	
17. vite consolé	*vite consolé*	*long. ss l'imp.*	*long. ss l'imp.*
18. vite réconcilié	*vite réconc.*	—	—
19. symp. changeant	changeant	symp. durab.	symp. durab.
20. nv. impressions	nouv. impres.	vieux souven.	vieux souv.
21. facile à convaincre	(fac. à conv.)	opinions fixes	opinions fixes
22. désir de changement	changeant	h. d'habit.	h. d'habit.
24. grands plans	grands plans		
25. résultats immédiats	rés. imméd.	avenir	avenir
26. contradict.	(contradict.)	accord	*accord*
27. superficiel	superficiel	pénétrant	pénétrant
28. connaissance des hommes	m. con. d. h.	con. d. h.	*bon. con. d. h.*
29. pratique	*pratique*	*pratique*	
30. grande portée		grande portée	grande portée
32. avec réserves	tranchant	tranchant	
33. don mathémat.		(don math.)	don mathém.
talent oratoire	*orateur*	(orateur)	orateur
don musical	don musical		
34. spirituel (witzig)	spirituel	(spirituel)	
35. silencieux	causeur	causeur	
36. anecdotes	anecdotes	anecdotes	
41. oreille musicale	tr. b. or. mus.	bon. or. mus.	mv. or. mus

Questions	Colérique	Passionné	Flegmatique
42. maladroit	adroit	adroit	adroit
44. table (plaisirs d. l.)	table	non	non
46. sexual. déréglée		continent	continent
48. vaniteux	sens. à l'app.	p. sens. à l'ap.	p. sens. à l'ap.
51. dépensier	dépensier	économe	économe
54. bon	bon	bon	bon
55. compatissant et serviable	comp. et serv.	comp. et serv.	comp. et serv.
59. activ. polit.	polit. actif		
60. patriote	patriote	*patriote*	patriote
61. fermé	*démonstratif*	démonstratif	fermé
62. diplomate		non	non
63. vérace	exagère	vérace	*vérace*
64. honnête		honnête	honnête
65. religieux	(religieux)	ardem. relig.	(religieux)
66. amour des enfants	*am. des enf.*	am. des enf.	am. des enf.
67. amour des animaux	am. des anim.	am. des anim.	
70. courageux		pusillanime	(courageux)
71. divertissements	divert.	casanier	casanier
74. personnes, choses ou soi.	pers. et soi	chos. et pers.	choses
82. poli, etc.	compliment.	poli	poli
83. présence d'esprit	prés. d'esprit	(prés. d'espr.)	prés. d'esprit
84. ordonné	(ordonné)	ordonné	ordonné
85. ponctuel	(ponctuel)	ponctuel	*ponctuel*
88. rire	rit beaucoup	rit peu	rit peu
89. patience aux maladies	impatient	(patient)	patient
90. troubles mentaux	troubl. ment.	troubl. ment.	

Nous allons maintenant rassembler et éclairer d'après la connaissance biographique de passionnés historiques ou vivants les traits communs des passionnés ou, si l'on préfère, de ceux qui ne penchent pas trop fortement vers un caractère voisin, les passionnés les plus purs.

Pour illustrer ce qui va suivre voici une liste de passionnés célèbres, sommairement classés :

Passionnés *tourmentés* (paranerveux) : Beethoven, Berlioz, Tolstoï Nietzsche, saint Augustin, Racine, Pascal, Carlyle, Michelet, Dante ;

Passionnés *méditatifs* ou *mélancoliques* (parasentimentaux) : Malebranche, Michel-Ange, Molière, Louis XI ;
— *impérieux* (EA domine) : Condé, Foch, Richelieu, Napoléon Ier, Louis XIV, saint Bernard, le grand Arnauld, Bossuet, Fénelon, Newton, Ampère, Pasteur, Fichte, Hegel, Aug. Comte, sans doute Platon, Paul Claudel, Pierre Corneille ;
— *sévères* (très S) : Joseph de Maistre ;
— *circonspects* (parasanguins) : Gœthe ;
— *laborieux* (AS à S modérée) : Flaubert, Zola, P. Bourget ;
— *méthodiques* (AS à S accentuée) : Turenne, Gladstone, Raymond Poincaré, Descartes, Cuvier, saint Thomas d'Aquin.

Il suffit de mettre en rapport cette liste, déjà assez longue, avec les principaux éléments constitutifs du caractère EA + S pour apercevoir les traits essentiels qui distinguent les passionnés parmi les autres hommes. — Ces hommes, même les philosophes, ont à peu près tous ce caractère, immédiatement apparent, d'avoir eu *une grande importance sociale*. S'ils n'ont pas été des chefs d'État ou de guerre, ils ont comme Bossuet, Hegel ou Comte, défini des idéaux politiques, comme saint Bernard, organisé des couvents, même comme Dante ou Beethoven, éventuellement conçu leur art comme une prédication humaine. C'est que le groupement EA est toujours à quelque degré présent et instant en eux, il les tourne vers l'action et les autres hommes, il les anime de sentiments forts, les fait sympathiser avec les aspirations de leur milieu. Jusque-là rien de nouveau par rapport aux colériques. — Mais les passionnés sont aussi secondaires. Avec la secondarité leur exigence d'action reçoit les trois caractères que la secondarité transporte avec elle. C'est d'abord *la conservation du passé* et la préoccupation de l'avenir éloigné : il en résulte que l'action est armée de plus de

moyens et se propose des fins plus lointaines et plus hautes ; c'est ensuite *la systématisation :* non seulement l'action est plus riche en moyens et en fins, mais il y a des chances que ces moyens et ces fins se concentrent dans la poursuite d'une entreprise privilégiée qui en devient plus puissante ; c'est enfin l'*inhibition :* tout ce qui ne convient pas avec cette action privilégiée est inhibé, refoulé, discrédité, et un fanatisme, au moins un ascétisme de la fin principale, et même unique, se présente comme la contre-partie négative de la concentration des désirs. Les passionnés doivent remplacer, quand ils atteignent à leurs exemplaires les plus forts, *les* passions par *une* passion, qui est l'âme de leur vie. Sera-ce pour obéir, suivre les autres, qu'ils s'engageront dans le service de cette passion dévorante ? Comment pourrait-on l'admettre ? Ceux qui suivent, ce sont ceux qui ne détiennent qu'à un moindre taux les énergies dont ils admirent la suprême puissance en ceux qu'ils suivent. Les hommes qui commandent, ce sont partout ceux qu'animent au plus haut degré les forces d'un amour commun. Cherche-t-on à les subordonner ? Ils prendront le pouvoir qu'on leur refuse, sans même avoir la conscience de leur égoïsme propre, simplement parce qu'il leur paraît qu'ils sont les seuls à pouvoir servir efficacement l'idéal de tous, comme dans un assaut l'homme le plus hardi prend la tête de la troupe qui le livre.

Les noms et cette rapide analyse suffisent donc à autoriser le sentiment que l'essence du passionné doit en faire l'homme *à plus haute tension*. Cette tension résulte de la réunion de EA et de S. EA lance vers l'action, mais S empêche cet élan de se perdre dans le vide. L'action est ramenée vers l'expérience. Elle ne se sublime pas, comme chez les inactifs, dans le rêve, l'aspiration ; ou ne se dissipe pas, comme chez les actifs froids, dans la pensée abstraite. Les passionnés veulent avoir l'idéal et le réel ; mais comme on ne peut y parvenir qu'en forçant le réel pour l'élever à la hauteur de l'idéal, et en contraignant l'idéal à s'adapter au réel pour l'informer, il doit en résulter que les passionnés, à la fois

idéalistes et réalistes, s'efforcent de transformer notre monde en l'adaptant aux fins auxquelles ils se dévouent eux-mêmes. Chacun d'eux s'identifie à sa cause, travaille pour elle comme pour lui-même, se confond avec la mission qu'il a adoptée. « L'État c'est moi » est une devise d'EAS : elle indique que le passionné s'attribue les forces de l'État pour ses volontés ; mais elle signifie aussi qu'il emploie ses propres forces à conduire l'État au plus haut point qu'il puisse l'élever.

Cette analyse trouve sa confirmation la plus éclatante dans les exploits et la gloire des passionnés illustres et s'il s'en faut de millions d'hommes que tous puissent le devenir, on peut constater sur les passionnés, ou moins puissants, ou moins favorisés, qui vivent autour de soi, qu'ils satisfont dans la mesure du possible leur ambition sociale par les moyens que les coutumes et les institutions mettent à leur disposition : ils assument de lourdes responsabilités familiales, s'efforcent de s'élever aux postes les plus hauts, ne manquent pas des moyens de faire acte d'autorité. Il est caractéristique que ce n'est pas dans une fin anarchiste d'indépendance individuelle, mais pour réaliser une mission ou remplir un devoir. Il y a toujours comme harmonie préétablie entre les principes auxquels ils se dévouent et leur propre exigence d'action et d'influence. Ce sont les hommes des institutions. Ils n'en réclament pas la direction, ils la prennent, légalement ou illégalement, parce qu'ils se jugent faits pour les servir et que celui qui sert le mieux est aussi celui qui assume l'autorité du commandement.

138. A) De cette considération générale, la plus générale de toutes, nous passons immédiatement à la première des propriétés caractéristiques du passionné :

Ambition réalisatrice. — En traitant des sentimentaux nous avons eu l'occasion de marquer l'importance du groupement ES dans l'ambition. L'émotivité fait désirer et la secondarité fait que ce qu'on désire devienne par la systématisation l'unité de beaucoup d'idées et de sentiments. Mais cette ambition de l'émoti-

vité secondaire est, chez le sentimental inactif, condamnée à demeurer une ambition de rêve, d'aspiration ; chez le passionné elle reçoit au contraire le service de l'activité et ce qu'elle rêve elle essaie de le réaliser, toute prête à mépriser celui qui ne fait que le rêver. L'ambition d'aspiratrice devient réalisatrice.

On comprend que cette ambition, qui est plus simplement l'ambition, doit se nuancer différemment suivant l'importance relative des trois facteurs qui se composent en elle. Supposons que l'action domine, le passionné se rapproche du colérique et l'ambition prend, par exemple chez Condé, la forme de l'assaut : improvisation rapide, exécution accélérée ; mais puissance dans l'improvisation, dans l'exécution, par l'effet de la contraction du passé dans l'action. C'est à cause de l'immanence de la secondarité dans toutes les démarches du passionné que l' « illumination » de Condé ne peut être appelée une « impulsion » : celle-ci n'est qu'une action dégradée, inférieure ; l'illumination au contraire, qui est la concentration très rapide de beaucoup de jugements, la mobilisation intelligente de beaucoup de forces et de moyens, est à proprement parler l'intuition pratique en ce qu'elle a de plus élevé. — Supposons maintenant que ce soit l'émotivité qui prédomine : l'ambition va perdre de son réalisme. Les actes de l'ambitieux seront faits pour servir de médiation à la contagion d'une affectivité. Ce sera une ambition religieuse, mais qui restera sociale pour autant qu'elle servira une religion organisée, une confession, l'Église, un ordre, généralement un mouvement social à fond affectif. — Qu'il arrive enfin que la secondarité se subordonne nettement l'activité et l'émotivité, l'ambition se fait philosophique, mais le souci social reste sous la pensée pour la guider et le chef d'École vise à devenir chef de la société à la manière de Comte, et peut-être de Platon. — Nous aurons à considérer avec quelque détail ces divers types d'ambition lorsque nous considérerons séparément les divers sous-types du passionné. En réalité dès maintenant nous pouvons marquer que le passionné pur est le pré-actif ; par rapport à lui le pré-émotif

participe déjà dans une certaine mesure de la « faiblesse » du sentimental : il faudra que l'actif lui apprenne à être dur ; et le présecondaire fait figure de flegmatique, plus apte à concevoir ce qu'il faut faire qu'à l'exécuter, et pour cette raison lent et calme.

139. Cela se vérifie dans la comparaison des divers modes *d'autorité*. L'autorité du saint, de l'évêque, du croyant ou l'autorité du philosophe, du chef d'École atténuent en pratique l'autorité du chef d'État, du chef d'entreprise, du chef d'armée. Ceux-ci disposent en effet, non seulement de sanctions, mais de moyens pratiques d'action, places, argent, qui, en totalité ou en partie, manquent aux autres. Mais cette inégalité n'est pas, si l'on y regarde de plus près, si grande qu'on pourrait le croire d'abord. En premier lieu, les EAS qui ont opté pour l'autorité religieuse ou intellectuelle n'ont pas d'ordinaire le sentiment qu'ils renoncent, qu'ils se diminuent en se consacrant à la foi ou à la pensée. Tout au contraire, en fait, ils ont souvent en eux-mêmes le sentiment de la supériorité de leur objet sur celui du chef temporel ; et ce sentiment est dans une certaine mesure confirmé du dehors en ce que le chef temporel, s'il est EAS, ou les vénère, ou au moins tient de sa parenté de nature avec eux un sentiment intime de la valeur de leur option, de sorte qu'il avoue par son estime le bien-fondé de leur prétention qui, pour être de droit plus que de fait, reste absolue. En outre, si en fait ils sont dépassés par le chef militaire, celui-ci est muni d'une puissance qui par elle-même reste enfermée dans l'espace et le temps, est mesurée par la force dont il dispose. Au contraire le croyant et le philosophe invoquent chacun les valeurs, religieuses ou métaphysiques, dont ils se réclament et par cette invocation il est bien entendu que l'Absolu les fait leur interprète et leur représentant. Quand Bossuet parlait du haut de sa chaire, ses paroles lui paraissaient-elles inférieures aux ordres de Louis XIV ? Il y a toujours un moment où le souverain et l'homme d'action ont à se réclamer de Dieu, ou au moins de la vérité ou

du droit : à ce moment l'autorité religieuse ou intellectuelle retrouve la conscience de sa supériorité idéale.

C'est à cause de cette essence d'autorité que le caractère de l'EAS donne souvent l'impression d'un *fond de dureté*. L'homme conciliant s'attend à ce qu'on lui cède à l'occasion, mais il est lui-même prêt à céder. L'autoritaire attend et exige des autres qu'ils lui cèdent toujours. Aussi, en lui parlant, on éprouve la résistance de son refus intime de concession. L'obstacle le provoque : plus il sent qu'on recherche sa complaisance, plus il tend à la refuser. C'est un dur. — Cette dureté de fond est au reste tout à fait compatible avec beaucoup de bonté, même de tendresse à l'égard de ceux qu'il aime ou qui le servent. Mais ces exceptions apparentes sont soumises à deux conditions. La première, c'est qu'il ait agréé ceux qu'il couvre de sa protection. Il est très familial : ceux qu'il protège, c'est sa femme, ce sont ses enfants, ses parents, quelques amis, mais il attend d'eux qu'ils accordent leur conduite avec ses intentions. En outre il est toujours bien entendu, compris de tout le monde que ses bons procédés ne sont pas de sa part des faiblesses, mais enveloppent une décision expresse qui manifeste à l'occasion sa magnanimité. Beaucoup d'entre eux, les plus grands, ont l'imagination noble, de la grandeur dans l'esprit. Leur générosité en est un élément, et ils le pensent.

140. On peut décomposer l'ambition de réalisation en deux éléments qui correspondent à ces deux mots. — Le premier se reconnaît dans la vie des passionnés à une *impatience* qui est le signe de leur haute tension. Ces industriels, ces hommes d'affaires qui transportent le caractère passionné dans l'activité économique pour gagner le plus d'argent possible sans cesser jamais de mener une vie d'ascète, sont entraînés par une hâte qui les précipite d'une entreprise vers une autre. L'idée d'un autre rendez-vous, d'une autre enquête, d'une autre visite est toujours présente de façon sous-jacente et instante au cours du rendez-vous, de l'enquête, de la visite qui est en train de les occuper. Tandis que le sentimental

est le spectateur du cours de ses émotions intimes, le passionné semble unir la contemplation à l'action en gardant toujours une arrière-pensée de systématisation derrière la succession toute temporelle de ses soucis. Soucis pratiques : soucis nombreux, car il est toujours engagé dans une multiplicité d'affaires, car il conduit beaucoup de chevaux, mais soucis restant pratiques, car il n'a pas le temps d'en faire une matière de rumination et même s'en mépriserait : son impatience le pousse, il faut qu'il résolve immédiatement les difficultés qu'il rencontre et qu'il est toujours près de traiter comme des actes de lèse-majesté envers lui.

141. Le second élément de l'ambition de réalisation est *la vigueur de la réaction sur l'obstacle.* C'est au contact de l'obstacle que le passionné prend et donne la pleine conscience de ce qu'il est et de ce qu'il peut. Car c'est au contact de l'obstacle qu'il déploie les éléments de sa structure caractérologique. Être vaincu est pour lui la suprême faiblesse. Sa riche secondarité met à sa disposition des moyens divers pour réaliser ses volontés, il l'exploite autant qu'il peut. De tous les caractères on peut dire que c'est celui *qui pousse toujours le plus à fond la mobilisation de ses forces intimes,* de même que Napoléon vainquait l'Europe, en partie, parce qu'il poussait plus à fond l'utilisation des forces militaires de ses peuples qu'aucun de ses adversaires. — Il y a là un aspect de la vie par lequel la religion les intéresse, même s'ils sont par eux-mêmes temporels et terrestres, c'est qu'elle pénètre plus avant dans l'âme individuelle qu'aucune autre démarche de la conscience et par suite se rend capable d'actualiser une plus grosse masse des énergies intimes d'un individu que les moyens pratiques d'action sur les hommes et sur soi.

La contre-partie de cette mobilisation, c'est l'*agressivité.* Il faut que l'obstacle cède et, s'il ne peut être amené à céder que par la destruction, on le détruira. Il serait aisé de montrer que tout passionné, à la mesure de sa puissance totale d'activité, tend à être militaire, à inventer l'armée à nouveau. Trois éléments en effet

servent à constituer l'armée : c'est une force de destruction, obtenue par le concours d'hommes plus ou moins enflammés par une ardeur commune et soumis à une discipline de fer. Quel est l'élément ultime de cette force, c'est l'individu caractérologique ; mais un individu qui apporte l'activité pour agir contre les obstacles, l'émotivité pour sympathiser avec ses compagnons de guerre et animer leur collaboration, la secondarité pour être disposé, soit à se soumettre en toute circonstance à la discipline, soit à l'imposer aux autres par les sanctions les plus sévères. Bref cet individu caractérologique, c'est le passionné. Aussi est-il remarquable que celui-ci n'aime pas seulement le commandement qu'il exerce, mais celui qu'il subit. Il obéit strictement comme il veut être obéi ; mais naturellement sa condition d'obéissance pèse à son initiative et il compte bien s'élever le plus rapidement possible aux plus hauts commandements.

C'est le rôle essentiel joué par la secondarité dans la constitution de la discipline, toujours plus ou moins militaire, qui rend sensible à tous la dureté du passionné. La secondarité du passionné, étroitement associée à son émotivité et à son activité, soit qu'elle renforce l'énergie et la spontanéité de l'action en les armant de plus de moyens, soit qu'elle demeure elle-même comme accotée à l'action qui en renforce la rigueur, cette secondarité a cet effet grave de contribuer *à l'objectivation des autres* en les transformant en moyens de l'action. Les soldats deviennent des effectifs et bientôt du matériel humain, les ouvriers de la main-d'œuvre, et le patron dit « Mes ouvriers » ; dans la théorie les individus sont assimilés dans l'anonymat d'un ensemble statistique. Par l'adjonction de S à EA, la recherche scientifique est dégradée en technique, la religion devient un moyen de discipliner intimement les hommes, la morale le droit de commander aux autres et d'exiger d'eux l'obéissance à leur devoir, tel que leur chef le définit, l'art, le plus rebelle par essence à toute désubjectivation, est réduit à une technique de faste, l'art de Lebrun ou de Talma. — Mais hors des nécessités de l'action,

hors de ces moments où l'impatience de réussir rétrécit la conscience pour la braquer avec une puissance inégalée vers son but, le passionné redevient le plus affectueux et le plus tendre des hommes. La détente en fait un sentimental. Cédez-lui, le voilà charmant. En dehors de son activité essentielle, il est bon homme, causeur, ami fidèle, époux cherchant à plaire ; mais ces moments qui d'ordinaire suivent un succès sont, sinon rares, du moins courts, car l'ambition de réalisation rejette vite le passionné à une nouvelle entreprise. Il vit esclave d'une imagination insatiable qui finit toujours par conduire les plus violents d'entre eux à l'ὕβρις, à la catastrophe et à l'usure d'eux-mêmes.

142. *Puissance de travail.* — La manifestation quotidienne de l'ambition est le travail. De tous les caractères le passionné est celui qui se livre le plus profondément et le plus durablement au travail. Napoléon, on dit la même chose de Raymond Poincaré, « crevait » ses secrétaires ; Pasteur faisait la vie dure à ses chefs de travaux pratiques et à tous ses collaborateurs. Beaucoup de ces passionnés supportent difficilement l'idée d'une activité partagée, qui limite à un certain nombre d'heures la poursuite de la fin principale. Quand on s'est mis un projet en tête, pense le passionné, on le fait, et on ne le fait pas à moitié. — Cette disposition résulte d'un trait de ce caractère que les plus grands des passionnés manifestent au maximum, *la concentration de l'esprit dans sa fin.* Non seulement un grand actif brûle les étapes, mange en vingt minutes et en désordre comme faisait Napoléon, qui aimait à arriver avant le moment où l'on commençait à l'attendre ; mais il s'enferme dans la méditation d'un problème, pratique s'il est un pré-actif, théorique si son activité se propose une systématisation intellectuelle. Quand Gladstone était à sa table de travail, il fallait le secouer pour lui donner le sentiment de la présence d'autrui et le ramener vers la perception du monde externe. Les distractions d'Ampère n'ont été que la contre-partie de l'absorption en soi. La concentration de l'esprit de Newton a toujours été célèbre, et il ne faut pas

méconnaître que ce savant a été un passionné et non un flegmatique : ce qui a du reste entraîné la conséquence qu'il a toujours mêlé des soucis de théologie à des travaux de physique. La puissance de travail des passionnés se manifeste par l'importance des résultats obtenus par eux et la masse de leurs œuvres.

143. Le travail n'est pas seulement un effet de ce caractère, il en devient vite la fin. Il se produit ici ce que, *mutatis mutandis*, nous avons dû constater chez d'autres caractères. Le *besoin de travail* naît de la pratique du travail. On pourrait simplifier, mais, en l'essentiel, sans la fausser, la constitution caractérologique de l'Allemagne en la disant formée de sentimentaux rhénans et de passionnés prussiens. Dans la paix, qui est une détente, l'Allemagne tend vers l'Allemagne de 1820, c'est l'Allemagne des poètes, des musiciens et des philosophes ; mais les actifs aiment la guerre, ils finissent par l'emporter. Dans l'entre-deux c'est le travail qui constitue le rythme ordinaire de la vie entraînée par les actifs et la guerre même ne fait que le rendre plus intense. Aussi comprend-on que Scheler ait montré de l'Allemand qu'il finit par travailler pour travailler. Le travail, indépendamment de ses résultats, a en effet ce prix de donner satisfaction à des besoins profonds d'activité, de lutte contre les difficultés, à une imagination ambitieuse ; le travail donne au moi le sentiment de son pouvoir créateur. Il y trouve son importance. Malheureusement il y a danger que ce désir de se sentir vivre et réussir cherche à s'intensifier dans une lutte qui ne soit plus seulement contre les choses, mais contre les hommes, suivant la dialectique du passionné Hegel, que son émotivité a rallié à la « puissance du négatif », selon l'opposition du maître et du serviteur, où il faut risquer sa vie contre autrui pour y trouver le sentiment d'exister.

La secondarité joue dans la vie d'un homme le rôle d'un volant : elle corrige la succession capricieuse des émotions du moment par la persistance d'un axe. Quand elle est unie à l'activité qui empêche de se détourner de sa voie devant les obstacles, elle engendre la

persévérance. Par cette persévérance les passionnés se rapprochent des flegmatiques. Leur persévérance est moins parfaite que celle de leurs voisins non émotifs, car l'émotivité, si elle renforce l'action, est aussi susceptible d'en troubler la continuité ; mais d'un autre point de vue elle est plus intense, car c'est une persévérance qui agit sur les obstacles avec plus de puissance. Passionnés et flegmatiques s'engagent dans des entreprises à longue portée et exigeant des années. Ou mieux ils n'en ont guère jamais qu'une dont les péripéties réalisent et ne changent pas l'objet. Cela est d'autant plus vrai d'ailleurs que l'on se rapproche davantage des pass. tourmentés vers les pass. méthodiques c'est-à-dire des paranerveux vers les paraflegmatiques. Tout se passe comme s'il fallait au passionné tourmenté une période d'inquiétude pour se reconnaître passionné (cf. ci-dessous, p. 391).

144. *Intérêts des passionnés*. — A toute ambition, à tout travail il faut des fins, au besoin une fin ; et cette fin se détermine d'après l'intérêt de celui qu'elle sollicite. Comme cet intérêt résulte du caractère, qu'en un sens il s'impose à celui qui va lui dévouer sa volonté, nous devons nous demander quels sont les intérêts qui émanent du caractère des passionnés. — On peut, en manière d'hypothèse et en utilisant ce que déjà l'étude des colériques nous a appris, commencer par en tenter la déduction. Le groupement EA a cet effet, avons-nous vu plus haut, d'intéresser aux personnes avant d'intéresser aux choses (q. 72, 2°) ; il aide à sympathiser avec autrui : mais la secondarité chez le passionné, comme nous venons de le voir, exerce dans les rapports du moi avec autrui un effet d'intégration. La diversité des autres personnes se fond par son influence dans l'anonymat demi-impersonnel de ce que l'on appelle « le social », en opposition avec tout pluriel tel que « les autres ». Le premier trait des intérêts des passionnés est donc leur caractère social : nous y retrouvons ce souci empirique du terrestre qui leur interdit toute sublimation tant que des obstacles physiques, comme un internement ou la maladie, ne

viennent pas gêner et interrompre leur action dans la société. — Il y en a un second, expression de ES, qui manifeste la revanche de l'idéal sur l'empirique ; c'est le caractère universel. Les passionnés vont d'un mouvement spontané vers l'objectif, le total, pour ainsi dire au terme supérieur de l'ambition possible. — A la rencontre des deux facteurs, l'universalité sociale, c'est le groupe dans lequel l'individu est intégré. De là ce trait commun des psychographies de passionnés d'après lequel ils tendent à l'identification de l'axe de leur vie personnelle avec celui du groupe auquel ils appartiennent.

Cet *attachement à l'universalité sociale* comporte deux aspects qui sont respectivement ceux de l'émotivité et de la secondarité. Tout groupe est une communauté que l'on aime et une loi à laquelle on se conforme. Sur les deux points les passionnés doivent atteindre au maximum :

A. En fonction de E :

a) Attachement à la famille manifesté par le *goût de la vie familiale* (q. 71) :
min. amorphes : 27,6 %
max. passionnés : 80,7 %

b) *Patriotisme* (q. 59, 1°) :
min. amorphes : 12,2 %
max. passionnés : 40,7 %

c) *Sentiment religieux* (q. 65, 1°) :
min. amorphes : 4,1 %
max. passionnés : 34,8 %.

La correspondance pour les trois formes principales de groupes sociaux, famille, État, Église, entre les amorphes et les passionnés est ici particulièrement nette.

B. En fonction de S :

L'influence de la secondarité est au maximum chez les AS,

alternativement troublée et renforcée par l'émotivité chez les passionnés ; évidemment renforcée quand il y a accord entre l'émotivité en tant qu'elle attache au groupe et la secondarité quand elle sert la loi. De cette influence voici quelques témoignages :

q. 22, 1°, *changeant* :	max. colériques	72,0
	min. flegmatiques	14,4
	passionnés	19,1
q. 26, 1°, *accord entre les paroles et les actes* :	max. flegmatiques	86,3
	passionnés	83,8
	min. nerveux	17,2
q. 64, 1°, *se comportant honorablement* ;	max. passionnés	91,8
	min. amorphes	52,0
q. 63, 1°, *véracité* :	max. flegmatiques	85,0
	passionnés	73,4
q. 85, 1°, *ponctualité* :	max. flegmatiques	86,6
	passionnés	80,6

Ces chiffres sont confirmés par la longue liste des passionnés qui ont dévoué leur vie au service d'un groupe, la patrie et l'État comme Napoléon, Foch, Turenne, Richelieu, Gladstone, R. Poincaré ; l'Église et la foi comme saint Thomas d'Aquin, Bossuet, Fénelon. Notons qu'il est remarquable que les philosophes passionnés, Spinoza, Fichte, Hegel, Comte ont, à la suite de Platon, étroitement lié leur pensée philosophique à des préoccupations politiques.

145. *Goût pour l'histoire.* — L'historicité des passionnés est donc un de leurs traits caractéristiques. Si par histoire on entend l'histoire politique et militaire, l'histoire des événements, les passionnés sont au premier rang des hommes qui la font. Il n'est pas étonnant qu'ils soient également en tête des hommes qui la narrent. Il y a parallélisme entre l'allure de la vie et celle de la pensée ; car il est naturel que l'on cherche par la pensée la satisfac-

tion des mêmes intérêts que par la vie. Celui qui aime une vie pathétique doit aimer le théâtre, celui qui aime vivre dans l'histoire doit chercher à s'y remettre par la pensée. Il le fait particulièrement quand les conditions de sa vie l'empêchent de poursuivre son rôle historique. L'obstacle extérieur devient le facteur d'une sublimation comparable à celle que produit chez l'inactif l'obstacle intérieur, caractérologique. Par l'effet d'une convergence dont les composantes sont l'attachement pour le passé et l'intérêt pour la vie active, Napoléon à Sainte-Hélène faisait l'histoire de sa vie, à la manière d'un général en retraite qui compose le récit de ses campagnes et trouve dans son souvenir les émotions actives que la vie ne lui donne plus.

On pourrait à ce propos comparer parallèlement le sentimental et le passionné en même temps que le *Journal intime* qui exprime le premier et les *Mémoires* qui expriment l'actif et surtout le passionné. Dans les deux cas le sujet est au centre de la préoccupation de l'auteur ; mais dans le *Journal intime* il s'y trouve dans sa nudité intime et solitaire. Assez peu importe à l'auteur du *Journal intime* la trame objective des événements ; ce qui le captive, ce sont les sentiments et même les sentiments généraux qu'ils lui ont donnés. Le sujet s'y intéresse au sujet dans sa subjectivité. L'historicité disparaît devant l'éternité psychologique du moi. Dans les *Mémoires* le sujet n'est pas moins présent. Mais d'abord il se présente à lui-même comme un sujet parmi les autres, dans l'espace et le temps de la nature, c'est-à-dire comme un sujet devenu objet. Le sujet ne sympathise plus avec lui-même, il se voit. Aussi n'est-ce plus comme un cours d'émotions, s'offrant à sa propre contemplation, qu'il nous est montré ; c'est comme une cause, un agent et comme agent, ce qu'il examine, ce sont toujours des questions de responsabilité. Marmont a-t-il trahi à Essonnes, voilà ce qui intéresse Marmont. Quel a été le rôle de Poincaré et de Clemenceau dans la guerre de 1914-18, voilà ce qui préoccupe l'un et l'autre.

Mais que, pour une raison ou une autre, et peut-être aussi parce

que ses intérêts intellectuels sont, par l'effet d'autres éléments de structure, prédominants, le passionné ait été barré ou dévié dans son développement vers l'action sociale, c'est tout de suite qu'il se met à écrire l'histoire. Ce sont en majorité des EA et surtout des EAS qu'on doit trouver parmi les historiens : nous nous contenterons de citer, à côté des philosophes politiques déjà nommés, Mommsen, Michelet, Treitschke, Bossuet. C'est ici *le centre de diffusion caractérologique de l'intérêt pour l'histoire* : tire-t-on, dans les limites de l'extension de EA, vers la primarité, l'histoire doit se faire anecdotique ; se porte-t-on, à la suite de Michelet ou Carlyle, vers les pass. tourmentés, l'histoire devient le prétexte d'une prédication prophétique ; l'historien est-il plus secondaire qu'émotif, la considération des événements émouvants et des individus disparaît derrière celle des institutions et de l'évolution anonyme des peuples. Des poètes la ramènent à l'épopée.

146. *Attachement au passé.* — L'intérêt pour l'histoire n'est qu'un cas de l'intérêt pour le passé par lequel le passionné se confond avec le sentimental par la vertu du groupement ES. Mais ici encore la différence entre le moi se sentant et le moi agissant se manifeste en pleine lumière. Si le sentimental renouvelle le passé, l'aménage à ses sentiments, en fait un moyen de jouissance, c'est pour le prolonger *affectivement*. Au contraire le passionné ne s'intéresse à lui que pour le prolonger *activement*. Émotivité et secondarité s'unissent chez beaucoup d'Allemands pour expliquer et envelopper l'action individuelle par le *Volksgeist*. Le moi cherche et trouve, dans le souvenir du passé de la communauté qu'il prétend prolonger, comme une protection contre la mort. Il y communie avec le groupe pour lequel il se dévoue et se confond avec sa perpétuité. Chez tous les émotifs-secondaires la mélancolie est sous-jacente à la vie ; mais, tandis que le sentimental s'y livre et en fait l'objet d'une dégustation amère, le passionné la recouvre par la force de son action. Il est pessimiste, mais c'est d'un pessimisme vaincu par l'énergie d'entreprendre. Ainsi le passé émerge du néant

quand l'action prend sa suite et le ressuscite dans un présent qui lui est fidèle. En favorisant la généralité, la secondarité substitue, chez le passionné comme chez le sentimental, le moi qui ne change pas ou se retrouve le même, au moi artistique, évanouissant avec l'instant, qui est le moi de l'émotif-primaire. Aussi le passionné se passionne-t-il, non seulement pour l'histoire, mais pour tout ce qui l'enveloppe, la généalogie, les traditions vestimentaires, les vieilles coutumes, le folklore ; toujours accessoirement, parce que pour lui l'histoire est faite pour être continuée.

L'attachement du passionné au passé est un des critères différentiels qui l'opposent le plus nettement au colérique, toujours impatient de l'avenir, parce que son mouvement vers lui n'est gêné par aucune inhibition. C'est ce que montre le couple suivant de nombres :

	Col.	Moy.	Pass.
q. 20, 1°, *vieux souvenirs*	21,0	46,8	83,8
2°, *nouvelles impressions*	63,8	35,6	6,5

Le présent est relation entre le passé qui lui donne son contenu pensable et l'avenir qui est le but de son intentionalité. Le colérique subordonne le premier et pèse sur l'orientation de l'action : il est progressiste et escompte toujours un avenir plus beau que le passé. Au contraire, le passionné, si actif qu'il soit, pousse le passé vers un avenir qui doit en être la continuation : il est conservateur au moment même où il change le passé en agissant. Le colérique est révolutionnaire, même quand il entre au service des partis de conservation, le passionné est organisateur et considère tous les conservateurs d'autrefois, ceux mêmes dont il a conquis le pouvoir, comme ses précurseurs : « Mon oncle Louis XVI » disait Napoléon Ier, devenu le mari de Marie-Louise.

Cette opposition des colériques et des passionnés est le signe d'un dissentiment profond qui résulte de ce que l'opposition entre

la primarité et la secondarité change la signification du groupement EA. Le colérique est mobile, vif, cordial, il se plaît à la parole, aime le régime parlementaire, tient à son indépendance ; le passionné est constant, aimant mieux agir que parler, sévère ; il tend à tout organiser et militariser autour de lui, il préfère un régime autoritaire. Comment s'étonner que souvent l'opposition des uns et des autres devienne la matrice de conflits sociaux ?

147. D) *Ascétisme des passionnés.* — On comprend que la concentration de l'intérêt des passionnés dans la poursuite de la grandeur sociale doive entraîner, sinon la suppression des tendances organiques dont la satisfaction est indispensable à la conservation de la vie même, du moins la diminution du goût pour les plaisirs qu'elles peuvent donner. Ici encore l'opposition entre colériques et passionnés se retrouve : le colérique aime bien vivre et il aime les femmes ; le passionné ou se désintéresse des plaisirs de la table ou en modère la recherche ; et, s'il est sensuel, sa secondarité empêche toujours que ses amours ne l'emportent sur les calculs de son ambition. Il en est du passionné comme du sentimental : nouvel effet commun de ES, leur ascétisme croît avec leur secondarité.

Par l'union de l'autorité et de l'ascétisme les passionnés sont prédisposés à la sévérité, à la fois contre eux-mêmes et contre les autres. Cette sévérité naturellement ne s'exerce pas contre leur passion maîtresse ou, si, l'on préfère, leur idéal dominant, car il faut à une action forte comme la sévérité une puissance sur laquelle s'appuyer ; mais en fonction de cette passion supérieure, égoïste ou désintéressée, le passionné doit exercer une critique inflexible de ce qui, en lui-même comme dans les autres, se jette à la traverse de cette passion. De là chez tous les passionnés la tension ordinaire de la critique et du gouvernement volontaire de soi-même, à la limite l'hypertrophie tyrannique de la volonté. C'est ce que vérifie le portrait, déjà donné par MALAPERT (*Élém. du Caract.*, pp. 245-6), du caractère de Joseph de Maistre. Celui-ci est bien un EAS. Sans doute penche-t-il vers les sentimentaux doctrinaires : sa vie

comporte des aspects d'irrésolution et il est mélancolique. Ce serait donc un sous-actif ; mais par ailleurs il manifeste les corrélations des passionnés, dont en premier lieu une forte affirmation de convictions conservatrices. Il est très émotif : il est ardent, emporté, impressionnable, et s'il pousse ses doctrines à leurs limites c'est sans doute par une vigoureuse poussée de l'émotivité. Si grande pourtant que soit son affectivité, elle est dominée par une extrême secondarité, qui le rend homme à principes, persévérant, systématique. Or cette secondarité lui servait par-dessus tout à se dominer, presque à se mater lui-même. Ainsi il écrit : « Il est toujours bon de se surveiller » ou « Je fais consister *la* prudence, ou *ma* prudence, bien moins dans l'art de cacher ses pensées que dans celui de nettoyer son cœur de manière à n'y laisser aucun sentiment qui puisse perdre à se montrer ».

148. E) *Sentiments religieux.* — De même que la connaissance vraie jaillit à la rencontre d'une objectivité qui doit être indépendante du sujet et par suite, de proche en proche, lui venir de l'Absolu, de même la connaissance religieuse doit tenir sa valeur de Dieu, son objet, mais elle suppose aussi une aptitude du sujet à se porter vers lui ; et il n'y a pas de directeur spirituel qui ne distingue les âmes « religieusement douées » de celles qui ne le sont pas. Des deux termes, Dieu et l'homme, dont le rapport est la religion, la métaphysique considère le terme divin, l'anthropologie le terme humain. Puisque la caractérologie est une section de l'anthropologie, une étude caractérologique du sentiment religieux, dans les limites convenables, est légitime.

Nous allons soutenir la thèse ou, si l'on préfère, introduire l'hypothèse que *le centre de diffusion caractérologique du sentiment religieux est le groupe EAS, à émotivité dominante, avec une valeur moyenne de A et,* l'on peut ajouter, avec *le supplément de la largeur du champ de conscience.*

Voici les raisons principales de cette attribution :

a) nous verrons que les hommes les moins aptes à la vie

religieuse, les moins propres à la comprendre dans son intimité affective, parce qu'ils n'en ont pas, sont des hommes comme Voltaire, Anatole France ou Talleyrand, c'est-à-dire des sanguins dont justement la formule est en tous ses éléments opposée à celle des sentimentaux, aussi voisins que possible des passionnés sous-actifs ;

b) en effet les sentimentaux manifestent une religiosité très forte ; mais elle reste ordinairement anarchique et indéterminée par un défaut de ferveur qui fait qu'au moment où ils adhéreraient à la foi religieuse ils retombent dans le doute et la critique ; mais si, pour soutenir la ferveur qui est un élan intime, homogène à un élan pratique, il faut l'intervention de l'activité, on comprend que la religiosité ne s'achève en religion que chez les passionnés ;

c) la secondarité est favorable à la religion dans la mesure où celle-ci résulte d'un effort pour dominer le temps au lieu de s'y insérer ;

d) au cœur de la religion est donc le groupement EA avec prédominance de E sur A, car si A domine c'est vers l'action pure, politique, intellectuelle, non religieuse, que l'EAS, fait AES ou ASE, d'après l'ordre de grandeur relative des propriétés, doit être emporté ;

e) enfin la largeur du champ de conscience (Fénelon) doit favoriser le sentiment religieux en ce qu'il favorise le mouvement d'une conscience se donnant par adhésion de cœur à une autre conscience. La largeur de la conscience s'oppose à son étroitesse à peu près comme la contemplation à l'action, l'esprit au concept.

Cela veut-il dire qu'il n'y a que des passionnés à pouvoir être religieux et surtout à pouvoir adhérer à une confession déterminée ? En recourant à l'expression de *centre de diffusion caractérologique* nous excluons cette interprétation. En effet deux observations sont à faire ici :

1° Des hommes peuvent être religieux à des degrés très inégaux. Notamment, dans tout groupe social marqué d'un caractère

commun, il faut distinguer deux espèces de participants : ceux qui manifestent au plus haut degré les aptitudes essentielles à ce groupe, les entraîneurs, ceux que leur caractère porte à le fonder, en qui il est né, et les autres, ceux qui sont entraînés par eux, qui les suivent, les imitent, subissent leur contagion, mais, en la subissant l'affaiblissent, la refroidissent, la réfractent. Une armée contient des actifs, hardis, courageux, plus aptes à la guerre et leurs subordonnés qui sont commandés et encadrés par eux. De même dans une confession il faut distinguer ceux en qui cette confession prend et reprend à chaque génération sa source, les promoteurs de la foi, et ceux qui manifestent l'influence des premiers. Sans doute le caractère de ceux-ci doit en quelque chose s'approcher du caractère de leurs entraîneurs, mais ce doit être inégalement et partiellement.

2° En outre l'adhésion à une confession dépend de beaucoup de facteurs dont certains n'ont rien de spécifiquement religieux. Personne ne soutiendra que Talleyrand soit devenu évêque d'Autun par la puissance de sa foi ni que les soucis de Richelieu aient été intemporels. On a parlé de catholiques athées ; et des hommes politiques se sont ralliés à l'Église catholique parce qu'elle leur paraissait une organisation conservatrice. Quand donc nous fixons le centre de diffusion caractérologique de la religion parmi les EAS à A moyenne et champ de conscience large, c'est que nous pensons aux hommes dont on peut dire en tous les temps qu'ils sont les inventeurs de la religion parce qu'elle est l'expression nécessaire de leurs exigences intimes.

Il faudrait donc suivre la transformation de la disposition religieuse à partir de ce centre. — C'est d'abord à l'intérieur même du peuple des passionnés : plus la part de l'émotivité est grande, plus la religion présente Dieu comme sensible au cœur ; est-ce au contraire la secondarité qui domine, la religion va accentuer son caractère d'organisation sociale et de systématisation conceptuelle. Nous retrouverons l'idée dans la considération des variétés

de passionnés. — Au delà de ce cercle est l'humanité entière. En s'y diffusant, la religion s'y diffracte. Pousse-t-on vers les nerveux, la religion fournit un nouvel aliment à la mobilité affective : des passages brusques de la dévotion à l'impiété manifestent à leur manière l'inquiétude congénitale du nerveux. La largeur du champ de conscience favorise chez eux, ainsi chez Verlaine, et peut-être chez La Fontaine à la fin de sa vie, des mouvements sincères de foi, mais plus ou moins durables ; chez des nerveux moins primaires mais toujours larges, comme chez Francis Jammes, une dévotion plus esthétique qu'ascétique. Chez les colériques, la religion prend aisément le caractère d'une propagande sociale dont la largeur du champ de conscience fait un apostolat. Il doit en général y avoir beaucoup d'émotifs-actifs dans les ordres prêcheurs comme les Dominicains. Se porte-t-on vers les actifs froids ? La religion doit s'intellectualiser. L'amour « pratique » de Dieu devient chez le flegmatique Kant l'expression d'une réduction de la religion à l'éthique qui manifeste le primat du groupement AS sur le groupement EA. Le cas de Bergson serait intéressant à étudier en détail. C'est un flegmatique large. Aussi il n'entre pas dans toute l'intensité de la vie affective et religieuse : il dit lui-même n'en avoir que des « échos » ; mais la largeur du champ de conscience favorise en lui l'intelligence émotionnelle de la contemplation.

Comme ces quelques mots sur Bergson l'impliquent, le passage de la caractérologie spéciale à l'idiologie exigerait que l'on considérât chaque fois l'influence de tous les éléments de la formule individuelle sur le sentiment religieux, la force de la sexualité et des besoins organiques, l'action de l'intelligence et des tendances et, aussitôt après, quand l'on passe du caractère à la personnalité, celle des impressions d'enfance et de milieu, des actions individuelles subies, et enfin de la volonté même du sujet en tant qu'il réagit à chaque instant sur lui-même. Il y a là une matière immense pour des études importantes de caractérologie, que l'on se propose d'ailleurs de comprendre ou de servir la religion. A la limite infé-

rieure du sentiment religieux, on atteint à la position des sanguins les moins religieux, comme il s'en est trouvé notamment au XVIIIe siècle et depuis, pour qui la religion n'est qu'une fabulation mythique qui a servi à des prêtres machiavéliques pour agir sur l'imagination des hommes de manière à les asservir à leurs desseins. Thèse facile à des théoriciens chez qui l'émotivité tombe très bas, que la primarité insère dans la succession temporelle au lieu que la secondarité les amène vers l'éternité, quasi spatiale par l'effet de la systématisation, et dont enfin le caractère manifeste, par la force du sens pratique, qu'il invite à réduire la psychologie humaine à l'action instrumentale, tournée par des idées claires vers des fins prochaines et expresses.

149. F) *Goût de la grandeur.* — La grandeur infinie est celle de Dieu. Le mouvement, issu principalement du groupement ES, mais servi par A, qui amène les passionnés vers Dieu, est apparenté à tous les autres mouvements qui les tournent vers telle ou telle forme de grandeur terrestre. On sent ici nettement, en comparaison avec les sentimentaux, que *A a pour effet important et ordinaire de ramener vers les déterminations* une puissance qui, dans le cas des sentimentaux, se perd dans l'indétermination et l'infini. Il est en effet essentiel à l'action en elle-même d'être la source de telle action ou de telle autre, c'est-à-dire de se proposer quelque fin ; l'émotivité au contraire, si l'action ne la ramène pas vers la perception, se dissout dans un rêve dont le vague fait le principal charme, si du moins elle n'est pas captée par un désir organique instant ou une réflexion qui va l'orienter vers quelque objet. On pourrait dire que l'émotivité par elle-même, pure, est infinitiste, tandis que l'action est tournée vers le fini, serait-ce quelque objet à détruire dans le cas où elle se renverse dans l'agressivité.

Aussi non seulement les passionnés redeviennent facilement politiques, même si leur forte tension les oriente vers le surnaturel, mais ils manifestent un goût marqué pour toutes les manifestations objectives, sociales, bref durables de la grandeur. On a cherché un

signe d'italianité chez Napoléon dans son goût assez théâtral des somptuosités de cour ; mais Louis XIV a été encore plus bâtisseur et plus fastueux que lui et, derrière eux, ces industriels parvenus à une grande richesse par un travail opiniâtre et auquel ils ne peuvent plus se refuser manifestent à leur manière le goût de tout ce qui publie leur richesse, une habitation, un mobilier somptueux, le luxe des leurs, qu'ils unissent à leur simplicité personnelle, comme Napoléon opposait à l'éclat de ses maréchaux la simplicité de ses propres uniformes. Dans ce goût des bâtiments, du mobilier et des vêtements se concentrent le besoin d'inscrire leur personnalité dans des choses qui la prolongent en dehors d'eux-mêmes et surtout au delà de la durée de leur vie, et le désir de faire sentir leur puissance par la difficulté et le prix des moyens qu'ils ont employés pour la manifester. C'est objectivement par la différence dans la difficulté des moyens utilisés que se distingue l'orgueil, défaut privilégié des passionnés, de la vanité, défaut privilégié des nerveux. La vanité est esthétique, le plus souvent elle se contente de paroles ; il faut à l'orgueil la masse, matière ou prix, des témoignages qu'il se donne de lui-même. Cela ne change pas, sinon par l'intention exprimée, si le passionné est pieux : l'abbé passionné édifie une Chartreuse ou l'évêque une cathédrale pour l'amour de Dieu.

Psychodialectique des passionnés

150. Il conviendrait d'amorcer ici l'étude des mouvements qui, à partir de la situation imposée aux passionnés par leur caractère, commencent leur réaction sur leur nature. Mais avant d'entreprendre une étude qui relierait la caractérologie au sens étroit à la responsabilité de l'homme dans sa destinée deux remarques sont à faire :

la première consiste à observer qu'à cause du nombre de ses puissances le type du passionné fournit une plus grande variété de familles que les autres caractères. Pour cette raison l'étude de la

psychodialectique des passionnés serait diverse et longue. Elle s'enferme entre la conversion, fréquente chez les pass. *tourmentés*, et la surveillance quotidienne de soi par un pass. *sévère ;* mais entre ces limites les possibilités sont innombrables ;

la seconde va dans le même sens que la première en marquant que la formule des passionnés, considérée seulement dans ses éléments généraux, est particulièrement favorable à l'action de chacun sur soi-même. On peut même dire que les passionnés doivent ici l'emporter sur les sentimentaux eux-mêmes, malgré le penchant de ceux-ci à la réflexion sur soi, car un sentimental est un inactif et il en résulte que, s'il cherche à se connaître, c'est pour jouir de cette connaissance, plutôt sans doute que pour en faire la source d'une réforme de soi. Au contraire l'ambition du passionné cherche à se réaliser : aucune ambition ne peut se réaliser sans que celui qui doit la réaliser ne se contrôle lui-même et ne s'adapte à ce qu'il attend de lui-même. Voilà la raison fondamentale pour que l'action psychodialectique des passionnés sur soi soit importante et par suite son étude ; mais c'est aussi la raison pour que cette étude doive être difficile et longue. Ce n'est qu'après des psychographies minutieuses, une induction vivante que l'on pourra espérer avoir une connaissance précise de la manière dont tels ou tels passionnés ont fait sortir leur destinée de leur caractère, et de la manière dont, en s'inspirant de ces expériences, des passionnés pourront ultérieurement éviter certaines causes d'échecs, à l'occasion certaines causes de fautes ou de crimes.

Nous ne nous engagerons donc pas dans une étude qui est un complément plutôt qu'une partie de la caractérologie au sens strict ; nous nous contenterons, à titre d'anticipation, d'une seule observation. — Le danger qui menace le passionné est l'excès. Quand il pèche, c'est par témérité et, comme il entraîne souvent le sort d'autres hommes avec lui à raison de sa puissance même, le danger qui le menace menace aussi le groupe social auquel il s'est identifié. Ce que la caractérologie peut donc faire tout de suite, sans attendre

les résultats d'études analytiques, c'est d'avertir les passionnés de faire l'examen critique de leurs propres visées, au lieu de transformer l'activité, qui doit être tantôt un frein et tantôt un surcroît de puissance, en facteur ininterrompu d'accélération.

Familles de passionnés

151. Ces indications vont se spécifier dans la considération des principaux sous-types de passionnés que nous allons rapidement passer en revue en procédant de ceux qui avoisinent les nerveux à ceux qui se rapprochent des flegmatiques.

PASSIONNÉS PARANERVEUX : TOURMENTÉS

Il doit y avoir des passionnés qui, par l'effet d'une extrême émotivité dont l'influence tire toujours un caractère, quel qu'il soit, vers celui des nerveux et d'un abaissement de la secondarité suffisant pour la rapprocher du retentissement moyen, doivent se trouver assez proches des EnAP pour être, suivant la terminologie précédemment adoptée, des paranerveux. Que l'on considère la vie de Berlioz ou de Nietzsche, n'est-on pas immédiatement tenté de les placer entre Heine et Dostoïewski ? Ne paraissent-ils pas comme eux, artistes ou poètes, instables et indisciplinables, admirables et malheureux ? Oui assurément, tant qu'on n'aura pas avéré certains traits généraux de leur conduite par lesquels ils rappellent les secondaires et particulièrement les passionnés. Il y a d'abord une force de leurs œuvres qui paraît dépasser l'instant par la continuité de l'inspiration. Les nerveux semblent emportés par leurs émotions successives ; celles de ces paranerveux semblent bien plutôt provenir d'eux-mêmes et manifester une source affective plus durable que ses expressions. La puissance orchestrale de la musique de Berlioz, le prophétisme philosophique de Nietzsche dépassent la pure passivité à l'égard des émotions. L'art ne semble plus s'y substituer à la vie, mais se tisser avec elle. On sent toutes proches

la philosophie et la religion, avec le souci de la destinée humaine. On est donc invité à leur attribuer plus de secondarité qu'aux nerveux et par suite à les mettre dans l'intervalle entre les nerveux et les passionnés les plus secondaires.

A cette famille de passionnés, nous donnerons le nom de passionnés *tourmentés* : nous y rangerons, sous réserve d'un classement plus poussé, saint Augustin, Beethoven, Berlioz, Carlyle, Dante, Nietzsche, Pascal, Michelet, Racine, Tolstoï.

Cette liste se laisse immédiatement subdiviser en deux : en gros celle des artistes et celle de penseurs intermédiaires entre l'art et la philosophie.

La première que nous appellerons la famille des pass. tourmentés *expressifs*, comprend Beethoven, Berlioz, Dante, Racine ; la seconde, celle des pass. tourmentés *prophétiques*, saint Augustin, Carlyle, Michelet, Nietzsche, Pascal, Tolstoï.

Nous allons les considérer successivement :

Pass. *tourmentés expressifs*. — L'essence commune des hommes de cette première famille, c'est que le prix de l'art consiste pour eux en ce qu'il exprime l'univers. Un nerveux disperse son art dans la succession de ses impressions : on peut dire qu'il est l'interprète *des* choses. Avec une intervention encore discrète mais nette de la secondarité, elles commencent, pour le passionné, à s'unifier dans *la* nature, la campagne, l'univers. On n'a plus affaire à une rêverie temporelle, à une mélodie renouvelée, mais à une symphonie, à l'expression mobile d'une force éternelle.

Ainsi on ne peut nier la mobilité affective de Beethoven : ses émotions sont très vives. Ne pourrait-on le prendre pour un nerveux ? Mais cette mobilité paraît bien une superficie changeante, la surface de la mer, au-dessus d'une émotivité massive et profonde qui reçoit de sa profondeur une gravité métaphysique, de l'activité une puissance presque militaire d'entraînement. Aussi B. préfère-t-il les formes musicales les plus hautement synthétiques, la symphonie, le concerto, et il met autour d'elles par ses pensées un halo de

préoccupations morales et religieuses qui l'apparentent aux émotifs secondaires. Il est souvent mélancolique, presque toujours sérieux et grave, blâme Mozart d'avoir écrit *Don Juan*, agrandit la symphonie, avec la *Neuvième*, aux dimensions d'une proclamation faite à l'humanité.

On ne peut imaginer de sensibilité susceptible de plus violentes dénivellations que celle de Berlioz ; mais lui aussi rêve d'un art qui atteigne à la puissance et à la profondeur d'une révélation métaphysique. Au cours de la vie il est étranger aux petits moyens et aux petites satisfactions du succès. Il aime brusquement, mais sincèrement, sans vanité, et de façon durable. Sa conduite tire son héroïsme de la fidélité avec laquelle il poursuit son idéal et s'y dévoue. La *Damnation de Faust* exprime sa puissance d'organisation et de création musicale.

Dante est et demeure un poète. Sa mobilité affective est au moins égale à celle des nerveux ; mais la violence de ses sentiments est telle qu'il lui faut un ciel, un purgatoire et un enfer pour trouver des objets proportionnés à la force de ses sentiments. Et il apporte dans son art le fanatisme d'un partisan et le savoir d'un théologien. Les nerveux restent d'ordinaire aux confins de la religion. Alternativement ils y entrent et ils en sortent. Un passionné tourmenté y demeure, mais c'est dans la religion même qu'il trouve le pathétique qu'il faut à son cœur violent. L'art de Dante est rempli par le catholicisme, parce que le catholicisme ne faisait qu'un avec son âme. Comme chez les autres passionnés le moi disparaît dans sa vocation.

Aucun dramaturge n'a eu le cœur plus inquiet que Racine. Tous ses sentiments sont variables et aigus ; et ses héroïnes sont violentes comme lui. A l'occasion il insulte ses anciens maîtres, son rival vieilli ; il a peut-être été mêlé à des machinations criminelles. Mais la religion demeure sous et dans sa sensualité. Dans sa jeunesse il a l'indiscipline d'un nerveux ; après sa disgrâce, converti, il impose aux siens et à lui-même la religion sévère d'un passionné.

Si l'on ajoute que le théâtre a son centre de diffusion caractérologique chez les EAS, comment ne pas mettre Racine aux confins de la sensibilité nerveuse et de l'ardeur passionnée ?

Pass. *tourmentés prophétiques.* — Déjà dans la vie et les œuvres que nous venons d'évoquer se découvre l'indication d'un trait qui en s'accusant nous fournit l'essence de la deuxième famille de pass. tourmentés, les prophétiques. Cette essence consiste en ce que ces passionnés se préoccupent plus ou moins consciemment de dégager et de proposer une signification impérative de la vie qu'à la manière de prophètes ils prêchent aux hommes comme la règle imprescriptible d'une vie supérieure.

Ainsi Carlyle cherche en présentant comme modèles les hommes représentatifs à élever, devant la vue des autres, les types d'hommes supérieurs comme des idéaux dont ils doivent s'inspirer. Nietzsche, après avoir suivi les enseignements de Schopenhauer, trouve sa mission de poète et de prophète dans l'annonciation du surhomme. Tolstoï finit par renoncer à sa vie d'artiste littéraire pour adhérer au christianisme de la non-résistance au mal et il termine sa vie en écrivant des vers moraux pour moujiks. Michelet, plus près des colériques, cherche son idéal de l'homme dans tous les sens, mais avec des préoccupations démocratiques. Enfin Pascal, plus secondaire que les autres, comme tel intermédiaire entre les prophétiques et les systématiques plaide, non sans violence, pour l'idéal du christianisme janséniste.

Le mode de vie des passionnés tourmentés comporte un trait qui s'indique chez les tourm. expressifs, mais s'accentue chez les tourm. prophétiques, c'est le fait que *leur vie se laisse fréquemment partager en deux périodes.* Pendant la première qui occupe leur jeunesse ils cèdent à l'art, à la vie sensible ou mondaine, à ses attraits divers. Puis survient ce que des témoins appellent leur conversion, qui d'ailleurs peut se faire dans bien des sens. Ils se lassent de cette vie sans un but qui lui impose son unité, ce que ne ferait pas un nerveux ; puis ayant découvert l'idéal à propager,

ils s'attachent à le défendre avec une ardeur passionnée. A cause même de la secondarité dont l'action devient prédominante, il se peut même que la seconde partie de la vie apparaisse au sujet comme une compensation de la première, de sorte que la seconde accentue au maximum l'opposition entre elles. — Est-il difficile de comprendre cette révolution vitale ? D'après la constitution même de ceux dont elle renverse l'intentionalité, elle est assez aisée à expliquer. L'émotivité par elle-même est dénivellation et oscillation : elle est très forte chez les passionnés ; certains de ses effets peuvent être aggravés par une forte sexualité. Si la secondarité, même supérieure à celle de la moyenne des hommes, n'est pas prédominante, elle peut être emportée par les embardées de la sensualité. Cette défaite de la secondarité est favorisée par la jeunesse au cours de laquelle l'ingénuité de l'émotivité et le besoin sexuel sont plus forts. Mais l'âge joue, les désirs s'émoussent, des expériences douloureuses interviennent ; de façon générale tout se passe comme si la secondarité croissait, il vient un moment où le rapport entre l'émotivité et la secondarité se renverse et la vie dispersée, dissolue comme dit le sens commun, est remplacée par la vie unifiée. Quelque temps, comme le marque saint Augustin, les vibrations de la vie condamnée se prolongent dans la vie convertie ; mais peu à peu elles s'amortissent et la direction suivant laquelle s'est faite l'unification du moi fortifie son empire sur lui-même. En fait il n'y a pas eu de changement des propriétés constitutives du caractère, mais seulement changement de la personnalité, modification des manifestations du caractère en fonction des changements de situation organique, et aussi sociale, qui résultent du vieillissement.

On peut comparer cette conversion de vie qui, après avoir fait jouer l'émotivité contre la secondarité, la fait par la suite jouer pour elle, à ce qui se passe dans la vie des sentimentaux situés à la limite de la primarité et de la secondarité comme les sentimentaux rêveurs. De Rousseau, Heymans observe qu'il semble primaire,

nerveux, dans sa jeunesse pour apparaître comme secondaire, sentimental, dans son âge mûr. Il n'est pas nécessaire, pour comprendre ce changement d'allure de la vie, d'admettre un changement de caractère ; il suffit de constater que le même caractère s'exerce aux différents âges dans des conditions qui comportent des différences de nature et de signe.

Ce qui vient d'être dit du changement d'allure de leur vie avant et après une conversion se vérifie de la manière la plus nette de beaucoup des pass. tourmentés de la famille prophétique. Saint Augustin est passé d'une jeunesse consacrée à une vie souvent dissolue à la pieuse et ardente sévérité d'après sa conversion. Lamennais, après avoir dans son adolescence oscillé entre la philosophie de l'*Encyclopédie* et le christianisme, puis affronté les contradictions de la théocratie démocratique, passe avec les *Paroles d'un Croyant* au « parti des pauvres ». Chacun à sa manière et à son degré, Tolstoï, Nietzsche, Pascal se convertissent comme l'a fait Racine.

De tous c'est Pascal qui à cause d'une secondarité plus forte en liaison avec une émotivité non moins ardente est au sommet de cette famille dans le sens qui mène aux passionnés sur-actifs. Pascal est le symétrique du sentimental Kierkegaard. Mais la différence de l'inactivité, maîtresse d'impuissance, à l'activité, source de ferveur, se fait reconnaître par l'opposition entre la conscience malheureuse de Kierkegaard qui souffre de l' « épine dans la chair », vit baigné dans la mélancolie et, s'il possède la foi, la ressent comme l'absence de Dieu, et la conscience fervente de Pascal qui ne doute pas de la vérité du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob et a déjà reçu une preuve de sa grâce. L'infinitisme, expression de leur forte émotivité, joue chez Kierkegaard contre lui ; chez Pascal, pour lui.

A mesure qu'on avance ainsi vers la singularité concrète de tel individu, que l'on passe par exemple du passionné au passionné tourmenté, puis du tourmenté au prophétique et ainsi de suite en

insérant de plus en plus de conditions dans l'explication d'une destinée individuelle, on se donne l'air de poursuivre la vérification d'un déterminisme qui ferait de la vie de chacun la résultante des conditions congénitales et extrinsèques qui ont constitué sa situation. Il faut souligner, avant même de revenir sur cette idée, que cette vérification ne peut être exhaustive et qu'on ne peut même pas prétendre que la différence entre la vérification effectuée et la réalité doive tomber au-dessous de toute grandeur assignable. Car, plus au cours de sa vie un homme insère de conditions d'action en élargissant la portée de sa visée, plus il déborde tout cercle de données dans lequel le déterminisme voudrait l'enserrer ; et il se fait par conséquent d'autant plus libre.

PASS. PARASENTIMENTAUX : MÉLANCOLIQUES (OU MÉDITATIFS)

Supposons que chez des passionnés qui par ailleurs sont caractérisés par la force du groupement ES, il se trouve que l'activité, tout en étant supérieure à celle de la moyenne des hommes, soit inférieure à celle de la moyenne des actifs, ces passionnés sont très voisins des sentimentaux et sous réserve de plus de ressort, avec toutes les conséquences que cela comporte, doivent beaucoup leur ressembler. C'est à ces pass. parasentimentaux que nous donnons le nom de passionnés *mélancoliques* (ou méditatifs).

Comme pass. mélancoliques, nous alléguerons les noms de Malebranche, Michel-Ange, Bordas-Demoulin et par hypothèse Molière sur lequel nous avons peu de documents en dehors de ses pièces.

Pour autoriser l'inscription du nom de Bordas-Demoulin dans cette liste, nous allons établir rapidement l'idiographie de ce penseur philosophique et religieux, assez peu, mais peut-être trop peu connu.

Jean Bordas, dit Demoulin, naquit près de Bergerac en 1798 et mourut d'épuisement en 1859. Sa pensée philosophique a été un idéalisme spiritualiste par lequel il a voulu prolonger et même relever la tradition cartésienne ; mais ses principaux efforts ont été consacrés à l'esquisse d'un christianisme

démocratique dont le principe groupa autour de lui quelques amis fidèles, mais qui ne réussit pas à sortir de ce cercle.

Pour autoriser une idiographie sommaire et le diagnostic qui en constitue l'essence, la méthode la plus simple consiste d'une part à vérifier dans l'histoire du sujet considéré l'exactitude de chacune des propriétés importantes qui lui sont attribuées, d'autre part à faire de même pour le caractère qui lui est supposé et enfin à constater si les deux déterminations coïncident. Nous allons appliquer cette méthode au cas de Bordas-Demoulin.

Nous pensons que Bordas-Demoulin est un passionné mélancolique ou méditatif : il est sur-émotif, sur-secondaire, sous-actif, étroit, intellectuel au sens analytique du mot, à très faibles besoins organiques. La résultante de son caractère est la tendance à fonder sur sa philosophie le principe d'un renouvellement du catholicisme dans le sens démocratique.

Les documents nécessaires à ce contrôle sont aisés à trouver dans les écrits de B.-D., mais surtout dans l'ouvrage de son disciple et ami très fidèle, F. Huet, *Histoire de la vie et des ouvrages de Bordas-Demoulin* (Paris, Michel Lévy, 1861), auquel se rapportent nos références.

A) *Vérification des éléments du caractère.* — a) *forte émotivité :* B.-D. l'avoue lui-même en reconnaissant son « excitabilité nerveuse très grande » (p. 135) qui le fait réagir avec une intensité souvent disproportionnée aux moindres contacts des autres avec lui : il se sauve un jour jusque chez lui pour y clamer son indignation parce qu'un individu l'avait abordé dans la rue en lui demandant s'il était l'auteur d'un Mémoire couronné par l'Institut sur Descartes ; il écrit une lettre ridicule où il parle de persécution à un correspondant qui avait à sa lettre ajouté les « respects » de sa femme (p. 136) ;

il garde le profond souvenir de la femme qui l'a élevé et à sa mort éprouve des remords de ne pas l'avoir revue ;

il est très pieux, pratique assidûment, édifie à l'église ceux qui l'y voient ; les psaumes le transportent : il ne peut les lire assis ;

b) *forte secondarité :* Huet en donne la formule quand il écrit, p. 28, que Bordas « n'a presque jamais écrit sur un sujet quelconque sans y mettre tous ses principes » ;

sa recherche est restée toute sa vie attachée à un problème, christianisme et civilisation, aperçu dans sa première jeunesse ;

date sa pensée de la découverte de sa théorie des idées et ne s'en est jamais écarté ;

jusqu'à la fin de sa vie il est resté attaché à ses affections d'enfance ;

c) *sous-actif :* il n'a guère cessé de travailler ; il est persévérant ; mais il manque de sens pratique et nous le verrons manifester des traits accentués de sentimental. Il n'est guère sorti de la pensée et n'a jamais que laissé les autres s'engager dans les voies pratiques qu'il ouvrait ;

d) *étroit :* suggéré par la fermeté de son expression, la concentration de sa pensée ; il ne flotte jamais ; il n'est guère introversif et reste abstrait ;

e) *intellectuel :* bien qu'il soit préoccupé de problèmes religieux, cette préoccupation est toujours recouverte par la réflexion abstraite et philoso-

phique. Sa vie manifeste la prédominance de ses intérêts intellectuels. Il se laisse tomber dans une extrême misère par impuissance à s'intéresser à autre chose qu'à sa pensée. Le livre ancien qu'il admire le plus est le *Parménide*. Tant qu'on ne considère que ses écrits il doit paraître un flegmatique très systématique ; mais sa vie révèle son affectivité profonde. Si pourtant cette affectivité est ainsi dominée, c'est qu'il est aussi très intellectuel. Acheter des livres et lire, cela passe pour lui avant manger ;

f) *faiblesse remarquable des besoins organiques :* il ne souffre pas de la pauvreté alimentaire de sa vie car cela ne l'intéresse pas ; continence absolue : « pureté angélique », il fuit les femmes, déteste la moindre crudité d'expression. « Quoique d'un tempérament nerveux, ardent, aucun de ses amis ne doute qu'il ait vécu et soit mort vierge » (p. 214). Vie de cénobite, dans une chambre nue.

B) Rassemblons ces caractères : nous avons affaire à un passionné parasentimental. Les propriétés dérivées que les documents indiquent *correspondent-elles à ce diagnostic ?* Exactement, comme nous allons le voir par quelques-unes d'entre elles.

Il est très mélancolique et recherche la solitude. Il passe une partie de sa vie dans « un paroxysme de sauvagerie et de tristesse » (p. 137) ; mais à tous les âges il a des accès de mélancolie. Au bout d'un certain temps il ne peut plus continuer à vivre avec l'abbé Sénac qui l'a tiré de la misère, nourri, soigné et à qui il n'a rien à reprocher. Il s'appelle lui-même un « ours des Pyrénées ».

Avec les sentimentaux il a en commun la méditation : toute sa vie il ne fait pas autre chose. Il est homme d'habitudes : il veut toute sa vie le même type de lit.

Pourtant ce n'est pas un sentimental, mais un passionné car il a l'autoritarisme et la grandeur de ceux-ci. Sentiment fier de sa valeur ; il n'y a eu que quatre philosophes vrais, Platon, saint Augustin, Descartes et Bordas, du moins à son avis que ses amis partagent sans discussion. Ses ambitions sociales sont vastes : il veut réconcilier la Révolution française et l'Église catholique. Il est blessé parce qu'il est mis à égalité avec d'autres quand on couronne ses Mémoires sur Descartes et Pascal.

A été attaché aux parents qui lui sont restés ; également très patriote ; enfin très religieux ; souci d'honnêteté : quand il écrit à Cousin pour le solliciter, il ne peut s'empêcher de lui rappeler qu'il a attaqué ses idées, à savoir l'éclectisme, trop peu systématique pour lui.

Ces données concordantes auxquelles on pourrait en ajouter beaucoup d'autres nous semblent suffire pour autoriser la conclusion que Bordas-Demoulin a été un passionné mélancolique, comme tel voisin des sentimentaux, à champ de conscience étroit et très intellectuel, avec fin religieuse.

Les passionnés parasentimentaux sont intéressants parce qu'ils mettent pour ainsi dire à égalité les deux natures du sentimental et du passionné. En tant que quasi sentimentaux ils manifestent

la double puissance du groupement ES qui leur concilie à la fois l'intelligence de la vie intime et la pensée abstraite ; mais grâce à leur participation plus ou moins poussée de l'activité des passionnés, ils sont protégés contre cette faiblesse, ce manque de confiance, cette tendance à se laisser tomber dans la rumination ou l'abstention qui débilite les purs sentimentaux. Il leur manque évidemment cette puissance d'assaut que les passionnés les plus actifs seront par elle amenés à transporter dans la vie sociale et par suite leur vie reste d'ordinaire en marge des fonctions d'autorité ; mais la pensée et l'art leur concilient des domaines assez vastes pour que l'humanité puisse leur devoir des œuvres importantes ; en outre nul ne peut nier que l'importance des œuvres ne le cède souvent à l'importance des personnes dans l'estime que nous devons aux expressions de la valeur.

Le caractère le plus profond des hommes de ce caractère, tel qu'il pourrait être déduit de leur formule ou induit de la comparaison de ses représentants, est d'osciller entre le sentiment de l'existence intime et infinie et la réalisation plus ou moins systématique d'un ordre de déterminations. Le sentiment de l'existence intime leur vient de ES en tant que ce groupement s'exprime en eux par une émotivité, qui, en tant qu'elle est séparée de l'intelligence et n'est pas soutenue par une activité très forte et entraînante, est mélancolique ; le sentiment de l'ordre manifeste au contraire la prépondérance de l'intelligence quand elle assure dans le groupement ES la domination de S sur E. Plus le passionné parasentimental est, soit par des accidents organiques, soit par des actions extrinsèques, soit enfin par ses options propres, tiré vers le primat de E, plus il apparaît comme mélancolique ; plus au contraire il est marqué par S, plus il se présente comme méditatif. De toutes façons le mouvement par lequel il se porte vers les déterminations pour les produire ou les systématiser s'exerce sur un fond de mélancolie, à certains moments refoulé par la volonté, à d'autres affleurant dans les expressions intellectuelles et les baignant de son atmosphère.

On peut vérifier ces indications générales sur les quelques hommes qui ont été présentés plus haut comme des échantillons de ce caractère. L'association étroite du religieux et de l'intellectuel est évidente chez Malebranche et chez Bordas-Demoulin : tous deux sont essentiellement des philosophes religieux et le mélange entre religion et pensée est ici si intime qu'il est impossible de couper entre eux. Chez Malebranche le rationalisme est l'accomplissement même de son christianisme au point qu'il est en un sens plus purement rationaliste que Descartes ; mais le centre de ce rationalisme, c'est l'universelle causalité de Dieu. Malebranche est, peut-on dire également, au milieu de la droite qui joint le passionné tourmenté saint Augustin et le passionné méthodique Descartes chez qui E se subordonne à AS. Mais la tonalité sentimentale l'emporte en lui et Heymans l'a classé parmi les sentimentaux. On le localise plus précisément, me semble-t-il, parmi les parasentimentaux en tenant compte du fait que sa santé était mauvaise. Ce peut être elle pour une part qui l'a détourné du clergé séculier, dans lequel le rang de sa famille lui aurait fait obtenir une situation élevée, et fait entrer à l'Oratoire. Il reste qu'il s'avoisine aux sentimentaux en ce que, s'il est soucieux d'être orthodoxe, il se fait comme les sentimentaux une religion exactement adaptée à lui-même par son cartésianisme. De plus la pensée n'est jamais chez lui purement spéculative ; elle est toujours ramenée vers la vie qu'elle doit expliquer et organiser.

Même souci chez Bordas-Demoulin d'accorder sa foi et sa pensée ; c'est la pensée qui fonde sa foi par sa théorie des idées en Dieu et en l'homme, mais cette pensée est pour la foi, car ce sont les conséquences religieuses de la théorie, et non par exemple ses conséquences scientifiques, qui intéressent le penseur. Comme Malebranche il est profondément vulnérable, cherche la solitude, baigne dans la mélancolie et il vit pour penser. De la religiosité indéterminée et anarchiste de Rousseau, anticléricale chez Sénancour, à la religion dogmatique et sociale, autoritaire, des AS comme

Claudel, pour rester sur le plan des lettres, on pourrait ranger une série presque continue d'hommes à raison du degré suivant lequel ils s'intègrent dans une structure intellectuelle et sociale et réussissent à identifier l'axe de leur vie avec celui de la confession à laquelle ils appartiennent. Dans cette série la position de Bordas-Demoulin, comme celle des parasentimentaux entre les sentimentaux presque nerveux et les passionnés autoritaires, est sensiblement moyenne. D'une part il s'insère facilement dans l'organisation ecclésiastique : il pratique avec aisance, régularité et zèle ; même son seul besoin est qu'on n'y change rien, de sorte que, lorsqu'il entre en conflit avec les décrets d'un pape, c'est parce qu'il lui reproche d'apporter de nouveaux dogmes, comme celui de l'immaculée conception de la Vierge (cf. HUET, *op. cit.*, p. 151) ou s'il se plaint, à l'église même, c'est que l'on modifie la liturgie (*id.*, p. 212). Quand il propose lui-même des réformes, il les défend comme un retour à la primitive Église : curieux « déguisement » par lequel il cache son anarchisme de sentimental derrière son éternisme de passionné très secondaire.

La mélancolie profonde de Michel-Ange infuse à son œuvre une infinité irréductible, inépuisable, d'où toutes les œuvres reçoivent ce caractère de révéler *l'excès* définitif *de l'âme sur l'action*. Mais si l'on regarde une de ces œuvres dans sa détermination, on y constatera une interdépendance des parties qui révèle l'artiste à grande secondarité ; et l'on pourrait dire que la systématisation a vaincu l'émotivité si pour ainsi dire la mélancolie ne ruisselait de toutes les parties de l'œuvre de façon à inonder les vers, les lignes, les formes qui en constituent la réalité objective.

Nous sommes mal renseignés sur Molière, mais il n'y a rien de nouveau ou de risqué à reconnaître le fond mélancolique de son œuvre. Il reste sentimental par l'appréhension des mouvements excessifs qui prétendent amener l'homme au-dessus de la nature et le rendre odieux ou ridicule. Enfin il semble s'être complu à peindre, avec une sûreté que la caractérologie ne peut que faire admirer,

les sentimentaux, d'Alceste à Argan et Harpagon. Si l'on ajoute que le théâtre, par son essence systématique et vivante, est peut-être de toutes les formes de l'art celle qui sollicite le plus fortement les passionnés, on est conduit, en l'absence des documents biographiques qui seraient décisifs, à faire de Molière le passionné méditatif qui est aussi celui de sa légende.

Passionnés *vindicatifs*. — Dans le prolongement des passionnés parasentimentaux, dans le sens de la plus grande secondarité, on peut sans doute indiquer une famille de *vindicatifs* dont on pourrait prendre pour modèle le roi de France Louis XI. Pour l'intelligence de ce caractère la comparaison entre lui et les sentimentaux les plus secondaires comme les avares est éclairante : comme les avares Louis XI était profondément égoïste, méfiant, artificieux, insoucieux de jouissances, secret, peu soigneux de son apparence, rancunier, éventuellement dur, porté à la saleté, préférant les petites gens. Qu'il fût notamment comme l'avare très sensible à la peur, c'est ce que vérifiait sa superstition ; et comme l'avare il échappait aux préoccupations philosophiques et spirituelles. Tout indique donc qu'il était émotif, très secondaire, à champ de conscience étroit et sans doute aussi égoïste. Pourtant il se rapproche des passionnés par l'identification entre sa destinée et celle du royaume ; de sorte qu'on est invité à le situer à cause de sa semi-activité aux confins des sentimentaux et des passionnés c'est-à-dire dans la file des passionnés parasentimentaux ou méditatifs mais, encore une fois, avec un haut degré de secondarité et d'étroitesse de la conscience. Il se trouve à ce niveau entre les sentimentaux durs comme les mendiants thésauriseurs et les passionnés sévères qui tournent contre eux-mêmes la puissance de gouvernement quasi fanatique dont ils disposent. Tous illustrent également le phénomène caractérologique du durcissement de l'émotivité par la secondarité et par le rétrécissement de conscience : l'émotivité n'est plus qu'une énergie de cohésion, qui ne comporte plus rien qui la rende comparable à la tendresse.

PASSIONNÉS PURS OU PRÉ-ACTIFS

En ayant fini avec les passionnés voisins des inactifs, nous devons accéder maintenant aux passionnés qui, se trouvant dans le prolongement des colériques vers la secondarité, manifestent le primat de l'activité ou plus précisément du groupement EA et peuvent être dits pour cette raison pré-actifs ou purs. Si l'on monte du retentissement moyen vers la plus grande secondarité, on peut distinguer trois niveaux :

1° au plus bas, faisant suite aux colériques *fidèles* (p. 348), viennent les passionnés que nous appellerons *équilibrés* parce qu'ils manifestent l'heureuse influence de la moyenne, défavorable à toutes les violences qui distinguent les caractères les plus puissants ;

2° après quoi apparaissent les plus énergiques des passionnés, les pass. *impérieux*, qui se laissent subdiviser en deux groupes suivant qu'ils comportent une activité plus forte ou plus faible que la secondarité :

a) aux premiers nous donnerons le nom de passionnés *impétueux* à cause de cette disposition à entreprendre et à exécuter qui leur constitue une originalité d'assaut qu'aucun autre caractère n'égale, du moins quant à l'intensité ;

b) aux seconds ce sera celui de passionnés *laborieux* parce qu'ils trouvent dans leur forte secondarité les moyens, soit de la systématisation intellectuelle, soit de l'organisation sociale ;

3° enfin les plus secondaires de tous ont été déjà dénommés les passionnés *sévères* parce qu'ils emploient dans le règlement d'eux-mêmes une force d'inhibition et de gouvernement que les autres déploient autour d'eux.

PASSIONNÉS ÉQUILIBRÉS

Il y a dans le domaine caractérologique de l'humanité un point central, qu'on pourrait appeler la cote 555 : c'est celle autour de laquelle les trois propriétés constitutives et les autres à leur suite

avoisinent la moyenne. Les hommes qui s'y rassemblent sont remarquables par leur mesure, car ils ne pèchent, ni par excès, ni par défaut, en aucune des propriétés essentielles, de sorte que l'harmonie entre leurs aptitudes doit se faire sans peine. Soit sous la forme des colériques fidèles, soit sous celle des passionnés équilibrés, ce sont des chefs de famille actifs, prudents et aimants, des écoliers s'acquittant de leur travail avec régularité et intelligence. Ils ont une ambition raisonnable. Par rapport à eux tous les caractères plus ou moins accentués dans n'importe quel sens paraissent excessifs. Plus ouverts quand ils sont colériques, plus contenus quand ils sont passionnés, ils forment dans les deux cas les plus aimables des hommes de ces deux caractères, car ils évitent la légèreté des colériques trop primaires, l'autoritarisme des passionnés trop secondaires.

Nous chercherons un exemple célèbre de passionnés équilibrés dans la littérature en Pierre Corneille. Que ce soit un émotif-actif, l'allure de toute son œuvre ne permet pas d'en douter. Pour le mettre en évidence nous pouvons le montrer à égale distance du colérique Victor Hugo dont il se rapproche par le *Cid*, et du passionné Paul Claudel à qui il fait penser par *Polyeucte*. Comme le premier il aime la tirade, devient facilement oratoire, cherche les vers frappés qui produisent un effet brusque et fort sur l'auditeur, il entraîne les jeunes gens. Mais d'abord son théâtre est plus politique ; en outre et surtout il a une sensibilité beaucoup moins fruste que celle de Hugo, il est capable d'entrer dans les mouvements de la conscience religieuse comme le montre son chef-d'œuvre ; et l'opposition de Pauline et Sévère à Polyeucte semble révéler en lui l'opposition entre un passionné équilibré et un autre passionné, plus émotif et plus secondaire, capable de comprendre les élans de foi qui poussent au fanatisme ou au martyre. Pourtant, au moment où il touche au surhumain dans le théâtre, il ne s'y établit pas comme Claudel dont l'impériosité à la fois dogmatique et spirituelle révèle la très forte tension de passionné très émotif et très secondaire, plus

autoritaire que tendre. Un poète dramatique doit être toujours un peu plus haut dans son œuvre que dans sa vie, qui le remet dans les conditions empiriques de l'existence. Si l'on ramène Corneille de l'homme tel qu'il doit être à Corneille tel qu'il était, on doit trouver un passionné équilibré, qui aurait fait un avocat sage et pieux s'il n'eût été le créateur de la grande tragédie française.

Faut-il insister sur les propriétés que doivent manifester les passionnés équilibrés ? On peut à son choix les induire des exemples que l'on trouve autour de soi ou les construire par la compensation d'aptitudes contradictoires. Ils sont affectueux car ils sont émotifs, et participent de la cordialité colérique, mais l'activité et la secondarité interviennent pour tempérer l'émotivité et en faire l'énergie de leurs entreprises. Ils sont travailleurs, occupés, entreprenants ; mais ils ne manifestent pas cette impatience qui fait, des plus grands actifs, des hommes comme usés par le travail forcé qu'ils s'imposent. Ils sont conciliants, modèrent l'esprit d'autorité par une sensibilité aux hommes qui atténue la tendance du passionné à traiter les hommes comme des éléments d'une masse objective. Aussi laissent-ils dans leur vie une place raisonnable au repos, à des curiosités moins tendues, à l'affection et à la vie familiale. En ce qui concerne le rapport de l'esprit au temps, ils réalisent ce succès, qui est peut-être l'un des plus délicats de la vie mentale, de se maintenir en dehors de l'instant présent par une pensée qui rappelle et prévoit, mais de savoir adapter à la conjoncture tout ce que la secondarité permet d'y rapporter. L'homme trop primaire roule avec le temps ; l'homme trop secondaire risque d'être toujours hors du présent ; l'homme équilibré sait rapporter au présent le contenu, convenablement braqué, de sa secondarité, sans se faire absorber par lui.

Il doit en être de même par définition pour les propriétés dérivées. Le passionné équilibré doit composer l'intérêt pour soi et les autres, l'intérêt pour les personnes et pour les choses, de manière à répartir son activité entre les diverses fins auxquelles elle doit satis-

faire. Il doit également compenser les préoccupations spéciales de son activité principale avec les connaissances étrangères dont les objets se composent avec elle dans le monde et la vie. Il est familial, patriote, religieux, mais chaque chose en accord avec les autres. Bref c'est un sage ; mais un sage actif dont il n'est pas étonnant qu'il réussisse ordinairement, qu'il s'acquitte heureusement des activités dont il assume la responsabilité avec empressement, qu'il soit bienfaisant envers ceux qu'il aime et juste envers ceux qu'il rencontre, quelquefois hésitant entre ce qu'il fait et des exigences plus impérieuses vers une valeur convenant à son caractère, mais toujours ramené à ses devoirs familiaux et sociaux par cet équilibre même qui l'empêche de privilégier une de ses tendances au détriment des autres.

Ce que dans ces passionnés modérés nous retrouvons, c'est le peuple des passionnés atténués que nous avons dû dès le début de cette étude des passionnés (p. 351) opposer aux passionnés les plus intenses. Comme le nombre des hommes qui se groupent autour d'une moyenne est toujours plus élevé que le nombre de ceux qui se situent vers une extrémité ou une autre, c'est au gros des passionnés que nous avons affaire maintenant ; il fallait le marquer puisque, par la force des choses, en l'espèce cette nécessité qui pousse l'analyse vers les cas extrêmes, la place que nous pouvons accorder à l'étude des formes moyennes, malgré leur majorité numérique, doit rester de beaucoup inférieure à celle que prend l'étude des formes accentuées.

PASSIONNÉS IMPÉRIEUX

Nous devons maintenant accéder aux passionnés insignes, en allant des pré-actifs aux pré-secondaires.

PASSIONNÉS IMPÉTUEUX (A > S ET SUR-E)

La liste des passionnés de cette famille comprend des hommes de guerre, Condé, Foch, Mangin ; des hommes d'État, Richelieu,

Cromwell, Louvois, Napoléon Ier, Hitler ; des hommes d'Église ou en général des penseurs religieux, saint Bernard, le Grand Arnauld, Jacqueline Pascal ; des philosophes, Spinoza, Fichte, Hegel, peut-être Platon ; des savants, Newton, Ampère, Pasteur ; des poètes, Claudel.

Le trait dominant de tous ces hommes est *l'exigence de réalisation.* De quelque doctrine qu'ils se réclament et quelle que soit la cause à laquelle ils sont attachés, elle leur paraît attendre d'eux qu'ils lui conforment la réalité du fait. La très forte activité les fait adhérer à la détermination. L'infini dont ils ressentent l'instance en eux-mêmes leur paraît destiné à s'actualiser par eux dans le fini, quels que soient les obstacles auxquels ils se heurtent, quelque difficile que soit la fin qu'ils se proposent. Leur morale est celle de la force, qu'ils en fassent le droit ou qu'ils la considèrent comme le devoir ou l'expression de Dieu. Ils n'estiment que le succès parce qu'un homme digne de ce nom ne leur paraît pas devoir accepter l'échec. Leur idéalisme est pour leur réalisme : l'idée attend la volonté pour se réaliser. Dans l'opposition entre âme et volonté qui est l'opposition entre ES et AS, ils optent pour le primat de la volonté.

Cette volonté a deux caractères. Le premier est l'*éloignement de ses fins.* L'ambition souvent téméraire de leur volonté est l'expression de la puissance de tension intérieure à laquelle elle emprunte son énergie. Dès ses débuts l'industriel de ce caractère pense au trust qu'il fera plus tard ; Napoléon jeune faisait des plans sur la carte d'Asie ; Hitler prétendait établir un Empire pour mille ans, Hegel se propose de construire l'Esprit absolu dans tout son détail. Mais rappelons-le : si haut, voire exagéré que soit cet idéal qui manifeste la puissance de l'imagination du passionné, c'est un idéal à réaliser. Hegel pense qu'il ne faut pas séparer la considération d'un résultat de celle de la gestation qui l'a mûri ; mais c'est le résultat qui compte. — Le second caractère de leur volonté c'est qu'elle *recherche les obstacles* pour les vaincre. On peut penser que souvent

le passionné impétueux s'intéresse pour lui-même, moins au contenu, au prix de la victoire qu'à la victoire même. Généralement le propre de ces sur-actifs, c'est de préférer l'action à ce qu'elle institue. L'émotivité fait ici sentir son influence en suscitant l'inquiétude et les satisfactions de la compétition. Ces deux derniers traits se confondent dans l'agressivité : l'ennemi est le plus grand obstacle et il sait, quand il est vaincu, qu'il est vaincu.

Cet attachement à l'action pour l'action, ce souci de compétition permet de comprendre que, par esprit vindicatif, un passionné impétueux puisse trahir la cause à laquelle il devrait se dévouer, si l'on méconnaît les services qu'il lui rend. C'est parmi les impétueux qu'il doit être possible de rencontrer le plus d'exemples de la conduite de Coriolan : Condé se ralliant aux Espagnols, le connétable de Bourbon trahissant le roi de France en sont des exemples illustres. Le groupement EA l'emporte sur la secondarité comme faussée par un traumatisme d'orgueil. Sous une forme atténuée l'impétuosité entraîne trop souvent l'agressivité critique, l'acrimonie offensive, dont le Grand Arnauld a fourni maint exemple.

Comme l'émotivité ne peut pas être entièrement absorbée par l'action, même infatigable, il y a toujours, autour de l'activité de ces passionnés, comme un halo religieux. Ils ne méconnaissent jamais l'importance de la religion. Les plus égoïstes essaient de la capter, comme Napoléon au profit de son ambition ; les autres ne dissimulent pas l'estime qu'ils lui portent. Fichte voulait ériger sa doctrine en philosophie populaire et religieuse ; la pensée de Hegel a pris sa source dans la religion pour finir dans la théorie de l'État et le primat de la philosophie, « Panthéon des formes divines »; saint Bernard manifeste un égal souci de la pensée religieuse et de l'organisation ecclésiastique. Newton soulevait son chapeau au nom de Dieu ; Pasteur unissait le respect et le désir de la grandeur sociale avec la foi catholique; Claudel confond le drame et la théologie.

Pour la secondarité elle impose à leur vie l'exigence de la *systématisation intellectuelle* et de l'*organisation sociale*. Leur volonté

n'est pas une volonté primaire qui se distribue en volitions indépendantes. Ils n'ont guère qu'une volonté, la même, dont la réalisation se poursuit toute leur vie. En un sens ils résistent à tout obstacle. Abattus, victorieux, ils continuent : abattus, pour repartir, même sans aucune chance de succès, à la poursuite de la victoire ; victorieux, pour ajouter de nouvelles victoires à leur victoire ancienne. L'émotivité entretient en eux une exigence infinie.

Le rapport de la secondarité au présent qui est essentiel à l'action engendre assez souvent chez certains p. impétueux la fourberie. S'il faut qu'ils promettent pour réussir, l'impatience de leur désir les induira à promettre ; mais comme leur désir n'est comblé par aucun succès, ils reprennent leur route après avoir promis et sans plus tenir compte de leur promesse. Mais d'ordinaire l'intensité de leur désir est si apparente que n'importe quel observateur devine cette fourberie au moment où elle se manifeste. — De même ces passionnés impétueux peuvent être très brutaux : l'activité multipliée par l'émotivité l'emporte et masque la secondarité : cela diminue l'importance des considérations de droit qui suppose le règne de la secondarité sans trouble affectif. Or celle-ci, chez le p. trop impétueux, est au service de l'activité qu'elle munit de moyens, mais ne s'impose plus à elle. Il ne reste plus qu'un sentiment dans l'esprit du passionné devant celui qui lui résiste : le besoin de le briser.

La contre-partie de ces traits de caractère est l'ascétisme à l'égard de tous les besoins corporels et de toutes les satisfactions mesquines. L'impétueux asservit son corps comme ceux qui l'entourent et l'avidité produit en lui des effets comparables à ceux de l'avarice chez les sentimentaux très secondaires. On peut distinguer trois degrés, d'après l'intensité des propriétés intéressées, dans le progrès vers l'ascétisme. Au plus bas la tyrannie de l'activité et de sa visée maîtresse détourne le sujet de la satisfaction des autres tendances, sinon dans les limites où leur satisfaction est compatible avec la poursuite de la fin principale : il accepte le plaisir, mais ne lui reconnaît qu'une importance subordonnée. Au deuxième degré les

tendances organiques et mineures sont fortement refoulées et leur satisfaction est limitée à ce qu'elles exigent d'indispensable. Au dernier terme, si par exemple l'ascétisme s'accompagne d'une approbation doctrinale, admise par le sujet, par exemple religieuse, il devient d'effet fin avec ce que peut apporter d'inexorabilité dans la poursuite de cette fin une activité chargée sans contrepoids d'une émotivité et d'une secondarité supérieurement puissantes.

Ces indications, facilement autorisées par l'analyse de la conduite des passionnés que leur activité domine, suffisent à les caractériser ; nous allons passer maintenant à la considération des passionnés que la prédominance de la secondarité rend moins violents, sinon moins impérieux.

PASSIONNÉS LABORIEUX

Parmi les passionnés pré-secondaires ou, comme il vient d'être dit, *laborieux*, nous pouvons citer Louis XIV, Bossuet, Auguste Comte, Colbert, Guizot (nL), Zola, Flaubert, P. Bourget. Chez tous la vivacité de l'émotivité et la puissance de travail sont dominées par la secondarité qui en fait, s'ils sont en situation de commander, des organisateurs, s'ils sont en situation d'obéir, de grands commis.

L'exemple de Louis XIV est ici instructif. Dans la mesure où la grandeur de la France au XVIIe siècle a résulté de son influence, il a suffi pour qu'elle soit puissante qu'il choisisse ses ministres et ses agents suivant ses affinités caractérologiques. C'était certainement un passionné impérieux, mais on peut juger qu'il était plus secondaire qu'actif parce que, s'il a commis des fautes graves par excès d'ambition, si, comme beaucoup de passionnés, il a contribué à épuiser le peuple qui était au service de ses entreprises, il n'a manqué ni du sentiment de ses devoirs de roi, ni, comme en témoigne son Testament, de la connaissance exacte de ses défauts, ce qui suppose un dédoublement de soi-même difficile par le primat de l'activité, plus facile par l'appui donné à la réflexion sur soi par la

secondarité. Il a donc suffi qu'il choisisse ses ministres et les exécuteurs de ses volontés parmi les hommes plus ou moins semblables à lui-même pour mettre à la tête de ses services des chefs ayant la puissance de travail et les qualités propres à des passionnés actifs et secondaires. Ses généraux sont Condé et Turenne, ses ministres Louvois et Colbert, son prédicateur Bossuet, et ainsi de suite. De grands hommes travaillant avec le grand roi font le grand siècle, mais le pays en sort en grande partie épuisé.

Auguste Comte est le type du systématique, mais s'il entreprend de systématiser le savoir c'est pour assurer la réorganisation de la société ; et la rencontre avec Clotilde de Vaux, lui donnant la conscience de sa forte émotivité, l'oriente, malgré sa formation de polytechnicien et sa systématicité de secondaire, mais trop tard, vers la reconnaissance de l'importance de la religion.

Des romanciers, secondaires par le caractère, comme Flaubert, Zola et Bourget suffisent à montrer la modification du roman quand la secondarité du romancier s'accroît. Chez les deux derniers surtout, mais aussi chez le premier la préoccupation sociale est capitale. Le roman est tiré vers l'analyse de la société. La subjectivité du roman d'analyse disparaît devant l'étude objective ; et le goût des aventures le cède à la peinture des conditions sociales. Zola a fini dans la prédication prophétique. Nous sommes avec Flaubert aux confins extrêmes de l'art, car celui-ci ne se reconnaît plus que dans le travail du style.

S'il fallait parmi ces hommes en retenir un pour le faire représentatif de tous les autres, on pourrait choisir Colbert. Il concentre en lui toutes les qualités du passionné pré-secondaire. Il dispose d'une immense puissance de travail, met au service de l'État toutes les énergies de son caractère, manifeste un dévouement sans autres limites que celles de ses forces physiques aux intérêts publics. Il est plein d'initiative, réfléchi, prudent, persévérant, il aime la grandeur, résiste au roi, quand il le doit, autant qu'il peut, mais il le sert avec une fidélité par laquelle il va jusqu'à se faire sa victime.

Deux observations, s'appliquant aussi bien aux deux variétés de passionnés impérieux, doivent être faites ici :

a) l'union de l'activité et de la secondarité, comme cimentée par l'émotivité, finit par faire à un passionné impérieux une seconde nature qui s'oppose à la spontanéité organique. Elle facilite à ce point l'intégration d'un homme dans un milieu social à forte structure qu'il peut se produire en lui comme un dédoublement entre l'homme social et l'homme privé. Cela entraîne la conséquence que l'homme se comporte de manières différentes et éventuellement opposées dans les conjonctures qui n'intéressent que l'homme privé et dans celles qui au contraire sont en continuité avec l'homme social. Ainsi le même homme peut être par lui-même vérace et menteur dans sa fonction : le passionné est honnête et ne ment qu'exceptionnellement ; mais tout change si le même homme est intégré dans l'organisation sociale à laquelle sa structure lui permet d'appartenir en en épousant les passions. Dès lors si l'intérêt, juste ou supposé, de cette organisation sociale exige qu'il mente, il se met à mentir avec un sentiment perverti du devoir, mais encore capable d'aller jusqu'au sacrifice. Ceci permet d'apparaître à un nouveau type de mensonge qu'on peut appeler technique (cf. LE SENNE, *Mens. et Caract.*, p. 293). Ce qui est vrai de la véracité l'est également de toute l'activité de l'individu : un personnage social s'est substitué en lui à son individualité originelle. Il échange chaque fois l'un contre l'autre quand il entre en service ou qu'il en sort. Il ne se fait pas pour le passionné comme pour les autres caractères un compromis entre l'homme naturel et l'homme social, ils se juxtaposent ou permutent entre eux suivant les conditions du milieu social ;

b) il convient d'indiquer la grande importance de l'opposition entre étroitesse et largeur du champ de conscience pour la subdivision des passionnés et notamment des passionnés impérieux. La force et la concentration avec lesquelles ils se donnent aux objets de leur activité est à la fois accrue et spécifiée par le rétrécissement de

la conscience. On peut dire que *le rétrécissement de la conscience assure la prévalence des déterminations théoriques et pratiques, tandis qu'au contraire, plus la conscience est large, plus le sujet tend à subordonner les déterminations à l'existence.* La confrontation de Bossuet et de Fénelon serait ici instructive. Tous deux sont des autoritaires et manifestent à un haut degré les caractères des passionnés ; mais les dogmes, les règles, l'oraison vocale et généralement tout ce qu'il y a dans la religion de déterminé et on peut dire d'ecclésiastique est pour Bossuet d'importance majeure ; au contraire Fénelon porte dans toutes ses activités, la vie religieuse, la direction spirituelle, la pensée politique et sociale, même le goût littéraire, la même prédilection pour la « simplicité », l'insouciante simplicité de l'âme et de l'amour, l' « ingénuité », la « pureté », bref pour l'existence au détriment de l' « ingéniosité » ou de la « raideur », et de tout ce qui détermine le moi et lui fait ce qu'il appelle en quiétiste sa « propriété ». Ainsi il écrit : « Rien n'est donc ni meilleur ni plus grand que d'être simple c'est-à-dire jamais occupé de soi. » (On trouvera bien d'autres textes et on vérifiera l'identité d'un même sentiment dans les *Maximes des Saints*, la *Lettre à l'Académie*, le *Télémaque* et sa correspondance en lisant l'ouvrage d'Albert CHÉREL, *Fénelon ou la religion du pur amour* (Paris, Denoël & Steele, 1934) où la qualité de l'âme de Fénelon est clairement révélée.) — On résumerait l'opposition en disant qu'un caractère peut, soit subordonner l'unité de l'existence mentale à celle des déterminations, soit faire la subordination inverse : dans le premier cas Dieu est considéré comme l'unité d'un principe de systématisation que la pensée désigne, dans le second comme l'unité d'une âme que l'amour pur peut seul obtenir. *Mansiones multæ sunt in domo Patris mei :* la diversité caractérologique distingue les jansénistes, les quiétistes, les disciplinaires, les apôtres et ainsi de suite ; et Dieu, transcendant toutes les spécifications limitatives de l'esprit, s'offre à chacun de telle manière qu'il puisse se l'approprier. Ainsi la caractérologie peut favoriser en mêmetemps la connaissance mutuelle des hommes et la charité.

Fénelon pourrait ainsi servir de type à une famille, à une série caractérologique, qui pourrait être appelée celle des pass. impérieux *enveloppants*. Nul ne contestera qu'il ne soit autoritaire : il veut épurer la vie religieuse, réformer le royaume, convertir le roi, s'emparer des âmes ; il est ferme dans le combat, soit contre Bossuet, soit contre le jansénisme (CHÉREL, *op. cit.*, chap. XII). En Fénelon la douceur est par-dessus, la dureté par-dessous (*ibid.*, p. 198), où elle manifeste la force du groupement AS. Il poursuit ses fins avec obstination : éloigné du duc de Bourgogne il continue son action sur lui par personnes interposées (*ibid.*, p. 187 sqq.), il attaque par un intermédiaire le cardinal de Noailles, puis le nie (*ibid.*, p. 218), il essaie de dominer Louis XIV par le duc de Beauvillier et Mme de Maintenon (*id.*, pp. 162-3). Le machiavélisme qu'il condamne est une déloyauté articulée, la sienne est insinuante, par l'union de S et de L. Mais comme L le rend aussi très suggestible, le jour où il rencontre Mme Guyon il subit son empire pour la vie. On l'a rapproché de Rousseau, qui comme lui, n'aimait pas les déterminations, les médiations discursives, les démonstrations intellectuelles, où il s'empêtrait et qui ne le convainquaient pas ; il a dans sa postérité Lamartine (CHÉREL, p. 270) : les deux sont ses parents par la largeur du champ de conscience. Une caractérologie plus détaillée pourra reconnaître la réalité de traditions qui en définitive manifestent la parenté des caractères d'une génération à l'autre. Il faudrait ici qu'une analyse plus minutieuse que nous ne pouvons la faire poursuivît dans toutes les manifestations du caractère l'influence, l'instance de la largeur de la conscience, devenue chez certains hommes la propriété dominante.

Voudrait-on, pour faire la contre-épreuve, étudier un passionné étroit ? On pourrait faire cette étude sur le laborieux Guizot, dont l'étroitesse de conscience fait un obstiné et en définitive un maladroit, puisqu'il finit par mener à la ruine le régime dont il avait assumé la direction. Guizot est, par sa force rectilinéaire de conviction, évidemment apparenté aux sentimentaux *doctri-*

naires (p. 290) : comme eux c'est un émotif très secondaire et étroit. Mais il se distingue évidemment d'eux par son activité : c'est un grand travailleur, attaché comme tous les EAS à l'histoire, toujours prêt à revenir au pouvoir. Il s'oppose à Fénelon comme une volonté rigide à une âme insinuante.

PASSIONNÉS SÉVÈRES

Nous avons annoncé qu'au terme de l'évolution du caractère passionné vers la plus forte secondarité il faut mettre des hommes comme Joseph de Maistre, chez qui la domination de la secondarité aboutit à la suppression de toute spontanéité : ce sont eux que nous appelons pass. *sévères*. Ils nous mettent, quant au retentissement, aux antipodes des colériques aventuriers du type de Casanova ou Beaumarchais : condamnation de la nature, méfiance du premier mouvement, tyrannie de la règle, à la limite condamnation du monde empirique comme destiné à la déchéance, si l'autorité n'intervient à tout moment pour le retenir et le corriger. Les thèses principales de Joseph de Maistre devraient pouvoir se dériver de son caractère et ce caractère même devrait être comparé à celui qu'une extrême secondarité fait à des sentimentaux comme les mendiants thésauriseurs, condamnés par elle à un durcissement quasi absolu par l'ascétisme ou à des flegmatiques transformés par elle en mécanismes d'horloge comme les jacquemarts (cf. *Mens. et Caract.*, respectiv. p. 279 et p. 299).

PASSIONNÉS TIRANT VERS LES FLEGMATIQUES ET LES SANGUINS

Pour achever de parcourir le domaine du caractère passionné, sans autre prétention que de le reconnaître, aussi longtemps du moins que l'établissement de nombreuses psychographies ne permettra pas d'en préciser la carte, nous allons marquer la place des passionnés paraflegmatiques et parasanguins.

PASSIONNÉS MÉTHODIQUES

Les passionnés *méthodiques* sont les passionnés paraflegmatiques : on pourrait dire qu'ils forment le centre des AS. Nous comprenons parmi eux saint Thomas d'Aquin, Descartes, Turenne, Cuvier, Gladstone, Raymond Poincaré.

On glisse des passionnés purs aux passionnés voisins des flegmatiques par une subordination de l'émotivité, qui la rend parfaitement docile à l'égard des directions intellectuelles de l'action ; et, si l'on n'y regarde de près, on peut les prendre pour des flegmatiques qui n'ont pas d'autre souci que des idées philosophiques, sociales, juridiques, auxquelles ils soumettent leur action. Mais dès qu'on considère leur action même, elle fait sentir une force dans laquelle il est aisé de reconnaître l'énergie affective. Ce sont des esprits profondément sérieux, fidèles à la tâche qu'ils ont adoptée, capables des plus hautes vertus sociales, dévoués à l'État, à l'Église, en général aux institutions qu'ils servent, ayant le sentiment vif de leur valeur, mais mettant cette valeur dans les services qu'ils rendent. Il est rare que la régularité de leur conduite, le sérieux de leurs préoccupations, la grandeur un peu sévère de leur activité ne leur concilie pas de tous une estime allant jusqu'à l'admiration. De toutes les propriétés constitutives de ce caractère, c'est la secondarité qui fait leur allure. Ils sont au minimum impulsifs, assurent un travail puissant, mais régulier, semblent essentiellement méditatifs, mais leur méditation à la différence de celle des parasentimentaux, est de l'ordre intellectuel et non plus affectif. Pour eux Dieu est un être qui se démontre plutôt qu'il ne se saisit par intuition, la patrie ou la société se confondent avec l'ordre de l'État. Mais, si intellectuels qu'ils soient, ils se distinguent fréquemment des flegmatiques en ce que leur pensée s'insère dans une institution sociale ou qu'ils ont fait dans leur vie une place à l'action militaire ou politique. Bref ce sont, comme tous les grands passionnés, des âmes à très forte tension, mais cette tension joue au bénéfice de la systématisation.

PASSIONNÉS PARASANGUINS

On peut enfin penser qu'il doit exister entre les passionnés et les sanguins, quand l'émotivité et la secondarité des passionnés s'abaissent, une variété de passionnés chez qui les caractères d'intelligence claire et de sens pratique qui distinguent les sanguins, en même temps que leurs intérêts caractéristiques, se trouvent assez accentués pour que ces passionnés puissent être dits parasanguins. Naturellement ces passionnés de transition peuvent comporter des modalités différentes suivant leurs autres propriétés, et notamment l'ampleur de leur champ de conscience. Aussi n'est-ce qu'à titre d'échantillon que nous en considérerons une famille moyenne, de conscience plutôt large, que nous appellerons passionnés *circonspects*.

L'essence des pass. circonspects paraît être une maîtrise de soi rendue plus facile par la diminution de l'émotivité qui risque moins de les entraîner et l'atténuation des contraintes de la secondarité. La puissance du groupement ES qui oriente vers un idéal élevé s'affaiblit, mais sans disparaître et de plus en plus le sens pratique croît en importance : il y a donc des chances que le passionné circonspect paraisse privilégier ses intérêts propres, si par ses autres aspects il participe de la grandeur des passionnés. Ainsi Gœthe indignait Beethoven par sa condescendance envers les puissances politiques et il a laissé derrière lui une réputation bien établie d'égoïsme. En outre il rappelle les sanguins par la diversité de ses intérêts littéraires, son goût, assez volage, pour les femmes, enfin ses intérêts scientifiques. Tout cela invite à le ramener vers les primaires et les froids sans pourtant que l'on puisse lui refuser de participer de la puissance des passionnés : nous serions donc là sur le versant symétrique de celui qui, avec les passionnés tourmentés, descend vers les nerveux.

Il nous amène au seuil des sanguins dans l'étude desquels nous allons maintenant pénétrer.

V. — LES SANGUINS (nEAP)

152. Entre les colériques ou les passionnés d'une part et les sanguins ou les flegmatiques de l'autre nous passons la seconde des démarcations principales qui divisent la population humaine suivant les caractères. En la franchissant nous abandonnons les caractères les plus importants pour l'histoire, si l'on fait consister l'histoire dans la production des événements politiques et militaires. Ce n'est pas que nous ne devions rencontrer des sanguins et des flegmatiques qui aient joué un rôle historique, ce n'est pas non plus que leurs activités préférées ne puissent avoir de l'importance pour le développement proprement politique de l'humanité, il reste que l'affaiblissement de l'émotivité diminue la puissance du groupement EA, comme le faisait chez les nerveux et les sentimentaux, celui de l'activité et que par suite les actifs non-émotifs délaissent d'ordinaire les grands rôles de la vie active en préférant les intérêts auxquels la pensée abstraite est capable de donner satisfaction.

Le refroidissement du caractère crée par l'opposition qu'il suscite entre émotifs et froids une déhiscence intercaractérologique extrêmement importante, qui permet de considérer la coupure entre eux comme plus grave que la coupure entre les émotifs-inactifs et les émotifs-actifs. — Il est évident que l'émotif très émotif doit toujours paraître à un spectateur, qui ne ressent pas à l'intérieur de lui-même les mêmes mouvements viscéraux et mentaux, un homme un peu fou et par suite assez dangereux ; d'autre part en le voyant ce spectateur froid ne peut pas ne pas s'étonner de ne pas éprouver lui-même les mêmes transports et, quand il cesse de s'inquiéter de l'exubérance de l'autre, il doit ressentir une grande curiosité à l'égard de cette puissance intérieure dont il ne participe lui-même que faiblement. Aussi le sanguin se défend par la raillerie quand il ne regrette pas de ne pouvoir atteindre à la chaleur intime des émotifs ; le flegmatique condamne la *Schwärmerei*, l'enthousiasme, en défendant l'objectivité. — De son côté l'émotif ne peut approcher

de l'actif non-émotif sans s'étonner de la froideur qu'il rencontre et qu'il reconnaît par une impression immédiate, comparable à celle que l'on éprouve lorsqu'ayant la fièvre on met la main sur un métal froid. Tour à tour il plaint l'infortuné sans cœur, s'en étonne, le craint et le fuit. La frontière entre les gens émotifs et les gens froids serait donc une cause ordinaire de guerre si d'abord la continuité des familles caractérologiques n'en faisait une limite presque idéale ; en outre l'affinité caractérologique ne comporte pas seulement des composantes d'identité, mais aussi des composantes d'opposition : il en résulte que des émotifs et des non-émotifs peuvent se trouver unis précisément par la nécessité qui force un homme à chercher dans un autre ce qui lui fait défaut à lui-même. Enfin ces caractères qui s'opposent par certaines de leurs propriétés s'identifient par d'autres et par suite la soudure entre les deux caractères finit par être plus forte qu'elle ne serait s'ils étaient complètement identiques. — Ces considérations ne font pourtant pas que l'opposition entre les émotifs et les froids ne se présente immédiatement comme la plus profonde de toutes celles qui peuvent séparer les hommes.

En gros l'affaiblissement de l'émotivité fait des actifs non-émotifs des hommes à l'esprit clair : l'intellectualité domine leur vie, ils agissent d'après ce qu'ils pensent et par suite leurs intérêts, ou sont intellectuels, ou doivent au moins prendre la forme intellectuelle. Mais on peut marquer tout de suite, avant d'entrer dans la considération séparée des sanguins et des flegmatiques, en quoi l'intelligence des uns se distingue de celle des autres. — C'est évidemment le retentissement qui doit rendre raison de la différence des deux types d'intelligence. Les sanguins sont des primaires : cela veut dire qu'ils sont à réaction rapide sans que, à cause de l'affaiblissement de l'émotivité, ils doivent être impulsifs ; mais leur secondarité est faible, leur pensée doit donc rester dans le présent. Il en résulte qu'ils doivent avoir, toutes choses égales d'ailleurs c'est-à-dire indépendamment de leur coefficient intellectuel propre, l'esprit rapide et la conception claire. Au contraire les flegmatiques sont des

secondaires : chez eux la rapidité de la conception doit donc reculer devant la réflexion, causée par l'inhibition due à la secondarité ; mais par une contre-partie qui fait intervenir la secondarité dans sa positivité, leur intelligence doit comporter les avantages, et aussi les inconvénients de la systématisation. Si la science est à la fois expérimentale et théorique, inductive et déductive, elle doit intéresser à la fois les sanguins et les flegmatiques ; mais les premiers doivent en préférer l'aspect expérimental, les seconds l'aspect théorique.

Nous ne prolongerons pas ces considérations *a priori ;* nous allons étudier les deux caractères, et d'abord les sanguins, dans les déterminations statistiques que l'enquête d'Heymans et de Wiersma met à notre disposition, puis dans celles, dont nous verrons la concordance avec les premières, à trouver dans la documentation biographique.

Signalement statistique des sanguins

153. Nous allons rassembler dans ce tableau les nombres les plus intéressants qui caractérisent les sanguins parmi les autres caractères. Mais la constitution de ce tableau au moyen des résultats de l'enquête statistique et de l'utilisation statistique de l'enquête biographique ne va pas sans difficultés. En effet pour vingt-cinq propriétés Heymans et Wiersma ont obtenu l'accord entre les deux enquêtes (cf. *art. cit.*, p. 55), mais pour quatorze autres, la concordance faisait défaut. Nous allons donc considérer d'abord les propriétés concordantes en indiquant le taux de l'enquête statistique, préférable, puisque la base en est beaucoup plus large ; puis nous passerons de là à l'examen des propriétés controversées.

PROPRIÉTÉS CONCORDANTES

q. 2, 1°, pour l'*assiduité au travail*, les actifs-primaires se tiennent au niveau égal de 90, tandis que les actifs-secondaires atteignent le même maximum de 99 par rapport à la moyenne générale qui est de 56,4 ;

q. 7, 2°, pour la propriété *bedächtig, réfléchi,* le maximum appartient au flegmatique avec 75,4 ; mais il est suivi par le sanguin avec 55,8 qui précède le passionné au taux de 51,3. L'*impulsivité* est donc chez le sanguin refoulée bien qu'il soit primaire, ce qui prouve la dépendance de l'impulsivité par rapport à l'émotivité. Le niveau (43,2) des sanguins est égal à celui des amorphes (44,9) mais tout de même intermédiaire entre celui des nES : apathiq. et flegm., 13.3 et celui des EP, 75,7.

q. 10, 2°, les sanguins pour *la froideur et l'objectivité* viennent en quatrième rang avec 53,7 après les autres non-émotifs : flegm., 73,1 ; nEnA, 63,5 ; les passionnés tombent à 29,6 au-dessous de la moyenne de 40,6.

q. 32, 1°, les sanguins atteignent tout juste, avec 50,5, à la moyenne, qui est de 50,8, à l'encontre des EA qui tiennent nettement la tête pour la disposition à parler de façon *décidée et nette.*

q. 15, 1°, ils viennent immédiatement après les colériques pour la *gaieté.*

q. 18, 1°, de même qu'immédiatement après eux, mais assez loin pour la *facilité à se réconcilier.*

q. 29, 1°, nous arrivons ici à la propriété la plus caractéristique des sanguins : ceux-ci détiennent nettement le maximum en ce qui concerne le *sens pratique.* Voici au reste les nombres pour les divers caractères :

Sanguins	81,1
Passionnés	75,5
Colériques	71,6
Moy.	59,5
Flegmatiques	59,0
Apathiques	50,0
Amorphes	49,0
Sentiment.	47,8
Nerveux	41,9

q. 40, 1° et q. 33, 4°, il est remarquable qu'ils partagent (63,2) avec les flegmatiques (66,1) le maximum pour l'exactitude de l'*observation* et qu'ils tiennent la tête avec 14,7, suivis des colériques (10,1) puis des nerveux (9,2) pour le don du *dessin*.

q. 46, 2°, en matière *sexuelle*, leur continence est moyenne, inférieure à celle des flegmatiques, des passionnés et des apathiques, supérieure à celle des colériques, des nerveux et des amorphes.

q. 49, 1°, les sanguins viennent après les colériques (max.) et les nerveux par le *désir des honneurs*. Flegmatiques et apathiques sont en fin de liste.

q. 47, 1°, ils viennent après les autres primaires pour le *contentement de soi-même*, mais avant tous les secondaires.

q. 53, 3°, ce sont les plus *libéraux* (33,7) des éducateurs et q. 57 (div. quest.) ils ont en gros la même attitude en politique.

q. 55, 2°, les nAnE mis à part, ils détiennent le maximum de l'*égoïsme ;* et ce chiffre (24,2) les distingue défavorablement des colériques (14,4) ; aussi n'est-il pas étonnant que (q. 59, 1°) leur *patriotisme* soit bas (25,3) : ce qui les met après les passionnés, puis les flegmatiques, et enfin les sentimentaux.

q. 54, 1°, la *bonté* des sanguins *pour leurs inférieurs* est plus basse que la moyenne ; et q. 67, 1°, ils sont médiocrement *amis des animaux*.

qq. 62-63, 1°, l'*honorabilité* et la *véracité* des sanguins sont sensiblement inférieures à la moyenne.

d'après les nombres de la q. 83, 2°, les sanguins détiennent le maximum de la *présence d'esprit* avec 65,3, devant :

Les colériques	63,8
Les flegmatiques	63,6
Les passionnés	61,3
Moyenne	48,7.

Ce maximum est à rapprocher du maximum de l'esprit pratique.

q. 65, 1°, *ardemment religieux* : par le taux de 13,7 les sanguins sont inférieurs à la moyenne pour le sentiment religieux.

q. 78, *sport* : les sanguins et après eux les amorphes tiennent le maximum pour cette propriété.

q. 70, 1°, *courage* : enfin amorphes (53,1) et sanguins (52,6) détiennent avec les flegmatiques (55,1) le maximum de courage.

Nous rappelons que pour ces propriétés la concordance entre l'enquête statistique dont nous donnons les chiffres parce qu'ils sont fondés sur une base plus large et l'enquête biographique est régulière.

PROPRIÉTÉS DISCORDANTES

Il n'en est plus de même pour quatorze autres propriétés. D'après l'enquête statistique « les sanguins sont calmes, persévérants et patients ; intelligents, ponctuels et doués pour les mathématiques ; peu portés à rire, sans vanité et fermés ; enfin ils sont aussi critiques, méfiants, aiment les jouissances de la table, sont bons orateurs et musiciens » (*op. cit.*, p. 56) : sur tous ces points les résultats de l'enquête biographique sont opposés aux précédents. On devrait donc douter de la valeur de ces méthodes s'il n'était possible de découvrir la loi de ces divergences. On la met en évidence en classant les sanguins de l'enquête statistique suivant le degré du retentissement, d'après le plus ou moins grand nombre de critères servant à reconnaître la primarité (ou la secondarité). On constate alors que les sanguins de l'enquête statistique se rapprochent des autres quand leur primarité croît et que par suite, si les sanguins des biographies divergent des autres, c'est 9 et même 12 fois sur 14 parce qu'ils sont plus primaires que la moyenne des autres.

Un tableau permet de juger de la régularité ordinaire des résul-

tats obtenus quand on prend soin de tenir compte du degré de retentissement (*op. cit.*, pp. 58-59) :

Quest.		Flegmatiques		Sanguins	
		Sur-secondaires	Sous-secondaires	Sous-primaires	Sur-primaires
1	mobile	10,9	18,8	30,8	47,0
	calme	85,7	79,1	67,9	47,0
6	facilement découragé	10,1	8,7	15,4	17,6
	persévérant	65,5	68,4	64,1	64,7
	entêté	26,1	15,0	7,7	17,6
89	patient pendant la maladie	67,2	53,4	43,6	23,5
	impatient	10,1	14,7	20,5	35,3
27	conception rapide	47,9	50,3	62,8	64,7
	intelligent	71,4	67,8	44,9	35,3
	superficiel	5,9	17,8	17,9	35,3
	sot	4,2	0,6	0,0	5,9
85	ponctuel	93,3	84,1	71,8	47,0
	non	2,5	6,6	11,5	35,3
33	talent mathématique	21,0	15,9	16,7	17,6
88	beaucoup rire	15,1	26,6	39,7	41,2
	peu rire	73,9	56,6	43,6	58,8
	ne jamais rire	0,8	0,6	2,6	0,0
48	vaniteux	10,1	9,1	19,2	35,3
	non	73,1	61,6	55,1	52,9
61	démonstratif	22,7	46,3	42,3	47,0
	fermé	68,9	36,9	41,0	29,4
44	jouissances de la table	26,1	31,9	44,9	64,7
	non	55,5	49,4	33,3	17,6
39	discours publics	16,0	25,0	29,5	41,2
33	talent musical	9,2	11,3	21,8	23,5

Ce tableau montre que, si nous pouvions disposer d'un nombre assez grand de psychographies obtenues directement par l'observation de contemporains ou soigneusement faites sur des biographies, il nous serait possible de pousser plus avant la discrimination des caractères en sur- ou sous-primaires, et en sur- ou sous-secondaires, et de même pour les autres propriétés, soit fondamentales, soit dérivées.

Portrait psychographique du sanguin

154. Avant d'aborder le portrait du sanguin, voici une liste de sanguins historiques : nous indiquerons d'abord leurs noms sans tenter de les classer :

Bacon, L. Brunschvicg, Paul-Louis Courier, Fontenelle, Anatole France, Haeckel, Helvétius, Henri IV, Lessing, Lucien Lévy-Bruhl, Louis XVIII, Machiavel, Marmontel, Mazarin, Metternich, Montesquieu, Ostwald, Henri de Régnier, Mme de Sévigné, Shaftesbury, Talleyrand, Voltaire.

155. On peut descendre sur ce caractère, soit à partir des colériques, par diminution de l'émotivité, puisque colériques et sanguins ont en commun le groupement AP, soit à partir des sentimentaux par opposition.

La première voie nous permet de reconnaître immédiatement quelques traits de caractère communs entre colériques et sanguins : ainsi

q. 2, 1°, les uns et les autres sont *continuellement occupés*	Col. 90,7	Sang. 90,5
q. 25, 2°, *ils cherchent les résultats prochains*	— 52,1	— 61,1
q. 27, 1°, *rapidité de conception*	— 59,9	— 63,2
q. 29, 1°, *esprit pratique*	— 71,6	— 81,1

Mais des différences apparaissent quand il s'agit de propriétés subissant l'influence de l'émotivité : ainsi

q. 7, 1° et 2°, les sanguins sont bien moins *impulsifs* (43,2) que les colériques (73,2) et sont beaucoup plus circonspects (55,8) qu'eux (19,1) ;

q. 10, 1°, les colér. sont *violents* au taux de 75,9 ; ce taux tombe pour les sanguins à 35,8 ;

q. 37, 2°, *concis et réel*, le sang. fait 62,1 et le colér. seulement 38,9 ;

q. 55, 1°, l'émotivité rend le colér. plus *compatissant* (78,2) que

le sanguin (57,9). On voit assez nettement par ces quelques nombres que la baisse de l'émotivité contribue à transposer les diverses propriétés résultant de l'activité primaire sur le plan intellectuel : il en résulte fréquemment que le sanguin gagne en distinction ce qu'il perd par rapport au colérique en cordialité.

156. A) Si l'on prend l'autre voie et si l'on descend sur les sanguins à partir de leurs contraires, les sentimentaux, il se rencontre alors une opposition qui entraîne ou exprime les autres, c'est celle de l'introversivité à *l'extraversivité*. Les sentimentaux, comme chargés d'une masse intérieure de sentiment, d'une lourdeur cœnesthésique, semblent tourner le dos à la perception. Ce qui au contraire caractérise le sanguin, qu'on l'en félicite ou qu'on l'en plaigne, c'est un extrême allégement de l'intimité dont il arrive qu'elle soit toute proche de s'exténuer au point de disparaître. On pourrait dire que chez le sentimental nous avons affaire à la limite à une âme sans esprit, chez le sanguin à un esprit sans âme. Il doit en résulter un demi-tour de l'attention : il faut au sanguin un appui, il le trouve dans l'extraversion, dans la perception et l'analyse du monde extérieur.

De là suivent une variété de conséquences : C. G. JUNG dans *Psychologische Typen* (Rascher, Zurich et Leipzig, 1920 ; 7e mille, 1937) a cherché à reconnaître les divers aspects de l'extraversion et de l'introversion en rapport avec la pensée, l'affectivité, la perception et l'intuition. Les traits qu'il assigne à l'extraversivité sont, faute de la substructure d'une distinction fondée des caractères, des traits qui appartiennent à des caractères différents ; mais ce sont surtout des propriétés de flegmatique comme l'objectivité ou de sanguin comme, chez le « perceptif extraverti » (p. 521), le sens des faits, le goût de l'observation ou, chez l' « intuitif extraverti » (p. 528), l'orientation vers le futur et le nouveau. De façon générale il est vrai, comme le marque Jung, que l'extraversion impose au sanguin et souvent même au flegmatique la soumission, voire l'esclavage envers l'objet, dans lequel il est menacé de se perdre. Mais,

par ce rôle compensatoire de l'inconscient qui est une des idées les plus suggestives de Jung, il arrive qu'un « égocentrisme » (p. 484) vienne faire contrepoids à l'extraversion ; il ajoute même, en donnant comme exemple le cas d'un libraire qui, ayant réussi à lancer son commerce, le compromit par un goût ancien, infantile, pour le dessin et la peinture, un égocentrisme dominé par des préoccupations d'enfance. — Retenons aussi de certains passages de Jung l'observation suivant laquelle la perception de l'extraverti saisit l'objet absolument nu, c'est-à-dire ne mêle pas à sa perception un apport subjectif qui altère ce qui est perçu en le contaminant d'affectivité.

Cette double comparaison entre le sanguin et le colérique ou le sentimental permet d'assigner provisoirement au moins au sanguin une essence d'*extraversivité froide* dont il s'avérera qu'elle est bien essentielle à ce caractère, et par suite en fournit une image simplifiée, mais en gros exacte. Nous la retrouverons dans la plupart des constatations ultérieures.

157. B) *Présentation physique.* — Il serait intéressant qu'une caractérologie minutieuse de l'apparence, on pourrait dire une caractérologie séméiologique déterminât avec précision les signes immédiatement perceptibles d'un caractère de façon à fournir une première et assez bonne hypothèse de la nature d'un autre homme dans les premiers temps de sa rencontre avec lui, à peu près comme un homme du peuple estime à première vue et tout de suite la force physique d'un autre.

A quoi se reconnaît le sanguin ? Faute de cette détermination précise, on ne peut encore que donner des indications moyennes. D'abord, à la réserve des sanguins sur-actifs très primaires et étroits qui sont fébriles, le calme est caractéristique des sanguins qui vont pour la question 1, 2°, du taux moyen de 64,2 vers celui des flegmatiques, qui est de 80,9, à mesure que leur secondarité croît. Les flegmatiques à part, ce sont, avec les amorphes, les plus calmes des hommes. — Diverses raisons rendent ce calme plus caractéristique.

On rencontre souvent les sanguins dans le monde, car ils l'aiment ; en outre on sent ce calme ouvert ; enfin il ne résulte pas d'une forte secondarité qui masque ou affaiblit les réactions immédiates. Ce calme est en effet sensible aux impressions actuelles : les sanguins sont là, mêlés au monde, mais ils restent posés, tranquilles, et par suite ce calme tranche sur l'agitation des émotifs ou des primaires qui les entourent. Très fréquemment on sent dans l'attitude des sanguins une défense contre la contagion de l'agitation des autres. Leur froideur supprime leur primarité en l'intellectualisant. Ils pensent le mouvement des autres, mais ils le laissent à l'état d'objet. Cela donne à leur calme un air de manifeste silencieux.

Ils ne peuvent atteindre ordinairement à cette supériorité sur l'agitation d'autrui sans que cette habitude de la dominer s'exprime subrepticement. Cette expression est chez beaucoup de sanguins un sourire fin, très légèrement ironique, du coin de la bouche, plus creusé chez les sanguins étroits, plus fondu chez les autres. Le sourire est un des modes d'expression caractérologique les plus variés et les plus indiscrets : il serait particulièrement à étudier chez les sanguins et chez les secondaires, car, chez le colérique et généralement chez les émotifs, le sourire doit céder souvent à une excitation trop violente pour lui qui conduit au rire, si elle est favorable au moi, et chez le flegmatique il tend à disparaître dans l'objectivité de la pensée, comme chez le passionné ou le sentimental accentués dans le sérieux ou même la mélancolie ; il devient alors le sourire amer ou triste.

La voix du sanguin (cf. questions 87) reste d'ordinaire calme et posée comme toute son attitude ; les émotions, assez légères, s'y traduisent moins par des dénivellations d'intensité que par des différences de jugements ; car à la limite de l'extrême froideur un homme doit dire que « ceci est bien » et que « cela est mal » sur le même ton. Le sanguin, en présence d'un accident léger et grave, pense moins à s'exclamer, c'est-à-dire à évacuer une grande affectivité tout d'un coup libérée, qu'à déterminer la manière pratique d'y

répondre et on ne peut l'en blâmer. Ses mouvements peuvent s'accélérer sans que son cœur batte plus vite.

Il est ordinairement poli (q. 82, 2e, taux de 86,3 ; moy. de 82,7 ; c'est parmi les sentimentaux et les apathiques que se rencontrent le plus de gens grossiers dans leurs rapports avec les autres). La politesse en effet ne semble devoir être troublée que par des émotions violentes ou la négligence de l'inactivité : le sanguin échappe à l'une et à l'autre. En outre sa mondanité et son sens pratique doivent lui faire assez vite de la politesse une règle essentielle de vie. On trouve même des sanguins pour faire de la réflexion sur les usages de la politesse un objet privilégié de leur intérêt.

Leur vêtement est soigné et élégant, si du moins encore ici leur activité primaire ne les emporte pas. Ils suivent la mode, mais avec mesure. Cela doit faire partie de leur conduite mondaine. La recherche de l'effet ne les amène pas comme certains nerveux à se faire un costume expressif et même étonnant, à soigner un détail de vêtement à part des autres. Le goût, qui exclut l'émotivité excessive, et la docilité à la vie sociale apprennent aux sanguins la mesure, *avec plus de soin, quelque chose de méticuleux quand la conscience est plus étroite.*

158. *Tendances organiques.* — On peut d'abord considérer comme la première des tendances organiques la motricité, le besoin de mouvement et l'aptitude à y trouver de la joie. Sur cette tendance l'enquête statistique nous donne au moins une indication par les réponses à la question 78, *aime les sports.* Il est intéressant de considérer tous les chiffres relatifs à cette question. Les voici :

Sanguins	54,7
Amorphes	51,0
Colériques	46,3
Moyenne	44,9
Nerveux	44,3
Flegmatiq.	42,8

Sentiment.	41,6
Apathiq.	39,4
Passionn.	39,2

Ces chiffres se différencieraient certainement beaucoup si l'on tenait compte de la diversité des sports et particulièrement si l'on distinguait le sport professionnel du sport d'amateurs. Tels qu'ils sont ces chiffres manifestent nettement l'importance de l'opposition entre le groupement AP et le groupement ES. Il est remarquable que les amorphes se mêlent aux AP et que les passionnés à l'autre extrémité de la liste rejoignent les sentimentaux et les apathiques. Nous devons en retenir ici que le maximum appartient aux sanguins.

Plus généraux sont les nombres relatifs, soit à la jouissance des plaisirs de la table, soit à la vie sexuelle.

Pour les *jouissances de la table* le tableau reproduit p. 422 indique la décroissance régulière de leur importance, pour les actifs non-émotifs, des sanguins sur-primaires aux flegmatiques sur-secondaires. Relativement aux autres primaires, les sanguins et généralement les AP sont inférieurs nettement aux amorphes et aux nerveux ; mais, les apathiques à part, ils l'emportent sur les secondaires.

Une rencontre curieuse, qui n'est pas la seule, identifie les sanguins et les sentimentaux pour la *continence sexuelle* (q. 46, 2°) sur le nombre 60,0 à peu près égal à la moyenne de 59,2. Par ce nombre les sanguins sont inférieurs aux secondaires autres que les sentimentaux, mais supérieurs aux autres primaires. En fait dans la littérature des sanguins la sexualité tient une place importante et l'on peut dire qu'aucun caractère même n'accorde à la sexualité pure une place plus importante, mais c'est qu'elle s'y présente à nu. En effet chez les sanguins, le désir sexuel ne s'enrobe pas dans l'affectivité comme il fait chez les émotifs. Ni Voltaire, ni France, ni Henri de Régnier ne se présentent dans la description de l'amour

comme des tendres ou des passionnés. Ils en ont fait plus souvent des occasions d'ironie, de sarcasme, et de cynisme que de tendresse, et la composante par laquelle ils rendent l'amour le plus spirituel est encore le sentiment de la beauté. Par la chute de l'émotivité l'amour entre homme et femme est, au mieux, tiré vers l'amitié.

159. C) *Sens pratique.* — Ces considérations annoncent déjà la corrélation la plus caractéristique des sanguins, le sens pratique.

Le nombre, déjà utilisé plus haut, qui appuie cette attribution est fourni par la question 29, 1° : bien au-dessus de la moyenne de 59,5 pour la question *pratique et inventif*, les sanguins atteignent au chiffre élevé de 81,1 % et ne sont suivis que d'assez loin par les passionnés au niveau de 75,5 et les colériques à celui de 71,6 ; les caractères les moins pratiques sont les inactifs. Inversement ce sont les sanguins qui comptent le plus petit nombre d'individus sans esprit pratique, soit le nombre bas de 8,4 %.

Cette première donnée est immédiatement confirmée par les noms de sanguins illustres. Voltaire, Talleyrand ont toujours très bien mené leur fortune. Bacon est devenu chancelier d'Angleterre et s'il a prévariqué, c'est avec assez de prudence pour échapper au châtiment. Quel autre devoir que le succès ont servi Machiavel et Mazarin ? Beaucoup de sanguins font comme eux du sens pratique une profession dans la diplomatie, et généralement dans la vie. Qu'on lise les *Mémoires d'un Père* de MARMONTEL : on y trouve l'histoire d'un homme d'origine très humble qui, avec un talent médiocre, a su par son habileté s'élever aux premiers rangs de la société littéraire de Paris : on pourrait en dégager un *Manuel pour réussir*, car son récit est parsemé, sans doute en vue de l'instruction de ses enfants, de maximes propres à concilier à un homme la faveur des autres et le concours des événements. Fontenelle a mené près de cent ans une vie agréable et habile, sinon héroïque.

Le sens pratique et son attribution aux sanguins se comprennent aisément à partir des éléments de leur formule, à la condition toutefois qu'on ait une vue précise de ce qu'il comporte. Il ne faut

pas confondre en effet le sens pratique avec des notions parentes comme peut l'être le sens de l'organisation. Le sens pratique qui est attribué aux sanguins est l'art de trouver rapidement et de réaliser une solution à des problèmes qui s'offrent au cours de toute vie. L'esprit pratique est à proche portée, à assez courte vue, car il ne consiste pas à concevoir et poursuivre un résultat lointain, il se propose seulement de créer les conditions quotidiennement nécessaires à la conservation de la vie et à la prospérité du vivant.

Cette précision faite, on voit bien comment la formule des sanguins les prédispose à l'esprit pratique. D'abord P est la condition de l'adaptation au présent : la primarité assure l'attention au donné, la clarté de la perception et l'exactitude de l'observation, l'intérêt pour ce qui se passe comme il est impliqué dans l'extraversion, au besoin la promptitude de réaction. Encore faut-il que E ne vienne pas changer cette promptitude en impulsivité, que la force des émotions ne survienne pas pour fausser la netteté de la connaissance : justement les sanguins sont froids. Enfin l'activité indispensable serait compromise si l'inactivité intervenait à la traverse pour gêner l'exécution des actes nécessaires : l'esprit pratique n'est favorisé ni par la difficulté à se mettre en train, ni par la fuite devant les obstacles et la facilité du découragement, ni par l'indécision, ni par la tentation d'ajourner ce qu'on doit entreprendre, ni par aucun des effets de l'inactivité.

Si, malgré les chiffres qui ramènent les flegmatiques au niveau de la moyenne, on observe que la secondarité devrait servir le sens pratique par la multiplicité des moyens et des expériences qu'elle met à la disposition d'un homme, on doit répondre que la secondarité élève plus haut que le sens pratique : celui-ci est terre à terre, égoïste ; la secondarité éventuellement le gêne en subordonnant le moi à des sociétés qui le dominent ou en l'engageant dans des entreprises à haute portée et effets lointains. Il conditionne souvent le sacrifice : or nul ne jugera que le sacrifice puisse être une forme du sens pratique.

C'est donc à la fois par le concours des éléments de sa formule, des propriétés constitutives de son caractère et la permission provenant des défauts de sa nature que le sanguin apparaît comme si profondément prédisposé au sens pratique qu'on peut y voir *la résultante caractéristique* de son type. Il en est ici comme dans beaucoup d'autres cas. Ce qui fait à la fois l'originalité d'un caractère et sa vocation, c'est au moins autant ce qu'il n'est pas que ce qu'il est. Il ne faut donc pas, en caractérologie au moins, considérer les défauts au sens objectif de ce mot, qui en fait un synonyme de manque, comme s'ils étaient des défauts en son sens moral. Tout esprit limité est positif et négatif comme les déterminations qui à la fois le définissent et le limitent. Le caractère est la détermination du moi en tant qu'objet congénitalement définissable. Il doit être un rapport de puissances et d'impuissances et les unes et les autres se composent dans l'originalité.

Ainsi circonscrit le sens pratique compose trois traits essentiels :

1° il est *à courte portée :* ainsi les sanguins sont aidés par leur primarité à choisir le meilleur parti dans une situation donnée, même si, comme la plupart des situations pratiques, elle doit être provisoire. Il y a parallélisme chez le sanguin entre le sens pratique et le raccourcissement de la pensée, en tant que la systématisation secondaire n'intervient plus pour en étendre la portée ;

2° il tend moins à adapter les choses à notre idéal qu'à *nous adapter aux choses :* c'est ici que se précise une différence entre les sanguins et les passionnés ; le moi et son utilité sont subordonnés par le passionné à l'objet de sa visée ambitieuse par l'effet de sa haute tension intérieure, le sens pratique n'est pour lui qu'un moyen parmi d'autres pour des fins qui le dépassent ; au contraire il est pris pour fin chez le sanguin qui cherche moins la domination ou le sacrifice que l'utilité ;

3° enfin il *comporte l'initiative :* il consiste à trouver une solution où un autre n'en trouverait pas ; c'est justement parce qu'il requiert l'initiative que l'activité lui est indispensable ; et l'on comprend que

par suite ce soient les inactifs qui aient le moins d'esprit pratique.

S'il est vrai que le sens pratique des sanguins leur appartient par la vertu de leurs propriétés constitutives, leur supériorité doit se retrouver dans les propriétés qui peuvent apparaître comme apparentées au sens pratique.

C'est d'abord le cas de la *dextérité manuelle* (question 42) dont on peut penser que c'est un sens pratique joué. Voyons les chiffres. La supériorité des sanguins n'est plus si décisive puisque le maximum appartient aux colériques (76,7), mais au niveau des flegmatiques (71,1) et des passionnés (67,2), les sanguins profitent de leur activité, au taux de 68,4. On comprend aisément l'avantage des colériques. L'habileté mentale travaille sur des idées, l'habileté manuelle sur des choses. Contre celles-ci à cause de leur qualité, de leur masse et de leur inertie, l'émotivité des colériques peut leur être d'un certain secours.

Mais il y a une habileté manuelle qui est intermédiaire entre l'habileté intellectuelle et l'habileté physique, c'est *le dessin*. Les actifs-primaires d'après la question 33, 4°, *talent pour dessiner*, sont en tête ; mais ici c'est le sanguin (14,7) qui l'emporte assez nettement sur le colérique (10,1).

Pour le *talent oratoire* (q. 33, 2°) et le *talent d'improvisation en public* (q. 39), les sanguins détiennent chaque fois le maximum. Les colériques les suivent d'assez près. Ici la comparaison qualitative entre les orateurs suggère le sentiment que les colériques sont mieux adaptés aux auditoires populaires que l'émotivité touche et entraîne et les sanguins à des assemblées parlementaires, souvent plus sensibles à la finesse des argumentations qu'à la force des sentiments manifestés.

On peut encore confirmer la disposition du sanguin au sens pratique en montrant que les propriétés indispensables, positivement ou négativement, au sens pratique sont précisément celles qu'il possède. — Celui-ci, comme le faisait prévoir le maximum de l'aptitude au dessin, est *bon observateur* (question 40 : flegm., 66,1 ; san-

guins, 63,2 ; moyenne 52,2). Il est supérieur à tous les caractères par la *présence d'esprit ;* question 83, 2° : sanguins, 65,3 (maximum) ; flegm., 63,6 ; colér., 63,8 ; moy. 48,7. L'*impulsivité* ne vient pas trop gravement troubler sa pensée car, quoique primaire, il se tient à la moyenne (question 7, 1° : sanguins, 43,2 ; moyenne 43,6) ; il est même plus *réfléchi* que les secondaires-émotifs (question 7, 2° : sanguins, 55,8 ; passionnés, 51,3 ; sentimentaux, 39,8) et il échappe à *l'esclavage envers les principes* (question 7, 3° : sanguins, 3,2 ; moyenne 7,5) qui peut asservir les secondaires (moy. gén. 7,5 ; moy. sec. 12,2). Il est supérieur à tous les primaires par l'*indépendance du jugement* (question 31, 1° : sanguins, 62,1 ; moy. gén. 58,7 ; moy. prim. 49,35) et supérieur à tout le monde par la *rapidité de conception* (question 27, 1° : sanguins, 63,2 ; colériques, 59,9 ; moy. gén. 52,4). Il est *positif et objectif* (question 37, 2° : 62,1), presque à l'égal des flegmatiques (67,7) et il l'emporte avec lui sur tous les autres caractères (moy. gén. 49,3). Voilà un assez beau bilan intellectuel où se vérifient l'abaissement de l'émotivité et de la secondarité.

Pour être moins honorables, les conditions provenant des mobiles ne sont pas moins favorables au sens pratique. Il est rare en effet que par cette expression on entende d'ordinaire la fidélité au devoir et les vertus généreuses. L'*égoïsme*, en dehors des caractères inertes, amorphes et apathiques, distingue le sanguin (question 55, 2° : 24,2) qui dépasse même les EnA dont la moyenne est de 20,9. En effet il dépasse les autres actifs et les sentimentaux par le goût des *jouissances de la table*, comme nous l'avons vu ; il est plus que tous *désireux d'argent* (question 50, 1° : sanguins, 25,3 ; colériques, 22,2 ; moy. 20,6) : il est caractéristique que le minimum de la cupidité revient aux sentimentaux (15,9) dont la formule est complètement opposée à celle des sanguins. L'utilitarisme pratique apparaît bien ainsi comme le prolongement de l'esprit pratique. Toutes ces données sont rigoureusement homogènes.

C'est le même sens pratique qui sous une autre forme se prolonge

dans la vie sociale par l'*habileté dans les rapports avec les hommes*. A en juger d'après la civilisation du XVIIIe siècle français, qui a manifesté en grand le caractère des sanguins, ceux-ci aiment les salons, la mondanité, la conversation. Le sanguin n'est pas social au sens où l'est le passionné, qui aime dominer et diriger ; il n'est pas populaire comme l'est le colérique, qui se plaît avec les foules et devient facilement révolutionnaire ; il est proprement politique et mondain. La grande et petite diplomatie est un domaine privilégié de son activité, comme le prouvent les noms de Talleyrand, de Machiavel ou de Mazarin et comme le confirme un nombre de la question 62, 2°, *se comportant diplomatiquement* : sanguin, 27,4 (maximum).

160. *Intérêt pour les déterminations.* — Le fondement des considérations précédentes doit être dans l'intérêt pour les déterminations, produits clairs et distincts de l'analyse. Cet intérêt est le résultat même de l'extraversivité car, si l'introversion consiste à revenir vers l'obscurité de l'existence intime, l'extraversivité ne peut atteindre de données extérieures qu'à la condition qu'elles aient été distinguées les unes des autres par l'analyse qui les fait extérieures. Or c'est un génie analytique que doit essentiellement posséder le sanguin puisque son esprit, aussi libre que possible de l'affectivité, doit être clair et abstrait. Il en résulte que ses principaux intérêts doivent le tourner vers les principales formes de déterminations. Il est aisé de les reconnaître. Ce sont :

1° les déterminations monétaires, l'argent, intermédiaire abstrait de toutes les marchandises et de tous les services. En effet beaucoup de sanguins illustres montrent, non seulement le goût de l'argent, mais l'art de l'acquérir. Voltaire a toujours très bien géré ses affaires financières. Talleyrand s'est acquis une très grosse fortune par des placements heureux et par des pots-de-vin que Napoléon n'ignorait pas, Bacon a été, a écrit Macaulay, « l'homme le plus malhonnête de l'histoire d'Angleterre ». Marmontel fait avec orgueil au moment de son mariage la liste de tous ses revenus et proclame

avoir économisé une fortune de 130.000 francs « solidement placés » (*Mém. d'un Père*, Paris, Stock, 1943, p. 327) ;

2° les déterminations conceptuelles, les idées : la vie abstraite du sanguin est extrêmement active. Il est, pour le *talent mathématique*, (q. 33, 1°), avec le taux de 16,8, au niveau du flegmatique (17,3), en tête de tous les caractères. La science expérimentale l'intéresse et est même son intérêt le plus sérieux : elle donne satisfaction à son goût de l'utilité. Il en fait la théorie (Bacon) ; et comme, faute de secondarité, il n'est pas systématique, il lui sacrifie la métaphysique (Brunschvicg, Lévy-Bruhl). Toujours par défaut de systématicité il aime mieux dans la pensée la multiplicité de ses aspects que l'unité de ses principes. Beaucoup de sanguins sont polygraphes (Fontenelle, Bacon, Haeckel, Ostwald, Lessing) ; mais toujours c'est la clarté de la pensée qui leur agrée ;

3° les déterminations objectives, les choses, dont on peut dire qu'elles sont les produits mêmes de l'extraversion. Cet intérêt pour les choses est d'abord en connexion immédiate avec les qualités de bon observateur qui ont été déjà reconnues au sanguin. Mais il ressort encore de son goût de collectionneur, plus nettement marqué par l'enquête biographique (pp. 53 et 646) que par l'enquête statistique, par exemple de collectionneur de livres. La perception du sanguin doit être pour ainsi dire, crue en ce sens que, tandis que les émotifs, surtout inactifs mêlent nécessairement d'eux-mêmes, de leur sensibilité à ce qu'ils perçoivent, chez les sanguins au contraire l'émotivité tombe au-dessous de la moyenne et quelquefois très bas et par suite la connaissance par les sens est réduite à elle-même.

L'intérêt du sanguin pour les déterminations apparaît immédiatement, surtout si on le compare au sentimental, comme la contrepartie de ce que l'on peut appeler *son vide intérieur*. Le sentimental est si chargé d'émotivité repliée sur elle-même qu'il est fréquemment distrait, inattentif à ce qui se passe autour de lui, préoccupé de ses sentiments propres. Mais cette masse intérieure d'affectivité manque au sanguin : elle a en effet pour raisons la forte émotivité et

l'introversion : ni l'une ni l'autre ne lui appartiennent. Il faut donc pour meubler son expérience que celui-ci se retourne vers le dehors. Il a besoin de s'appuyer sur les choses, sur les signes ou les qualités, de se faire soutenir par l'objet, comme un enfant se met à la fenêtre pour éviter l'ennui. Un même mouvement le porte vers la perception comme il le porte vers le monde.

161. *Politiques.* — L'abaissement de l'émotivité doit donner dans la vie du sanguin la prééminence à la clarté de la pensée abstraite, sur la puissance ou le charme d'une affectivité plus ou moins confuse. En vertu de la loi déjà rencontrée qui fait des modes les plus caractéristiques d'un homme les fins de son activité, le sanguin doit chercher à user d'un pouvoir dont il se sent le détenteur privilégié. Une des manières dont la poursuite d'une fin par les voies d'une pensée claire peut être le plus tentante pour un mondain est l'action sur les hommes pour les amener à prendre une décision clairement conçue par lui : cette manière est la diplomatie, qui doit être par conséquent une aptitude des sanguins. C'est ce qu'illustrent immédiatement les noms de Machiavel, de Mazarin et de Talleyrand. Aucun ne manifeste une disposition aux scrupules qui est le propre de leurs opposés, les sentimentaux. Leur intelligence perçante et indemne de toute contagion affective les prédispose à formuler crûment ce qu'ils voient et ce qu'ils pensent. La discontinuité est immédiate entre le sentiment et l'expression intellectuelle dans des mots comme « Ils chantent, ils paieront » ou « Paris vaut bien une messe ». Leurs voisins qui restent attachés aux sentiments sont indignés et appellent cynisme la réduction analytique d'une émotion à ses conditions physiques ou physiologiques. C'est ce que fait le sanguin pour qui l'amour n'est que le contact de deux épidermes ou l'effet d'une sécrétion. Mais cela peut faire aussi de lui un savant puisque par essence le savant est celui qui, à l'intérieur d'un donné qualifié, retrouve le squelette de rapports abstraits qui en forme l'ossature. En cela le savant se confond avec le diplomate puisque le diplomate est l'homme pour qui tous les sentiments

humains se réduisent à des forces dont l'homme d'État n'a qu'à calculer les résultantes : ainsi un critique observe de Machiavel aux débuts de sa vie que « del fatto religioso scorgerà solo la ripercussione politica e sociale, un atteggiamento e uno stato d'animo puramente politici a cui rimangono incomprensibili slancio mistico e fervore di Dio » (Fed. CHABOD, *Enci. Ital.*, art. *Machiavelli*, p. 779).

Il n'est sans doute pas nécessaire de souligner l'utilité de la primarité pour le diplomate. La souplesse avec laquelle le diplomate enregistre immédiatement les faits et s'adapte à l'état de choses nouveau qui peut en être résulté se retrouve chez tous les sanguins : leur esprit ne connaît pas de *traîne affective*. Sainte-Beuve a exactement évolué comme l'opinion française au XIXe siècle : romantique avec Hugo et Vigny, il s'écarte d'eux ; devenu l'ami de Pierre Leroux et d'Armand Carrel aussitôt après les Journées de 1830, il penche vers le catholicisme avec Lamennais, puis vers le socialisme avec Proudhon, pour finir après 1852 partisan de l'autorité et sénateur de l'Empire. On peut comparer cette « versatilité », voire cette « perfidie », comme on a dit de Sainte-Beuve, avec les variations de Victor Hugo. Elles comportent cette différence qui marque l'opposition du colérique et du sanguin, de l'émotif et du froid : le colérique s'engage dans ses changements successifs, il accepte le combat et l'exil, le sanguin les tourne à son avantage. Il y trouve en outre la satisfaction indéfiniment renouvelée de son infatigable curiosité intellectuelle.

162. D) *Défaut de systématicité.* — Cette souplesse a pour contrepartie ce qu'on peut attendre de l'absence de secondarité, l'impuissance à systématiser. Nous retrouvons ici l'essence philosophique de la primarité, qu'elle livre au temps et, puisque les instants du temps s'excluent les uns les autres par la succession, à la pluralité. Ce caractère général se retrouve d'abord dans les philosophies des sanguins dont l'épistémologie de Léon Brunschvicg peut être prise comme modèle : d'une part opposition très vive du sanguin au flegmatique, en l'espèce Hamelin, qui, par l'exigence de la systématisa-

tion la plus rigoureuse possible privilégie l'espace et construit un ordre éternel de catégories ; d'autre part sentiment inlassable de la relativité temporelle de la pensée, conçue, au risque de dissoudre l'idée de vérité, comme une métamorphose continue, un cours historique, non seulement des éléments du savoir humain, mais même de ses principes.

Que cette disposition principale des sanguins les conduise fréquemment au scepticisme dans tous les domaines, c'est ce qu'on vérifierait le plus aisément du monde en suivant, à travers l'histoire de la pensée française, la tradition intellectuelle indéfiniment renouvelée par la naissance de nouveaux sanguins à chaque génération. — Ils sont sceptiques dans le domaine religieux pour deux raisons : la première est la faiblesse de leur émotivité et par suite leur extraversivité qui les rend étrangers à tous les aspects affectifs et à toute l'intimité de la vie religieuse, surtout chrétienne et même surtout catholique, la seconde est le défaut de systématisation qui les empêche de conférer son prix à l'unité sous toutes ses formes. Nous aurons d'ailleurs à y revenir. — Mais ils tendent à être sceptiques aussi bien dans les autres domaines et notamment dans la morale. Ce scepticisme se manifeste avec vivacité chez les sceptiques les plus primaires et les plus étroits comme Voltaire ; il se fond, arrondit ses angles chez les flegmatiques larges et moins secondaires, par suite voisins des sanguins, comme Montaigne, Bayle, Hume ou Renan. Mais toujours un sentiment insurmontable de la diversité des idées et des habitudes des hommes ramène au doute sur leur valeur. Malebranche ne connaissait pas moins que Montaigne, qu'il rappelle si souvent quand il se fait moraliste, la diversité des conduites humaines. Croit-on que Descartes ait pu l'ignorer ? Hamelin a connu aussi bien que Brunschvicg les changements de la science. Chacun d'eux fait une place à l'empirisme ; mais les trois philosophes le subordonnent à l'exigence d'unité qu'un systématique, docile à sa secondarité quand elle est assez forte, doit servir. Le même doute qui est pour France, Fontenelle, Sainte-Beuve, Talley-

rand et les autres une condition, non seulement tolérable, mais délicieuse de la conscience humaine, n'est pour Descartes que le moyen le plus puissant de s'installer dans le dogmatisme ; il devient chez Hamelin, par la résolution de la contrariété en synthèse, le procédé même de la construction rationnelle ; et ainsi de suite. Le sur-émotif Pascal se sert du scepticisme pour se faire projeter dans la transcendance. Ainsi chacun manifeste la puissance initiale des *évaluations caractérologiques* qui tourne les primaires les plus accentués vers le pluralisme et les secondaires les plus secondaires vers la systématisation. Chacun remplit sa tâche dans le développement intellectuel de l'humanité en rappelant que l'esprit est à la fois au-dessous, en avant et au-dessus de l'unité abstraite et de la multiplicité sensible. Quand dans l'*Orme du Mail*, Anatole France raille l'attachement de l'abbé Lantaigne à l'unité, il révèle en lui-même le défaut d'une exigence avec laquelle il ne cherche pas à sympathiser pour la comprendre, mais où il préfère trouver une occasion d'ironie.

Toute la littérature des sanguins est remplie par l'exploitation de la relativité qu'on peut appeler négative puisqu'elle sert à critiquer. *Candide* et *Zaïre*, les *Lettres persanes* sont les modèles des secours fournis à l'écrivain par la variété des conduites humaines, si l'on veut en faire un motif de réflexion à la fois abstraite et sceptique. Il est assez remarquable qu'au moment même où des sanguins frappent sur ce clou, il ne leur échappe pas que leur scepticisme n'est pas sans danger pour la morale. Cela les entraîne aussitôt à tourner leur critique dans le sens des vertus qu'elle peut servir et ils en font l'introduction d'une acceptation complaisante et froide de cette diversité, *la tolérance*, dans laquelle ils se retrouvent immédiatement puisque d'une part leur froideur les protège contre l'autoritarisme auquel l'intensité de leur caractère prédispose les passionnés et que d'autre part ils se sentent toujours plus ou moins en état de défense contre les menaces de l'affectivité des autres.

Le pluralisme des sanguins se reconnaît encore à leur goût pour les vérités morcelées. Leur froideur et leur extraversivité, favo-

rables à la précision de leurs observations encouragent en eux l'étude de la nature. *Ils aiment la science* et en défendent la valeur contre celle de la religion ; mais cette curiosité de la nature, en évitant la systématisation, doit rester inductive et morcelée. De ce point de vue l'exemple de Bacon a l'importance d'un manifeste : il soumet la pensée à la perception, recommande la « chasse de Pan », considère la spontanéité de l'esprit humain en tant qu'elle conduit à la pensée *a priori* comme la source de toutes les erreurs, sous-estime les mathématiques, répugne à la métaphysique, c'est-à-dire d'un mot combat contre l'esprit de système. Il y a gagné le sentiment irréductible de la valeur et de l'avenir de la science inductive et expérimentale ; mais il était incapable de devenir un Newton. Le désintérêt envers la systématisation théorique a évidemment ses avantages ; il a aussi ses dangers car, en instaurant la méfiance envers ce qui est théorique, il ne favorise pas les systématisations partielles qui composent les parties, même élémentaires et inductives, de la science. C'est peut-être ce qui explique le fait que, s'il y a beaucoup de savants parmi les sanguins, beaucoup d'autres esprits de ce caractère préfèrent être les thuriféraires de la science que la pratiquer eux-mêmes : ainsi Bacon le premier, les écrivains comme Montesquieu et Voltaire, qui n'ont fait que la frôler, les vulgarisateurs comme Fontenelle ou même Haeckel. Très facilement ils deviennent des publicistes, plus désireux de défendre la science que de la développer. Leur philosophie est la philosophie du progrès, et à leur manière ils témoignent ainsi de leur parenté avec les colériques, bien que leur froideur les en distingue avec assez de netteté pour que souvent ils considèrent les colériques, à cause de leur émotivité ardente, avec un sourire de supériorité intellectuelle.

Le morcellement et le renouvellement de leur pensée sont propices à tous les genres littéraires qu'on peut dire apparentés au journalisme. C'est d'abord le genre *épistolier* : beaucoup de sanguins, Voltaire, Mme de Sévigné, pour ne citer que les deux exemples les plus illustres, ont été célèbres par les lettres qu'ils écrivaient en un

temps où précisément les lettres avaient pour leurs destinataires l'intérêt d'un journal d'information. Un échange de lettres est une conversation : les sanguins aiment la conversation et ils y brillent. Comme la conversation, les lettres demandent la mobilité de l'esprit, l'intérêt pour ce qui se passe au jour le jour, le goût de la recherche verbale. — Il y a peu de distance de la lettre à l'*essai « philosophique »*. Une trop grande partie de l'œuvre de Voltaire lui a été inspirée par le désir de triompher dans tous les genres, serait-ce celui de l'Arétin ; mais il n'était pas doué pour tous, par exemple pour l'épopée, ni même pour le théâtre. Il l'était assurément pour écrire *Candide* ou le *Huron* et l'on pourrait aisément déduire des traits constitutifs de sa nature de sanguin fébrile, très actif, très primaire et très étroit, les qualités littéraires qui font de ses essais dits philosophiques les modèles de la littérature critique et ironique. — De cette critique philosophique ou plutôt morale à la *critique littéraire*, la distance est courte. Les œuvres les plus puissantes enveloppent d'ordinaire l'émotivité, qui renforce éventuellement l'élan de l'ambition et de la pensée, et la systématisation, qui augmente le nombre des éléments que l'œuvre supérieure doit intégrer et construire. Les sanguins ne sont ni émotifs ni secondaires, sinon moins que la moyenne et parfois loin d'elle : cela ne favorise guère en eux l'esprit créateur. L'extraversivité met au dehors des choses ; la primarité livre au temps. Ces deux circonstances doivent leur faire souvent préférer à l'effort productif pour lequel ils sont moins faits, la réflexion critique; non celle qui implique un retour intérieur sur soi, mais celle qui porte sur des objets successifs s'offrant à l'analyse. Ils y excellent et s'il faut citer un nom, parmi beaucoup d'autres, celui de Sainte-Beuve se présente à l'esprit comme celui qui fournit la vérification la plus frappante de leur aptitude à analyser en se modelant successivement sur des caractères étrangers, d'une manière qui rappelle souvent l'observation du naturaliste.

En fait on ne peut enfermer aucun des sanguins dans une spécialité rigoureuse. La souplesse de leur esprit et leur curiosité, plus sou-

vent amusée et ironique que profonde, les prédispose à une activité de *polygraphe*. Ils s'essaient souvent dans des genres différents, car ils le peuvent : d'une part leur froideur favorise leur aptitude à l'analyse objective et elle les intéresse aux sciences qui sont comme eux abstraites et extraversives ; d'autre part leur primarité et leur finesse leur inspire l'intérêt pour la littérature. Les voilà donc, leur activité aidant, également doués pour réussir dans des directions opposées. Comme il n'intervient pas en eux de secondarité pour systématiser leur activité, ils n'éprouveront pas le vif besoin de se fixer dans l'une de leurs directions, à moins que les obligations d'une situation et d'une profession ne les canalisent du dehors; mais même alors ils manifesteront de quelque manière que d'autres intérêts les sollicitent et auraient pu se les partager. De ce point de vue la forme de l'encyclopédie, si l'on n'entend pas par ce mot une systématisation philosophique, mais une juxtaposition d'articles indépendants les uns des autres, est apte à leur fournir un champ, pour eux commode, d'activité intellectuelle. Leur esprit même tend à être une encyclopédie, encore une fois au sens où y sont contenues des connaissances sans lien. Ils restent toujours opposés à l'esprit de système et aiment la science comme connaissance expérimentale et instrument d'utilité.

Cette habileté à connaître du dehors ce que l'on ne peut tirer de son propre fonds prédispose à l'*imitation* et au *pastiche*. Les romans de France et d'Henri de Régnier en sont pleins ; l'auteur n'a pas à traduire des mouvements profonds de sensibilité et d'intelligence, car, si on le dit à juste titre intelligent, c'est parce qu'il retrouve par l'analyse du dehors ce qu'il ne produirait pas par un simple mouvement de sa sensibilité ; il faut donc qu'il reproduise et il en résulte un art souvent érudit, mais aussi artificiel. Sainte-Beuve a certainement désiré la spontanéité du génie ; il a tenté la poésie sous le nom de Joseph Delorme, le roman intime avec *Volupté*, il a fini par se consacrer à la critique et y trouver l'activité intellectuelle qui lui convenait ; mais ce n'était pas sans déception puisqu'il n'a que trop

souvent laissé percer son envie à l'égard de ceux qui obtenaient une gloire dont il avait rêvé.

Cette dispersion et en un sens cette extériorité de la pensée ne peuvent aller sans une contre-partie, qui est *le manque de profondeur*. Deux profondeurs peuvent attirer la pensée : l'une est la profondeur de l'intimité, celle que l'on cherche dans les remous de la vie intérieure et affective, la profondeur de l'âme, l'autre est la découverte de principes de systématisation, comme enfouis sous les apparences et fondant les déductions que l'on peut immédiatement ou facilement en tirer, la profondeur de l'intelligence. Pascal est profond en tant qu'il scrute les besoins les plus intimes de l'homme ; Descartes autrement, en tant qu'il met à jour les mouvements fondamentaux de l'intelligence. Les sanguins ne disposent, ni de la richesse affective, ni de la systématicité théorique. Dans la mesure où la religion et la métaphysique y puisent précisément leurs forces, l'une et l'autre à différents degrés, elles doivent rester étrangères à des esprits que ces forces n'animent pas.

Il convient ici d'alléguer une loi dont les applications caractérologiques sont nombreuses. Cette loi est l'envers de celle qui transforme les dispositions du caractère en fins du moi conditionné par lui. En sens inverse de ce que cette dernière loi produit, la loi opposée transforme *les défauts d'un caractère en objets de son hostilité*. Un homme se heurte de nombreuses façons à ce qu'il ne comprend pas parce que sa spontanéité affective ou intellectuelle, c'est-à-dire sa visée caractérologique ne l'y conduit pas ; il est donc facile, si surtout *ce qui lui est étranger est souvent intriqué dans ce qui lui est familier*, qu'il contracte contre cet objet, qui non seulement le rebute, mais éventuellement le contrarie, une animosité on peut dire caractérologique, puisqu'elle a ses raisons dans les dispositions congénitales de sa nature.

Une application de cette loi nous est fournie, à l'occasion des sanguins, par leur tendance spontanée au positivisme, et corrélativement leur opposition à la métaphysique. On pourrait dire que la

vie de l'homme se tient alternativement sur deux plans : l'homme comme animal, comme esprit conditionné, localisé et naturalisé par un corps, est l'homme empirique ; au-dessus de lui, s'indique, par l'effet d'une tension plus ou moins forte, un homme spirituel, dont l'essence est de vivre en contact avec des valeurs toujours hyper-empiriques en quelque mesure. Cette tension vers le haut est favorisée par la secondarité en tant que celle-ci libère de l'instant présent et par l'émotivité en tant que celle-ci accroît l'intensité des tendances. Aussi peut-on penser que cette tension est en moyenne au maximum chez les émotifs-secondaires, source de rêve chez les sentimentaux, puissance d'action chez les passionnés, plus nette peut-être chez ceux-là que chez ceux-ci parce que l'activité des passionnés les ramène fréquemment sur le plan matériel et social. Les opposés des sentimentaux sont les sanguins, qui sont étrangers à la systématisation et froids plus que la moyenne des hommes. Leurs intérêts doivent donc les maintenir, comme il appert par le sens pratique, au niveau de l'empirique : ils doivent être positivistes, empiristes, réalistes. — Par l'effet de la loi qui change l'incompris en objet d'hostilité, ce positivisme, qui n'a pas la systématisation de celui du passionné Comte, est la raison d'une opposition ordinaire à la métaphysique. Pour qui n'est pas poussé par sa secondarité ou son émotivité vers l'une ou l'autre profondeur, la métaphysique, ni comme transposition intellectuelle de la religion, ni comme savoir universel, ne peut avoir d'attrait, ni de puissance de conviction ; et, quand elle se trouve sur son chemin, elle doit lui arracher une réaction critique d'autant plus violente que la métaphysique enveloppe une prétention à l'absolu, qui manifeste l'intensité des caractères de qui elle procède.

163. E) *Attitude à l'égard de la religion.* — Ces observations nous introduisent directement dans l'examen du problème qui ressort de nombreux faits : pourquoi tant de sanguins ont-ils à l'égard de la religion une attitude critique et même négative ? Déjà à propos de Machiavel, puis au sujet du scepticisme, nous avons rencontré la

question ; elle s'est indirectement reposée à propos de la métaphysique. Ici il convient que nous la considérions de front. — La solution de ce problème est suffisamment préparée par ce qui précède : la religion telle que l'Occident la connaît est une réponse donnée à la question : y a-t-il un principe de l'univers, même un univers ? ce principe est-il de nature à exiger et mériter notre adoration et notre amour ? Cette réponse doit donc impliquer l'aptitude à remonter du multiple à l'un, c'est-à-dire encore la systématisation, comme le fait la métaphysique qui est la structure intellectuelle de la religion ; mais elle suppose en outre une émotivité assez forte pour que ce principe devienne Dieu sensible au cœur. — Comment cette réponse intéresserait-elle le sanguin pur ? Son intelligence se disperse entre des vérités séparées et qu'il n'éprouve pas le besoin de lier parce qu'il passe de l'une à l'autre suivant les hasards de l'expérience ; de plus il n'a aucune inquiétude affective à calmer, ne ressent fortement ni la peur de la mort, ni la douleur de la mort des autres parce qu'il est froid et objectif et ne connaît la mort que comme un fait. La religion ne peut que l'étonner. Devant les expressions des confessions chrétiennes il se sent étranger, ainsi nous nous sentons tous devant les manifestations de religions primitives ou même devant les expressions de superstitions populaires.

Quelles réactions leur spectacle devra-t-il lui inspirer ? — La première doit être celle que provoquent en nous tous les signes d'un épanchement d'émotivité irrationnelle. S'il n'entraîne aucun danger pour personne, on en rit. C'est dans le domaine religieux que les sanguins recourent à l'ironie parce que l'ironie est l'arme principale dont ils disposent contre l'émotivité : mais l'ironie le cède à l'animosité quand la religion leur apparaît comme la source du fanatisme. — Cette attitude première ne peut pas leur suffire. La religion multiplie autour d'eux ses cérémonies et ses temples ; elle est pour des millions d'âmes l'objet d'une adhésion intime et puissante à laquelle il arrive qu'elles dévouent toute leur vie. Voilà les sanguins obligés de s'expliquer ce fait dont ils ne peuvent méconnaître

l'ampleur et qui leur reste étranger. L'effet initial de leur étonnement est la curiosité. En général il est toujours intéressant de noter l'intérêt spécial donné par des sanguins aux manifestations de la vie religieuse au moment même où ils entreprennent de la railler. — Cette curiosité est en quête d'explication. On peut commencer par des explications causales : on alléguera pour expliquer la diversité des religions la diversité de climats. Mais aucune explication causale ne suffit pour des actes ou des sentiments humains qui enveloppent tous quelque visée. Il faut donc se demander en vue de quoi des hommes définissent et défendent une religion et comme l'intentionalité propre de la religion pour elle-même échappe aux sanguins extrêmes, ils sont contraints de s'en donner une explication toute intellectuelle, la seule qui convienne à des esprits clairs, pratiques, pour ainsi dire instrumentaux. On en arrive à comprendre la religion comme une institution sociale par laquelle des maîtres roués réussissent à diriger le peuple esclave d'une affectivité irrationnelle. La religion est rejetée vers les fonds magiques de la mentalité primitive et il ne reste plus à l'esprit libéré qu'à estimer la religion suivant la nature de ses effets politiques. C'est que le sentiment de l'infini, et de la consubstantialité entre l'infini et l'émotivité manque au sanguin.

L'attitude du sanguin envers la religion n'est qu'un cas de son attitude envers l'affectivité. Un esprit froid, tourné par nature vers le dehors ne peut pas rencontrer les hommes les plus émotifs sans s'interroger sur eux, pressentir la force que l'émotivité confère à ceux qu'elle favorise et par suite se préoccuper de la conduite qu'il lui convient de prendre à son égard. Il faudrait ici pour être précis, comparer la conduite du sanguin à l'égard du nerveux ou du colérique, puis du sentimental, enfin du passionné qui est évidemment le plus redoutable de ses voisins. France à l'égard de Verlaine, Voltaire devant Rousseau, Brunschvicg en face de Spinoza ou de Pascal fourniraient des documents intéressants des diverses manières dont un sanguin cherche à résoudre le mystère de l'émotivité d'au-

trui et définir sa manière de se comporter envers elle. Si l'on veut étudier un de ces cas, Voltaire devant Pascal qui l'a fort préoccupé, on trouvera d'intéressants documents pour cet examen dans l'ouvrage de Jean-Raoul CARRÉ. *Réflexions sur l'anti-Pascal de Voltaire* (Paris, Alcan, 1935) : qu'on lise la p. 102 et bien d'autres, tout se systématisera dans leurs débats quand on aura reconnu les postulats caractérologiques par lesquels doivent s'opposer un passionné dominé par une émotivité à la fois puissante et triste et un sanguin, qui ne replace pas les idées dans le courant d'une affectivité tournée par son exigence même vers le surnaturel.

Il serait intéressant de suivre dans toute la vie sociale le conflit entre les esprits froids, clairs, pratiques et les plus violents des émotifs, la lutte latente entre un *Talleyrand* et un *Bonaparte*. Le théoricien, le savant espère en la puissance des idées pratiques pour prendre le contrôle du passionné que sa puissante activité emporte à la conquête du monde. Ils sont l'un en face de l'autre à peu près comme le rétiaire armé de son filet et le mirmillon confiant dans la force de son glaive. Chacun devient éventuellement le maître de l'autre, à sa façon. Ainsi Talleyrand a servi Napoléon jusqu'au jour où, sentant venir la chute, il l'a abandonné et trahi, pour tirer parti et profit de nouveaux maîtres.

On imagine aisément le rôle joué dans ce combat, masqué ou patent, par l'ironie publique et secrète. L'ironie est l'arme privilégiée du sanguin, l'ironie pure, dénuée de tout recours à l'indignation du genre de celui qui traduit par exemple dans les *Provinciales* la violente intervention de l'émotivité secondaire. L'ironie exige la rapidité de réaction, la présence d'esprit : elle convient admirablement à un primaire actif et étroit. Si l'adversaire est Rousseau il est désarmé d'avance, car il n'a d'esprit que dans l'escalier. Elle l'atteint dans ses sentiments et pour ainsi dire dégonfle, comme par une piqûre, son émotivité : les témoins auraient pu subir sa contagion, qui fait sa force et par suite être entraînés par elle contre celui qu'elle pourrait désigner. En faisant rire de l'émotif, l'ironie coupe

entre lui et les témoins ; et il reste seul, étonné et ridicule. Nous nous servons de l'ironie contre nous-même quand nous voulons calmer en nous une fièvre qui nous paraît importune ou fallacieuse. Nous nous comportons alors à l'imitation d'un sanguin qui use de l'intelligence séparée contre une affectivité comme retranchée par lui de l'intelligence.

164. E) *Effets du défaut de puissance affective.* — Nous venons de voir le manque d'énergie affective vider la pensée (éventuellement le déisme, feint ou sincère, d'un sanguin), de la vie puissante que la religion introduit dans les âmes des émotifs-secondaires ou même primaires ; cet effet est suivi de beaucoup d'autres qui lui sont apparentés.

1. *Tolérance.* — La source principale de l'autoritarisme est l'émotivité qui, lorsqu'elle est puissante, applique cette puissance, en totalité ou en partie, à ses objets successifs : il est aggravé chez les actifs, à proportion de leur activité, par ce coefficient de l'émotivité, qui a pour effet ordinaire d'en empêcher le repli sur soi. A cet autoritarisme s'oppose la tolérance, dont on peut reconnaître chez les sanguins plusieurs composantes. — La première est celle que nous venons de considérer, leur méfiance à l'égard de l'émotivité d'autrui dont ils tendent à réduire les effets. Ils ont ici pour alliés les flegmatiques, qui n'éprouvent par eux-mêmes qu'assez peu la force des sentiments, les subordonnent toujours à l'objectivité, redoutent ou condamnent chez les autres la violence parfois irrationnelle des actes qu'elle peut leur inspirer. — A cette première composante s'ajoute, dans la mesure où il est possible d'y voir un facteur actif, l'indifférence. L'insensibilité de fond, plus ou moins complète, favorise l'intellectualisation de toutes les expériences dans lesquelles un émotif serait saisi par l'affectivité d'autrui : au lieu d'épouser les sentiments d'autrui, le sanguin les pense. Par là il dépersonnalise les paroles et les actes des autres, en fait des objets par rapport auxquels il lui convient de définir sa conduite, mais qui ne provoquent plus de sentiments violents tels que ceux qu'éveillent les

actes affectifs d'un autre dans l'âme d'un émotif. — Enfin il faut y adjoindre une composante de bienveillance. Protégés contre les amours passionnées les sanguins le sont aussi contre les haines violentes, ils aiment la société, recherchent la conversation et le monde : la rencontre avec les autres ne les blesse pas. En outre ce sont des actifs, à qui leur sens pratique permet de réussir, ils ont des moyens d'aider les autres et s'y plaisent souvent. Leur tolérance se teint donc souvent de bienveillance, amour atténué, qui ne s'attache pas comme l'amour ardent à une personne préférée, mais adoucit les rapports sociaux et peut amener à rendre beaucoup de services aux autres.

Si, parmi tous les exemples, à commencer par celui de Voltaire, qui pourraient être allégués en faveur de ces considérations, nous en cherchons un qui soit net, on peut le recevoir de Shaftesbury, chez qui la bienveillance semble accentuée par la largeur du champ de conscience. Qu'on prenne connaissance des documents rassemblés par André Leroy autour de sa traduction de la *Lettre sur l'enthousiasme* (Paris, Presses Universitaires de France, 1930), ils se groupent autour du thème qui oppose à l'enthousiasme farouche, manifesté par les protestants cévenols réfugiés en Angleterre, un aimable enthousiasme, comparable à l' « enthousiasme rationnel » de Voltaire. Contre tout fanatisme, enseigne Shaftesbury, il faut recourir à l'ironie badine (p. 28), à l'humeur enjouée qui détourne de la mélancolie, au scepticisme et au libre examen. Quand il aura été écarté, il apparaîtra que l'intérêt individuel est le premier à pousser à la recherche des autres hommes et l'amour légitime de soi s'achèvera dans la bienveillance envers ceux avec qui nous sommes appelés à vivre. Ainsi pense Shaftesbury, qui, comme les sanguins en général, est optimiste, aime la conversation et le monde, les lettres et les beaux-arts, défend la tolérance et la liberté de penser, combat la « mélancolie amoureuse ou religieuse » et « les sentiments contagieux » et, de même que tous les actifs non-émotifs finit par réduire la religion à la morale (cf. *op. cit.*, p. 217, n. 104).

Il ne faut pourtant pas exagérer la place de la bonté dans la vie

des sanguins car les nombres de l'enquête statistique ne leur sont pas très favorables. D'abord en ce qui concerne la *compassion* et la *serviabilité* (question 55) qui il est vrai intéresse sans doute plus la tendresse ressentie que la bonté active (cf. p. 73), ils viennent avec 57,9 loin après les colériques (78,2) et les passionnés (89,3). En outre il faut certainement ici faire une très grande place à l'ampleur du champ de conscience dont l'enquête statistique de Heymans et Wiersma ne tient pas compte. Le rétrécissement de la conscience ne favorise pas la sympathie ; au contraire la largeur de la conscience permet de se mettre plus facilement à la place d'autrui. Enfin comme toutes les tendances, la bonté doit comporter un coefficient individuel qui ajoute ou retranche à ce qui la favorise ou la dessert parmi les autres propriétés d'un caractère.

165. 2. *Sentiment national.* — En général, pour des raisons évidentes, il y a en gros parallélisme statistique entre le sentiment patriotique et le sentiment religieux : c'est ce que montrent les deux séries de chiffres suivants :

Quest. 59, 1° : ardemment *patriote :*

Am.	Nerv.	Ap.	Sang.	Col.	Sent.	Fleg.	Pass.
12,2	23,6	24,5	25,3	30,0	31,9	33,7	40,7

Quest. 65, 1° : ardemment *religieux :*

Am.	Nerv.	Ap.	Sang.	Col.	Sent.	Fleg.	Pass.
4,1	12,1	7,4	13,7	19,1	18,6	23,2	34,8

Il est remarquable que, pour les deux propriétés, amorphes, apathiques et nerveux sont inférieurs aux sanguins ; mais que, pour les deux, colériques et sentimentaux, entre qui l'activité et la secondarité se compensent, les dépassent ; et qu'enfin les flegmatiques et surtout les passionnés sont au-dessus de tous les autres. On

est autorisé à conclure qu'en plus de l'activité, la secondarité et l'émotivité sont indispensables pour élever le sentiment religieux et le sentiment patriotique à leur plus haut point. Les deux manquent aux sanguins : on comprend donc facilement qu'ils soient, comme nous l'avons vu, médiocres par la piété, mais aussi médiocres dans le patriotisme. Aussi les voit-on d'ordinaire osciller entre l'individualisme et même l'égoïsme, qui les détourne de la sympathie envers les sentiments collectifs, et l'humanitarisme, qui condamne le patriotisme en le débordant.

166. 3. *Sentiments envers les femmes.* — C'est évidemment encore la baisse de l'émotivité qui doit diminuer chez les sanguins la disposition à l'amour-passion. Mais il n'en résulte pas que l'amour soit sans importance pour le sanguin : d'une part la sexualité d'un homme comporte des conditions physiologiques indépendantes du reste de son caractère ; d'autre part, les sanguins, qui sont, à cause de l'importance et de la clarté de leur vie intellectuelle souvent fins, aiment la conversation et le monde et ils doivent en même temps aimer la compagnie des femmes. Assez cyniques pour ne pas être timides, ils doivent en fin de compte être assez impropres à la spiritualisation de l'amour. Il doit en résulter que, dans leur esprit et dans leur vie, la sexualité ne doit pas être enrobée dans l'émotivité. C'est une sensualité sèche, dans laquelle ce qu'il y a de plus spirituel doit être le sentiment de la beauté. Ils tendent tous plus ou moins nettement à concevoir l'amour comme une camaraderie entre les sexes qui y échangent des plaisirs aussi longtemps qu'il leur plaît. Le *Temple de Gnide*, les *Lettres* de lord CHESTERFIELD à son fils, le livre sur *Le Mariage* de Léon BLUM, les romans d'Anatole France ou d'Henri de Régnier sont autant de documents concordants sur la manière dont les rapports amoureux sont rendus à la fois instables par la primarité et froids par le défaut d'émotivité, sans considération du respect dû aux intérêts profonds des femmes, à leur plus forte affectivité, aux intérêts nationaux et sociaux que la famille intéresse, à la signification religieuse de l'union entre homme et femme.

167. G) *Le vide intérieur.* — Il faut sans doute rapporter à l'abaissement de l'émotivité un trait presque secret du caractère sanguin, mais que l'on peut reconnaître à certains de ses effets. Déjà HEYMANS (*Zeitschr. für angew. Psychol.*, 1908, t. Ier, p. 359) a reconnu d'après certains documents biographiques de sanguins que ceux-ci manifestent presque tous des « moments de mélancolie », de « dégoût passager de l'existence », ils font des « réflexions mélancoliques » à l'inverse de certains sentimentaux, tels que Charlotte Brontë, à qui un biographe attribue éventuellement « a touch of assumed smartness » comme si elle révélait de l'hypomanie : d'où il résulterait que ces deux caractères opposés pourraient être considérés comme les deux pôles d'une alternance circulaire. — Cette remarque invite à reconnaître un trait du caractère sanguin qui est exactement l'opposé du caractère sentimental. C'est ce trait que nous avons exprimé (p. 435) par *vide intérieur*. Le sentimental possède une cœnesthésie puissante, attirante, qui remplit la vie du sujet en l'entraînant à l'introversion et en fournissant inlassablement à sa curiosité. Chez le sanguin renversement : il n'a qu'une émotivité inférieure à la moyenne et il est par toute sa conduite extraversif. Au moment où il s'appuie sur l'objet pour en recevoir l'expérience indispensable aux intérêts de sa vie, il ne peut pas ne pas ressentir comme en sourdine le défaut de cette puissance intime qui anime l'émotif-secondaire, de cette énergie supérieure à la moyenne, d'où peuvent résulter beaucoup de troubles, mais qui suffit éventuellement à meubler de longues années de solitude. Que les choses extérieures viennent à lui manquer, il est rejeté vers lui-même et pour ainsi dire tombe dans ce vide intime. — Comment n'y trouverait-il pas une impression d'inanité susceptible de susciter en lui un moment de désespoir, d'autant plus surprenant pour ceux qui le connaissent qu'il leur donne ordinairement le sentiment que rien ne lui fait perdre la tête et qu'il est d'esprit admirablement clair et équilibré ? Ainsi Montesquieu a déclaré un jour que, s'il lui était demandé de revivre la vie qu'il avait vécue, il refuserait. C'est ce

vide intérieur qui fait le fond du scepticisme des sanguins : il vérifie le thème religieux suivant lequel le moi qui retombe sur lui-même n'y retrouve que le néant. Comme ce thème, tout ce qui se dit sur l'homme est plus particulièrement vrai d'une certaine espèce d'hommes.

168. H) *L'idéal des sanguins.* — Il serait curieux de préciser *l'idéal de vie* vers lequel chaque caractère se porte plus ou moins consciemment par la suggestion des propriétés fondamentales qui en sont les éléments. On trouverait, en ce qui concerne les sanguins, des éléments importants de cet idéal dans la satire voltairienne *Le Mondain.* Cet idéal est-il naturaliste ? En réalité aucun idéal ne peut l'être et Voltaire repousse expressément dans ses vers le temps où « la nature était dans son enfance » (v. 30) ; mais on ne s'étonnera pas que pour un homme que l'émotivité ne lance pas vers l'infini et que la secondarité ne soulève guère au-dessus du présent, pour le caractère dont la tension est la moins haute, pour ne pas parler des non-émotifs inactifs, l'idéal reste terrestre et mondain. La nature intellectualisée par la technique scientifique, voilà le seul désir qui inspire le jugement de Voltaire. Pourquoi admirerions-nous la simplicité de nos aïeux ?

Il leur manquait l'industrie et l'aisance :
Était-ce vertu ? C'était pure ignorance.

On pourrait dire de la conscience sanguine qu'elle est aussi près que possible de supprimer le dédoublement intérieur par un pouvoir remarquable d'adaptation presque immédiate. La conscience flegmatique oppose toujours plus ou moins fortement le principe au fait ; surtout la conscience des émotifs-secondaires porte l'opposition en elle-même au maximum. La dénivellation du réel et de l'idéal, en accentuant considérablement l'écart entre eux, impose à la conscience où elle fait sentir son action un mouvement alternatif dans deux sens : l'un, accentuant la contradiction entre le réel et

l'idéal, menace la conscience de déchirement, et la trouble par des crises plus ou moins violentes, l'autre, réalisant la convergence du donné et de l'idéal, opère l'identification de la contrainte exercée par le réel et l'attrait inspiré par l'idéal et produit la plus forte tension dont cette conscience soit capable. Dans cet intervalle entre contradiction et propulsion, la conscience de l'émotif-secondaire est le théâtre d'une vie ardente soit de rêve, soit d'action, qui s'oppose, autant qu'il est possible, à la vie à faible dénivellation du sanguin. Cette opposition est maximale suivant tel ou tel diamètre qui va des sentimentaux tragiques, comme Kierkegaard ou certains héros de Mauriac, ou des passionnés impétueux ou sévères aux sanguins les plus froids, les plus primaires et les moins actifs. On pourrait exprimer l'attitude des sanguins en disant qu'ils font abstraction de la gravité du mal, soit comme menace sur la conscience, soit comme source d'un élan puissant vers un bien supérieur : il peut arriver à leurs opposés de l'aggraver par une violence maladroite ou injuste, même quand elle s'autorise de l'idéal. Chacun des caractères a raison où les autres imposent leur déterminisme propre à un esprit qui devrait le soumettre à la valeur.

169. I) *Effets de l'abaissement de la secondarité.* — Il nous reste, pour terminer, à considérer la contre-partie des qualités de ce caractère qui résultent de la faible secondarité. La souplesse dans l'adaptation doit avoir pour envers le défaut d'esprit de suite et d'objectivité. Ces qualités sont justement celles que les flegmatiques possèdent au plus haut degré. La véracité, la ponctualité, la cohérence des paroles et des actions distinguent le flegmatique du sanguin ; mais cette différence ne crée pas entre les flegmatiques et les sanguins l'opposition que l'on pourrait croire. Leur froideur commune crée entre sanguins et flegmatiques une parenté profonde : on peut en juger par les jugements d'un flegmatique comme Kant sur un sanguin, en un sens, par sa fébrilité, très opposé à lui, comme Voltaire. Certes, il peut reconnaître ses inconsistances, mais il comprend ses mobiles et l'admire, au moins en ce qu'il approuve de

lui. Inversement les sanguins, tout en sous-estimant souvent la puissance que les flegmatiques tiennent de leur secondarité, les considèrent comme des alliés : avec eux ils défendent la raison et combattent le fanatisme.

Il n'en est pas moins vrai qu'il faut pouvoir discerner les sanguins des flegmatiques et que des différences assez fortes les séparent pour que cette distinction ne soit pas trop difficile : nous les rappelons d'après l'enquête statistique en l'illustrant où il est possible.

Les flegmatiques l'emportent sensiblement (q. 7, 2°) sur les sanguins par la propriété : *réfléchi* ; ils détiennent le maximum avec 75,4, mais ce sont les sanguins qui les suivent immédiatement, il est vrai d'assez loin, avec 55,8 ;

pour la *froideur* et l'*objectivité* (question 10, 2°), dont les flegmatiques encore détiennent le maximum avec 73,1, les sanguins ne viennent qu'au quatrième rang, à la fin de tous les non-émotifs, avec 53,7.

De même pour la *concordance entre les paroles et les actes* (q. 26, 1°), tandis que les flegmatiques atteignent au maximum de 86,3, les sanguins restent au-dessous de la moyenne de 57, avec 51,6 : c'est un sanguin qui a dit que la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. Aussi en ce qui concerne la *véracité*, du flegmatique au sanguin la véracité (q. 63, 1°) tombe du maximum de 85 au taux de 53,7, inférieur à la moyenne de 57,3. Il ne faudrait pas en tirer une méfiance excessive à l'égard des sanguins, car si l'on appelle dangereux les sanguins dont la véracité tombe au-dessous de 43,75, l'aire de ces sanguins dangereux (cf. R. Le Senne, *Mens. et Caract.*, p. 243) est très réduite. Il est vrai que, dans le mensonge sanguin, qui est un mensonge, non d'aveuglement passionnel, mais de duplicité calculatrice, la secondarité peut éventuellement intervenir pour favoriser un mensonge.

Enfin le tableau de la p. 422 montre qu'en passant des sanguins sur-primaires aux sanguins sous-primaires, puis de ceux-ci aux

flegmatiques sous-secondaires et enfin aux flegmatiques sur-secondaires, la *ponctualité* monte de 47,0 à 71,8 puis à 84,1, enfin à 93,3. Pour la ponctualité comme pour certaines autres propriétés, la coupure est plus forte entre les sanguins sur-primaires et les sous-primaires qu'entre ceux-ci et les flegmatiques les moins secondaires : constatation importante dont les applications pratiques dans la vie sont nombreuses.

Psycho-dialectique du sanguin

170. Pour des raisons dont le principe vient d'être reconnu, il ne faut pas s'attendre à ce que l'action sur soi, qui sert d'intermédiaire entre la détermination par le caractère et la liberté morale puisse atteindre, chez le sanguin, à la profondeur et à l'intimité des opérations, compliquées et souvent sévères, aptes à se déployer dans la conscience d'un émotif-secondaire, qui y trouve au moins autant de satisfaction pour ses tendances que de moyen de les corriger. Mais, si cette action sur soi ne peut s'exercer du dedans ou ne le fait qu'assez mal, elle peut s'exercer du dehors. Pour tous les caractères en effet, quoique inégalement, l'action d'un homme sur lui-même est toujours double, elle est d'une part intime, réflexive ; elle est d'autre part objective ; d'une part le moi se connaît par introspection, il a une faculté de regard et un pouvoir d'action dans la genèse subjective de ses sentiments ; d'autre part, tant à cause de la subconscience qui lui dérobe souvent l'origine de ses désirs et de ses jugements qu'à cause de la correspondance établie par chacune de ses tendances entre ses manifestations pratiques et les jugements de valeur qu'elles inspirent, il doit chercher à se connaître du dehors, à se voir et à se découvrir dans ses paroles et dans ses actes de la même manière dont il doit découvrir un autre homme, dont l'initiative n'est pas la sienne. De ces deux méthodes c'est la première qui s'offre de préférence au sentimental ; à la seconde le sanguin, puis-

qu'il est le plus extraversif des hommes, doit être prédisposé.

Cette dualité se prolonge techniquement dans la distinction des deux aspects, toujours opposés et toujours corrélatifs, de la psychologie, qui compose toujours, quoique à des degrés variables, deux méthodes. D'une part est la psychologie introspective, sans laquelle, qu'on le veuille ou non, les mots par lesquels nous exprimons des opérations mentales seraient sans signification, même quand ils sont rapportés au comportement d'un animal ; d'autre part se définit la psychologie objective, qui traite les vivants comme des objets dans l'espace et le temps en impliquant que les modifications de ces objets sont liées par des rapports que l'observateur cherche à déterminer à la manière d'un physicien. On voit immédiatement d'après ce qui précède que la première doit solliciter principalement l'intérêt des émotifs-secondaires et parmi eux, en premier lieu, celui des sentimentaux ; la seconde doit rallier le plus souvent des actifs non-émotifs qui ne croient pas devoir changer d'attitude pour passer des sciences de la matière à la psychologie, et sans doute aussi des actifs-émotifs étroits, parce que l'étroitesse du champ de conscience est peu favorable à l'analyse de soi.

De ces considérations il suit que l'intelligence objective qui convient surtout à des esprits qu'une trop forte émotivité ne trouble pas doit être pour eux la principale médiatrice de l'action sur soi et sur les autres. Son emploi consiste à prononcer sur les mœurs en les comparant et en étudiant leurs effets. Les moralistes sanguins ne s'intéressent guère aux intentions ; mais ils jugent des actes à leurs conditions et à leurs conséquences objectives, tout prêts à transformer leur savoir en chapitre de la science. Ils se font ainsi peu à peu une expérience qui, d'abord employée à appliquer leurs évaluations caractérologiques, est plus tard susceptible de réagir sur elles et de les modifier. Généralement l'intelligence a dans notre vie l'importance de nous permettre par des dialectiques abstraites de nous amener à imaginer les mouvements intérieurs que nous ne sommes pas capables de produire spontanément. Comprendre la passion, ce

n'est pas l'éprouver, c'est seulement en construire la source intellectuelle. Ainsi la psycho-dialectique du sanguin consiste le plus souvent à remplacer par l'intelligence ce que sa spontanéité ne produit pas par la puissance du sentiment instinctif.

Cela permet de penser que la connaissance de la caractérologie peut être extrêmement utile pour amener un sanguin à comprendre les caractères les plus éloignés de lui-même. Ce qu'il faut seulement obtenir de lui, c'est qu'il ne commence pas par discréditer, serait-ce pour lui-même, par l'ironie les mouvements psychologiques qu'il n'est pas par lui-même spontanément apte à produire ; et son intelligence lui permettra, non seulement de comprendre que la systématisation comporte des avantages et que l'émotivité enveloppe une puissance et une connaissance propres, mais de reconnaître la légitimité, soit des connaissances intimes, soit des actions et des institutions réelles qui en procèdent. Cela lui permettra de se rapprocher des caractères auxquels il risquerait de s'opposer et de sympathiser avec eux. Le prix de l'intelligence est d'être le substitut de tout ce qu'elle n'est pas et par suite d'en médiatiser la connaissance.

Familles de sanguins

171. Voici comment nous grouperons les sanguins que nous avons retenus pour commencer la subdivision de ce genre. Nous dirons en premier lieu quelques mots des sanguins que l'on peut interposer entre les sanguins purs et leurs voisins, colériques et amorphes ; puis nous répartirons les sanguins purs en quatre subdivisions, les vifs, les calmes, puis les secs et les lents. Les vifs et les calmes sont à conscience étroite ; les secs et les lents à conscience large ; mais dans l'autre sens, les vifs et les secs sont plus accentués comme actifs-primaires, par exemple plus impulsifs, les calmes et les lents sont au contraire plus réfléchis.

Nous obtiendrons ainsi, à titre d'hypothèse que la recherche ultérieure devra préciser ou consolider, le tableau suivant :

Paracolériques Sang. *primesautiers* (Henri IV de France)	Paramorphes Sang. *émancipés* (cf. am. p. 527)

nL

sur-A et sur-P :	sous-A et sous-P :
VIFS	CALMES
Sang. :	Sang. :
fébriles (Voltaire, Bolingbroke). *sarcastiques* (Chamfort, Paul-Louis Courier). *aigus* (Bacon, Montesquieu, Chesterfield, Ald. Huxley).	*cyniques* (Machiavel, Mazarin, Metternich, Talleyrand, Catherine de Médicis). *épicuriens* (Mme Colette, Ninon de Lenclos). *libertins* (Anatole France, Henri de Régnier). *avisés* (Mme de Sévigné, Helvétius, Marmontel, Horace).

L

SECS	LENTS
polygraphes (Fontenelle, Haeckel). *critiques* (Lessing, Sainte-Beuve, Euripide (?). *positivistes* (Ostwald, Lévy-Bruhl). *abstraits* (Clairaut, Mme du Châtelet).	*scept.* (Louis XVIII, Briand). *souriants* (Giraudoux). *bienveillants* (Shaftesbury). *analytiques* (Léon Brunschvicg).

SANGUINS PARACOLÉRIQUES

Sang. *primesautiers :* avec cette famille nous avons affaire à des sanguins qui peuvent se faire prendre pour des colériques,car à leur premier mouvement ils apparaissent comme des émotifs, brusques et cordiaux ; mais l'émotion, qui prend un air de bouffée, laisse presque immédiatement place à une pensée positive et claire au fond de laquelle on retrouve facilement les propriétés caractéristiques du pur sanguin. Aussi deviennent-ils plus populaires que les sanguins ; mais dans les grandes actions ils manifestent une clarté d'esprit et une froideur qui ne leur vaudraient pas le même succès. Henri IV n'a jamais servi que ses desseins ; il était de cœur très froid, s'intéressait peu au peuple, mais il s'est fait une légende dont le principe était dans ses mots et sa cordialité primesautière. Son sens pratique ne s'accompagne pas de scrupules : il est incapable de religion, s'adapte facilement aux milieux où il passe, est courageux, peut se tirer de situations difficiles par sa souplesse, n'oublie jamais les intérêts de sa forte sexualité, a de l'ambition et de l'habileté politique, périt, comme il arrive souvent aux sanguins dans les périodes de passions violentes, victime de ses changements de front.

SANGUINS PURS

A. Dans les sanguins *vifs* et particulièrement dans les sanguins *fébriles* sont rassemblés tous les traits fondamentaux favorables à l'application de l'attention à l'instant présent : la très forte activité qui tend à précipiter l'homme d'une action à l'autre, mais à qui l'absence d'émotivité permet de glisser d'un objet à l'autre sans que le moi total soit engagé dans la perception, la primarité qui livre au présent, enfin l'étroitesse de la conscience qui empêche une importante atténuation de la représentation centrale par l'influence des représentations marginales. Cela doit produire cette *fébrilité* de la conduite, qui est un substitut de l'émotivité, mais reste une vivacité froide : on en trouve le meilleur exemple chez Voltaire. Les manifes-

tations de cette fébrilité qui grossit la vivacité primaire sont la succession rapide des préoccupations, la vibratilité des émotions : l'étroitesse de la conscience la rend plus sensible en brusquant, même en supprimant les transitions et ce défaut apparaît dans la conversation, dans les lettres aussi nettement que dans la conduite. — Comme toute activité, et particulièrement comme toute activité discontinue, celle-ci, en devenant forte, risque de devenir agressive. Cette agressivité froide est comme telle atténuée ; et par suite elle doit souvent s'exprimer verbalement plus que pratiquement : cela fait la causticité. Celui qui y recourt risque d'en subir le contre-coup : cela est arrivé à Voltaire, cela s'était trouvé chez Saint-Évremont qui a souvent payé cher le plaisir de ses bons mots contre autrui. Cette causticité atteint à sa forme la plus violente dans le cynisme agressif des sang. sarcastiques comme Chamfort, « celui qui pardonnait le moins aux riches et aux grands l'opulence de leurs maisons et les délices de leurs tables, dont il était lui-même fort aise de jouir » (MARMONTEL, *Mém. d'un Père*, éd. Stock, p. 356) et dont Marmontel rapporte (*op. cit.*, pp. 357-362) les propos réalistes et cyniques qui, au début de la Révolution française, annoncent le nihilisme de certains mouvements sociaux de notre temps.

En s'atténuant ces traits de caractère donnent ceux des sanguins intellectuels que nous avons groupés sous le nom de sang. *aigus*. Beaucoup moins de nervosité, mais une pensée morcelée, incapable de systématisation, admirablement douée pour l'observation inductive de l'expérience naturelle ou sociale. Il faudrait comme variétés de cette famille examiner en détail les cas de Bacon, de Montesquieu, de Chesterfield. Bacon révèle le « vide intérieur » en condamnant la foi du rationaliste dans la pensée *a priori* : pour lui l'esprit humain laissé à lui-même se trompe, il ne trouve la vérité qu'en dehors de lui-même dans les faits de la perception. Sa théorie de la science s'éparpille en observations juxtaposées, aussi peu liées que les observations ramassées par Montesquieu sous

le nom d'*esprit des lois*. Bacon est dénué de tout scrupule en matière d'honnêteté, mais il sait se tirer d'affaire. Chesterfield écrit à son fils Stanhope pour lui apprendre la mondanité et l'art de séduire les femmes. Aldous Huxley compose des traits de sanguin aigu et de sanguin sarcastique.

B. On peut penser que, si la conscience s'élargit, son ampleur accrue doit atténuer la vivacité, estomper les aspects par lesquels une espèce de violence intellectualisée distingue les sanguins vifs : nous appelons ces sanguins moins agités, mais toujours très extraversifs, les sanguins *secs*. L'effet principal de la transformation est d'accroître l'importance de leur travail écrit. Leur dispersion s'intellectualise ; le caractère abstrait, technique, de la pensée s'accroît : ils satisfont davantage aux obligations de la science. Mais pour le reste leur parenté avec les sanguins déjà considérés demeure manifeste. Ils ont toujours, comme le montrent les cas d'Ostwald et d'Haeckel, l'allure du savant militant ; d'autres, comme Fontenelle, défendent la science plus qu'ils ne la développent. Si comme Clairaut et Mme du Châtelet, ils sont indiscutablement doués pour la science, ils ne peuvent, comme le feront aisément les flegmatiques, y trouver l'objet unique de leur intérêt et par exemple ils ne peuvent lui sacrifier leur goût, dans le cas des hommes, pour les femmes, dans le cas des femmes, pour les hommes, dans les deux cas, pour le monde, la conversation, les soupers. Ils sont plus critiques que constructifs et créateurs. Ils restent à la fois curieux de la religion, ainsi Lévy-Bruhl de Jacobi, mais lui restent étrangers. Un mot de ce même Lévy-Bruhl en révèle immédiatement la raison : il disait : « L'arithmétique a un objet, le nombre, l'acoustique en a un, le son, l'optique aussi, la lumière et la couleur, et ainsi de suite : toute science a un objet ; mais la philosophie n'en a pas ! » ; et pour cette raison il a de plus en plus, en pur positiviste, essayé de remplacer la philosophie par la science, par exemple la morale par la science des mœurs. Son mot avouait l'extraversivité de son caractère : en dehors des objets, il ne trouvait, à la place du sujet que le

vide et par suite devait manquer du sentiment de l'esprit, dont c'est précisément la philosophie qui doit être la manifestation intellectuelle.

C. Nous venons de considérer rapidement ceux qu'on peut appeler les sur-sanguins parce qu'ils accentuent les traits de ce caractère dans le sens de la primarité et de l'activité ; nous allons maintenant reconnaître aussi rapidement les sous-sanguins, c'est-à-dire les sanguins sous-A et sous-P, que nous appelons les *calmes* quand ils sont étroits, les *lents* quand ils sont larges.

Avec l'atténuation de la vivacité, la réflexion croît ; et, en allant des plus étroits, que l'étroitesse éloigne le moins des vifs, aux plus larges, on peut esquisser la suite que voici :

Ce sont d'abord ces diplomates à l'esprit si objectivement clair qu'ils en deviennent *cyniques*. Ce cynisme peut se manifester par des effets pratiques comme le goût de l'argent, l'infidélité ordinaire, la rapidité des voltes ; mais dans son essence il est intellectuel. Si l'analyse pousse jusqu'à ce plan où elle saisit l'objet, elle doit inconsciemment, mais absolument, dissoudre tout ce qui est halo ou flou affectif pour se cristalliser dans la vue de choses aux contours nets ou l'aperception de notions strictement définies, ce qui est tout un. L'amour par exemple, ne peut être qu'une suite de mouvements physiologiques pour celui qui en dissout à la fois la subjectivité et l'indétermination. De là résulte immédiatement l'esprit de Talleyrand ou de Machiavel, qui conseillent d'agir, ou agissent comme ils pensent. La dissipation de l'émotivité doit entraîner l'absence de scrupules : nous sommes exactement aux antipodes des sentimentaux.

Il faut bien un contenu à la vie. A celui qui n'a pas de sensibilité, il ne reste que la sensualité : les *épicuriens*, parmi lesquels n'était sans doute pas Épicure, sont les praticiens du *Carpe diem*. La seule réalité de leur vie est hédonistique : ils ressentent d'autant plus vivement la saveur de la sensation qu'ils sont plus extraversifs, plus analytiques et plus fins. Sous ses formes les plus raffinées, ils

doivent atteindre à une sensualité riche et variée, mais toujours vraie par la précision des traits qu'elle observe, telle que l'exprime Colette ; quand cette sensualité s'atténue, l'hédonisme le cède à l'utilitarisme pratique, annonçant la philosophie utilitaire qui est chez les flegmatiques un ascétisme de l'utilité pour tous. Dans l'intervalle l'on obtient une vie à la manière d'Horace, composant dans la jouissance d'une *aurea mediocritas* le goût des plaisirs simples et le sens avisé pour se les obtenir.

Les deux caractères précédents se mélangent et s'atténuent réciproquement chez les sanguins auxquels le nom de *libertins* convient particulièrement bien, parce qu'ils associent le libertinage d'esprit et le libertinage de mœurs. Anatole France est le représentant le plus pur de cette famille. Quand la sexualité s'atténue, on retombe sur les sanguins *avisés* dont Marmontel et Mme de Sévigné sont de bons échantillons : froideur de fond, grande habileté à mener ses intérêts pratiques, goût pour les lettres et la mondanité, quelquefois sensibilité apparente dans les mots, des protestations derrière lesquelles est une grande froideur, capable de devenir de la dureté de cœur, comme on en trouve des preuves dans la correspondance de Mme de Sévigné.

On pourrait dire que la résultante commune des traits de ces familles est *l'art de réussir dans la vie*. Rien ne vient déformer cette aptitude ou la subordonner. Ils sont moins entraînés vers la pensée analytique que les vifs et les secs, ils se dominent bien ; mais l'altruisme ne vient pas les atténuer comme il arrive chez les lents. Quand ils sont plus étroits, cet art de réussir s'emploie dans l'action politique qui les intéresse aussi passionnément que quelque chose peut le faire pour eux ; quand leur conscience s'élargit, ils reviennent pour ainsi dire vers eux-mêmes pour ne plus s'occuper que d'eux-mêmes. Ils font de la littérature un métier : Marmontel y a trouvé le moyen de se faire à Paris une situation à laquelle rien ne le préparait et il y a gagné directement et indirectement une fortune rondelette ; Anatole France en a reçu les moyens de payer ses plai-

sirs ; déjà Horace y avait trouvé celui d'obtenir la faveur des grands. Celui-ci a exprimé la morale du groupe : une sagesse sans héroïsme, mais apte à entretenir la sécurité du sage et à lui ménager ce qu'il faut à ses besoins et à son agrément. Les passionnés sont sévères pour cette facilité.

On vérifierait facilement sur ces familles ce qui a été dit plus haut en général de l'attitude des sanguins à l'égard de la religion. Certains pourront à cause de leurs expériences d'enfance, comme Sainte-Beuve, entrer un peu plus avant dans la vie religieuse. Ils en sortent d'ordinaire, et si rien n'est intervenu pour les instruire de ce que l'affectivité et la systématicité mettent dans la religion, elle leur apparaîtra comme une étrangeté à laquelle ils seront au fond indifférents et contre laquelle ils se défendront par l'ironie, tantôt enjouée, comme la préconisait Shaftesbury, tantôt érudite, comme celle de France, tantôt cynique, comme chez Machiavel ou Talleyrand.

D. Nous venons de partir des sanguins vifs, c'est-à-dire des sanguins chez qui l'activité est, non seulement la plus forte, mais même la plus apparente, parce que la primarité qui tire toujours vers l'agitation a pour complice l'étroitesse de la conscience. Aussi nous appelons *lents* les sanguins qui, tout en demeurant dans les limites du caractère sanguin, s'opposent autant qu'il est possible aux vifs. Comme les calmes, ils sont un peu moins actifs et moins primaires, mais se distinguent des calmes par une conscience plus large. Plus près des secondaires, c'est-à-dire des flegmatiques, ils ont un caractère nettement intellectuel, parallèlement aux secs ; mais la largeur de la conscience, souvent associée à l'altruisme, rend leur intelligence aimable et le défaut d'agressivité accentue cet aspect d'humanité qui est souvent un des mérites des sanguins, protégés à la fois contre les excès qui résultent de l'union de l'activité et de l'émotivité et les faiblesses que l'inactivité conditionne.

Parmi les calmes, nous mettrons en premier lieu les *sceptiques* en désignant ici par ce mot une douceur railleuse, mais sans méchan-

ceté, qui vide le scepticisme de ce qu'il peut avoir d'agressif chez les sanguins étroits. Insensiblement dans ce caractère le scepticisme se change en indulgence et en sagesse. Louis XVIII n'était pas un *ultra* ; il est intervenu plusieurs fois pour les solutions modérées et il a évité les fautes de ses successeurs. Il n'était pas exempt de goût pour la raillerie, mais cette raillerie était souvent pour lui un moyen d'introduire une complaisance. On ne doutera pas que l'humanité de Briand après la guerre de 1914-18 n'ait été sincère : elle était l'effet de la largeur de sa conscience, apparente à première vue dans son allure quelquefois débraillée.

Des sceptiques on passe insensiblement aux sanguins que nous dénommons *souriants* parce qu'ils ont souvent au coin de la bouche, presque permanent, un léger sourire, mi-ironique, mi-séduisant, toujours fin, dans lequel viennent se composer le sentiment du ridicule de beaucoup de gens et de situations, du scepticisme philosophique, enfin de l'esprit, avec, comme fond, ce que la largeur du champ de conscience comporte nécessairement de sympathie, sinon profonde, du moins facile pour les autres. C'est certainement à cause de cette largeur de conscience que les sanguins souriants sont parmi les caractères dont le charme est le plus apparent : c'est un charme fait d'une tendresse très légère qui devient puissante, sinon sur les cœurs, du moins sur les esprits quand l'intelligence s'y ajoute. De ce point de vue Jean Giraudoux a été un des exemples les plus purs de cette famille caractérologique. Ses romans sont faits de très peu de chose ; mais sous le paillettement des notations très fines de son intelligence se devine une âme compréhensive et aimante ; elle continue de suggérer le scepticisme parce que le sérieux de la forte émotivité ou de la systématisation lui manque, mais en fait le scepticisme le plus humain de tous ; même elle fait de cette humanité, à cause de la délicatesse psychologique, une sorte de sympathie singulière pour chacun de ceux vers lesquels elle se tourne. Chez tous les hommes de ce caractère on retrouve cette amabilité dont on ne sait si nous les aimons parce qu'ils aiment ou

parce qu'ils se font aimer. — Plus le champ de conscience est large, plus ce charme se marque de nonchalance et l'on pourrait par suite, à l'extrémité de cette série, définir une famille des *nonchalants* où tous les mouvements de la pensée et de l'action semblent manifester la réflexion : « Après tout, à quoi bon ! » C'est peut-être chez certains hommes de cette nuance de caractère que le « vide intérieur » est, toujours à cause de la largeur de conscience et de l'affaiblissement de l'activité, le plus accentué : cela peut aboutir à une sorte de désespoir très calme, auprès duquel les déclarations pathétiques de certains émotifs-inactifs paraissent bien théâtrales. Il faut bien voir en effet que ce qui soutient l'homme au cours de la vie, c'est la force de l'émotivité, l'armature de la secondarité, la puissance des tendances, le pouvoir de se faire une métaphysique systématique, l'amour ou la haine, enfin l'étroitesse de la conscience qui concentre toutes les forces de l'âme sur ses objets successifs. De tous ces soutiens le sanguin le plus large n'a que l'activité, elle doit lui faire sentir le vide autour d'elle. Le goût d'un art léger comme celui qu'il peut produire et sentir, d'un art à émotivité en demi-teinte, plus intellectuel qu'affectif doit être pour lui la meilleure issue ; mais ce salut n'est guère qu'une distraction : qu'on le compare, par opposition, à l'attachement violent du sentimental à tous ses états (cf. p. 234) !

Quand l'altruisme devient plus sensible, il s'ajoute à la largeur de la conscience pour composer le type du sanguin *bienveillant*. Que la bienveillance prenne, comme chez Shaftesbury, la forme philosophique, elle devient le principe d'une sympathie, non seulement destinée à des amis, mais à l'humanité entière. Une philosophie, comme toute œuvre humaine, est un compromis entre la situation faite à un individu et les exigences de sa nature ; et sa liberté consiste à les composer en fonction d'une visée, pour une part nécessitée et pour une part choisie par lui. S'il est moins original, les conditions extérieures, notamment de formation intellectuelle, pèsent plus fortement sur lui : il répète les idées d'une école ou d'un maître ; s'il l'est

davantage, le caractérologue peut dériver ses idées à partir des nécessités qui lui sont inhérentes ; mais naturellement cette dérivation ne peut porter que sur les traits généraux de sa pensée, car la singularité de l'usage qu'il en fera composera l'individualité de son histoire et la personnalité de sa volonté. Dans celle de Shaftesbury la part du caractère est très grande : elle détermine en premier lieu la manière dont il essaie de défaire la religion de ses facteurs les plus affectifs et les plus métaphysiques pour la ramener à une morale attendrie de l'humanité. Il déteste, à l'égal d'un fanatisme, l'enthousiasme farouche, il loue comme Voltaire l'enthousiasme raisonnable (cf. p. 449). Il rêve d'une humanité trouvant dans les entretiens, dans la jouissance des œuvres d'art, dans le plaisir des voyages, dans l'amitié la conscience d'appartenir à un monde qui révèle la bienveillance divine. Ce rêve n'est pas si méprisable ; mais il reste une utopie aussi longtemps qu'on ne cherche pas à le concilier avec les difficultés de l'existence, les fortes ambitions des émotifs-actifs, l'agressivité de beaucoup de tendances égoïstes ou désintéressées. Il est curieux que ces sceptiques ou demi-sceptiques parlent souvent comme des naïfs.

Si au contraire la force de l'analyse tourne ces sanguins lents vers la pensée impersonnelle, l'humanisme persiste dans la pensée sanguine, mais il s'objective. C'est ce que vérifie l'œuvre de Léon Brunschvicg. Elle manifeste d'abord une fois de plus cette remarquable curiosité des sanguins pour la religion et l'affectivité : comme Sainte-Beuve s'est particulièrement intéressé à Port-Royal, Voltaire à Pascal, Brunschvicg a eu la plus grande curiosité pour les deux philosophes les plus affectifs peut-être de l'histoire de la pensée, Pascal et Spinoza. Mais la doctrine de Brunschvicg manifeste aussi la tentation qui pousse les actifs froids à réduire la religion à une démarche intellectuelle. Pour les flegmatiques Kant et Hamelin, c'est à la morale ; pour Brunschvicg à la science, tenue, à cause de ce qu'elle comporte d'objectivité, pour capable de soutenir « une spiritualité physico-mathématique ». Cela permet à Brunschvicg,

adversaire de la systématicité hamelinienne, de ramener la philosophie dans le temps, comme l'exige la conversion de la primarité, de sa nature de fait psychologique, à une idéalité de droit théorique. Par ces positions sont satisfaites la tendance à privilégier l'abstrait sur l'affectif, le temporel sur le systématique, le positif sur la visée de l'au-delà. Pour le sanguin Brunschvicg l'objectivation est la valeur la plus pure de la pensée ; pour le sentimental Berdiaeff, ç'en est l'impiété même. Par cette prédilection anti-personnaliste pour l'objectivation, même temporalisée, la philosophie de Brunschvicg se rapproche de la pensée des flegmatiques.

C'est à eux que nous allons maintenant passer, en commençant par le groupe des familles intermédiaires entre les actifs non-émotifs primaires et les secondaires.

VI. — LES FLEGMATIQUES (nEAS)

172. Il y aurait un chapitre de caractérologie à écrire sur la diversité des présentations par lesquelles les différents caractères s'offrent à la connaissance d'autrui. — Certains hommes se révèlent presque immédiatement aux autres ; même s'ils sont menteurs, parce qu'ils se manifestent presque tout de suite comme menteurs : ils sont si l'on peut dire franchement menteurs ; d'autres sont silencieux, taciturnes, mais on ne doute pas après quelques instants d'observation que leur intimité ne soit chargée de passion et de méditation. — Ce sont ainsi d'ordinaire la primarité et l'émotivité qui sont les principales causes de cette transparence de certains caractères au travers de ce qui paraît les cacher. L'une et l'autre manquent au flegmatique. Celui-ci est le plus simple des hommes, il est de ce fait celui qui fournit le moins au caractérologue. Il est calme, semble indifférent aux événements extérieurs, aime le silence : autant de raisons pour que les autres le jugent souvent insensible, méprisant, lointain ; mais aussi pour qu'ils ne le connaissent guère. Ce qui fait du nerveux l'objet privilégié de l'observation

caractérologique est justement ce qui, par son défaut, fait du flegmatique le caractère qui sollicite le moins l'étude.

Il est situé au centre de trois directions, définies par les groupements qui le constituent : par le groupement nES le flegmatique annonce l'apathique, par le groupement AS il est un passionné devenu froid, enfin par le groupement nEA, il est parent du sanguin. Mais à ce carrefour il coïncide justement, soit avec des caractères qu'il destitue des traits par lesquels ils étaient le plus reconnaissables, soit avec l'allure d'un autre caractère offrant le moins à connaître. Ainsi il n'a pas le goût pour le monde qui a cet effet d'offrir le sanguin à la connaissance d'autrui ; en perdant l'émotivité du passionné, il perd cette puissance exubérante d'action qui force les autres à reconnaître la grandeur de celui-ci ; et s'il est plus actif que l'apathique, c'est de la manière la plus simple et la plus égale de sorte qu'on peut fort bien, s'il n'arrive pas que l'on croise son activité principale qui est souvent intellectuelle, abstraite, spéciale, presque secrète, le confondre avec lui.

Ces circonstances rendent particulièrement difficile la distinction des différentes familles de flegmatiques. Nous tournerons provisoirement cette difficulté en classant les flegmatiques d'après leurs occupations préférées, jusqu'à ce que la multiplication des psychographies de flegmatiques, historiques ou contemporains, fournisse la documentation nécessaire à l'établissement d'une classification plus analytique.

On trouve dans l'ouvrage de P. MALAPERT (*Les Éléments du Caractère et l. lois de combin.*, Paris, Alcan, 1897, p. 215), sous le nom d'apathique-actif, le portrait d'un flegmatique moyen, par faute d'une grande intelligence propre à donner à ce caractère son rayonnement :

« M. X... (Portrait V). La sensibilité, l'émotivité sont très médiocres. — Avec une disposition à la brusquerie, comme sous l'action de poussées impétueuses et même un peu brutales.

L'intelligence, très normalement développée, n'a rien de contemplatif,

de méditatif, de rêveur, d'imaginatif ; elle n'est pas spéculative, non plus, ne se plaît que médiocrement aux abstractions, n'a pas davantage au reste le sens du pittoresque, du beau ; elle est un peu lente et lourde, mais nette, voyant les choses sans raffinement, sans subtilité, mais avec justesse et rectitude ; c'est un bon sens pratique, assez vigoureux (se renfermant d'ailleurs volontiers dans la sphère délimitée par la fonction sociale).

Activité robuste qui a besoin de se dépenser, mais sans excès, d'une façon modérée, et régulière, ne procédant pas par à-coups, par élans irrésistibles, mais continue. Un fonds assez riche d'énergie active, mais à qui l'apathie donne un caractère très net de calme et de flegme.

De la volonté, de la persévérance, surtout du sang-froid — faite principalement d'habitudes, venant en quelque sorte du dehors plus que du dedans. Je m'explique : pour un grand nombre de choses la volonté est molle ; mais elle devient ferme quand il s'agit d'actes intéressant la dignité professionnelle, le point d'honneur. Aime à voir sa vie réglée, avec des obligations bien définies, qu'il saura accomplir ; n'aurait pas été aussi capable de se faire à soi-même, à coup de volonté, sa loi et son plan d'existence. Une volonté qui a le « tempérament militaire ».

173. Une *liste de flegmatiques historiques* permet de relever ce portrait par le rassemblement d'hommes d'action et de pensée éminents : Addison, d'Alembert, Bayle, Bentham, Bergson, von Baer, Buffon, Cavendish, Condillac, Condorcet, Darwin, Franklin, Gauss, Gibbon, Hamelin, G. Heymans, Hume, Joffre, Kant, Jean-Henri Lambert, Leibniz, Locke, Mentelli (décrit par Descuret), James Mill, John Stuart Mill, Montaigne, Owen, Renan, Taine, Turgot, Washington.

Signalement statistique du flegmatique

174. Reprenant ici une façon de faire que nous avons déjà utilisée, nous pouvons, pour donner une première idée du flegmatique, chercher quelle est la résultante caractérologique, la propriété maîtresse qui constitue comme l'axe de ce caractère. Pour le nerveux nous avons reconnu que c'est le vagabondage affectif, pour le sentimental la vulnérabilité, pour le colérique la cordialité, pour le passionné l'ambition ; nous venons de voir que le sens pratique est la qualité caractéristique des sanguins. Nous pouvons nous demander

quelle est celle des flegmatiques. La réponse à cette question est aussi facile pour eux que pour les autres caractères, c'est une disposition que nous appellerons le *sens de la loi*.

C'est en effet à partir de cette propriété que l'on pourrait le plus facilement dériver les *maxima* et les *minima* caractéristiques de cette variété psychologique. Voici ces maxima et ces minima classés sous quelques chefs qui sont des conditions, des aspects ou des effets du sens de la loi :

1. *Froideur*

La condition préalable de la domination du respect de la loi dans un esprit est la faiblesse de l'émotivité : il faut que les mouvements de la sensibilité ne soient pas assez forts pour troubler son application dans des circonstances qui doivent beaucoup varier. Or les flegmatiques sont calmes et froids :

				Moy.
question 1, 2°, *calmes*	Fleg.	80,9	Ap. 85,1	55,8
q. 10, 2°, *froids et objectifs*	—	73,1	Sang. 53,7	40,6
	(les passionnés tombent à 29,6)			
q. 35, 3°, *silencieux et renfermés* ..	Fleg.	24,4	Sang. 23,2	22,9
q. 60, 1°, *parfaitement naturels* ...	—	78,6	Pass. 76,4	63,9
q. 70, 1°, *courageux*	—	55,1	Sang. 52,6	43,9
q. 89, 3°, *patients* (dans les malad.)	—	57,2	Pass. 48,1	39

Tous les chiffres concordent.

2. *Persévérance*

La persévérance, qui enveloppe la double condition A et S, manifeste la soumission de l'action à un principe qui en soit l'axe : elle appartient au maximum au flegmatique.

D'abord les flegmatiques sont des actifs :

question 2, 1°, *touj. occupés* ..	Fleg. 99,1	Pass. 99,2	Moy. 56,4
q. 4, *négliger les travaux imposés*	— 2,1	— 4,9	— 19,3
q. 5, 1°, *différer*	— 12,8	— 9,7	— 46,6

Cette activité est en outre la plus soumise aux principes, ou à des habitudes :

q. 7, 3°, *hommes de principes* .	Fleg. 13	Ap. 17	Moy. 7,5
q. 22, 2°, *hommes d'habitudes* .	— 63,1	Sent. 66,4	— 38,1

Ce qui manifeste directement la disposition au respect de la loi est la conformité des actes et des paroles :

q. 26, 1°, *conf. des actes et des paroles*	Fleg. 86,3	Pass. 83,8	Moy. 57

Aussi n'est-il pas surprenant que les flegmatiques soient au maximum persévérants :

q. 6, 2°, *persévérants*	Fleg. 67,7	Sang. 64,2	Moy. 40,9

3. *Pondération*

L'équilibre des tendances et des idées c'est-à-dire la pondération ne peut être que favorable à la fidélité à la loi ; or elle appartient aux flegmatiques comme l'enquête permet de le constater, soit directement :

q. 7, 2°, *circonspect*	Fleg. 75,4	Ap. 59,6	Moy. 44,7

soit indirectement, par ses conditions :

q. 31, 1°, *autonome dans ses opinions*	Fleg. 83,4	Pass. 68,3	Moy. 58,7

q. 40, 1°, *bon observateur*	— 66,1	Sang. 63,2	— 52,2
q. 74, 3°, *retenir avec précision et en ordre*	— 56	Pass. 52,4	— 39,8

ou par ses effets :

q. 14, *tolérant*	Fleg. 87,7	Pass. 83,8	Moy. 78,0
q. 19, 1°, *sympathies changeantes*	— 3,0	Ap. 4,3	— 25,7
q. 27, 2°, *intelligent*	— 68,8	Pass. 57,1	— 42,2
q. 30, 1°, *esprit large*	— 67,9	Sang. 67,4	— 56,7

4. *Sobriété et tempérance*

Le sens de la loi exclut l'indiscipline des tendances :

q. 44, 2°, *sobre*	Fleg. 51,0	Pass. 44,9	Moy. 36,5
q. 46, 2°, *continence sexuelle* ..	— 75,2	— 70,7	— 59,2

5. *Simplicité*

La simplicité de la conduite manifeste la régularité qu'entraîne le sens de la loi :

q. 48, 2°, *peu de souci de l'apparence*	Fleg. 64,7	Pass. 53,8	Moy. 47,6
q. 49, 2°, *indifférence aux honneurs*	— 30,1	Sent. 26,5	— 26,1
(sont dépassés par les nEnA)			
q. 51, 2°, *économe*.....	Fleg. 66,5	Pass. 63,3	Moy. 42,4

6. *Vertus objectives*

Enfin le sens de la loi se manifeste de la manière la plus éclatante par les vertus qui impliquent la soumission à une règle formelle et objective :

q. 50, *désintéressé* (en oppos. à cupide).....	Fleg. 54,4	Sent. 54	Moy. 48,2

q. 62, 1°, *se comporte honorablement* (en oppos. à intrigant)	— 72,7	Pass. 81,4 Sent. 73,5	— 66,9
q. 63, 1°, *complètement digne de foi* (vérace)	— 85	Pass. 73,4	— 57,3
q. 64, 1°, *parfaitement honorable*	— 90,9	— 91,8 Sent. 87,6	— 77,3
q. 85, 1°, *ponctuel*	— 86,6	Pass. 80,6	— 57,5

7. *Intérêts intellectuels*

La nécessité logique est l'équivalent spéculatif du sens de la loi : elle doit manifester sa force sur l'esprit du flegmatique en tournant sa vie vers la pensée la plus abstraite :

q. 33, 1°, *talent mathématique*..	Fleg. 17,3	Sang. 16,8	Moy. 9,6
q. 79, *jeux intellectuels*.....	— 36	Pass. 36,5	— 30,5

8. *Abaissement des intérêts affectifs et personnels*

La contre-partie du *sens de la loi* doit être la diminution des intérêts auxquels l'émotivité contribue en totalité ou en partie. Nous la vérifierons sur deux exemples. Le premier est la diminution de la *ferveur religieuse*. On peut dire en gros que ce que des observateurs courants appellent religion est à deux composantes, l'une de systématisation par laquelle la religion s'apparente à la morale ou à la métaphysique c'est-à-dire à une spéculation théorique, l'autre de sentiment, par laquelle la religion rend Dieu sensible à l'âme. Si des passionnés aux flegmatiques la première persiste, mais si l'autre disparaît, la disposition à la religion doit subir une diminution, mais elle ne doit pas disparaître. C'est ce que vérifie l'enquête statistique d'après les réponses à la

question 65, 1°, *ferveur religieuse*	Fleg. 23,2	Pass. 34,8	Moy. 16,6

Le second exemple porte sur l'intérêt relatif aux personnes et aux choses, tel qu'il résulte des réponses aux questions 72, 1° et 2° :

parle sur les choses	Max. fleg. 67,0	Min. nerv. 27,6
— *personnes*	Min. fleg. 26,7	Max. nerv. 47,1 ;

ces deux couples de nombres montrent nettement que *l'intérêt pour les choses qui caractérise au maximum le flegmatique* est *inverse de l'intérêt pour les personnes qui est au minimum chez lui :* il doit en résulter que le flegmatique est essentiellement impersonnaliste et cela encore convient immédiatement avec le sens de la loi.

175. *Opposition entre les nerveux et les flegmatiques d'après l'enquête biographique.* — A ces données convergentes de l'enquête statistique qui prouvent que le sens de la loi est, comme il avait été annoncé, la résultante caractéristique du flegmatique, on peut ajouter un certain nombre d'autres données qui proviennent de l'enquête biographique et qui, à défaut d'une base aussi large, ont l'avantage d'indiquer d'autres propriétés. Ces données montrent que, comme on doit le penser d'après l'opposition complète des formules du nerveux (EnAP) et du flegmatique (nEAS), les propriétés du caractère flegmatique doivent généralement être contraires aux propriétés correspondantes du caractère nerveux (art. de HEYMANS, *Zeits. für angewandte Psych.*, t. Ier, 1908, pp. 359-62).

Ainsi les nerveux sont sensibles, violents, susceptibles, les flegmatiques le sont au minimum ; la contradiction entre la conduite et les déclarations est fréquente chez les nerveux, rare chez les flegmatiques. Les nerveux sont des travailleurs du soir ; les flegmatiques, du matin. Le superlativisme, le goût pour les symboles, la superstition, le souci presque maladif d'indépendance, le goût pour les imaginations horribles, autant de traits communs à beaucoup de

nerveux et complètement étrangers aux flegmatiques. Au besoin nerveux de changer de résidence s'oppose la répugnance des flegmatiques à changer de lieu d'habitation. Nerveux et sentimentaux sont dyscolistes, les flegmatiques sont eucolistes, optimistes. Fréquemment les nerveux voudraient jouer un rôle, les flegmatiques restent effacés. — L'enquête biographique confirme l'enquête statistique en montrant que, pour les vertus formelles, comme la véracité ou la ponctualité, les flegmatiques sont les premiers et les nerveux les derniers. Tandis que les nerveux peuvent être plus sensibles au sentiment de la nature ou aux émotions religieuses, les flegmatiques n'ont qu'un faible intérêt pour les beautés naturelles et sont plus éthiques que religieux. Les problèmes théoriques tels que les questions mathématiques, métaphysiques, logiques les absorbent ; tandis que les nerveux s'opposent à eux comme la fantaisie à la méthode. Les nerveux et en général les émotifs fournissent un contingent considérable aux maladies mentales ; au contraire les flegmatiques y échappent presque entièrement. Enfin les nerveux sont aptes aux crimes passionnels suivant un taux considérable ; tandis que, parmi les criminels étudiés par Heymans, ne se trouvait qu'un flegmatique, ayant commis avec une extrême froideur un crime de cupidité.

176. *Les passionnés entre les nerveux et les flegmatiques.* — Si l'on veut étaler entre ces deux extrêmes, les nerveux et les flegmatiques, une suite d'intermédiaires, on pourra les demander aux passionnés. Par exemple nous pouvons ici utiliser une circonstance de l'enquête statistique. Heymans avait demandé à ses correspondants de marquer autant que possible les émotifs d'*un* ou de *deux* traits suivant la grandeur qu'ils attribuaient à l'émotivité des sujets décrits par eux. On peut ainsi intercaler entre les nerveux et les flegmatiques deux rangs de passionnés dans lesquels il est permis de reconnaître en gros des passionnés tourmentés, les plus proches des nerveux, et des passionnés méthodiques, les voisins des flegmatiques. En combinant ainsi les données du tableau donné p. 67

(*Zeitsch. f. Psych. u. Phys. d. Sinnesorg.*, t. 51, 1909) avec les nombres relatifs aux nerveux, on obtient les résultats suivants :

Quest.		Flegmatiques	Passionnés « Emotif » une fois souligné	Passionnés « Emotif » deux fois souligné	Nerveux
7	impulsif	12,8	36,1	66,7	78,2
	réfléchi	75,4	52,4	25,0	12,6
	hommes de principes	13,0	9,2	8,3	2,3
89	patient (pend. les maladies)	57,2	48,9	29,2	22,4
	impatient	13,4	21,8	45,8	40,2
11	excitable	21,4	47,1	75,0	68,4
	de bonne humeur	72,0	52,7	33,3	34,5
	impossible à mettre en colère	4,3	2,1	0,0	2,9
14	tolérant	87,7	84,1	75,0	69,5
	intolérant	7,5	8,6	12,5	17,2
15	mélancolique et sombre	5,2	5,8	12,5	4,6
83	distrait	16,2	18,5	25,0	47,1
	toujours présent	63,6	61,3	62,5	31,6
52	désireux de dominer	18,7	20,6	37,5	35,6
	laissant à chacun sa liberté	62,9	57,6	50,0	34,5
	facile à conduire	8,9	15,0	8,3	20,7

La régularité de ces nombres entre un extrême et l'autre est satisfaisante, car les aberrations sont légères et pour certaines il est possible que les passionnés les plus émotifs doivent, dans un sens ou l'autre, l'emporter sur les nerveux. C'est le cas de l'*impatience* ou de l'*excitabilité* où l'activité peut aggraver l'émotivité. Pour la disposition à être *mélancolique et sombre*, le primat de l'émotivité ramène évidemment les passionnés sur-émotifs vers les sentimentaux.

Des sanguins aux flegmatiques

177. Avant d'entreprendre le portrait psychographique des flegmatiques, il est utile de suivre la transformation continue qui, par la croissance de la secondarité, fait passer des actifs froids les

plus primaires aux plus secondaires. On peut pour l'étudier se servir du tableau de la p. 422 ; mais on aura intérêt à considérer à part les intermédiaires entre les sanguins et les flegmatiques.

La considération du tableau permet de suivre régulièrement quelques-uns des effets de la croissance de la secondarité. Il est remarquable d'abord que, pour le *calme*, la moyenne générale qui est de 55,8 se place entre le 47 des sanguins sur-primaires (par exemple d'un voltaire) et le 67,9 des sanguins sous-primaires (par exemple d'un marmontel), conformément à l'observation déjà faite d'après laquelle la vraie coupure, suivant cet axe, n'est pas située entre sanguins et flegmatiques, mais *entre sanguins sur-primaires et autres actifs non-émotifs*. Malgré cette coupure, la *mobilité*, trait opposé du calme, décroît des sanguins sous-primaires aux flegmatiques les plus secondaires et l'on peut dire par conséquent que le calme, grandeur caractérologique opposée, s'accentue dans le même intervalle, soit de 67,9 à 85,7. Il y a donc là une donnée qui permettra souvent de reconnaître hors des périodes de crise et même, mais avec plus de soin, pendant ces périodes, les actifs froids qui ne sont pas sur-primaires.

Même observation pour la *ponctualité*, qui monte des sur-sanguins aux sous-sanguins et aux flegmatiques du taux de 47,0, inférieur à la moyenne de 57,5 à ceux de 71,8, puis de 84,1 et enfin de 93,3 ;

et pour le *goût des jouissances de la table* qui tombe du taux élevé de 64,7 (moy. de 45,1) à ceux de 44,9 pour les sanguins sous-primaires, de 31,9 et de 26,1 pour les flegmatiques moins ou plus secondaires.

De même pour d'autres propriétés, on constate une démarcation marquée *entre les sous-flegmatiques*, c'est-à-dire les flegmatiques voisins des sanguins, *et les sur-flegmatiques*, les flegmatiques les plus secondaires. Ainsi pour la *démonstrativité*, les sanguins inférieurs et supérieurs et les flegmatiques de plus faible retentissement détiennent les taux voisins de 47,0, de 42,3 et de 46,3, voisins de la

moyenne de 45,8 ; mais les flegmatiques sur-secondaires tombent à 22,7.

La réalité de ces deux coupures, la première entre sur-sanguins et sous-sanguins, la seconde entre sous-flegmatiques et sur-flegmatiques invite à considérer avec un soin spécial la zone qui comprend les actifs-froids intermédiaires entre la primarité moyenne parmi les primaires et la secondarité moyenne parmi les secondaires.

Les douteurs. — Nous donnerons aux hommes de cette zone intermédiaire le nom de *douteurs*. En effet ils doivent être partagés entre le scepticisme des sanguins et l'intérêt spéculatif des flegmatiques. Il doit en résulter qu'ils doutent ; mais qu'en doutant, ils doivent faire de leur doute, non un jeu, mais un principe de vie, par suite tempéré par une croyance pratique qui permette à celui qui doute de poursuivre son activité. A cette condition satisfont les douteurs comme Bayle, Montaigne, Hume, Renan. Leur doute est en effet intermédiaire entre le doute esthétisé d'un Voltaire et d'un France qui est uni à un fort dogmatisme, celui du sens pratique, mais sert à railler les doctrinaires et désarçonner les émotifs et le doute d'un Descartes, actif sur-secondaire, qui est dès son principe la démarche d'un génie affirmatif, puisque, en poussant le scepticisme à bout, il ne songe qu'à le réduire à rien.

Suivant que le douteur est de conscience étroite ou large, il doit se présenter comme un *oscillant* qui passe d'un des termes de l'opposition constituant l'armature du doute à l'autre ; ou comme un *ondoyant* qui ne circule pas du pour au contre, mais les emporte tous les deux dans le mouvement de son esprit et de sa vie. Comme illustration de la première famille on peut citer Pierre Bayle ; comme exemples de la seconde, les trois autres écrivains cités plus haut avec lui.

Le caractère de Bayle nous paraît rassembler les raisons qui doivent le faire mettre dans la région intermédiaire entre les sanguins et les flegmatiques. Des premiers il a l'inaptitude à la construction, il passe avec une extrême aisance, et indiscutablement avec de la

satisfaction, des raisons d'un parti philosophique à celles du parti opposé, il tourne même son jeu à la plaisanterie, assez souvent à la plaisanterie risquée, puisque ses adversaires ont pu lui reprocher l'obscénité. Pourtant ce n'est pas un pur sanguin. Ses mœurs ont toujours été sévères. Son plus grand intérêt a été la lecture et l'érudition. Il est très peu mondain et sa formation religieuse, successivement protestante et catholique, n'aurait pas suffi à le maintenir toute sa vie dans la lecture de théologiens s'il ne concevait avec un sérieux comparable au sérieux de la religion son action pour la tolérance. Au reste il ne tend pas à supprimer la religion ; il s'efforce d'en maintenir côte à côte toutes les formes, en y comprenant l'athéisme moral, pourvu qu'elles ne produisent pas le fanatisme, parce qu'il a le sentiment profond de l'inconnaissabilité de l'Absolu. Il se conduit donc en AS, mais comme il est froid, c'est en tant que flegmatique qu'il se manifeste.

Si nous le considérons comme type de douteurs *oscillants*, c'est que, dans sa vie, le pour et le contre se juxtaposent plutôt qu'ils ne se composent dans l'unité du moi qui domine les oppositions abstraites par le sentiment de sa continuité. Plus le champ de conscience est étroit, plus l'homme se réduit à ce qu'il perçoit ou pense, même si ce qu'il perçoit et pense change ; plus il est large, plus au contraire l'unité du moi embrassant simultanément beaucoup de contenus a le sentiment de son indépendance à l'égard de ces contenus, même quand par froideur il est extraversif et empiriste. Ainsi Bayle a été d'abord un réformé, puis il s'est converti au catholicisme, puis il est revenu au protestantisme : ainsi il passe d'une opinion à l'opinion opposée et continue de circuler par opposition d'une pensée à l'autre sans que cela devienne une dialectique, comme ce serait pour un esprit très secondaire et dogmatique, ou une jouissance de soi comme chez les autres douteurs.

C'est à Montaigne que nous empruntons le mot *ondoyant* pour dénommer justement ces esprits qui font du doute une condition confortable de leur vie parce qu'ils trouvent dans le doute le moyen

de se sentir eux-mêmes au-dessus du doute. Il est le premier exemple de cette famille que nous dénommons d'après un de ses mots. Montaigne n'est pas un sentimental car ce qui l'intéresse ce n'est pas comme Maine de Biran sa cœnesthésie, son intimité sentie, c'est l'objet qui lui correspond, l'homme, tel qu'on le saisit dans la diversité historique de ses mœurs, dans les propos de l'antiquité grecque et latine, tel qu'il le pense dans sa librairie. Montaigne est un actif froid, mais intermédiaire et à champ de conscience large. Il a d'un sanguin la souplesse, le scepticisme, le goût des idées contradictoires ; mais il est honnête, fidèle à ses obligations officielles, passionné à froid de lecture, comme un flegmatique : toujours évoluant entre le scepticisme et le stoïcisme. Sa conscience large lui fait aimer l'allure capricieuse de la pensée, la curiosité ouverte à tous les vents, cette méthode sans méthode qui trahit son peu d'intérêt pour la systématisation, son style pareil à une flânerie, cueillant ses mots, à tous les coins de route, enfin, tout barbon qu'il est, son charme qui lui concilie des amis chez tous les peuples et à toutes les époques.

La même séduction se retrouve chez Renan pour les mêmes raisons de caractère. Est-ce un sanguin ? On le croirait voisin d'Anatole France par la manière railleuse et la fausse piété dont il dépeint ce qui est religieux, par son dilettantisme, et par son positivisme ; mais la guerre de 1870 est intervenue : ce qu'il tient de gravité morale de son côté flegmatique est réveillé par la souffrance patriotique et il défend l'idée de patrie, cherche la réforme intellectuelle et morale du pays.

De même de Hume on a pu faire un sceptique ; mais c'est un probabiliste qui aboutit à une philosophie de la croyance pratique. C'était un homme doux, protégé par sa froideur contre l'irritation et le découragement et qui était décidé à ne pas renoncer à sa tranquillité intérieure pour quelqu'une de ces exigences affectives de conscience qui font les passionnés. Comme beaucoup d'esprits de cette famille, l'intérêt pour les lettres et pour la conduite des hommes l'a amené à l'histoire.

La résultante caractérologique des esprits de ce caractère est *la tolérance*, ou plus précisément la tolérance doctrinale. Non seulement ils sont tolérants, mais ils enseignent qu'il faut l'être. On peut même dire que leur tolérance est plus sincère que celle des sanguins, car ceux-ci juxtaposent ordinairement les conseils de scepticisme à des railleries ou à des attaques verbales, parfois violentes, contre la religion. Par cet attachement pour la tolérance ces douteurs expriment exactement l'ambiguïté de leur position : la tolérance est une doctrine qui menace toute doctrine, de sorte qu'ils y trouvent cet attachement à la pensée abstraite qui est commun aux flegmatiques, sans l'abdication dans un système qui répugne aux sanguins. Plus la conscience est large, plus elle trouvera dans la tolérance la dialectique favorable à la jouissance d'elle-même au-dessus de toutes les déterminations, comme l'ont, avec des tonalités différentes, manifestée Montaigne et Renan. La tolérance n'est plus alors une doctrine ; comme toute philosophie, elle est, dans son intimité mentale, la profession de foi d'un caractère qui y trouve l'expression privilégiée de lui-même, à la fin d'un développement historique par lequel il s'est délivré des habitudes de vie et de pensée reçues, au cours de sa formation d'enfance et d'adolescence, dans le milieu qui l'a élevé et qui manifestait l'activité d'autres caractères que le sien. Ainsi Renan est sorti du séminaire d'Issy, Bayle s'est trouvé un jour séparé du passionné Jurieu : c'est la caractérologie qui fournira les données les plus précises pour l'avancement dans la connaissance des destinées humaines.

178. *Caractérologie des intermédiaires.* — Ces indications rapides sur les douteurs sont le type d'études qui devront être multipliées au fur et à mesure de la multiplication du nombre des psychographies bien faites. Comme nous l'avons annoncé, dans cet ouvrage nous tâchons surtout de reconnaître et de préciser des caractères-repères, par rapport auxquels on peut situer plus ou moins minutieusement la diversité des hommes. Sans la rigueur de ces cadres la caractérologie et par suite la connaissance des

hommes serait dès le principe condamnée à demeurer dans la confusion ; et il faut par conséquent commencer par le repérage. Mais à cause de la continuité des propriétés mentales, entre ces repères s'étale la grande majorité de l'humanité : la plupart des hommes n'ont pas une physionomie aussi nette que Diderot ou Kant. C'est donc dans une zone intermédiaire qu'il faut les insérer et ce ne sera qu'en analysant ces zones que l'on pourra serrer de plus en plus leur originalité. Entre nerveux et sanguins, entre colériques et passionnés comme entre sanguins et flegmatiques se déroule une grande richesse de formes mixtes, dans lesquelles il est très intéressant de voir les types-repères se fondre ou se combattre. En tant que la caractérologie tend vers l'idiologie, elle est nominaliste ; mais nominalisme ne signifie pas mépris de la précision.

Portrait psychographique du flegmatique

179. A mesure que le nombre des puissances caractérologiques se réduit, l'importance des propriétés supplémentaires pour le diagnostic croît, puisque ce sont elles qui doivent déterminer les principales différences entre les variétés d'un même caractère. Cette observation s'applique en premier lieu aux flegmatiques. Ainsi, en ce qui les concerne, l'ampleur du champ de conscience doit être considérée avec grand soin : elle permettra, parmi les diverses variétés de flegmatiques, de discerner les rigides et les ouverts. Chez les *rigides*, l'étroitesse du champ de conscience intervient pour renforcer les résultats de l'analyse, les consolider de manière à en faire des principes inflexibles de la pensée et de l'action de celui qui en subit la détermination ; chez les *ouverts* au contraire on reconnaîtra, à un niveau plus haut de secondarité, ce que nous avons déjà reconnu chez les douteurs, à savoir la plus grande difficulté à prendre parti ; mais, la secondarité croissant, cette difficulté ne doit plus aboutir au scepticisme, elle doit s'achever par la construction, ou au moins la

conciliation des vérités déjà consolidées dans une doctrine et une conduite. — Nous vérifierons ces indications chaque fois que l'occasion nous en sera donnée.

Abordons maintenant le portrait du flegmatique tel qu'on peut le faire en systématisant au moyen des données statistiques les faits fournis à la caractérologie par les biographies, les œuvres et l'observation directe de flegmatiques d'autrefois et de maintenant.

180. A) *Réduction de l'activité manifestée.* — Le premier trait autour duquel on peut grouper un assez grand nombre de faits est la réduction de l'activité manifestée. Elle résulte d'une part de l'abaissement de l'émotivité, mais aussi d'autre part de l'élévation de la secondarité. C'est ce que vérifie la comparaison du sanguin et du flegmatique pour *le calme*. Les sanguins sont, avec 64,2, plus calmes que la moyenne de 55,8 et ils viennent en seconde ligne au côté des amorphes ; en première ligne sont ensemble les apathiques (85,1) et les flegmatiques (80,9) soit les deux espèces de nES. On le comprend facilement : la secondarité inhibe les manifestations de l'émotivité, qui est trop faible pour forcer cette inhibition.

C'est ce que vérifie aussi l'expérience quotidienne. Les flegmatiques parlent posément et peu, leur voix est égale, leur élocution lente. De même leur marche ordinaire est sans hâte. Ils demeurent froids dans des conjonctures qui en émeuvent d'autres. De Socrate à Cavendish leur manière de mourir est tranquille : quelques moments avant sa mort Cavendish a chargé son domestique de ses dernières instructions, l'a envoyé en courses, s'est couché et il est mort.

Cette *égalité d'humeur* se retrouve dans les résultats de l'enquête statistique : question 11, 2°, *humeur égale*, au-dessus de la moyenne qui est de 44,8 ne se trouvent que les passionnés .... avec 51,9
les apathiques 52,1
et, en tête de tous, les flegmatiques .. 72,0.

Si l'on observe que les sanguins n'atteignent qu'à 32,6, on trouve là

un critère différentiel entre sanguins et flegmatiques que sa netteté rend précieux.

Cette égalité d'humeur rend faciles les rapports avec les flegmatiques : on les retrouve toujours dans les mêmes dispositions. Bentham qui était flegmatique a élevé la bienveillance, qui aux émotifs peut paraître assez froide, au niveau des vertus. Il exprimait la disposition fréquente des flegmatiques envers les autres hommes. Quand leur émotivité n'est pas trop faible, ni leur secondarité trop forte, cette bienveillance se rapproche de la cordialité, en même temps que leur formule de celle des colériques.

A cette bienveillance s'adjoint fréquemment, chez ceux dont la secondarité est forte, quelque disposition à être *cérémonieux*. — Il y aurait sur ce point et sur d'autres à confronter les sentimentaux et les flegmatiques (qui s'opposent d'ordinaire par la contradiction entre les groupements EnA et nEA), *quand l'émotivité des uns et l'activité des autres se compensent ou à peu près*. Du fait de cette compensation, sentimentaux et flegmatiques tendent à coïncider par un même produit d'émotivité et d'activité et comme ils sont par ailleurs les uns et les autres secondaires, ils doivent s'identifier par toutes les propriétés intéressées par ce rapprochement. L'une d'elles est la dignité, plus orgueilleuse et susceptible chez les sentimentaux par l'effet de l'émotivité, plus sociale et professionnelle chez les flegmatiques ; chez les uns et les autres, troublant le naturel de manière à rendre les sentimentaux souvent affectés et les flegmatiques fréquemment cérémonieux.

On peut s'expliquer le *cant* comme un ensemble d'habitudes entretenues dans une société dominée par l'influence de beaucoup de flegmatiques et de sentimentaux et dans lesquelles viennent se composer de nombreuses corrélations de ces caractères, telles que la dignité, l'esprit cérémonieux et une émotivité morale qui en fait la cohésion, et d'où ces habitudes reçoivent quelque chose de sacré.

Ces divers traits du flegmatique se retrouvent dans son *vêtement*. Le flegmatique est au minimum soucieux de son appa-

rence (q. 48, 2°). Cela ne signifie pas qu'il la néglige ; mais seulement qu'il n'en fait pas un objet préféré de soin. Son costume est généralement correct, sans recherche d'originalité. Il est fait pour vêtir et non pour manifester la supériorité de son possesseur. Au moins en est-il ainsi du flegmatique à ampleur moyenne de conscience. — Le rétrécissement de conscience accroît généralement pour tous les caractères le souci du vêtement : chez le flegmatique c'est le maintien d'une élégance assez officielle. Au contraire quand la conscience devient très large, le soin de correction disparaît progressivement et cède peu à peu la place à de la négligence. Dans la dernière partie de sa vie Mentelli (cf. ci-dessous, p. 521) est devenu sale.

181. B) *Sobriété organique.* — Pour les jouissances de la table (q. 44, 2°), la moyenne est, parmi les sujets insensibles à ces plaisirs de 36,5 ; en deçà de la moyenne sont les sanguins, avec le taux de 30,5, au delà, avec le taux maximum de sobriété (51), sont les flegmatiques.

De même (q. 46, 2°), ceux-ci sont sexuellement froids ou réservés : au niveau de la moyenne de 59,2, se tiennent les sanguins avec le taux de 60,0 et bien au-dessus, au maximum, les flegmatiques avec celui de 75,2. Parmi les flegmatiques qui se sont consacrés aux sciences et à la philosophie, on trouve beaucoup de célibataires qui, comme Leibniz et Kant, sans appartenir à un ordre religieux, se sont abstenus du mariage et des femmes, par désintérêt envers tout ce qui les aurait détournés de leur pensée.

182. C) *Impassibilité.* — Ces dispositions s'accordent avec un trait du caractère des flegmatiques qui, bien qu'il paraisse un trait négatif ou plutôt privatif, est assez caractéristique de leur nature. Leur insensibilité à des excitations organiques et généralement leur froideur, se rencontrant avec leur secondarité, les maintient dans une condition qui n'est pas la sauvagerie, mais n'est pas la mondanité, et semble généralement aux autres hommes l'indifférence. Les sentimentaux fuient le monde, ils cherchent la solitude et finissent par s'y enfermer : leur isolement est tout le contraire de l'impassibi-

lité. Les sanguins sont froids ; mais cette froideur même les tourne vers le monde qui leur sert contre l'ennui par défaut d'occupations. A égale distance des uns et des autres, les flegmatiques sont impassibles même dans le monde, comme s'ils ne s'y trouvaient pas, et ils ne désirent pas en sortir, mais ils y restent tranquilles ou, pour les plus actifs d'entre eux, ils ne dépassent pas le niveau d'une légère animation, assez maladroits s'ils s'essaient à des grâces, faciles aux sanguins. — Seuls les apathiques sont plus *fermés* (q. 61, 2°) qu'eux.

183. D) *Disposition à l'action.* — Il convient en effet maintenant de distinguer les flegmatiques des apathiques. Le principe de la distinction ne peut se trouver que dans la disposition des flegmatiques à l'action. — Leur activité se manifeste immédiatement dans la continuité de leurs occupations. L'apathique reste souvent à ne rien faire, il muse, laisse passer les heures, perd son temps, même s'immobilise. Le flegmatique est *toujours occupé* (q. 2, 1°) et partage avec les passionnés le maximum de 99.

On en juge peut-être mieux devant les femmes que devant les hommes, toujours plus ou moins entraînés par des obligations professionnelles. La femme flegmatique est une ménagère très active et exacte dans l'accomplissement de ses obligations de maîtresse de maison. Elle se lève tôt, concilie la pratique de sa religion ou de ses devoirs sociaux avec les nécessités de son ménage et le soin de ses enfants ; elle travaille toujours, est soucieuse de propreté et d'ordre Ce qui menace le flegmatique et même, dans les limites du possible, la flegmatique, c'est son emprisonnement dans des habitudes de vie, car la régularité de ses journées n'est pas troublée par l'émotivité.

Non seulement le flegmatique est ordinairement occupé, mais il l'est par l'effet d'une spontanéité toute pratique qui n'a pas besoin d'être soutenue par un désir ardent, car il est au minimum esclave de la *tendance à négliger les travaux imposés.* Il tombe pour cette propriété (q. 4, 1°) au niveau, le plus bas et extrêmement bas, de 2,10, bien au-dessous de la moyenne de 19,3. — La comparaison

entre les flegmatiques et les sentimentaux est ici extrêmement instructive, car sur cette même propriété les sentimentaux, qui atteignent au taux élevé de 23,9, s'opposent nettement aux flegmatiques.

Ceux-ci sont presque au minimum dans la *tendance à ajourner les obligations* occasionnelles de la vie (q. 5, 1°) : la moyenne est pour cette question de 46,6, les flegmatiques tombent à 12,8 ; il n'y a que les passionnés pour les dépasser dans cette exactitude, car ils accèdent au minimum de 9,7. Ici ceux-ci sont servis par une puissance d'assaut, un élan expéditif, dont la froideur, aggravée par la secondarité, prive les autres actifs secondaires. — Nous retrouverons d'autres effets de cette propriété dont certaines conséquences font aussi une supériorité.

184. *Persévérance et* au besoin *ténacité* (q. 6). — La considération des réponses données aux trois questions groupées sous le n° 6 conduit à une conclusion nette. Sur la première question : *facilement découragé*, le maximum appartient aux nerveux et aux sentimentaux avec 52,9 et 52,2, le minimum aux flegmatiques avec 9,1. Ce dernier chiffre est à souligner, car il est nettement inférieur à tous les autres et notamment au chiffre le plus voisin, 15,8, des sanguins et au 28,3 des passionnés — Confirmation est fournie par la contre-partie positive, le 2° : suivant la *persévérance*, les caractères se répartissent en trois groupes :

I. — Faible :	amorph.	22,4
	nerveux	23,6
	sentim.	21,2
II. — Moyenne :	apath.	34
	(moyenne	40,9)
	colér.	43,2
III. — Forte :	pass.	50,9
	sang.	64,2
	flegm.	67,7

Les passionnés, servis tout à l'heure par l'émotivité en tant qu'ils en recevraient une plus grande puissance d'assaut, sont ici défavorisés par elle par rapport aux actifs froids.

Enfin si (3°) la froideur et la secondarité servent l'*obstination*, l'activité l'atténue : de sorte que les flegmatiques sont plus obstinés (18,0) que les passionnés (12,9) et surtout les sanguins (9,5 min.), mais le sont moins que la moyenne (19,4) et que tous les inactifs.

Si l'on rapproche ces trois groupes de chiffres, on voit que chez les flegmatiques la persévérance comporte tout ce qu'il faut pour l'entretenir, ainsi la difficulté à se décourager, la persistance, et même ce qu'il faut d'obstination. La ténacité dans l'action et dans la pensée a fait la gloire de beaucoup de flegmatiques. Il leur est plus facile qu'à d'autres, à cause de leur froideur et de leur activité, de « tenir » dans des conditions hostiles et difficiles : leur imagination n'ajoute pas aux maux endurés, l'inactivité n'intervient pas pour les entraîner à lâcher. Ainsi Washington et Joffre ont poursuivi, à travers les plus grandes difficultés, la tâche patriotique que les circonstances leur imposèrent et la libération des États-Unis ou la victoire de la Marne ont sanctionné leur énergie tranquille et leur sang-froid infatigable ; Darwin, depuis l'expédition du Beagle jusqu'à la publication de l'*Origine des Espèces*, c'est-à-dire de 1836 environ à 1859, a élaboré la doctrine de la sélection naturelle ; Hamelin a passé de 1884 à 1907 à ajuster les « pièces maîtresses » de la représentation. On pourrait allonger indéfiniment cette liste.

L'enveloppe de cette persévérance est la *patience*. Les flegmatiques sont les plus patients de tous les hommes dans la maladie : ils atteignent au taux de 57,2, avant les passionnés à 48,1, les apathiques à 43,6 et les sanguins à 40. On voit immédiatement comment les composantes du caractère du flegmatique doivent contribuer à le faire patient : il n'est pas fatigué ni troublé par les émotions qu'il n'éprouve pas ou n'éprouve que réduites ; il n'est pas sollicité par la primarité à réagir plus ou moins impulsivement aux

événements successifs ; enfin l'activité lui permet de surmonter les causes d'impatience qui décourageraient les inactifs.

185. E) *Systématisation de la vie et de la pensée par la secondarité.* — S'il est vrai, comme il a été indiqué plus haut, que la secondarité n'affecte l'émotivité que par l'intermédiaire du cerveau et qu'on peut par suite la dire comme telle intellectuelle, les flegmatiques, déchargés autant qu'il est possible de l'émotivité, gardés par leur activité de la paresse intellectuelle, possèdent le caractère le plus favorable de tous à l'étude de ses effets. On peut reconnaître ceux-ci sur deux plans.

Au plan le plus bas, qui met aux limites de l'inconscience et de la conscience, s'exercent les habitudes où vient se condenser le retentissement de beaucoup de représentations et de réactions à ces représentations ; sont *hommes d'habitudes* (q. 22, 2°) :

chez les primaires	entre 11 % et 15 % environ ;	
moyenne	38,1	
chez les secondaires	pass.	59,6
	ap.	60,6
	flegm.	63,1
	sent.	66,4

Au plan supérieur, et comme par un effet redoublé du retentissement, des habitudes d'action et de pensée se condensent dans une abstraction : une abstraction dont les applications sont susceptibles de se multiplier indéfiniment est un principe. Pour la propriété plus rare d'*homme à principes* (q. 7, 3°) la moyenne est de 7,5, les flegmatiques atteignent à 13, les apathiques à 17.

Habitudes et principes sont des éléments, matière et formes, de systématisation. On peut saisir la systématisation elle-même dans certains de ses effets. C'est d'abord dans son éternité par rapport à la succession temporelle : le souci de l'avenir lointain est connexe du retentissement du passé, puisque ce ne peut être qu'en

fonction d'expériences passées que l'on peut anticiper sur des suites futures d'événements pour les prévoir :

pour le *souci de l'avenir lointain* (q. 25, 1°) :	sang.	20
	moy.....	30,4
	fleg.	59,5

C'est en outre dans l'unification des diverses manifestations de l'individu, notamment de ses paroles et de ses actes (q. 26, 1°) :

moyenne 57 passion. 83,8 flegm. 86,3

Une illustration parfaite de ce système de propriétés nous est fournie par la vie de Kant, auquel, si on mesure approximativement son émotivité, son activité et son retentissement par des coefficients allant de 0 à 10, on peut assigner le symbole nEAS = 279. D'après une note de Picavet (trad. fr. de la *Crit. raison prat.*, Paris, Alcan, 3e édit., p. 312; rééd. Alquié, p. 184), il manifeste exactement ces divers traits de caractère :

« Si nous consultons les nombreux renseignements qui nous ont été transmis sur la vie de Kant, nous voyons que l'ordre était le principe de sa conduite, qu'il raisonnait jusqu'aux moindres actions de sa journée, se faisait sur tout des maximes et s'y conformait si invariablement qu'elles semblaient faire partie de sa nature même. Eveillé cinq minutes avant cinq heures du matin, il était assis à sa table à cinq heures, prenait, seul, une ou deux tasses de thé que la présence d'un ami l'aurait empêché de prendre avec son calme ordinaire, fumait une pipe, repassait (même quand il cessa de professer, parce que ç'avait été toujours son habitude) ce qu'il avait fait la veille, donnait ses leçons, puis de retour chez lui travaillait jusqu'à midi trois quarts, se levait de son bureau, prenait un verre de vin de Hongrie, du Rhin ou de Bischoff, s'habillait et à une heure se mettait à table. L'après-midi il faisait ces promenades célèbres dans lesquelles on le vit à peine deux fois en quarante ans dépasser la limite où il s'arrêtait d'ordinaire, pour avoir plus tôt un ouvrage de Rousseau ou des nouvelles de la Révolution française ; il les faisait seul parce qu'il respirait d'après des règles qu'il s'était faites, comme il s'en était fait sur la manière d'attacher ses bas. Rentré chez lui il lisait les journaux, puis s'installait à six heures pour le travail du soir dans son cabinet, où il entretenait constamment une température de 15°, s'asseyait en hiver et en été auprès du poêle de manière à voir les tours du vieux château, et il ne pouvait continuer ses méditations quand les arbres, par suite de

leur croissance, lui en cachaient la vue. Puis, vers dix heures, un quart d'heure après qu'il avait cessé de penser, il se couchait dans une chambre sans feu, dont les fenêtres étaient fermées toute l'année, se déshabillait *avec méthode* et se couvrait dans son lit avec une habileté toute particulière. »

Chez Kant le règne des habitudes n'a fait que fournir une trame sur laquélle sa pensée a inscrit des œuvres profondes et nouvelles. Mais il suffit de supposer que chez un flegmatique de ce caractère l'intelligence décroisse en importance et en originalité par une baisse de I, l'intelligence analytique, pour que nous ayons affaire à l'un de ces « jaquemarts » dont toute la vie se passe à exercer leurs habitudes ou à répéter leurs principes, à construire leur avenir d'après leur passé ou à montrer la convenance parfaite entre leurs déclarations et leurs actions, tel que celui dont J.-B. DESCURET dans *La Médecine des passions, ou les passions considérées dans leurs rapports avec les maladies, les lois et la religion* (Paris, Béchet, 1841), nous décrit la vie. Voici quelques passages de cette description :

M. L. d'une constitution bilioso-lymphatique, d'un caractère paisible, d'un esprit assez doué... on l'avait justement surnommé l'homme à la minute. Pendant cinquante années de sa vie, hiver comme été, indisposé ou bien portant, M. L. se leva constamment à six heures, heure militaire ; à six heures et demie, il entrait dans son cabinet, y épilait soigneusement son visage pour se dispenser de se raser et se lavait ensuite à pleine eau. Cette eau lui servait d'abord au même usage pendant huit jours ; les huit jours suivants, elle était réservée pour ses mains ; en troisième lieu elle servait à arroser les fleurs.

Son emploi du temps était invariable : comme Kant il faisait chaque jour la même promenade en rentrant toujours par le même chemin. Il se couchait à 9 heures. Il est vraisemblable que l'étroitesse du champ de conscience favorise cette minutie méticuleuse, car l'accomplissement de ses habitudes l'empêchait de voir le reste :

Il était tellement convaincu qu'à pareille heure tout le monde devait être couché que plusieurs fois on dansa chez lui jusqu'à minuit sans qu'il conçût le moindre soupçon de cette infraction.

Un autre passage de la description de Descuret montre avec évi-

dence la connexion entre le règne de l'automatisme et la réduction de l'émotivité :

Il soigna avec ponctualité et insensibilité sa femme malade. Pendant la dernière nuit il alla se coucher à neuf heures après avoir autorisé le domestique à l'appeler dès que l'agonie commencerait. Eveillé vers onze heures, il se leva, s'habilla, se peigna, s'approcha ensuite du lit de sa bonne amie, l'engagea à faire à Dieu le sacrifice de sa vie, puis lui récita à haute voix la prière des agonisants. La malade avait à peine rendu le dernier soupir qu'il s'était remis dans son lit, toujours dans la même alcôve. Il ne tarda pas à s'y endormir et ronfla paisiblement jusqu'au lendemain matin, heure ordinaire. L'enterrement convenablement réglé par ses soins, M. L. reprit et continua pendant plusieurs années son uniforme et glaciale existence.

Il mourut lui-même avec le même calme :

Tombé malade à son tour, il vit avec calme la mort arriver, demanda et reçut les sacrements les premiers jours de sa maladie, fit ensuite toutes les dispositions nécessaires pour ses funérailles et finit aussi méthodiquement qu'il avait vécu, à 9 heures précises du soir : c'était encore dans l'ordre.

D'autres « jaquemarts » sont des sentimentaux (cf. LE SENNE, *Mensonge et Caract.*, p. 303) : mais quand des crises d'émotivité interviennent, la régularité de leur conduite est suspendue. Le reste du temps la secondarité manifeste son empire sur eux.

186. *Vertus formelles.* — Si l'on considère dans les vertus ce par quoi elles tombent sous les prises de la pensée objective, c'est-à-dire ce que le moi y apporte de naturel, le fond originel par lequel, avant l'intervention de sa réflexion, elles émanent de sa constitution biologique, elles doivent révéler, exprimer le caractère puisqu'elles le manifestent. Il faut donc s'attendre à ce que la serviabilité, l'allégresse, la générosité soient plus faciles aux colériques, la réserve, la modération, la délicatesse aux sentimentaux, et ainsi de suite. Il est aussi aisé de prévoir que les flegmatiques, chez qui l'émotivité n'intervient guère pour troubler la secondarité, ni pour échauffer l'activité, devront manifester des vertus froides. Les vertus ardentes se réfèrent à des qualités, sans la visée desquelles aucun désir ne pourrait être éveillé ; les vertus froides doivent être formelles, intellectuelles, relatives à des rapports.

La première de ces vertus formelles, la moins alourdie d'action, est *la véracité*. On peut la définir l'identité entre un jugement tel qu'il est énoncé et ce jugement tel que, d'après un modèle antérieurement reconnu ou établi, il doit être formulé. Les nombres fournis par la question 63 de l'enquête statistique (cf. LE SENNE, *Mensonge et Caractère*, p. 34) peuvent être systématisés par l'expression :

$$V = 37 + 0{,}15\ a - 0{,}30\ e + 0{,}60\ r$$

dans laquelle V signifie véracité, *a* activité, *e* émotivité, *r* retentissement. D'après ces nombres la véracité est en premier lieu favorisée par la secondarité, puis par la froideur, enfin par l'activité : elle doit donc être au maximum chez le flegmatique, au minimum chez le nerveux.

C'est ce que vérifie le détail des données statistiques. La véracité tombe :

chez les nerveux au chiffre théorique de	33,25
— — empirique de.....	32,8
elle monte chez le flegmatique au chiff. théor. de	85,75
— — — empirique de....	85.

La loi et le détail de ses applications deviennent intelligibles si on les réfère aux composantes des deux caractères opposés du nerveux et du flegmatique. Quelles sont en effet les conditions mentales, productrices ou permissives, qui déterminent la véracité ? C'est évidemment d'abord la secondarité des représentations. L'émission d'une proposition isolée considérée en elle-même, indépendamment de tout rapport avec un modèle, conceptuel comme un nombre ou conceptualisable comme le contenu qualitatif d'une perception, ne comporte encore aucune référence à la vérité et par suite elle n'avère, ni ne dément la véracité du sujet qui l'émet hypothétiquement. Il faut que cette proposition devienne un jugement vrai ou faux par confrontation avec une loi lui servant immédiatement ou médiatement de modèle. Ce modèle est-il inconnu du sujet au

moment où il énonce ce jugement ? Ce n'est toujours qu'une proposition, rien qu'un texte de jugement possible. La confrontation entre ce jugement et son archétype n'est pas possible et il n'y a aucune raison ni moyen de décider si le sujet est vérace ou menteur. La première condition pour qu'un sujet soit vérace, c'est donc qu'un jugement antérieur survive en lui ou, autrement dit, que la secondarité du sujet en ait conservé l'impression et en permette la remémoration et l'influence présente. D'ordinaire si aucun intérêt ne se jette à la traverse pour détourner le secondaire de juger comme il sait, ce qu'il sait lui impose un jugement conforme à ce savoir et il est vérace. A-t-il pensé que $6 \times 7 = 42$, a-t-il lu que Louis XIV est mort en 1715, il reproduit ses jugements, parle comme il croit, bref est véridique.

Le libre jeu, l'exercice normal de la secondarité peut-il être troublé ? Oui évidemment par l'influence d'intérêts susceptibles de compromettre la véracité, la peur, l'ambition, la cupidité, le désir, toutes les passions qui suggèrent, avec l'aide d'un calcul rapide ou compliqué, un mensonge. Ce qui fait la force de tous ces intérêts, c'est l'émotivité. Il doit donc arriver, d'autant plus souvent qu'elle est plus forte, qu'elle soit dangereuse pour la véracité.

En fait elle ne tombe jamais à zéro et la tentation de mentir par passion ou intérêt ne cesse jamais de se présenter à aucun individu comme un obstacle à vaincre pour être vérace. L'activité se présente donc comme l'arbitre nécessaire entre la secondarité conditionnant la conformité de la représentation rappelée et de son expression verbale et éventuellement l'émotivité qui la menace ; et par suite, comme le maître qui écarte une menace momentanée de perturbation affective de la véracité, afin de maintenir la systématisation conditionnée par la secondarité. Elle remplit ici comme partout sa fonction de surmonter les obstacles.

Si ces considérations sont exactes, le caractère dans la composition duquel se rassemblent la secondarité, la froideur c'est-à-dire l'opposé de l'émotivité, et l'activité doit être celui chez lequel la

véracité est la plus forte, le mieux sauvegardée contre l'émotivité et le plus soutenue par l'activité. Ce caractère est celui du nEAS. C'est donc le flegmatique qui doit être le plus vérace des hommes.

Contre-épreuve : le nerveux dont la formule s'oppose terme à terme à celle du flegmatique doit avoir le caractère le moins vérace. Par sa primarité il est à la limite l'esclave de l'instant actuel, celui-ci est, à cause de l'émotivité, très intense, enfin l'inactivité livre le moi à ce qui s'empare de lui : toutes ces raisons convergent dans le nerveux pour en faire un poète, mais ce n'est pas à un poète que l'on demande la soumission à l'objectivité rationnelle.

Suit-il de ce qui précède qu'un flegmatique doive être toujours vérace, qu'il ne puisse pas y avoir de flegmatiques hypocrites ? Nous sommes aussi loin que possible de le soutenir. D'abord la classe des flegmatiques contient des hommes dont le degré de flegmaticité est très variable. En se rapprochant des sanguins, les flegmatiques se rapprochent de leur taux de véracité qui n'est que de 53,7. De plus, en distinguant dès le début entre le caractère qui constitue la situation congénitale du moi et le moi lui-même, auquel appartient la responsabilité des actes, nous avons exclu la réduction pure et simple, complète, d'une vertu à sa source caractérologique. Ce que les considérations précédentes permettent de conclure, c'est que la véracité est plus facile au flegmatique qu'à tout autre, que le mensonge lui est plus difficile. Il ne peut en suivre qu'une conséquence morale, c'est que le mensonge d'un flegmatique doit comporter une conscience plus nette de son immoralité et par suite qu'un flegmatique qui ment est aussi plus coupable qu'un autre.

Cette réserve faite, il doit demeurer vrai que les flegmatiques doivent dans le courant de la vie fournir le plus grand nombre d'exemples concrets de véracité. Faut-il en donner une illustration particulièrement frappante ? L'exemple de Kant se présente encore immédiatement à l'esprit. Si en fonction de l'expression de V qui a été donnée plus haut, nous calculons la véracité que doit posséder un homme, supposé identique à Kant, dont l'émotivité n'est

que 20, dont l'activité est égale à l'activité moyenne des actifs, soit 75, et enfin dont la secondarité est très élevée, par exemple 90, nous obtenons pour valeur de V la somme algébrique de 96,25 qui représenterait, suivant ces conditions, la véracité très élevée de Kant. Comment s'étonnerait-on que Kant ait considéré la véracité comme un devoir si impérieux qu'on doit lui rester fidèle même au cas où elle paraîtrait mettre un ami en danger de mort, pour cette raison d'ailleurs qu'au cas où l'on violerait cette règle et que cette violation aboutirait à des effets mauvais, on s'en ferait responsable par cette violation même. N'est-ce pas manifester à la fois que l'homme qui parle ainsi ressent au plus haut point l'exigence de véracité et qu'il est plus sensible à la conformité d'une conduite avec sa règle formelle que soucieux d'en juger d'après les conséquences matérielles, réelles ?

Autour de Kant est un peuple de flegmatiques qui manifestent assez par la persévérance avec laquelle ils se vouent à la recherche de la vérité abstraite, scientifique, philosophique, historique, indépendamment de toutes les passions et de toutes les illusions subjectives, qu'ils ne peuvent estimer le mensonge qui déformerait l'objectivité dont la détermination les obsède. Leibniz, Cavendish, Hamelin, les deux Mill, des milliers d'autres ne sont-ils pas là pour témoigner que c'est dans la vérité et dans la vérité seule que la connaissance humaine peut trouver la fin dont elle reçoit la valeur ? Quand on aime la fiction comme tant de nerveux, on vit pour la fiction, comme Poe ou Baudelaire ; quand on vit pour découvrir la vérité, on fait de la véracité, qui n'est que la forme conservatrice de l'amour de la vérité, la première vertu de l'homme.

On ne s'étonnera pas d'apprendre par les réponses à la question 64, 1°, que les flegmatiques véraces sont aussi complètement *dignes de confiance* en matière d'argent : ils détiennent pour cette propriété le max. de 90,9. — Généralement cette propriété est conditionnée positivement par l'activité et la secondarité ; par contre l'émotivité est plutôt propre à la défavoriser. Tout se passe

ici comme pour les questions précédentes : il suffit que les perturbations et les passions affectives ne viennent pas troubler l'action du groupement AS pour que la vérité ou la légalité morale s'imposent au sujet. Ce résultat justifie la méfiance traditionnellement exprimée par les rationalistes à l'égard de l'affectivité ; mais naturellement cette apologie de l'objectivité laisse entièrement de côté la question de savoir si l'affectivité n'est pas indispensable pour fournir l'énergie qui doit soutenir le développement de l'humanité. A la diversité des valeurs doit correspondre la diversité des caractères et aucun de ceux-ci n'est fondé à faire, de la valeur qui lui est le plus facilement accessible, l'expression unique et complète de la valeur absolue.

Ce que la véracité est à un modèle conceptuel auquel elle commande de se conformer, l'honnêteté en matière d'argent aux règles des rapports pécuniaires entre les hommes, la *ponctualité* l'est au temps. L'homme ponctuel enferme si exactement son activité dans le temps qu'il peut prévoir et assurer la concordance de chacun de ses actes futurs avec des déterminations du temps valables pour tous ou au moins pour ses voisins. Il faut donc s'attendre à ce que les deux premières propriétés soient liées à la troisième. — C'est ce que vérifient les réponses à la question 85, bien qu'elle soit dans le questionnaire éloignée des précédentes. Les taux de ponctualité les plus bas appartiennent aux amorphes (23,5) et aux nerveux (31,0) ; les hommes plus stricts sur la ponctualité sont les flegmatiques avec le taux élevé de 86,6. Il suffit de rapprocher ces chiffres des données reproduites plus haut sur les « jaquemarts », et ici encore l'exemple de Kant pourrait servir d'illustration frappante (cf. p. 492), pour voir que l'expérience historique confirme la connexion de la véracité et de la ponctualité. — On peut ajouter à titre d'hypothèse très probable que l'étroitesse du champ de conscience est importante à considérer dans son rapport avec la ponctualité car elle contribue sans doute à faire passer un flegmatique et même un passionné de la ponctualité normale, approximative, mais suffisante et même

exacte, à la ponctualité stricte, « à la minute », comme il est dit du jaquemart décrit par Descuret (cf. p. 493).

La comparaison un peu plus détaillée entre les flegmatiques et les autres n'est pas ici sans intérêt. On peut classer les résultats de la q. 85 en quatre zones :

Ponctuels : flegmatiques	86,6
passionnés	80,6
Moins ponctuels : colériques	68,5
sanguins	67,4
(moyenne	57,5)
Peu ponctuels : apathiques	57,4
sentimentaux	45,1
Très peu ponctuels : nerveux	31
amorphes	23,5

D'après ces chiffres c'est évidemment l'activité qui est la propriété la plus favorable à la ponctualité ; en deuxième lieu vient la secondarité ; enfin l'émotivité défavorise la ponctualité chez les secondaires et la favorise chez les primaires. Dans ces conditions il est remarquable que les flegmatiques se distinguent ici nettement et des sanguins et des sentimentaux et qu'en gros la ponctualité peut être prise comme une marque distinctive des AS.

Les réponses à la question 84, 1°, *tenant à l'ordre et à la propreté*, sont un peu moins nettes. Ce sont les passionnés qui viennent en tête avec 81,8 ; et les flegmatiques les suivent avec 75,4 ; en outre la moyenne est ici plus proche, à la hauteur de 65,4, et par suite la supériorité des AS est moins frappante ; les amorphes, relégués à la place la plus basse, atteignent à 49. Il faut noter aussi que les sanguins, avec 70,5, se rapprochent des flegmatiques. — Ces données se composent pour suggérer le sentiment que cette propriété ne dépend pas seulement de la conformité avec la loi, mais d'un sentiment de convenance ou d'harmonie, plus qualitatif que formel. Il faudrait sans doute ici, pour obtenir des résultats nets, distinguer entre les

diverses espèces d'*ordres*, par exemple l'ordre pratique entre les choses, l'ordre logique entre les idées et l'ordre esthétique entre les qualités : le second doit intéresser le plus un flegmatique, surtout quand chez lui S est > que A ; le premier, l'ordre pratique, doit aussi se concilier l'attention du flegmatique, surtout chez celui pour qui A est plus grand que S, mais il intéresse aussi d'autres caractères ; il est vraisemblable enfin que le troisième, par la part qu'il doit faire à l'émotivité peut toucher beaucoup d'autres caractères que l'AS froid. La vertu de l'ordre n'est parfaitement formelle que dans le cas où *forme* a un sens intellectuel, signifie un principe *abstrait et général*.

187. *Objectivité.* — Cette dernière considération nous fait déjà passer de celle des *vertus* formelles à celle de la *pensée* formelle. Il serait surprenant qu'un caractère disposé aux premières ne le fût pas aussi au souci de l'objectivité. Les données statistiques permettent de saisir ce souci du dehors, dans la nature des intérêts privilégiés du flegmatique.

Les mathématiques comportent bien des aspects : il reste qu'on peut soutenir sans paradoxe que dans l'ensemble elles fournissent le modèle de la connaissance formelle, si formelle qu'elle peut ne paraître à certains qu'un langage. Sans doute la disposition aux mathématiques est un don congénital, mais original, qui ne se confond pas avec les propriétés identiquement congénitales que nous avons retenues comme constitutives du caractère. C'est ce que vérifie la précocité avec laquelle, suivant d'innombrables exemples (Galois, Clairaut, Abel, etc.) se manifeste l'aptitude aux mathématiques. Il demeure vrai que cette aptitude peut être favorisée ou défavorisée par les constituants du caractère chez l'homme qui la possède de naissance et il n'est pas exclu que son exercice ne puisse être troublé par la concurrence d'autres tendances, que même la vie du mathématicien-né ne suive pas la direction que lui propose son aptitude si d'autres intérêts viennent le solliciter vers d'autres occupations. Clairaut était mondain : il est impossible que sa mon-

danité et même son goût du plaisir n'ait pas réduit la part de sa vie donnée par lui à la géométrie. Dès lors il est, non seulement légitime, mais indispensable d'étudier l'importance des dispositions constitutives du caractère pour la disposition aux mathématiques mêmes.

Ce que sur ce point indique l'enquête statistique (q. 33, 1°) est à la fois net et vraisemblable : *les mathématiques ont plus d'importance pour les actifs froids que pour n'importe quel autre caractère.* Au-dessus de la moyenne de 9,6, le maximum appartient en commun ou à peu près

aux sanguins	avec 16,8
— flegmatiques	— 17,3

Les témoignages biographiques sont ici d'accord avec les données statistiques. Très nombreux sont les mathématiciens flegmatiques, parmi lesquels il nous suffit de citer à titre d'illustrations les noms de d'Alembert, Gauss, J.-H. Lambert, Leibniz, etc., et, à un niveau inférieur, celui du Hongrois Mentelli, sur lequel nous aurons à revenir (cf. p. 521).

La froideur, favorable à l'intuition pure des rapports rationnels, ne l'est pas moins à *l'exactitude de l'observation objective.* Trois caractères se tiennent ici (q. 40, 1°) au-dessus de la moyenne de 52,2 : ce sont

les flegmatiques qui tiennent la tête avec le chiffre de..	66,1 ;
suivis par les sanguins avec	63,2 ;
puis par les passionnés avec	61,6 : il

s'agit évidemment ici d'observation de faits perceptifs, non pas de traduction expressive de données sensibles, réfractées par l'affectivité ; d'exactitude et d'objectivité, non de sensibilité passionnelle. On peut donc penser que ces trois chiffres découpent le champ ordinaire de l'observation physique ; mais il faut s'attendre à ce que les sanguins tirent la science vers la pratique expérimentale, conformé-

ment à l'enseignement du sanguin Bacon, aux préférences des sanguins Voltaire, Helvétius, Ostwald et de beaucoup d'autres ; tandis que les flegmatiques en estiment délibérément la structure théorique et mathématique, comme le font Leibniz et Kant, dont on peut rapprocher ici le passionné méthodique Descartes.

Enfin cette même froideur, qui favorise la rationalité de la pensée et l'exactitude de l'observation, doit être également propice *à la concision et à l'objectivité du discours*. Pour la question 37, 2°, *concis et objectif*, les flegmatiques viennent nettement au premier rang avec le taux de 67,7, suivi par celui des sanguins 62,1. Ici les passionnés reculent sensiblement, puisque, s'ils viennent au troisième rang, ce n'est qu'avec 54,9, car ce ne sont sans doute que les passionnés méthodiques qui peuvent rivaliser avec les flegmatiques.

188. *L'intelligence flegmatique.* — Ces données sont confirmées par l'expérience historique. Elle est ici particulièrement importante à considérer. Non certes que les flegmatiques doivent être par l'effet de leur caractère les plus intelligents des hommes. Il y a des flegmatiques sots et il y a, dans tous les autres caractères, des intelligences vives ou pénétrantes. En effet l'intelligence doit être traitée comme une aptitude distincte, nous avons dit l'aptitude à analyser c'est-à-dire à extraire de l'expérience ou à lui rapporter des concepts et des rapports, considérés et étudiés dans leur nudité abstraite. Elle peut par conséquent tomber et il arrive qu'elle tombe, par l'effet contingent des transmissions mendéliennes, dans tous les caractères. — Il en est de l'intelligence comme de la sensualité sexuelle. Tous les caractères comportent des individus à forte sexualité et celle-ci fera sentir son influence positive ou négative, positive quand elle est satisfaite, négative quand elle est refoulée, dans leur conduite et leur pensée. Mais en même temps cette influence, qui est un rapport, dépend des autres tendances et notamment des propriétés constitutives du caractère ; et par suite ses expressions objectives suivant les caractères, seront inégalement importantes et qualitativement différentes. Casanova a fait de la satisfaction de ses

besoins sexuels une des fins et peut-être la fin principale de sa vie, César l'a subordonnée à ses ambitions de passionné, saint Augustin l'a finalement repoussée et convertie. — Il doit en être de même pour l'intelligence : on peut être intelligent au sens où l'on cherche et où l'on réussit à satisfaire ses tendances *par* l'intelligence ; mais, si ces tendances perdent de leur intensité, on peut mettre au centre de sa vie les tendances intellectuelles elles-mêmes et l'on vit dans ce cas *pour* l'intelligence. C'est précisément cette seconde hypothèse qui se réalise chez les actifs froids, et plus particulièrement chez les moins dispersés d'entre eux, les moins mondains, les flegmatiques. Les mieux doués intellectuellement d'entre eux vivent si exactement et si complètement pour leurs travaux intellectuels que leur caractère et leur histoire disparaissent derrière leurs œuvres, qui sont tout ce que l'on connaît et ce que l'on cherche d'eux. Cela gêne le caractérologue ; mais cette gêne est encore un trait de caractérologie. On voit très nettement dans ce cas combien une disposition peut être favorisée par l'affaiblissement des autres, de sorte que les défauts d'un caractère apparaissent comme aussi importants pour constituer son originalité que ses puissances : d'où il suit immédiatement que l'on doit en ces matières faire prédominer la considération du tout d'un caractère donné sur celle de ses constituants et, indirectement, que l'on ne doit pas nécessairement estimer un manque comme une infériorité de valeur, puisqu'elle peut être en même temps la condition principale d'une supériorité.

En tout cas ces manques ont pour le caractérologue l'avantage de constituer comme une expérience naturelle, qui permet d'étudier isolément ou, du moins autant qu'il est possible, une propriété à part des autres. C'est de ce point de vue que l'abaissement de l'émotivité, et même la diminution de la primarité, qui accroît pour un individu l'importance des excitations extérieures et successives, facilite l'étude de l'intelligence à l'état presque pur. Quand on essaiera de déterminer les aptitudes caractéristiques de l'intelligence pour aboutir à classer les variétés humaines dont la destinée

dépend principalement du développement de l'intelligence, par exemple en distinguant entre l'aptitude à dégager l'essentiel, ou à distinguer les notions et à différencier les concepts, ou à passer d'un terme à son opposé, ou encore à systématiser et construire, ce seront les flegmatiques qui fourniront les meilleurs documents, la plus riche et surtout la plus claire matière de faits.

Sans aller jusque-là, nous devons ici reconnaître les caractères les plus apparents de l'intelligence flegmatique. Les flegmatiques sont les maîtres de la systématisation abstraite, considérée en elle-même. Parmi eux se rassemblent, non seulement des mathématiciens, mais des savants de toutes spécialités, pourvu que leurs observations donnent lieu à des théories, p. ex. des psychologues, comme Locke ou Condillac, mais dont l'analyse devient naturellement universelle et porte sur le développement de l'esprit humain dans sa généralité. A l'inverse des sentimentaux qui se replient sur leur propre affectivité, ces flegmatiques pensent de façon extraversive en se portant, même quand il s'agit de l'homme, vers une nature objectivement définie. Si comme Socrate ils se confinent dans l'homme, c'est dans l'homme en tant qu'il appréhende des universels. Systématiques, qu'ils soient métaphysiciens ou criticistes, ils sont intellectualistes, rationalistes : il est remarquable que l'utilitarisme de Stuart Mill, cas typique de flegmatique, n'est qu'un rationalisme qui prétend s'introduire par induction. Tandis qu'une forte émotivité, quand du moins elle est unie à la secondarité accroît, la tension intérieure et par suite élève fréquemment l'esprit vers l'ultra-empirique, les Idées, Dieu, les flegmatiques sont, à cause de leur froideur, souvent positivistes, enfermés dans les formes de l'expérience, comme Kant, quelquefois même terre à terre, comme Franklin.

Il faut insister un peu sur ce qui distingue la pensée des flegmatiques de celle des caractères voisins, sanguins et passionnés. — Sanguins et flegmatiques, au cours de leur vie intellectuelle, sympathisent souvent dans une commune méfiance à l'égard de l' « en-

thousiasme » ou du « fanatisme » c'est-à-dire des expressions des émotifs-secondaires, qui manifestent leur forte émotivité ou leur secondarité rendue violente par le concours de l'émotivité. Sanguins et flegmatiques de même sont généralement unis dans une égale condamnation de l'ascétisme. Ainsi il est également réprouvé par le sanguin Helvétius et le flegmatique Bentham, tous deux associés dans l'utilitarisme, spontané et morcelé chez le premier, codifié et systématisé chez le second. *L'Encyclopédie*, Diderot mis à part, rassemblait des sanguins et des flegmatiques. Les réserves faites par Kant sur certains aspects de la vie de Voltaire ne supprimaient pas son admiration pour lui. Inversement au XVIIIe siècle beaucoup de sanguins ont demandé leur philosophie à Locke et à Condillac. L'estime du sanguin pour le flegmatique s'atténue dès que, par accentuation de la secondarité, sa pensée devient systématique ou que, tendant vers le passionné par l'effet d'une émotivité un peu plus forte, il devient métaphysicien à tendance religieuse. Ainsi les sanguins du XVIIIe siècle français s'écartent de Descartes, attaquent au nom de l'observation l'esprit de système, quitte pourtant à respecter et admirer les mathématiques.

Proches parents des passionnés méthodiques, les flegmatiques s'écartent beaucoup des passionnés à émotivité dominante. Même les plus actifs des flegmatiques, qui ne peuvent rester des flegmatiques que par leur froideur, gardent toujours à l'égard des grands hommes d'action qui justifient par leur émotivité le nom de passionnés une attitude de méfiance, si la communauté des causes servies ne vient pas les associer. La raison de ce dissentiment doit consister dans le double fait que, chez le flegmatique, l'émotivité, plus ou moins affaiblie, *n'est plus guère que l'énergie de l'objectivité ;* tandis que chez le passionné dont l'activité est multipliée par l'émotivité, c'est l'objectivité qui devient *l'instrument de l'ambition.* Ce renversement de prévalence est suffisant pour que les caractères s'opposent. Cette opposition se manifeste par l'hostilité du flegmatique contre ce que Kant appelle la *Schwärmerei,* l'enthousiasme exubé-

rant, l'imagination enflammée par le sentiment, bref l'ambition au delà de l'empirique, du possible ou du raisonnable.

Quand on voudra préciser les divers aspects de l'intelligence flegmatique, on devra distinguer avec soin entre consciences larges et consciences étroites. On pourra des unes aux autres constituer des séries continues et continuement changeantes : ainsi de Kant à Leibniz et de Leibniz à Bergson, flegmatique large, qui a, sous le nom de durée, décrit la continuité fluide de sa propre conscience, toujours partagée entre une multiplicité d'impressions flottantes et en train de réagir les unes sur les autres. Plus la conscience est étroite, plus le flegmatique est entraîné à conceptualiser ce que l'expérience lui présente, puis, pour retrouver autant que possible la réalité, à systématiser les termes logiques, issus de cette formalisation, par des rapports abstraits. Que la conscience s'ouvre, la systématisation devient plus lâche ; elle se détache sur un fond continu : ainsi chez Leibniz, une des intelligences qui ont été le plus ouvertes sur le plus de choses, la pensée déterminée des vérités abstraites fait saillie sur l'infinité s'exprimant par les vérités singulières. La conscience devient-elle plus large encore, tout se passe comme si la systématisation était refoulée dans la subconscience ; ainsi Bergson est un penseur à la fois souple et dur : il est souple en ce qu'il est prêt à accueillir toute idée suggérée par l'expérience ou présentée par un contradicteur ; mais sous cette superficie de souplesse persiste une solidité de conviction qui n'abandonne jamais une de ses positions fondamentales. On pourrait ainsi exprimer le champ qui s'ouvre entre les consciences les plus systématiques et les consciences les plus ouvertes en disant qu'elles s'enferment entre l'exigence de l'Un et celle de l'infini : à une limite, c'est l'unité qui est le principal objet de la pensée, à l'autre, c'est l'infinité.

On a la confirmation de ces considérations en constatant que le caractère flegmatique est celui qui compte le plus grand nombre de théoriciens et de philosophes. L'intellectualisme, ontologique ou

transcendental, est l'expression la plus pure de la pensée flegmatique, puisqu'il consiste essentiellement à réduire la réalité à un système de rapports conservé par la secondarité et dans lequel l'émotivité serait remplacée par les lois indispensables à l'activité. Nous sommes ici à une limite de la philosophie : en passant des flegmatiques vers les sanguins, on est ramené vers l'observation et les faits et peu à peu le morcellement de la pensée remplace son organisation conceptuelle ; en allant vers les passionnés, la considération de l'importance sociale et historique de la pensée fait concurrence au désintéressement spéculatif ; enfin le souci de l'expérience intérieure dans son existence qualitative croît à mesure que l'on pénètre plus avant parmi les philosophes sentimentaux.

L'accroissement des intérêts intellectuels chez le flegmatique n'est que la contre-partie de la diminution des intérêts sensibles et affectifs. L'idée d'un ordre à découvrir, maintenir ou instituer est la fin de leur tendance maîtresse. Elle les fait logiciens et juristes. Ils ne pourraient l'être si les sollicitations des sens et du cœur les entraînaient violemment et perturbaient leur pensée. Leur sobriété ordinaire et leur sexualité réduite sont les conditions de leur intellectualité, dans laquelle l'intelligence devient à elle-même sa propre fin, au lieu de se mettre au service de la recherche des plaisirs, de la richesse et du pouvoir. D'ordinaire, s'ils ne sont pas absolument continents comme Leibniz ou Kant, ils estiment comme Bergson qu'on « en finirait vite avec [les exigences du sens génésique] si l'on s'en tenait à la nature » et comme lui prophétiseraient une époque froide où « il n'y aura plus de plaisir à tant aimer le plaisir » (*Deux Sources Mor. Relig.*, p. 326) ; éventuellement ils apportent dans l'amour une délicatesse dévouée, admirable par son désintéressement platonique, comme l'a manifestée d'Alembert pour Mlle de Lespinasse. Comment, dans ces vies comme vidées de tout ce que la qualité et l'émotion mettent dans les autres vies humaines de couleurs et de mouvements, pourraient-ils donner satisfaction à leur activité sinon par la recherche intellectuelle et la pensée ? Pure,

c'est-à-dire purement abstraite, dans ses origines, leur intelligence doit être pure dans sa nature.

189. F) *Humour*. — Le parallélisme des sanguins et des flegmatiques dans leur opposition commune à la forte émotivité des autres hommes se poursuit dans le parallélisme de l'ironie et de l'humour. De l'ironie de combat, telle que la manient Voltaire, Chamfort, Anatole France et beaucoup d'autres sanguins, il a déjà été marqué qu'elle est l'arme la plus sûre dont dispose un homme froid, propre à une réaction improvisée, pour se défendre contre l'émotivité d'autrui, quand il en craint l'élan ou la contagion. A la différence de l'ironie on tourne l'humour contre soi plutôt que contre les autres : il est utile pour convertir à l'occasion la tristesse provoquée par un événement fâcheux dont le moi appréhende l'effet sur lui-même ; mais, par une extension qui le ramène vers l'ironie, on peut en faire une arme contre ce qui paraît un abus ou celui qui en est responsable.

Dans son essence l'humour consiste à transférer sur le plan de l'intelligence ce qui devrait être sur le plan de l'émotivité. Un homme est-il en passe d'être violemment ému par un événement auquel il assiste ? L'humour consiste à présenter cet événement comme un élément de l'ordre du monde. Sa méthode est l'optimisme à contre-sens, mais toujours à froid. L'humour ressemble au cynisme en ce qu'il remplace la référence au sentiment par le recours à l'objectivité ; mais le remplacement par le cynisme vise à discréditer une valeur reconnue, tandis que l'humour prétend la reconnaître. L'humour tourne tout entier autour de l'objectivité.

Il faut donc, pour que l'humour se déploie, que l'émotivité ne soit pas trop forte et que la secondarité l'emporte sur l'émotivité afin de conditionner la possibilité pour le moi de s'élever au-dessus de l'instant dans lequel il serait submergé par l'émotion. Ce concours de conditions favorise évidemment les flegmatiques dont on peut par suite penser qu'ils forment *le centre de diffusion caractérologique de l'humour* qui doit, dans une société comme la popula-

tion anglaise, déteindre par l'imitation sur les autres caractères en se nuançant de manière originale suivant chaque originalité personnelle. Une étude de psycho-dialectique déterminerait la diversité des visées auxquelles l'humour peut servir d'instrument.

190. G) *Vertus publiques.* — L'objectivité n'est pas seulement universelle au sens où elle impose une loi commune à la totalité des événements d'une même nature ; elle l'est aussi en cet autre qu'elle s'impose à la totalité des individus. Par ce second aspect elle devient essentiellement politique. Il faut donc que les vertus formelles du flegmatique deviennent des vertus publiques.

La parenté des sanguins et des flegmatiques est encore, dans ce nouveau domaine, facile à reconnaître : ils s'y ressemblent par les traits qui les opposent ensemble aux autres caractères. C'est d'abord aux amorphes et aux apathiques en ce qu'ils n'ont pas leur indifférence ; c'est ensuite aux émotifs-inactifs qui sont toujours plus ou moins anarchistes et ne connaissent la société que pour lui tourner le dos, tandis que les sanguins et les flegmatiques s'intéressent vivement à elle aussi bien pour des raisons théoriques que pour des fins pratiques. Les actifs froids sont par cet intérêt associés aux actifs-émotifs ; mais le concours ou l'absence de l'émotivité entraîne une différence profonde dans les modalités de cet intérêt. — On peut exprimer cette différence en observant que les actifs-émotifs se préoccupent de la vie sociale pour s'y mêler, en ressentir et en grossir l'ardeur, si possible, la mener ; tandis que les actifs froids échappent à toute ivresse de communauté. Pour les sanguins et les flegmatiques la société, même quand ils y entrent par la diplomatie ou l'administration, et qu'ils convertissent leur pensée sur les hommes en technique, est principalement un objet de réflexion ; et c'est sur les effets de la réflexion qu'ils comptent pour réaliser les mesures qu'ils jugent utiles. — Il doit seulement arriver, à cause de l'opposition entre primarité et secondarité, que cette réflexion est chez les sanguins empirique et sporadique, chez les flegmatiques, méthodique, systématique et

normative. Montesquieu, Voltaire, Helvétius rassemblent dans des essais des notes qui sont des résumés, quelquefois satiriques, d'observations : Owen, Turgot, Washington, Franklin font des projets de réformes, des plans de constitutions, ils retouchent ou construisent une société.

Des deux caractères d'actifs froids ne considérons plus maintenant que les flegmatiques. Ceux-ci, pris individuellement, doivent apporter dans la vie publique les mêmes vertus que dans la pensée. Pour le vérifier il est commode de les répartir en deux groupes, suivant que dans la formule de leur caractère c'est l'activité ou la secondarité qui l'emporte ; ou plus simplement qu'en fait leur destinée les a entraînés dans la vie pratique ou laissés dans la vie théorique. Parmi les flegmatiques d'action se rencontrent des philanthropes comme Owen, des hommes d'État ou des soldats sans ambition personnelle, loyalistes, tel qu'a été Cincinnatus, comme Washington, Franklin ou Joffre ; parmi les flegmatiques de doctrine, des moralistes, candidats legislateurs, juristes ou économistes, comme Bentham ou Stuart Mill.

Ces catégories comprennent quelques-uns des hommes qui ont été le plus remarquables dans l'histoire par leurs vertus civiques. Ils sont désintéressés, probes, modestes, travailleurs, bienveillants et bienfaisants, simples de vie et de mœurs, animés par le désir du bien public, attachés à l'accomplissement de leurs devoirs. Mais il faut un concours particulièrement favorable de circonstances pour qu'ils occupent les plus hautes situations politiques. Ils manquent de chaleur et d'éclat et cela leur concilie moins d'amour que d'estime ; ils ne sont pas poussés par l'ambition du pouvoir ; leurs goûts les plus profonds les poussent vers la réflexion. Aussi ce sont des émotifs-actifs qui, bien plus souvent qu'eux, prennent la direction de la société et se concilient l'admiration et le dévouement des hommes, parfois pour en abuser.

191. H) *Conséquences de la faiblesse de E.* — Cette dernière considération nous introduit déjà dans l'énumération des conséquences

négatives qu'entraîne pour les flegmatiques l'abaissement de l'émotivité au-dessous de la moyenne humaine. Nous n'en indiquerons que quelques autres, car ici, ce sont moins les applications indéfiniment variées, suivant les circonstances et les individus, de cette propriété générale qui sont intéressantes à définir, que la propriété même d'où elles procèdent.

La première de ces applications est liée, non seulement à la baisse de E, mais à cette baisse unie à la force de la secondarité. Le groupement EP dispose les nerveux et les colériques à l'impulsivité affective et pratique : ils sentent vite, réagissent tôt, sans attente ; cela est fâcheux quand la réaction est inadaptée, maladroite ; mais il y a beaucoup de circonstances où il faut réagir le plus vite possible pour se sauver ou réussir. Cette promptitude manque aux flegmatiques : leur émotivité de réaction immédiate est généralement faible et il faut que le péril couru soit grand et instant pour qu'ils utilisent leur activité dans une réaction opportune ; en outre leur secondarité intervient souvent en faveur de la réflexion avant leur première réaction. *Wait and see* est une de leurs maximes préférées : elle fait une règle d'un trait de leur nature. La rencontre entre ce caractère et cette maxime ne peut que déterminer la lenteur ordinaire des réactions des flegmatiques. Ils sont lents à se décider, laissent peu à l'improvisation, perdent du temps quand il faudrait aller vite, mais s'en tirent d'ordinaire à cause de leur persévérance. Par cette lenteur ils peuvent paraître à des colériques ou à des sanguins, qui ont l'esprit rapide, moins intelligents qu'ils ne le sont.

Leur intelligence en effet, supérieure dans le domaine de l'objectivité, devient moins clairvoyante dans celui de l'émotivité. Faute d'une sensibilité assez souple et assez puissante ils ne comprennent guère les émotifs. L'utilitarisme a exprimé cette tendance à ne considérer dans les actions humaines que leurs effets visibles, à réduire par conséquent la vie à l'utilité. Ainsi Addison voyant une belle plantation d'arbres fruitiers dit : « Il a passé ici un homme utile. » C'est évidemment rester au dehors des sentiments intimes

qui fournissent à nos actions leurs raisons subjectives. Flegmatiques et sanguins sont ainsi condamnés à rester ordinairement en dehors de la poésie. Montesquieu avouait la mal comprendre, Helvétius en faisait la langue des idées. Ce n'est pas en dissociant la langue dans ses éléments logiques que Leibniz pouvait préparer une renaissance de la poésie. Il faut choisir entre le symbole poétique et le symbole mathématique et le choix est conditionné par les possibilités des caractères.

Il résulte de cette même diminution de l'émotivité, qui est fatale à la poésie, que la disposition à la religion subit une grave métamorphose dans le passage des émotifs-secondaires aux flegmatiques. Pour exprimer ce changement, le plus simple est de reconnaître que ce que l'on appelle couramment religion est, si l'on fait abstraction de la structure sociale qui en est l'expression institutionnelle, constitué par deux composantes : l'une, qui résulte de ce que toute religion est terrestre par son établissement humain, est une composante morale ; elle règle la conduite des personnes, organise la vie des croyants, définit, serait-ce pour le restreindre, leur rôle dans la société ; suivant cette composante Dieu est une volonté dont les ordres sont des obligations ; l'autre suit de ce que toute religion est divine par son objet et réclame du moi une adhésion intime et complète, dans laquelle l'absolu du moi doit s'identifier, autant qu'il le peut et si Dieu le veut, avec l'absolu divin ; cette composante est la composante essentiellement religieuse : c'est celle qui touche le cœur.

L'abaissement de l'émotivité chez les flegmatiques doit entraîner cette conséquence que l'importance de la composante proprement religieuse dans la religion doit diminuer relativement à celle de la composante morale. L'intellectualisme normatif s'ajoute à l'intellectualisme spéculatif : par lui la religion s'éthicise. Que l'on compare les deux ouvrages du sanguin Brunschvicg et du flegmatique Kant sur la religion : le premier tend à remplacer le christianisme par une religion de la science, par « une spiritualité physico-

mathématique » ; le second n'en fait plus qu'un halo de l' « impératif catégorique ». L'un et l'autre restent étrangers à ce qui fait l'essentiel de la religion pour qui la conçoit comme un rapport personnel entre soi et Dieu, à savoir les mouvements d'une vie intime, dont l'amour soit le moteur, la grâce, le prix et le salut de l'âme, l'effet.

On reconnaît l'influence de ces faits dans les nombres de l'enquête statistique : pour la *ferveur religieuse* (q. 65, 1°) pour laquelle la moyenne des caractères est de 16,6, les flegmatiques, avec le taux de 23,2, reculent sensiblement derrière les passionnés, qui atteignent au taux maximum de 34,8. De ces nombres on pourrait rapprocher beaucoup de textes de flegmatiques montrant que ce qu'ils estiment dans la religion, c'est la soumission des paroles et des actions à un ordre, dont on peut dire que pour eux il est la meilleure et même la seule expression de l'unité et de la bonté de Dieu. — On pourrait opposer à ces textes ceux où Bergson expose une conception de la religion plus proprement religieuse ; mais il faut faire observer d'abord que Bergson est un flegmatique à conscience large, en outre qu'il avoue lui-même qu'il ne connaît que des « échos » d'une expérience dont la chaleur même suppose qu'elle intéresse l'affectivité.

192. *Peu de sympathie pour les personnes.* — En rapport, plus ou moins étroit, avec l'abaissement de l'émotivité est cet autre trait du caractère flegmatique suivant lequel les flegmatiques parlent au maximum des choses, au minimum sur les personnes et de soi :

	Moy.	Fleg.	
	—	—	
q. 72, *parler sur les choses*	42,8	67	Max. net
— — *personnes*	36,4	26,7	Min.
— *de soi*	15,2	5,9	—

Ces chiffres vérifient d'une part que, conformément à ce que suppose l'intérêt maximum pour l'objectivité, les flegmatiques doivent s'occuper de « choses » c'est-à-dire d'objets perceptifs et intel-

ligibles plus que n'importe quel autre caractère ; mais ils montrent aussi que leur intérêt pour les personnes est réduit. Ces deux faits doivent entraîner la conséquence qu'ils sont portés à objectiver les personnes, c'est-à-dire à faire rentrer les sujets singuliers dans l'extension de lois générales en admettant que les individus ne sont rien de plus que les points de leurs rencontres.

Psychodialectique du flegmatique

193. Puisque tous les caractères sont par eux-mêmes des déterminations, comme telles à la fois positives et négatives, ils peuvent être considérés comme des expressions et des limitations de ce que serait l'homme complet, le soi humain, dont les hommes les plus grands ne sont eux-mêmes que des participations. En tant qu'ils sont des limitations du caractère idéal, les caractères empiriques, donnés, enveloppent le défaut des autres caractères ; et il doit en résulter que chaque caractère tend plus ou moins confusément à comprendre les autres. Cette tendance s'exprime par les mouvements de la psychodialectique qui satisfait à sa destination quand, évitant toutes les autres issues, elle réussit à faire pénétrer l'un des caractères dans la compréhension d'un des autres.

D'un homme à l'autre les voies de cette pénétration doivent être différentes. Quelle est celle qui s'offre au flegmatique ? Puisque sa vocation, sa résultante caractérologique est l'objectivité, c'est par la médiation de l'intelligence qu'un flegmatique peut s'enrichir en s'avançant dans la compréhension d'autrui ; et par suite il est possible de répéter en gros de la vie psychodialectique d'un flegmatique ce qui a été dit de celle d'un sanguin. Mais en le répétant il faut tenir compte de la différence des deux caractères qui résulte de l'opposition entre la primarité et la secondarité. Le sanguin est le plus extraversif, non seulement des actifs froids, mais de tous les caractères : c'est donc par l'observation des faits et gestes d'autrui qu'il peut avancer dans sa connaissance et par suite tantôt prolon-

ger, tantôt réformer ce qu'il pense des autres et de lui-même. Au contraire le flegmatique tend plus ou moins délibérément à la systématisation, au moins au sens où les éléments de sa pensée, par l'effet de sa secondarité, restent toujours virtuellement présents à sa pensée et doivent s'y concilier. Si donc la caractérologie peut le servir, ce n'est pas en tant qu'elle lui donne des vues séparées sur tel ou tel aspect des divers caractères, c'est plutôt en tant qu'elle lui fournira, ou au moins lui fera pressentir un ordre général des types humains, parmi lesquels il se situera, mais en reconnaissant la possibilité et toujours en un sens la légitimité des caractères différents du sien. Ce n'est pas un hasard qui a fait G. Heymans et aussi Malapert soucieux d'aboutir à une typologie systématique des hommes.

Dans cet effort du flegmatique pour comprendre autrui par l'intelligence, le plus difficile et le plus important est sans doute l'introduction dans la sensibilité des autres en tant que cette sensibilité n'est justement pas un objet de pensée, en tant au contraire que ces autres l'éprouvent. La tendance à identifier la réalité, non à l'esprit, ni même à la pensée, mais aux objets, perceptifs et intellectuels, qui résultent de la conceptualisation de la réalité, est le trait essentiel de l'intelligence flegmatique parce qu'elle est l'âme de l'intelligence pure. Comment l'intelligence pure ne serait-elle pas intellectualiste ? Même quand un flegmatique est personnaliste comme Hamelin, il remplace la personne par la catégorie de la personnalité et pour lui faire un contenu intelligible par un système de rapports ; même quand par l'influence d'un champ de conscience large qui estompe les notions et les enlève à leur isolement identitaire il fait comme Bergson appel de l'intelligence analytique et même la discrédite, il fait du moi un découpage dans une réalité profonde qui, pour s'offrir à une intuition, est encore un fond objectif. On ne peut en effet sortir de l'idée du moi pour suggérer à un lecteur l'intensité et la richesse d'une vie intime assez pleine pour qu'une personne s'y retrouve singulièrement sans recourir aux

moyens de l'art et de la religion et l'un et l'autre requièrent le concours de l'émotivité primaire ou secondaire.

Il reste, pour le plus grand profit du flegmatique, qu'il n'y a et ne peut y avoir de différence foncière entre la conscience intellectuelle et la conscience affective, parce qu'il ne peut y avoir deux consciences dans le même homme : l'une et l'autre enveloppent en leur cœur la présence active du sujet. Il est donc possible de schématiser des dialectiques émotionnelles par des dialectiques intellectuelles et par suite d'amener l'homme le plus froid du monde à imaginer à sa manière les mouvements, les péripéties et les débats de la vie subjective. Encore faudra-t-il qu'il ait été conduit à en pressentir la réalité intérieure et averti de ne pas remplacer le moi vivant par un moi abstrait qui, sous le nom de moi transcendental ou tout autre, serait réduit à la condition de témoin sans autre aptitude que la connaissance, la spéculation, le regard. Car dans ce cas il n'accéderait encore qu'à une essence, plus proche de la logique objective que de la réalité constitutive d'un esprit.

Ces indications, si sommaires soient-elles, suffisent à mettre en évidence que la vie psychodialectique, par laquelle un flegmatique se débat dans son propre caractère et cherche comme tout autre à en tourner les impuissances et à en exploiter les puissances, est une vie surtout intellectuelle et est très près de se confondre avec l'histoire de sa pensée philosophique. Considérée en effet en rapport avec le caractère et l'individu, une philosophie est une recherche au cours de laquelle celui qui la poursuit dégage de mieux en mieux pour lui-même la manière dont il doit la poursuivre ; c'est une quête engendrant, au sein même de son histoire, sa méthode ; ou plutôt, puisque cette quête doit se compliquer en s'élargissant et en s'approfondissant, le système de ses méthodes. Mais tandis que chez les philosophes émotifs la philosophie est dans l'histoire de leur esprit entier, aussi bien qualitatif et affectif que rationnel, dans et par lequel elle se fait, chez les flegmatiques typiques, destinés par nature à l'intellectualisme, elle est près de devenir l'histoire seule de leur pensée.

Il faut rappeler que l'analyse de la psychodialectique du flegmatique conduirait à des spécifications divergentes, suivant qu'on la déterminerait d'après l'ampleur de la conscience. On ne fausse pas la réalité en disant que le flegmatique étroit est, qualité ou défaut ? plus pur que l'autre ; car, dès que la conscience s'élargit, elle s'ouvre et par suite se soumet à des influences très diverses. Notamment on peut soutenir que *la largeur du champ de conscience est,* dans les esprits froids, *le meilleur substitut de l'émotivité.* Elle ne peut lui être équivalente par l'intensité ; mais la conscience large, plus souple que toute autre à la sympathie avec autrui et à la suggestion par autrui, use ainsi d'une évidence propre qui, si elle a moins de puissance que la spontanéité affective, en permet l'intelligence par sympathie et même, à cause de sa modération, est capable de plus de délicatesse et de complexité qu'elle et par suite la déborde et peut l'expliquer.

Familles de flegmatiques

194. Nous avons déjà marqué la difficulté de classer les flegmatiques pour des raisons qui tiennent à leur caractère, mais aussi à cause du trop petit nombre de psychographies établies sur des flegmatiques historiques ou contemporains. Comme, par l'effet de leur nature même, leur vie s'absorbe souvent dans leurs œuvres, nous anticiperons par une solution provisoire sur le résultat des études à faire, en recourant à leurs activités privilégiées pour esquisser leur classification.

Dans cette répartition sommaire nous userons de deux principes de classification :

1° le premier consiste à subdiviser les flegmatiques suivant que leur vie manifeste *la primauté de l'une de leurs puissances,* l'activité ou la secondarité, sur l'autre ;

2° la seconde, à faire intervenir le degré d'*ampleur du champ de conscience.*

Nous obtenons ainsi quatre groupes entre lesquels nous allons tenter de répartir un certain nombre de flegmatiques illustres ou seulement connus :

Flegmatiques préactifs

nL fl. *exacts*, type Washington ; L. fl. *accueillants*, type Owen ;

Flegmatiques présecondaires

nL fl. *stricts*, type Kant ; L fleg. *ouverts*, type Bergson.

FLEGMATIQUES PRÉACTIFS

Que le champ de conscience soit plutôt étroit, cela doit entraîner la conséquence que, si ces flegmatiques manifestent une préférence pour une carrière nettement active comme la carrière militaire, ils doivent y apporter, par le double effet de la secondarité et de l'étroitesse, une exactitude de conduite assez frappante pour qu'elle définisse pour tous leur personnalité.

On peut ainsi admettre une famille d'hommes dont on peut dire qu'ils s'inspirent de l'exemple de Cincinnatus et qu'on appellera les fleg. *loyalistes* ou *exacts* : dans cette famille doivent être compris Washington et Joffre. Ils sont remarquables par leur pouvoir de garder leur calme dans les situations les plus difficiles, même de le faire partager à ceux qui les entourent, de juger avec sûreté et de soutenir leurs décisions avec persévérance, en n'outrepassant jamais leurs droits, en ne cessant jamais d'être loyaux ou disciplinés.

Beaucoup moins régulière est la vie des flegmatiques que la largeur du champ mental, surtout si elle est appuyée par l'altruisme, ouvre aux sentiments et aux idées venus des divers points cardinaux de l'opinion. Ces flegmatiques larges se rapprochent pour une part du libéralisme des sanguins, et même de la serviabilité des colériques ; mais ils subordonnent toujours la considération de leur

bien propre à celle du bien public, et leur générosité est plus économique et morale que politique. Owen et Turgot pourraient servir d'illustrations à une famille que nous appellerons les flegmatiques *réformateurs* ou *accueillants*.

FLEGMATIQUES PRÉSECONDAIRES

Beaucoup plus facile à recruter est la sous-classe des flegmatiques présecondaires, puisque chez des hommes dont l'activité n'est pas grossie par l'émotivité et que la secondarité domine, la réflexion, la pensée doit l'emporter sur l'action, et par suite leur caractère se manifester par des travaux intellectuels, qui élargissent ou prolongent leur notoriété ou leur gloire.

Suivant que ce caractère comporte en outre l'étroitesse ou la largeur du champ de conscience, nous distinguerons deux sous-classes, les flegmatiques *stricts* et *ouverts*.

A. *Flegmatiques stricts*

Parmi ceux-ci, suivant la méthode provisoirement adoptée, nous pourrons distinguer plusieurs familles :

Fleg. *utilitaires* (Franklin, Bentham) : pensée objective, employée à comparer des déterminations, appliquant cette comparaison dans un calcul ; cet utilitarisme est par son objectivité désintéressé et tend toujours à se confondre avec l'intérêt général ; ces esprits s'objectivent spontanément dans le postulat que les actions humaines procèdent toujours d'une comparaison intellectuelle de partis ; ils sont adversaires de l'enthousiasme et de l'ascétisme, mais sont partisans d'une conception morale de la vie qu'ils réduisent à une gestion prudente ; ils veulent en généraliser les méthodes pour faire le bonheur des hommes.

Fleg. *expérimentaux* (Cavendish) : observateurs soigneux, expérimentateurs méthodiques, n'éprouvant pas le besoin de sortir de l'étude des choses.

Fleg. *systématiques* (James Mill, John Stuart Mill, Hamelin, G. Heymans) : le besoin de systématisation manifeste sa prépondérance en entraînant les membres de cette famille à la construction des faits et des idées ; l'exigence de ce besoin est le plus frappante peut-être quand elle prétend procéder à partir de l'expérience, par ex. chez les associationnistes. John St. Mill note que son père éliminait les détails pour dégager l'essentiel ; Hamelin a passé plus de vingt ans à construire une table des catégories.

Fleg. *rigides* : plus la conscience se resserre, plus la prédilection pour l'abstraction s'achève dans l'adhésion au primat du logique et du formel. Avec l'étroitesse accentuée de la conscience apparaissent des traits de « jaquemart ». C'est à l'éthique qu'est remis l'empire des divers pouvoirs de l'esprit. Kant pourrait être étudié comme représentant pur de cette famille.

Fleg. *mécanisés* : enfin, au terme de la plus forte secondarité, quand il n'intervient pas d'autres besoins pour en troubler l'exercice, se trouvent les « jaquemarts » flegmatiques pour lesquels nous renvoyons au portrait de Descuret, dont nous avons reproduit les traits principaux dans *Le Mensonge et le Caractère* (Paris, Alcan, 1930), p. 301 ; et ci-dessus, p. 493.

En plus de ces familles il est commode de reconnaître, au moins provisoirement, l'existence d'une famille de flegmatiques *mathématiciens*, que l'on peut considérer comme faisant le lien entre flegmatiques étroits et larges, parce que les différences qui en résultent s'y subordonnent à la résultante constituée par la convergence de l'aptitude et de l'intérêt pour les mathématiques : s'y rassemblent entre autres d'Alembert, Condorcet, Gauss, J.-H. Lambert, Leibniz, Mentelli.

Ce Mentelli est un Hongrois, décrit par Descuret, et à sa suite par Ribot, qui a passé sa vie dans la pratique des mathématiques et y est devenu assez fort pour s'assurer l'intérêt des savants parisiens de son temps. Mais il n'a rien publié et n'a cherché la notoriété à aucun degré. Il donnait juste assez de leçons pour subvenir à son entretien. Il mena toujours la vie la plus simple

et la plus unie. Assez âgé il tomba dans la saleté. Pour plus de détails cf. DESCURET, *La Médecine des Passions*, pp. 721-3 ou RIBOT, *Psychologie des Sentiments*, Paris, Alcan, p. 374.

B. *Flegmatiques ouverts*

On peut se demander *a priori* ce que doit devenir le caractère, c'est-à-dire les intérêts spontanés, l'allure, les occupations d'un flegmatique quand sa conscience est plus large que la moyenne. Si l'on essaie de le déduire à partir de l'aptitude à la systématisation, considérée comme le résultat nécessaire d'une secondarité dont le contenu a été organisé par l'intelligence, on est conduit à penser qu'en opposition avec l'unité invariable de la systématisation, que la conscience étroite doit faire prédominer sur son contenu, l'esprit élargi doit accorder plus d'importance à ce qui nie ou au moins complique la systématisation, le temps, principe de nouveauté, la diversité concrète, l'histoire, la genèse de l'esprit, etc. ; que par suite, en opposition avec le caractère déterminé de tout système, il doit s'ouvrir sur l'infini, qui devient comme le fond sur lequel tout groupe de déterminations se plaque ; et qu'enfin en opposition avec l'abstraction, il doit chercher l'intuition de la réalité donnée.

Avec cette hypothèse de travail, s'accorde la généralité des noms rassemblés dans les familles suivantes :

Flegmatiques *historicisants* (Addison, Taine, Gibbon) : intérêt pour la vie sociale, les mœurs, l'histoire, avec penchant vers la philosophie.

Fleg. *naturalistes* (Buffon, Darwin, von Baër) : intermédiaires entre les savants et les historiens. — Buffon, à qui Hume trouva l'air d'un Maréchal de France, pourrait être pris comme type d'une famille de fleg. *majestueux*, chez qui la dignité se manifeste par la noblesse des manières et du langage.

Fleg. *génétistes* (Locke, Condillac) : appliquent leur analyse à l'étude du développement de l'esprit.

Fleg. *infinitistes* (Leibniz, Bergson) : la largeur de conscience du premier se manifeste par l'ampleur éclectique de ses intérêts, comme par la reconnaissance de l'insuffisance des vérités abstraites par rapport aux vérités complètes et singulières ; celle du second, par sa critique de l'intelligence analytique, sa description de la conscience, son art de se mouvoir entre les opposés engendrés par la pensée abstraite.

A défaut d'autre, l'opposition de Kant et Bergson suffirait à illustrer celle des flegmatiques étroits et des larges.

VII. — LES AMORPHES (nEnAP)

195. Avec les deux types qu'il nous reste à considérer nous abordons les deux caractères les moins entreprenants qu'il y ait dans l'ensemble de l'humanité. Avec la diminution des puissances la passivité croît : chez les amorphes, à cause de la primarité, la passivité envers l'instant présent ; avec les apathiques, la passivité envers les habitudes. Aussi en suit-il immédiatement cette conséquence, grave pour notre analyse, que l'importance sociale et historique de ces deux caractères est basse en comparaison des autres caractères. Heymans et Wiersma s'en sont aperçu sans l'avoir préalablement pensé, car, si au cours de leur enquête statistique ils reçurent un bon nombre de fiches d'amorphes et d'apathiques, ils n'en trouvèrent plus dans les documents de leur enquête biographique qui portait sur des hommes célèbres par leurs actions ou par leurs œuvres. En effet par eux-mêmes, sauf par l'effet de quelque talent spécial, amorphes et apathiques ne peuvent devenir historiques ; ils ne peuvent l'être qu'en raison de causes indépendantes d'eux, comme l'hérédité du pouvoir : par exemple l'amorphe Louis XV ou l'apathique Louis XVI.

Il en résulte qu'aussi longtemps que la caractérologie ne disposera pas de nombreuses psychographies, établies sur l'étude d'amorphes et d'apathiques vivants, on ne pourra faire une ana-

lyse poussée de ces deux caractères et, en l'absence de documents qualitatifs, on ne pourra qu'en dessiner la représentation schématique d'après les nombres fournis par l'enquête statistique, quelquefois éclairés par l'examen des exemples d'amorphes ou d'apathiques que chacun trouve autour de soi.

Signalement statistique de l'amorphe

196. Les amorphes ont en commun avec les nerveux le groupement nAP, mais leur non-émotivité doit refroidir leurs propriétés ; et ils ont en commun avec les sanguins le groupement nEP, mais leur inactivité doit les ramener vers le repos. On doit donc pouvoir faire le classement et par suite l'étude des amorphes en distinguant celles de leurs propriétés qui les tirent vers les nerveux et celles qui les apparentent aux sanguins. Le tableau suivant montre la netteté de ces parentés :

	Nerv.	Moy.	Am.	Moy.	Sang.	Moy.
Q. 1, 1°, *mobiles*	70,7	40,6	29,6		33,7	
2°, *posés et calmes*	24,1	55,8	65,3		64,2	
q. 2, 1°, *toujours occupés*	7,5		10,2	56,4	90,5	
q. 4, *négliger les travaux imposés*	41,4		33,7	19,3	11,6	
q. 5, *différer*	81,1		88,8	46,6	14,7	
q. 6, *facilement découragés*	52,9	30,8	24,5		15,8	
q. 7, *impulsifs*	78,2		44,9	43,6	43,2	
q. 8, 2°, *indécis*	49,4		49,0	36,5	15,8	
q. 10, 2°, *froids et objectifs*	12,1	40,6	62,2		53,7	
q. 14, *tolérants*	69,5		80,6		78,9	78,0
q. 21, 3°, *faciles à convaincre*	40,8		24,5		24,2	17,7
q. 24, *grands plans*	41,4		25,5		24,2	18,5
q. 26, 2°, *contradictions entre paroles et conduite*	43,7		26,5		26,3	19,2
q. 29, 1°, *esprit pratique et inventif*	41,9		49,0	59,5	81,1	

	Nerv.	Moy.	Am.	Moy.	Sang.	Moy.
q. 35, 1°, *bavards*	min. aux amorphes et aux apathiques					
q. 48, *vaniteux*	54,0		37,8	27,4	22,1	
q. 51, 5°, *souvent endettés*	12,1		19,4	5,0	3,2	
q. 55, 2°, *égoïstes*	20,7		36,7		24,2	21
q. 61, 1°, *démonstratifs*	56,9	45,8	30,6		43,2	
q. 65, 1°, *ferveur religieuse*	12,1		4,1		13,7	16,6
q. 70, 1°, *courageux*	36,2	43,9	53,1		52,6	
q. 73, 1°, *aimant les plaisanteries grossières*	31,6		31,6	18,9	15,8	
q. 80, 1°, *jeux de hasard*	13,8		22,4 (max.)		15,8	11,4
q. 85, 1°, *ponctualité*	31,0		23,5	57,5	67,4	
q. 90, *troubles mentaux*	28,2	17,4	8,2		4,2	

De cette liste séparons les cas relatifs aux diverses propriétés suivant qu'ils manifestent, soit la proximité des amorphes et des nerveux, soit celle des amorphes et des sanguins : en en rapprochant les *maxima* et les *minima* des amorphes nous obtenons les traits caractéristiques des deux classes principales d'amorphes que nous appellerons, conformément à la terminologie précédemment employée, les amorphes paranerveux et les amorphes parasanguins.

197. *Amorphes paranerveux.* — On peut grouper sous quelques chefs les propriétés des amorphes voisins des nerveux.

Le premier est la *paresse*. Les nerveux ne sont pas plus actifs que les amorphes ; mais leur émotivité toujours prête à s'enflammer est la source d'actions, plus affectives qu'objectives, mais assez nombreuses pour tromper sur leur inactivité. Cette émotivité disparue, l'homme qui en est privé est livré au calme et, l'activité n'intervenant pas pour le mettre en mouvement, il n'y a pas de raison pour qu'il sorte de ce calme. Aussi sont-ce les amorphes qui comptent parmi eux le plus de paresseux, ils négligent ordinairement les travaux imposés et ils diffèrent ceux qu'ils devraient

faire. — Ces derniers traits qui caractérisent encore plus les amorphes que les nerveux sont les marques d'une négligence qui compromet toute entreprise et même trouble la poursuite des fins les plus utiles à la vie. Même intelligents, des amorphes restent par l'effet de leur paresse bien au-dessous des situations auxquelles leur intelligence leur eût permis d'atteindre. La difficulté d'agir est la cause qui les maintient dans les régions les moins élevées de la société s'ils ne se trouvent avoir reçu de leur famille les moyens d'une existence plus large.

On passe assez facilement de cette première propriété à la deuxième, qui est *la prédominance des intérêts organiques et égoïstes* chez les amorphes. Ce qui soulève d'ordinaire les hommes au-dessus des objets quotidiens de la vie perceptive et pratique, ce sont les puissances de leur caractère : l'émotivité qui éveille le désir, l'activité qui fait chercher comment ces désirs seront satisfaits, enfin la secondarité qui fait passer des déterminations isolées aux systèmes abstraits ou réels, toutes ces puissances manquent à l'amorphe. Il doit donc viser au plus bas, à ras de terre, rester au niveau empirique qui est le niveau du corps ; et en conséquence l'exigence universellement humaine qui pousse tout moi à se maintenir et à se développer doit se restreindre aux satisfactions intéressant le corps et l'utilité la plus proche du corps. Ainsi, parmi tous les caractères, ils détiennent les deux *maxima* de l'indiscipline sexuelle (q. 46, 1°, 21,4 ; nerv., 16,1) et de l'égoïsme (q. 55, 2°, 36,7 ; apath., 27,7) : on ne risque pas beaucoup en présumant qu'il se trouve beaucoup d'amorphes parmi les prostituées.

Les amorphes s'opposent nettement aux sanguins par le *défaut de sens pratique* (q. 29, 1°) qui est le trait le plus frappant et le plus important de leur caractère. Un peu plus pratiques, avec le taux de 49,0, que les nerveux qui tombent au minimum de 41,9, ils sont presque à l'opposite du maximum sanguin de 81,1. Ils ont deux ennemis, la primarité qui les soumet à l'excitation du moment et l'inactivité, déchargée de toute émotivité, qui les livre comme tous

les inactifs à l'indécision (q. 8,2°) ; et contre ces deux ennemis ils ne disposent d'aucune des forces, intensité du sentiment, activité volontaire, qui permettent, sinon de les vaincre, du moins de les compenser. Ce défaut de sens pratique ne permet pas aux amorphes de corriger les inconvénients de l'égoïsme irréfléchi ou de l'intempérance organique. — Inactivité et manque de sens pratique se composent dans le penchant à dépenser : les amorphes détiennent le maximum net de 19,4 pour la question 51, 5°, *souvent endetté ;* et ils viennent, avec 24,5, très près du maximum de 25,9, qui appartient aux nerveux, pour la question 51, 4°, *dépensiers.*

198. *Amorphes parasanguins.* — Retournons-nous vers l'autre face de ce caractère, celle qui est orientée vers les sanguins.

A l'égal des sanguins et comme les autres non-émotifs, les amorphes sont *posés et calmes.* Ils sont *peu bavards* (q. 35, 1°) : minimum partagé avec les apathiques ; et *peu démonstratifs* (q. 61, 1°) : minimum commun aux nEnA. — L'*impulsivité* des amorphes (44,9) est encore égale à celle des sanguins (43,2) : elle ne dépasse pas sensiblement la moyenne et se trouve très inférieure à celle des nerveux (78,2). Cela doit entraîner comme contre-partie l'avantage d'être moins *facilement découragé* (q. 6, 1°) : entre les nerveux (52,9) et les sanguins (15,8), ils se tiennent à un point intermédiaire (24,5), plus proche de ceux-ci que de ceux-là.

Ce calme et cette insensibilité doivent profiter à l'intelligence en tant que celle-ci est objective. Par l'*objectivité* (q. 10, 2°), les amorphes dépassent avec 62,2, même les sanguins qui, avec 53,7, sont nettement supérieurs à la moyenne de 40,6 ; ils ne sont dépassés que par les flegmatiques qui atteignent à 73,1. Aussi n'est-il pas étonnant que les amorphes soient *tolérants* (q. 14), même un peu plus que les sanguins, ce qui fait penser que leur tolérance est bien près de se perdre dans l'indifférence.

Les amorphes échappent par cette froideur à la puissance de la suggestion externe. Ils sont *moins faciles à convaincre* (q. 21, 3°) que les nerveux (40,8) et ne le sont guère plus que les sanguins

(24,5, 24,2). Ils s'écartent des émotifs-primaires par une moindre disposition à former de *grands plans* (25,5), égale à celle des sanguins (24,2). Chez eux les *contradictions entre les paroles et la conduite* (q. 26, 2°) sont moins fréquentes (sang. et am., 26,4) que chez les nerveux (43,7). Enfin il est remarquable qu'ils soient plus *courageux* que la moyenne et par suite que les nerveux : les chiffres les mettent avec 53,1 au même niveau que les sanguins (52,6).

199. *Traits communs.* — Amorphes paranerveux et parasanguins doivent se confondre par la faiblesse de toutes les propriétés qui impliquent la secondarité. Il est remarquable que les amorphes sont de beaucoup les moins *ponctuels* des hommes : la ponctualité (q. 85, 1°) qui atteint chez les flegmatiques le taux de 86,6, tombe chez eux à 23,5, inférieure même sensiblement par rapport à celle des nerveux, qui est de 31.

Ce minimum annonce l'indifférence des amorphes à l'égard de tous les systèmes sociaux qui débordent l'unité organique de l'individu. En ce qui concerne la *ferveur religieuse* (q. 65, 1°) les amorphes occupent le minimum de 4,1, bien au-dessous de la moyenne de 16,6. Leur formule nEnAP est en effet en tous ses éléments opposée à celle des passionnés, EAS, qui possèdent le maximum de 34,8. — Leur *patriotisme* (q. 59) de même est très bas : leur taux de 12,2 est le minimum ; le maximum appartient encore aux passionnés avec 40,7.

On peut rapprocher ce dernier chiffre de celui que donne l'enquête statistique en réponse à la question 55, 1°, *compatissant et serviable*, pour laquelle les amorphes tiennent le dernier rang, avec 53,1, tandis que le maximum appartient encore aux passionnés, avec 89,3. De tous ces chiffres se dégage le sentiment que les amorphes restent étrangers aux émotions des autres et du milieu affectif où ils vivent. Ils restent enfermés dans les limites de leur individualité organique ; ils sont les serviteurs de leur corps. Ce sont surtout des natures pauvres. Les passionnés sont menacés de pécher par excès ; ils sont à peu près condamnés à pécher par défaut.

200. *Talent musical et dramatique.* — Nous terminerons ce portrait très schématique en mentionnant à part deux chiffres dont la concordance paraît assez suggestive. Les amorphes sont d'une part en très bonne place, parmi les primaires qui se partagent la supériorité pour le talent musical (q. 33, 3°), d'autre part, avec le taux de 12,2 nettement en tête de tous les caractères pour le talent scénique (q. 33, 6°), puisque les colériques qui les suivent immédiatement n'atteignent qu'à 7,0, peu au-dessus de la moyenne qui est de 5,9. Si l'on songe que le talent musical qui est ici considéré est principalement le talent d'exécution, on peut comprendre les deux chiffres à partir de la même hypothèse. Elle consiste à penser que, justement à cause de la diminution de ses puissances, le caractère amorphe, qui est en somme le plus pauvre de tous, rend un individu particulièrement souple et docile à l'égard d'une suite de suggestions, soit pratiques comme les signes qui, sur une portée, indiquent la suite des notes à jouer, soit esthétiques et encore pratiques, comme le texte que le comédien doit exprimer. Ce serait le défaut de spontanéité qui serait ici une vertu et par lui l'individu deviendrait par sa souplesse, sa plasticité, semblable à une harpe prête à vibrer à toutes les actions qui peuvent venir l'ébranler. Une émotivité légère, mais agile, toute raideur exclue, suffirait pour faire un pianiste ou un acteur, qu'il faudrait ainsi considérer comme des miroirs mimiques.

VIII. — LES APATHIQUES (nEnAS)

201. A propos des sentimentaux nous avons reconnu que ceux-ci semblent souvent constitués par le mariage d'un flegmatique et d'un nerveux. D'une part en effet certaines propriétés d'un sentimental enveloppent l'union entre la fonction secondaire et, si l'activité n'est pas trop faible, ce qu'elle engendre quand elle est renforcée par l'émotivité sous la conduite de la secondarité ; d'autre part d'autres propriétés du même caractère manifestent le grou-

pement EnA : celles-là rapprochent le sentimental du flegmatique, celles-ci identifient relativement le sentimental au nerveux. Ainsi sentimentaux et flegmatiques coïncident par les sentiments moraux, l'honorabilité, l'attachement au passé ; sentimentaux et nerveux, par l'excitabilité, la mélancolie, le sentiment et éventuellement l'analyse de soi. Cette opposition du nerveux au flegmatique dans la conscience sentimentale n'est au reste pas de celles qui contribuent le moins aux contradictions intérieures qui déchirent l'âme du sentimental.

Parallèlement à ces données, nous pouvons considérer l'apathique comme *le mixte d'un sentimental et d'un amorphe,* dans lequel l'amorphe refroidirait le sentimental, mais où le sentimental disciplinerait l'amorphe. Avec le sentimental l'apathique coïncide par le groupement nAS ; avec l'amorphe, par le groupement nAnE. Mais la perte de l'émotivité du sentimental, qui n'est pas compensée par le gain de l'activité comme elle l'est chez le flegmatique, entraîne une diminution du caractère. En tant que l'apathique est par-dessous un amorphe et non pas un nerveux, il est destitué de beaucoup d'intérêts, déjà d'intérêts intellectuels ; et s'il est un secondaire, comme le sentimental, la force des habitudes due à la fonction secondaire devient moins résistante faute du ciment que l'émotivité peut apporter à la secondarité. Les habitudes font quelque temps à l'apathique une façade de régularité et de dignité ; mais les déceptions qui proviennent de son inactivité, accrue par son insensibilité, en entraînent souvent comme le délitement ; et, comme elles lui faisaient un rythme de vie qui le soutenait quand elles étaient accotées aux coutumes d'un milieu social, il tombe, quand il en est privé, à un laisser-aller dangereux pour lui.

A titre d'illustration de cette remarque générale j'alléguerai un trait commun qui m'est fourni par trois apathiques dont les circonstances m'ont permis de suivre la vie. Les trois ont été pendant la guerre de 1914-18 de bons soldats, sans ambition ni héroïsme personnel puisqu'ils n'ont pas dépassé les grades inférieurs, mais sup-

portant les dangers sans émotion, par suite de l'insensibilité conférée par leur formule, et se pliant aisément à la discipline militaire à cause d'abord de leur non-émotivité, puis de leur secondarité. L'un d'eux qui admirait beaucoup la discipline allemande avouait qu'il n'avait jamais été plus heureux qu'à l'armée et plus tard il y serait resté s'il l'avait pu. La paix rétablie, livrés à eux-mêmes, les trois ont dégénéré. Plus ou moins riches, tous trois, par leurs familles, ils ont mal géré leurs biens, ont compromis leur situation, se sont mis à boire ; deux ont fini par s'acoquiner avec des femmes de basse condition et de mœurs douteuses. Il est remarquable et il doit être souligné que, dans toutes les conditions, ils sont restés conservateurs, partisans de l'ordre et défenseurs des principes. Tout s'est passé dans leur vie comme si un amorphe caché avait ruiné par le dedans la régularité d'un flegmatique ou le sérieux d'un sentimental.

Parenté des apathiques et des sentimentaux

202. D'accord avec cette indication générale, nous allons d'abord considérer les propriétés par lesquelles les apathiques, avec les modifications convenables que l'analyse qualitative permet de discerner, rappellent les sentimentaux, comme le veut le groupement nAS. On pourrait classer ces propriétés en divers groupes, suivant que nA s'impose à S ou que S masque nA, c'est-à-dire, en gros, les répartir en faiblesses et en vertus. Nous nous contenterons de les passer en revue, ajournant toute étude qui supposerait les psychographies qui nous manquent ; nous ramasserons ces propriétés en quatre paquets : persistance des impressions, diminution des aptitudes et notamment restriction de la vie intellectuelle, honorabilité et propriétés connexes.

203. *Persistance des impressions.* — Première donnée importante : les apathiques, avec le taux de 9,6, partagent le maximum (q. 15, 2°) des sentimentaux, qui se tiennent à 9,7, pour la disposition à *la mélancolie et le caractère sombre*. Les trois apathiques aux-

quels nous nous sommes référé manifestent tous les trois, mais inégalement, cette disposition. Mais conformément à ce que fait attendre la différence des formules entre apathiques et sentimentaux, cette mélancolie doit être une mélancolie d'attitude plutôt que de sentiment, une mélancolie subie plutôt que ressentie. C'est une mélancolie sèche, vide, qui ne comporte pas cette âme contrastée et violente que l'émotivité des sentimentaux y met. Elle n'est ni une source de fièvre, ni un milieu de méditation philosophique ou morale.

Ce qu'elle entraîne, c'est une schizothymie sans intimité frémissante. En effet l'apathique est (q. 61, 2°) au maximum *fermé* (53,2), plus encore que le flegmatique (45,6), sans ces explosions qui rompent la taciturnité du sentimental (cf. p. 258) surtout quand il dispose d'un auditoire favorable. L'apathique est encore, parmi tous les caractères, l'un des deux qui ont le moins de dispositions pour le rire (q. 88, 2°) ; et même (q. 88, 3°) il compte le plus de gens qui ne rient jamais. Des trois apathiques mentionnés ci-dessus, deux parlent moins que la moyenne des hommes et un surprend tout le monde par son mutisme, car il ne parle que pour répondre, le fait toujours brièvement, est capable de rester dans une société en train de converser gaiement sans ouvrir la bouche jusqu'à ce qu'il soit interpellé.

Ce que cache cette secondarité, ce n'est pas une pensée profonde, des sentiments contenus, c'est le vide ou une rumination banale, froide, où interviennent plus les habitudes que l'affectivité. Le journal de Louis XVI ne contient guère que des notations banales. L'un de nos apathiques a été au collège un peu meilleur que les deux autres, restés au fond de toutes les classes, et l'on peut en juger qu'il disposait de ressources intellectuelles qui lui eussent permis un sort supérieur ; mais il s'est détaché très vite de tous les intérêts théoriques. L'habitude se substitue ici encore à l'agitation intérieure, précieuse ou insignifiante, des sentimentaux. Encore ce règne de l'habitude n'est-il possible que par l'effet de

leur secondarité. — C'est ce qu'appuient deux nombres relatifs à la question 18 : ils sont moins *boudeurs* (par quoi nous rendons *verstimmt* d'après les autres propriétés de la question 18, 2°) avec 28,7 que les sentimentaux avec 47,8. Mais ils sont les plus *irréconciliables* de tous les hommes : ils atteignent à 29,8, dépassant les sentimentaux qui se tiennent à 25,7.

Que par l'effet de l'inactivité et du refroidissement la secondarité tourne chez les apathiques à une persistance par inertie des idées et des tendances, c'est ce que corroborent encore deux propriétés. Les apathiques détiennent le maximum pour l'*attachement à des idées une fois prises* (q. 21, 1°) : leur taux de 44,7 n'est approché que par celui des sentimentaux, 41,6. Apathiques et sentimentaux sont en effet (q. 6, 3°), avec les amorphes, les plus *entêtés* des hommes (am., 34,7 ; ap., 21,3 ; sent., 21,2 ; moy. 19,4). — Même éminence dans la catégorie extrême des *hommes à principes*, qui s'opposent à la fois aux impulsifs, victimes de l'autre extrémité, et aux réfléchis auxquels appartient le juste milieu. Voici, pour ces trois propriétés les nombres relatifs aux apathiques :

Impulsif	13,8	Flegm. 12,8 (min.)	Moy. 43,6
Réfléchi	59,6	— 75,4	— 44,7
Homme à principes....	17,0	— 13	— 7,5

Le rapprochement de ces nombres prouve que l'apathique tend à automatiser la secondarité, au lieu de la nourrir par un accroissement continu de la connaissance et l'exercice renouvelé de la pensée.

A cette suite cohérente de propriétés on peut ajouter la considération de deux autres, à condition de les interpréter dans le sens indiqué par l'allure générale du caractère apathique. — Les apathiques s'opposent nettement aux amorphes et se rapprochent des flegmatiques par la disposition à *économiser* :

	Am.	Apath.	Flegm.	Pass.	Moy.
q. 51, 2°, *économe*...	21,4	53,2	66,5	63,3	42,4

Les autres questions 51 confirment ces chiffres. Comment concilier ces données avec les manifestations de désordre pratique présentées dans les trois cas d'apathiques que nous avons allégués, et à l'appui desquelles il faut apporter les chiffres sur la maladresse de la conduite. On le peut assez facilement en observant qu'il est possible qu'un homme soit économe dans les petites dépenses et se ruine par inintelligence pratique dans les grandes. On peut même soutenir qu'économiser pour économiser, sans choix et au détriment des risques productifs et des dépenses fécondes, n'est que de l'inertie d'esprit.

On peut en dire autant de l'esprit *conservateur en politique* (q, 57, 3°) qui caractérise au maximum les apathiques avec 17,0 et au minimum les amorphes avec 3,1. L'extrémité de ces deux chiffres suffit à manifester qu'on ne se trouve pas en présence de propriétés acquises par la réflexion sur l'expérience, mais de traits de caractère, en manifestant immédiatement la pente, soit vers l'indifférence à l'égard du passé, soit vers la servitude envers lui. Ici les données sont dominées par l'opposition entre le conservateur intelligent, qui renouvelle les moyens d'une tradition pour en entretenir la perpétuité, et le conservateur routinier, qui conserve des coutumes et des habitudes pour cette unique raison qu'elles sont des coutumes et des habitudes.

204. *Diminution des aptitudes.* — Cette inertie ne peut en effet qu'être défavorable au sujet qui s'y livre. Chez le sentimental qui subit comme l'apathique le poids de nA, le groupement ES, tournant la secondarité dans le sens favorable à l'ambition, soutient une protestation continue du caractère contre la pesanteur qui le tire vers le repos, et quelque chose de l'ambition aspiratrice doit passer dans les actes, ou au moins dans les pensées. Le sentimental *se sait* inactif, il se plaint de son « impuissance », de son « apathie » ; mais s'en plaindre, c'est commencer à s'en délivrer ou au moins à en atténuer la servitude. L'apathique est apathique sans débat interne ; et il ne commencera peut-être à se plaindre de son apa-

thie, s'il s'en plaint jamais, qu'en faisant l'expérience des événements fâcheux qui en auront été les effets objectifs. D'ordinaire il n'est pas en rébellion contre lui-même. Pourquoi condamnerait-il son repos ? Il n'estime caractérologiquement que lui. Il faut de la sensibilité pour s'en prendre à l'insensibilité.

La diminution des aptitudes peut entraîner, comme nous allons le voir au cours des pages suivantes, des effets de valeur opposée. — Pour le *goût des jouissances de la table* (q. 44, 1°), l'*ivrognerie* (q. 45, 1°), l'*indiscipline sexuelle* (q. 46, 1°), surtout pour cette dernière les résultats de l'enquête statistique manifestent une chute nette (pour la sexualité, de 21,4 à 5,3) des amorphes aux apathiques. — Même constatation pour l'*égoïsme* (q. 55, 2° : amorp., 36,7 ; apath., 27,7 ; moy. 21). Ici la secondarité manifeste son influence protectrice. Cela n'exclut pas la possibilité, confirmée par les exemples allégués plus haut, que les apathiques, surtout quand l'âge avance, ne cherchent, à des déboires résultant essentiellement de leur inactivité, une compensation momentanément stimulante, par exemple par l'alcool.

205. *Diminution des intérêts intellectuels.* — Nous avons limité l'emploi du terme d'*intelligence*, quand ce mot désigne une propriété fondamentale, au goût et à l'aptitude pour l'abstraction et l'analyse ; mais quand le jugement commun, public, prononce, d'après la conduite d'un homme, qu'il est intelligent ou non, il suppose, dans le contenu de ce mot, non seulement des dispositions uniquement intellectuelles comme le pouvoir d'analyse, mais le concours des autres propriétés fondamentales suivant qu'elles favorisent ou non le succès, théorique ou pratique, qui est la seule raison qui permette du dehors de juger de l'intelligence. En ce sens large du mot, l'apathique, à égalité d'aptitude à l'analyse avec d'autres caractères, doit être jugé et dit moins intelligent qu'eux si sa formule entraîne la diminution générale de ses aptitudes, par exemple de sa curiosité. — C'est ce que vérifient plusieurs nombres convergents de l'enquête statistique. Pour la *largeur des vues* (q. 30, 1°), amorphes

et apathiques sont plus bornés que la moyenne des hommes. De même leur *sens pratique* (q. 29) et leur *dextérité* (q. 42) sont inférieurs à la moyenne. Aux taux voisins de 42,75, amorphes et apathiques sont, les nerveux mis à part à cause de leur impulsivité, au-dessous de la moyenne et de tous les caractères pour les qualités du *bon observateur* (q. 40). De même les taux relatifs à la mémoire les défavorisent. En tout cela on peut penser que l'affaiblissement des intérêts supérieurs contribue à celui de l'intelligence telle qu'elle se manifeste par l'activité plénière de l'individu.

206. *Honorabilité.* — Inversement la secondarité manifeste une heureuse influence, quand on compare les amorphes et les apathiques, qui sont tirés par elle vers les flegmatiques, dans la région des propriétés qu'il est possible de grouper autour de l'honorabilité.

Cette comparaison est rendue facile par la juxtaposition des trois colonnes suivantes :

	Am.	Apath.	Flegm.
q. 62, 1°, *se comportant honorablement*	56,1	62,8	72,7
q. 63, 1°, *vérace*	49,0	62,8 *(sic)*	85,0
q. 64, 1°, *mérite confiance en matière d'argent*	52,0	80,9	90,9
q. 65, 1°, *ferveur religieuse*	4,1	7,4	23,2
2°, *religion conventionnelle*	13,3	24,5	20,3
4°, *indifférence en matière de religion*	64,3	53,2	45,1
q. 84, 1°, *tenant à l'ordre et à la propreté*	49,0	64,9	75,4
q. 85, 1°, *ponctualité*	23,5 (min.)	57,4	86,6

L'homogénéité remarquable de cet ensemble de chiffres, rapprochés des corrélations de la secondarité et de l'activité, autorise la conclusion que les apathiques sont favorisés par leur secondarité sur les amorphes, mais défavorisés par leur inactivité relativement aux

flegmatiques. Rien dans ces nombres ne contredit l'idée préalablement dégagée que la secondarité, tout en restant chez les apathiques ce qu'elle est, y demeure pauvre, parce qu'elle y est destituée du contenu que lui confèrent chez les autres secondaires l'émotivité et l'activité.

207. *Contre-épreuve : autres propriétés conditionnées par l'affaiblissement de l'émotivité.* — Nous venons de faire une comparaison sommaire entre les apathiques et les sentimentaux. Déjà, au cours de cette confrontation, nous avons eu à noter certains cas de différences résultant de la froideur des apathiques. Nous pouvons en ajouter quelques autres.

Le premier est *l'égalité d'humeur*. Apathiques et flegmatiques, comme on peut le constater dans la vie courante (q. 15, 4°), se partagent le maximum, les apathiques avec 44,7 et les flegmatiques avec 46,2. Les fluctuations de leur humeur doivent être faibles puisque l'émotivité est faible et que de plus la secondarité joue son rôle de volant et amortit les dénivellations. Tout au plus peut-on penser que cette humeur égale est chez les flegmatiques, à cause de l'activité, plus vivante ; tandis qu'elle doit être chez les apathiques, à cause de l'inactivité, plus tournée vers la mélancolie. De 9,6 à 5,2 [q. 15, 2° : moy. 5,2 *(sic)*], les apathiques comptent plus de gens sombres que les flegmatiques ; et de 30,5 à 23,4 (moy. 35,4) les flegmatiques sont plus souvent *gais et enjoués* que les apathiques.

L'atténuation des intérêts entraînée par l'atténuation de l'émotivité produit une variété d'effets apparentés. D'après les réponses à la question 35, 1° et 3°, les apathiques sont les *moins bavards* des hommes (moy. 64,7 ; apath., 47,9 min.) ; ils *sont secrets et tournés vers eux-mêmes* au maximum (moy. 22,9 ; apath., 44,7). On ne peut donc s'attendre à ce qu'ils soient remarquables par leurs mots d'esprit : c'est parmi eux (q. 34, 1°) que se trouvent le moins de gens *spirituels (witzig)* : apath., 29,8 ; moy. 40,1. De même sont-ils au minimum *collectionneurs* (q. 76) ou *partisans de nouveautés* (q. 77).

Ces considérations nous amènent une fois de plus au *manque de*

vertus sociales dont voici de nouveaux témoignages. Il s'exprime d'abord par le *goût pour la solitude* (q. 71, 3°) dont les apathiques détiennent le maximum avec 19,1, dépassant même les sentimentaux, dont il faut cependant croire qu'ils n'ont pas l'intimité mobile et puissante. Rien d'étonnant à ce que les apathiques glissent à celle des passions qui est la passion du solitaire, l'*avarice* (q. 51, 1°) : les apathiques avec 9,6 y trouvent un maximum très net (moy. 4,8). Il est remarquable aussi que les apathiques comptent (q. 55, 3°) le plus grand nombre de gens jugés *cruels (grausam)* : 2,1 ; moy. 0,8. Ces indications sont faibles, mais elles pourraient donner lieu à des recherches ultérieures, par ex. en criminologie.

En tout cas les apathiques sont, avec les amorphes, les *moins compatissants* et *les moins serviables* des hommes : (q. 55, 1° : amorp., 53,1 ; ap., 59,6 ; moy. 69,2) ; ils sont de tous les hommes ceux qui *exercent* le moins *une activité philanthropique* (q. 56, 1° : apath., 8,5 ; am., 9,2 ; moy. 19,7) ; ils n'éprouvent pas beaucoup d'*intérêt pour leurs inférieurs* (q. 54) ; ils sont, avec les amorphes, les hommes qui *aiment* le moins *les enfants* (q. 66, 1° : am., 48 ; ap., 53,2 ; moy. 61,9) et sont aussi de tous les hommes ceux qui *aiment* le moins *les animaux* (q. 67, 1° : ap., 44,7 min.) ; ils se rangent parmi les *éducateurs sévères*.

Enfin il faut noter ce nombre remarquable que, pour la disposition aux *troubles mentaux* (q. 90), s'ils sont, comme il faut s'y attendre, protégés contre eux par la froideur et par suite sont à un niveau inférieur à celui des émotifs, ils sont nettement les moins avantagés des non-émotifs, comme le montre cette suite de nombres :

Moy.	Apath.	Amorphes	Flegmat.	Sanguins
17,4	17	8,2	6,8	4,2

Le groupe nAS joue ici un rôle nettement défavorable, parallèle à celui par lequel il situe les sentimentaux au niveau le moins avantageux aux émotifs : sentim., 28,3 ; nerveux, 28,2 ; pass., 23,5 ; colér., 22,6.

DE LA CARACTÉROLOGIE SPÉCIALE A SES APPLICATIONS ET A L'IDIOLOGIE

I. — VALEUR DE LA CARACTÉROLOGIE

208. Avec ces indications trop sommaires sur les apathiques s'achève l'étude entreprise dans cet ouvrage. Nous rappelons quel était notre dessein : c'était, par le rassemblement des résultats qui se dégagent des concordances entre les essais individuels de caractérologie et les enquêtes de l'école de Groningue, de mettre en évidence qu'il existe maintenant une caractérologie objective. Les rapports et les types qui commencent à se dessiner suffisent déjà pour constituer un premier fonds de connaissances assurées : il dispense les chercheurs de reprendre à chaque fois la construction à nouveaux frais, comme si rien n'avait été découvert, et il est capable de conduire à des applications qui seront utiles, pourvu qu'elles soient menées avec soin et délicatesse, comme un diagnostic médical, et avec le souci d'être bienfaisant. — Au lecteur de juger, indépendamment de toute idée préconçue, s'il retrouve en lui-même ou autour de lui quelques-uns des traits ou des types qui viennent d'être reconnus. Il n'y a pas de recherche qui ne soit dominée par un tact, plus qu'intellectuel, qui est le sentiment du réel. Y a-t-il quelque réalité dans l'ébauche qui vient d'être esquissée ? Touche-t-elle, ici ou là, à un élément de la diversité humaine ? En ce domaine la familiarité avec l'expérience est seule à pouvoir fonder une conclusion légitime.

Il se trouvera certainement des psychologues de profession qui,

par fidélité à un idéal d'objectivité quantitative, calqué sur le modèle fourni par la physique, se refuseront à tout effort d'intuition et de sympathie dialectique. Depuis deux siècles beaucoup d'esprits sont poussés par le désir de réduire la psychologie à la science physico-mathématique : depuis deux siècles cet idéal reste un idéal ; et l'on constate chaque fois que ceux qui le poursuivent sont, par l'effet même de leur analyse, ramenés, plus bas que le moi, jusqu'au corps, jusqu'à l'animal, enfin jusqu'à la matière brute. Désertant ainsi insensiblement la connaissance des hommes, le savant finit par être moins avancé et moins armé devant leur diversité que le premier venu, l'homme d'action sans formation savante, qui use, pour atteindre ses fins, de la caractérologie du sens commun.

Cette dégradation est-elle fatale ? Pourquoi la recherche caractérologique n'unirait-elle pas les moyens précis de la science, comme la mesure et éventuellement le calcul, avec l'intuition littéraire, sans laquelle il est impossible d'atteindre à l'unité d'un caractère et de le retrouver dans l'expérience historique qui est le lieu même de l'existence des hommes ? C'est ce que nous avons tenté, en reliant les résultats du calcul tel qu'il a été appliqué par G. Heymans et E. Wiersma aux réponses de leur enquête et ceux d'une analyse dont les documents sont des œuvres humaines et des psychographies faites sur des individus, illustres ou non. — Nous avons d'abord demandé à la plus importante des enquêtes statistiques de la caractérologie, en en attendant d'autres, les données permettant d'obtenir un squelette des principaux types humains. Les corrélations qu'elle fournit sont d'une valeur très inégale : beaucoup ont une base trop étroite, d'autres ont pour termes des notions dont le sens est ambigu ; et ainsi de suite. On ne peut donc s'en remettre sans critique à ces documents. Il reste qu'à part des éléments douteux que nous avons laissés de côté, l'enquête présente assez de concordances frappantes pour constituer l'armature d'une première caractérologie. — Si l'on s'arrêtait là, on n'obtiendrait que des

types hypothétiques dont on pourrait se demander si des individus vivants leur ont jamais correspondu. Ce qu'il fallait donc, c'était les relier à l'expérience de l'activité humaine en comprenant, à partir de ces schèmes, le plus possible des modes de cette activité telle qu'elle s'exprime par des œuvres et des actes historiques ou quotidiens : c'était adjoindre à des types scientifiques et abstraits un détail concret et littéraire. — En gros la science est la connaissance de la matière, les lettres celle de l'esprit. En nous c'est justement le caractère tel que nous l'avons défini qui est à la frontière de l'une et de l'autre : le corps vient se synthétiser dans le caractère, avec lui commencent les réactions mentales. Science et lettres doivent donc trouver ici leur point de jonction, l'une apportant la systématisation, les autres la réalité empirique.

209. *Applications de la caractérologie.* — Il n'importe guère au reste de prouver longuement la possibilité de la caractérologie. Aucun homme n'est un monde fermé et isolé : chacun de nous vit en connexion nécessaire avec les autres et l'on peut même dire, directement ou indirectement, avec tous les autres. Dès lors il n'y a personne qui, dans ses rapports avec autrui et déjà dans la pensée de soi-même, ne recoure à la caractérologie. Un enfant encore très jeune se fait une conception, ordinairement implicite, quelquefois exprimée, du caractère des personnes auxquelles il a affaire et il sait bientôt, mieux ou plus mal, dans la limite des besoins de son âge, ce qu'il peut obtenir de chacune d'elles. Dès son premier contact avec autrui un homme se définit plus ou moins sommairement, et surtout plus ou moins exactement, la nature de celui ou de celle avec qui il entre en relations. Comment pourrait-on s'associer à quelqu'un, contracter des engagements avec lui, même lui parler de manière efficace si l'on ne pouvait user pour agir sur lui de la médiation de rapports caractérologiques, aussi nombreux que ceux qui permettent d'agir, avec ou sans physique, sur le monde matériel ? Ces rapports doivent être assez souvent vrais, puisque notre influence sur les gens comme notre action sur les choses atteignent fréquemment

les résultats qu'elles se proposent. Une fois qu'on l'a expressément reconnu on ne se préoccupe plus de prouver la possibilité de la caractérologie, on s'emploie à la préciser et à la développer ; puis l'on mesure le succès de cet effort aux services qu'il nous rend. — Nous allons faire la récapitulation de ces services en commençant par les avantages théoriques : cela nous permettra de prolonger ce qui précède jusqu'à l'application.

210. I. *L'explication historique.* — Les deux domaines de la nature et de l'homme, de l'objet et du sujet exigent deux modes d'explication différents. Un événement naturel en tant que naturel, c'est-à-dire abstraction faite de ses rapports avec notre esprit et avec tout esprit, dépend entièrement, exclusivement, des conditions qui le déterminent : c'est donc, universellement, par des lois et, réellement, par des causes qu'il doit être expliqué. Les lois constituent sa structure objective, les causes rendent raison de son émergence empirique. Au contraire l'homme en tant que sujet ne se réduit jamais aux conditions, plus ou moins proches de lui, qui composent les couches concentriques de sa situation. Il n'est homme qu'en tant qu'il réagit sur cette situation suivant une visée de valeur qui, par la médiation, oppressive ou invitante, de la situation, se diffracte en fins. — Naturellement, puisque l'objet et le sujet ne se définissent que par leur relation, on ne peut couper entre eux. Ainsi la situation pénètre jusqu'au cœur du sujet : le caractère, qui n'en est que le cercle le plus intime, appartient bien à l'objet puisqu'il est déterminable, et solide, mais en même temps, localisant le moi, il reçoit de lui son actualité, parce que les déterminations qui le composent ne s'actualisent qu'autant que le sujet s'y emploie et sous les espèces qu'il leur assigne. Dès lors le caractère n'agit plus dans la production des événements comme une cause indépendante de l'action du moi, mais comme un instrument, qui sert celui qui l'utilise mais lui impose ses propres déterminations ; et par suite ce qui explique l'événement produit, c'est la fin, et au delà de la fin, la valeur visée. L'impersonnel s'est incorporé au person-

nel, l'histoire se superpose à la nature, l'explication par l'homme se subordonne l'explication par les choses et leurs lois, qu'elle enveloppe, mais qu'elle déborde et commande.

S'il est vrai que, de ces deux modes d'explication, chacun doit intervenir dans l'étude des actes humains, sous cette réserve que l'explication objective porte sur ce qui conditionne l'activité humaine, nature ou société, tandis que l'explication personnelle appréhende l'homme dans son initiative même, il convient, pour comprendre un événement historique, d'abord de préciser les causes, milieu, traditions, imitations qui prolongent en lui l'objectivité de la nature extérieure à lui, mais aussitôt de revenir à l'individu qui en a été l'initiateur. — Considérons par exemple la production d'une œuvre littéraire. Il est d'abord nécessaire, comme le fait la critique historique de notre temps, de rechercher les modèles de l'auteur, les événements auxquels il a assisté, les influences qu'il a subies, les actions sociales qui se sont exercées sur lui ; bref il faut faire l'inventaire de toutes les causes extrinsèques qui ont marqué l'œuvre de leur détermination, de toutes les données de la situation qui en expliquent tels caractères ou tels éléments. Mais cela peut-il suffire ? Ce serait admettre que l'esprit dont on dit qu'il est l'auteur de l'œuvre n'en serait que le spectateur, que le génie serait une passivité, le rapport de la création au créateur une fiction, qu'en définitive tout individu, réduit à une collection de termes qui lui seraient inférieurs ou étrangers, serait équivalent à rien. Ce ne serait que le miroir dans lequel se reflètent des passants : d'autres influences lui auraient dicté une œuvre totalement différente ou même opposée.

A cette conception il est impossible de se rendre. Contre cet objectivisme proteste, en quiconque n'est pas asservi par les postulats du spécialiste, le sentiment invincible et double que d'autres conditions, intérieures à l'auteur, s'ajoutent aux actions qu'il a reçues du dehors, puis que sa liberté est intervenue, par laquelle il a collaboré avec les unes et les autres, les a orientées vers un certain

idéal dont il cherchait la révélation de plus en plus claire en même temps qu'il en poursuivait la réalisation. — Considérons d'abord le premier de ces deux facteurs ; nous accéderons à l'autre dans le chapitre suivant. Pascal pouvait-il écrire *Candide ?* Kant aurait-il pu défendre la morale du plaisir ? Quelqu'un a-t-il appris à Napoléon l'ambition politique ? S'il paraît absurde de le penser, c'est qu'il existe, pour tout homme, comme achevant la nature au cœur de lui-même, un système de dispositions qui définissent les conditions congénitales et permanentes de son action, de ses goûts, de ses recherches. Avant d'atteindre à son originalité acquise, il est doté dès sa naissance d'une originalité constitutionnelle, susceptible, comme celle du musicien ou du mathématicien, de s'imposer à lui et aux autres dès les premières manifestations de son existence mentale. Supposons que Lamartine eût vécu à une autre époque, parlé une autre langue, été formé par une autre société, n'aurait-il pas été encore Lamartine ? Sans doute il eût fait d'autres vers, choisi, peut-être, d'autres sujets de poèmes, manifesté d'autres manières l'influence du passé et de la situation historique qui ont déterminé l'éclosion de son génie poétique ; mais n'eût-il pas toujours retrouvé en lui-même ce qu'il apportait soit d'éternel, soit d'original ? Un poète n'est-il pas le contemporain de tout autre poète, de cela seul que tous traitent de la nature, de l'amour et de la mort ? En outre Lamartine latin eût été lamartinien comme Virgile français eût fait tout son possible pour être virgilien ; et sous les différences des formes expressives de l'originalité profonde d'un homme, on peut retrouver l'unité d'une même sensibilité, de même qu'on la retrouve déjà dans les divers poèmes d'un même poète. Napoléon à huit ans était déjà Napoléon, comme il devait se retrouver le même à Tilsitt et à Sainte-Hélène sous les spécifications que l'âge et l'histoire ont imposées à son caractère, ainsi que la société a imposé un certain style de vêtements à son corps. Nous avons déjà répété que nous ne tenons pas le caractère pour le tout de l'homme ; mais non moins énergiquement nous devons affirmer qu'il n'existe pas d'homme

sans un fond solide et permanent de caractère. Cela nous amène à préciser, provisoirement jusqu'à un certain point, *la structure anthropologique* de l'individu en allant du caractère à la liberté du moi.

L'analyse de la nature de l'individu, et de l'usage de cette nature et du milieu par lui, force à reconnaître *quatre étages* dans l'ensemble des facteurs que doit reconnaître l'explication d'une œuvre humaine. Le premier est évidemment le *caractère* défini, comme nous l'avons fait, le tout des traits congénitaux et normalement invariables de la nature individuelle ; au second nous donnons le nom déjà employé de *psychodialectique du moi :* c'est l'ensemble des réactions par lesquelles le moi répond aux problèmes qui lui sont posés, soit par son caractère même, soit par le rapport entre ce caractère et son milieu ; le troisième est la *personnalité,* qui résulte non seulement des facteurs précédents, mais des influences naturelles et sociales, particulièrement de celles d'enfance, de famille et de formation ; enfin, puisque le propre de l'âme humaine est de se proposer quelque fin, le quatrième facteur de l'œuvre à comprendre est la *visée de valeur*, résultante de la situation et de la liberté du sujet, suivant laquelle l'auteur a cherché, dans l'œuvre à expliquer, à atteindre une expérience qui lui paraissait digne de son effort. — De ces quatre facteurs nous ne considérons dans ce chapitre que le premier ; nous toucherons aux autres dans le suivant.

Si Byron ne pouvait écrire la *Critique de la Raison pure,* ni Kant *Don Juan* ou *Childe Harold,* c'est assurément qu'il y avait dans l'un et dans l'autre des conditions durables qui conféraient à chacun les aptitudes le prédestinant, l'un à être le critique abstrait de la connaissance, l'autre à être poète. Puisque par définition ces conditions définissent chaque fois un caractère, c'est à la caractérologie qu'il appartient de commencer l'explication d'une œuvre théorique, qualitative ou pratique d'un homme par les déterminations les plus profondes de son caractère. Le caractère indique ce qui précède l'intervention de la liberté, ces conditions congénitales sans les-

quelles la liberté n'aurait aucune raison de se tourner dans un sens plutôt que dans un autre, de faire ceci plutôt que cela. Byron est un nerveux hautain. Comme tel il est extrêmement émotif, sensible à tous les événements qui l'affectent. Aucune secondarité ne vient inhiber sa réaction ; mais il se trouve qu'il dispose des propriétés imaginatives et intellectuelles qu'une psychographie minutieuse de Byron devrait reconnaître et formuler. L'émotion provoquée en lui par l'événement est par là déterminée à se cristalliser dans des formes verbales qui seront des vers, même avec le minimum de soin et de contrôle de la réflexion. En outre ces nerveux sont remarquables par la dénivellation des impressions successives : tout se passe comme si chacune disposait d'une force spéciale pour repousser la précédente. Le poète va secouer son lecteur comme il est secoué lui-même par la succession d'émotions contrastées. Le romantisme est en germe dans son caractère. Mais de plus Byron est vaniteux, fier de l'action qu'il produit, il a une revanche à prendre car il subit tel ou tel complexe d'infériorité physique ou mentale, par exemple le sentiment de sa difformité de pied bot. Aussi non seulement il émeut, mais il veut émouvoir le plus violemment possible. Son vagabondage, son goût de l'actualité l'amènent vers les lieux et les événements qui passionnent l'opinion, Byron va en Grèce, comme d'Annunzio se battra pour Fiume : ils doivent achever en héros leur vie de poète, aimés des femmes qu'ils ont recherchées, avec plus de désir que d'amour, exaltant les jeunes gens, qui sont souvent plus désintéressés qu'eux.

Veut-on en dyptique l'exemple le plus opposé qu'il soit possible de trouver ? Renversez la formule de Byron : elle donne Kant. Émotivité aussi basse que possible : c'est un flegmatique dont la secondarité domine tout. Il est doué d'un remarquable pouvoir d'analyse. Sa vie est prédisposée à la régularité : ni les sentiments violents, ni la sexualité, ni l'ambition sociale ne la troublent. Il doit la consacrer à la pensée. Mais cette pensée, pour ainsi dire condamnée à la pureté intellectuelle, va s'occuper à combattre tout ce que le

penseur méconnaît parce qu'il en est privé, et d'abord l'intensité de la vie affective, dont on peut dire qu'elle doit projeter celui qu'elle anime au delà du donné, soit pour l'engager « sur terre » dans des entreprises ambitieuses, soit pour le tourner par une ferveur éprise de l'infini vers ce qui est « au-dessus de la terre ». Tout cela est pour Kant enthousiasme irrationnel, *Schwärmerei*. Il réduit la religion à la morale, subordonne dans sa théorie du beau la considération de la qualité et des sensibles, condamne la métaphysique, limite la portée du savoir, mais y enferme l'homme ; enfin de ce qui doit être pour lui la loi même de la vie, la moralité, il ne retient que l'essence abstraite, la forme pure, pour y trouver la raison de discréditer moralement les impulsions sensibles et même les mouvements les plus généreux du cœur.

Il nous faudrait pousser plus avant ces analyses, entrer jusque dans le détail pour y montrer l'influence des propriétés du caractère, si notre objet n'était seulement ici de suggérer le premier degré de l'explication caractérologique. Certes on trouvera des poètes dont l'influence sur Byron ait été sensible, certes la lecture de Leibniz et de Hume a été importante pour Kant. Nous ne prétendons pas, en niant toute action du milieu, commettre contre les objectivistes et particulièrement les sociologues, la faute opposée de celle qui les amène à dissoudre partialement l'individu dans les conditions sociales de sa formation et de sa vie ; nous prétendons seulement reconnaître qu'autre chose que le milieu doit intervenir pour que, de tous les hommes qui ont fait les mêmes lectures, subi les mêmes actions extrinsèques que Kant et Byron, ce soient eux qui les aient transformées comme ils l'ont fait. Pense-t-on d'ailleurs que ces lectures mêmes ne soient pas explicables en grande part par des préférences profondes et spontanées ? On aime déjà ce qu'on cherche ; on est poète et philosophe avant de savoir l'être. Ce qu'on imite dans les autres, c'est ce qu'on comprend, et le hasard est, pour une part, préférence, comme il est, pour une autre, providence.

Ce qui vaut pour des œuvres écrites n'est pas moins vrai d'ac-

tions, militaires, colonisatrices, politiques, confessionnelles, et ainsi de suite. La vocation et la vie d'un homme ne peuvent être absolument indépendantes, non seulement de ses aptitudes proprement professionnelles, que peuvent à la rigueur et dans des cas privilégiés manifester des tests, mais encore et surtout de ses dispositions profondes, générales, celles qui expriment l'unité du moi en tant qu'il est encore une nature. C'est donc à une caractérologie de plus en plus exigeante et de plus en plus serrée qu'il revient dès maintenant de chercher à expliquer les œuvres et les événements de la vie humaine en tant que les unes et les autres doivent comporter des puissances, ou des impuissances, dont la liberté d'un homme a fait les moyens d'affecter la liberté des autres, quelquefois très loin dans le temps.

211. II. *L'hygiène personnelle de l'âme.* — De ces hommes dont la caractérologie doit expliquer la conduite et les œuvres, le plus intéressant pour chacun, qu'il soit égocentrique ou non, est lui-même. Nous savons tous très tôt que nos propres actes nous surprennent aussi souvent que ceux d'autrui, et nous retrouvons en nous l'objectivité du caractère quand nous reconnaissons que nous sommes d'abord aussi étrangers à notre propre nature qu'à la nature des autres. Peu de temps après, ou en même temps, nous nous apercevons aussi que nos évaluations spontanées sont tantôt en accord et tantôt en désaccord avec celles d'autrui. De ce caractère que nous découvrons en nous par l'effet de ces différences qui provoquent notre réflexion, nous ne tardons pas à éprouver qu'il nous conduit à des actes et à des conséquences dont nous nous réjouissons et à d'autres dont nous sommes mécontents, serait-ce par la suggestion d'autres dispositions de ce même caractère dans lequel nous sommes né, comme nous sommes né dans une certaine famille et au milieu d'un certain peuple.

Quand cet ensemble de découvertes et de réflexions s'est accompli dans notre esprit il nous apparaît comme évident qu'il y a peu de choses plus importantes pour nous que la connaissance de notre

propre caractère. Ici encore la caractérologie se présente comme le savoir le plus souhaitable ; et, dans la mesure où des analyses déjà consolidées nous fournissent des questions à nous poser à nous-mêmes, des concepts et des rapports pour nous définir notre nature congénitale, le pressentiment de dangers qui nous menacent du dedans, enfin la conscience de puissances dont nous sommes munis, nous sommes de plus en plus redevables à la caractérologie, qui devient la forme la plus rigoureuse de la conscience de soi, d'une assistance dont on ne peut plus méconnaître la valeur dès qu'on en a éprouvé le bénéfice. Elle apparaît alors dans toute la force de sa deuxième application comme fondement d'une hygiène mentale de soi, plus utile pour la conduite de la vie, que toute hygiène pratique parce qu'elle la commande.

De cette hygiène mentale nous nous contenterons ici de donner, à titre d'illustration, un échantillon. — Tout caractère est menacé, à tout moment de son évolution, d'accident ou de dégénérescence. Dans le cas le plus grave c'est une maladie mentale : d'après l'enquête statistique, 25,6 % des émotifs et 9 % des non-émotifs y sont exposés. Mais la pathologie mentale n'est pas le seul domaine où l'on puisse constater la dégradation d'un caractère. La destinée de beaucoup d'hommes les fait déboucher dans une passion comme l'avarice : ou elle les amène à un crime dont les premiers facteurs, Lombroso, à tort, disait tous, appartiennent au caractère ; ou elle en fait des fléaux sociaux, comme le vérifie l'exemple d'un Marat ou d'un Hitler. Enfin, pour finir par les cas les plus bénins, il n'y a certainement pas d'homme à qui son caractère n'impose quelque inconvénient mental, plus ou moins fâcheux pour lui ou les autres. Qui ne s'est, au cours de son histoire, aperçu que sa conduite, visible ou secrète, manifestait l'influence indésirable, vénielle ou mortelle, d'un défaut, d'une tare plus ou moins légère, d'un vice, d'une manie dont il était souhaitable, peut-être urgent, qu'il se corrigeât ? La pratique de la surveillance de soi est une règle morale, mais elle est d'abord un devoir d'hygiène. Qu'est-ce qui peut

servir cette surveillance, lui fournir les moyens conceptuels de s'exprimer à elle-même, lui permettre d'atteindre sa fin en indiquant les moyens de la guérison, sinon la connaissance à la fois méthodique et concrète des caractères, poussée jusqu'à la connaissance des individus ?

Avec cette application de la caractérologie nous retrouvons la psychodialectique ; mais au lieu de se présenter ici comme la matière d'une simple constatation théorique, elle devient l'instrument du développement spirituel du moi. Tout caractère est virtuellement plurivalent. Il est susceptible de soutenir, non certes n'importe quelle histoire, mais telle ou telle, qui sont d'inégale valeur ; plus brièvement il peut bien ou mal tourner : les issues de son développement peuvent être son amélioration ou sa décadence, avec ce que cela entraîne d'importance pour l'homme que son caractère sert ou dessert et pour les autres. Dans les limites, inégales et diverses, imposées à un moi par son caractère, ce moi, arbitre entre le caractère et la valeur, qu'il dépend de lui de séparer ou de relier, doit-il laisser son propre avenir à la merci du double hasard qui réduit trop de destinées à n'être que des destins, d'une part celui des actions qu'elles subissent du dehors, d'autre part celui des propulsions qui s'élèvent de sa spontanéité ? S'il doit y avoir un contrôle du moi par le moi et si le moi en tant qu'agent libre est responsable de la manière dont le tout des déterminations qu'il trouve en lui-même va se développer, il doit demander d'abord à la caractérologie de lui fournir les connaissances et les moyens sans lesquels ce contrôle et cette responsabilité demeureraient à l'état de souhaits inefficaces.

La direction de soi-même comporte deux faces : elle doit guérir des maux, elle doit conduire à des biens ; dans ce paragraphe nous ne considérerons que la première ; la seconde se retrouvera dans le paragraphe suivant (III). Après la considération du sauvetage, nous accéderons à celle du salut. — Dans l'ordre du sauvetage partons d'un exemple simple. Un sentimental, surtout s'il est très émotif,

sous-secondaire, altruiste, est prédisposé au scrupule : toutes les déterminations les plus caractéristiques de sa nature, l'introversion, la propension aux sentiments moraux, le penchant à la rumination mentale, alimentés par une forte émotivité, qui, par définition même, est propre à transformer des riens en objets de méditation persistante, convergent dans l'aptitude à se forger des scrupules à propos des moindres actes. Les asiles sont remplis de sentimentaux psychasthéniques dont la vie se passe douloureusement et stérilement à ruminer moralement les moindres expressions de leur activité. Or autant le scrupule est louable quand il manifeste la délicatesse d'une conscience qui, même dans les actes de moindre gravité, se soucie de ne pas léser autrui, de ne pas violer des engagements ou de ne pas trahir un idéal de perfection intérieure, autant il devient néfaste, se tourne en caricature de lui-même quand il devient l'agitation mécanisée d'un esprit incapable de discerner entre ce qui est digne ou indigne de retenir la réflexion morale. Rien de plus aisé à un sentimental que de glisser du scrupule délicat au scrupule morbide : c'est l'honnêteté même du sujet qui le précipite dans cette perversion, car c'est elle qui inspire le scrupule de discuter le scrupule. Le scrupule exprime, et éventuellement trahit la nature même de la conscience morale ; il anime l'action par un facteur d'accélération qui révèle l'essence de la conscience, puisqu'elle est un dédoublement tourné vers un dépassement. Il y a donc toujours à craindre que, dans un esprit travaillé, de par son caractère, par tous les facteurs favorables au développement de la conscience morale, le scrupule ne prolifère à la manière d'une cellule cancéreuse qui ronge et finit par détruire tout ce qui est sain autour d'elle.

Que faut-il faire pour renverser le sens de cette action, de façon à tourner contre le pullulement du scrupule l'exigence morale dont il procède ? Il faut évidemment rompre l'adhésion donnée par le moi au scrupule, par laquelle il est devenu comme le scrupule lui-même. La première condition de cette séparation est une objectivation : il faut que la loi dont le dynamisme engendre le scrupule dans

un esprit devienne un rapport qu'il s'oppose comme objet de pensée et dont il devient ainsi le maître de décider s'il doit être appliqué ou non. Comme cette loi est une loi caractérologique, c'est la caractérologie qui s'offre comme le savoir auquel il incombe de la faire reconnaître. Partout l'arme dont l'esprit se sert contre l'émotivité, quand il en juge un effet nuisible, est le recours à la nécessité ; car, devant la nécessité comme devant la nature dont elle forme la trame, nous cédons, plus ou moins vite du moins. Il doit en être de même ici. Dès qu'un homme s'est convaincu qu'un de ses actes n'a pas sa cause dans la raison dont il se fournit le prétexte, mais seulement dans l'exercice d'un déterminisme naturel, résultant d'une situation donnée, mais peut-être modifiable, il est prêt à se libérer d'une manière d'agir qu'il a destituée de sa dignité et en l'objectivant il commence à l'aliéner de lui-même. Qu'un scrupuleux qui jusque-là vénérait son scrupule, le tenait pour un devoir, et par suite refoulait le sentiment inévitable des absurdités de pensée ou de conduite auxquelles le scrupule l'induisait, soit éclairé par la caractérologie sur la connexion entre le caractère sentimental ou, si l'on veut être plus précis, entre certain mode du caractère sentimental, qui est le sien, et le scrupule et le voilà amené à s'avouer qu'il cédait souvent, dans ses crises de scrupule, au déterminisme d'une nature dont l'effet était précisément d'enlever au scrupule toute sa valeur morale ; et s'il peut en être sauvé, il s'en débarrassera, ou plutôt se débarrassera de son excès.

En effet, utile pour permettre de dépister les excès et les défauts de notre conduite, la caractérologie l'est encore pour fournir les moyens de la sauver des perversions qui pourraient la corrompre. En voyant la connexion caractérologique qui lie le scrupule, la timidité, la résignation présomptive, l'indécision et les rattache tous à l'inactivité, le sentimental est amené à se faire une *politique de l'inactivité* dont la tâche soit d'en favoriser les bons effets, par exemple la réflexion sur soi, et d'en dévier ou d'en atténuer les mauvais, comme la maladresse pratique ou le désintérêt pour l'ob-

jectivité. Au lieu de se livrer à l'inactivité, comme l'a fait Vigny, en s'isolant de plus en plus de la compagnie des autres hommes, le sentimental instruit par la caractérologie s'appuiera sur son émotivité et sur sa secondarité pour compenser autant que possible son inactivité. Difficile est assurément l'action sur soi quand les penchants que nous devrions combattre en nous sont déjà consolidés ; facile elle peut être s'ils sont contrôlés dès leur naissance : encore faut-il qu'on sache où ils conduisent et on ne peut le savoir d'avance que par la caractérologie.

On pourrait indéfiniment détailler, approfondir et multiplier ces exemples ; on ne le ferait utilement qu'en fonction des divers caractères et plus précisément des familles humaines que le progrès du savoir permettra de discerner et d'étudier. Ce sera la tâche de manuels spéciaux, *l'hygiène du sentimental* ou *du colérique*, d'accomplir ce travail et d'en diffuser les résultats de manière à permettre à chacun, tout en conservant sa liberté, de mettre à profit les enseignements de la caractérologie. L'idéal qu'elle devra se proposer ne sera pas de ramener chaque caractère à son type le plus banal : il y a dans le concept de *normal* un danger qui consisterait à confondre le normal avec le moyen, et bientôt même le médiocre. Il appartient donc à chaque homme de choisir et de se faire sa propre destinée ; mais, en fonction de cette destinée choisie, telle disposition peut être une force à cultiver, telle autre une tentation à écarter. De cet ascétisme nécessaire seule la caractérologie peut donner à chacun, suivant son type et son idiologie, les moyens susceptibles d'aider efficacement à la poursuite de son idéal réfléchi, de sa valeur élue.

Il n'est pas inutile de remarquer que, dans la lutte contre les vices, la caractérologie comporte plusieurs avantages qui manquent à la psychiatrie. — D'abord celle-ci, comme toute médecine, n'intervient d'ordinaire qu'où le mal est déjà établi, grave et invétéré. Pour ne citer qu'un exemple, dans son étude sur l'avarice, Rogues de Fursac déplore que les cas dont il traite soient incurables. L'avarice est en effet une passion de vieillard : c'est après la matu-

rité qu'elle parvient à son apogée. Mais précisément la force avec laquelle elle s'empare de sa victime prouve que c'est bien dans les assises les plus profondes du caractère congénital qu'elle enfonce ses racines. Ainsi incrustée dans l'homme, le médecin ne peut plus être que le témoin impuissant de son évolution. — Tout autre est la situation du caractérologue : l'avarice paraît particulièrement facile à certains secondaires sur-secondaires, notamment à des sentimentaux de cette nuance. Mieux on connaîtra caractérologiquement la ou les familles d'avares, plus il sera aisé, à certains symptômes, de prévoir, sinon dès l'adolescence, du moins dès la jeunesse, l'épanouissement du penchant à l'avarice et plus aussi il sera facile à l'homme menacé de devenir avare et à ses voisins de lutter contre cette menace par une action compensatrice. — En outre la psychiatrie oppose toujours le malade et le médecin : c'est du dehors que le malade est soigné. Cela diminue dans une large mesure l'efficacité du médecin d'autant plus qu'il est peut-être, qu'il est souvent d'un caractère différent de celui du malade. En tout cas, surtout quand il s'agit d'une maladie, non plus physique, mais psychologique, cela ne peut aller sans compromettre la liberté c'est-à-dire l'essence même de l'esprit du malade, réduit, qu'on le veuille ou non, à la condition d'objet du médecin. Il en est tout autrement pour la caractérologie. Il n'est pas douteux qu'un homme désirant de la caractérologie un service défini puisse avoir avantage à consulter un spécialiste de ces recherches ; il n'en est pas moins vrai que la caractérologie met à sa disposition des connaissances dont il est en définitive le seul et, s'il fait un effort convenable, le meilleur juge. Dès lors sa liberté reste entière : le malade et le médecin ne font plus qu'un, ce qui est préférable dans tous les cas où nous ne dépassons pas les limites de la conscience équilibrée et responsable.

212. III. *La découverte de la vocation.* — Après le sauvetage, le salut. Il ne suffit pas à un homme de se protéger contre l'avarice ou la paresse, contre la passion du jeu ou l'usage des stupéfiants. Ce ne sont que des conditions négatives de son épanouissement spirituel.

Il faut aussi qu'il prenne conscience de sa destination en tant qu'elle est sienne, en tant qu'elle est la destination, non de l'homme en général, mais de tel homme, c'est-à-dire en tant qu'elle convient à sa nature originale et lui permet d'atteindre à la valeur qui lui est réservée. Cette destination singulière vers la participation d'une valeur d'élection est la vocation. — La vocation ne se reconnaît qu'à l'épreuve, on va vers elle par tâtonnements, on s'assure de sa convenance à soi par la joie qu'on éprouve à la réaliser de mieux en mieux. Rien ne peut remplacer cette expérience personnelle ; elle est la vie même en tant qu'elle réussit. — Mais bien loin que cette expérience soit celle d'une spontanéité qui n'aurait pas besoin de la réflexion, elle suppose le secours médiateur de l'intelligence ; et puisque, de tous les aspects principaux de l'intelligence, il n'en est pas de plus important que l'ajustement de notre conduite à notre situation, la connaissance du caractère se présente comme la première des médiations intellectuelles par lesquelles un homme peut servir la découverte de sa vocation.

C'est que cette découverte n'est pas simple. Le moi n'est pas un tout fait : c'est même pour cela que la personnalité se distingue du caractère. On ne peut donc pas concevoir la vocation comme la conséquence pure et simple d'une nature, le corollaire d'un principe que celle-ci poserait. Aucun homme ne va vers la valeur, quoi qu'il puisse en paraître une fois la valeur atteinte, comme un obus vers sa cible. La vocation, convenablement considérée au cours même de la vie qui s'efforce de la réaliser, *est un compromis entre ce que le caractère permet à un homme de devenir et ce que la valeur lui fait pressentir, admirer, désirer d'elle-même.* De l'opposition de ces termes-limites, dont il s'agit de réaliser la coïncidence la plus large possible, résultent les deux manières dont il est possible de manquer la valeur : la première consiste, faute de la connaissance précise de son caractère, à se laisser séduire par des valeurs que les propriétés de ce caractère ne permettent pas d'atteindre ; la seconde, faute d'une recherche morale assez sévère, à se livrer, soit au carac-

tère, soit à l'emprise sociale, soit à la contingence des événements, dans tous les cas au déterminisme, au lieu de l'asservir et de l'utiliser. On manque ainsi la vocation, mariage de l'homme et de la valeur, ou parce qu'on veut faire ce qu'on ne peut pas, ou parce qu'on ne veut pas ce qu'on peut.

De ces deux maladresses c'est la première seule qui nous intéresse ici. Beaucoup d'hommes manquent leur vie ou au moins ne lui font pas rendre tout ce qu'eux et les autres pouvaient en recevoir, parce qu'ils se sont égarés dans des directions qui ne convenaient pas à leur nature profonde ; et ils n'ont ni produit les œuvres que les ressources de leur nature leur conféraient le pouvoir de produire, ni obtenu de la vie ce contentement profond, cette joie renouvelée qu'un homme ne peut recevoir que de la convenance parfaite entre ce qu'il est destiné et ce qu'il réussit à faire. A cette intime adéquation on ne peut atteindre sans une connaissance aussi pénétrante que possible de son propre caractère.

Tout caractère est un rapport de puissances et d'impuissances. Les puissances donnent à un homme les forces dont il pourra faire les énergies de son activité. S'il n'y avait en lui que ces puissances, il serait entraîné par elles et sa vie ne serait qu'un déterminisme que la conscience aurait bientôt déserté. Aussi ces puissances sont faites pour travailler sur les impuissances : elles les rencontrent comme obstacles, comme ennemies, heureuses de les rencontrer parce que c'est de la « revendication » contre elles que le moi recevra sa capacité de créer. Encore faut-il, s'il ne veut pas errer dans une suite d'essais aveugles, que l'homme ainsi partagé entre ce qu'il est et ce qu'il n'est pas encore sache aussi précisément que possible quelles sont ces puissances et quelles sont ces impuissances dont la rencontre fait le problème de sa destinée. Mieux il le saura, plus il évitera le temps perdu, les tentatives condamnées à avorter, les illusions décevantes, les attraits fallacieux, les tâches faites sans amour et trouvera les fins désirées et aimées, les entreprises bien conçues et bien exécutées, les sourires de la bonne fortune. Il faut à

la vie qu'elle obtienne les fins qu'elle se propose ; mais c'est parce que ces fins et leur quête sont des éléments dont la conscience de la vie fait la joie de vivre. Une caractérologie fine doit être le secours intime par lequel un homme reconnaît ce qu'il lui faut au monde et trouve, dans l'accomplissement des entreprises pour lesquelles il est formé, le bonheur intime qui ne vient pas de ce que l'on reçoit, mais de ce que l'on fait.

Faut-il illustrer ces indications par des exemples ? Beaucoup d'auteurs de *Journaux intimes*, à commencer par Amiel, commencent par se plaindre de leur impuissance ; ils voudraient écrire autre chose, des romans, de la philosophie. Puis ils finissent par découvrir qu'il n'y a pas de roman plus vivant que l'aveu des vicissitudes d'une âme par elle-même, rien de plus philosophique que l'analyse biranienne du *cogito* par lui-même. Pourquoi ne pas l'avoir pensé tout de suite ? La caractérologie aurait fait reconnaître à ces sentimentaux leur vocation. — Un industriel, passionné sur-actif, cherche des hommes comme lui pour collaborer avec lui à l'expansion de ses entreprises. D'autres hommes l'entourent, lui font une cour, essaient de l'intéresser à eux. Qu'il cherche des passionnés sur-actifs comme lui ; et, en donnant à leur vocation l'occasion de les emporter, il se fera sans effort et sans peine des collaborateurs capables de poursuivre son œuvre et de lui assurer sa postérité. Éclatantes ont été dans la vie de certains hommes les rencontres où ils ont trouvé leur vocation. Il n'est pas sûr qu'il y ait un seul homme sans vocation et sans profond désir de la valeur ; mais la plupart des hommes errent, incertains, la plus grande partie de leur vie, de ce qu'ils devraient chercher parce qu'ils ne pensent pas que le premier savoir qui convient à un homme, dans la détermination de sa vie, est la connaissance sincère et lucide de son caractère.

213. IV. *La direction de conscience et l'orientation personnelle d'autrui.* — Ce qui est vrai de l'orientation de soi par soi est vrai de l'orientation des autres. Les autres hommes sont entre leur caractère et la valeur comme nous le sommes nous-même. Nous n'avons

pas à faire pour eux autre chose que ce que nous avons à faire pour nous : leur montrer des valeurs pour qu'ils choisissent entre elles et les aider à se connaître eux-mêmes pour qu'ils choisissent à bon escient. A quoi servirait-il en effet de tourner vers une valeur un homme qui ne serait pas capable d'en apercevoir la beauté et d'en poursuivre le service ? La direction de conscience comporte toujours une responsabilité redoutable. Prendre en charge, en raison de l'âge, de la situation ou de sa propre hardiesse, la destinée d'un autre, ce peut être l'exercice d'une tyrannie, un abus de confiance, ou la plus généreuse des amitiés. La distinction entre ces deux éventualités résulte corrélativement de ce que le directeur de conscience abdique toute visée égoïste, utilitaire ou fanatique, et que, pour rester fidèle au service de la valeur, il ne cherche qu'à réaliser la communion du disciple et du guide dans une participation commune de la valeur, en conciliant son influence avec les exigences profondes qui animent son disciple.

On mesure facilement combien cette influence, même inspirée par l'intention la plus pure, est délicate. La même démarche provoque, chez des hommes de caractères opposés, des réactions opposées. Dans la vie individuelle comme dans la vie politique l'action qui est capable de supprimer une tendance naissante et faible ne fait que fortifier une tendance forte. Or une tendance, qui est pour une part faible ou forte par son énergie propre, est pour une autre accrue ou affaiblie par sa convenance ou sa disconvenance avec les propriétés fondamentales du caractère d'où elle émane. Il sera par suite impossible de prévoir avec certitude l'action que l'on exercera sur une tendance d'autrui si l'on ne connaît assez le caractère qui la produit et l'environne, pour juger, soit des secours, soit des oppositions qu'elle est susceptible d'y rencontrer. Faute de cette connaissance on travaille trop souvent à l'encontre de ce que l'on désire et tantôt l'on aggrave les dispositions que l'on se propose de guérir, tantôt l'on débilite les penchants que l'on juge souhaitable de développer.

Sous une forme moins intime, mais presque aussi grave, la

caractérologie est présente, de façon pertinente ou non, dans toutes les décisions par lesquelles on choisit une carrière, on se résout à un mariage, on s'engage dans une Église ou dans un parti, généralement on accepte ou on refuse une direction d'activité propre à orienter toute la vie. L'esprit est relation du sujet et de l'objet : en tant que l'objet est enveloppé par le sujet, présent en nous, nos décisions dépendent toujours d'autre chose que de nous-même, le caractère compris, et dans le chapitre suivant nous limiterons la portée de la caractérologie ; mais puisque l'objet et le sujet s'interpénètrent, il est inversement impossible que nous examinions un débat même objectif sans le référer aussi à nous-même c'est-à-dire d'abord à notre caractère. — Quand le débat est philosophique et généralement théorique, le sujet intervient inévitablement par les postulats de ses évaluations spontanées ou élaborées et aucun sujet ne peut s'élever à une appréciation qui lui serait totalement étrangère. Tout homme est à des degrés différents raison et sentiment, froid ou émotif et par suite les valeurs impersonnelles aussi bien que les valeurs affectives s'offrent à lui à raison de sa capacité à les ressentir et en définitive de son caractère. — S'agit-il de débat pratique comme celui d'une carrière à choisir ? Comment prononcerait-il sur ce choix en dehors de toute référence à lui-même ? Il doit se demander si cette carrière est faite pour le satisfaire et il ne pourra donc pas négliger la considération des propriétés qui le font actif ou contemplatif, intellectuel ou religieux, ambitieux ou épris d'indépendance et ainsi de suite. Négligerait-il l'examen de la convenance entre une carrière et ses goûts, il lui resterait encore le devoir de s'interroger sur son aptitude à s'acquitter des obligations auxquelles cette carrière le soumettra. Il ne faut pas être un mauvais prêtre, et il faut être un bon médecin : c'est dans le caractère que sont inscrites les premières dispositions qui permettent d'assumer les devoirs du sacerdoce ou de la médecine. A aucune carrière, à aucune activité la bonne volonté ne suffit ; car le prix de la bonne volonté consiste entièrement dans l'usage qu'elle fait de dispositions

qui ne proviennent pas exclusivement d'elle. Au cœur de nous-même est et agit une intimité involontaire et originale que la volonté suppose toujours, même quand elle s'efforce de la guider ou d'en spécifier certaines puissances. Pour que la volonté puisse l'employer, il faut que l'intelligence l'ait reconnue. Cela lui devient plus facile quand la caractérologie peut l'y aider.

Sous une forme plus objective encore, la direction de conscience devient *la sélection personnelle*, qui se distingue de la sélection professionnelle comme le tout d'un homme se distingue de son métier. La sélection professionnelle peut se faire par tests parce qu'elle a pour objet de reconnaître l'aptitude d'un homme à certaines actions. Elle est périphérique et partielle. Quiconque a de bons muscles peut suffire à un travail de force. Il n'est pas sûr peut-être qu'il se plaise à ce travail ; mais au moins en est-il capable et il n'y a aucune des activités pour lesquelles on est disposé, que l'on ne doive accomplir avec quelque plaisir. Il reste que si je juge d'un homme du seul point de vue du recrutement d'une profession, je fais fi de ce qui est le plus important pour lui comme pour ceux qui l'aiment, l'épanouissement de son esprit, ce qui fait sa dignité et sa valeur, bref lui-même. Dès que je m'en préoccupe, je passe des considérations économiques de la sélection professionnelle à la préoccupation spirituelle de la sélection personnelle. Celle-ci n'est plus périphérique et partielle ; elle est intime et totale. C'est le moi lui seul qu'elle se soucie de satisfaire en lui conciliant ou au moins en lui permettant de reconnaître le mode de vie susceptible de faire à la fois sa valeur et son bonheur.

De cette brève analyse il résulte que la sélection professionnelle procède naturellement, dans l'examen de l'individu, du dehors vers le dedans, des aptitudes superficielles vers les dispositions profondes, bref de toutes les manifestations extérieures du moi à son caractère ; tandis que c'est du caractère même que la sélection personnelle doit partir. Ce qui intéresse l'orientation personnelle, c'est le moi lui-même, comme tout, comme unité, comme équilibre ; non

telle propriété possédée par lui, mais la contexture au sein de laquelle les propriétés constitutives se spécifient par leur concours. C'est précisément ce concours qui définit le caractère : ce qui affecte l'émotivité est aussi important que l'affectivité elle-même ; la froideur n'a pas les mêmes effets si elle est accompagnée par la primarité ou la secondarité ; l'inactivité aggravée par la froideur et la largeur du champ de conscience livre à la passivité, compensée par l'émotivité et la secondarité, elle n'est plus qu'un frein favorable à la réflexion et à la modération, et ainsi de suite. Le caractérologue reprendra donc l'avantage sur l'orientateur professionnel chaque fois qu'on ne se préoccupera plus de répartir tant bien que mal des milliers d'ouvriers entre des centaines de métiers, mais d'amener chacun à reconnaître l'activité dans laquelle il trouvera à la fois la satisfaction de ses tendances maîtresses et sa destination la plus élevée. En fait, de même que la vie de chacun de nous est toujours un compromis entre la situation et la valeur, entre la nature et la vocation, entre ce qu'il peut et ce qu'il voudrait, la détermination des destinées humaines sera toujours un mixte de sélection professionnelle, servie par des tests et des examens, et de sélection personnelle, assistée par la connaissance des caractères et la méditation des valeurs. Mais il n'est pas douteux que de ces deux composantes c'est la seconde qui est du côté de l'idéal et que par suite la spiritualité d'une civilisation s'appréciera toujours, serait-ce inconsciemment, au degré de sélection personnelle qu'elle admettra.

214. V. *Éducation.* — On passe continûment des applications précédentes à l'utilité de la caractérologie pour la pédagogie. Le maître dans les établissements d'instruction des différents degrés a devant lui un auditoire dont le recrutement caractérologique doit être très variable et il est obligé de se comporter d'une manière qui, pour être le mieux possible adaptée à tous, ne le soit pas strictement à chacun. Encore d'un auditoire à l'autre, par exemple d'une province à une autre, la composition moyenne pourra-t-elle différer beaucoup et par conséquent même dans l'enseignement collectif

la caractérologie pourra apporter utilement son concours documentaire. — Celui-ci devient tout puissant au moment où l'action du maître, sortant de l'anonymat moyen d'une classe plus ou moins nombreuse, se localise sur un individu d'un caractère donné, différent des autres. Une des plus graves difficultés de l'enseignement et de l'éducation consiste dans la circonstance malheureuse que des conseils qui sont donnés à une masse d'auditeurs seront sans doute accueillis par ceux qui n'en auraient pas besoin, parce qu'ils pourraient les donner, et qui vont se trouver encouragés dans le sens d'une tendance qu'il faudrait plutôt modérer chez eux; et au contraire que ces conseils resteront lettre morte pour ceux auxquels ils seraient le plus utiles, parce que ceux-ci ne sont pas prédisposés à en saisir la valeur. Insistez devant un timide pour qu'il ne le soit pas, il le deviendra beaucoup plus ; louez la force devant un actif, il deviendra brutal ; célébrez la raison devant un flegmatique, il se fortifiera dans son mépris de la subjectivité et du sentiment. Il faudrait au contraire, éclairé par la connaissance de la diversité des caractères, adapter à chacun les méthodes et les actions qui lui conviennent, à la fois pour qu'elles rencontrent la complicité de certaines propriétés caractérologiques et pour qu'en employant leur secours elles en spécifient d'autres d'une manière qui en corrige l'exercice.

L'individualisation de l'enseignement est une expression qui rencontre la faveur ; mais on en voit immédiatement les limites. D'abord, comme l'individualisation de la peine, son application serait longue et onéreuse : on ne peut faire l'éducation de tous sur mesure. En outre son universalisation n'est pas souhaitable : il faut, dans les limites convenables, que tout enfant apprenne à vivre en rapport et éventuellement en conflit avec ce qui heurte son individualité. En effet cette individualité est loin d'être parfaite : la complaisance pour les dispositions de sa nature qui ne peuvent qu'entraîner sa malfaisance et son malheur serait exactement le contraire d'une éducation. Celle-ci vise un idéal; et dans la mesure où un idéal

s'oppose à ce qui est réalisé, ce sont justement les qualités qui manquent à une individualité qu'il faut lui proposer avec le plus d'insistance. — Il reste, malgré toutes ces critiques, que, ni en fait, ni en droit, l'éducation ne peut se désintéresser de l'individualité de chaque enfant, parce que cette individualité donnée est exactement la matière première de son éducation, en même temps que son individualité idéale est le but suprême qu'elle doit se proposer. De l'une et de l'autre de ces deux extrémités de l'individualité on n'aura jamais qu'une image générale, c'est-à-dire proprement contradictoire au savoir que nous devrions en avoir, tant qu'une caractérologie poussée ne nous permettra pas de la saisir avec une précision assez complexe. D'ici là la caractérologie, telle qu'elle est déjà, peut seule permettre à l'éducateur de sortir de l'indétermination dans laquelle le laissent les indications du sens commun et même les déterminations par tests.

Faut-il chercher à préciser les services que la pédagogie peut attendre de la caractérologie ? Nous n'avons à le faire ici qu'en quelques mots. Le premier de ces services est la documentation nécessaire à l'intelligence de l'élève par son maître. Toute manifestation, acte, geste ou parole, de la personnalité naissante de l'enfant risque de tromper sur lui, si l'on n'est pas suffisamment armé par la connaissance des caractères pour être capable de discerner le sien. Au contraire, à mesure qu'on le connaît mieux parce qu'on réussit peu à peu à passer de la caractérologie générale à la caractérologie sérielle, puis de celle-ci à l'idiologie, destinée à serrer autant qu'il est possible tout caractère propre, on se met en état de comprendre toutes les expressions de chacun par leur génération, ce qui est la vraie et en définitive la seule manière de comprendre. Est-il nerveux et menteur ? On cherchera la cause principale de tel ou tel de ses mensonges dans l'impression du moment, dans l'intensité de ses émotions successives. Paraît-il insensible ? Ce peut être qu'on attend de lui des émotions que sa froideur ne permet pas, ou qui supposeraient d'autres tendances que celles que son caractère sus-

cite. Est-ce la sentimentalité qui conditionne sa timidité ? Il faudra en tenant compte des dispositions d'où elle émane la transposer de situations où elle est dommageable au timide à d'autres, où elle n'est plus que le respect louable et bienfaisant d'une valeur. Et ainsi de suite. Insensiblement, par cette connaissance de plus en plus poussée, on acquiert une familiarité amicale avec l'enfant et l'on se rend de plus en plus capable de discerner les intérêts qui l'animent ou ceux qu'on peut éveiller en lui, les moyens par lesquels l'action que l'on doit exercer sur lui devient efficace et les fins qu'il est préférable de lui proposer. Le but de la connaissance caractérologique, si du moins l'éducateur n'est pas un despote, ne consiste pas à réduire l'élève à la condition d'un objet, dont les lois nécessaires à son exploitation technique nous seraient fournies par la science ; ce sera au contraire de nous munir des médiations par lesquelles une sympathie de plus en plus assurée et de plus en plus pénétrante entre le maître et l'élève finira par s'accomplir dans une amitié éclairée et bienfaisante.

215. VI. *Criminologie.* — Il n'y a que des différences de détail entre l'éducation des hommes ou des enfants, particulièrement des arriérés et des anormaux, et le relèvement des criminels : dans les deux cas la connaissance, aussi précise que possible, de ceux auxquels on s'adresse est impérativement requise. Sans doute la sanction que se sont attirée les criminels, même les jeunes, puisque l'autorité judiciaire s'occupe d'eux, comportera toujours un aspect affectif et afflictif : mais, à mesure que les hommes auront plus d'humanité, ils l'allieront avec un effort plus grand de rééducation et de conversion. La caractérologie doit y contribuer comme à tout autre. — On doit même observer que la criminologie se présente comme un cas privilégié pour l'application de la caractérologie. D'abord dans la masse de l'humanité les criminels sont relativement peu nombreux, en tout cas une petite minorité. En outre, que les autres hommes y aient intérêt ou non, ils sont forcés par les conséquences des actions des criminels de s'occuper d'eux. Les enfants délinquants, renvoyés

par les tribunaux pour enfants dans les associations de relèvement, y sont l'objet d'enquêtes et d'examens ; même l'adulte est suivi dans l'administration judiciaire par un dossier. Rien de plus facile en principe et de plus souhaitable que de transformer cette étude non méthodique en une étude caractérologique.

On voit les deux services que la criminologie peut en tirer. Le premier est la connaissance de la relation entre un type caractérologique et un genre de crime. Toute action est un rapport entre une situation, qui l'a plus ou moins arrachée au criminel, et des dispositions, qui le préparaient à répondre à cette situation par cette action, par exemple tel crime : on vole parce qu'on a besoin d'argent et parce qu'on est paresseux ou avide. Des deux termes un est permanent, aussi longtemps que le criminel lui-même, le caractère. Il est inconcevable que le caractère, s'il ne suffit pas, comme le soutiennent par excès les partisans de la théorie du criminel-né, à déterminer absolument et complètement le crime, ne doive y contribuer. Il doit en suivre que, sinon tous les crimes, du moins beaucoup d'entre eux doivent exprimer le caractère de leur auteur et que la prédisposition à telle famille de crimes doit être, comme la prédisposition au scrupule et à l'avarice, mise dans le berceau d'un enfant avant sa naissance par une mauvaise fée. C'est en effet ce que vérifie l'expérience et nous avons, au cours des analyses précédentes, rencontré des crimes dont on peut faire des symptômes caractérologiques, comme le suicide par résignation présomptive, par ex. pour éviter la misère, qui est un crime de sentimental. Ici la caractérologie tirerait profit de la criminologie en en recevant un surcroît de documentation et de vérification ; mais en contre-partie le criminologiste serait averti de la nature générale de l'homme qui se serait engagé dans tel crime ; et il serait par là mieux à même de prononcer sur les causes de ce crime et sur la conduite à tenir à l'égard du criminel. Même dans la mesure où l'on devinerait par anticipation la disposition à tel crime dans tel caractère donné, on serait en état d'en contrarier la réalisation, serait-ce en avertissant le criminel

éventuel de ne pas devenir l'esclave d'une disposition de caractère. Comprendre, c'est se mettre en état d'agir. Quand la connaissance de l'homme ne se contentera plus, comme elle le fait trop facilement, de traiter de l'homme comme s'il était identique en tous les individus, on n'assimilera plus les criminels dans les formes d'un traitement uniforme ; et, quelquefois au moins, on pourra intervenir utilement, sinon pour prévenir un crime, du moins pour en prévenir la récidive.

Non seulement en effet le criminologiste pourra espérer de la caractérologie qu'elle l'instruise sur la diversité des crimes et la spécificité de leur origine, mais comme la pédagogie il pourra en attendre les moyens d'une action efficace et bienfaisante. En reconnaissant la distinction du caractère et de la personnalité on se garde de la partialité déterministe qui ferait du crime une fatalité ; mais aussi on se trouve capable d'attribuer à la nature invariable d'un homme une importance, sinon égale à celle que lui attribue Schopenhauer, du moins, dans les limites convenables, comparable. Il n'est pas universellement vrai de dire : « Qui a volé, volera ! » car des voleurs se sont repentis ; n'y en aurait-il eu qu'un, la proposition de Schopenhauer serait fausse. Mais il est intéressant de reconnaître, avec la plus grande précision possible, les dispositions qu'une occasion éventuelle pourrait achever dans un vol. Et, si l'on se propose d'y porter remède, il n'est pas suffisant de prétendre qu'un voleur est curable, il faut avoir les moyens de cette cure, et, pour les avoir, les connaître : cette connaissance ne peut sortir que de l'analyse des caractères.

216. VII. *Psychiatrie.* — Le criminel et le malade sont des esprits entravés et déformés par l'indiscipline du corps envers la conscience. Ce qui est vrai du rapport du criminel au crime l'est aussi du rapport du caractère à la vie mentale. De Galien à Wiersma, à Kretschmer et à la classification des caractères de Delmas et Boll, on a répété la thèse de la connexion entre les caractères et les constitutions psychiatriques. Puisque cette thèse ouvre encore un

champ de recherches et d'applications à la caractérologie, nous n'avons qu'à la ratifier ; mais ce ne sera pas sans en définir la portée en vue d'éviter la subordination de la caractérologie à la psychiatrie.

Il convient d'abord de marquer que le champ d'application de la psychiatrie est plus étroit que celui de la caractérologie. Celle-là ne traite que de malades ; celle-ci s'intéresse aussi éventuellement aux aliénés, mais ceux qu'elle étudie d'abord, c'est la masse immense des gens sains. Or même si l'on admet que la maladie n'est qu'une autre façon d'être normal, il faut reconnaître qu'elle doit être moins coordonnée, moins équilibrée que la santé puisqu'elle met le malade dans une condition d'infériorité qui l'entraîne à la prison, à l'asile, bref à l'échec. Il doit résulter de ce fait général que, par rapport à l'état des gens sains, une maladie doit être un désordre, une déformation ; par exemple elle doit comporter l'exagération d'un trait de caractère et corrélativement mutiler la nature individuelle de tout ce qui empêcherait cet excès.

Cela entraîne plusieurs conséquences. — La première, c'est que les maladies mentales doivent être beaucoup plus nombreuses que les types-repères. Considérons le seul caractère sentimental : toute une famille de troubles, l'auto-accusation, la folie de persécution, les phobies psychasthéniques, le scrupule morbide, et bien d'autres peuvent en sortir. Il serait donc arbitraire de chercher et de prétendre trouver un parallélisme exact entre la collection des caractères et celle des maladies mentales. En outre il n'y a pas de liste établie et définitive des troubles mentaux d'où l'on pourrait tirer la liste des caractères fondamentaux, comme l'essaient Delmas et Boll ; et inversement la caractérologie sérielle sera amenée à reconnaître de nouvelles familles de caractères de sorte qu'on ne peut espérer grâce à elle fermer la liste des troubles mentaux. En fait psychiatrie et caractérologie pourront s'aider l'une l'autre par des échanges de données et de suggestions; et ce commerce de services leur suffira. — En second lieu il faut observer que le trouble

mental, puisqu'il est un trouble, doit amener la prédominance d'un aspect particulier du caractère sur son équilibre total. Dans la maladie une fonction isolée du corps ou de l'esprit se subordonne son tout, son unité. On ne voit donc pas comment elle permettrait de reconnaître un de ces modes d'unité qui constituent les caractères normaux.

Pour ces raisons il est préférable, au moins pour le caractérologue, *de procéder de la détermination du caractère à l'examen et à l'intelligence du trouble mental* plutôt que de suivre l'ordre inverse. Le trouble se greffe sur le caractère ; il en dérive puis réagit sur lui, le déforme, peut-être le fait basculer. En présence de cette dégradation il est intéressant de voir comment le caractère se maintient en se réfractant dans la maladie, par exemple comment le passionné se fait paranoïaque ; mais, si l'on obtient cette expérience et si l'on peut l'exploiter, c'est qu'on aura d'abord appris à connaître le caractère normal indépendamment du trouble psychiatrique. — De même pour la pratique : l'action préventive vaut toujours mieux que l'action curative ; et elle est souvent la seule des deux qui soit possible. C'est avant qu'un trouble soit considéré comme assez grave pour appeler l'attention du médecin qu'il est utile de reconnaître son ébauche dans le caractère qui contenait les propriétés nécessaires à son éclosion. Est encore vrai d'ordinaire d'une maladie mentale ce que nous avons reconnu de certaines passions ou de certains durcissements du caractère, à savoir qu'ils sont incurables quand ils se manifestent. Par suite c'est avant cette manifestation qu'il faut chercher à les atteindre. La psychiatrie la plus précieuse sera celle, est déjà celle qui, avertie par la connaissance précise des caractères normaux, permet de dépister les germes de troubles ultérieurs et de les corriger avant qu'ils aient produit leurs conséquences néfastes. Caractérologie et psychodialectique du moi en constituent les disciplines maîtresses.

217. VIII. *Intercaractérologie.* — Parmi tous les effets du caractère d'un homme se trouvent sa conduite envers les autres et leur

réaction provoquée par elle. L'étude de la relation entre un homme et autrui, plus précisément celle de ses modes, dont la pluralité résulte de la multiplicité des caractères, relève donc de la caractérologie, comme un chapitre spécial auquel convient le nom d'*intercaractérologie*. On peut rassembler les directions de ses recherches autour du problème suivant : si deux hommes ayant chacun son caractère bien défini sont mis en relation directe, quels sont les modes de cette relation qui, abstraction faite de toutes les actions du dehors, physiques ou sociales, doivent s'établir entre eux par l'effet de leurs caractères ?

Des rudiments de cette intercaractérologie s'indiquent un peu partout : des flegmatiques en présence de l'activité des actifs-émotifs la jugent « théâtrale », le sanguin raille le sentimental, son besoin de retour à la nature, son défaut de sens pratique et inversement le sentimental reproche au sanguin son « cynisme » ou son inintelligence des besoins de l'affectivité ; et ainsi de suite. D'un sexe à l'autre on se recherche ou on se fuit par des identités ou des complémentarités de caractères. Que des recherches inaugurées par ces observations du sens commun se poursuivent et se précisent, elles constitueront la section intercaractérologique de la caractérologie.

On mesure immédiatement l'immensité de son domaine. La plus grande partie de la caractérologie n'est guère qu'une abstraction de l'intercaractérologie. Les hommes ne sont solitaires que s'ils s'abstraient eux-mêmes de l'ensemble des autres hommes en coupant les relations par lesquelles ils leur sont unis. Il n'y a de solitude que dans et par la société. La solitude, c'est la société perdue ; mais penser à un objet perdu, c'est encore une autre manière de le posséder. Ce sont les amoureux malheureux qui se sentent solitaires, abandonnés ; l'égoïsme est la débilité de ceux qui ne savent pas aimer et il ne resterait à la caractérologie amputée de l'intercaractérologie que les rapports des hommes avec des objets impersonnels, qui sont en outre, à les bien considérer, à les prendre concrètement,

des médiations entre les sujets qui les perçoivent et d'autres sujets actuels ou possibles.

Veut-on illustrer cette considération ? Il suffit de retenir au hasard un des innombrables modes de relation qui constituent la trame objective, le squelette d'un ordre social, pour y trouver l'essence d'un chapitre d'intercaractérologie. — Voici par exemple le mariage : il ne peut unir deux personnes, constituer le principe de leurs rapports permanents, former la condition de leurs relations avec d'autres personnes, parents, enfants, amis, sans que le caractère des époux, de leurs enfants, de tous ceux qui leur sont apparentés n'interviennent pour contribuer à ses vicissitudes. Un mariage est donc par essence caractérologique et il y a exactement autant de modes de mariages possibles qu'il y a de couples de caractères concevables, au moins de couples de caractères lui permettant d'apparaître et de se maintenir. Le mariage dit *de raison* est un mariage d'intérêts : les intérêts se définissent en fonction des caractères, c'est donc un mariage indirectement caractérologique. Si ce qu'on appelle le mariage *d'amour* n'est pas simplement un mariage de désir, il est caractérologique de manière directe parce qu'il procède d'affinités dont le « coup de foudre » n'est que la révélation brusque.

Il y aurait donc une étude caractérologique à faire du mariage comme de l'amitié. Tous les modes d'union entre les individus doivent comporter un rapport d'identités et de complémentarités. Si l'autre réagissait en tout de manière opposée à nous-même, comment pourrions-nous sympathiser avec lui, accorder nos actes aux siens, rien approuver de ce qu'il pense et fait ? Mais en même temps de l'identité absolue entre deux âmes ne peut résulter qu'une froide banalité, celle des habitudes communes qui juxtaposent plus qu'elles n'unissent, qui peuvent faire des voisins, non des amants et des amis. L'amour est tour à tour misère, ἔρως, besoin de recevoir parce qu'il est issu d'un manque et surabondance, ἀγάπη, besoin de donner parce qu'il est issu d'un excès de réserves ou de puissance. Il

compense ou alterne la pitié qui fait secourir et l'admiration qui soumet et fait céder. Cela suppose non seulement des dénivellations de sens opposés, mais des contrariétés ; et comme les oppositions engendrent la guerre si les deux opposés ne réussissent pas pour ainsi dire à s'emboîter l'un dans l'autre, si chacun ne trouve pas ordinairement dans l'autre exactement le manque ou l'excès dont il a besoin, il faut bien que ces contrariétés soient des complémentarités, si du moins l'union des opposés doit être susceptible de durer. Dès lors l'étude intercaractérologique d'une famille et particulièrement de la liaison des époux devrait comporter l'analyse des actions par lesquelles les deux caractères tantôt s'identifient et tantôt se complètent ; de manière à ce qu'on puisse discerner les raisons pour lesquelles aussi bien les identités que les différences peuvent tourner à bien ou à mal, contribuer à la solidité et au bonheur du mariage, ou au contraire en amener la décomposition.

Il en est en effet des affinités entre personnes comme de la vocation : elles ne sont ni indépendantes des caractères, ni indépendantes des conditions supplémentaires et des démarches de la volonté que le moi ajoute à sa nature congénitale. Être heureux et bienfaisant, servir la valeur au lieu de la trahir, cela enveloppe non seulement la moralité telle que la morale peut la définir, mais l'art difficile et délicat de vivre. L'avenir d'un mariage dépend du caractère des époux, mais aussi de la manière dont ils usent chacun de ces conditions qu'ils trouvent en eux-mêmes. Il n'y a pas de vertu sans la participation de l'intelligence. Par suite des indications caractérologiques peuvent être précieuses pour qui est convaincu que le bonheur et la bonté exigent plus que la spontanéité naïve et que la surveillance de soi comme l'intelligence d'autrui sont les premières conditions de l'accord entre deux âmes, comme elles le sont de l'union dans la compréhension et la jouissance d'une œuvre d'art.

218. IX. *Caractérologie politique.* — Ces diverses applications de la caractérologie viennent se composer dans la caractérologie appliquée à l'étude des groupes humains, et surtout de celle des nations.

En ce qui concerne l'esprit des peuples, la position à prendre et à défendre nous paraît identique à la conception que nous avons toujours admise sur l'esprit d'un individu. De même que la conduite d'un homme ne manifeste, ni l'esclavage pur et simple envers un déterminisme qui prédéterminerait et fonderait en droit la possibilité de prévoir le cours de sa vie, ni une contingence, une liberté parfaite d'où il résulterait qu'il a la responsabilité unique de ce qu'il fait et par suite de ce qu'il est, nous exclurons en même temps toute conception sociale qui, comme le racisme, prétendrait soumettre l'histoire entière d'un peuple aux conditions biologiques de sa spontanéité et un libéralisme abstrait qui exclurait toute considération biologique comme si l'homme pouvait être entendement et volonté pures. Contre le racisme il faut alléguer le mélange des peuples, l'impossibilité de définir des races humaines pures, aussi bien que le respect de cette spiritualité, si inégale soit-elle, qui permet à n'importe quel peuple comme à n'importe quel individu de s'élever éventuellement au-dessus de sa nature par la puissance inspiratrice de quelque valeur. Contre un idéalisme qui oublierait qu'en vertu de l'idéalisme même la nature comporte sa rationalité, il faut souligner la diversité irréductible et précieuse des peuples, leur inégale capacité à produire les mêmes œuvres, cette sorte de division des génies qui enferme chacun dans sa propre mission et fait de tous des expressions originales et complémentaires de l'Esprit universel.

Le parallélisme de la politique, qui nous met ainsi entre le déterminisme et la liberté pure, et de l'anthropologie, qui nous force à tenir compte à la fois du caractère d'un individu et de son initiative, manifeste l'identité de constitution entre les structures existentielles de la vie individuelle et de la vie publique. Un individu est *le rapport d'une initiative au travail avec un caractère* qui lui sert de situation intime ; un peuple est *le rapport d'une multiplicité d'initiatives au travail avec une multiplicité de caractères :* dans les deux cas c'est le même rapport qui définit la réalité sur laquelle portent les deux disciplines intéressées. On pourrait donc dire, transpo-

sant dans l'espace un mot de Pascal qui le pense dans le temps, qu'une société n'est qu'un même individu, l'individu moyen, nous dirons l'individu typique, dont la détermination résulte comme une moyenne du recrutement caractérologique de cette société.

Considérons un peu la notion que nous venons d'introduire. *Le recrutement caractérologique est le pourcentage, propre à un peuple, des divers caractères qui se rassemblent dans sa composition.* Suivant les variations de ce pourcentage, l'individu moyen qui représente ce peuple peut en être considéré comme le symbole, comme le type. Cette notion de recrutement caractérologique ressemble par un de ses éléments à celle de race : dans un cas comme dans l'autre il s'agit de déterminations biologiques et même congénitales. Mais les deux notions se distinguent par plusieurs autres caractères dont on voit tout de suite les principaux : 1° Quand un peuple est supposé d'une race certaine, celle-ci implique l'homogénéité de tous les individus de ce peuple ; c'est en raison même de cette homogénéité que la race est censée les unir. Au contraire le recrutement caractérologique en suppose la diversité, une diversité si grande qu'elle peut aller jusqu'à exclure la possibilité que deux individus de ce peuple soient complètement identiques. Le représentant typique d'un groupe humain n'est qu'une moyenne à laquelle peut ne correspondre aucun individu réel.

2° La race est définie une fois pour toutes. Si des mélanges l'altèrent, sa vertu disparaît avec sa pureté. Elle a l'éternité abstraite de la notion du triangle ou de la sphère. Au contraire le recrutement caractérologique est sensible à toutes les vicissitudes de l'histoire. Des émigrations, des mariages, des conquêtes, des infiltrations, des invasions affectent toujours plus ou moins le pourcentage des caractères dans la composition d'un peuple. Le célibat des prêtres, les guerres, la dénatalité, certaines formes de mortalité interviennent pour favoriser l'accroissement ou la diminution du nombre des individus de tels ou tels caractères dans l'ensemble de la nation.

3° Il faut ajouter enfin que la race est généralement présentée

par les théoriciens qui en font un principe d'explication légitime comme une hypothèse qui doit rendre raison de toutes les manifestations de l'activité du peuple considéré. Elle sert ainsi à la réduction de l'homme entier à l'homme biologique. La distinction entre le caractère et la personnalité permet au contraire de concilier, avec la part de déterminisme social qui résulte de la connexion du recrutement caractérologique avec les actions historiques, le respect dû, non seulement à la liberté spirituelle, mais à l'originalité naturelle des individus. Ceux-ci seraient confondus et noyés dans l'anonymat de la race ; dans le recrutement caractérologique ils ne sont que rassemblés, car ils gardent chacun leur essence distinctive.

Ces différences réduisent, mais ne suppriment pas la valeur de la notion de recrutement caractérologique en tant que mode d'explication. Ce que ce recrutement permet de connaître, ce n'est rien de moins que l'essence originale d'un peuple, sa constitution naturelle. Tant que le recrutement demeure le même, le peuple est le même, au sens où cette expression signifie l'identité objective, celle d'un défini. Que le recrutement varie, le peuple doit changer : en même temps doivent changer ses institutions, ses mœurs, ses croyances, son art, sa philosophie, dans la mesure au moins où ces éléments de la structure sociale ne manifestent pas l'influence de conditions ou de facteurs extrinsèques. Il faut bien admettre en effet que, si un peuple a pour résumé tel individu typique, de tel caractère, il doit, jusqu'au point où il réussit à être l'auteur de sa propre destinée, donner satisfaction aux dispositions inhérentes à son caractère. Certes les causes qui déterminent l'état politique d'un peuple, sa civilisation, ne sont pas simples, ne se réduisent pas à une seule espèce : certaines sont géographiques, d'autres manifestent la persistance du passé et forment une tradition, d'autres encore localisent l'influence des autres peuples, d'autres enfin ne proviennent pas d'ici ou de là, mais résultent seulement de nécessités internes de cohésion. Il n'en demeure pas moins que dans la mesure où un peuple, comme un individu, n'est pas une chose, mais qu'il est apte

à réagir conformément au caractère moyen de ses membres, les conditions mêmes qui agissent sur lui du dehors ou du passé sont moins des causes que des occasions qui l'invitent à s'exprimer, c'est-à-dire à exprimer son caractère. Elles lui fournissent les matériaux de son expression, mais l'expression vient, dans sa forme, de son besoin de se manifester.

C'est donc l'étude du recrutement caractérologique d'un peuple, ou de son représentant typique, qui devra nous instruire sur lui et nous permettre le mieux de prévoir, sinon ses actes qui enveloppent la contingence des circonstances historiques et engagent la liberté de leurs auteurs, du moins les traits généraux de sa conduite.

Dans *Mensonge et Caractère*, pp. 40-42, nous avons à titre d'indication déterminé le représentant moyen de la population recensée par l'enquête statistique d'Heymans et Wiersma et qui est principalement hollandaise. Nous avons obtenu ainsi comme individu-typique de cette population un homme pour lequel,

$$A = 74{,}1, \qquad S = 66{,}4, \qquad \text{et } E = 60{,}9,$$

soit en rangeant les symboles dans l'ordre de leur importance un ASE c'est-à-dire un passionné préactif, impérieux, mais à cause de l'infériorité relative de E, tirant vers les flegmatiques : ce qui doit être en effet une expression assez fidèlement représentative de la population hollandaise.

Admettons par exemple, par une anticipation très sommaire sur des analyses qui devraient être nombreuses et précises, que le peuple anglais ait pour individu typique un flegmatique para-passionné, c'est-à-dire très secondaire et plus actif qu'émotif, comme d'ailleurs la représentation commune de l'Anglais l'admet déjà, on comprendrait caractérologiquement bien des qualités et des défauts de ce peuple : sa lenteur à se mettre en mouvement, son esprit de suite, sa ténacité dans les épreuves, son respect de la loi et des traditions, son antipathie pour les manifestations émotives, son puritanisme, et aussi son *cant*, son peu de sympathie immédiate pour les autres peuples, sa hauteur, son peu d'aptitude à la création musicale et même artistique.

Par une méthode comparable, on comprendrait peut-être assez bien aussi la destinée de la France en admettant que son peuple se distribue en deux groupes caractérologiques, d'ailleurs mélangés, quoique inégalement, suivant les provinces : ces deux groupes qui se sont exprimés par les deux traditions principales de l'histoire de France seraient, l'un, défini par le Français actif-primaire, s'étalant de Danton à Voltaire, l'autre par le Français émotif-secondaire, allant de Robespierre à Colbert. Tout se passe comme si la France, située au confluent de deux voies d'invasion, l'une, s'ouvrant entre la mer du Nord et les Vosges, l'autre, remontant de la Méditerranée, était géographiquement destinée à recevoir les immigrations les plus variées. Il en résulterait qu'elle comporte une plus grande diversité caractérologique que les autres peuples ; et par là s'expliqueraient bien des caractères de l'histoire de France, à commencer par la fréquence des guerres civiles, qui doivent être plus nombreuses entre caractères plus différents. Il est remarquable que le génie français est généralement dépassé dans chacun des domaines de l'activité humaine par tel ou tel autre peuple : ainsi il a produit moins de philosophes ou de musiciens que l'Allemagne, moins d'hommes d'État de première grandeur que l'Angleterre, sa tradition artistique est moins ancienne que celle de l'Italie ; mais il l'emporte sur tous par l'universalité de ses dons, car il est, semble-t-il, le seul de tous les peuples à avoir produit des œuvres de valeur dans tous les domaines. Cette diversité de dons et cette infériorité relative à chaque domaine de la civilisation pris à part se comprennent bien s'il est vrai qu'il est caractérologiquement hétérogène. — On comprendrait encore ainsi l'individualisme français, qui ne résulterait pas comme l'individualisme anglais de l'indépendance de la réflexion froide à l'égard de l'enthousiasme collectif, d'un splendide isolement de l'individu et du peuple, mais manifesterait l'obligation pour chacun d'avoir à maintenir son originalité à l'encontre des autres qui seraient trop souvent différents de lui-même. Ce serait exactement l'opposé de la contagion affective dans laquelle un

Allemand pré-émotif-actif renonce à sa solitude pour se noyer dans une ardeur collective à l'égard de laquelle il perd toute réserve critique, mais à laquelle il donne sa vie avec joie, même si elle entraîne son peuple et lui à une catastrophe.

Au sein de la diversité le représentant typique du peuple français, tel qu'on se le représente, quelquefois de façon caricaturale, serait un actif-émotif sous-primaire : ainsi s'expliqueraient les traits les plus apparents du Français, gai, bon vivant, plus ardent que persévérant, libéral, ouvert aux idées nouvelles, mais dans sa conscience claire plus que dans sa conscience profonde, généreux, humain, accueillant, plus apte à l'improvisation qu'à l'organisation, éventuellement léger, imprévoyant, impatient de reprendre ses luttes politiques ; mais disposant d'une aptitude indestructible aux rebondissements. Derrière la portion du peuple la plus expansive, une autre masse éthologique est faite de gens renfermés, économes, conservateurs, familiaux et fidèles à la tradition religieuse du pays. Le risque des conflits intérieurs entre ces dispositions opposées est toujours grand ; mais quand le pays est fatigué par l'invasion étrangère que ces dissensions favorisent et parfois appellent, ainsi pendant et après la guerre de Cent ans, à la fin des guerres de religion, après la Fronde, pendant la Révolution, après 1940, il trouve toujours en lui-même les passionnés sur-actifs qui lui sont indispensables pour réconcilier les Français dans une action victorieuse contre le désordre intérieur et l'étranger. Il arrive souvent par malheur que ces passionnés préactifs, comme Louis XIV et Napoléon Ier, se laissent entraîner par l'excès qui est le danger de ce caractère ; et bientôt l'affaiblissement, puis l'usure, enfin la fin de leur pouvoir rend la France au conflit des caractères, ou au moins à leur divergence.

Ce schème, si insuffisant soit-il, permet de pressentir les services que la caractérologie pourra rendre à l'histoire et à la politique. Tout événement collectif est le *rapport de groupes, dont la réunion forme le milieu social, et d'individus qui en sont les interprètes et les*

conducteurs. La détermination du recrutement caractérologique du milieu peut servir à reconnaître les exigences profondes et durables de la masse du groupe ; l'analyse du caractère des grands hommes, à expliquer ou pressentir leurs capacités. Ce fut l'erreur fondamentale du fascisme de traiter le peuple italien comme s'il avait la même constitution éthologique que le peuple allemand et même que le groupe des hobereaux prussiens qui était devenu le modèle de ce peuple entier ; et, dans l'ordre de l'action individuelle, le général Boulanger était mieux fait pour réaliser le parfait amant que pour devenir un dictateur militaire.

En apportant à l'histoire la caractérologie comme un principe d'explication dont elle doit utiliser et éprouver les services, on ne prétendra pas la lui substituer. Le recours à la caractérologie n'exclut aucun des modes d'explication dont l'histoire dispose déjà ; et même à son tour c'est la caractérologie qui pourra tirer profit de la rencontre entre les caractères et les diverses conditions d'existence, permanentes ou successives, que leur opposent la géographie et l'histoire. De même que la destinée d'un homme est servie ou desservie, suivant que le milieu où il cherche son épanouissement comporte un recrutement caractérologique dont les membres sont portés à sympathiser avec lui ou au contraire lui sont hostiles, de même celle d'un peuple, en raison des caractères qui le composent à chaque étape de sa destinée, se trouve favorisée ou défavorisée par les variations du milieu ou les inventions de l'esprit. Pour être contraint de l'admettre il suffit de constater combien les peuples les moins aptes à la découverte et à la technique scientifiques ont été, dans le domaine de la rivalité militaire, desservis par l'utilisation de plus en plus massive de la technique industrielle dans la pratique de la guerre. Ce serait donc nuire à la caractérologie elle-même que de réclamer pour elle le monopole de l'explication : cela la dispenserait de reconnaître comment les peuples et les individus réagissent aux conditions qui s'ajoutent aux caractères pour rendre raison de l'histoire des hommes.

Cette observation nous introduit déjà dans le chapitre suivant ; mais, avant de terminer cette brève révision des applications de la caractérologie, il importe de souligner que son usage comporte l'éminent avantage d'être familier, mêlé à la vie, naturel. Comme elle ne recourt qu'accessoirement à des méthodes techniques telles que l'emploi des tests, elle dispense de mettre les individus auxquels elle s'applique dans des conditions artificielles d'existence, qui ne peuvent que fausser la signification des données obtenues. Un expérimentateur qui prend des hommes pour objets ne peut pas ne pas leur paraître à quelque degré un ennemi : même s'ils lui accordent leur complaisance à se laisser tester, ils s'inquiètent du jugement qu'il portera sur eux, surtout si ce jugement doit comporter des résultats pratiques. Auraient-ils, ce qui est rarement le cas, une confiance parfaite dans la véracité des conclusions qu'il tirera sur eux, ils ignorent avec quels principes d'évaluation ces conclusions vont se rencontrer dans son esprit. Aussi est-il impossible qu'ils ne se mettent pas sur la défensive. — Le caractérologue au contraire se contente de ce qu'il voit ; il ne demande pas d'autre expérience que celle de la vie même et, s'il est fidèle à la visée spirituelle de la caractérologie, il ne se propose pas d'autre connaissance que celle par laquelle un ami cherche à mieux comprendre son ami afin de le mieux aimer et le mieux servir. Rien n'empêche le caractérologue d'associer celui auquel il s'intéresse le plus vivement à son propre examen, puisqu'il est admis dès le début de l'enquête, et doit le rester jusqu'à son achèvement s'il y en a un, que la valeur d'un caractère ne consiste pas dans sa supériorité absolue sur un autre. Aucune supériorité caractérologique ne peut être jamais que relative et partielle, elle est toujours achetée par des infériorités ; et la perfection des vertus auxquelles un homme peut atteindre ne lui est jamais donnée ; elle ne lui est accessible que par un effort qui engage la responsabilité, non du caractère, mais du moi, dont ce caractère ne définit que la situation de départ.

II. — LIMITES DE LA CARACTÉROLOGIE

219. Après avoir défendu la conviction qu'il existe dès maintenant une caractérologie suffisamment objective pour être capable de rendre des services et avoir reconnu sa portée dans la plupart des directions possibles, nous ne serons pas suspects de la déprécier, ni non plus d'en professer l'idolâtrie, si nous sommes maintenant aussi soucieux d'en marquer les limites que nous l'avons été de défendre sa légitimité. Objectivement fondée où elle appréhende ce que le déterminisme congénital met en chacun de nous et au plus intime de lui-même de nécessité inamovible, elle reste incapable de prédéterminer la complication individuelle, parce que celle-ci émane de la rencontre du caractère et de la liberté du moi, et elle laisse en dehors de sa prise les valeurs transcendantes à l'individu, qui au delà de ce qu'il est, ne cesse de viser ce qu'il doit devenir.

Mais cette deuxième thèse ne va pas sans discussion et il y a avantage avant de l'adopter de prendre la conscience nette des deux partis qui s'offrent à la pensée. Deux interprétations philosophiques de la caractérologie sont en effet possibles. L'une s'exprime par le mot de Démocrite : Ἦθος ἀνθρώπῳ δαίμων, le caractère d'un homme fait son destin ; si on l'entend strictement, elle est impliquée dans la position prise par Schopenhauer qui consiste à ramener le moi au caractère et tenir le caractère pour invariable. L'essence de cette conviction est de réduire la destinée d'un homme à son destin. La destinée d'un homme, c'est-à-dire l'ensemble de sa vie et de ses actes, serait prédéterminée par son caractère comme par une conjonction d'astres, et il serait condamné à en être l'esclave, pour le mal comme pour le bien. L'une des racines les plus profondes de cette attitude serait la conception proto-hellénique suivant laquelle les dieux et les hommes sont assujettis à une Fatalité impersonnelle dont les décrets sont injustifiés et inflexibles. — Mais déjà le rationalisme grec a libéré la pensée hellénique de cette oppression ; puis le christianisme a remplacé le mystère d'un Fatum incompréhensible

par la Providence d'une Bonté intelligente qui invite les hommes libres à s'associer à son œuvre.

De ces deux conceptions la principale tradition philosophique de la France, de Descartes et Malebranche à Hamelin et Bergson, a toujours consisté à soutenir la seconde. En entretenant la croyance à la liberté, elle force à écarter toute notion du caractère qui en fasse une forme de *Schicksal*. Le caractère ne définit qu'un cercle de conditions qui situent le moi. Elles lui interdisent certaines possibilités et il perdra son temps et ses peines s'il veut faire ce que son caractère le rend maladroit à faire. Au contraire ces conditions lui fournissent autant de moyens de réaliser ce dont il est capable.

Mais ce ne sont que des moyens généraux et ce sera à la liberté du moi qui constitue le centre vivant du caractère à les spécifier, soit en les composant ou les compensant les uns par les autres, soit avec l'aide de secours extérieurs, de la manière la plus bienfaisante possible pour lui et autrui. Dans cette perspective l'homme n'apparaît plus comme un bolide lancé par un mécanisme nécessaire vers les événements de sa vie, il n'est plus l'instrument passif et irresponsable d'un destin aveugle, d'une causalité sans dessein ; il est ce que la valeur exige qu'il soit, une volonté maîtresse de sa destinée au sein d'une situation dont il doit comprendre, mais apprécier les invitations. Il ne vit plus pour manifester la Fatalité, mais pour la subordonner à l'esprit, en lui imprimant un mouvement qui l'imprègne de raison et de valeur.

C'est au cours de ce mouvement que se retrouvent les diverses étapes que nous avons précédemment reconnues (p. 545) comme formant les degrés qu'un homme gravit en partant de son caractère vers sa destination. Il ne suffisait ni à Kant, ni à Byron de disposer des dons que contenait leur caractère pour se trouver en état de concevoir la *Critique de la Raison pure* et d'écrire *Childe Harold*. Leurs caractères le leur permettaient, au plus les y poussaient ; mais rien de plus; et bien d'autres sollicités par les mêmes invitations n'ont pas su y répondre, ont manqué la destination qui s'of-

frait à eux, sont restés stériles et inconnus. La caractérologie, limitée au caractère, ne peut donc être que l'introduction d'une connaissance bien plus vaste, qui serait *une anthropologie de la destinée humaine.*

La transition entre le caractère et la destinée est faite par *la psychodialectique du moi,* par laquelle celui-ci réagit sur les dispositions que lui fournit son caractère, en éprouve les contradictions, avère leur convenance ou leur disconvenance avec le milieu. La psychodialectique prend sa source dans le caractère : c'est pourquoi la caractérologie peut l'étudier comme le prolongement de son objet propre. Mais déjà la fatalité s'y brise, car, tandis que la nécessité exclut tous les possibles sauf un, celui qu'elle doit réaliser, la psychodialectique du moi révèle la plurivalence du caractère en essayant, plus ou moins complètement ou heureusement, la multiplicité des issues auxquelles elle peut conduire. Toutes ces issues ne sont certes pas équivalentes et elles favorisent diversement l'épanouissement du moi. Il faut donc qu'il élise sa destinée avant d'élire son œuvre, de sorte qu'avant de faire les choses par le mouvement vers les valeurs qu'il peut préférer, il se fait lui-même, éventuellement avec le secours d'une technique caractérologique. Il n'est pas douteux que Byron eût pu céder à d'autres tentations que celle d'écrire des poèmes et il n'y a pas toujours manqué ; il est certain que Kant aurait pu demeurer le disciple de Wolff ou le commentateur des manuels de Baumgarten.

L'originalité de la psychodialectique par rapport à la caractérologie consiste dans ce fait qu'elle ajoute à la considération des aptitudes du moi, de ses puissances, celle de ses défauts, de ses impuissances. Le moi est toujours placé dans l'alternative d'exercer les aptitudes qu'il trouve en lui-même par le seul effet de l'hérédité ou de les compenser en s'efforçant d'acquérir des pouvoirs qu'il lui est plus difficile d'acquérir. Alfred Adler a souligné l'importance dans la vie individuelle des efforts de « revendication » par lesquels le moi compense quelque *Minderwertigkeit,* quelque infériorité de

nature. En réalité aucun homme ne se développe exclusivement par lui-même, ni exclusivement contre lui-même. Il fait toujours l'un et l'autre, de sorte qu'à certains moments il joue sur les forces qu'il se sent et à d'autres il essaie de réparer les faiblesses dont il a éventuellement éprouvé les fâcheux effets. Par ces actions opposées il transcende ce qu'il était et fournit, plus ou moins suivant les cas, des vérifications au déterminisme, qui soumet le présent au passé, ou aux doctrines de la liberté, qui trouvent leurs arguments les plus éclatants dans les novations inspirées par le besoin d'un avenir autre que l'avenir déjà préparé.

Il est impossible d'arrêter ici le progrès de la liberté, car nous n'avons encore considéré le moi qu'en impliquant son isolement ; mais, comme nous avons eu déjà à le marquer, ce postulat n'est qu'un mythe de l'abstraction. De même que des termes ne se définissent que pour renvoyer aux relations qui les unissent, les hommes ne se font relativement extérieurs les uns aux autres qu'en opposition avec des liens qui les font corrélativement et mutuellement intérieurs. Une multiplicité innombrable de rapports nous tissent les uns avec les autres; et nul de nous ne peut marquer le point ou la frontière où il cesserait d'être lui-même pour se changer en autrui. Dans ce réseau chacun reçoit du passé, du milieu matériel et humain, de partout une masse de déterminations qui interdisent de le renfermer en lui-même et s'il est vrai qu'il est un, qu'il est un tel, et non tel autre, au cœur de lui-même, il l'est aussi que, dans l'épanouissement de soi, il devra toujours subir des nécessités extrinsèques de toute nature et, à l'occasion, s'appuyer sur elles pour vaincre des obstacles, venant de son caractère, au profit de la destination qu'il se sera choisie.

Tout ce riche mobilier d'acquêts, en s'ajoutant au caractère nu ou spécifié par la psychodialectique, constitue *la personnalité*. Comme cette personnalité s'est faite par une exigence de ce qui pouvait améliorer le moi, elle doit être dans la mesure où elle s'est constituée, un mixte du caractère et de la valeur. Il n'est pas exact ou au

moins suffisant de dire que le moi *est*, car l'essence de cet être qu'il possède est une visée, de sorte que le moi est à chaque instant de son existence comme suspendu entre ce qu'il vient d'être et ce qu'il commence à devenir. La personnalité n'est pas un état, c'est même plus qu'un vecteur, c'est une action. Au principe et au cœur de cette action est la liberté ; et par suite le caractère est emporté par elle par un mouvement vers la singularité dont l'idiologie ne peut que pressentir des directions ou reconnaître des résultats, si avant soit-elle poussée et doit-elle l'avoir été pour fournir leurs véhicules à la connaissance humaine et à la sympathie.

Enfin si la personnalité tient son titre à notre respect et à notre estime de la valeur dont elle réalise l'actualisation par un individu, elle suppose que celle-ci s'offre indéfiniment au-dessus d'elle comme un foyer indépendant, en soi, de tout ce que les hommes peuvent en recevoir. La personnalité doit donc atteindre à la pointe d'elle-même dans une visée, *la visée de valeur*, qui forme la direction non plus du destin, ni même de la destinée qui résulte du compromis entre nos possibilités et nos souhaits, mais de la destination qui constitue la destinée idéale du moi, dont la destinée réelle n'est qu'une approximation plus ou moins grossière, puisqu'elle est toujours mêlée de fautes et de défauts. La valeur est ce qui comble tous nos manques, dans la mesure où nous savons les combler. Elle est à notre caractère ce qu'un corps glorieux peut être à un corps animal. Elle en réaliserait la perfection, s'il était possible d'informer notre vie indépendamment de tous les obstacles qui constituent les étapes mais aussi les occasions, et souvent les moyens de nos propres recherches.

Entre le caractère et la valeur, le moi, centre éternel de la personnalité, est l'origine des actions qui parviennent, tant bien que mal, à en réaliser le meilleur compromis possible. Dans la recherche de ce compromis, la valeur est pour une part choisie en fonction du caractère ; mais d'autre part le caractère est utilisé, spécifié, orienté, illuminé par la visée de la valeur à laquelle historiquement

et par le décret de sa liberté le moi dévoue sa vie. Qu'il y réussisse plus ou moins, il n'en est pas moins vrai que la destination de son existence, dans la mesure où elle l'inspire, le sauve de la fatalité de son destin, qui résulterait de la passivité de son caractère. C'est retrouver le sentiment, si souvent défendu par la pensée française, suivant lequel ce sont les hommes qui font l'histoire et qui doivent la faire, le regard tourné vers la valeur, si l'on veut que l'humanité s'élève et élève le monde avec elle. Il consiste à reconnaître la réalité du caractère, puisqu'on ne fera rien de précis et de fondé sans cette reconnaissance ; mais il en limite la contrainte, puisque la contrainte que l'homme en reçoit n'a pas de meilleur prix que de provoquer et de servir sa liberté.

La meilleure image que l'on puisse, pour finir, donner de la condition humaine telle qu'elle vient d'être esquissée nous est fournie par la philosophie. Celle-ci commence comme l'expression d'un caractère. On finira, avec les progrès de la caractérologie, par classer les philosophies d'après le caractère de leurs auteurs. Intellectualistes avec les flegmatiques, elles sont vouées avec eux à l'expression abstraite de la réalité, soit qu'elles la cherchent dans une systématisation rationnelle de la nature et de la société, soit qu'elles aboutissent à un rationalisme critique, toujours refoulant le sentiment ou lui substituant un schème intellectuel de lui-même. Déjà, avec certains flegmatiques de conscience plus large, trouvant dans l'ampleur même de leur conscience comme un substitut de l'émotivité et le sentiment de l'unité même de l'esprit au-dessus de toute unité objective, l'intellectualisme s'atténue; mais il manque encore à leur affectivité la force qui les contraindrait de reconnaître l'impétuosité du dynamisme mental. — Quand on passe de ces penseurs froids aux passionnés, les considérations logiques, épistémologiques ou gnoséologiques s'estompent devant les considérations politiques, dont la philosophie devient comme l'armature. De Platon à Hegel et à Comte le souci de l'organisation sociale aboutit à la subordination du moi à l'ordre public. — Au contraire

la conscience du moi devient prédominante quand on arrive aux sentimentaux, qui ont évidemment pour mission de défendre dans le monde la valeur de l'intimité et de la réflexion sur soi. Mais que la secondarité s'atténue : insensiblement l'art et la transformation esthétique des diverses fonctions mentales amène la philosophie vers des expressions d'elles-mêmes, comme celle de Schopenhauer, beaucoup plus voisines de la littérature que de l'objectivité pure.

Admettons ici une inflexion nouvelle et tournons-nous vers les colériques. La philosophie y perd en systématicité ; mais elle y gagne en impatience pratique. Frédéric Rauh condamne la métaphysique et adapte l'action à l'instant présent. L'éternité est sacrifiée au temps : le souci de l'efficacité révèle l'influence de l'activité primaire qui se prolonge, en se refroidissant, des colériques aux sanguins. Avec ceux-ci le périple s'achève ; le scepticisme dissout l'exigence de systématisation au profit des vérités empiriques et séparées de la science la plus expérimentale.

Suit-il de ces considérations qu'il faille réduire toute philosophie à n'être que l'expression esthétique et romanesque du caractère de son auteur ? Évidemment non, car ce serait la destituer de valeur en la livrant à la subjectivité individuelle et la subjectivité ne peut se comprendre que par ses opposés. Toute connaissance est subjective en ce qu'elle exprime le sujet connaissant dans sa structure transcendentale ou psychologique ; mais comme *sujet* ne serait jamais qu'un *flatus vocis*, un mot vide de sens s'il n'était jamais possible à la subjectivité de s'unir à l'une ou l'autre des valeurs, toute connaissance vraie doit être à la fois subjective et objective. C'est ce qui arrive à une philosophie dans la mesure où elle vaut, c'est-à-dire dans la mesure où elle permet à son auteur et à quiconque sympathise avec lui, sans cesser d'être fidèle au caractère d'où elle a surgi, de participer d'une valeur universelle. A la cime où les caractères atteindraient à leur sommet de plénitude et de pureté, ils seraient chacun une expression transparente de l'Esprit universel, ils manifesteraient l'un de ses pouvoirs et par suite se compose-

raient en lui en le faisant rayonner. — Il n'y a donc pas de contradiction nécessaire entre l'originalité personnelle et l'universalité philosophique qui est une universalité concrète, si du moins elles réussissent à se joindre ; et par suite une philosophie peut être l'expression parfaite d'un caractère donné et en même temps une révélation de la Vérité et généralement de la Valeur. En fait le caractère, dans la vie comme dans la philosophie, est toujours là pour fournir les principales directions de l'existence individuelle ; mais du moi seul, de sa liberté, de sa moralité, en définitive de son amour de la valeur dépend l'usage qu'il en fera. Se livre-t-il à son caractère comme à une passion, il trahit la valeur et la manque ; sait-il au contraire atteindre à la valeur singulière, faite de beaucoup d'autres, qui en est la destination, il échappe à la fatalité du destin et il obtient une destinée qui confond l'originalité la plus haute et le désintéressement le plus pur.

III. — EXEMPLE DE PSYCHOGRAPHIE IDIOLOGIQUE : ALFRED DE VIGNY

220. Nous sommes passés progressivement de la caractérologie générale, qui traite des propriétés élémentaires des caractères, à la caractérologie spéciale, qui est l'étude des types-repères, issus de la composition de ces propriétés, puis de celle-ci à la caractérologie sérielle, dont l'objet est la détermination des familles comportant autant de séries homogènes d'individus. Dans les dernières pages nous avons monté les degrés de cette anthropologie de la destinée individuelle qui amène jusqu'à *l'idiologie*, c'est-à-dire à la connaissance de l'individu lui-même, par laquelle la caractérologie au sens étroit s'achève dans la caractérologie au sens large. De cette idiologie nous ne pouvons donner qu'une illustration : elle sera fournie par l'idiographie sommaire d'Alfred de Vigny.

Les œuvres de Vigny et les études littéraires qui l'ont pris pour objet sont assez nombreuses pour documenter un examen assuré. Pour unifier les

références relatives aux travaux historiques sur Vigny, nous limiterons autant que possible nos renvois à l'ouvrage d'Emile LAUVRIÈRE, *Alfred de Vigny, sa vie et son œuvre*, Paris, Armand Colin, 1909.

Pour une bibliographie de et sur Vigny on peut utiliser d'abord celle qui est en tête de l'anthologie de H. LABASTE et R. NICOLLE, *Alfred de Vigny, œuvres choisies* (coll. Ch.-M. Desgranges, Paris, Hatier, 1930) qui renvoie à d'autres.

Pour la psychologie de Marie Dorval et les liaisons féminines de Vigny, il faut lire, de Marie DORVAL, les *Lettres à Alfred de Vigny*, recueillies et publiées par Charles Gaudier (Paris, Gallimard, 1942) et dans ce volume la notice de l'éditeur.

221. I. *Caractère.* — Pour définir le caractère de Vigny nous n'avons qu'à reproduire ici, mais en le précisant et en le justifiant, le diagnostic indiqué dans le classement provisoire des sentimentaux (p. 288) : Vigny est en effet indiscutablement un sentimental, à forte émotivité, sur-inactif, sur-secondaire, à champ de conscience sous-étroit, égocentrique. Il est net comme sentimental en ce sens qu'il se distingue nettement des nerveux, des passionnés et des apathiques. Aussi doit-on le ranger parmi les sentimentaux introversifs ; mais l'analyse de soi reste en lui subordonnée au besoin d'expression et ce besoin d'expression est poétique, parce que son intelligence est peu analytique, ce qui l'exclut de la philosophie et par suite de la réflexion abstraite sur le moi. Aussi peut-on le choisir comme type d'une sous-famille de poètes-philosophes, entre Lucrèce et Mme Ackermann.

Pour autoriser ce diagnostic nous procéderons de la considération des propriétés constitutives à celle des traits du sentimental en général ; puis, après avoir dégagé les plus caractéristiques des réactions psychodialectiques de Vigny sur soi, nous aborderons l'étude de sa personnalité telle qu'elle résulte de la rencontre entre sa nature et son milieu ; enfin nous reconnaîtrons sa visée qui lui fait poursuivre la manifestation affective de la valeur de lui-même. Il ne nous restera, ici et là, qu'à conclure cet examen psychographique en mesurant, autant que possible, jusqu'où la destinée de Vigny a accompli, jusqu'où elle a rétréci sa destination.

222. A) *Propriétés constitutives du caractère de Vigny et leurs manifestations.* — *Émotivité.* Il ne se trouvera sans doute personne pour nier que Vigny ait été doué d'une forte émotivité. Elle se manifeste dès sa plus tendre enfance au collège Hix où il ressent si vivement les plaisanteries, sans doute assez bénignes, de ses camarades, qu'il ne les oubliera jamais et qu'elles sont partout rapportées aux premières pages de ses biographies (LAUVR., p. 13). Il a aimé profondément sa mère, été un mari prévenant, attentif et, sous réserve de sa liaison avec Mme Dorval et de quelques autres aventures rapides, fidèle : il a soigné sa femme avec beaucoup de dévouement. Il s'est engagé avec le même enthousiasme dans l'armée, puis dans le Cénacle et dans l'amitié avec Hugo, puis dans certains mouvements politiques ; sa poésie et sa prose n'expriment guère que des sentiments. Son expression use fréquemment de mots affectivement forts. Ses biographes s'accordent à le trouver émotif : Lauvrière le dit « morbidement sensible » (p. 52), « impressionnable » (p. 65). Enfin Vigny l'avoue lui-même, avec une précision et une force singulières, dans la peinture qu'il fait de lui quand dans *Stello* il peint le poète (p. 136). Lorsqu'il écrit : « Ce qui ne fait qu'effleurer les autres le blesse jusqu'au sang » *(ibid.)*, il manifeste expressément le trait qui constitue l'essence caractérologique de l'émotivité.

Il fallait d'abord reconnaître ce fond tonal puisque tout en procède ; mais il est plus intéressant de voir comment il se spécifie, puisque ces spécifications mêmes indiquent déjà les propriétés avec lesquelles l'émotivité est unie.

Toutes les expressions de l'émotivité de Vigny manifestent l'influence, d'une part de l'inactivité, d'autre part de la secondarité. — L'intervention de l'inactivité, dont nous aurons à constater les effets propres et caractéristiques se reconnaît déjà, au sein même de la vie affective de Vigny, par un caractère de l'émotion qui en fait une émotivité *tombante*. — Cette expression doit être comprise en opposition avec celle d'émotivité *montante*. Chez les actifs-émotifs, et même en tous les hommes au début de la réaction

émotive, on constate que l'énergie qui se décharge dans un mouvement affectif produit sur elle-même un effet d'accélération. La manifestation de l'émotion devient de plus en plus puissante et par suite s'irradie, envahit de plus en plus le corps et l'esprit. L'émotion monte. — Les choses commencent de la même façon chez l'inactif ; mais plus l'inactivité est plus forte, plus l'effet du freinage permanent constitué par l'inactivité est intense, soit pour des raisons de circonstance, soit à cause même de la grandeur propre de l'inactivité jouant le rôle de facteur négatif ; et il en résulte bientôt qu'au lieu de s'accroître, la libération énergétique cesse de s'augmenter, puis brusquement diminue, tombe. L'accès de colère s'anémie, la joie se dissipe, l'enthousiasme tourne court : apparaissent le doute sur la valeur de l'objet visé par l'émotion, la déception, la désillusion. Comme, par un autre effet de l'inactivité sur lequel il a été insisté, la conscience d'une émotion l'emporte chez l'inactif sur l'importance de son déploiement pratique, le sujet éprouvant la chute de l'émotivité en donne presque chaque fois une expression publique ; et l'observateur en est averti.

Vigny nous fournit un exemple privilégié de ce phénomène. Il a une forte émotivité. S'il lui arrive un événement heureux, il l'éprouve intensément. S'il ne lui arrive rien ou presque rien du dehors, il se lance dans la rêverie (L., pp. 42, 89, 178, 314). Dans un cas comme dans l'autre il passe par une phase d'enthousiasme. Mais cette phase est très courte ; et, comme un émotif-primaire il subit bientôt une nette dénivellation du sentiment positif au sentiment négatif ; mais, à l'inverse d'un primaire, il ne va pas renaître en oubliant tout ce processus ; au contraire il conserve le souvenir tenace de ce qui lui paraît rétrospectivement un avortement du bonheur et, cette persistance s'ajoutant au fait que ses émotions joyeuses sont moins nombreuses et moins fortes que ses blessures affectives, il doit déboucher sur le pessimisme.

Ce procès se retrouve chez Vigny sous une forme ramassée et sous une forme déployée. — Très tôt il a éprouvé en raccourci et il a

exprimé ce mode de réaction intime. Ainsi quand il eut revêtu, à seize ans, son uniforme de mousquetaire rouge et qu'il l'eut admiré, la brusque dialectique de la déception subjective le surprend : « Ce n'est que cela ! me dis-je après avoir mis mes épaulettes, ce n'est que cela ! J'ai dit ce mot depuis de toutes choses et je l'ai dit trop tôt. » — Mais étalons cette succession de péripéties affectives sur plusieurs jours ou plusieurs années, nous en retrouvons le dessin dans plusieurs démarches importantes de la vie de Vigny. Il est d'abord plein d'ardeur et d'espoir pour l'armée, pour ses amis romantiques, pour la monarchie, pour la Révolution de 1848 ; puis ces sentiments tombent au premier obstacle et il éprouve une déception nouvelle qui fait corps avec les précédentes. Révélation d'une inactivité sous-jacente et toujours présente qui affecte en premier lieu l'émotivité.

En opposant il y a quelques lignes l'émotivité de Vigny à l'émotivité primaire nous avons déjà indiqué l'influence complémentaire de la secondarité. C'est celle-ci qui, évidemment par son action d'inhibition continue, a marqué cette émotivité de ce caractère éminent de réserve, qui demeure un des traits définitifs de la psychologie de Vigny et qui a été noté par tous ceux qui l'ont approché. Son ami Ratisbonne, qui a connu « le charme et l'abandon spirituel de son intimité », écrit :

« La familiarité avait pour lui quelque chose de trivial et presque d'ignoble par où elle le blessait. » (L., p. 272). Il a « une grande habitude de dompter sa sensibilité » (p. 270). La malveillance fielleuse de Sainte-Beuve en a fait le thème d'un portrait destiné à tourner Vigny en dérision (L., pp. 268, 272).

Comme chez Rousseau le heurt avec les choses et autrui se termine toujours par la dialectique du retour vers soi, non il est vrai pour y trouver des « transports délicieux », mais pour s'y enfermer dans une solitude noble et morose : il appelle ce mouvement « rentrer dans son silencieux travail » (L., p. 144).

Il faut ajouter tout de suite un effet de la secondarité sur lequel nous aurons à revenir, car il est peut-être le trait qui a contribué le

plus efficacement à définir la vocation de Vigny. La forte secondarité, en amenant la confusion de beaucoup d'expériences anciennes, prépare le durcissement de la sensibilité dans un concept, qui tiendra sa puissance à nous conduire des épreuves affectives qui lui servent de sources, mais condensera ultérieurement cette puissance dans sa généralité. Ainsi pour Vigny les souffrances humaines aboutissent à une « majesté », les scènes qui se jouent dans la Nature à une « impassibilité ». C'est assez pour que les émotions qui constituent les sources de la poésie de Vigny finissent par se condenser dans un pessimisme moral, qui est l'essence de la poésie philosophique telle au moins que cette expression convient à des auteurs très émus et très émouvants comme lui. Encore un trait de sentimental : sous le détail des émotions successives d'une vie humaine, c'est le moi perpétuel et même la condition humaine en général qui fait son principal souci.

Inactivité. — Dès l'analyse de l'émotivité de Vigny s'indique à nous l'hypothèse que Vigny est un sentimental. Vérifions-le plus précisément pour les propriétés constitutives autres que l'émotivité.

Trois traits nous serviront ici pour attester l'importance de l'inactivité de Vigny. Le premier est un caractère commun de sa vie et de son œuvre. C'est le manque de facilité. Il produit peu et peu d'années. Tandis que l' « inspiration », c'est-à-dire la rapidité et l'abondance des images et de l'expression, appartient en commun aux trois autres romantiques, Musset, Lamartine, Hugo, tous trois primaires, les deux derniers plus ou moins actifs, Vigny fait parmi eux figure de poète peu doué, à qui il est difficile d'écrire. L'éclosion de son génie fut pénible (L., pp. 68, 82). Il fait beaucoup d'essais vains, laisse des gaucheries dans ses poèmes. Plusieurs critiques disent « manque de souffle » (L., p. 91). Dans la dernière partie de sa vie, quelques pièces, les *Destinées*, ont été le seul fruit de sa longue retraite.

Ce « manque de souffle » est à rapprocher du « manque d'élan » qui lui interdit la ferveur religieuse. Il n'a pas la foi qui balaie les objections. C'est le cœur du croyant qui fournit son feu à la

croyance : celui de Vigny reste impuissant et son émotivité retombe sur elle-même. En réalité il n'est guère sensible à des raisons métaphysiques ; il n'a pas à faire contre le catholicisme d'objections politiques, il pourrait être catholique comme l'a souhaité sa mère, il le redevient dans les deuils, même par traditionalisme il voudrait l'être. C'est seule son impuissance à se faire soulever par la foi qui le laisse retomber dans le doute et le désespoir. L'inactivité ici explique tout.

Un troisième trait, annexe des précédents, montre la liaison de l'inactivité et de la secondarité : c'est la sédentarité. Par la suggestion du nerveux que tout sentimental enveloppe en lui-même pour le refouler, Vigny *aurait* volontiers voyagé : il rêva toute sa vie du lac de Genève, de l'Italie, il a revendiqué « le droit de voir et d'adorer la nature dans les belles contrées de la terre » (L., p. 219, note). En fait il ne l'a pu, et même il ne l'aurait sans doute pas fait s'il avait eu plus de fortune, car il ne s'est jamais félicité d'avoir à courir la France quand il était officier, il n'a pas non plus profité de toutes les occasions qu'il aurait pu avoir de voyager, enfin il a fini par s'enfermer jusqu'à sa mort dans la solitude. Vigny a été un sédentaire qui a rêvé le mouvement comme il a rêvé toute action.

Ces traits dont nous poursuivons les effets en considérant le caractère total suffisent à appuyer l'hypothèse que l'inactivité de Vigny a été très accentuée. C'est elle qui a marqué sa vie d'un caractère de fatalité ; c'est ce caractère de fatalité qui s'est exprimé dans sa conception poétique du monde. En présence du mal, ne rien dire, ne rien faire ; ne même pas pleurer. Le sage est semblable au loup qui va être abattu. La conscience renonce à tous ses pouvoirs d'action ; il lui suffit d'être un reflet désespéré du malheur humain. L'inactivité prévaut sur le caractère total de l'homme et l'affectivité ne sert plus qu'à en alimenter la conscience douloureuse, la secondarité à inhiber les protestations.

Secondarité. — Quand dans le *Journal,* Vigny parle de « son extrême sensibilité refoulée dès l'enfance » (L., p. 269), ce qu'il fait

là c'est moins le procès de sa mère et du lycée que l'aveu de la secondarité dont nous avons déjà marqué l'influence sur son émotivité. Non seulement il lui doit cette réserve de « gentilhomme » qui a été trop sensible à tous ; mais la dignité et l'honnêteté de sa vie, que n'a troublée que l'aventure avec Marie Dorval, en ont été les témoignages indiscutables pour tous ; et cette aventure n'est pas là pour prouver qu'il était peu secondaire, mais seulement que la secondarité était en lui menacée par l'émotivité et en plus par la sexualité et desservie par l'inactivité.

C'est sa secondarité qu'il révèle quand il dit que la politesse « est une bonne défense » (L., p. 271), quand il admire les Anglais de cacher les mouvements de leur sensibilité (L., p. 270), quand il s'interdit d'emprunter à des camarades ou à de proches parents (L., p. 213, n. 3). Une expression de Vigny est encore ici remarquable parce qu'elle contient la reconnaissance expresse de sa secondarité comme s'il en avait connu la définition caractérologique : c'est celle qu'il emploie quand il fait dire par Stello au Dr Noir « ... Vous lui auriez ainsi fait perdre en une heure toute la dignité de sa vie. » On ne peut mieux opposer que par cette expression, à la primarité dont le propre est de morceler le temps en instants successifs et indépendants dont chacun nie tous les autres, la secondarité suivant laquelle la multiplicité indéfinie des instants est inséparable de chacun de ceux qui la constituent parce que chacun est l'expression de tous. Dès qu'un instant équivaut à chacun des autres, un instant d'indignité, ou l'indignité d'un instant, les discrédite tous.

La secondarité de Vigny se manifeste par son souci de fidélité. A travers le temps, ses impressions d'enfance, ses ambitions déçues, ses amitiés de jeunesse passent, mais en laissant en lui une longue traîne d'émotions et de réflexions qui lui fournissent les données de ses poèmes et de ses romans et se retrouvent dans les *Notes* dont Ratisbonne a fait son *Journal*. Il est, comme il convient à un sentimental, très attaché au passé, peu soucieux de l'avenir, n'en atten-

dant ni le changement de la condition humaine, ni l'élévation de l'ordre social. Dans la *Maison du Berger* il manifeste son peu d'intérêt pour les applications de la science, son profond sentiment de l'invariabilité du rapport entre l'homme et la nature. Peu à peu, par l'effet de la pesée du passé sur lui, il se livre à ses habitudes, fuit les fréquentations qui les troubleraient ou les renouvelleraient, se contentant d'être fidèle au souvenir de sa mère, au soin de sa femme malade, à la lecture solitaire, au travail nocturne, soit à Paris, soit dans sa gentilhommière de Charente.

— Ramassons ces considérations relatives aux propriétés constitutives du caractère de Vigny, examinées, soit en elles-mêmes, soit dans leur influence mutuelle. Vigny doit nous apparaître comme un EnAS, sur-émotif, sur-secondaire, mais sur-inactif, c'est-à-dire en somme comme un sentimental accusé, formé de propriétés extrêmes, destiné à une personnalité contrastée et éloignée de la moyenne.

223. B) *Propriétés syncrétiques du caractère de Vigny considéré dans ses propriétés constitutives.* — Si l'hypothèse qui vient d'être énoncée est exacte, la conclusion découlant de la considération des manifestations engendrées par les éléments constitutifs du caractère de Vigny doit coïncider avec celle des effets de son caractère total. Cette vérification peut être fournie avec netteté. La vie et les œuvres de Vigny permettent de constater qu'il a possédé la masse des propriétés typiques du sentimental. Nous en donnons les principaux exemples.

a) *Vulnérabilité.* — Vigny est extrêmement émotif, mais il n'est pas douteux qu'il l'est beaucoup plus aux émotions douloureuses qu'aux autres :

« Bref, profondément blessé, mais trop fier pour me plaindre, a été l'épigraphe de toute ma vie » (L., p. 270).

Il est blessé enfant par ses camarades de collège ; comme Vauvenargues il réagit assez mal à ses camarades de régiment. Dans le

Cénacle il supporte avec peine et finit par fuir la cohue assez mêlée qui entoure Hugo aux alentours de la première d'*Hernani ;* il n'aime pas le monde ; il ressent vivement le discours par lequel Molé le reçoit à l'Académie.

Cette vulnérabilité ininterrompue lui fait identifier vie et douleur :

« ... Le mal de vivre est aussi durable, aussi complexe, aussi universel que la vie même » (L., p. 290).

Il retrouve dans cette expérience continue la thèse schopenhauerienne suivant laquelle c'est la douleur qui est positive. Il se sent un prisonnier qui ne connaît que sa condamnation et son abandon. Sous cette sensibilité à la douleur se sent directement l'inactivité, car ce qui provoque la révolte de Vigny, ce n'est pas l'acuité de la souffrance, c'est pour ainsi dire son poids. Il recourt volontiers à l'image de Sisyphe : elle signifie à la fois que la douleur humaine est sans remède et que le propre de cette douleur c'est d'être pénible, d'exiger de Vigny et de tous les hommes, qu'il conçoit inexactement à son image, l'effort qu'il faut pour la soulever. Ce pessimiste n'a pas eu la vie objectivement difficile ; mais son inactivité la lui faisait sentir telle. Le mal pour lui, c'est le travail forcé.

A un sentiment désespéré de la souffrance on peut réagir très diversement et même il y a autant de manières de réagir qu'il y a d'hommes. Celle de Vigny s'explique caractérologiquement de la façon la plus claire. D'abord ce n'est pas une réaction qui ne concernerait que lui. Sa secondarité intervient ici pour le faire réagir philosophiquement, universellement. Dans la douleur il ne voit pas son sort personnel. Même il est ici beaucoup plus détaché des modalités de son propre cas que par exemple Leopardi. Ce qu'il déplore, c'est le sort de l'homme en général ; et par l'effet de cette universalisation il est détourné de la plainte sur soi vers la pitié pour tous. Ici encore le rapprochement avec un autre émotif-inactif s'impose : comme à Schopenhauer la pitié paraît à Vigny constituer l'essence

de la morale humaine ; mais, plus secondaire que Schopenhauer, il devait y ajouter sous le nom de l'honneur, très proche du devoir, la considération impérative d'une règle à laquelle Schopenhauer répugnait.

La secondarité exerce une autre influence sur la métamorphose de la vulnérabilité dans l'âme de Vigny. En tant qu'un homme ressent une souffrance et qu'il rapporte cette souffrance à l'action d'un autre esprit, il est invité à émettre des blâmes. En effet Vigny ne manque pas de blâmer. Mais la secondarité l'a déjà amené à universaliser le sentiment de sa peine dans la peine humaine, dont il fait l'objet d'une pitié métaphysique ; elle doit l'entraîner parallèlement à concentrer le blâme dans une source universelle du mal. Il en résulte deux mouvements. D'une part Vigny dissout la responsabilité humaine à l'origine du mal causé par l'action de l'homme : comme le capitaine Renaud à l'enfant qui l'a blessé à mort, Vigny pardonne aux « méchants » en les confondant dans l'infortune humaine ; d'autre part concentrant en Dieu la causalité universelle il lui demande compte du mal et alterne l'imprécation avec l'élévation.

b) *Repli sur soi.* — En tout cela c'est l'homme et l'homme seulement qui l'intéresse, mais l'homme tel qu'il se sent lui-même. Il faut donc que Vigny soit un introversif. La plus grande partie de sa vie se passe dans la méditation de lui-même. Il n'a pas rédigé en propres termes de Journal intime ; mais on a trouvé dans ses notes de quoi en publier un. S'il n'en a pas eu plus de souci, c'est que sa visée dominante est plus que la constatation de lui-même, c'en est l'expression poétique.

De cette introversion il avoue d'abord l'effet pratique : elle le détourne de toute attention au monde extérieur : « La voix de ma pensée, écrit-il, se fait entendre si haut que le bruit extérieur ne l'étouffe pas ; le travail de mon âme parle fort et toujours » (*Journ.*, p. 201). Dumas, Sainte-Beuve notent qu'il ne « touchait à la terre que par nécessité » et « qu'il ignorait les choses de la rue » (L., p. 314,

n. 3). Lui-même parle à plusieurs reprises du « somnambulisme » où le jetaient et le maintenaient son imagination et sa rêverie.

L'objet de cette méditation intime du moi est le moi lui-même : nous retrouvons ici le trait peut-être le plus profond de la vie des sentimentaux, ce qu'on peut appeler l'attachement, l'*adhérence du moi à lui-même*. Je suis « toujours, avoue Vigny dans son *Journal*, en conversation avec moi-même ». Souvent même il lui arrive, pendant qu'il s'entretient avec d'autres, d'être absent de cet entretien et de poursuivre, en émettant des paroles oiseuses, son rêve intérieur. Sous cent formes différentes c'est lui-même, ses émotions, ses aspects, ses aspirations qu'il répand à travers ses romans et ses poèmes. De Chatterton au capitaine Renaud, de Moïse à Samson, c'est de lui-même qu'il parle ou lui-même qu'il chante. Il a été incapable de sortir de soi-même pour trouver l'oubli de soi en autre chose ou pour s'identifier avec qui que ce soit d'autre. « Je suis fatigué de moi à en mourir » (L., p. 322, note).

Cette introversion est restée une aperception massive du moi et de tout son contenu. Nous aurons à voir que Vigny n'a pas été philosophe et pourquoi il ne l'a pas été. L'introversion ne peut donc avoir eu sur lui l'effet de produire une analyse abstraite du moi comme elle l'a produit chez le sentimental Biran et même chez l'autre sentimental Amiel. Vigny n'entreprend jamais de discerner le moi pur de ses déterminations pour en reconnaître la constitution. Quand il se replie sur lui-même, c'est sur son moi plein, afin d'en éprouver le pathétique.

A ce moi ainsi rempli de toutes ses affections il donne suivant les circonstances bien des noms : il l'appelle imagination, pensée ; de tous ces noms celui qui convient le mieux est le terme privilégié par Vigny lui-même, celui de rêve ou plutôt de *rêverie* (cf. réf. dans L., pp. 42, 89, 178, 314). C'est la rêverie qui remplit la meilleure partie de sa vie ; elle est un mélange indiscernable d'émotions, d'images et de réflexions, d'inspiration et de travail. L'inactivité du poète le fait se complaire à la rêverie parce que c'est une oisiveté ;

mais comme cette oisiveté s'accompagne d'une vie variée, il réclame pour elle le beau nom de travail, qui est vérifié par les quelques vers qu'il en fait émaner. Il l'a dit dans son discours à l'Académie : « Le travail du poète, c'est la rêverie. »

La caractérologie peut rendre la critique littéraire plus sûre. Brunetière a écrit : « On naît pessimiste, on ne le devient pas. » Il a raison en ce sens que le pessimisme est une relation entre le milieu et le caractère de l'individu et que, dans la mesure où il implique le caractère, il n'est pas acquis. C'est le cas de Vigny : sa mélancolie était prédéterminée à la fois par son essence de sentimental et, nous ajouterons, son médiocre pouvoir d'analyse intellectuelle. — Mais, objectera-t-on, cela n'est pas vrai pour tous les caractères, car un autre homme, moins disposé au pessimisme, peut y être amené par des expériences particulièrement cruelles. Oui, mais il sera encore vrai alors que la manière dont il sera pessimiste dépendra de son caractère, vrai aussi que, si par pessimisme on entend de préférence un pessimisme affectif, métaphysique, senti à la façon de Vigny, on pourra dire qu'il est congénital. — Même dans ce cas l'assignation d'une condition caractérologique ne permet pas de ne pas tenir compte de l'influence du temps. Ce n'est pas tout de suite au premier âge, sinon sous une forme atténuée, que le pessimiste de nature éprouve et manifeste son pessimisme. Vigny, Biran ont connu dans leur jeunesse de « bons moments », de l'ardeur, de l'enthousiasme ; mais cet essor devait être assez court, même si, comme il est arrivé aux deux, le cours ultérieur des événements ne devait pas leur être défavorable. Dès lors il est indiscutable que, s'ils sont devenus pessimistes, c'est principalement en raison d'une détermination congénitale d'eux-mêmes, qui était l'association de l'inactivité et de la secondarité à l'émotivité.

De même Vigny a pensé à lui-même en faisant dire à Chatterton : « En toi le rêve a tué l'action ! » Diagnostic insuffisamment exact. Il est vrai que Vigny s'est absorbé dans le rêve, mais le rêve n'a rien tué en lui, parce que cette prédominance du rêve présuppo-

sait déjà qu'il n'avait aucun don pour l'action. Il a senti assez vite, puis il a avoué qu'il s'était trompé sur lui-même en désirant la carrière militaire (L., pp. 25-30) :

« Ce ne fut que très tard que je m'aperçus que mes services n'étaient qu'une longue méprise et que j'avais porté dans une vie active une nature contemplative » (*Serv. Gr. mil.*, p. 16).

Ce qui s'est passé est caractérologiquement très clair : comme à tout sentimental son besoin de grandeur, uni à l'influence de son milieu d'enfance, lui a fait ressentir le besoin de la gloire militaire ; mais cette impression était toute poétique et devait le rester, car par nature il était profondément inactif. Le rapprochement avec Vauvenargues est ici frappant : ils n'ont jamais sympathisé l'un ni l'autre « avec les jeunes officiers ».

c) *Goût de la solitude.* — Aucun goût ne se constate plus régulièrement chez les sentimentaux purs que l'amour de la solitude. Ils s'y retrouvent ; ils y sont protégés contre les blessures d'autrui ; ils y jouissent d'eux-mêmes et du cours puissant de leur vie intérieure. Ce serait un argument grave contre le diagnostic suivant lequel Vigny est un sentimental s'il n'aimait pas la solitude. — En fait les témoignages sont aussi nets qu'on peut le désirer. Il a exprimé en vers et en prose son attachement pour la vie solitaire ; il a fini par s'y réfugier. Il y trouve à la fois la fatalité et le repos. La solitude dans le génie *(Moïse)*, la solitude dans la pitié *(Éloa)*, la solitude dans l'amour *(Samson)*, la solitude dans le bonheur *(La Maison du Berger)*, comme la solitude dans le malheur *(La Mort du Loup)*, bref partout et toujours l'immense et cruelle solitude, aussi cruelle qu'héroïque, voilà, conclut Lauvrière d'après Bourget, Vigny d'après son œuvre. Mais trouverait-il si grande la solitude s'il ne la rencontrait et même ne la cherchait à chaque instant dans la vie. Il exprime vivement dans *Stello* (L., pp. 144-5) combien le social, la tyrannie des autres lui répugne. « En vérité je vous le dis, l'homme a rarement tort et l'ordre social toujours. » Son besoin d'indépen-

dance est farouche : il lui a rendu l'armée insupportable, il l'écarte des couvents et des associations, il l'empêche d'adhérer à un parti, il le détourne même de la vie mondaine : « Quand le soir on revient du monde des salons, on s'étonne d'avoir changé son caractère et de s'être renié dix fois soi-même » (L., pp. 264-5).

Ce fut ce goût pour la solitude qui l'a amené au Maine-Giraud. Il y eut d'abord entre la campagne et lui comme des fiançailles ; il était venu à la nature avec l'aimable illusion d'y trouver un refuge. En fait il y trouva surtout l'ennui, et à cette occasion nous retrouvons en Vigny cette profonde disposition à l'ennui qui révèle tous les sentimentaux. Les autres hommes connaissent l'ennui ; les sanguins s'ennuient dès que les contacts avec les autres leur manquent. Rares sont parmi eux les hommes chez qui l'ennui s'établisse d'une manière durable et profonde parce que leurs intérêts se sont usés et que la dissolution des désirs les livre sans remède à leur inactivité. Vigny a sa place parmi ces victimes de l'ennui congénital ; il en a donné quelques expressions qui sont parmi les plus frappantes : « ... L'ennui est la grande maladie de la vie ;-on ne cesse de maudire sa brièveté et toujours elle est trop longue puisqu'on ne sait qu'en faire. « Qu'est-ce que l'homme ? Un être créé pour vivre d'ennui et mourir d'ennui un beau jour » (L., p. 266).

Cette propension à l'ennui manifeste le concours de deux traits, l'un foncier, l'autre dérivé du caractère de Vigny. Le premier est toujours l'inactivité, le second est l'ascétisme propre aux sentimentaux par lequel ils se distinguent nettement de leurs voisins, les nerveux. Cet ascétisme a une nature propre qu'il faut préciser et il est curieusement compatible avec un laisser-aller de fond. Il ne manifeste pas un effort sur soi, une victoire sur une tentation. Au contraire il est immédiatement congénital, naturel ; c'est une impuissance, l'inaptitude aux jouissances sensibles. Les sentimentaux ne sont pas doués pour le plaisir. Leur gourmandise est médiocre : ils ne se soucient guère de chercher un bon repas. Leur sexualité est faible ou ses manifestations sont inhibées par la

paresse, la timidité, le respect d'autrui, la méfiance, la dignité, le sens de la loi. Les plaisirs sociaux ne les attirent pas ou même ils y répugnent, soit parce qu'ils détestent les formalités, soit parce que la mondanité ne leur agrée guère. Beaucoup moins sensibles que les nerveux aux sollicitations de l'instant, ils se rapprochent, par l'influence de la secondarité et certains effets de l'inactivité, des apathiques et des flegmatiques entre lesquels ils paraissent souvent des intermédiaires. — C'est ce que vérifient pour Vigny les confessions sur lui-même. Il est « né sérieux jusqu'à la tristesse » (L., p. 263). A qui lui conseillait de se distraire, il répond :

« Vous me parlez de distractions, je n'en ai pas ; et quand je rencontre ce qu'on nomme de ce nom, j'avoue que mon âme absorbée ne les voit et ne les entend qu'avec peine » (*Corresp.*, p. 234). Voyager même, ce qu'il a désiré et rêvé, lui demande bientôt trop d'effort : « Voyager, dites-vous ? Que signifie le voyage ? Quand même je serais transporté tout à coup à l'île d'Hong-Kong ou à Grenade, que ferais-je ? Un coup d'œil me révélerait tout le pays, un coup de crayon m'en conserverait l'aspect. Puis ce moment passé je reprendrais mes rêves de philosophie, mes extases de poésie, mes songes de métaphysique » (*Journal*, p. 288).

On voit dans ce texte comment, en cédant à la pression sourde et constante de l'inactivité, Vigny finit comme trop de sentimentaux par se livrer à la dialectique dissolvante dont la conclusion est : A quoi bon ? Comment n'eût-il pas fini par se noyer dans l'ennui ? « La vie me lasse et ne me donne de plaisir nulle part » (*Journal*, p. 147). La solitude a fini par dévaster Vigny.

d) *Contradictions intérieures et indécision.* — On peut présumer que ce besoin de solitude manifeste, pour une part au moins, un besoin de repos. Non seulement tout est obstacle pour un inactif et la lutte indéfiniment renouvelée le fatigue, mais la conscience ne doit pas cesser d'être agitée quand elle vit dans une condition antinomique qui procède de sa constitution propre. Personne n'a été plus ordinairement déchiré de contradictions que Vigny. Il regrette que la noblesse ait perdu son éminente situation d'antan, mais il boude à la monarchie, même quand celle-ci l'invite, et il se tient à

l'écart des nobles en place ; il entre impatiemment à l'armée, mais c'est pour y découvrir son esprit d'indépendance et y faire des vers ; il se croit légitimiste, mais il est libéral en religion et en art, tout en détestant ceux qui font par scepticisme profession d'irréligion. Il adhère à la révolution de 1848, mais l'égalité politique lui fait horreur (cf. textes chez L., p. 249, n. 2 ; p. 305, n. 2). La même année 1843, il défend la civilisation urbaine et propriétaire dans *La Sauvage* et célèbre la spontanéité anarchique dans *La Mort du Loup*.

Cette inconsistance intime, qui s'explique parfaitement par la divergence des propriétés constitutives de son caractère, dont chacune est poussée à un haut degré, devait produire une sorte d'éclatement de sa nature, un dédoublement esthétique, qui s'est révélé dans l'opposition entre les personnages de ses œuvres. Le diagnostic qui fait de Vigny un sentimental trouve une vérification qui n'est pas négligeable dans le fait fréquent que les personnages de ses écrits et certains actes de sa vie incarnent, souvent en les dissociant, le nerveux et le flegmatique dont le caractère sentimental se présente comme la composition. Le nerveux, c'est Stello, ou Chatterton, l'admirateur de Byron, et aussi l'amant de Marie Dorval, bref le poète ; le flegmatique, c'est le Dr Noir, le Quaker, l'amiral Collingwood, l'Anglais idéal admiré par Vigny, même le capitaine Renaud ; c'est ici et partout le moraliste digne et sévère, honni dans un vers du nerveux large Francis Jammes.

La contradiction intérieure dans l'action quotidienne, c'est l'*indécision*, une des propriétés caractéristiques des sentimentaux. Vigny n'y échappe pas. Ses contemporains signalent les hésitations par lesquelles il compromettait le lancement de ses œuvres théâtrales ou poétiques. Arsène Houssaye, pour la reprise d'*Othello* et pour la représentation de *Chatterton*, s'irritait de son indécision. Par une appréhension qui touchait à la résignation présomptive, il refusa *Chatterton* à la Gaieté, *Othello* à l'Ambigu (L., p. 250). A l'égard de Louis-Philippe et de Napoléon III il fait un pas en avant,

deux en arrière. Il n'est constant qu'en amitié, hardi que pour servir autrui (L., pp. 254-8).

Dans cette indécision se révèle comme toujours un *défaut de confiance en soi*, qui est ordinaire chez les sentimentaux, avoué chez Vigny. Parmi toutes les expressions qu'il donne de sa faiblesse intérieure, la plus intéressante est son besoin de l'approbation des autres. On lit dans son *Journal* (publ. par Ratisbonne, Paris, Delagrave, 1926, p. 30) :

« La réputation n'a qu'une bonne chose, c'est qu'elle permet d'avoir confiance en soi et dire hautement sa pensée entière. » Il écrit de même candidement à Lamartine qui le félicitait : « Je ne puis trop vous remercier de m'avoir laissé suivre la trace de vos émotions ; j'ai besoin d'être raffermi pour croire en moi-même » (*Corresp.*, p. 10).

Ces textes sont de ceux qui font le mieux pénétrer dans la sensibilité du sentimental en général et de Vigny en particulier. Ce qui compte pour le sentimental, c'est le moi ; mais à cause de l'inactivité ce moi est faible, sans vigueur, incertain de lui-même. Ce ne peut donc être que dans le témoignage d'autrui qu'il trouve l'importance, l'estime, bref la valeur de soi. Comme le nerveux, par la vanité, se reflète dans la belle image qu'à l'occasion l'évaluation d'un autre lui donne de lui-même, au point qu'il cherche à la provoquer, le sentimental cherche à recueillir un jugement favorable d'autrui sur quelqu'une de ses expressions pour y trouver le témoignage objectif de sa propre valeur. Mais la méthode ne lui réussit guère, car d'abord l'effet de ce témoignage s'use ; de plus, à cause de sa vulnérabilité, il souffre plus des réserves faites sur lui que de l'admiration qui lui est accordée ; enfin il se demande bientôt si celui dont le jugement l'a réconforté était bon juge et notamment compétent pour juger. Tout cela renouvelle une petite fièvre où se retrouve cet aller et retour qui alternativement entraîne le sentimental à sortir de la solitude, puis le force à y rentrer.

e) *Manque d'esprit pratique.* — S'il y a une propriété qui révèle un sentimental, c'est celle par laquelle il s'oppose le plus nettement

à un sanguin, le défaut d'esprit pratique. Si Vigny est un sentimental typique, il doit manquer d'esprit pratique au plus haut degré, être maladroit dans les affaires d'argent, dans les rapports avec autrui, dans la conduite sociale de la vie. Malheureusement en effet pour Vigny, sa vie a toujours témoigné de sa maladresse pratique de manière à ne permettre le doute à aucun observateur. Sa mère, sans doute une EAS dont il parle comme on parle d'un magistrat (L., p. 4, n. 2), envers qui il a toujours été très docile, veut lui faire faire un mariage qui renfloue la fortune familiale : elle écarte Delphine Gay et fait épouser à son fils Lydia Bunbury sur la réputation de sa fortune paternelle ; mais ni la mère ni le fils ne se sont préoccupés de faire assurer l'avenir de la jeune femme par son père de sorte que le mariage dont on voulait faire une bonne affaire s'est révélé une mauvaise. Si les choses se sont moralement arrangées, c'est par la vertu de Vigny qui s'est toujours affectueusement dévoué à sa femme, devenue bientôt laide, impotente et malade.

Noble et monarchiste il eût dû être en faveur à la cour : il n'avait aucun des défauts du courtisan, maladroit par esprit d'indépendance, refusant de solliciter sinon pour autrui. — Le monde devait bien l'accueillir à cause de son nom et de son talent et il l'a bien accueilli : mais lui ne l'aime pas et s'en écarte peu à peu. Comment comprendre alors qu'il ait sollicité une fonction diplomatique ? — Enfin il n'a jamais pu approcher d'Hugo dans l'art de se faire connaître et valoir par la réclame littéraire et publicitaire. Vigny écrit dans son *Journal* :

« Vile publicité ! toi qui n'es qu'un pilori où les profanes passions viennent nous souffleter » ai-je dit dans *Chatterton*. Les auteurs s'en occupent trop. L'un court après les articles de journaux ; l'autre après les opinions de salon qu'il cherche à former. Peines perdues ! » (*Journ.*, p. 193).

Il avait conscience et fierté de sa maladresse à brusquer l'opinion pour lui imposer son nom ; mais cette conscience l'amenait à une dialectique dont l'expression est un document important sur son caractère, car elle constitue un des moments les plus intéres-

sants de la psychodialectique de Vigny, c'est-à-dire de sa réaction sur lui-même. Elle se trouve dans son *Journal* non loin (p. 185) du passage qui vient d'être cité : « Il ne faut désirer la popularité que dans la postérité et non dans le temps présent. » Ce texte est au carrefour d'une variété très grande de tendances dont on marque l'essentiel en disant qu'il spécifie sous la forme d'un appel à l'avenir lointain, *post mortem*, que tous, inactifs ou actifs, ne peuvent qu'espérer, l'ambition aspiratrice que nous allons avoir bientôt à considérer.

f) *Mélancolie.* — L'humeur dans laquelle ces traits de caractère doivent venir converger est la mélancolie. Faut-il aligner des textes du *Journal*, de la *Correspondance* ou des œuvres de Vigny pour avérer qu'il est un mélancolique ? Nous en avons déjà rencontré plusieurs : un les résume tous : « Ma tristesse née avec moi » (*Corresp.*, p. 45). De sa vulnérabilité, de l'expérience quotidienne de la peine que lui coûte toute action imposée à son inactivité, de son impuissance philosophique à l'analyse, dont nous aurons à marquer l'importance, de l'échec métaphysique de sa pensée doit résulter sa disposition à ne voir et surtout à ne retenir que les aspects négatifs de l'expérience. A l'inverse de ce qu'exige le salut d'une âme, la valeur positive n'est pour lui que la médiation de la valeur négative. De tout bien il ne voit que les limites ou les contraires et il est naturel qu'il lui paraisse en définitive une perfidie de Dieu.

L'essence de cette mélancolie, dont l'expression intellectuelle, au reste peu élaborée par lui, est le pessimisme, trouve sa plus pure expression dans l'attitude du poète à l'égard de la religion. En gros on est antireligieux pour deux raisons bien différentes et même opposées. Ce peut être, comme beaucoup de sanguins, par défaut d'affectivité et d'aptitude à la systématisation : on est alors antireligieux, et plus précisément non-religieux, par impuissance à sympathiser avec les sentiments qui se composent dans le besoin de Dieu. Mais ce peut être au contraire parce que, soit pour des raisons tenant à la structure d'une confession, soit par un défaut de sou-

plesse du sujet, le plus souvent pour les deux causes qui en définitive n'en font qu'une puisque sujet et objet s'unifient à leur rencontre, les formes sous lesquelles la religion s'offre aux exigences religieuses d'un sujet les heurtent, au lieu de les satisfaire. Ce cas, nous l'avons vu, est fréquent chez les sentimentaux. Vigny n'échappe pas à la règle. Il semble avoir tout ce qu'il faut pour être religieux. Il a été élevé par sa mère, qui a exercé sur lui une grande influence, dans la religion catholique. Ses idées sociales sont d'abord traditionalistes. Chaque fois qu'une souffrance grave l'ébranle, par exemple à la mort de sa mère, il retrouve la prière, parle un langage chrétien. Ses préoccupations les plus profondes sont métaphysiques et affectives, donc religieuses. Et pourtant il ne croit pas et proclame son impuissance à croire. Sa piété prend dans ses poèmes la forme négative de l'imprécation. Va-t-il donc s'associer aux sceptiques ? Non, il déteste les hommes irréligieux par indifférence. S'il est un sceptique lui-même, son scepticisme est le contraire d'un scepticisme léger, c'est un scepticisme angoissé.

Ainsi Vigny vérifie ce trait des sentimentaux les plus typiques qu'ils *unissent la disposition au sentiment religieux à l'impuissance à s'intégrer dans une confession.* On peut y voir, par l'analyse même du caractère de Vigny, l'effet d'une opposition entre l'émotivité secondaire, qui favorise l'affectivité systématique, métaphysique et religieuse chez les sentimentaux comme chez les passionnés, et l'inactivité, qui interrompt l'élan intérieur et renverse l'influence de la secondarité en en faisant la condition d'une réflexion condamnée à devenir critique par la chute de l'émotion. La foi de Vigny, comme ses autres sentiments, s'enflamme pour retomber et sa religiosité finit par s'achever dans l'inconséquence de maudire Dieu au moment où l'on nie son existence.

g) *Honnêteté.* — Comme chez beaucoup de flegmatiques que leur froideur détourne de l'esprit religieux, ce que la religion laisse et doit laisser à sa place dans l'âme de Vigny, c'est la morale. Il écrit : « La morale, c'est l'axe du monde, c'est la sève de la terre,

c'est l'élixir de la vie des hommes » (L., p. 23). — Le premier témoignage de cette réduction se trouve dans l'ordre théorique. L'honneur a pour Vigny une valeur comparable à celle du devoir et il rapproche souvent les deux mots. Mais on comprend caractérologiquement qu'il préfère l'honneur. Le devoir est un terme abstrait mieux fait pour un flegmatique philosophe qui s'est proposé de dégager l'essence universellement valable de la moralité. Charge-t-on le devoir d'émotion, le relie-t-on aux groupes concrets, l'armée, la noblesse, le mariage, il devient l'honneur. Si l'honneur est, comme le pense Vigny, la poésie du devoir, il est le devoir tel qu'il doit apparaître à un poète. De ce point de vue *Servitude et grandeur militaires* est l'expression maîtresse de l'essence morale de la sensibilité de Vigny.

Mais la morale n'a pas seulement pour le sincère Vigny un intérêt théorique, car, faute de disposition pour la réflexion analytique, il est malgré son inactivité tout autre chose qu'un spéculatif. Aussi la morale fournit-elle à sa vie entière le soutien d'une dignité q ui ne se dément pas, ou guère puisque après tout tout homme est faillible, d'une extrémité de sa vie à l'autre. Cette dignité est de forme et de fond. C'est le débraillé des amis de Hugo qui semble, après la première d'*Hernani*, l'avoir écarté du Cénacle. Sous la réserve de l'entraînement qui l'a brusquement jeté dans les bras de Marie Dorval, il a pris soin d'éviter dans sa propre vie tout ce qui ressemblait à du désordre. A l'égard de ses parents il fut le fils le plus déférent et le plus aimant ; envers sa femme il a été l'époux le plus dévoué. Il a été fidèle, au moins de cœur, à ses amis, même à ceux qui, comme Hugo et Sainte-Beuve, n'ont pas toujours été aussi délicats envers lui. A l'égard des Chatterton français de son temps il a été, malgré son inactivité, le protecteur le plus discret et le plus bienfaisant, sollicitant instamment pour les autres, bien qu'il n'ait jamais sollicité pour lui-même. Il n'a intrigué, ni pour l'argent, ni pour les places, ni pour la gloire, et il a consacré son art et son âme aux sentiments et aux méditations les plus nobles auxquels on puisse se vouer.

H. de Lagardie a exprimé le jugement unanime en écrivant de sa vie : « Nulle bassesse, nulle petitesse, nulle intrigue ne l'a ternie ; ni pour la fortune, ni pour le succès, Alfred de Vigny ne s'est abaissé ; fier — orgueilleux si l'on veut —, il a toujours eu ce respect de soi-même, cette crainte de déchoir qui distingue les stoïciens. C'est une de nos gloires littéraires les plus pures » (L., p. 372, n. 2).

h) *Ambition aspiratrice.* — Nous pourrions allonger cette liste de propriétés dont la possession par Vigny vérifie sa qualification de sentimental ; nous allons la clore en montrant au centre de son caractère ce que, pour opposer les sentimentaux aux passionnés, nous avons appelé l'ambition aspiratrice. En conformité avec ce que nous avons vu, celle-ci consiste essentiellement dans la rencontre et le conflit dans une même conscience d'une exigence idéale, définie par des fins élevées, animée par une forte énergie affective, et d'une impuissance, déterminée par l'inactivité, à réaliser les fins conçues dans le domaine empirique. Chez un passionné l'idéal nettement représenté et intensément désiré entraîne l'action ; chez un sentimental, le blocage opposé par l'inactivité est trop grand de sorte que l'action ou ne suit pas ou cesse bientôt de suivre. Cette impossibilité finit par provoquer le sentiment de *l'inadéquation définitive des déterminations à la valeur.* L'infinité reconnue dans la valeur par le sujet, en raison à la fois de sa tension et de l'indétermination de sa visée, discrédite les déterminations qui s'offrent à son imagination pour la réalisation objective de cette visée. C'est ce passage de la préconception de l'idéal à l'impossibilité d'instituer dans l'objet des déterminations suggérées par lui qui constitue essentiellement l'ambition aspiratrice. Mais, toute impuissante qu'elle soit, elle reste ambition et comme telle, à cause de l'intensité des forces affectives qui l'alimentent, elle n'est pas du tout équivalente à un défaut d'idéal. Nous n'emploierons pas ici le terme de sublimation, qui discrédite la conversion de l'ambition réalisatrice en aspiration, parce que ce terme aboutit à en faire

méconnaître la valeur propre ; mais il faut bien reconnaître que cette conversion est défavorable aux réalisations matérielles ou sociales de l'idéal conçu. De ce point de vue il y a trahison de la valeur ; mais, de bien d'autres, l'ambition aspiratrice retrouve ou peut retrouver son prix. De ce prix on ne peut au reste donner une expression unique : il dépendra de l'orientation imprimée à l'ambition aspiratrice par la psychodialectique du sujet ; éventuellement elle fait de l'homme un écrivain ou un artiste, comme il arrive pour Vigny, ou elle entretient la réflexion métaphysique, ou encore elle favorise la conversion religieuse, et ainsi de suite. Toujours elle prend une forme qu'au sens large de ce mot on peut dire pédagogique, suivant la loi d'après laquelle l'inactivité gêne l'efficacité objective d'un sentiment, mais en favorise l'irradiation subjective à l'intérieur de l'individu et dans la société.

Que Vigny ait été, au plus profond de lui-même et constamment, travaillé par l'ambition aspiratrice, c'est ce que vérifient de nombreux témoignages, exprès ou implicites. — En ce qui concerne d'abord le début, la première phase de cette dialectique émotionnelle, les textes abondent :

« ... Je sentais en moi un immense désir de produire quelque chose de grand et d'être grand par mes œuvres » (L., p. 17). Ainsi il entre à l'armée pour conquérir la gloire militaire, dans les lettres pour gagner la célébrité littéraire :

Ce n'était qu'élan brusque et qu'ambitions folles,
Qu'entreprise avortée et grandeurs en paroles...
Bonaparte ou Byron, poète ou capitaine...

(La Flûte).

Cette ambition est de même essence que l'inspiration dans l'art : « Je ne sais pourquoi j'écris, mais je sens en moi le besoin de dire les idées que j'ai en moi et qui veulent sortir » (L., p. 316). Mais cet élan qui n'est que l'expansion de la spontanéité est condamné chez l'inactif à tomber vite. C'est en effet l'activité qui, en convergeant avec les idées favorables à un désir, le change en volonté. Si l'acti-

vité est forte, la volonté, compte tenu de l'influence des idées, l'est aussi ; si l'activité est faible, la volonté reste débile. Aux premières difficultés celle du sentimental faiblit : « L'imagination, écrit Vigny dans *Stello* (p. 242-3), est inconstante autant qu'une créature de quinze ans recevant les premières impressions de l'amour. » C'est le second temps : l'émotion tombe, l'inactivité interrompt l'action. La désillusion apparaît, telle que Vigny l'a pressentie à seize ans, aussitôt après avoir revêtu son nouvel uniforme de mousquetaire. De même il arrive, au degré près, à tout homme, quand, sortant de l'épreuve de la valeur, il est rendu à lui-même, et dans la mesure où il se retourne vers son passé, comme le sentimental y est prédisposé plus que personne, de brusquement douter s'il n'a pas été abusé par un mirage.

Observons maintenant que la secondarité et particulièrement la disposition du sentimental à la réflexion sur soi-même engendre ou au moins favorise *la conceptualisation de cette expérience*. Les deux temps de cette dialectique émotionnelle se dessèchent en deux notions, celle de l'idéal inaccessible et celle de l'échec humain, baignant dans un milieu existentiel qui, suivant son orientation, peut les utiliser diversement. Leur opposition devient le schème de toutes les spécifications de cette orientation. — Une analyse minutieuse en retrouverait une grande variété dans l'œuvre de Vigny. Rappelons-en deux ou trois échantillons. Comme l'échec ne se comprend que par l'idéal et qu'il doit se produire fatalement quand l'idéal est inaccessible, l'échec humain devient d'abord l'expression de la grandeur malheureuse de l'homme, telle que la dépeint diversement Vigny dans *Moïse* et dans *Chatterton*. Mais puisque, malgré la noblesse de l'esprit humain, l'idéal a par son inaccessibilité causé l'échec de l'humanité, il en est devenu responsable et en conséquence il apparaît comme une expression de la perfidie, ou au moins de l'insensibilité divine. De là on glisse aisément au plus caractéristique, et, si on peut dire, au plus caractérologique des thèmes de Vigny. Si l'homme qui, par son désir de l'idéal, révèle sa noblesse,

est victime de la dureté de la nature et de Dieu, il ne lui reste, comme au loup mourant, qu'à se taire en méprisant ce qui l'accable.

224. C) *Opposition du caractère de Vigny aux autres caractères.* — Dans le caractère de Vigny nous avons considéré d'abord les éléments constitutifs : en les rapprochant nous avons été conduit à la conclusion que Vigny est un émotif-inactif-secondaire. Il nous a fallu alors vérifier ce premier diagnostic en examinant si la vie et l'œuvre de Vigny, telles que lui-même et ses biographes nous les font comprendre, manifestaient les propriétés du sentimental. La concordance entre les deux inductions, l'une portant sur les éléments, l'autre relative à l'unité syncrétique du caractère, est aussi satisfaisante que, dans une matière aussi délicate et en l'état actuel des recherches, on peut le désirer. Nous allons, à titre de nouvelle confirmation, esquisser une troisième argumentation en déduisant, d'après les conclusions issues des deux premières, quelle a dû être l'attitude de Vigny à l'égard des hommes d'autre caractère que le sien, puis en cherchant si les textes s'accordent avec ce que cette déduction indique.

En tant que sentimental et, plus précisément, de sentimental voué à la poésie, Vigny doit se sentir proche des nerveux ; mais la secondarité maintient entre ceux-ci et leurs voisins sentimentaux une différence assez nette pour que cette différence doive se reconnaître dans les jugements des uns sur les autres et notamment, pour notre recherche actuelle, dans les jugements d'un sentimental sur les nerveux. Que pense donc Vigny, soit des hommes qui sont proprement des émotifs-inactifs-primaires, en tant qu'ils en sont, soit en général de toute manifestation de l'émotivité primaire dont le caractère nerveux est le centre de diffusion ? A cette double question les témoignages répondent avec la précision souhaitée et il est encore remarquable que deux familles de jugements de Vigny se référant à la physionomie mentale des nerveux expriment toujours la subdivision, le fractionnement, déjà allégué, de Vigny sentimental en un nerveux et un flegmatique.

En tant que nerveux, ou si l'on préfère, que semi-nerveux, Vigny sympathise avec la vivacité puissante de l'affectivité nerveuse, avec sa richesse et sa promptitude d'émotions. C'est ainsi qu'il admire, célèbre, imite Byron (L., pp. 69-70), de même qu'il pleure en lisant Lamartine (L., p. 42). Mais plus grand est son attrait vers le poète Byron, plus caractéristiques sont ses réserves sur sa philosophie de la vie. En tant que flegmatique, ou encore comme semi-flegmatique, il se refuse à suivre Byron son modèle dans les régions de l'horreur et de la révolte où le *démon de la perversité* (cf. p. 196), l'entraîne trop souvent (L., p. 75) : les préoccupations morales de Vigny, son sentiment de la mesure, son aversion à l'égard de tout excès l'amènent à substituer à un romantisme plus d'une fois tapageur et déclamatoire un romantisme intime et méditatif. En dehors de la littérature, même division du cœur de Vigny. Tout ce qui lui paraît manifester l'inconstance et l'indiscipline des sentiments lui déplaît : il trouve les populations méridionales trop vives (*Corresp.*, p. 9), il blâme même en Mme Dorval sa « gaieté bruyante » (L., p. 37), sans que cela puisse l'empêcher d'éprouver pour elle la passion d'Alceste pour Célimène, conformément au destin qui asservit tant de sentimentaux à des nerveuses, préparées à les décevoir par la mobilité de leur cœur.

C'est de tous les primaires, mais particulièrement des sanguins, que Vigny se sépare quand il s'écarte de la vie sociale et mondaine et même s'en indigne. Rappelons le texte le plus net :

« Quand le soir, écrit-il, on revient du monde des salons, on s'étonne d'avoir changé son caractère et de s'être renié dix fois soi-même » (cf. L., p. 264).

Chez Vigny se reconnaît, aussi nettement qu'on peut le désirer, la tendance, congénitalement de plus en plus forte et si fréquente chez les sentimentaux, à associer le conformisme de la vie extérieure à la condamnation de l'ordre social dans sa généralité, suivant ce

que l'on pourrait appeler un *anarchisme secret*. On lit dans *Stello* :

« Tout ordre social est basé sur un mensonge plus ou moins ridicule... L'homme a rarement tort ; l'ordre social toujours. » (L., pp. 241-2).

Ces déclarations n'expriment pas le sentiment d'un personnage de roman, qui dénierait les opinions de l'auteur, car on retrouve le même dans le *Journal* :

« L'ordre social est toujours mauvais » (L., p. 242, n. 1).

Un autre texte révèle l'influence de l'inactivité dans cette évaluation spontanée :

« ... L'application des idées aux choses n'est qu'une perte de temps pour les créateurs de pensées » (L., p. 242).

Il n'y a pas besoin de chercher d'autre explication à l'insuccès social de Vigny, par lequel il s'oppose diamétralement à la sociabilité pratique des sanguins.

Cela devait entraîner une condamnation de l'action, qui le prédispose contre les plus puissants des actifs, les actifs-émotifs. Contre Napoléon, le jeune Renaud dans *Servitude et grandeur militaires* exprime en désordre tous les sentiments que peut provoquer en Vigny le spectacle de l'action des autres,

« de ces hommes qui s'étourdissent par l'action sur toute chose et dont l'assurance écrase les autres en leur faisant penser que la clef de tout savoir et de tout pouvoir est dans leur poche et qu'ils n'ont qu'à l'ouvrir pour en tirer lumière et autorité infaillibles. Je sentais que c'était là une force fausse et usurpée. Je me révoltais, je criais : « Il ment ! son attitude, sa voix, son geste ne sont qu'une pantomime d'acteur, une misérable parade de souveraineté dont il doit savoir la vanité. Il n'est pas possible qu'il croie en lui-même aussi sincèrement. Il nous défend à tous de lever le voile, mais il se voit nu par-dessous. Et que voit-il ? un pauvre ignorant comme nous tous et, sous tout cela, la faible créature ! »

Dans son rapport avec les passionnés Vigny illustre exactement la conduite ordinaire du sentimental. Par l'effet du groupement ES,

commun aux deux caractères et qui inspire l'ambition, le sentimental commence par partager l'ambition du passionné. On peut dire qu'il part comme lui. Vigny jeune a suivi d'abord de son enthousiasme tous les mouvements qu'il a vus naître autour de lui : malgré les sentiments des siens il a rêvé de guerre à la suite de l'Empereur pendant sa jeunesse, puis il a partagé les fièvres politiques de 1848, et ainsi de suite. Mais bientôt ce qui se fait blesse son sentiment trop pur de l'idéal. Les excès auxquels trop d'action entraîne bientôt beaucoup d'actifs rejettent Vigny vers l'inactivité, il se sépare de ceux qu'il admirait pour revenir vers des secondaires moins ardents, mais plus fidèles ; et il élève l'amiral Collingwood au-dessus de Napoléon.

Vigny a toujours exprimé sa sympathie pour ce qu'il appelle *les Anglais*, le *caractère anglais*, bien qu'il ait toujours souffert de ne pas y trouver le mouvement de l'esprit français. Dans cet Anglais typique, tel au moins que le voit la majorité des Français, ce qu'il estime, c'est le secondaire assez froid pour pouvoir inhiber la manifestation de ses sentiments. Cette estime ne peut étonner. Cet Anglais typique est un flegmatique : entre le flegmatique et le sentimental, si du moins leur secondarité est suffisamment élevée, se trouve ce trait commun que la secondarité doit se subordonner aisément le produit de l'activité et de l'émotivité, chez le premier, parce que ce produit est diminué par la diminution de l'émotivité, chez le second, par celle de l'activité. Cela crée entre sentimentaux et flegmatiques une ressemblance assez marquée pour que chacun se retrouve, jusqu'à un certain point, dans l'autre de manière à l'approuver.

En toutes ces données, dont la liste est assez longue, tout confirme le diagnostic que Vigny est un sentimental.

225. D) *Individualité plénière de Vigny.* — Ce premier résultat acquis, nous pouvons faire un pas de plus dans la connaissance et l'intelligence de la personnalité de Vigny et passer de la caractérologie générale à la caractérologie sérielle en ajoutant la considéra-

tion de propriétés supplémentaires à celle des propriétés constitutives de l'individualité de Vigny. Dans cette nouvelle étude nous devrions, si nous poursuivions l'analyse méthodique de l'âme de Vigny pour elle-même, énumérer, aussi complètement que possible, toutes les propriétés supplémentaires qui, manifestant, comme d'ailleurs les propriétés constitutives, les lois mendéliennes de l'hérédité, ont spécifié le caractère général du poète : ce sont notamment les tendances, les modes de la perception sensorielle, les aptitudes intellectuelles, aussi précisément distinguées que possible. Il suffit à notre objet présent que nous reconnaissions les plus importantes d'entre elles. Nous retiendrons le tempérament corporel, l'étroitesse du champ de conscience, la sexualité masquée, la faiblesse analytique de l'intelligence théorique.

a) *Tempérament.* — Tout homme a un corps, fort ou débile. Ce corps est ce qu'il est, en dehors du caractère. Des passionnés peuvent être grêles et frêles et, durant leur vie, leur caractère violente leur corps ; des apathiques peuvent être vigoureux, mais leur vigueur peut affecter leur profession, elle ne change pas le rythme de leur vie. Malgré cela il reste vrai que, toutes choses égales d'ailleurs, la destinée d'un homme doit être favorisée ou défavorisée, et toujours spécifiée par la nature et la puissance de son corps, telles qu'elles résultent du concours de ses fonctions organiques : ce que nous appelons son tempérament. Danton était un colérique à fort tempérament et son organisme permettait à son activité d'atteindre à son plein rendement ; Voltaire était un sanguin à faible tempérament, et, si sa sur-activité pliait son corps à ses exigences, ce n'était pas sans qu'il en sentît la gêne et l'embarras.

Vigny n'a jamais disposé que d'un tempérament débile. Il a été « le plus faible et le dernier » de quatre enfants, dont les trois premiers étaient morts en bas âge. Il fut toujours délicat de santé, faisant figure au collège d'enfant un peu souffreteux, atteint à l'armée de « pneumonie chronique et d'hémoptysie assez fréquente » (L., p. 26). On peut être tenté d'expliquer le pessimisme de Vigny

par ces circonstances défavorables. Ce serait céder à l'habitude de rendre raison de la vie et de l'œuvre d'un homme par le dehors. Vigny vécut soixante-six ans et il aurait pu, sans disposer de meilleures conditions physiques, écrire d'autres ouvrages, devenir diplomate, se faire courtisan ; mais c'est que son caractère eût été tout autre. La fragilité physique de Vigny n'a pas été plus grave que celle de Descartes : ils ont réagi de manières bien différentes à la même défaveur des circonstances physiques de leur vie. Le même obstacle qui est, pour un homme, un prétexte de désespoir est, pour un autre, une occasion d'affirmation. Si donc Vigny se plaint éventuellement de son corps, bien moins cependant que des sentimentaux à conscience large comme Biran, que précisément la largeur de leur conscience rend plus cœnesthésiques et plus réflexifs, c'est que, de tous les caractères, le sentimental est celui qui manifeste la plus grande sensibilité aux changements et en général au poids de leur organisme. Ce qui a été capital pour Vigny, ce n'est pas tant qu'il ait été fragile de tempérament, c'est qu'il était profondément inactif de caractère.

b) *Étroitesse du champ de conscience.* — De toutes les propriétés du caractère c'est peut-être l'ampleur qui est la plus délicate, sinon à mesurer, du moins à apprécier, car ce trait de caractère est le plus intime de tous et il faut le plus souvent le déduire d'effets manifestés. Néanmoins on peut diagnostiquer, avec une grande vraisemblance, dans le cas de Vigny, qu'il faut le compter, non sans doute parmi les hommes dont la conscience est le plus étroite, du moins parmi ceux qui sont plus étroits que la moyenne des étroits, à raison de certains aspects de sa physionomie psychologique que nous allons passer rapidement en revue.

Le premier est *la raideur* de Vigny. Il est non seulement réservé, distant, pudique, il est aussi sans souplesse. Dans la vie on le sent maladroit à s'adapter à des conditions différentes d'existence ; dans ses vers il montre aussi peu de variété que de facilité : il est rare qu'il en modifie le rythme ; il ne pratique guère l'enjambe-

ment ou le rejet. La coupure des phrases coïncide d'ordinaire avec celle des vers. Son alexandrin est assez martelé, monotone; et s'il gagne en fermeté ce qu'il perd en vie, il n'en exprime pas moins le manque d'aisance d'une conscience raide. Or de cette raideur c'est l'étroitesse du champ de conscience qui doit rendre raison, puisqu'une conscience souple est celle qui, tenant compte d'un grand nombre de représentations simultanées, trouve dans leur multiplicité des occasions, soit de fluctuer, soit de varier et de compliquer ses réactions. Vigny est très sensible aux impératifs moraux. L'étroitesse de la conscience collaborant avec la secondarité pour les durcir ne pouvait qu'y contribuer.

La contre-partie avantageuse de la raideur est *l'intensité des représentations :* dans une conscience large la lumière de la conscience, c'est-à-dire la force du flux d'énergie qui s'étale sur le contenu de l'esprit, est contrainte de se répartir entre un grand nombre de représentations et par suite la puissance motrice de chacune s'en trouve diminuée; au contraire, dans une conscience étroite un système assez pauvre de représentations dominantes absorbe l'énergie totale de la conscience et la canalise dans la direction qu'il indique. Cela doit faire, dans l'expression poétique, des vers fermes, bien frappés, susceptibles de s'imposer à l'esprit du lecteur et pour ainsi dire de le marquer. Que l'on compare le vers de Vigny et celui de Verlaine, on mesurera aisément la différence que de grandes variations dans l'ampleur du champ de conscience peuvent imposer au génie poétique. Encore conviendrait-il d'étudier ce qui s'ajoute à ces variations par suite des autres différences de caractère entre les poètes.

En troisième lieu, il faut faire intervenir une autre propriété, dérivée du caractère, que nous appellerons *la finalité de l'action.* De même que les hommes se distinguent par le nombre des données qu'ils font collaborer dans leurs décisions, ils se différencient par la force avec laquelle ils imposent une représentation dominante aux motifs et aux mobiles dont ils disposent. Les hommes à

conscience large laissent leurs volontés se défaire à demi, ils errent, vont à leurs fins par des détours, leurs actes ne sont noués que mollement. Le rétrécissement du champ de conscience entraîne au contraire le resserrement de la pensée et de l'action. Or c'est précisément à propos de ce resserrement que Vigny nous donne sur lui-même des indications intéressantes et révélatrices. L'une se rapporte à la poésie. Elle condamne la prolixité, mais Vigny y avoue qu'il devait devenir de moins en moins apte à développer : « Il faut avoir la force de resserrer une idée », écrit-il, et « La poésie comme la musique fatigue par sa durée, se disait-il : la poésie ne doit vivre que d'ellipses ». L'autre texte n'est pas moins net, il introduit au contact de la pensée même de Vigny (L., p. 324) : « La seule faculté que j'estime en moi est mon éternel besoin d'organisation. A peine une idée m'est venue, je lui donne dans la même minute sa forme et sa composition, son organisation complète » (cf. autres réf. dans L., p. 317, n. 1). Cette puissance spontanée d'organisation, favorisée par le produit de E et S, que manifeste une idée suppose l'abdication de l'unité du moi dans l'unité d'un concept et cette abdication ne peut être que servie par la concentration de la conscience rétrécie autour d'une représentation, que d'autres ne viennent pas troubler parce qu'elles sont momentanément refoulées dans la subconscience par la représentation dominante.

Enfin c'est par l'étroitesse du champ de la conscience de Vigny qu'il paraît nécessaire d'expliquer *le degré*, qui est un degré moyen, *de sa subjectivité réflexive*. Comme tous les hommes de ce caractère Vigny est indiscutablement introversif, c'est-à-dire tourné vers lui-même, occupé de soi au point d'en devenir las, et corrélativement, comme l'a observé Sainte-Beuve, il est inattentif au monde extérieur, à ce que pensent et sentent les autres. Pourtant s'il est introversif, il l'est d'une manière bien différente et plus réduite qu'un Amiel et surtout un Biran. Dès que son introspection commence, elle se conceptualise, elle se cristallise en réflexions morales. Jamais à proprement parler elle n'aboutit à une analyse de soi, à une explo-

ration de la cœnesthésie, à une curiosité spéculative de la diversité de ses déterminations. On n'a pas de peine à le comprendre si l'on reconnaît qu'en même temps qu'il est sentimental, ce qui le fait immédiatement introversif, il est aussi à l'étroit dans sa conscience, ce qui lui rend malaisé le dédoublement intérieur, si facile à un analyste de conscience large tel que Biran, qui peut être ici pris pour exemple.

c) *Sexualité masquée.* — Avant d'autoriser l'attribution d'une sexualité masquée à l'individualité de Vigny, il convient d'abord de distinguer entre sexualité masquée et sexualité manifestée. L'exigence sexuelle, avec toutes ses conséquences pour l'émotivité, l'intelligence et l'activité, peut être en elle-même également forte chez deux hommes et chez l'un se manifester avec une ingénuité sans scrupule, tandis qu'elle demeure chez l'autre latente et dissimulée, comme cachée par un masque, de sorte qu'un témoin médiocrement attentif sera immédiatement convaincu de la forte sexualité du premier sans être averti de celle du second. Cette différence résulte en premier lieu de ce que, chez le premier, La Fontaine ou Casanova, la sexualité n'est jamais inhibée par la secondarité comme il arrive éventuellement chez un secondaire. Mais cela peut résulter aussi, comme chez Vigny, de ce qu'elle soit contrariée, soit par d'autres propriétés du caractère, par exemple l'avarice ou la respectabilité, soit par des facteurs extrinsèques, comme la formation d'enfance ou l'influence du milieu social : en affectant la sexualité, ils peuvent la spécifier, l'enrober, la déguiser d'une manière qui la rende plus difficile à déceler. Elle peut alors en apparence au moins, disparaître de la vie d'un homme ou d'une femme, demeurer comme latente et suspendue ; mais cette apparence ordinaire laisse ici ou là transparaître des signes dans lesquels tout observateur attentif doit reconnaître l'instance d'une exigence sexuelle plus ou moins forte.

C'est, il nous semble, ce qui se vérifie chez Vigny dont on reconnaît sans l'exagérer la sensualité en le diagnostiquant comme

un sous-sexuel, c'est-à-dire comme un homme dont la sexualité est d'une importance supérieure à la sexualité moyenne des hommes, mais inférieure à la moyenne des hommes tenus pour sexuels. Cette sensualité se trouve déjà comme composante de la disposition de Vigny à la création poétique, ainsi que chez la plupart des poètes. « Toi qui nous rends Chénier, jeune et brillant Vigny ! » écrivait Gaspard de Pons. La *Dryade*, le *Bain*, des vers de *Dolorida*, de la *Femme adultère* et de la *Colère de Samson* expriment dans son œuvre ce que l'âme de Vigny recèle de tendresse pour la volupté. Jeune il n'a pas revêtu l'aspect réservé qu'il a montré plus tard et vers 1824 on le compare à Chérubin déjà officier (L., p. 73, n. 1).

Il n'y aurait pas de raison de voir dans ce côté de l'individualité de Vigny plus qu'un trait de jeunesse si, par une sorte de sommation dans la conscience profonde, le désir d'amour accumulé n'avait fait éruption dans sa passion pour Marie Dorval. Curieux mélange d'ardeur exigeante et de faiblesse amoureuse, cette passion exprime encore l'ambiguïté de l'ambition aspiratrice, qui fait désirer à Vigny la joie d'un amour à la fois sensuel et tendre et le rend incapable de l'inspirer à une femme, au reste peu digne de l'aimer. Telle que cette passion s'est manifestée, dans sa générosité, car Vigny a beaucoup fait pour Marie Dorval, dans sa sincérité et dans son aveuglement, elle suffit à confirmer en Vigny la pression d'une sensualité profonde, mais forte, dont la manifestation est d'autant plus éclatante que tout, l'éducation et l'avertissement de sa mère qui a été si puissante sur lui, son dévouement pour sa femme, sa dignité et sa fierté, la médiocrité, pour ne pas dire l'indignité de celle qui a été l'objet de cet amour, devaient le détourner de l'aimer.

d) *Faiblesse analytique de l'intelligence théorique.* — Ne pouvant ici procéder à un examen minutieux de l'intelligence de Vigny et chercher à en déterminer les constituants, nous devons au moins nous demander s'il possède la propriété par laquelle nous avons convenu de définir l'intelligence en l'entendant, non comme la résultante plénière d'une activité réfléchie et élaborée, mais comme

une fonction propre et originale, à savoir l'aptitude à l'analyse et particulièrement à l'analyse notionnelle. A cette question il n'est que trop facile de répondre que Vigny n'a guère eu d'autre pensée que ce genre de pensée morale, qui est l'expression immédiate d'une spontanéité de sentimental. Ce poète-philosophe n'est pas du tout philosophe. Comparé à Biran et Lagneau, même à Guyau et Lucrèce, qui sont ou doivent être voisins de lui par le caractère, il leur est nettement inférieur. Mais il est remarquable que les deux premiers n'ont pas fait de vers, que le troisième n'en a fait qu'un petit recueil, que Lucrèce est trop fidèle à Épicure pour pouvoir être considéré comme un philosophe original et qu'il ne s'intéresse à l'atomisme qu'à raison du secours affectif et moral qu'il en reçoit, de sorte que la faiblesse analytique de Vigny apparaît comme une condition de son génie poétique et que par là il coïncide avec les autres sentimentaux de sa série, Leconte de Lisle, Sully-Prudhomme, Mme Ackermann, qui se sont engagés dans la poésie parce qu'ils sont restés au seuil de la philosophie. Non seulement, comme eux, Vigny manque du pouvoir d'entreprendre des analyses originales, mais il n'en a pas manifesté le désir, car il n'a jamais eu, à l'encontre de Lucrèce par exemple, d'intérêt pour les résultats des analyses des autres.

Qu'il soit impropre à l'analyse, c'est ce qui se vérifie immédiatement dans la naïveté avec laquelle il laisse à l'état brut les notions qui servent d'assises à son pessimisme. On comprend sans peine qu'il soit devenu pessimiste à cause de sa vulnérabilité qui transformait la plupart de ses sensations en douleurs ou au moins en émotions désagréables, puis de son inactivité qui faisait de son émotivité une émotivité défaillante et en outre lui rendait pénible toute réaction laborieuse. Mais les effets de ces données de caractère, s'ils n'eussent pu être réduits à rien par l'intelligence, eussent pu être partiellement compensés par elle. Par elle-même l'intelligence est optimiste, car, en nous faisant comprendre ce qui nous a surpris et éventuellement blessé, elle le réintègre dans un ordre universel et elle assimile

à notre esprit, c'est-à-dire à l'esprit, ce qui lui paraissait d'abord irrationnel. Les grands intellectualistes, Descartes, Malebranche, Spinoza, Leibniz n'ont pas été des pessimistes, ils étaient convaincus de communier par l'intelligence avec la raison universelle. Il eût donc été possible à Vigny, sinon de supprimer son sentiment du mal, du moins de le surmonter, de se sauver par l'intelligence de l'obsession du mal senti. Ce qui se passe est tout le contraire ; et son intelligence transforme son dyscolisme de sensibilité en pessimisme doctrinal, parce qu'il lui manque la première vertu de l'intelligence qui est l'aptitude à l'analyse.

Vérifions-le par exemple sur la notion que Vigny s'est faite de la nature. La nature selon Vigny est le substrat des objets de la perception, dont il fait à la suite du sens commun une substance, négative de toutes les propriétés de l'esprit et de l'esprit lui-même. Ayant tous les caractères opposés de ceux que possède un esprit conscient de lui-même, comment ne deviendrait-elle pas la raison nécessaire de la dépréciation de nous-mêmes et de nos idéaux ? De tous ces caractères le premier est l'impassibilité : la nature « n'entend ni nos cris ni nos soupirs », elle ignore les peuples et les générations qu'elle porte. Comment ne confirmerait-elle pas le pessimisme de celui dont elle écrase la sensibilité ? Idée négative de l'esprit de Vigny, elle est la médiation de la condamnation métaphysique de l'esprit par lui-même, de sa dévaluation, équivalant à son suicide.

On sait comment l'idéalisme, expression la plus pure de l'intelligence théorique, résout cette prétendue hétérogénéité de l'objet à l'esprit. D'abord, en analysant la matière, l'intelligence la dissout dans une trame de rapports qui ne se distinguent plus en rien de ceux qui forment notre intelligence. En outre une fois réduite à des relations, la nature implique en son foyer le sujet de la connaissance dont elle n'est plus par suite que la pensée. Ainsi, par le seul effet de l'analyse qu'il applique aux choses, l'esprit y reconnaît son œuvre et s'y retrouve, et il n'y a plus de raison que l'homme s'humilie

devant l'illusion d'une chose en soi qui serait étrangère et hostile à ses exigences spirituelles.

Aurait-on cherché à entraîner Vigny sur les pas de Kant et de Fichte qu'il a ignorés toute sa vie, on n'aurait sans doute exercé aucune influence sur son esprit, parce que tous les témoignages, si nombreux soient-ils, qu'il nous a laissés de sa réflexion nous le montrent absolument étranger à la science et à la philosophie. Où en trouver la raison sinon dans la médiocrité, plutôt la faiblesse de ses dispositions pour l'analyse. S'il a un moment pensé préparer l'École Polytechnique, c'était parce que

« la gravité, le recueillement, la science de ses officiers [les officiers de l'artillerie] s'accordaient, [dit-il], avec mon caractère et mes habitudes » (*Journal*, p. 273-4).

bref pour une raison affective où le goût des mathématiques devait entrer pour bien peu, puisque de toute sa vie il ne s'est plus soucié d'elles. Il manifeste en apparence, si l'on en croit les mots, plus d'intérêt pour la philosophie. Mais le terme de philosophie indique encore ici un sentiment plus qu'un concept et il eût sans doute, à cause de sa secondarité, abandonné la poésie pour la philosophie s'il en eût été analytiquement capable. Cette incapacité d'analyser entraînait l'incapacité de comprendre intellectuellement qui a fait son malheur en ne lui laissant que le parti de désespérer devant l'idole que, sous le nom de nature, il a reçue du sens commun et a entretenue, à l'état brut, en lui-même.

Arrêtons ici cette liste de propriétés supplémentaires. Elle nous suffit pour préciser le caractère individuel de Vigny. Non seulement il a été très émotif, très inactif, et secondaire, à la frontière des plus-secondaires et des moins-secondaires, mais par l'effet de l'étroitesse du champ de sa conscience, son émotivité prédominante se durcissait en concepts moraux dont l'action dans son esprit était soutenue par une forte tension. Ces concepts devaient rester pour lui des moyens d'expression car, par le défaut d'une aptitude assez forte à l'analyse, Vigny était détourné de les soumettre à une élabo-

ration philosophique. Son souci de dignité était menacé par une sexualité ordinairement masquée, mais assez forte pour éventuellement le bousculer : cette sexualité, comme au reste la destinée entière de Vigny, a été défavorisée par un tempérament débile, dont il ne faut pas d'ailleurs exagérer l'influence sur sa vie, car beaucoup des défauts dont on le ferait la cause s'expliquent immédiatement par l'inactivité.

226. II. *Réactions psychodialectiques de Vigny.* — Voilà à titre d'esquisse la situation intime que son caractère a faite à Vigny. Qu'elle lui ait imposé à la fois des limites et des possibilités, qui le contestera ? Il n'en résulte nullement que sa vie ait été l'effet pur et simple de ces conditions, qui ne déterminèrent que ce que sa vie a comporté de passivité, car plus elle a fait de part à son initiative, plus, et de façon plus originale, elle a été capable de réagir sur ou avec les conditions au milieu desquelles elle s'est trouvée située. Ce n'est jamais que de manière abstraite et par l'effet de cette analyse qui fixe et solidifie des termes en coupant leurs relations qu'il est possible de parler du caractère comme d'un déterminisme indépendant de la liberté du moi, aussi bien que du moi et de sa liberté indépendamment du caractère. Dans la réalité de la vie mentale les déterminations du caractère sont des sollicitations qui tirent leur force, pour une part de la causalité qui les promeut, pour une autre de l'adhésion et du concours qu'elles reçoivent de l'esprit dont le caractère est le corps intime. Suivant que le sujet oriente ces sollicitations d'une manière ou de l'autre, dans tel ou tel sens, il se spécifie d'une façon qui en même temps vérifie les nécessités caractérologiques et révèle les libres réactions de l'esprit sur elles. Cette zone ambiguë où se contaminent déterminisme et liberté, la zone même des relations mentales dont objet et sujet, corps et moi ne sont que des abstraits est la région psychodialectique, où le moi commence à changer son destin en destinée.

L'étude totale de la manière dont Vigny a réagi sur son caractère exigerait une analyse minutieuse. Nous nous contenterons ici

d'indiquer d'après les documents, à titre d'échantillons, trois des modes de sa réaction psychodialectique sur sa nature ; nous les choisissons parmi ceux qui se réfèrent à l'impuissance à agir, qui a été la cause principale des problèmes de sa vie personnelle :

a) la première à considérer est *sa complaisance envers son inactivité*. Elle a résulté pour une part d'une certaine inconscience de Vigny, dont on ne peut pas dire qu'il ait jamais eu une connaissance très nette de lui-même, une connaissance aussi lucide que celle qu'ont eue de leur nature beaucoup d'autres sentimentaux. Cela résulte vraisemblablement de l'action convergente du groupement ES et de la propriété nL dont le concours aboutit à lui *cacher ce qu'il était en fait derrière ce qu'il devait moralement être*. Chez certains hommes la reprise volontaire par laquelle pour ainsi dire ils se reprennent en main pour se corriger et se conduire se fait en deux temps : le premier est une constatation objective de ce qu'ils sont, qui peut aller jusqu'aux confins du cynisme, le second commence leur correction morale, greffe une réaction élaborée sur ce qu'aurait été la réaction de premier jet. Chez Vigny le premier temps disparaît dans et derrière le second. Cela empêche tout cynisme, tout réalisme de l'humain, mais aussi toute netteté dans la connaissance de soi.

Aussi ne trouve-t-on chez Vigny aucune des manifestations qui pourraient résulter du premier temps, ni des phases de dépression comme celles qui ont souvent creusé la conscience large de Biran, ni comme chez Amiel des jugements sévères sur soi, ni comme chez Leconte de Lisle des termes forts, tels que *apathie* ou *impuissance*, pour confesser l'inactivité. Quand Vigny se reconnaît inactif, c'est en se donnant l'explication honorable que chez lui la contemplation a tué l'action, ou qu'il est fait pour la pensée et la méditation.

Cette méconnaissance de soi a favorisé gravement la complaisance de Vigny envers son inactivité. Il n'avait pas l'objectivité du théoricien qui pèse le pour et le contre de chacune de ses disposi-

tions ; il se contenta trop souvent de se laisser tomber sous l'action du poids le plus lourd, qui est ici l'inactivité; et, en allant dans le même sens qu'elle, non seulement il ne fait rien pour la compenser, mais il favorise la multiplication de ses effets sur lui. Il fuit devant tous les obstacles. Quand il est blessé par la vulgarité de certains des membres du Cénacle et de Hugo lui-même, il se sépare d'eux; quand il se sent mal à l'aise dans le monde, il s'en éloigne : ce que n'a pas fait Biran qui pourtant s'y sentait inférieur à lui-même ; au premier échec il abandonne ses ambitions politiques ou diplomatiques. En définitive, à Paris ou au Maine-Giraud, il se livra à la solitude qui finit par le dévorer vivant, tandis qu'il eût dû au contraire rechercher toutes les occasions d'être tiré de lui-même et forcé à l'action. Il a fini par le reconnaître et l'on trouve dans les écrits de Vigny bien des aveux de cette complaisance fatale :

« Vivre en soi est mauvais » et « La vie extérieure, avec ses fatigues et ses chagrins, avec tous les coups qu'elle donne à l'âme et au corps, vaut mieux que la solitude. » Il ajoute qu' « Il le sait, il le sait et s'y abandonne souvent » (L., p. 289).

Il en est arrivé à écrire dans son *Journal :* « Je suis fatigué de moi à en mourir » (L., p. 322). — On saisit ici sur le vif comment la caractérologie peut être précieuse pour la conduite de soi et le conseil des autres. L'introversion qui doit être cultivée chez d'autres caractères doit être compensée chez les sentimentaux et l'analyse caractérologique de l'exemple de Vigny peut servir à éclairer ceux d'entre eux qui abuseraient du repli sur eux-mêmes, avant qu'ils soient parvenus à l'âge où ils en seraient devenus les victimes.

b) Si grave qu'ait été cette complaisance de Vigny envers son inactivité, qu'elle ait fâcheusement diminué la fécondité de sa vie et l'ampleur de son œuvre, il ne faudrait pourtant pas méconnaître pourquoi Vigny, non seulement a tenu, mais a eu raison de tenir à son inactivité à cause de ce qui en a fait le prix pour lui. — Quand il écrit de ses nuits qu'elles sont « ses forteresses et ses refuges », non

seulement il manifeste la prédilection des émotifs-inactifs en général pour le travail nocturne, mais il exprime le mouvement de consentement par lequel l'impuissance à l'action devient *un abandon aux puissances lyriques de la spontanéité quand la valeur l'inspire.* L'homme n'a pas qu'une seule manière d'agir, il en a deux, l'une, tournée vers le dehors, qui est la plus motrice et emporte facilement les actifs, elle consiste à vouloir et à commander, l'autre, plus intime, qui est une orientation de l'âme, préférée par les inactifs, qui consiste à céder. Mais si on peut céder à une contrainte extérieure, on peut aussi consentir à un élan intérieur. Ce consentement est encore une action, mais qui est à la volonté ce que l'amour est à l'autorité. C'est aussi une réaction psychodialectique.

Quelques-unes des confessions les plus émouvantes et les plus précieuses de la sensibilité de Vigny sont celles où il célèbre « la puissance secrète, invisible, indéfinissable » des « extases involontaires ». Une force indépendante de sa volonté s'empare de son âme : « Mouvement de poésie qui s'élance malgré moi » (L., p. 321). Encore suppose-t-elle l'agrément de Vigny, puisqu'il ne l'éprouve qu'à la condition de la rechercher, de lui offrir un milieu favorable, d'écarter tout ce qui pourrait en troubler le cours, enfin de lui fournir le plus souvent possible, laborieusement, des moyens d'expression conceptuelle et verbale. Ce ravissement est la manifestation pure de la poésie comme valeur ; elle n'est mêlée d'aucun égoïsme. Dans cette épreuve, dit Vigny, « il y a en moi quelque chose de plus puissant (que la gloire) pour me faire écrire ». C'est une inspiration secrète et qui se suffit à elle-même ; mais elle tombe vite et il faudrait sans doute l'alimenter par les fruits de plus de vie sociale et de culture intellectuelle. Telle qu'elle est, elle comporte de l'absolu en elle-même et l'expression poétique n'en est jamais que l'émanation, le véhicule, l'œuvre, médiatisée par le travail du poète, quelquefois trahie par sa maladresse. En se dévouant à elle, non seulement Vigny en a reçu la part de bonheur dont son caractère le rendait capable, mais il y a trouvé sa destination de poète ; et si,

après avoir été à la fin de sa vie moins célèbre que ses rivaux, Musset, Lamartine et Hugo, il n'a cessé depuis de croître dans la gloire, il le doit certainement à la sincérité avec laquelle il s'est donné, sans réserve et sans calcul, à sa vocation.

c) Pourquoi n'a-t-il pas extrait de l'expérience de ces heures nocturnes, dont le bonheur se laisse encore respirer au travers des pages où il en parle, autre chose, une conception au moins plus complexe que son pessimisme ? C'est encore à la manière dont il a réagi à son inactivité qu'il faut sans doute l'imputer. Il n'a pas réussi à capter cet enthousiasme, qui l'animait à ses meilleures heures, pour en faire une confiance durable dans laquelle il pût reconnaître le signe d'une révélation métaphysique ; et ce qu'*il exprime* d'ordinaire en vers et en prose, c'est l'expérience de ses sécheresses, la détresse d'une conscience abandonnée, l'amertume d'un désespoir qui le rapproche des sentimentaux tragiques. Pourquoi ?

Pour essayer de répondre à cette question il est utile de comparer l'angoisse des sentimentaux à la protestation des nerveux. Les uns et les autres emploient les mêmes mots ; ils échangent les uns avec les autres les mêmes thèmes. Mais la signification intentionnelle de ces démarches extérieurement comparables diffère du tout au tout. Le nerveux transpose le malheur du sentimental sur le plan esthétique : il en fait un motif de développements émouvants, il y trouve la joie de faire scandale, la vanité de se montrer supérieur au monde, de railler le croyant en le traitant de crédule. Il aime l'amertume du désespoir comme on aime celle du café. Au contraire le sentimental est grave. Sa vulnérabilité lui rend trop profondément sensibles les coups qui le blessent ; son intimité est trop profondément attachée à chacune des déterminations de son existence pour qu'il puisse s'en détacher comme un esthète. Bref chez l'un la primarité volatilise la tristesse au lieu de l'invétérer ; chez l'autre la secondarité l'accumule et en fait un objet de méditation quotidienne. Sentimental et nerveux sont donc, au cœur des mêmes

expressions, bien différents l'un de l'autre. — Cette différence ne peut pourtant pas rendre compte de l'identité d'un sentiment qui au travers de ses manifestations doit comporter un fond commun. Cette identité tient dans une même cause, *la prédominance du sentiment du moi sur le ravissement par la valeur*, qui est un effet direct de l'inactivité chez l'un et chez l'autre. *L'homme heureux est celui qu'une valeur*, quelle qu'en soit la qualité, qu'elle soit intellectuelle ou morale, artistique ou religieuse, *ravit, en dissipant toutes les sujétions de son moi empirique*. En se perdant et se trouvant il dépose sa limitation et sa faiblesse, il se découvre comme moi glorieux, identique à la valeur qu'il éprouve. Pour accéder à ce bonheur dans toute sa pureté il faut que le moi s'allège, qu'il ne charge pas d'un poids trop fort l'élan qui le soulève, bref qu'il s'oublie en tant que moi susceptible d'exister sans la valeur. C'est précisément ce détachement qui est, non impossible, mais difficile à l'inactif : chez le nerveux la vanité se glisse entre le sujet et la valeur, chez le sentimental le défaut d'élan ou le retient dans la conscience malheureuse de lui-même ou l'y fait tout de suite retomber. Ainsi Vigny n'a touché au bonheur que rarement, comme furtivement, parce qu'il retombait dans son inactivité, faute d'avoir su la localiser et la convertir et il revenait à un sentiment douloureux du mal dès que finissait l'expérience trop courte de l'ivresse poétique. C'est à ce moment-là qu'il recommençait à penser sur la condition humaine et, mettant une mauvaise philosophie à la place de l'épreuve de l'inspiration et de l'enthousiasme poétique, il traduisait par son pessimisme la défaillance qui avait succédé à son bonheur. Troisième réaction à l'inactivité, celle qui, sa nouvelle complaisance intervenant, le faisait tomber de l'intuition dans le discours.

227. III. *Personnalité de Vigny*. — Au fond de l'individualité d'un homme est son caractère, tel que nous l'avons défini ; à son sommet est la personnalité, unité de tout le contenu du moi et visée de valeur. Les options profondes qui constituent ses réactions

psychodialectiques sur son caractère le transforment, mais elles le prolongent : avec elles s'achève l'individualité vivante. Il reste pour constituer sa personnalité à considérer d'abord tout ce que le milieu ajoute à sa nature et à sa spontanéité plus ou moins volontaire ; puis, en dernier lieu, l'orientation, essence suprême du moi singulier et complet, par laquelle il adhère à une visée de valeur.

Des éléments extrinsèques de la personnalité de Vigny on peut faire l'énumération rapide :

a) le premier, le plus important sans doute pour lui comme pour la plupart des hommes, est la *formation d'enfance*, telle qu'il l'a reçue de ses parents. Son père semble avoir été un actif-primaire ; sa mère, EAS, exerça sur lui l'autorité la plus forte, qu'il accepta sans peine. Il est fait par eux catholique, légitimiste, fier de sa noblesse, un peu plus qu'elle ne permettait ; même ses parents semblent lui avoir appris à se sentir exilé dans l'Empire et son époque. Par là non seulement ils actualisèrent sa disposition de sentimental à s'attacher au passé plus qu'à chercher l'avenir, et nourrissant en lui un sentiment de grandeur déchue, ils éveillèrent son ambition aspiratrice en lui faisant ressentir son effort comme vaincu d'avance. De légères blessures de sensibilité au collège durent agir dans le même sens. Dans tout cela son caractère est déjà présent, mais il est enfermé dans un cadre de vieille France ;

b) il convient, dans cet amas d'impressions enfantines, d'isoler celles qui manifestent sa condition sociale, la *petite noblesse*. Ici encore l'élément objectif de situation concourt avec sa réaction psychodialectique, car si Vigny est noble, il l'est moins qu'il ne cherche à l'être. Il aime sa noblesse pour l'image qu'elle lui donne de lui-même ; mais il n'en tire aucun avantage pratique, ni aucune fonction sociale. Même il la tourne en une suite de renonciations, car de cette noblesse qui lui permettait d'entrer dans l'armée comme officier, d'être reçu dans les salons parisiens, d'accéder à la cour, d'être doté d'une place dans le gouvernement ou l'administration, il fait l'erreur de se croire né pour les armes, la répugnance à la vie

mondaine, le mépris des courtisans, la tristesse de se sentir écarté de tout pouvoir ;

c) sa *formation chrétienne* a certainement contribué à cultiver son besoin de valeur, ses préoccupations morales ; mais de l'éducation catholique que sa mère lui a donnée, il n'a retenu à peu près rien de proprement religieux, ni la métaphysique théologique, ni l'habitude de l'examen de conscience, ni le goût de la pratique religieuse, ni le besoin de s'intégrer dans une organisation universelle, ni aucune connaissance de la vie mystique. Ce qu'il en a gardé, ce ne sont guère que des habitudes de langage pour y couler ses propres sentiments : elles expliquent des pièces comme *Le Mont des Oliviers* et, dans les périodes de douleur, l'emploi de formes chrétiennes de pensée et d'expression. Chez Vigny il est très net que ce qu'il comporte de profond lui vient de son caractère et que le milieu ne fournit guère à sa personnalité que les déterminations qui vont lui servir à le penser et à en parler ;

d) sa *profession* a été militaire, tant du moins qu'il en a eu quelqu'une. De toutes les manières de s'intéresser à sa profession, il n'en a connu véritablement qu'une seule, celle qui consiste à ressentir ce qu'elle fait de l'homme. Mais il est évident qu'en un sens c'est prendre à l'armée même l'attitude la moins militaire, puisque la fin de l'armée est de tourner l'homme vers l'action en l'amenant à s'y oublier lui-même. Il en résulte que les années qu'il a passées dans la vie d'officier n'ont jamais été autre chose pour Vigny qu'une manière de prendre conscience de lui-même et que ce qu'il y a reçu du dehors, ce n'est que la documentation de *Servitude et grandeur militaires* ;

e) malgré l'apparence Vigny n'a guère subi l'influence des *milieux littéraires*, sinon dans la mesure, assez restreinte, où il a emprunté à des auteurs du présent, comme du passé, des éléments de technique poétique. Certes il a participé à l'élargissement du domaine et des modes d'expression de la poésie française et par là il subit l'exemple de son temps en y contribuant ; notamment par ses

traductions, il a renforcé l'influence de Shakespeare sur lui-même et sur les autres ; mais cette docilité envers l'opinion nouvelle fut de sa part une proclamation de principes plutôt qu'une soumission de fait à des influences extrinsèques, car ce qui alimente ses poèmes les plus beaux et les plus émouvants, *Moïse* ou la *Maison du Berger*, c'est toujours et seulement l'âme de Vigny, et c'est cette âme, parente de la leur, qu'y cherchent, d'une époque à l'autre, ceux qui aiment Vigny. Ici, si le milieu est intervenu, c'est de la façon négative dont il peut servir l'originalité en la délivrant des contraintes susceptibles de l'étouffer. Dès qu'il eut quitté le Cénacle, Vigny a manifesté qu'il avait toujours été et devait rester un poète solitaire;

f) enfin ni des *amis*, ni aucune *femme*, pas même Marie Dorval, ne semblent avoir fourni à son art le choc d'une rencontre capable d'éveiller une vocation ou de provoquer une conversion. Il eût pu peindre et maudire Dalila sans avoir connu Marie Dorval. Il a aidé généreusement des amis, mais il n'a guère reçu d'eux, même pas cette confiance en lui-même, dont il avait le besoin profond. C'est encore un trait de sentimental qui se vérifie dans sa vie : l'incapacité de tisser des liens solides entre les autres et soi. Les sentimentaux sont plus estimés et parfois aimés qu'ils n'aiment ; leur inactivité crée en eux une sorte d'impuissance à renouveler les actes nécessaires pour entretenir et rajeunir une relation, une amitié, ils laissent aller quand il faudrait se donner de la peine. Chez Vigny cette impuissance s'est accrue de l'effet que produisait sur les autres sa réserve, apparente à tous, rapportée par tous.

De cette révision rapide, il faut conclure que ce que le milieu a ajouté à l'individualité de Vigny n'a été en définitive qu'un mobilier de déterminations, des détails de son expression, une ponctuation de son moi de relation avec autrui, qui ont servi à la manifestation de ses exigences spirituelles, mais ne les ont pas engendrées, ni affectées. La connexion entre le moi intime et le moi public, entre le secret de l'âme et la zone des rapports entre elle et le dehors matériel ou social fait, suivant les hommes, prévaloir, tantôt l'un,

tantôt l'autre de ses termes. Chez certains l'extrinsèque est plus important que l'endogène : la personnalité doit plus au milieu qu'à l'originalité profonde du moi ; chez les autres, ce qu'ils ont reçu est d'importance mineure en comparaison de ce qui sort de leur propre fonds. Comme chez la plupart des sentimentaux, ce qui est reçu du dehors a, chez Vigny, cédé à ce qui naît du dedans et par suite sa personnalité a comporté la prévalence de son caractère sur l'influence de son milieu.

228. IV. *Visée de valeur.* — Il ne nous reste, pour achever ce portrait conformément au plan qui a été indiqué, qu'à définir l'orientation suprême de la personnalité de Vigny, sa visée de valeur : pour quoi, en vue de quoi, par le concours de son caractère, de ses actions sur lui-même, des influences reçues, Vigny a-t-il vécu ? Quelle valeur singulière, localisée ou syncrétique, violente ou harmonieuse, a été le but de sa recherche, l'ambition de sa vie, la résultante de toutes les dialectiques, émotionnelles ou intellectuelles, pour une part nécessitées, pour une part volontaires, qui ont brassé son existence ? Que cette visée que tout homme se propose soit une fin définissable comme la victoire d'un parti, l'appropriation d'un bien ou une vengeance, que ce qu'elle recherche soit un rythme de vie ou une qualité de l'existence, qu'elle revendique un triomphe du moi ou dirige l'impatience d'obtenir la communion avec une puissance indépendante de lui, c'est toujours une valeur dont le moi désire l'assimilation spirituelle et dont il escompte l'accomplissement de sa destination. Elle constitue le pôle directeur de sa vocation. Quelle a été la vocation de Vigny ?

La meilleure manière de reconnaître cette visée de valeur, suivant une opposition précédemment introduite, consiste à déterminer en quoi elle est un sauvetage et en quoi elle est un salut : sous le premier aspect elle sauve le moi de ce qui constitue son infériorité, elle est donc l'objet d'une *revendication ;* sous le second elle lui concilie l'existence qu'il a rêvée et par conséquent elle s'offre à lui comme un contentement, un paradis terrestre, une gloire. Ces deux

aspects se retrouvent dans ce que Vigny lui-même a reconnu comme sa visée de valeur et manifesté par son activité principale : *faire admirer par les hommes une expression pure de lui-même.* Chaque fois que cette fin était atteinte il trouvait dans le sentiment de la valeur de son succès une victoire sur sa faiblesse intérieure, que lui imposait son inactivité ; mais en même temps il obtenait dans cette union avec autrui, qui se faisait sur ce qu'il estimait le plus en lui-même, cette identité de bonheur et de vertu qu'il appelait sa fierté. Ce que tout homme cherche, c'est *une expérience où il accède à l'importance de lui-même* et le mode de cette importance exprime sa valeur : ce peut être la force physique, le pouvoir social, la popularité, la louange d'autrui, la découverte d'une loi de la nature, l'amour d'autrui ou de Dieu. Vigny l'a espérée d'une communion artistique et morale des autres avec lui-même dans la poésie entendue comme la manifestation pure et noble de son âme.

Dans cette visée confluaient les tendances foncières de sa personnalité. C'était d'abord son introversivité : « Les événements ne sont rien, a-t-il écrit, l'homme intérieur est tout » (L., p. 303, note). Mais cet homme intérieur en Vigny est faible et il n'est pas soutenu par un tempérament vigoureux. Pourtant l'inactivité qui lui impose son pessimisme, si elle ne peut être surmontée, peut être parfois emportée par un mouvement de l'émotivité intime : c'est ce qui arrive quand l'enthousiasme poétique la ravit. Cela ne se produit malheureusement qu'assez peu de temps, car son ivresse retombe vite, et ne se renouvelle que trop rarement. — Il doit donc chercher à la consolider par une expression qui lui concilie la gloire, la seule manière dont il puisse obtenir l'union avec les autres hommes et leur secours. A cet effort vient concourir son attachement à lui-même, changé par l'intensité même de son émotivité, due à l'étroitesse du champ de sa conscience, en amour du moi idéal, du soi, dans lequel il trouve la plus haute image de lui-même. Il en résulte sa poésie, toute remplie de Vigny, mais de Vigny consi-

déré dans ce qu'il a de plus noble. L'*Esprit pur*, qui a été comme son testament spirituel, exprime le terme suprême de ce procès mental. La confiance dans l'admiration et la sympathie des jeunes gens lui assure la seule victoire sur la mort que lui permette son infirmité métaphysique et religieuse.

ANNEXE

Questionnaire de l'enquête statistique
de G. HEYMANS et E. WIERSMA
d'après la *Psychologie des Femmes* par G. HEYMANS
(trad. fr., pp. 285-99)

I. — **Mouvements et activité**

Le sujet considéré est-il

1. *Mobile et actif* (gesticuler, bondir facilement de sa chaise, aller et venir dans la pièce)
   Ou *posé et calme ?*
2. *Toujours appliqué au travail* dans sa fonction, en affaires, à l'école ou dans le ménage
   Ou seulement empressé au travail *de temps en temps*
   Ou généralement *paresseux ?*
3. *Ordinairement occupé*, même pendant les heures de loisir (modeler, jardiner, réparer quelque chose, travail manuel des femmes)
   Ou porté à *prendre ses aises ?*
4. Porté à *négliger les travaux imposés* (par la fonction, la spécialité intellectuelle, le ménage), *par préférence pour les travaux non imposés* (sociétés, propagande, études à côté, caprices d'amateurs) ?

5. Porté à *ajourner* certaines actions (comme écrire une lettre, régler une affaire)
   Ou habitué à *s'y mettre et à s'en acquitter sans délai ?*
6. *Renoncer facilement* devant les obstacles
   Ou *opiniâtre* dans l'exécution de ses desseins (aiguillonné par les difficultés)
   Ou tout à fait *entêté* (inaccessible à un bon conseil, se bûtant sur une décision malgré une nouvelle information) ?
7. *Impulsif* (agir ou se décider sous l'impulsion du moment)
   Ou *circonspect* (ne pas agir sans peser le pour et le contre)
   Ou *homme à principes* (agir d'après des principes établis auparavant) ?
8. *Décidé* (prendre rapidement son parti dans les cas difficiles)
   Ou *indécis* (hésiter longtemps, osciller souvent d'un parti à l'autre, parvenir difficilement à une décision définitive) ?

II. — **Sentiments**

9. *Émotif* (prendre des riens à cœur plus qu'autrui, ravi ou en larmes pour des causes médiocres)
   Ou *non-émotif* (moins sensible que d'autres, de naturel froid) ?
10. *Violent en paroles* (élever la voix, employer des expressions violentes, s'échauffer)
    Ou *froid et objectif ?*
11. *Susceptible* (de mauvaise humeur pour des bagatelles, facilement blessé)
    Ou *doux* (de fréquentation commode)
    Ou *impossible à mettre en colère* (se laisser maltraiter et railler sans résister) ?
12. Porté à *critiquer* (avoir toujours à reprendre aux autres, remarquer de préférence leurs défauts et se les rappeler)
    Ou à *idéaliser* (porté à trouver les hommes bons et aimables) ?

13. *Méfiant* (par exemple à l'égard des domestiques ; croit avoir des ennemis cachés ; suppose facilement des intentions mauvaises)
Ou *confiant* (confiance dans les affirmations de personnes intéressées, dans les réclames, etc.) ?

14. *Tolérant* (fréquente amicalement des personnes d'autres tendances)
Ou *intolérant* (fait ses achats de préférence chez des camarades de parti ou des coreligionnaires ; haine contre les gens de conviction différentes) ?

15. *Gai et vif* (heureux de sa vie)
Ou *mélancolique et sombre*
Ou *les deux alternativement*
Ou toujours *calme et d'humeur égale ?*

16. *Anxieux et inquiet* (préoccupé à l'excès de l'avenir, s'intimide devant une tâche à remplir ou un changement attendu)
Ou *insouciant* (porté à croire que la chose ira d'elle-même) ?

III. — **Fonction secondaire**

17. *Consolé relativement vite après la perte de personnes chères* (s'intéressant aux affaires et aux divertissements)
Ou *reste longtemps sous l'impression* (ne peut se consoler) ?

18. Après un accès de colère, *immédiatement réconcilié* (tout à fait comme auparavant, sans plus y penser)
Ou *encore quelque temps de mauvaise humeur*
Ou *difficile à réconcilier* (rancunes persistantes contre certaines personnes) ?

19. *Très inconstant* dans ses sympathies (s'enthousiasmer d'abord pour quelqu'un, ensuite le dénigrer)
Ou *constant* dans ses affections ?

20. *Attaché aux anciens souvenirs* (continue ses amitiés d'enfance,

revient au lieu de naissance ou aux tombes des morts)
Ou plus ou moins intéressé *par de nouvelles impressions ou de nouveaux amis ?*

21. S'attache avec opiniâtreté à *des opinions une fois prises* (marottes, résiste à toute argumentation)
Ou accessible aussi à *des idées nouvelles*
Ou même *facile à convaincre ?*

22. *Épris de changement* (dans l'habitation, dans l'installation de sa maison ou de sa chambre, dans ses relations, éprouve le besoin de voir et d'essayer tout à coup autre chose, de sortir de sa vieille ornière)
Ou *homme d'habitudes* (qui tient à de vieilles habitudes, à une division invariable de sa journée, au retour de ses divertissements ; se sépare difficilement de vieux meubles et de vieux habits, etc.) ?

23. A changé *plusieurs fois*
Ou *une fois* de profession ou de spécialité intellectuelle ?

24. Souvent occupé de *projets importants* qui n'aboutissent jamais à l'exécution ?

25. Guidé dans son action par l'idée d'*un avenir éloigné* (épargner pour la vieillesse ; rassembler des matériaux pour des travaux lointains)
Ou par l'idée de *résultats immédiats ?*

26. Agit en général *conformément* aux principes exprimés par lui
Ou souvent *en contradiction* avec eux ?

IV. — **Intelligence, etc.**

27. A la conception *rapide* (comprenant sans peine des idées nouvelles ; s'aperçoit tout de suite de quoi il retourne)
Intelligent (sachant aussi précisément ce qu'il sait ; en état d'expliquer clairement)

Ou *superficiel* (porté à juger sur une impression passagère ; se contredisant souvent)
Ou même *inintelligent* (incapable de comprendre des idées simples) ?

28. Un bon *connaisseur des hommes* (qui s'entend à choisir exactement ses gens ; sait se comporter avec des gens de toute sorte)
Ou *non* (se laisse facilement duper ; juge faussement les gens) ?

29. *Pratique et « débrouillard »* (par exemple dans l'esquisse d'un plan ou dans la recherche d'un moyen de sortir des difficultés ; sait tirer parti de moyens de fortune)
Ou *sans esprit pratique ?*

30. *D'une intelligence large* (libéré de préjugés d'état ou sociaux ; ne s'attachant pas à des détails ou à des formes extérieures)
Ou *étroit* (attaché aux conventions ; vétilleux) ?

31. *Autonome* dans ses opinions
Ou porté à *répéter les opinions d'autrui ?*

32. Porté à intervenir dans toute question avec *une opinion tranchante*
Ou à ne s'exprimer qu'*hypothétiquement* (se réserver toujours une porte de sortie) ?

33. Remarquable par un talent particulier pour *les mathématiques*
pour *les langues*
pour *la musique*
pour *le dessin*
pour *l'art littéraire*
pour *le théâtre*
pour *l'imitation d'autres gens ?*

34. *Spirituel* (fait des remarques spirituelles ; « met les autres dedans » d'une manière réjouissante, a la réponse cinglante)
Ou *non ?*

35. *Causeur* (avec qui il est agréable de bavarder)
Ou porté à prendre *d'autorité la direction de la conversation*
Ou *silencieux et renfermé ?*

36. Un bon conteur d'*anecdotes*, d'histoires plus longues
Ou aussi d'*histoires inventées par lui* (par exemple pour les enfants) ?

37. *Confus et prolixe* dans ses récits (ne sait pas distinguer l'essentiel de l'accidentel)
Ou *concis et allant à l'essentiel ?*

38. Habitué à *débiter* fréquemment *les mêmes histoires ?*

39. *Capable de se tirer* sans préparation *de discours en public* (dans les réunions, à une fête, etc.) ?

40. *Bon observateur* (qui remarque des détails qui ont été négligés par d'autres)
Ou *non* (capable de ne pas voir des objets qui sont juste devant son nez) ?

41. Doué d'une *très bonne*
Ou d'une *bonne*
Ou d'une *mauvaise oreille musicale ?*

42. *Adroit* (à charpenter, à coller, à faire des travaux manuels féminins, etc. ; capable aussi de s'acquitter passablement de travaux manuels sans y être habitué)
Ou *maladroit* (qui s'attaque de travers à tout) ?

43. Doué d'une *extraordinaire*
Ou d'une *bonne*
Ou d'une *mauvaise mémoire ?*

V. — Inclinations

44. Tient fort à *bien manger et boire*
Ou *non ?*

45. *Ivrogne*
Ou buvant *régulièrement*
Ou *de temps en temps*
Ou ne buvant *jamais d'alcool ?*

46. *Sexualité déréglée*
Ou *continent ?*

47. *Satisfait* de ses capacités et de ses actions (glorieux, convaincu qu'il sait tout faire mieux que les autres)
Ou *mécontent de lui-même* (se critiquant sans cesse, reconnaissant la supériorité des autres) ?

48. *Vaniteux et coquet* (porté à se faire remarquer par ses habits, à se regarder souvent dans un miroir)
Ou peu *soucieux de son apparence ?*

49. *Ambitieux* (avide de considération, de postes honorifiques et de décorations ; aime à se voir mis au premier rang)
Ou *indifférent à la considération des autres*
Ou même porté à *s'effacer derrière les autres ?*

50. *Cupide* (choisir une carrière ou en changer pour des raisons surtout pécuniaires, fonder des entreprises ou spéculer pour augmenter sa fortune)
Ou *désintéressé ?*

51. *Avare*
Économe
Détaché dans les affaires d'argent
Ou *gaspilleur*
Souvent *endetté ?*

52. *Autoritaire* (veut être le maître partout, ne veut jamais céder, est un tyran domestique)
Ou porté *à laisser à chacun sa liberté*
Ou même *facile à mener et à dominer ?*

53. *Sévère* à l'égard de ses enfants

Ou *tendre et plein de sollicitude*
Ou porté *à leur laisser beaucoup de liberté ?*

54. *Bienveillant* envers les serviteurs et les inférieurs (leur faire sentir aussi peu que possible leur position subordonnée, prendre à cœur leurs intérêts, les garder longtemps)
Ou *non* (en changer souvent) ?

55. *Compatissant et secourable* (ne peut pas faire souffrir un animal, ni refuser de l'aide)
Ou *égoïste* (peu sensible à la souffrance d'autrui)
Ou même *cruel* (se plaît à la souffrance des hommes et des animaux) ?

56. Participe *personnellement* à l'action philanthropique (visiter les pauvres, participer à la direction de sociétés philanthropiques)
Ou seulement disposé à *contribuer pécuniairement*
Ou même *pas ou peu ?*

57. En politique, partisan de *réformes radicales*
Ou de *réformes modérées*
Ou *conservateur*
Ou *indifférent ?*

58. *Personnellement actif en politique* (travailler à la propagande ; parler dans les réunions, écrire dans la presse) ?

59. *Patriote ardent* (fier de sa nationalité, sensible au jugement des étrangers sur elle)
Ou *non ?*

60. Se présente d'une manière *parfaitement naturelle* (se montrant comme il est)
Ou *plus ou moins forcé* (ne se sentant pas à l'aise)
Ou *affecté* (ton de salon ; se rengorgeant ; voulant jouer un rôle déterminé) ?

61. *Démonstratif* (exprimant volontiers ses sympathies et ses antipathies et les défendant avec chaleur)

Ou *fermé* (porté à les garder pour soi)
Ou *hypocrite* (en étalant d'autres) ?

62. Habitué à faire avancer ses projets *honorablement*
Ou *diplomatiquement* (en cachant ses intentions)
Ou *intrigant* (se servant de moyens malhonnêtes) ?

63. *Parfaitement digne de foi*
Ou *porté à exagérer*
Ou *à embellir*
Ou *menteur ?*

64. *Parfaitement honorable dans les affaires d'argent*
Ou seulement *honnête dans les limites de la loi*
Ou *décidément malhonnête ?*

65. *Religieux avec ferveur* (toute la vie comme imprégnée de religion)
Ou *religieux de manière conventionnelle* (remplit les devoirs extérieurs de la religion sans vie intérieure)
Ou porté à *se moquer* de la religion
Ou *indifférent ?*

66. *Ami des enfants* (joue volontiers avec les enfants ; sait se faire aimer d'eux)
Ou *non ?*

67. *Ami des animaux* (a volontiers des chiens, des chats, des oiseaux, même d'autres animaux habituellement sauvages)
Ou *non ?*

68. Porté à fréquenter de préférence des gens *de condition supérieure*
Ou *inférieure ?*

69. *Très différent* de ton et de manières à l'égard des gens placés plus haut ou plus bas que lui (humble à l'égard des premiers ; négligent et hautain à l'égard des autres)
Ou à peu près le même envers tous ?

70. *Courageux* (par exemple dans un trouble populaire, dans un incendie, dans une attaque ; attiré par le danger)

Ou *pusillanime* (évite le danger le plus possible)
Ou tout à fait *lâche* (ne vaut rien dans le danger) ?

71. Aime *les distractions en dehors de la maison* (club, réunions, théâtre, concerts, etc.)
Ou *à la maison* (n'est nulle part plus à l'aise qu'en famille)
Ou *aime la solitude* (porté à se retirer de toute société) ?

72. Préfère parler d'objets, de *choses*,
de personnes
de lui-même ?

73. Aime les *plaisanteries grossières et relatives à la vie sexuelle*
Ou *non ?*

74. *Lit beaucoup*
Ou *peu*
Retient et reproduit *précisément et en ordre* ce qu'il a lu
Ou de manière *confuse et désordonnée ?*

75. Porté à se plonger dans des *rêveries abstraites* (philosophiques ou théologiques) ?

76. *Collectionneur* passionné (d'objets naturels ou d'objets d'art, d'antiquités, de timbres-poste, etc.) ?

77. *Anarchiste*
Socialiste
Spirite
Théosophe
Végétarien
Abstinent (d'alcool)
Partisan de *la médecine par la nature*
Partisan de *l'orthographe rectifiée*
Épris de nouveautés (1) ?

(1) Sont comptées dans cette catégorie les personnes chez qui sont constatées deux ou plus de deux innovations puisque la fréquence de l'accumulation des innovations chez une personne fonde la probabilité que toutes celles-ci possèdent la tendance à préférer de nouveaux points de vue ou de nouvelles tentatives parce qu'ils sont nouveaux. (Cf. *Zeitschr. für Psychol.*, vol. 42, pp. 287-8.)

78. *Amateur de sports* (le tourisme, la bicyclette, le patinage, le jeu de quilles, le billard, la chasse, etc.) ?

79. *Amateur de jeux intellectuels* (échecs, dames, dominos, jeu de patience, whist, etc.) ?

80. *Amateur de jeux de hasard* (roulette, écarté, etc. ; pari aux courses)
Même parie de *grosses sommes ?*

81. Précisément au courant des *rapports de parenté et de la situation de fortune* de ses connaissances ?

VI. — Divers

82. *Complimenteur*
Simplement *poli*
Ou *grognon et brusque ?*

83. *Distrait* (pensée souvent absente, rêveur)
Ou d'esprit *toujours présent* (porte toute son attention au travail ou à l'entretien du moment) ?

84. *Propre et ordonné* (dans ses habits, dans ce qui l'entoure, etc. ; ne rien laisser traîner, écriture régulière et nette)
Ou *désordonné* ?

85. *Ponctuel* (toujours à l'heure au bureau, au travail, à l'école ; s'acquitte d'ordinaire des travaux qui lui ont été prescrits ou qu'il a décidés au moment qui a été fixé)
Ou *non ?*

86. Parle avec *dignité et mesure*
D'une manière *objective*
Avec *sentiment*
Avec *ironie*
Ou porté à simplement *bavarder à tort et à travers ?*

87. Parle sur un ton *appuyé et traînant*
Ou *criard*

Ou d'une manière *uniformément coulante*
Ou d'une voix *mordante ?*

88. *Rit beaucoup*
Rit *peu*
Ne rit *jamais*
Rit aussi ou de préférence *à ses propres plaisanteries ?*

89. Pendant la maladie *courageux*
Ou *anxieux*
Patient
Ou *impatient*
Porté à *appeler tout de suite le médecin*
Ou *non ?*

90. Souffre ou a souffert de *troubles mentaux* (manie, mélancolie, confusion hallucinatoire aiguë, paranoïa chronique, *dementia paralytica*, idiotie, imbécillité, hystérie, neurasthénie, épilepsie, hypocondrie, phobies, manies, obsessions, etc.) ?

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INDEX	VII
PRÉFACE	I
INTRODUCTION	9
I. — Définitions	9
II. — Caractérologie et disciplines voisines	18
III. — Sur la méthode de la caractérologie	26
Documentation	45
Caractérologie générale	57
Caractérologie spéciale	130
I. — Les nerveux	134
II. — Les sentimentaux	209
III. — Les colériques	291
IV. — Les passionnés	349
V. — Les sanguins	416
VI. — Les flegmatiques	469
VII. — Les amorphes	523
VIII. — Les apathiques	529
De la caractérologie spéciale à ses applications et à l'idiologie	539
I. — Valeur de la caractérologie	539
II. — Limites de la caractérologie	580
III. — Idiographie d'Alfred de Vigny	587
ANNEXE. — Questionnaire de l'enquête statistique	637